

Ecrits de Sainte Marguerite-Marie Alacoque

Version bêta



Qu’est-ce que la présente version bêta :

- ici la totalité des écrits connus de sainte Marguerite-Marie.
- édition de référence : tome II de "Vie et Œuvres de sainte Marguerite-Marie Alacoque", édition 1920 chez J. de Gigord. C’est le fruit d’un travail assidu de Monseigneur François-Léon Gauthey, qui fut supérieur des Chapelains de Paray-le-Monial avant d’être Archevêque de Besançon.
- Aucune édition n’a paru depuis qui donne les mêmes garanties d’un travail scientifique rigoureusement mené : il représente "des années de labeur mené avec une patience infinie" ainsi que s’en explique Monseigneur Gauthey lui-même. Sa première édition, 1915, parue en pleine guerre, n’avait pas permis que se fassent les dernières vérifications sur plusieurs manuscrits. Les sœurs de la Visitation de Paray-le-Monial, qui avaient beaucoup collaboré avec lui, continuèrent une correspondance fructueuse les années suivantes, et publièrent à l’occasion de la canonisation l’édition de 1920, rigoureusement dans le même esprit et tenant compte de toutes ses dernières remarques. Monseigneur Gauthey étant décédé en 1918.
- C’est le tome II de cette édition qui contient les écrits de sainte Marguerite-Marie elle-même ; les tomes I et III donnant un récit compilé de sa vie, rédigé par les Contemporaines, et une grosse somme de témoignages, procès canonique, et documents de toutes sortes.
- la présente version numérique bêta, si elle donne bien la totalité des écrits et permet déjà des recherches, ne présente pas encore toutes les facilités qu’on se promet. Elle est actuellement en fichier pdf, on y donne les repères permettant de se retrouver dans l’édition papier 1920, notamment la numérotation des "manchettes" de marge (sorte de phrases-titres des paragraphes, mais qui ne sont pas de sainte Marguerite-Marie) dans les textes qui en comportent, mais sans avoir pu encore donner le texte de celles-ci.
- Pour permettre les recherches nous avons supprimés ici les crochets qui, dans l’édition papier, distinguent les syllabes ou mots oubliés : ils sont assez fréquents chez sainte Marguerite-Marie car elle avait interdiction de se relire tout en étant souvent interrompue dans ses écritures. Ces crochets gênent certaines recherches, laissant échapper par le fait même nombre d’occurrences. Pour l’instant si l’on a nécessité de vérifier plus précisément il existe toujours, en bibliothèques, l’édition papier 1920.

- Enfin certaines introductions ou notes de bas de pages attendent d'être complétées. Et des outils de lecture viendront dans les semaines qui suivent.
- signalons enfin que sainte Marguerite-Marie n'a jamais eu l'intention que nous la lisions : ses écrits ne sont adressés chaque fois qu'à une seule personne (hormis ses novices parfois prises en groupe), ne sont pas composés et ne comportent aucune structure. Elle voulait que le Cœur de Jésus soit connu, et de son vivant a été source du travail de plusieurs ; elle voulait, quant à elle, rester complètement ignorée de tous et ne rien laisser dont on puisse dire que c'est son œuvre… Il n'y a chez elle que des écrits de circonstance, répondant à des demandes, voire des ordres, mêlant présent et souvenirs sans la moindre chronologie, adressé à quelqu'un qui sait de quoi il s'agit ; ainsi, elle ne facilite pas une approche rapide. Et même ceux qui ont écrit sur elle se sont le plus souvent contentés du récit des Contemporaines, autrement plus facile à suivre ; mais ils ont imaginé citer ses propres phrases alors que les Contemporaines les avaient incluses dans leur texte de façon approximative.
- Cette première "édition Bêta" va être successivement complétée par nos soins par plusieurs outils de travail permettant des recherches plus ajustées.

Introduction à l'Autobiographie :

Une autobiographie, le Mémoire de sainte Marguerite-Marie ?

Ce manuscrit, dont nous conservons l'autographe complet, n'est qu'un petit cahier d'écolier d'autrefois, 64 pages d'une écriture serrée, sans titre, sans marges, sans paragraphe, sans aucun souci de présentation. Et sans aucune rature ni surcharge.
Il arrive que des phrases soient inachevées, ou se poursuivent mal enchaînées, parfois il y a oubli d'un mot, d'une syllabe, pourtant la pensée est toujours nette, exprimée avec un vocabulaire précis, riche et nuancé. Rien de surprenant aux imperfections du texte : elle était souvent interrompue dans ses écritures, et devait reprendre sans trop savoir où elle en était restée. Car elle avait ordre de ne jamais se relire. L'expérience avait en effet montré que, la grande confusion de voir ce qu'elle avait écrit (l'incompréhensible pour elle d'être l'objet de si grandes grâces), l'obligeait à déchirer aussitôt son papier sans qu'elle puisse s'en empêcher !
Jusqu'à son entrée au monastère, jusqu'à sa profession religieuse, son récit est à peu près chronologique ; ensuite, aucunement et elle revient plusieurs fois en arrière, y mêlant ses réflexions actuelles. C'est écrit au fil de la plume, selon ce que le Seigneur lui présente à l'esprit.
Le texte a été rédigé dans les années 1685-1686, il s'arrête brusquement au départ du confesseur qui lui avait ordonné d'écrire, et ordonné de ne pas détruire son écrit avant qu'il ne l'ai lu : ce départ providentiel et soudain fit qu'elle attendait qu'il repasse par Paray ; c'est ainsi qu'il fut conservé…

Autobiographie ? Sainte Marguerite-Marie n'a jamais eu l'intention d'écrire sa vie ; seulement les faits, destinés à son confesseur et lui seul, qui permettraient de mieux discerner un parcours spirituel tellement hors normes. Les faits, c'est à dire le meilleur tout comme ce qu'elle estimait être le pire. Et le texte que nous lisons ne nous a jamais été destiné, du moins pas du tout dans sa pensée à elle. Dans la pensée du Seigneur, sans doute oui : car le petit cahier a providentiellement échappé à la destruction, et il a fallu tout un enchaînement de circonstances pour que ce texte nous tombe entre les mains. D'ailleurs elle avait entendu ces paroles :

« Écris donc sans crainte tout, suivant que je te dicterai, te promettant d'y répandre l'onction de ma grâce, afin que j'en sois glorifié.

« Premièrement, je veux cela de toi pour te faire voir que je me joue, en rendant inutiles toutes les précautions que je t'ai laissé prendre pour cacher la profusion des grâces dont j'ai pris plaisir d'enrichir une aussi pauvre et chétive créature que toi, qui n'en dois jamais perdre le souvenir, pour m'en rendre de continuelles actions de grâces.

« En second lieu, pour t'apprendre que tu ne te dois point approprier ces grâces, ni être chiche de les distribuer aux autres, puisque je me suis voulu servir de ton cœur comme d'un canal pour les répandre selon mes desseins dans les âmes, dont plusieurs seront retirées, par ce moyen, de l'abîme de perdition, comme je te le ferai voir dans la suite.

« Et en troisième lieu, c'est pour faire voir que je suis la Vérité éternelle, qui ne peut mentir ; je suis fidèle en mes promesses, et que les grâces que je t'ai faites peuvent souffrir toute sorte d'examens et d'épreuves. » (AUTOB. § 10)

Et une autre fois, sur le même sujet : «*Abandonne tout à mon bon plaisir, et me laisse accomplir mes desseins sans te mêler de rien, car j'aurai soin de tout. » (AUTOB. § 79)*

Il n'y a donc aucune organisation, aucune structure

MÉMOIRE AUTOBIOGRAPHIQUE DE SAINTE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

APPELÉ AUSSI, À UNE ÉPOQUE RÉCENTE : "AUTOBIOGRAPHIE" OU "VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME" [1]

(correspond dans l'Édition 1920 au tome II p. 29 à 119)

VIVE † JÉSUS !

§ 1 C'est donc pour l'amour de vous seul, ô mon Dieu, que je me soumets d'écrire ceci par obéissance, en vous demandant pardon de la résistance que j'y ai faite. Mais comme il n'y a que vous qui connaissiez la grandeur de la répugnance que j'y sens, aussi n'y a-t-il que vous seul qui me puissiez donner la force de la surmonter, ayant reçu cette obéissance comme de votre part, voulant punir par là le trop de joie et de précaution que j'avais pris pour suivre la grande inclination que j'ai toujours eue de m'ensevelir dans un éternel oubli des créatures ; et une fois, après avoir tiré des promesses des personnes que je croyais y pouvoir contribuer, et brûlé les écrits que j'avais faits par obéissance, c'est-à-dire ceux qu'on m'avait laissés, cette ordonnance m'a été faite. Faites, ô mon souverain Bien, que je n'écrive rien que pour votre plus grande gloire et ma plus grande confusion.

§ 2 Ô mon unique Amour ! combien vous suis-je redevable de m'avoir prévenue dès ma plus tendre jeunesse, en vous rendant le maître et le possesseur de mon cœur, quoique vous connussiez bien les résistances qu'il vous ferait ! Aussitôt que je me sus connaître, vous fîtes voir à mon âme la laideur du péché, qui en imprima tant d'horreur dans mon cœur, que la moindre tache m'était un tourment insupportable ; et pour m'arrêter dans la vivacité de mon enfance l'on n'avait qu'à me dire que c'était offenser Dieu : cela m'arrêtait tout court, et me retirait de ce que j'avais envie de faire.

1651 Et sans savoir ce que c'était, je me sentais continuellement pressée de dire ces paroles : « Ô mon Dieu, je vous consacre ma pureté et je vous fais vœu[2] de perpétuelle chasteté. » Et je les dis, une fois, entre les deux élévations de la sainte messe, que, pour l'ordinaire, j'entendais les genoux nus, quelque froid qu'il fit. Je ne comprenais point ce que j'avais fait, ni que voulait dire ce mot de vœu, non plus que celui de chasteté ; mais toute mon inclination n'était que de me cacher dans quelque bois, et rien ne m'empêchait, que la crainte de trouver des hommes.

§ 3 La très sainte Vierge a toujours pris un très grand soin de moi, qui y avais mon recours en tous mes besoins, et elle m'a retirée de très grands périls. Je n'osais point du tout m'adresser à son divin Fils, mais toujours à elle, à laquelle je présentais la petite couronne du rosaire, les genoux nus en terre, ou en faisant autant de génuflexions en baisant terre, que *d'Ave Maria.*

---

[1] Jusque fin XIXè siècle ce texte était nommé « mémoire autobiographique ». Aucun titre ne lui a été donné par sainte Marguerite-Marie, et surtout elle n'imaginait pas qu'un autre que son confesseur pourrait le lire. Aussi ne faut-il pas porter sur lui le même regard que sur les textes de St Ignace de Loyola, Ste Thérèse d'Avila ou même Ste Thérèse de l'Enfant Jésus : il n'y a ici aucun souci didactique. Mais uniquement celui de se faire connaître à son confesseur, afin qu'il discerne son chemin spirituel. A fortiori : elle n'y raconte pas « sa vie », mais ses difficultés, les grâces reçues, les sentiments qui étaient les siens.

[2] Par le mémoire d'une de ses anciennes supérieures, la Mère Greyfié, nous savons qu'elle avait environ quatre ans et qu'elle était en séjour chez sa marraine, au château de Corcheval. Elle y entendait parler de vœux religieux, car une fille de sa marraine était entrée quelques années plus tôt au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial. Il est bien évident que le "vœu" d'une enfant de quatre ans ne l'engageait à rien, mais son attirance vers Dieu était bien réelle, et le Christ lui rappellera plus tard cet épisode.

§ 4 *décembre* **1655**

Je perdis mon père fort jeune, et comme j'étais unique de fille[3], et que ma mère, s'étant chargée de la tutelle de ses enfants, qui étaient au nombre de cinq, elle demeurait très peu au logis, et par ce moyen j'ai été élevée jusqu'à l'âge d'environ huit ans et demi sans autre éducation que des domestiques et villageois.

§ 5 *vers automne* **1656**

On me mit dans une maison religieuse, où on me fit communier que j'avais environ neuf ans, et cette communion répandit tant d'amertume pour moi sur tous les petits plaisirs et divertissements, que je n'en pouvais plus goûter aucun, encore que je les cherchais avec empressement ; mais lors même que j'en voulais prendre avec mes compagnes, je sentais toujours quelque chose qui me tirait et m'appelait en quelque petit coin, et ne me donnait point de repos que je ne l'eusse suivi ; et puis, il me faisait mettre en prière, mais presque toujours prosternée, ou les genoux nus, ou faisant des génuflexions, pourvu que je ne fusse pas vue, mais ce m'était un étrange tourment lorsque j'étais rencontrée.

J'avais grande envie de faire tout ce que je voyais faire aux religieuses, les regardant toutes comme des saintes, pensant que, si j'étais religieuse, je la deviendrais comme elles ; cela m'en fit prendre une si grande envie, que je ne respirais que pour cela, quoique je ne les trouvasse pas assez retirées pour moi ; et n'en connaissant point d'autres, je pensais qu'il fallait demeurer là.

vers fin **1657**

§ 6

Mais je tombai dans un état de maladie si pitoyable que je fus environ quatre ans[4] sans pouvoir marcher. Les os me perçaient la peau de tous côtés ; ce qui fut la cause qu'on ne me laissa que deux ans dans ce couvent, et on ne put jamais trouver aucun remède à mes maux, que de me vouer à la Sainte Vierge, lui promettant que si elle me guérissait, je serais un jour une de ses filles. Je n'eus pas plus tôt fait ce vœu, que je reçus la guérison, avec une nouvelle protection de la très sainte Vierge, laquelle se rendit tellement maîtresse de mon cœur, qu'en me regardant comme sienne, elle me gouvernait comme lui étant dédiée, me reprenant de mes fautes, et m'enseignant à faire la volonté de mon Dieu. Et il m'arriva une fois que m'étant assise en disant notre rosaire, elle se présenta devant moi, et me fit cette réprimande qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse encore bien jeune : « Je m'étonne, ma fille, que tu me serves si négligemment !» Ces paroles laissèrent une telle impression dans mon âme, qu'elles m'ont servi toute ma vie.

printemps **1660**

§ 7

Ayant recouvert *(sic)* la santé, je ne pensais plus qu'à chercher du plaisir dans la jouissance de ma liberté, sans me soucier beaucoup d'accomplir ma promesse. Mais, ô mon Dieu, je ne pensais pas alors, ce que vous m'avez bien fait connaître et expérimenter du depuis, qui est que votre sacré Cœur, m'ayant enfantée sur le Calvaire, avec tant de douleur, que la vie que vous m'y aviez donnée ne pouvait s'entretenir que par l'aliment de la croix, laquelle serait mon mets délicieux. Et voici comment : sitôt que je commençai à respirer l'air de la santé, je me portai à la vanité et à l'affection des créatures, me flattant que la tendresse que ma mère et mes frères avaient pour moi me mettait en liberté de prendre mes petits divertissements, en me donnant du bon temps autant que je voudrais.

---

3 Sa sœur cadette, Gilberte, était donc morte avant le décès de M. Alacoque (décembre 1655).

4 La maladie a dû s'étaler sur quatre années : 1657 - 1660, mais plutôt pour un total d'un peu plus de trois ans.

Mais vous me fîtes bien voir, ô mon Dieu, que j'étais bien éloignée de mon compte, lequel j'avais fait suivant mon inclination, naturellement portée au plaisir, mais non selon vos desseins, qui se trouvèrent bien éloignés des miens.

§ 8

Car ma mère s'étant dépouillée de son autorité dans sa maison[5], pour la remettre à quelqu'autres qui s'en prévalurent de telle manière, que jamais elle ni moi ne furent en si grande captivité, non que je veuille blâmer ces personnes en ce que je vais dire, ni croire qu'elles fissent mal en me faisant souffrir, mon Dieu ne me permettait pas cette pensée, mais seulement de les regarder comme instruments dont il se servait pour accomplir sa sainte volonté. Nous n'avions donc plus aucun pouvoir dans la maison, et n'osions rien faire sans permission. C'était une continuelle guerre, et tout était fermé sous la clef, en telle sorte que souvent je ne me trouvais pas même de quoi m'habiller pour aller à la sainte messe, que je n'empruntasse coiffe et habits. Ce fut pour lors que je commençai à sentir ma captivité, à laquelle je m'enfonçai si avant, que je ne faisais rien et ne sortais point sans l'agrément de trois personnes[6].

avant **1666**

Ce fut dès lors que toutes mes affections se tournèrent à chercher tout mon plaisir et consolation dans le très saint Sacrement de l'autel. Mais me trouvant dans un village éloigné de l'église[7], je n'y pouvais aller qu'avec l'agrément de ces personnes ; et il se trouvait que quand l'une le voulait, l'autre ne l'agréait pas ; et souvent lorsque j'en témoignais ma douleur par mes larmes, l'on me reprochait que c'est que j'avais donné quelque rendez-vous à quelques garçons, et qu'il m'était bien sensible de ne les pouvoir aller trouver, pour en être caressée et baisée, sous le prétexte de vouloir aller à la sainte messe ou bénédiction du saint Sacrement. Et moi qui sentais dans mon cœur une si grande horreur de tout cela, que j'aurais plutôt consenti à voir déchirer mon corps en mille pièces que d'avoir telle pensée ! C'était pour lors que, ne sachant où me réfugier, sinon en quelque coin de jardin, ou d'étable, ou autre lieu secret, où il me fût permis de me mettre à genoux pour répandre mon cœur par mes larmes devant mon Dieu, par l'entremise de la très sainte Vierge, ma bonne Mère, à laquelle j'avais mis toute ma confiance ; et je demeurais là des journées entières, sans boire ni manger. Mais cela était ordinaire, et quelquefois quelques pauvres gens de village me donnaient par compassion un peu de lait ou de fruit sur le soir[8]. Et puis, lorsque je retournais au logis, c'était avec une si grande crainte et tremblement, qu'il me semblait être une pauvre criminelle qui venait recevoir sa sentence de condamnation ; et je me serais estimée plus heureuse d'aller mendier mon pain, que de vivre comme cela, car souvent je n'en osais prendre sur table. Car du moment que j'entrais à la maison, la batterie[9] recommençait plus fort, sur ce

---

5 À la mort de son mari Mme Alacoque s'était trouvée surchargée d'affaires financières à régler. Par une convention avec son beau-frère Toussaint Delaroche, elle s'était alors libérée de l'administration et l'exploitation de ses propriétés. Elle se trouvait ainsi temporairement réduite à une condition de pensionnaire, dans le domaine possédé depuis longtemps en indivis par les Delaroche et les Alacoque. Les Delaroche, de caractère assez frustres et avides au gain, s'autorisaient à tout régenter. Ils n'étaient guère faits pour se comprendre : tous analphabètes (comme la plupart dans les campagnes à l'époque), tandis que les Alacoque possédaient culture et relations de bon niveau. Et à présent ils habitaient sous le même toit !

6 Ces trois personnes que Marguerite, dans son parfait esprit de charité, se garde bien de nommer, étaient: 1 ° Sa grand mère paternelle, Jeanne Delaroche ; 2° sa tante paternelle, Benoîte Alacoque, femme de Toussaint Delaroche ; 3° sa grand tante paternelle, Benoîte de Meulin, mère de Toussaint Delaroche.

7 Le hameau de Lhautecour est à un kilomètre de l'église du village de Verosvre.

8 *Sœur Jeanne-Marie Contois déposa en 1715, en vue du procès de béatification :* « La servante de Dieu se trouvait parfois dans la nécessité de demander du pain à leur métayer voisin».

9 Querelle (Dictionnaire de Furetière, 1690).

que je n'avais pas pris soin du ménage et des enfants de ces chères bienfaitrices de mon âme[10] ; et sans qu'il me fût loisible de dire un seul mot, je me mettais à travailler avec les domestiques. Ensuite de quoi, je passais les nuits comme j'avais passé le jour, à verser des larmes au pied de mon Crucifix, lequel me fit voir, sans que j'y comprisse rien, qu'il voulait se rendre le maître absolu de mon cœur, et qu'il voulait me rendre en tout conforme à sa vie souffrante ; que c'était pourquoi il se voulait rendre mon maître, en se rendant présent à mon âme, pour me faire agir comme il agissait parmi ses cruelles souffrances, qu'il me faisait voir avoir souffertes pour mon amour.

§ 9 Et dès lors mon âme en demeura si pénétrée, que j'aurais désiré que mes peines n'eussent pas cessé d'un moment. Car depuis, il m'était toujours présent, sous la figure du Crucifix ou d'un *Ecce homo* portant sa Croix ; ce qui imprimait en moi tant de compassion, d'amour des souffrances, que toutes mes peines me devinrent légères en comparaison du désir que je sentais d'en souffrir pour me conformer à mon Jésus souffrant. Et je m'affligeais de voir que ces mains qui se levaient quelquefois pour me frapper étaient retenues, et ne déchargeaient pas sur moi toutes leurs rigueurs. Je me sentais continuellement pressée de rendre toute sorte de services et bons offices à ces véritables amis de mon âme, qui se serait sacrifiée de bon cœur pour eux, n'ayant de plus grand plaisir que de leur faire du bien et en dire tout celui que je pouvais. Mais ce n'était pas moi qui faisais tout ce que j'écris et écrirai bien malgré moi, mais c'est mon souverain Maître, qui s'était emparé de ma volonté, et ne me permettait pas même de former aucune plainte, murmure ou ressentiment contre ces personnes, ni même souffrir qu'on me plaignît et portât compassion, disant qu'il en avait usé ainsi, et qu'il voulait que, lorsque je ne pourrais empêcher que l'on m'en parlât, que je leur donnasse tout le bon droit et à moi tout le tort, disant, comme c'est la vérité, que mes péchés en méritaient bien d'autres.

§ 10 Mais dans l'extrême violence qu'il me faut faire en écrivant ceci, que j'avais toujours tenu caché avec tant de soin et de précaution pour l'avenir, tâchant même de n'en conserver aucune idée dans ma mémoire, afin de tout laisser dans celle de mon bon
1685 Maître, auquel j'ai fait mes plaintes dans la grande répugnance que je sens ; mais il m'a fait entendre et dit : « Poursuis, ma fille, poursuis, il n'en sera ni plus ni moins pour toutes tes répugnances ; il faut que ma volonté s'accomplisse. - Mais, hélas ! mon Dieu, comment me souvenir de ce qui est passé depuis plus d'environ vingt-cinq ans ? - Ne sais-tu pas que je suis la mémoire éternelle de mon Père céleste, qui ne s'oublie jamais de rien, et dans laquelle le passé et le futur sont comme le présent ? Écris donc sans crainte tout, suivant que je te dicterai, te promettant d'y répandre l'onction de ma grâce, afin que j'en sois glorifié.

« Premièrement, je veux cela de toi pour te faire voir que je me joue, en rendant inutiles toutes les précautions que je t'ai laissé prendre pour cacher la profusion des grâces dont j'ai pris plaisir d'enrichir une aussi pauvre et chétive créature que toi, qui n'en dois jamais perdre le souvenir, pour m'en rendre de continuelles actions de grâces.

« En second lieu, pour t'apprendre que tu ne te dois point approprier ces grâces, ni être chiche de les distribuer aux autres, puisque je me suis voulu servir de ton cœur comme d'un canal pour les répandre selon mes desseins dans les âmes, dont plusieurs

10 Ses quatre cousins Delaroche, âgés de trois à douze ans.

seront retirées, par ce moyen, de l'abîme de perdition, comme je te le ferai voir dans la suite.

« Et en troisième lieu, c'est pour faire voir que je suis la Vérité éternelle, qui ne peut mentir ; je suis fidèle en mes promesses, et que les grâces que je t'ai faites peuvent souffrir toute sorte d'examens et d'épreuves. » Après ces paroles, je me suis sentie tellement fortifiée, que, malgré la grande crainte que je sens que cet écrit ne soit vu, je suis résolue de poursuivre quoi qu'il m'en coûte, pour accomplir la volonté de mon souverain Maître.

§ 11

La plus rude de mes croix était de ne pouvoir adoucir celles de ma mère, qui m'étaient cent fois plus dures à supporter que les miennes, quoique je ne lui donnais pas la consolation de m'en dire un mot, crainte que nous n'offensassions Dieu en prenant plaisir à parler de nos peines. Mais c'était dans ses maladies où ma souffrance était extrême, car, étant toute abandonnée à mes petits soins et services, elle souffrait beaucoup ; d'autant que tout se trouvait quelquefois fermé à clef, il me fallait aller mendier jusqu'aux œufs et autres choses nécessaires aux malades. Ce n'était pas un petit tourment à mon naturel timide, encore chez des villageois qui m'en disaient souvent plus que je n'aurais voulu. Et dans un mortel érésipèle qu'elle eut à la tête, d'une grosseur, rougeur et dureté épouvantable, où on se contenta de la faire faire une saignée par un petit chirurgien de village qui passait, lequel me dit qu'à moins que d'un miracle elle n'en pouvait revenir ; sans que personne s'en affligeât[11], ni mît en peine que moi, qui ne savais où recourir, ni à qui m'adresser, sinon à mon asile ordinaire, la très sainte Vierge, et mon souverain Maître, à qui[12] seul je pouvais découvrir les angoisses où j'étais continuellement plongée, qui ne recevant parmi tout cela que des moqueries, injures et accusations, je ne savais où me réfugier. Étant donc allée à la messe, le jour de la Circoncision Notre-Seigneur, pour lui demander d'être lui-même le médecin et le remède de ma pauvre mère, et de m'enseigner ce que je devais faire, ce qu'il fit avec tant de miséricorde, qu'étant de retour, je trouvai sa joue crevée avec une plaie large d'environ la paume de la main, qui jetait une puanteur insupportable, et personne n'en voulait approcher. Je ne savais point panser les plaies, et même ne les pouvais voir ni toucher auparavant celle-ci, pour laquelle je n'avais autre onguent que ceux de la divine Providence ; j'y coupais tous les jours beaucoup de chair pourrie ; mais je me sentais tant de courage et de confiance en la bonté de mon Souverain, qui semblait être toujours présent, qu'enfin elle fut guérie dans peu de jours, contre toute apparence humaine.

janvier **1664**

Et pendant tous les temps de ses maladies, je ne me couchais ni ne dormais presque point, et ne prenais presque point de nourriture, passant souvent des jours sans manger. Mais mon divin Maître me consolait et substantait[13] d'une parfaite conformité à sa très sainte volonté, ne me prenant qu'à lui de tout ce qui m'arrivait, lui disant : « Ô mon souverain Maître ! si vous ne le vouliez, cela n'arriverait pas ; mais je rends grâces de quoi vous le permettez pour me rendre conforme à vous. »

---

11 Depuis plusieurs années les frères de Marguerite n'habitent pas à Lhautecour. Jean était mort en avril 1663 ; Claude-Philibert étudie à Charolles et y réside, et Chrysostome est étudiant à Cluny ; le cadet, Jacques, venait de l'y rejoindre. Marguerite est alors âgée de quinze ans et demi.

12 Les quatre mots qui suivent sont déchirés dans le manuscrit. On les retrouve par le récit des *Contemporaines*.

13 "substantait" : sainte Marguerite-Marie est grande lectrice de saint François de Sales, ex. ″manger et avaler pour en être nourris et substantés" *(SERMON 40)*. On écrirait aujourd'hui "sustentait".

§ 12 Parmi tout cela, je me sentais si fortement attirée à l'oraison, que cela me faisait beaucoup souffrir de ne savoir ni pouvoir apprendre comme il la fallait faire, n'ayant aucune conversation des personnes spirituelles ; et je n'en savais autre chose que ce mot d'oraison, qui ravissait mon cœur. Et m'étant adressée à mon souverain Maître, il m'apprit comme il voulait que je la fisse ; ce qui m'a servi toute ma vie. Il me faisait prosterner humblement devant lui, pour lui demander pardon de tout en quoi je l'avais offensé, et puis, après l'avoir adoré, je lui offrais mon oraison, sans savoir comme il m'y fallait prendre. Ensuite il se présentait lui-même à moi dans le mystère où il voulait que je le considérasse : et il appliquait si fort mon esprit en tenant mon âme et toutes mes puissances englouties dans lui-même, que je ne sentais point de distractions, mais mon cœur se sentait consommé[14] du désir de l'aimer, et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de souffrir. Mais je ne savais comme faire[15]. Je n'avais pas du temps que celui de la nuit, que j'en prenais ce que je pouvais, et quoique cette occupation me fût plus délicieuse que je ne le peux exprimer, je ne la prenais pas pour une oraison, et me sentais continuellement persécutée de la faire, lui promettant qu'aussitôt qu'il me l'aurait appris j'y emploierais tout le temps que je pourrais.

§ 13 Néanmoins, sa bonté me tenait si fort dans l'occupation que je viens de dire, qu'elle me dégoûta des prières vocales, lesquelles je ne pouvais faire devant le saint Sacrement, où je me sentais tellement toute appliquée, que jamais je ne m'y ennuyais. Et j'y aurais passé des jours et des nuits entières, sans boire ni manger, et sans savoir ce que je faisais, sinon de me consommer en sa présence comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour[16]. Et je ne pouvais demeurer au bas de l'église, et quelque confusion que j'en sentisse dans moi-même, je ne laissais de me mettre tout le plus proche que je pouvais du très saint Sacrement. Je n'estimais heureuses et ne portais envie qu'à celles qui pouvaient communier souvent, et qui avaient la liberté de pouvoir demeurer devant le très saint Sacrement, bien qu'il soit vrai que j'y employais très mal mon temps, et que je crois que je ne faisais que le déshonorer. Je tâchais de gagner l'amitié des personnes dont j'ai parlé ci-dessus afin d'obtenir quelques moments pour le saint Sacrement. Il arrivait qu'en punition de mes péchés, je ne pouvais point dormir les veilles de Noël, et le curé de la paroisse criant tout haut à son prône que ceux qui n'auraient pas dormi ne devaient point communier qu'ils ne l'eussent fait, et moi ne le pouvant, je n'osais pas communier[17]. Ainsi ce jour de réjouissance m'en était un de larmes, lesquelles me servaient de nourriture et de tout plaisir.

§ 14 Mais aussi avais-je commis de grands crimes ! Car une fois, dans un temps de carnaval, étant avec d'autres filles, je me déguisai, par vaine complaisance, ce qui m'a été

---

14 Saint François de Sales employait aussi en ce sens le verbe consommer, par ex. “l’encens s’élève à mesure qu’il se consomme” E.A. 13, 94.

15 Marguerite dit bien qu’elle ne sait pas ; parce qu’elle est privée d’enseignement, elle cherche, tâtonne. Les vies de saints publiées à cette époque, qu’elle lit abondamment, laissent souvent entendre que plus on souffre plus on aime ; la pénitence afflictive prend dès lors une place importante à ses yeux : puisqu’elle veut grandir dans l’amour, elle en fera le plus possible. Le Seigneur va progressivement réorienter son discernement ; ce sera le travail de presque toute sa vie, tellement ces idées sont ancrées dans la culture religieuse de son temps.

16 "Rendre amour pour amour" devient le maître-mot de toute sa vie.

17 La loi en ce temps là était de ne communier que "si l’on était à jeun depuis minuit"… d’où l’interprétation populaire (qui n’avait alors plus rien de réellement religieux) : puisque la Messe de Noël était célébrée à minuit, un plantureux repas de fête - et malheureusement souvent fort alcoolisé ! - pouvait être partagé avant de se rendre à l’église. Pour tenter de déraciner cette coutume ancrée chez certains paroissiens, le curé tonitruait qu’avant la Messe de Minuit il n’était pas question de festoyer mais de dormir… c’était maladroitement exprimé et la jeune Marguerite le prenait au pied de la lettre.

un sujet de douleur et de larmes pendant toute ma vie, aussi bien que la faute que je commettais, en prenant des ajustements de vanité, par ce même motif de vaine complaisance aux personnes citées ci-dessus, et lesquelles Dieu a fait servir d'instruments à sa divine justice, pour se venger des injures que je lui ai faites par mes péchés, bien que ce fussent personnes vertueuses, lesquelles ne pensaient point faire de mal en tout ce qui s'est passé à notre égard ; et je croyais de même qu'elles n'en faisaient point, puisque c'était mon Dieu qui le voulait ainsi, et je ne leur en savais point mauvais gré.

§ 15 Mais, hélas ! mon Seigneur, ayez pitié de ma faiblesse, dans l'extrême douleur et confusion que vous imprimez si vivement en moi, en écrivant ceci, de vous avoir si longtemps résisté à le faire. Soutenez-moi, mon Dieu, afin que je n'y succombe sous la rigueur de ces justes reproches. Non, je proteste, moyennant votre grâce, de ne vous jamais résister, quand il m'en devrait coûter la vie et m'attirer tous les mépris des créatures et armer contre moi toutes les fureurs de l'enfer, pour vous venger de mes résistances, dont je vous demande pardon, et la force d'achever ce que vous désirez de moi, quelque répugnance que mon amour-propre m'y fasse sentir.

§ 16 Pour donc poursuivre, à mesure que je croissais, mes croix s'augmentaient, car le diable suscitait plusieurs bons partis pour le monde à me rechercher, pour me faire manquer au vœu que j'avais fait. Et cela attirait beaucoup de compagnie, qu'il me fallait voir, ce qui ne m'était pas un petit supplice. Car d'un côté mes parents, et surtout ma mère, me pressait pour cela, pleurant sans cesse en me disant qu'elle n'avait plus d'espérance qu'en moi pour sortir de sa misère, par la consolation qu'elle aurait de se retirer avec moi sitôt que je serais logée dans le monde. Et d'autre part, Dieu poursuivait si vivement mon cœur qu'il ne me donnait point de trêve ; car j'avais toujours mon vœu devant les yeux[18], auquel si je venais à manquer, je serais punie de tourments effroyables. Le démon se servait de la tendresse et amitié que j'avais pour ma mère, me représentant sans cesse les larmes qu'elle versait, et que si je venais à me faire religieuse, je serais cause qu'elle mourrait d'affliction et que j'en répondrais à Dieu, car elle était toute attendue à mes soins et services[19]. Ceci me causait un tourment insupportable ; car je l'aimais si tendrement et elle, moi, que nous ne pouvions vivre sans nous voir. D'autre part, le désir d'être religieuse me persécutait sans cesse, et l'horreur que j'avais de l'impureté[20]. Tout cela me faisait souffrir un martyre, car je n'avais point de repos, et je me fondais en larmes, n'ayant personne à qui m'en découvrir, et ne savais quel parti prendre. Enfin la tendre amitié de ma bonne mère commença à prendre le dessus, pensant que n'étant qu'une enfant quand je fis ce vœu et que l'on m'en pourrait bien dispenser, ne comprenant pas, en le faisant, ce que c'était. De plus, je craignais fort d'engager ma liberté, me disant que je ne pourrais plus faire de jeûnes, d'aumônes et de disciplines comme je voudrais, et que la vie religieuse demandait une si grande sainteté de ceux qui s'y engageaient, qu'il me serait impossible d'y atteindre jamais, et que je m'y damnerais.

---

18 On s'est parfois mépris en pensant voir ici une allusion au "vœu" de ses quatre ans, lequel ne pouvait évidemment pas l'engager si jeune. Il s'agit de celui qu'elle avait fait à treize ans et demi en demandant sa guérison à la Sainte Vierge ; elle eût bien conscience peu après qu'elle pouvait s'en faire relever facilement *"n'étant qu'une enfant"* lorsqu'elle le fit, ainsi qu'elle le dit un peu plus loin.

19 En langage actuel : *Elle ne pouvait attendre de soins que de moi.*

20 À cette époque, aucun langage ne permettait aux jeunes fille de bonne éducation de parler sexualité. Il est évident que la jeune Marguerite n'y a, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, aucune attirance ; elle n'élimine pourtant pas la possibilité de se marier. Il vaut la peine de le souligner devant des critiques qui ont mis parfois en doute son équilibre humain : on se trompe lourdement dès lors qu'on ne tient pas compte du milieu culturel.

§ 17 Mais je commençai donc à voir le monde et à me parer pour lui plaire, cherchant à me divertir autant que je pouvais. Mais vous, mon Dieu, seul témoin de la grandeur et longueur de cet effroyable combat que je souffrais au-dedans de moi-même, et auquel j'aurais mille et mille fois succombé sans un soutien extraordinaire de votre miséricordieuse bonté, qui avait bien d'autres desseins que ceux que je projetais dans mon cœur, auquel vous fîtes bien connaître en ce rencontre, aussi bien qu'en plusieurs autres, qu'il lui serait bien dur et difficile de regimber contre le puissant aiguillon de votre amour, quoique ma malice et mon infidélité me fit employer toutes mes forces et industries pour lui résister et éteindre en moi tous ses mouvements. Mais en vain ; car, au milieu des compagnies et divertissements, il me lançait des flèches si ardentes qu'elles perçaient et consommaient mon cœur de toute part ; et la douleur que je sentais me rendait toute interdite. Et cela n'étant pas encore assez, pour un cœur aussi ingrat que le mien, pour lui faire quitter prise, je me sentais comme liée et tirée à force de cordes, si fortement qu'enfin j'étais contrainte de suivre Celui qui m'appelait en quelque lieu secret, où il me faisait de sévères réprimandes ; car il était jaloux de mon misérable cœur, qui souffrait des persécutions épouvantables. Et après lui avoir demandé pardon, la face prosternée contre terre, il me faisait prendre une rude et longue discipline ; et puis je retournais tout comme devant, dans mes résistances et vanités. Et puis le soir, quand je quittais ces maudites livrées de Satan, je veux dire ces vains ajustements, instruments de sa malice, mon souverain Maître se présentait à moi, comme il était en sa flagellation, tout défiguré, me faisant des reproches étranges[21] : que c'étaient mes vanités qui l'avaient réduit en cet état, et que je perdais un temps si précieux et dont il me demanderait un compte rigoureux à l'heure de la mort ; que je le trahissais et persécutais, après qu'il m'avait donné tant de preuves de son amour et du désir qu'il avait que je me rendisse conforme à lui. Tout cela s'imprimait si fortement en moi, et faisait de si douloureuses plaies dans mon cœur, que je pleurais amèrement, et me serait bien difficile d'exprimer tout ce que je souffrais et ce qui se passait en moi.

§ 18 Ne sachant ce que c'était que la vie spirituelle, pour n'en avoir été instruite, ni ouï parler, et n'en savais que ce que mon divin Maître m'enseignait et me faisait faire avec son amoureuse violence. Et pour me venger en quelque façon, sur moi, des injures que je lui faisais et reprendre cette ressemblance et conformité[22] avec lui, en soulageant la douleur qui me pressait, je liais ce misérable corps criminel de cordes avec des nœuds, et le serrais si fort qu'à peine pouvait-il respirer et manger, et les laissais si longtemps, ces cordes, qu'elles étaient comme tout enfoncées dans la chair, laquelle venant à croître dessus, je ne pouvais les arracher qu'avec de grandes violences et cruelles douleurs ; et de même qu'aux petites chaînettes dont je serrais mes bras, lesquelles emportaient la

vers 1665 1666

---

21 « Faudrait-il imaginer dès ici des apparitions ? Probablement pas. Il y en eut de multiples mais c'est plus tard qu'elles viendront. Quand Marguerite-Marie précise au § 8 que le Seigneur voulait se rendre « présent à son âme » il s'agit d'un commencement par rapport aux § précédents puisqu'elle continue « dès lors… » ; il y a ainsi toute une succession d'étapes.
Très sensible dès l'enfance aux choses de Dieu, elle a une grande finesse de perception, mais pour l'instant - autant que nous pouvons le comprendre - il s'agit de ce qui est accessible dans ses méditations, où elle accueille pleinement les inspirations qui lui viennent du Seigneur. De même elle dira sept ans plus tard, après sa profession (§ 45) "Et dès lors il me gratifia de sa divine présence, mais d'une manière que je n'avais encore point expérimentée". Puis le jour de St Jean 1673, qui est la Première apparition, elle parlera sans hésiter de "la première grâce particulière" (4ème Lettre au P. Croiset) ; et ainsi de suite. On voit donc que la présence évoquée dans ce § 17 n'est pas du même ordre. »

22 Marguerite a précisé trois lignes plus haut qu'elle n'avait alors aucune formation à la vie spirituelle. Elle ne fait à l'époque que pratiquer ce qu'elle lit, et qu'elle voit être grandement loué, dans les vies des saints telles qu'on les écrivait : elle nous apprend, au § 19, que c'est là toutes ses lectures. En ce qu'elle fait, elle ne cherche que conformité au Seigneur, c'est lui seul qu'elle considère dans ses souffrances. Il faut avoir présent à l'esprit que jamais elle n'a inventé même ceux des actes qui heurtent le plus nos connaissances modernes en psychologie et en médecine : elle imite les saints parce qu'elle veut être sainte.

pièce en sortant. Et puis je couchais sur un ais[23], ou sur des bâtons avec des nœuds pointus, dont je faisais mon lit de repos ; et puis je prenais la discipline, tâchant de chercher quelque remède à mes combats et douleurs que je souffrais au-dedans de moi-même, au regard desquelles tout ce que je pouvais souffrir au-dehors, bien que toutes les humiliations et contradictions dont j'ai parlé ci-devant, fussent toujours continuelles et s'augmentassent plutôt que de diminuer[24], tout cela, dis-je, ne me semblait qu'un rafraîchissement au prix de mes peines intérieures, lesquelles je me faisais tant de violence pour les porter en silence et les tenir cachées, comme mon bon Maître me l'enseignait, qu'il n'en paraissait rien au dehors, sinon que l'on me voyait pâlir et dessécher.

Les craintes où j'étais d'offenser mon Dieu me tourmentaient encore plus que tout le reste ; car il me semblait mes péchés être continuels et me paraissaient si grands, que je m'étonnais comme l'enfer ne s'ouvrait pas sous mes pieds pour ensevelir une si misérable pécheresse[25]. J'aurais voulu me confesser tous les jours, et cependant je ne pouvais que rarement. J'estimais comme saints ceux qui demeuraient beaucoup en confession, pensant qu'ils n'étaient pas comme moi, qui ne savais pas m'accuser de mes fautes. Cela me faisait verser beaucoup de larmes.

§ 19

Ayant passé plusieurs années parmi toutes ces peines et combats et beaucoup d'autres souffrances, sans autre consolation que de mon Seigneur Jésus Christ, qui s'était rendu mon maître et mon gouverneur, le désir de la vie religieuse se ralluma si ardemment dans mon cœur, que je me résolus de l'être à quel prix que ce fût. Mais, hélas ! cela ne se put encore accomplir de plus de quatre ou cinq ans après, pendant lequel temps mes peines et combats redoublèrent de toute part, et je tâchais aussi de redoubler mes pénitences, selon que mon divin Maître me le permettait[26].

Car il me changea bien de conduite, me faisant voir la beauté des vertus et surtout des trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, me disant qu'en les pratiquant l'on devient saint, et il me disait cela, parce qu'en le priant je lui demandais de me faire sainte. Et comme je ne lisais guère d'autre livre que la *Vie des Saints*, je disais en l'ouvrant : il m'en faut chercher une bien aisée à imiter, afin que je puisse faire comme elle a fait, pour devenir sainte comme elle. Mais ce qui me désolait, c'était de voir que j'offensais tant mon Dieu, et je pensais que les saints ne l'avaient pas offensé comme moi, ou que du moins si quelqu'un l'avait fait, il avait ensuite toujours été dans la pénitence : ce qui me donnait de grandes envies d'en faire ; mais mon divin Maître imprimait en moi une si

---

23 Un ais est une planche en bois.

24 Deux de ses persécutrices sont mortes : sa grand-mère et sa grand tante, mais il reste sa tante Benoîte Delaroche, femme de Toussaint Delaroche, qui a quarante-cinq ans en 1664. Le couple régente toute la maison.

25 "Si misérable pécheresse" et autres expressions nous paraissent souvent outrées. Mais Marguerite-Marie se sent véritablement pécheresse. D'une part c'est une adolescente sans cesse rabrouée, qui ne contente jamais ceux qui ont autorité sur elle ; d'autre part elle ne sait comment discerner entre les exigences de son entourage, qui la porte à plaire au monde, et cet attrait si puissant que le Seigneur exerce sur elle. Et sa propre misère et insignifiance lui paraissent énormes devant ce qu'elle perçoit de la grandeur et pureté de l'amour de Dieu. Au milieu de l'aventure exceptionnelle qu'elle vivait jour après jour avec le Seigneur, ce sera pour elle la bouée de sauvetage de toute sa vie que se réfugier constamment dans le sentiment de son indignité : afin d'éviter toute exaltation. N'oublions pas que des tentations de toutes sorte l'assaillaient sans cesse, le Seigneur exprimera plus tard : *"Satan enrage de te décevoir"*.

26 Ces § 19-20 du Mémoire marquent un tournant qui s'amorce dans sa vie spirituelle (et prendra bien des années encore) : "Il me changea bien de conduite"… Jusqu'alors c'était surtout dans les austérités matérielles qu'elle avait exercé sa générosité, et le Seigneur, accueillit ses efforts, faisant grandir sa volonté d'aimer. Mais à partir de ce moment, il entreprend de l'ouvrir à toutes autres dimensions.

grande crainte de suivre ma propre volonté, que je pensais dès lors, que, quoi que je pusse faire, qu'il ne l'agréerait point, que lorsque je le ferais par amour et par obéissance. Cela me mit dans de grands désirs de l'aimer et de toutes faire mes actions par obéissance, et je ne savais comme il fallait pratiquer ni l'un ni l'autre ; et je pensais que c'était un crime de dire que j'aimais, parce que je voyais mes œuvres démentir mes paroles.

§ 20 Je lui demandai de m'apprendre et de me faire faire ce qu'il voulait que je fisse pour lui plaire et l'aimer, ce qu'il fit en cette manière : il me donna un si tendre amour pour les pauvres que j'aurais souhaité n'avoir plus d'autre conversation ; et il imprimait en moi une si tendre compassion de leurs misères, que, si il avait été en mon pouvoir, je ne me serais rien laissé ; et lorsque j'avais de l'argent, je le donnais à des petits pauvres pour les engager de venir vers moi, pour apprendre leur catéchisme et à prier Dieu. Et cela faisait qu'ils me suivaient, et quelquefois il y en avait tant, que je ne savais où les mettre l'hiver, et sinon dans une grande chambre, d'où l'on nous chassait quelquefois. Cela me causait beaucoup de mortification, car je ne voulais pas que l'on vît rien de ce que je faisais ; et l'on pensait que je donnais aux pauvres tout ce que je pouvais attraper, mais je ne l'aurais pas osé faire, crainte de dérober, et je ne donnais que ce qui était à moi ; encore ne l'osais-je plus faire sans obéissance, ce qui m'obligeait de caresser ma mère, afin qu'elle me permît de donner ce que j'avais ; et comme elle m'aimait beaucoup, elle m'accordait assez facilement. Et lorsqu'elle me refusait, je demeurais en paix, et après un peu de temps, je retournais l'importuner ; car je ne pouvais plus rien faire sans permission, et non seulement de ma mère, mais je m'assujettissais à ceux avec lesquels je demeurais, ce qui m'était un continuel supplice. Mais je pensais qu'il me fallait soumettre à tous ceux à qui j'avais plus de répugnance, et les obéir, pour essayer si je pourrais être religieuse. Et toutes ces permissions que j'allais continuellement demander m'attiraient de grands rebuts et captivité, car cela donna une si grande autorité sur moi, qu'il n'y pouvait avoir de religieuse plus captive ; mais l'ardent désir que je sentais d'aimer Dieu me faisait surmonter toutes les difficultés, et me rendait attentive de faire tout ce qui contrariait le plus mes inclinations et à quoi je sentais le plus de répugnance, et je m'en sentais tellement pressée, que je m'en confessais lorsque j'avais manqué de suivre ces mouvements.

Je me sentais une extrême répugnance de voir des plaies ; mais il fallut d'abord me mettre à les panser et baiser pour me vaincre, et je ne savais comme il m'y fallait prendre. Mais mon divin Maître savait si bien suppléer à toutes mes ignorances, qu'elles se trouvaient guéries dans peu de temps, sans autre onguent que ceux de sa Providence, encore que ces plaies fussent très dangereuses ; mais j'avais plus de confiance en sa bonté qu'aux remèdes extérieurs.

§ 21 J'étais naturellement portée à l'amour du plaisir et divertissement. Je n'en pouvais plus goûter aucun, encore que souvent je faisais ce que je pouvais pour en chercher ; mais cette douloureuse figure qui se présentait à moi, comme de mon Sauveur qui venait d'être flagellé, m'empêchait bien d'en prendre ; car il me faisait ce reproche qui me perçait jusqu'au cœur : «Voudrais-tu bien ce plaisir ? Et moi, qui n'en ai jamais pris aucun et me suis livré à toute sorte d'amertumes, pour ton amour et pour gagner ton cœur ! Et cependant tu voudrais encore me le disputer !» Tout cela faisait de grandes impressions en mon âme, mais j'avoue de bonne foi que je ne comprenais rien à tout cela, tant j'avais l'esprit grossier et peu spirituel, et que je ne faisais aucun bien que parce qu'il m'y pressait si fort que je n'y pouvais résister ; ce qui m'est un grand sujet de confusion dans

tout ce que j'écris ici, où je voudrais pouvoir faire connaître combien je suis digne du plus rigoureux châtiment éternel, par mes continuelles résistances à Dieu et oppositions à ses grâces, et faire voir aussi la grandeur de ses miséricordes, car il semblait qu'il avait entrepris de me poursuivre et d'opposer continuellement sa bonté à ma malice, et son amour à mes ingratitudes, qui ont fait toute ma vie le sujet de ma plus vive douleur : de quoi je ne savais pas reconnaître mon souverain libérateur, qui avait pris un soin si amoureux de moi, dès le berceau, et me l'a toujours continué.

Et comme, une fois, j'étais dans une abîme[27] d'étonnement, de ce que tant de défauts, d'infidélités que je voyais en moi n'étaient pas capables de le rebuter, il me fit cette réponse : «C'est que j'ai envie de te faire comme un composé de mon amour et de mes miséricordes.» Et une autre fois, il me dit : «Je t'ai choisie pour mon épouse et nous nous sommes promis la fidélité, lorsque tu m'as fait vœu de chasteté. C'est moi qui te pressais de le faire, avant que le monde y eût aucune part, dans ton cœur ; car je le voulais tout pur, et sans être souillé des affections terrestres, et pour me le conserver comme cela, j'ôtai toute la malice de ta volonté afin qu'elle ne le pût corrompre.

§ 22 Et puis je te mis en dépôt au soin de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon mes desseins.» Aussi m'a-t-elle toujours servi d'une bonne mère, et ne m'a jamais refusé son secours, et j'y avais tout mon recours, dans toutes mes peines et besoins, et avec tant de confiance qu'il me semblait n'avoir rien à craindre sous sa protection maternelle. Aussi, lui fis-je vœu dans ce temps-là de jeûner tous les samedis, et de lui dire l'office de son Immaculée Conception quand je saurais lire[28], et sept génuflexions tous les jours de ma vie, avec sept *Ave Maria,* pour honorer ses sept douleurs, et me mis pour être toujours son esclave, lui demandant de ne me pas refuser cette qualité ; mais comme une enfant, et parlais sans respect, tout comme à ma bonne mère, pour laquelle je me sentais dès lors un amour vraiment tendre. Mais elle me reprit sévèrement, lorsqu'elle me vit derechef prête à succomber au terrible combat que je sentais dans moi.

§ 23 Car, ne pouvant plus résister aux persécutions que mes parents me faisaient, et aux larmes d'une mère que je chérissais si tendrement, me disant qu'une fille doit prendre parti à vingt ans, je commençai à donner dans ses sentiments. Car Satan me disait continuellement : « Pauvre misérable, que penses-tu faire en voulant être religieuse ? Tu te vas rendre la risée de tout le monde, car jamais tu n'y persévéreras ; et quelle confusion de quitter un habit de religieuse et sortir d'un couvent ! Où pourras-tu te cacher après cela ?» Je me fondais en larmes parmi tout cela, car j'avais une horreur pour les hommes, épouvantable, et ne sachant plus à quoi me résoudre ; mais mon divin Maître qui tenait toujours mon vœu devant mes yeux, eut enfin pitié de moi.

§ 24 Et une fois, après la communion, si je ne me trompe, il me fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait et accompli de tous les amants ; et que, lui étant promise depuis tant d'années, d'où venait donc que, je voulais tout rompre avec lui pour en prendre un autre : «Oh ! apprends que si tu me fais ce mépris, je t'abandonne pour jamais ; mais si tu m'es fidèle, je ne te quitterai point, et me rendrai ta victoire contre tous tes ennemis. J'excuse ton ignorance, parce que tu ne me connais pas encore ; mais si tu m'es fidèle et me suis, je t'apprendrai à me connaître et me manifesterai à toi. » En me

---

27 Anciennement, abîme s'est employé parfois au féminin.

28 Avant d'entrer en vie religieuse, Marguerite-Marie ne savait pas "lire" : il s'agit ici du latin, seule langue des Offices liturgiques à l'époque. Mais elle était grande lectrice, essentiellement des vies des saints, cf. § 16 des Écrits sur ordre de Mère de Saumaise *"la lecture a été un de mes plus grands délices"*.

disant cela, il imprima un si grand calme en mon intérieur, et mon âme se trouva dans une si grande paix, que je déterminai dès lors de mourir plutôt que de changer. Il me semblait alors que mes liens étaient rompus, et que je n'avais plus rien à craindre, pensant que quand la vie religieuse serait une espèce de purgatoire[29], il me serait plus doux de m'y purifier le reste de ma vie, que de me voir précipitée dans l'enfer, que j'avais tant de fois mérité par mes grands péchés et résistances.

§ 25

vers juin **1668**

M'étant donc déterminée[30] pour la vie religieuse, ce divin Époux de mon âme, crainte que je ne lui échappasse encore, me demanda de consentir qu'il s'emparât et se rendît le maître de ma liberté, parce que j'étais faible. Je ne fis point de difficulté à ce consentement, et dès lors il s'empara si fortement de ma liberté, que je n'en ai plus eu de jouissance dans tout le reste de ma vie ; et il s'insinua si avant dans mon cœur dès ce moment, que je renouvelai mon vœu, commençant à le comprendre. Je lui dis que quand il m'en devrait coûter mille vies, je ne serais jamais autre que religieuse ; et je m'en déclarai hautement, priant de congédier tous ces partis, quelque avantageux qu'ils me les représentassent. Ma mère, voyant cela, ne pleurait plus en ma présence, mais elle le faisait continuellement avec tous ceux qui lui en parlaient, qui ne manquaient pas de me venir dire que je serais la cause de sa mort si je la quittais, et que j'en répondrais à Dieu, car elle n'avait personne pour la servir ; et que je serais aussi bien religieuse après sa mort que pendant sa vie. Et un frère[31] qui m'aimait beaucoup, fit tous ses efforts pour me détourner de mon dessein, m'offrant de son bien pour me mieux loger dans le monde. Mais à tout cela mon cœur était devenu insensible comme un rocher, quoiqu'il me fallût encore rester trois ans dans le monde, parmi tous ces combats.

§ 26

Et l'on me mit chez un de mes oncles[32] qui avait une fille religieuse, laquelle sachant que je la voulais être, n'oublia rien pour m'avoir avec elle, et ne me sentant point de penchant à la vie des Ursules[33], je lui disais : «Voyez, que si j'entre en votre couvent, ce ne sera que pour l'amour de vous, et je veux aller dans un où je n'aurai ni parente, ni connaissance, afin d'être religieuse pour l'amour de Dieu. » Mais comme je ne savais où ce serait, ni quelle religion je devais embrasser, ne les connaissant pas, je pensais encore succomber à ses importunités ; d'autant que j'aimais beaucoup cette cousine, laquelle se servait de l'autorité de mon oncle, auquel je n'osais résister, parce qu'il était mon tuteur et qu'il me disait qu'il m'aimait comme un de ses enfants, que c'était pourquoi il me voulait avoir proche de lui ; et il ne voulut jamais permettre à mon frère de me remmener, disant qu'il entendait être maître de moi. Et mon frère, qui n'avait point encore voulu consentir que je fusse religieuse, fut fort fâché contre moi, pensant que j'étais consentante de tout cela, pour me jeter à Sainte-Ursule malgré lui, et sans le consentement de mes parents. Mais j'en étais bien éloignée ; d'autant que, plus l'on me pressait, jusqu'à me vouloir faire entrer, plus j'en sentais de dégoût. Et une secrète voix me disait : «Je ne te veux point là, mais à Sainte-Marie. »

---

29 Ces trois mots manquent dans l'autographe, dont le bord est déchiré, mais ils ont été retenus par les Contemporaines et correspondent sans doute à la pensée de la Sainte.

30 Vers juin 1668, puisqu'elle dit, au même paragraphe, qu'elle «dut encore rester trois ans dans le monde », et qu'elle entra à la Visitation de Paray en 1671.

31 Chrysostome Alacoque, son aîné de deux ans.

32 Philibert Lamyn, frère de Madame Alacoque et tuteur de Marguerite.

33 Les Ursulines à Mâcon, où était entrée sa cousine,.

§ 27 Cependant on ne me permettait pas de les voir[34], bien que j'y eusse plusieurs parentes, et l'on m'en disait des choses capables d'en rebuter les esprits les mieux déterminés ; mais plus l'on tâchait de m'en détourner, et plus je les aimais et sentais accroître mon désir d'y entrer, à cause de ce nom tant aimable de Sainte-Marie, lequel me faisait comprendre que c'était là ce que je cherchais. Et une fois, regardant un tableau du grand saint François de Sales, il sembla me jeter un regard si paternellement amoureux, en m'appelant sa fille, que je ne le regardais plus que comme mon bon Père. Mais je n'osais rien dire de tout cela, et ne savais comme me dégager de ma cousine et de toute sa Communauté, laquelle me témoignait tant d'amitié, que je ne m'en pouvais plus défendre.

§ 28 Et comme on était prêt de m'ouvrir la porte, je reçus la nouvelle que mon frère était fort mal, et ma mère à l'extrémité[35] ; ce qui m'obligea de partir tout à la même heure, pour me rendre près d'elle, sans que l'on pût m'en empêcher, quoique je fusse malade, plus de regret que d'autre chose, de me voir comme forcée d'entrer dans un couvent où je croyais que Dieu ne m'appelait pas. Je m'en allai toute la nuit, bien qu'il y eût près de dix lieues : et voilà comme je fus délivrée, pour reprendre une très rude croix, laquelle je ne spécifierai pas, en ayant assez dit sur ce sujet ; suffit dire que toutes mes peines redoublèrent. L'on me faisait voir que ma mère ne pouvait vivre sans moi, puisque le peu de temps que je l'avais quittée était la cause de son mal, et que je répondrais à Dieu de sa mort ; et cela m'étant dit par des personnes ecclésiastiques[36] me causait de rudes peines, pour la tendre amitié que j'avais pour elle, dont le démon se servait pour me faire croire que cela serait cause de ma damnation éternelle.

§ 29 D'autre part, mon divin Maître me pressait si fort de tout quitter pour le suivre, qu'il ne me donnait plus de repos ; et il me donnait un si grand désir de me conformer à sa vie souffrante, que tout ce que je souffrais ne me semblait rien, ce qui me faisait redoubler mes pénitences. Et quelquefois, me jetant aux pieds de mon Crucifix, je lui disais : « Ô mon cher Sauveur, que je serais heureuse si vous imprimiez en moi votre image souffrante ! » Et il me répondait : «C'est ce que je prétends, pourvu que tu ne me résistes pas, et que tu y contribues de ton côté. » Et pour lui donner quelques gouttes de mon sang, je me liais les doigts, et puis j'y plantais des aiguilles ; et puis je prenais la discipline tous les jours, tant que je pouvais, en carême, pour honorer les coups de fouet de sa flagellation. Mais quelque long temps que je me la donnasse, je n'en pouvais guère avoir de sang pour offrir à mon bon Maître, pour celui qu'il avait répandu pour mon amour. Et comme c'était sur les épaules que je me la donnais, il me fallait bien du temps. Mais les trois jours de carnaval, j'aurais voulu me mettre en pièces, pour réparer les outrages que les pécheurs faisaient à sa divine Majesté. Je les jeûnais tant que je pouvais, au pain et à l'eau, donnant aux pauvres ce que l'on me donnait pour ma nourriture.

§ 30 Mais ma plus grande joie de quitter le monde était de penser que je communierais souvent, car on ne me le voulait permettre que rarement, et j'aurais cru être la plus heureuse du monde si je l'avais pu faire souvent, et passer des nuits, seule, devant le saint Sacrement, car je me sentais là une telle assurance, qu'encore que je fusse

---

34 Les "Sainte-Marie" : c'était ainsi qu'à l'époque on désignait les Visitandines, la Visitation-Sainte Marie.

35 Maladies soudaines et diplomatiques pour la faire renoncer à la vie religieuse ? Mais Dieu permit que la nouvelle n'ait d'autre effet que de la déprendre brusquement des Ursulines où elle ne se sentait pas appelée.

36 Probablement le cousin germain de son père, Antoine Alacoque, parrain de la Sainte, curé de Verosvres de 1637 à 1670, et son neveu, curé de 1670 à 1672.

extrêmement peureuse, je n'y pensais plus dès que j'étais en ce lieu de mes plus chères délices. Et les veilles de communion, je me sentais abîmée dans un si profond silence que je ne pouvais parler qu'avec violence, pour la grandeur de l'action que je devais faire ; et lorsque je l'avais faite, je n'aurais voulu ni boire, ni manger, ni voir, ni parler, tant la consolation et paix que je sentais était grande. Et je me cachais autant que je pouvais, pour apprendre à aimer mon souverain Bien, qui me pressait si fort de lui rendre amour pour amour. Mais je ne croyais pas de jamais pouvoir l'aimer, quoi que je pusse faire, si je n'apprenais à faire l'oraison ; car je n'en savais que ce qu'il m'en avait appris, qui était de m'abandonner à tous ses saints mouvements, lorsque je pouvais me renfermer en quelque petit coin avec lui ; mais on ne me laissait pas assez de loisir, car il me fallait travailler, tant que le jour durait, avec les domestiques ; et puis le soir, il se trouvait que je n'avais rien fait qui eût contenté les personnes avec qui j'étais. L'on me criait de telle manière que j'avais pas le courage de manger ; et je me retirais où je pouvais, pour avoir quelques moments de paix, de laquelle j'avais un grand désir.

Mais comme je me plaignais sans cesse à mon divin Maître de ce que je craignais de ne lui pouvoir plaire en tout ce que je faisais, - d'autant qu'il y avait trop de ma volonté qui rendait les mortifications à mon gré, et je n'estimais que ce qui était fait par obéissance : - «Hélas ! mon Seigneur», lui disais-je, «donnez-moi donc quelqu'un pour me conduire à vous. Ne te suffis-je pas ?» me répondit-il ; «que crains-tu ? Un enfant autant aimé que je t'aime, peut-il périr entre les bras d'un Père tout-puissant ?»

début
1671
§ 31

Je ne savais pas ce que c'était que direction ; mais j'avais un grand désir d'obéir, et sa bonté permit que, dans le temps d'un Jubilé[37], il vînt au logis un religieux de Saint-François, et il y coucha pour nous donner loisir de faire nos confessions générales. Et il y avait plus d'environ quinze jours que j'étais après écrire la mienne ; car encore que j'en fisse toutes les fois que j'en trouvais l'occasion, il me semblait toujours que je n'en pouvais assez faire, à cause de mes grands péchés, desquels je me sentais pénétrée d'une si vive douleur, que non seulement j'en versais beaucoup de larmes, mais j'aurais, de toute mon âme, dans l'excès de ma douleur, voulu les publier à tout le monde. Et mes plus grands gémissements venaient de ce que j'étais si aveugle que je ne les pouvais connaître, ni exprimer aussi énormes qu'ils étaient. Cela était la cause que j'écrivais tout ce que je pouvais trouver dans les livres qui traitent de la confession ; et je mettais quelquefois des choses que j'avais horreur même de prononcer. Mais je disais en moi-même : «Je l'ai peut être fait, et je ne le connais pas, ni ne m'en souviens pas ; mais il est bien juste que j'aie la confusion de la dire, pour satisfaire à la divine justice.» Bien est-il vrai, que si j'avais cru d'avoir eu fait la plupart de choses dont je m'accusais, j'aurais été inconsolable, et je l'aurais été du depuis, de ces sortes de confessions, si mon souverain Maître ne m'avait assuré qu'il pardonnait tout à une volonté sans malice. Et je fis donc celle-ci, où ce bon Père me fit passer plusieurs feuillets, sans me vouloir permettre de les lire. Je le priai de me laisser satisfaire ma conscience, puisque j'étais une plus grande pécheresse qu'il ne pensait.

Cette confession me mit fort en paix. Je lui dis quelque chose de la manière que je vivais ; sur quoi il me donna plusieurs bons avis. Mais je n'osais pas tout dire, car je croyais que c'était une vanité, de laquelle j'avais de grandes craintes, parce que mon

---

37 Il s'agit du Jubilé accordé par Clément X à l'occasion de son élection en 1670. Ce jubilé fut célébré au diocèse d'Autun au début de 1671. On voit dans ce paragraphe à la fois le grand désir de Marguerite-Marie de s'approcher de Dieu le plus possible, et en même temps sa grande ignorance des voies spirituelles : elle n'a personne pour la guider.

naturel y était fort porté, et que je pensais que ce que je faisais était tout par ce motif, ne sachant point discerner le sentiment d'avec le consentement. Cela me faisait beaucoup souffrir, car je craignais beaucoup le péché à cause qu'il éloignait Dieu de mon âme. Ce bon Père me promit des instruments de pénitence, et je lui dis comme mon frère me retenait toujours dans le monde, depuis quatre ou cinq ans que je poursuivais pour être religieuse ; de quoi il lui donna si grand scrupule, qu'après, il me demanda si j'avais toujours le dessein de l'être ; et lui ayant répondu que plutôt mourir que de changer, il me promit de me satisfaire là-dessus.

§ 32 Et il alla donc pour faire le marché de ma dot, proche de cette bonne cousine qui ne cessait de me poursuivre. Et ma mère et mes autres parents voulaient que je fusse religieuse en ce couvent. Je ne savais donc plus comme m'en défendre ; mais pendant qu'il y alla, je m'adressai à la très sainte Vierge, ma bonne maîtresse, par l'entremise de saint Hyacinthe[38], auquel je fis plusieurs prières et dire beaucoup de messes à l'honneur de ma sainte Mère, laquelle me dit amoureusement en me consolant : «Ne crains rien, tu seras ma vraie fille, et je serai toujours ta bonne Mère.» Ces paroles me calmèrent si fort qu'elles me laissèrent sans aucun doute que cela s'accomplirait malgré toutes les oppositions.

Mon frère étant donc de retour, me dit : «On veut quatre mille livres, c'est à vous de faire ce qu'il vous plaira de votre bien, car la chose n'est pas encore arrêtée.[39] » En même temps je lui dis résolument : «Jamais elle ne se conclura. Je veux aller aux Sainte-Marie, dans un couvent bien éloigné, où je n'aurai ni parente, ni connaissance ; car je ne veux être religieuse que pour l'amour de Dieu. Je veux quitter le monde tout à fait, en me cachant dans quelque petit recoin, pour l'oublier et en être oubliée, et ne le plus voir.»

§ 33 On me proposa plusieurs monastères auxquels je ne pouvais me résoudre ; mais aussitôt qu'on me nomma Paray[40], mon cœur se dilata de joie, et j'y consentis d'abord. Mais il me fallut encore aller voir ces religieuses où j'avais demeuré à l'âge de huit ans, ce qui me fut encore un rude combat à soutenir. Car elles me firent entrer, en me disant que j'étais leur enfant, et pourquoi je les voudrais quitter, puisqu'elles m'aimaient si tendrement ; qu'elles ne pouvaient me voir entrer à Sainte-Marie, sachant bien que je n'y persévérerais pas. Je dis que je voulais essayer, et elles me firent promettre de retourner chez elles lorsque j'en sortirais ; car elles savaient bien, disaient-elles, que je ne m'y pourrais jamais accoutumer. Et, quoi qu'elles m'en purent dire, mon cœur était insensible, et s'affermissait tant plus en sa résolution, disant toujours : « Il faut mourir ou vaincre ! »

§ 34 Mais je laisse tous les autres combats que j'eus à soutenir, pour venir vitement au lieu de mon bonheur, le cher Paray, où d'abord que j'entrai au parloir, il me fut dit intérieurement ces paroles : «C'est ici que je te veux. » Ensuite de quoi je dis à mon frère qu'il fallait s'accorder, d'autant que je ne serais jamais ailleurs. Ce qui le surprit d'autant plus, qu'il ne m'y avait menée que pour me faire voir des religieuses de Sainte-Marie, sans faire semblant que je la voulusse être ; car je lui avais promis tout cela : mais je ne

25 mai **1671**

---

38 Dominicain du XIII siècle surnommé le «thaumaturge des cas désespérés» (cf. le récit des *Contemporaines,* § 48).

39 C'est à dire que la supérieure demande que Marguerite-Marie apporte une dot de 4.000 livres en entrant au monastère. C'était la coutume courante à l'époque car il était difficile à un monastère de femmes d'assurer décemment sa subsistance si on ne voulait pas mendier ; or les fondateurs de la Visitation avaient sous les yeux des monastères mendiants qui vivaient si difficilement que cela perturbait la vie de prière. Ils avaient prescrit qu'on demande des dots à celles qui le pouvaient.

40 Paray lui était connu de nom, du fait que son frère Chrysostome y avait été pensionnaire au collège de 1658 à 1660, et de ce que la fille de sa marraine y était Visitandine.

m'en voulus point retourner que tout ne fût arrêté. Après quoi il semblait que j'avais pris une nouvelle vie, tant je me sentais de contentement et de paix. Ce qui me rendait si gaie, que ceux qui ne savaient pas ce qui se passait, disaient : « Voyez-la, qu'elle a bien la façon d'une religieuse !» Et, en effet, je portais plus d'ajustements de vanité que jamais je n'avais fait, et me divertissais de même, pour la grande joie que je sentais de me voir bien toute à mon souverain Bien, lequel, en écrivant ceci, me fait souvent cet amoureux reproche par ces paroles : «Regarde, ma fille, si tu pourras trouver un père blessé d'amour pour son fils unique, qui ait jamais tant pris de soins de lui, et qui lui ait pu donner des témoignages d'amour si tendres comme sont ceux que je t'ai donnés et te veux donner du mien, lequel a tant eu de patience et de peine à te cultiver et ajuster à ma mode dès ta plus tendre jeunesse, t'attendant doucement, sans me rebuter, parmi toutes tes résistances. Souviens-toi donc que si jamais tu t'oubliais de la reconnaissance envers moi, ne me référant la gloire de tout, ce serait le moyen de faire tarir pour toi cette source inépuisable de tout bien. »

§ 35

Enfin ce jour tant désiré étant venu pour dire adieu au monde, jamais je ne sentis tant de joie ni de fermeté dans mon cœur, qui était comme insensible, tant à l'amitié comme à la douleur que l'on me témoignait, surtout ma mère ; et je ne versai pas une larme en les quittant. Car il me semblait être comme une esclave qui se voit délivrée de sa prison et de ses chaînes, pour entrer dans la maison de son Époux, pour en prendre possession, et jouir en toute liberté de sa présence, de ses biens et de son amour. C'était ce qu'il disait à mon cœur, qui en était tout hors de lui-même. Et je ne savais rendre autre raison de ma vocation pour Sainte Marie, sinon que je voulais être fille de la Sainte Vierge. Mais j'avoue que, dans le moment qu'il fallut entrer, qui était un samedi, toutes les peines que j'avais eues, et plusieurs autres, me vinrent assaillir si violemment, qu'il me semblait que mon esprit allait se séparer de mon corps en entrant. Mais aussitôt, il me fut montré que le Seigneur avait rompu mon sac de captivité et qu'il me revêtait de son manteau de liesse[41], et la joie me transportait tellement, que je criais : «C'est ici où Dieu me veut !» Je sentis d'abord gravé dans mon esprit que cette maison de Dieu était un lieu saint, et que toutes celles qui l'habitaient devaient être saintes, et que ce nom de Sainte-Marie me signifiait qu'il la fallait être à quel prix que ce fût, et que c'était pourquoi il fallait s'abandonner et sacrifier à tout, sans aucune réserve ni ménagement. Cela m'adoucissait tout ce qui me paraissait le plus rude dans ces commencements, que tous les matins, pendant quelques jours, l'on me réveillait avec ces paroles que j'entendais distinctement sans les comprendre : « *Dilexisti justitiam* », et le reste du verset ; et d'autres fois : «*Audi filia et vide,* etc. » Et encore celle-ci : «Tu as reconnu ton sentier et ta voie, ô ma Jérusalem, maison d'Israël ! mais le Seigneur te guidera en toutes tes voies et ne t'abandonnera jamais. » Je disais tout cela à ma bonne maîtresse[42] sans le comprendre. Je la regardais, et ma supérieure aussi[43], comme mon Jésus Christ en terre. Et comme je ne savais et n'avais jamais eu de conduite ni de direction, j'étais si aise de m'y voir assujettie afin de pouvoir obéir, qu'il me semblait être des oracles tout ce qu'elle me disait, et que je n'aurais plus rien à craindre en le faisant par obéissance.

20 juin **1671**

41 D'après le verset 12 du Ps. 29.

42 Elle entend intérieurement des voix surnaturelles… Au grand étonnement de sœur Anne-Françoise Thouvant, maîtresse des novices, elle lui rapporte ainsi plusieurs fois des versets de psaume en latin, sans les connaître ni avoir jamais appris le latin.

43 La mère Marguerite-Hiéronyme Hersant, professe du 1er monastère de Paris avait été demandée par le monastère de Paray qui ne parvenait pas à élire une supérieure. Elle le gouverna de 1666 à 1672.

§ 36 Et comme je la priais de m'apprendre à faire l'oraison, dont mon âme sentait une si grande faim, elle ne voulut point croire qu'étant venue en la religion à l'âge de vingt-trois ans, je ne la susse point faire ; et après l'en avoir assurée, elle me dit pour la première fois : «allez vous mettre devant Notre Seigneur comme une toile d'attente[44] devant un peintre.» Mais j'aurais voulu qu'elle m'eût expliqué ce qu'elle me disait, ne le comprenant pas, et je ne lui osais pas dire ; mais il me fut dit : « Viens, je te l'apprendrai. » Et d'abord que je fus à l'oraison, mon souverain Maître me fit voir que mon âme était cette toile d'attente, sur laquelle il voulait peindre tous les traits de sa vie souffrante, qui s'est toute écoulée dans l'amour et la privation, séparation, dans le silence et le sacrifice, dans sa consommation ; et qu'il ferait cette impression, après l'avoir purifiée de toutes les taches qui lui restaient, tant de l'affection aux choses terrestres que de l'amour de moi-même et de la créature, pour lesquelles mon naturel complaisant avait beaucoup de penchant.

Mais il me dépouilla de tout en ce moment, et après avoir vidé mon cœur et mis mon âme toute nue, il y alluma un si ardent désir de l'aimer et de souffrir, qu'il ne me donnait point de repos, me poursuivant de si près que je n'avais de loisir que pour penser comme c'est que je le pourrais aimer en me crucifiant[45] ; et sa bonté a toujours été si grande à mon égard, que jamais il n'a manqué de m'en fournir les moyens.

§ 37 Et quoique je ne cachais rien à ma maîtresse, j'avais pourtant formé le dessein de faire étendre ses permissions sur les pénitences, plus loin que son intention. De quoi m'étant mise en devoir, mon saint Fondateur me reprit si fortement, sans me laisser passer outre, que jamais depuis je n'ai eu le courage d'y retourner. Car ses paroles sont toujours demeurées gravées dans mon cœur : «Eh quoi ! ma fille, penses-tu pouvoir plaire à Dieu en passant les limites de l'obéissance, qui est le principal soutien et fondement de cette Congrégation, et non pas les austérités ?»

§ 38 Ayant passé mon essai[46] avec un ardent désir de me voir tout à Dieu, qui me fit la miséricorde de me poursuivre continuellement, pour me faire arriver à ce bonheur, étant donc revêtue de notre saint habit, mon divin Maître me fit voir que c'était là le temps de nos fiançailles, lesquelles lui donnaient un nouvel empire sur moi, qui recevais aussi un double engagement de l'aimer d'un amour de préférence. Ensuite il me fit comprendre qu'à la façon des amants les plus passionnés, il ne me ferait goûter pendant ce temps que ce qu'il y avait de plus doux dans la suavité des caresses[47] de son amour, qui, en effet, furent si excessives, qu'elles me mettaient souvent toute hors de moi-même, et me rendaient incapable de pouvoir agir. Cela me jetait dans un si profond abîme de

---

44 "comme une toile d'attente" est une expression traditionnelle dans le monastère : cf. le récit de la mort d'une des sœurs fondatrices de Paray, dans Gauthey III p.180.

45 Sainte Marguerite-Marie est très claire sur ce qu'elle a compris au début de sa vie : puisque la souffrance lui permet d'être conforme à Jésus crucifié, elle va d'abord rechercher volontairement celle-ci ; elle dit ailleurs être entrée en vie religieuse "pour faire pénitence" (Lettre 132) et l'envisage à travers des actes pénitentiels… Or le Seigneur l'a conduite dans l'ordre religieux qui met le moins l'accent sur les austérités physiques ! L'idée de trouver le moyen d'en faire davantage la poursuivra longtemps ; la conduite du Seigneur va modifier progressivement ses vues, lui enseignant ce qu'il attend d'elle. De fait elle ne cherche rien d'autre qu'à aimer davantage, à le connaître pour mieux s'unir à Lui. Saint Paul n'a-t-il pas dit "connaître le Christ, et communier aux souffrances de sa passion, en devenant semblable à lui dans sa mort, pour parvenir à la résurrection d'entre les morts." *(Ph 3, 10-11)*

46 Le temps où elle est postulante, il dure quelques semaines seulement dans ce temps-là où l'on éprouvait fortement les vocations.

47 Le mot "caresses" ne désignait à l'époque aucun contact physique : ainsi le roi "caressait fort" tel courtisan s'il lui attribuait un bon bénéfice ou quelque charge honorable. Il s'agit ici de toutes les paroles de sollicitude, d'encouragement et de promesses spirituelles. De grosses méprises ont été faites à ce sujet : elles montrent seulement une méconnaissance de la langue du XVIIè siècle.

confusion que je n'osais pas paraître ; de quoi l'on me reprit, en me faisant entendre que cela n'était pas l'esprit des filles de Sainte-Marie, qui ne voulait rien d'extraordinaire, et que si je ne me retirais de tout cela, qu'on ne me recevrait pas.

§ 39 Cela me mit dans une grande désolation, dans laquelle je fis tous mes efforts et n'épargnai rien pour me retirer de cette voie ; mais tous mes efforts furent inutiles. Et notre bonne maîtresse y travaillait de son côté, sans que pourtant je le comprisse ; car comme elle me voyait beaucoup affamée de faire l'oraison et de l'apprendre à faire, ne pouvant, quelque effort que je fisse, suivre les méthodes que l'on me donnait pour cela, et qu'il fallait toujours revenir à celle de mon divin Maître, quoique je fisse tout mon possible pour tout oublier et me détourner de lui, l'on me donna pour aide à une officière, laquelle me faisant travailler pendant l'oraison, après quoi, allant demander à ma maîtresse pour la reprendre, elle me corrigeait fortement, me disant de la faire en faisant notre ouvrage, parmi les exercices du noviciat : ce que je faisais sans que cela me pût distraire de la douce joie et consolation de mon âme, qui la sentant toujours augmenter, l'on m'ordonna d'aller entendre les points d'oraison du matin, après quoi je sortirais pour aller balayer le lieu qu'on me dirait, pour jusqu'à Prime, après laquelle on me faisait rendre compte de mon oraison, ou plutôt de celle que mon souverain Maître faisait en moi et pour moi, qui n'avais d'autre vue en tout cela que d'obéir ; en quoi je sentais un plaisir extrême, quelque peine que souffrît mon corps en le faisant. Je chantais après :

Plus l'on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m'enflamme.
Que l'on m'afflige nuit et jour,
On ne peut l'ôter à mon âme,
Plus je souffrirai de douleur,
Plus il m'unira à son Cœur.

§ 40 Je me sentais une faim insatiable des humiliations et mortifications, bien que mon naturel sensible les ressentît vivement. Mon divin Maître me pressait sans cesse d'en demander, ce qui m'en procurait de bonnes ; car quoiqu'on me refusât celles que je demandais, comme indigne de les faire, on m'en donnait d'autres que je n'attendais pas, et si opposées à mes inclinations, que j'étais obligée de dire à mon bon Maître, dans l'effort de la violence qu'il me fallait faire : «Hélas ! venez à mon secours, puisque vous en êtes la cause !» Ce qu'il faisait, en me disant : « Reconnais donc que tu ne peux rien sans moi, qui ne te laisserai point manquer de secours, pourvu que tu tiennes toujours ton néant et ta faiblesse abîmés dans ma force.»

§ 41 Et je ne dirai qu'une de ces sortes d'occasions mortifiantes au-dessus de mes forces[48], et où il me fit vraiment éprouver l'effet de sa promesse. C'est une chose pour laquelle toute notre famille avait une si grande aversion naturelle, que mon frère retint, en passant le contrat de ma réception, que l'on ne me contraindrait jamais à faire cela : ce que l'on n'eut pas peine d'accorder, la chose étant si indifférente d'elle-même. C'est à cela même qu'il me fallut rendre, car l'on m'attaqua si fortement là-dessus de toute part, que je ne savais plus à quoi me résoudre ; d'autant que ma vie me semblait mille fois plus

48 Le Seigneur opère une transformation profonde dans les notions d'ascèse religieuse. Dans sa culture et les vies de saints qu'elle avait lues, un effort personnel de volonté venait à bout de tout ; le Seigneur lui fait expérimenter, probablement ici en se servant d'une allergie familiale au fromage, qu'elle ne peut rien par elle-même : des actions difficiles ne l'avaient pas fait reculer, mais voilà qu'elle butte devant de très petites actions… Elle connaît alors sa faiblesse et peut se confier réellement en lui.

facile à sacrifier, et si je n'avais plus chéri ma vocation que ma vie, je l'aurais alors bien plutôt quittée, que de me résoudre à faire ce que l'on désirait de moi ; mais c'était en vain que je résistais, puisque mon Souverain voulait ce sacrifice, duquel en dépendaient tant d'autres. Je fus trois jours à combattre, avec tant de violence que j'en faisais compassion, surtout à ma maîtresse, devant laquelle je me mettais d'abord en devoir de faire ce qu'elle me disait ; et puis le courage me manquait et je mourais de douleur de ne pouvoir vaincre mon naturel, et je disais : «Hélas ! que ne m'ôtez-vous la vie plutôt que de me laisser manquer à l'obéissance !» Sur quoi elle me repoussa : «Allez,» dit-elle, ; «vous n'êtes pas digne de la pratiquer, et je vous défends maintenant de faire ce que je vous commandais ». Ce m'en fut assez. Je dis d'abord : «Il faut mourir ou vaincre !» Je m'en allai devant le très saint Sacrement, mon asile ordinaire, où je demeurai environ trois ou quatre heures à pleurer et gémir, pour obtenir la force de me vaincre. «Hélas ! mon Dieu, m'avez-vous abandonnée ? Eh quoi ! faut-il qu'il y ait encore quelque réserve dans mon sacrifice, et qu'il ne soit pas tout consommé en parfait holocauste ! » Mais mon Seigneur voulant pousser à bout la fidélité de mon amour envers lui, comme il me l'a fait voir du depuis, il prenait plaisir de voir combattre en son indigne esclave l'amour divin contre les répugnances naturelles. Mais enfin, il fut victorieux ; car sans autre consolation ni armes que ces paroles : «Il ne faut point de réserve à l'amour,» je m'allai jeter à genoux devant ma maîtresse, lui demandant par miséricorde de me permettre de faire ce qu'elle avait souhaité de moi. Et enfin je le fis, quoique je n'aie jamais senti une telle répugnance, laquelle recommençait toutes les fois qu'il me fallait le faire, ne laissant de le continuer pendant environ huit ans.

§ 42 Ce fut après ce premier sacrifice que toutes les grâces et faveurs de mon Souverain se redoublèrent et inondèrent tellement mon âme, que j'étais contrainte de dire souvent : «Suspendez, ô mon Dieu, ce torrent qui m'abîme, ou étendez ma capacité pour le recevoir ! » Mais je supprime ici toutes ces prédilections et profusions du pur amour, qui étaient si grandes, que je ne pourrais pas bien m'en exprimer.

§ 43 Sur quoi l'on m'attaqua encore, proche le temps de ma profession, me disant que l'on voyait bien que je n'étais pas propre à prendre l'esprit de la Visitation, qui craignait toutes ces sortes de voies sujettes à la tromperie et illusion. Ce que je représentai d'abord à mon Souverain, en lui en faisant mes plaintes : « Hélas ! mon Seigneur, vous serez donc la cause que l'on me renverra ?» Sur quoi il me fut répondu : «Dis à ta Supérieure[49] qu'il n'y a rien à craindre pour te recevoir, que je réponds pour toi, et que, si elle me trouve solvable, je serai ta caution.» Et lui ayant fait ce rapport, elle m'ordonna de lui demander, pour marque de sûreté, qu'il me rendît utile à la sainte religion par la pratique exacte de toutes ses observances

Sur quoi son amoureuse bonté me répondit : « Eh bien ! ma fille, je t'accorde tout cela, car je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense, mais d'une manière qui n'est encore connue que de moi ; et désormais j'ajusterai mes grâces à l'esprit de ta règle, à la volonté de tes supérieures et à ta faiblesse ; en sorte que tu tiennes suspect tout ce qui te retirera de l'exacte pratique de ta règle, laquelle je veux que tu préfères à tout le reste. De plus, je suis content que tu préfères la volonté de tes supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront de faire ce que je t'aurai ordonné. Laisse-les faire tout ce qu'elles voudront de toi : je saurais bien trouver le moyen de faire réussir mes desseins, même par des

---

49 La Mère Marie-Françoise de Saumaise, professe du Monastère de Dijon, élue en celui de Paray à l'Ascension de 1672. Une nouvelle fois la communauté de Paray avait demandé de l'aide, ne parvenant pas à élire une supérieure en son sein.

moyens qui y semblent opposés et contraires. Et je ne me réserve que la conduite de ton intérieur et particulièrement de ton cœur, dans lequel ayant établi l'empire de mon pur amour, je ne le céderai jamais à d'autres.» Notre Mère et maîtresse sont demeurées contentes de tout cela, dont les effets parurent si sensiblement, qu'elles ne pouvaient plus douter que ces paroles ne vinssent de la vérité ; car je ne sentais point de trouble en mon intérieur et je ne m'attachais qu'à faire l'obéissance, quelque peine qu'il me fallût souffrir pour cela. Mais l'estime et la complaisance m'étaient un martyre insupportable, et je le regardais comme un juste châtiment de mes péchés, qui me paraissaient si grands que tous les tourments imaginables m'auraient été doux à souffrir pour les expier et satisfaire à la divine justice.

§ 44

6 nov. **1672**

Étant donc enfin parvenue au bien tant désiré de la sainte profession, c'est en ce jour que mon divin Maître voulut bien me recevoir pour son épouse, mais d'une manière que je me sens impuissante d'exprimer. Mais seulement je dirai qu'il me parait et traitait comme une épouse du Thabor, ce qui m'était plus dur que la mort, ne me voyant point de conformité avec mon Époux, que j'envisageais tout défiguré et déchiré sur le Calvaire. Mais il me fut dit : «Laisse-moi faire chaque chose en son temps, car je veux que tu sois maintenant le jouet de mon amour, qui se veut jouer de toi selon son bon plaisir, comme les enfants font de leurs poupées ; et faut que tu sois ainsi abandonnée, sans vue ni résistance, me laissant contenter à tes dépens, mais tu n'y perdras rien.» Il me promit de ne me plus quitter, en me disant : « Sois toujours prête et disposée à me recevoir, car je veux désormais faire ma demeure en toi, pour converser et m'entretenir avec toi. »

§ 45

fin . **1672** *et* **1673**

Et dès lors il me gratifia de sa divine présence, mais d'une manière que je n'avais encore point expérimentée ; car jamais je n'avais reçu une si grande grâce, pour les effets qu'elle a opérés toujours en moi depuis. Je le voyais, le sentais proche de moi, et l'entendais beaucoup mieux que si ce fût été des sens corporels, par lesquels j'aurais pu me distraire pour m'en détourner[50] ; mais je ne pouvais mettre d'empêchement à cela, n'y ayant rien de ma participation. Cela imprima en moi un si profond anéantissement, que je me sentis d'abord comme tombée et anéantie dans l'abîme de mon néant, d'où je n'ai pu sortir depuis, par respect et hommage à cette grandeur infinie, devant laquelle j'aurais toujours voulu être la face prosternée contre terre ou à genoux : ce que j'ai fait depuis, autant que les ouvrages et ma faiblesse l'ont pu permettre. Car il ne me laissait point de repos dans une posture moins respectueuse, et n'osais m'asseoir que lorsque j'étais en présence de quelqu'un, pour la vue de mon indignité, qu'il m'a toujours fait voir si grande que je n'osais plus paraître qu'avec des confusions étranges, qui me faisaient désirer que l'on n'eût plus eu de souvenir de moi que pour me mépriser, humilier et me dire des injures, puisque rien ne m'est dû que cela, et que cet unique Amour de mon âme prenait tant de plaisir que l'on usât ainsi à mon égard, que, malgré la sensibilité de mon naturel orgueilleux, il ne me laissait plus trouver aucun parmi les créatures que dans ces occasions de contradiction, d'humiliation et d'abjection, lesquelles il voulait être ma nourriture délicieuse, laquelle il ne m'a point laissée manquer, ni ne disait : c'est assez. Mais, au contraire, il faisait lui même ce qui manquait de la part des créatures ou de moi-même ; mais, mon Dieu, c'était d'une manière bien plus sensible quand vous vous en mêliez, et je serais trop longue à m'en exprimer.

---

50 Sœur Marguerite-Marie parle ici d'une nouvelle proximité du Seigneur, ce qui a précédé n'était donc pas du même ordre ; il est remarquable aussi qu'elle ne désire pas de visions, et s'en méfie plutôt comme de choses capables de la distraire de la véritable union.

§ 46 Il m'honorait de ses entretiens quelquefois comme un ami ou comme un époux le plus passionné d'amour, ou comme un père blessé d'amour pour son enfant unique, et en d'autres qualités, dont je supprime les effets que cela produisait en moi. Seulement je dirai qu'il me fit voir en lui deux saintetés, l'une d'amour et l'autre de justice, toutes deux très rigoureuses en leur manière, et lesquelles s'exerceraient continuellement sur moi. La première me ferait souffrir une espèce de purgatoire très douloureux à supporter, pour soulager les saintes âmes qui y étaient détenues ; auxquelles il permettrait, selon qu'il lui plairait, de s'adresser à moi. Et pour sa sainteté de justice, si terrible et épouvantable aux pécheurs, elle me ferait sentir le poids de sa juste rigueur en me faisant souffrir pour les pécheurs et «particulièrement pour les âmes qui me sont consacrées, pour lesquelles je te ferai voir et sentir dans la suite ce qu'il te conviendra souffrir pour mon amour».

Mais, mon Dieu, qui connaissez mon ignorance et impuissance à m'exprimer de tout ce qui s'est passé depuis, entre votre souveraine Majesté et votre chétif et indigne esclave, par les effets toujours opérants de votre amour et de votre grâce, donnez-moi le moyen d'en pouvoir dire quelque peu de ce qui est le plus intelligible et sensible, et qui puisse faire voir jusqu'à quel excès de libéralité l'a porté son amour envers un objet si misérable et indigne.

§ 47 Mais comme je ne cachais rien à ma supérieure et maîtresse, quoique souvent je ne comprenais ce que je leur disais, et comme elles m'eurent fait connaître que cela était des voies extraordinaires qui n'étaient propres aux filles de Sainte-Marie[51], cela m'affligea fort, et fut cause qu'il n'y a sorte de résistances que je n'aie faites pour me retirer de cette voie. Mais c'était en vain, car cet esprit avait déjà pris un tel empire sur le mien que je n'en pouvais plus jouir, non plus que de mes autres puissances intérieures, que je sentais toutes absorbées dans lui. Je faisais tous mes efforts pour m'appliquer à suivre la méthode d'oraison que l'on m'enseignait avec les autres pratiques ; mais rien ne demeurait dans mon esprit. J'avais beau lire mes points d'oraison, tout s'évanouissait, et je ne pouvais rien apprendre ni retenir que ce que mon divin Maître m'enseignait, ce qui m'a fait beaucoup souffrir. Car on détruisait autant que l'on pouvait toutes ses opérations en moi, et on m'ordonnait de le faire, et je combattais contre lui autant que je le pouvais, suivant exactement tout ce que l'obéissance m'ordonnait pour me retirer de sa puissance, laquelle rendait la mienne inutile.

sans doute le temps après sa profession

Et je me plaignais à lui : «Eh quoi !» lui disais-je, «ô mon souverain Maître ! pourquoi ne me laisser dans la voie commune des filles de Sainte-Marie ? M'avez-vous amenée dans votre sainte maison pour me perdre ? Donnez ces grâces extraordinaires à ces âmes choisies qui y auront plus de correspondance et vous glorifieront plus que moi, qui ne vous fais que des résistances. Je ne veux rien que votre amour et votre croix, et cela me suffit pour être une bonne religieuse, qui est tout ce que je désire.» Et il me fut répondu : «Combattons, ma fille, j'en suis content, et nous verrons lequel remportera la victoire, du Créateur ou de sa créature, de la force ou de la faiblesse, du Tout-Puissant ou de l'impuissance ; mais celui qui sera vainqueur le sera pour toujours.» Cela me jeta dans une extrême confusion, dans laquelle il dit : « Apprends que je ne me tiens point offensé de tous ces combats et oppositions que tu me fais par obéissance, pour laquelle j'ai donné ma vie ; mais je te veux apprendre que je suis le maître absolu de mes dons et de mes créatures, et que rien ne pourra m'empêcher d'accomplir mes desseins. C'est pourquoi,

---

51 Les supérieures sont simplement prudentes en se méfiant d'une voie d'exception et en cherchant à éprouver sa solidité dans la durée ; tout en affirmant que ce n'est pas le chemin pour une Visitandine, elles n'ignorent pas que les Saints Fondateurs et plusieurs sœurs ont aussi connu ces voies particulières.

non seulement je veux que tu fasses ce que tes supérieures te diront, mais encore que tu ne fasses rien de tout ce que je t'ordonnerai sans leur consentement ; car j'aime l'obéissance, et sans elle on ne me peut plaire. » Cela plut fort à ma supérieure, laquelle me fit abandonner à sa puissance, ce que je fis avec une grande joie et paix que je sentis d'abord dans mon âme, laquelle souffrait une cruelle tyrannie.

§ 48 Il me demanda, après la sainte communion, de lui réitérer le sacrifice que je lui avais déjà fait de ma liberté et de tout mon être, ce que je fis de tout mon cœur. « Pourvu », lui dis-je, « ô mon souverain Maître ! que vous ne fassiez jamais rien paraître en moi d'extraordinaire que ce qui me pourra le plus causer d'humiliation et d'abjection devant les créatures, et me détruire dans leur estime : car hélas ! mon Dieu, je sens ma faiblesse, je crains de vous trahir, et que vos dons ne soient pas en sûreté dans moi. - Ne crains rien, ma fille », me dit-il, «j'y mettrai bon ordre, car je m'en rendrai le gardien moi-même et te rendrai impuissante à me résister. - Eh quoi ! mon Dieu, me laisserez-vous toujours vivre sans souffrir ?»

§ 49 Il me fut d'abord montré une grande croix, dont je ne pouvais voir le bout, mais elle était toute couverte de fleurs : « Voilà le lit de mes chastes épouses, où je te ferai consommer les délices de mon pur amour ; peu à peu ces fleurs tomberont et ne te restera que les épines qu'elles cachent à cause de ta faiblesse ; mais elles te feront si vivement sentir leurs piqûres, que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur.» Ces paroles me réjouirent beaucoup, pensant qu'il n'y aurait jamais assez de souffrance, d'humiliation ni de mépris, pour désaltérer l'ardente soif que j'en avais, et que je ne pourrais jamais trouver de plus grande souffrance que celle que je sentais de ne pas assez souffrir, car son amour ne me laissait point de repos ni jour ni nuit. Mais ces douceurs m'affligeaient. Je voulais la croix toute pure, et j'aurais voulu pour cela toujours voir mon corps accablé d'austérités ou de travail, duquel je prenais autant que mes forces pouvaient porter, car je ne pouvais vivre un moment sans souffrance, et plus je souffrais, et plus je contentais cette sainteté d'amour qui avait allumé trois désirs dans mon cœur, qui me tourmentaient incessamment : l'un de souffrir, l'autre de l'aimer et communier, et le troisième de mourir pour m'unir à lui.

§ 50 Je ne me souciais plus ni du temps ni du lieu, depuis que mon Souverain m'accompagnait partout. Je me trouvais indifférente à toutes les dispositions que l'on pût faire de moi, étant bien sûre que s'étant ainsi donné à moi sans aucun mien mérite de ma part, mais par sa pure bonté, et que, par conséquent, on ne me le pourrait pas ôter, cela me rendait contente partout. Ce que j'expérimentai lorsque l'on me fit faire la retraite de ma profession, en gardant une ânesse avec son petit ânon dans le jardin[52], laquelle ne me donnait pas peu d'exercice, car on ne me permettait pas de l'attacher, et on voulait que je la retinsse dans un petit coin que l'on m'avait marqué, crainte qu'elle ne fit du mal ; et ils ne faisaient que courir. Je n'avais point de repos jusqu'aux *Angelus* du soir, que je venais souper : et puis je retournais pendant une partie de Matines dans son étable pour les faire manger. Et je me trouvais si contente dans cette occupation, que je ne me serais point souciée quand elle aurait duré toute ma vie ; et mon Souverain m'y tenait une si fidèle compagnie, que toutes ces courses qu'il me fallait faire ne m'empêchaient point ; car ce fut là que je reçus de si grandes grâces, que jamais je n'en avais expérimenté de semblables ; surtout ce qu'il me fit connaître sur le mystère de sa sainte mort et Passion ;

début nov. **1672**

52 Le lait d'ânesse était recherché à l'époque pour soigner certaines maladies. Nous savons par les Contemporaines que soigner les animaux était le travail ordinaire du Noviciat ; Sœur Marguerite-Marie fit partie du noviciat, selon la coutume du temps, encore deux ans après sa profession.

mais c'est un abîme à écrire, et la longueur m'y fait tout supprimer ; mais seulement que c'est ce qui m'a donné tant d'amour pour la croix, que je ne peux vivre un moment sans souffrir, mais souffrir en silence, sans consolation, soulagement ni compassion, et mourir avec ce Souverain de mon âme, accablée sous la croix de toute sorte d'opprobres, de douleurs, d'humiliations, d'oublis et de mépris ; ce qui m'a duré toute ma vie, laquelle par sa miséricorde s'est toute passée dans ces sortes d'exercices, qui sont celles du pur amour, qui a toujours pris soin de me fournir abondamment de ces sortes de mets, si délicieux à son goût, que jamais il ne dit : c'est assez.

§ 51

Mon divin Maître me fit une fois cette leçon : « Apprends », me dit-il, sur quelque faute que j'avais faite, «que je suis un Maître saint et qui enseigne la sainteté. Je suis pur, et ne peux souffrir la moindre tache. C'est pourquoi il faut que tu agisses en simplicité de cœur, avec une intention droite et pure en ma présence. Car je ne peux souffrir le moindre détour, et je te ferai connaître que si l'excès de mon amour m'a porté à me rendre ton maître, pour t'enseigner et te façonner à ma mode et selon mes desseins, que je ne peux supporter les âmes tièdes et lâches, et que si je suis doux à supporter tes faiblesses, je ne serai pas moins sévère et exact à corriger et punir tes infidélités. » C'est ce qu'il m'a bien fait expérimenter toute ma vie. Car je puis dire qu'il ne me laissait pas passer la moindre faute où il y eût tant soit peu de volonté ou de négligence, sans qu'il m'en reprit et punît, quoique toujours dans sa miséricorde et bonté infinie. Je confesse pourtant que rien ne m'était plus douloureux et terrible que de le voir tant soit peu fâché contre moi. Toutes les autres douleurs, corrections et mortifications ne m'étaient rien en comparaison. C'est ce qui me faisait aller demander promptement pénitence de mes fautes, car il se contentait de celle que l'obéissance me donnait[53].

§ 52

Et ce qu'il reprenait plus sévèrement était le manquement de respect et d'attention devant le très saint Sacrement, surtout dans le temps de l'office et de l'oraison, les défauts de droiture et de pureté en ses intentions, la vaine curiosité. Et quoique ses yeux purs et clairvoyants découvrent jusqu'aux moindres défauts de charité et d'humilité pour les reprendre sévèrement, néanmoins rien n'est comparable au manquement d'obéissance, soit aux supérieures, ou aux règles ; et la moindre réplique avec témoignage de répugnance aux supérieures lui est insupportable dans une âme religieuse. «Tu te trompes », me disait-il, «en pensant me pouvoir plaire par ces sortes d'actions et mortifications dont la propre volonté ayant fait élection fait plutôt plier celle des supérieures que d'en démordre. Oh ! sache que je rejette tout cela comme des fruits corrompus par la propre volonté, laquelle m'est en horreur dans une âme religieuse ; et j'agréerais plus qu'elle prît toutes ses petites commodités par obéissance, que de s'accabler d'austérités et de jeûnes par sa propre volonté. » Et lorsqu'il m'arrive de faire, par mon choix et sans son ordre ou de ma supérieure, de ces sortes de mortifications et pénitences, il ne me permet pas même de les lui offrir, et m'en corrige en m'en imposant la peine, de même que pour mes autres manquements, tout chacun desquels trouve la sienne particulière dans le purgatoire où il me purifie pour me rendre moins indigne de sa divine présence, communication et opération ; car il faisait tout en moi. Et comme une fois, ayant fini un *Ave maris stella* de discipline que l'on m'avait donné, il me dit : « Voici ma part» ; et comme je poursuivais : «Voilà celle du démon que tu fais maintenant» ; ce qui me fit cesser bien vite. Et une autre fois, pour les saintes âmes du purgatoire[54] : du

probable ment début **1673**

[53] Il est important de noter que la pénitence suscitée par le Seigneur relève purement d'une action éducative : pas d'autre but qu'une croissance dans la capacité d'aimer.

[54] Voir Annexe H : Accompagnement des âmes du Purgatoire pour cet aspect particulier de la vocation de sainte Marguerite-Marie.

moment que j'en voulus faire plus que je n'avais permission, elles m'environnèrent en se plaignant de ce que je frappais sur elles. Cela me fit résoudre de mourir plutôt que d'outrepasser tant soit peu les limites de l'obéissance. Et après cela il m'en faisait faire la pénitence. Mais je ne trouvais rien de difficile, parce qu'il tenait encore en ce temps-là toute la rigueur de mes peines et souffrances absorbée dans la douceur de son amour, laquelle je le suppliais souvent de retirer de moi, pour me laisser goûter avec plaisir les amertumes de ses angoisses, dérélictions, agonies, opprobres et autres tourments ; mais il me répondait que c'était à moi de me soumettre indifféremment à toutes ses différentes dispositions, et non point à lui donner des lois, « et je te ferai comprendre dans la suite que je suis un sage et savant directeur, qui sais conduire les âmes sans danger, lorsqu'elles s'abandonnent à moi en s'oubliant d'elles-mêmes».

§ 53

27 décembre
1673

Une fois donc, étant devant le saint Sacrement, me trouvant un peu plus de loisir, car les occupations que l'on me donnait ne m'en laissaient guère, me trouvant toute investie de cette divine présence, mais si fortement, que je m'oubliai de moi même et du lieu où j'étais, et je m'abandonnai à ce divin Esprit, livrant mon cœur à la force de son amour. Il me fit reposer fort longtemps sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour, et les secrets inexplicables de son sacré Cœur, qu'il m'avait toujours tenus cachés, jusqu'alors qu'il me l'ouvrit pour la première fois, mais d'une manière si effective et sensible qu'il ne me laissa aucun lieu d'en douter par les effets que cette grâce produisit en moi, qui crains pourtant toujours de me tromper en tout ce que je dis se passer en moi. Et voici comme il me semble la chose s'être passée :

Il me dit : - «Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition ; et je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi.» Après, il me demanda mon cœur, lequel je le suppliai de prendre, ce qu'il fit, et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consommait dans cette ardente fournaise, d'où le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : «Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour, qui renferme dans ton côté une petite étincelle de ses plus vives flammes, pour te servir de cœur et te consommer jusqu'au dernier moment, et dont l'ardeur ne s'éteindra, ni ne pourra trouver de rafraîchissement que quelque peu dans la saignée, dont je marquerai tellement le sang de ma croix, qu'elle t'apportera plus d'humiliation et de souffrance que de soulagement[55]. C'est pourquoi je veux que tu la demandes simplement, tant pour pratiquer ce qui vous est ordonné, que pour te donner la consolation de répandre ton sang, sur la croix des

§ 54

humiliations. Et pour marque que la grande grâce que je te viens de faire n'est point une imagination, et qu'elle est le fondement de toutes celles que j'ai encore à te faire, quoique j'aie refermé la plaie de ton côté, la douleur t'en restera pour toujours, et si jusqu'à

---

55 La saignée - action médicale de retirer une certaine quantité de sang à quelqu'un - était à l'époque le soin le plus universel. C'était LE moyen qu'on connaissait pour faire baisser la température corporelle, on lui attribuait encore multiples pouvoirs bénéfiques. Dans les monastères une sœur au moins savait la pratiquer ce soin. Le Seigneur indique-là un remède des plus courants ; préparant Marguerite-Marie à sa mission, il cherche sans doute à la rendre matériellement dépendante du bon vouloir des autres.

présent tu n'as pris que le nom de mon esclave[56], je te donne celui de la disciple bien-aimée de mon sacré Cœur.»

Après une faveur si grande, et qui dura une si longue espace[57] de temps, pendant lequel je ne savais si j'étais au ciel ou en terre, je demeurai plusieurs jours comme toute embrasée et enivrée, et tellement hors de moi que je ne pouvais en revenir pour dire une parole qu'avec violence, et m'en fallait faire une si grande pour me récréer et pour manger, que je me trouvais au bout de mes forces pour surmonter ma peine ; ce qui me causait une extrême humiliation. Et je ne pouvais dormir, car cette plaie, dont la douleur m'est si précieuse, me cause de si vives ardeurs qu'elle me consomme et me fait brûler toute vive. Et je me sentais une si grande plénitude de Dieu, que je ne pouvais m'exprimer à ma supérieure comme je l'aurais souhaité et fait, quelque peine et confusion que ces grâces me fassent ressentir en les disant, pour ma grande indignité, laquelle m'aurait fait choisir mille fois plutôt de dire mes péchés à tout le monde ; et ce me serait été une grande consolation, si l'on m'avait permis de le faire et de lire tout haut ma confession générale au réfectoire, pour faire voir le grand fonds de corruption qui est en moi, afin que l'on ne m'attribuât rien des grâces que je recevais.

§ 55 Celle dont je viens de parler au sujet de ma douleur de côté m'était renouvelée les premiers vendredis du mois en cette manière : ce sacré Cœur m'était représenté comme un soleil brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons tout ardents donnaient à plomb sur mon cœur, qui se sentait d'abord embrasé d'un feu si ardent, qu'il me semblait m'aller réduire en cendres, et c'était particulièrement en ce temps-là que ce divin Maître m'enseignait ce qu'il voulait de moi, et me découvrait les secrets de cet aimable Cœur. Et une fois, entre les autres, que le saint Sacrement était exposé, après m'être sentie retirée toute au-dedans de moi-même par un recueillement extraordinaire de tous mes sens et puissances, Jésus-Christ, mon doux Maître, se présenta à moi, tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies, brillantes comme cinq soleils, et de cette sacrée Humanité sortaient des flammes de toute part, mais surtout de son adorable poitrine, qui ressemblait une fournaise ; et s'étant ouverte, me découvrit son tout aimant et tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. Ce fut alors qu'il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitudes et méconnaissances. «Ce qui m'est beaucoup plus sensible », me dit-il, « que tout ce que j'ai souffert en ma Passion ; d'autant que s'ils me rendaient quelque retour d'amour j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage ; mais ils n'ont que des

année . **1674**

§ 56 froideurs et du rebut pour tous mes empressements à leur faire du bien. Mais, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leurs ingratitudes autant que tu en pourras être capable.» Et lui remontrant mon impuissance, il me répondit : «Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » Et en même temps, ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consommée ; car j'en fus toute pénétrée, et ne pouvais plus la soutenir, lorsque je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse. «Je serai ta force », me dit-il, « ne crains rien, mais sois attentive à ma voix et à ce que je te

§ 57 demande pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins. Premièrement, tu me recevras dans le saint Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre, quelque mortification et humiliation qui t'en doivent arriver, lesquelles tu dois recevoir comme

---

56 Marguerite-Marie se nomme fréquemment ainsi ; cette attitude était courante dans la littérature spirituelle de l'époque pour exprimer une totale disponibilité à Dieu et à ce qu'il permet arriver.

57 Espace s'employait alors parfois au féminin.

des gages de mon amour. Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois. Et toutes les nuits du jeudi au vendredi, je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au jardin des Olives, et laquelle tristesse te réduira, sans que tu la puisses comprendre, à une espèce d'agonie plus rude à supporter que la mort. Et pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, tu te lèveras entre onze heures et minuit, pour te prosterner pendant une heure avec moi[58], la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres, qui m'obligea à leur reprocher qu'ils n'avaient pu veiller une heure avec moi, et pendant cette heure tu feras ce que je t'enseignerai. Mais, écoute, ma fille, ne crois pas légèrement à tout esprit et ne t'y fie pas ; car Satan enrage de te décevoir ; c'est pourquoi ne fais rien sans l'approbation de ceux qui te conduisent, afin qu'ayant l'autorité de l'obéissance, il ne te puisse tromper, car il n'a point de pouvoir sur les obéissants. »

§ 58 Et pendant tout ce temps je ne me sentais pas, ni ne savais plus où j'en étais, lorsqu'on me vint retirer de là ; et voyant que je ne pouvais répondre ni même me soutenir qu'avec grand-peine, l'on me mena à notre Mère : laquelle me trouvant comme tout hors de moi-même, toute brûlante et tremblante, me jetant par terre à genoux, où elle me mortifia et humilia de toutes ses forces, ce qui me faisait un plaisir et me donnait une joie incroyable. Car je me sentais tellement criminelle et remplie de confusion, que, quelque rigoureux traitement qu'on m'eût pu faire, il m'aurait semblé trop doux. Et après lui avoir dit, quoique avec une extrême confusion, ce qui s'était passé, elle se prit encore à m'humilier davantage, sans me rien accorder pour cette fois de tout ce que je croyais que Notre Seigneur me demandait de faire, et ne traitant qu'avec mépris tout ce que je lui avais dit. Cela me consola beaucoup, et je me retirai avec une grande paix. Et le feu qui me dévorait me jeta d'abord dans une grande fièvre continue ; mais j'avais trop de plaisir à souffrir, pour m'en plaindre, n'en parlant point jusqu'à ce que les forces me manquèrent, que le médecin connut qu'il y avait fort longtemps que je la portais ; et elle me dura encore plus de soixante accès. Et jamais je n'ai tant senti de consolation ; car tout mon corps souffrant d'extrêmes douleurs, cela soulageait un peu l'ardente soif que j'avais de souffrir. Car ce feu dévorant ne se nourrissait ni contentait que du bois de la croix, de toute sorte de souffrances, mépris, humiliations et douleurs, et jamais je ne sentais de douleur qui pût égaler celle que j'avais de ne pas assez souffrir : l'on croyait que j'en mourrais.

§ 59 Mais Notre-Seigneur me continuant toujours ses grâces, je reçus celle incomparable qu'il me sembla, pendant une défaillance qui m'avait pris, que les trois Personnes de l'adorable Trinité se présentèrent à moi, qui firent sentir de grandes consolations à mon âme. Mais ne pouvant m'expliquer de ce qui se passa alors, sinon qu'il me sembla que le Père éternel, me présentant une fort grosse croix toute hérissée d'épines, accompagnée de tous les autres instruments de la Passion, il me dit : «Tiens, ma fille, je te fais "le même présent qu'à mon Fils bien-aimé. - Et moi ", me dit mon Seigneur Jésus-Christ, je t'y attacherai comme j'y ai été attaché, et je t'y tiendrai fidèle compagnie. » Et la troisième de ces adorables Personnes me dit : « Que lui qui n'était qu'amour, m'y consommerait en me purifiant.» Mon âme demeura dans une paix et joie inconcevable, car l'impression qu'y firent ces divines Personnes ne s'est jamais effacée. Ils me furent

---

58 La supérieure suivante, Mère Greyfié, a témoigné : « au sortir des Matines jusqu'à onze heures». L'heure a pu varier, selon la volonté des supérieures.

représentés sous la forme de trois jeunes hommes vêtus de blanc tout resplendissants de lumière, de même âge, grandeur et beauté. Je ne compris pas alors, comme je l'ai fait dans la suite, les grandes souffrances que cela me signifiait.

§ 60 Et comme l'on m'ordonnait de demander la santé à Notre-Seigneur, je le faisais, mais avec crainte d'être exaucée. Mais l'on me dit que l'on connaîtrait bien si tout ce qui se passait en moi venait de l'esprit de Dieu, par le rétablissement de ma santé ; après quoi l'on me permettrait ce qu'il m'avait commandé, tant au sujet de la communion des premiers vendredis, que pour veiller l'heure qu'il souhaitait la nuit du jeudi au vendredi. Ayant représenté toutes ces choses à Notre-Seigneur par obéissance, je ne manquai pas de recouvrer aussitôt la santé. Car la très sainte Vierge, ma bonne Mère, m'ayant gratifiée de sa présence, me fit de grandes caresses, et me dit après un assez long entretien : « Prends courage, ma chère fille, dans la santé que je te donne de la part de mon divin Fils, car tu as encore un long et pénible chemin à faire, toujours dessus la croix, percée de clous et d'épines, et déchirée de fouets ; mais ne crains rien, je ne t'abandonnerai et te promets ma protection.» Promesse qu'elle m'a bien fait sentir depuis dans le grand besoin que j'en ai eu.

§ 61 Mon souverain Seigneur continuant toujours à me gratifier de sa divine présence actuelle et sensible, comme je l'ai dit ci-dessus, m'ayant promis que ce serait pour toujours, et, en effet, il ne m'en privait pas pour aucune faute que je commisse. Mais comme sa sainteté ne peut souffrir la moindre tache, et qu'il me fait voir jusqu'à la plus petite imperfection, ne pouvant supporter la plus légère imperfection où il y ait tant soit peu de volonté ou de négligence, et comme je suis si imparfaite et misérable que de commettre beaucoup de fautes, quoiqu'involontaires, je confesse que ce m'est un tourment insupportable de paraître devant cette sainteté, lorsque je me suis laissée aller à quelque infidélité ; et il n'y a sorte de supplices auxquels je ne me sacrifiasse plutôt que de supporter la présence de ce Dieu saint, lorsque mon âme est tachée par quelque faute : il me serait mille fois plus doux de m'abîmer dans une fournaise ardente.

§ 62 Et une fois m'étant laissée aller à quelque mouvement de vanité en parlant de moi-même, ô mon Dieu, combien de larmes et de gémissements me causa cette faute ! Car lorsque nous fûmes seul à seule, il me reprit en cette manière et d'un visage sévère : «Qu'as-tu, ô poudre et cendre, de quoi te pouvoir glorifier, puisque tu n'as rien de toi que le néant et la misère, que tu ne dois jamais perdre de vue, non plus que sortir de l'abîme de ton néant ? Et afin que la grandeur de mes dons ne te fasse méconnaître et oublier de ce que tu es, je t'en veux mettre le tableau devant les yeux. » Et aussitôt me découvrant cet horrible tableau, où était un raccourci de tout ce que je suis (ce qui me surprit si fort avec tant d'horreur de moi-même, que s'il ne m'avait soutenue j'en serais pâmée de douleur), ne pouvant comprendre l'excès d'une si grande bonté et miséricorde, de ne m'avoir pas encore abîmée dans l'enfer et de me supporter, vu que je ne pouvais me supporter moi-même. Et comme c'était là le supplice dont il punissait en moi les moindres mouvements de vaine complaisance, ce qui m'obligeait quelquefois de lui dire : « Ô mon Dieu ! hélas ! ou faites-moi mourir, ou cachez ce tableau, je ne peux vivre en le voyant. » Car il imprimait en moi des peines insupportables de haine et de vengeance contre moi-même ; et l'obéissance ne me permettant pas d'exécuter les rigueurs sur moi que cela me suggérait, je ne peux exprimer ce que je souffrais. Et comme je savais que ce Souverain de mon âme se contentait de tout ce que l'obéissance m'ordonnait et qu'il prenait un singulier plaisir de me voir humiliée, cela me rendait très fidèle à m'accuser de mes fautes pour en recevoir pénitence, puisque, quelque rude qu'elle pût être, elle ne

me semblait qu'un doux rafraîchissement auprès de celle qu'il m'imposait lui-même, qui voyait des défauts en ce qui semblait le plus pur et parfait. C'est ce qu'il me donna à connaître un jour de Toussaint, qu'il me fut dit intelligiblement :

Rien de souillé dans l'innocence ;
Rien ne se perd dans la puissance ;
Rien ne passe en ce beau séjour ;
Tout s'y consomme dans l'amour.

Les explications qui me furent données de ces paroles m'ont servi longtemps d'occupation. Rien de souillé dans l'innocence - c'est-à-dire qu'il ne fallait souffrir aucune tache dans mon âme ni dans mon cœur. Rien ne se perd dans la puissance - c'est-à-dire que je lui devais tout donner et abandonner, et qu'il était la puissance même ; que l'on ne pouvait rien perdre en lui donnant tout. Pour les deux autres, elles s'entendaient du paradis où rien ne passe, car tout y est éternel et s'y consomme dans l'amour. Et comme il me fut montré en même temps un petit échantillon de cette gloire, ô Dieu ! dans quel transport de joie et de désir cela ne me mit-il pas ! Et comme j'étais en retraite, je passai tout le jour dans ces plaisirs inexplicables, desquels il me semblait qu'il n'y avait plus rien à faire que d'aller promptement jouir. Mais ces paroles qui me furent dites me firent bien connaître que j'étais bien loin de mon compte ; les voici :

C'est en vain que ton cœur soupire
Pour y entrer comme tu crois ;
Il ne faut pas qu'on y aspire
Que par le chemin de la croix.

Ensuite de quoi, mettant sous mes yeux tout ce que j'avais à souffrir pendant tout le cours de ma vie, tout mon corps en frémit, quoique je ne le comprisse pas alors par cette peinture, comme j'ai fait depuis par les effets qui s'en sont ensuivis.

§ 63 Et comme je me préparais à faire ma confession annuelle avec une grande anxiété pour trouver mes péchés, mon divin Maître me dit : :« Pourquoi te tourmentes-tu ? Fais ce qui est en ton pouvoir, je suppléerai à ce qui manquera au reste. Car je ne demande rien tant dans ce sacrement qu'un cœur contrit et humilié, qui, d'une volonté sincère de ne me plus déplaire, s'accuse sans déguisement ; et pour lors je pardonne sans retardement, et de là il s'ensuit un parfait amendement.»

§ 64 Mais comme cet esprit souverain qui opérait et agissait en moi indépendamment de moi-même, avait pris un empire si absolu sur tout mon être spirituel et même corporel, qu'il n'était plus en mon pouvoir d'exciter en mon cœur aucun mouvement de joie ou de tristesse que comme il lui plaisait, non plus que d'occupation à mon esprit qui n'en pouvait prendre d'autre que celle qu'il lui donnait, ce qui m'a toujours tenue dans une étrange crainte d'être trompée, quelque assurance que j'aie pu recevoir du contraire, tant de sa part que des personnes qui me conduisaient, qui étaient mes supérieures ; ne m'ayant jamais donné de directeurs que pour examiner sa conduite sur moi, leur donnant toute liberté de l'approuver ou désapprouver.

Et ma douleur était qu'au lieu de me retirer de la tromperie où je croyais d'être effectivement, ils m'y renfonçaient encore plus avant, tant mes confesseurs[59] que les autres, en me disant de m'abandonner à la puissance de cet esprit, et sans réserve m'y laisser conduire ; et que quand même il me rendrait un jouet du démon, comme je le pensais, il ne fallait pas laisser que de suivre ses mouvements.

§ 65 Je fis donc ma confession annuelle, après laquelle il me semblait me voir et sentir dépouillée et revêtue en même temps d'une robe blanche, avec ces paroles : « Voici la robe d'innocence dont je revêts ton âme, afin que tu ne vives plus que de la vie d'un Homme-Dieu, c'est-à-dire que tu vives comme ne vivant plus, mais me laisser vivre dans toi. Car je suis ta vie, et tu ne vivras plus qu'en moi et par moi, qui veux que tu agisses comme n'agissant plus, me laisser agir et opérer en toi et pour toi, me remettant le soin de tout. Tu ne dois plus avoir de volonté, que comme n'en ayant plus, en me laissant vouloir pour toi en tout et partout.»

§ 66 Une fois cet unique Amour de mon âme se présenta à moi, portant d'une main le tableau d'une vie la plus heureuse qu'on se la puisse figurer pour une âme religieuse, toute dans la paix, les consolations intérieures et extérieures, une santé parfaite jointe à l'applaudissement et estime des créatures, et autres choses plaisantes à la nature. Et de l'autre main il portait un autre tableau d'une vie toute pauvre et abjecte, toujours crucifiée par toute sorte d'humiliations, mépris et contradictions, toujours souffrante au corps et en l'esprit. Et me présentant ces deux tableaux, il me dit : « Choisis, ma fille, celui qui t'agréera le plus ; je te ferai les mêmes grâces au choix de l'un comme de l'autre. » Et me prosternant à ses pieds pour l'adorer, en lui disant : « Ô mon Seigneur, je ne veux rien que vous et le choix que vous ferez pour moi ! » Et après m'avoir beaucoup pressée de choisir : « Vous m'êtes suffisant, ô mon Dieu ! Faites pour moi ce qui vous glorifiera le plus, sans avoir nul égard à mes intérêts ni satisfactions. Contentez-vous, et cela me suffit. » Alors il me dit qu'avec Madeleine, j'avais choisi la meilleure part, qui ne me serait point ôtée, puisqu'il serait mon héritage pour toujours. Et me présentant ce tableau de crucifixion : « Voilà», me dit-il, « ce que je t'ai choisi et qui m'agrée le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins que pour te rendre conforme à moi. L'autre est une vie de jouissance, et non de mérite : c'est pour l'éternité.» J'acceptai donc ce tableau de mort et de crucifixion en baisant la main qui me le présentait ; et quoique la nature en frémît, je l'embrassai de toute l'affection dont mon cœur était capable, et en le serrant sur ma poitrine je le sentais si fortement imprimé en moi, qu'il me semblait n'être plus qu'un composé de tout ce que j'y avais vu représenté.

§ 67 Et je me trouvai tellement changée de disposition, que je ne me connaissais pas. Mais je laissai le jugement de tout à ma supérieure, à laquelle je ne pouvais rien celer ni rien omettre de tout ce qu'elle m'ordonnait, pourvu que cela vînt immédiatement d'elle-même. Mais cet esprit qui me possédait me faisait sentir des répugnances effroyables, lorsqu'elle m'ordonnait quelque chose ou me voulait conduire par le conseil de quelques autres ; parce qu'il m'avait promis de lui donner toujours les lumières nécessaires pour me conduire conformément à ses desseins.

---

59 Après les trois premières années, et depuis sa rencontre avec le P. La Colombière, elle sera enfin comprise et encouragée en confession ; elle recevra alors le vrai critère de discernement : si cela venait du démon il se tromperait bien lui-même puisque cet esprit la porte à l'obéissance, à la charité fraternelle… et, après tout, la seule chose qui importe est qu'elle soit conduite au bien. Mais le combat intérieur sera toujours présent : vu la droiture de son caractère, le doute est la seule chose sur laquelle l'adversaire peut jouer, mais le Seigneur en fera pour elle l'occasion de multiples victoires. Paradoxalement elle fera toujours état d'une grande paix au milieu des combats.

§ 68 Et comme les plus grandes grâces que je recevais de sa bonté étaient dans la sainte communion et la nuit, et surtout celle du jeudi au vendredi, que je recevais des faveurs inexplicables, il m'avertit donc une fois que Satan avait demandé de m'éprouver dans le creuset des contradictions et humiliations, tentations et dérélictions, comme l'or dans la fournaise, et qu'il lui avait tout permis à la réserve de l'impureté[60]; mais qu'il ne voulait pas qu'il me donnât jamais aucune peine là-dessus, parce qu'il la haïssait si fort, qu'il ne lui avait jamais voulu permettre de l'en attaquer dans la moindre chose ; mais que pour toutes les autres tentations il me fallait être sur mes gardes, surtout celles d'orgueil, de désespoir et de gourmandise, de laquelle j'avais plus d'horreur que de la mort. Mais il m'assura que je ne devais rien craindre, puisqu'il serait comme un fort imprenable au-dedans de moi-même, qu'il combattrait pour moi et se rendrait le prix de mes victoires, et qu'il m'environnerait de sa puissance afin que je ne succombasse ; mais qu'il me fallait veiller continuellement sur tout l'extérieur, et qu'il se réservait le soin de l'intérieur. Je ne tardai guère ensuite d'entendre les menaces de mon persécuteur. Car s'étant présenté à moi en forme d'un More[61] épouvantable, les yeux étincelants comme deux charbons et me grinçant les dents contre, me dit : « Maudite que tu es, je t'attraperai, et si je te peux une fois tenir à ma puissance, je te ferai bien sentir ce que je sais faire, je te nuirai partout.» Et quoiqu'il me fit plusieurs autres menaces, je n'appréhendais pourtant rien, tant je me sentais fortifiée au-dedans de moi-même, et me semblait même que je n'aurais pas craint toutes les fureurs de l'enfer, pour la grande force que je sentais au-dedans de moi-même, qui avec la vertu d'un petit crucifix auquel mon souverain Libérateur avait donné la force d'éloigner toutes ces fureurs infernales de moi, je le portais toujours sur mon cœur, la nuit et le jour, et j'en recevais beaucoup de secours.

§ 69 L'on me mit à l'infirmerie[62], où Dieu seul peut connaître ce que j'y ai eu à souffrir, tant de la part de mon naturel prompt et sensible, que de celle des créatures et du démon, lequel me faisant souvent tomber et rompre tout ce que je tenais entre les mains, et puis se moquait de moi, en me riant quelquefois au nez : « Oh ! la lourde ! tu ne feras jamais rien qui vaille !» ce qui jetait mon esprit dans une tristesse et abattement si grand, que je ne savais que faire car souvent il m'ôtait le pouvoir de le dire à notre Mère, parce que l'obéissance abattait et dissipait toutes ses forces. Une fois il me poussa du haut d'un escalier, tenant une pleine terrasse de feu, sans qu'il s'en répandît, et me trouvai au bas, sans m'être fait aucun mal, bien que ceux qui me virent tomber crurent que je m'étais cassé les jambes, mais je sentis mon fidèle gardien qui me soutint ; car j'avais le bonheur de jouir souvent de sa présence, et d'être souvent reprise et corrigée de lui.

probable ment début **1673** Et une fois, m'étant voulu mêler de parler d'un mariage d'une parente[63], il me fit voir cela si indigne d'une âme religieuse et m'en reprit si sévèrement, qu'il dit que si je retournais à me mêler de ces sortes d'intrigues, qu'il me cacherait sa face. Il ne pouvait souffrir la moindre immodestie ou manquement de respect à la présence de mon souverain Maître, devant lequel je le voyais prosterné contre terre, et voulait que j'en fisse de même : ce que je faisais le plus souvent que je pouvais, et je ne trouvais point de posture plus douce à mes continuelles souffrances et de corps et d'esprit, parce qu'elle

---

60 Voir n° 89, la tentation exceptionnelle qu'elle eut à soutenir un jour, sur ce point.

61 More (ou Maure), forme traditionnelle de Satan dans les livres de ce temps.

62 Non comme malade, à cette époque, mais comme aide de la sœur Infirmière, sœur Catherine-Augustine Marest.

63 Vraisemblablement, le mariage de sa jeune cousine et filleule, Marguerite Delaroche, qui avait alors dix-neuf ans et se maria le 28 novembre 1673.

était la plus conforme à mon néant, lequel je ne perdais point de vue, m'y sentant toujours abîmée, soit que je fusse dans la souffrance ou dans la jouissance, dans laquelle je ne pouvais goûter aucun plaisir.

§ 70 Car cette sainteté d'amour me pressait si fort de souffrir pour lui rendre du retour, que je ne pouvais trouver de plus doux repos que de sentir mon corps accablé de souffrances, mon esprit dans toute sorte de dérélictions, et tout mon être dans les humiliations, mépris et contradictions, qui ne me manquaient pas, par la grâce de mon Dieu, qui ne pouvait me laisser un moment sans cela, ou au-dedans de moi-même, ou au-dehors. Et lorsque ce pain salutaire diminuait, il m'en fallait chercher d'autre par la mortification ; et mon naturel sensible et orgueilleux m'en fournissait beaucoup de matière. Il ne voulait pas que j'en laissasse perdre une occasion ; et, lorsqu'il m'était arrivé de le faire, pour la grande violence qu'il me fallait faire pour surmonter mes répugnances, il me le faisait bien payer au double. Et lorsqu'il voulait quelque chose de moi, il me pressait si vivement, qu'il m'était impossible d'y résister ; ce qui m'a fait beaucoup souffrir pour l'avoir souvent voulu faire, et comme il me prenait par tout ce qui était le plus opposé à mon naturel et contraire à mes inclinations, à rebours desquelles il voulait que je marchasse sans cesse.

§ 71 J'étais si fort douillette que la moindre saleté me faisait bondir le cœur. Il me reprit si fortement là dessus qu'une fois, voulant nettoyer le vomissement d'une malade, je ne pus me défendre de le faire avec ma langue et le manger, en lui disant : « Si j'avais mille corps, mille amours, mille vies, je les immolerais pour vous être asservie. » Et lors, je trouvai tant de délices dans cette action, que j'aurais voulu en rencontrer tous les jours de pareilles, pour apprendre à me vaincre et n'avoir que Dieu pour témoin. Mais sa bonté, à qui seule j'étais redevable de m'avoir donné la force de me surmonter, ne laissa pas de me témoigner le plaisir qu'il y avait pris. Car la nuit ensuite, si je ne me trompe, il me tint bien environ deux ou trois heures la bouche collée sur la plaie de son sacré Cœur, et il me serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que je sentis alors, ni les effets que cette grâce produisit dans mon âme et dans mon cœur. Mais cela suffit pour faire connaître les grandes bontés et miséricordes de mon Dieu sur un sujet si misérable.

Mais il ne voulait point diminuer ma sensibilité, ni mes grandes répugnances, tant pour honorer celles qu'il avait bien voulu ressentir au jardin des Olives, que pour me fournir des matières de victoire et d'humiliation. Mais, hélas ! je ne suis pas fidèle et je tombe souvent : à quoi quelquefois il semblait prendre plaisir, tant pour confondre mon orgueil, que pour m'établir dans la défiance de moi-même ; voyant que sans lui je ne pouvais que le mal et faire de continuelles chutes sans m'en pouvoir relever. Et alors ce souverain Bien de mon âme venait à mon secours, et comme un bon Père me tendait les bras de son amour, en me disant : «Tu connais donc bien que[64] tu ne peux rien sans moi : » ce qui me faisait fondre de reconnaissance envers son amoureuse bonté, laquelle me faisait fondre en larmes de voir qu'il ne se vengeait de mes péchés et continuelles infidélités que par des excès d'amour, par lesquels il semblait combattre mes ingratitudes, lesquelles il exposait quelquefois devant mes yeux, avec la multitude de ses grâces, en me mettant dans l'impuissance de lui parler que par mes larmes, souffrant alors plus que je ne peux dire. C'est ainsi que ce divin Amour se jouait de son indigne esclave.

---

64 Les quatre mots qui suivent sont déchirés dans l'original. On les trouve ainsi dans le *Mémoire des Contemporaines.*

Et une fois que j'avais fait quelque soulèvement de cœur en servant une malade qui avait la dysenterie, il m'en reprit si fortement, que je me vis contrainte[65], pour réparer cette faute, en portant verser ce qu'elle avait fait, d'y tremper ma langue un long espace de temps et d'en remplir ma bouche, et l'aurais avalé, s'il ne m'avait mis alors l'obéissance devant les yeux, laquelle ne me permettait pas de rien manger sans congé. Après cela, il me dit[66] : «Tu es bien folle de faire cela ! - Ô mon Seigneur », lui dis-je, «je le fais pour vous plaire, et pour gagner votre divin Cœur, et j'espère que vous ne me le refuserez pas. Mais vous, mon Seigneur, que n'avez-vous pas fait pour vous gagner celui des hommes, et cependant ils vous le refusent et vous en chassent bien souvent. - Il est vrai, ma fille, que mon amour m'a fait tout sacrifier pour eux, sans qu'ils me rendent du retour ; mais je veux que tu supplées, par les mérites de mon sacré Cœur, à leur

§ 72

ingratitude. Je te le veux donner, mon Cœur. Mais auparavant, il faut que tu te rendes sa victime d'immolation, pour que, avec son entremise, tu détournes les châtiments que la divine justice de mon Père armé de colère veut exercer sur une Communauté religieuse,pour la reprendre et corriger en son juste courroux. Et me la faisant voir à la même heure[67] avec les défauts particuliers qui l'avaient irrité, et tout ce qu'il me fallait souffrir pour apaiser sa juste colère, ce fut alors que tout en frémit en moi[68] ; et n'eus pas le courage de me sacrifier ; mais je dis que n'étant pas à moi, je ne pouvais le faire sans le consentement de l'obéissance. Mais la crainte que j'avais qu'on me le fit faire, me fit négliger de le dire ; mais il me poursuivait sans cesse et ne me donnait point de repos. Je me fondais en larmes, et me voyant enfin contrainte de le dire à ma supérieure[69], laquelle voyant ma peine, me dit de me sacrifier à tout ce qu'il désirait de moi, sans réserve. Mais, mon Dieu, ce fut alors que ma peine se redoubla encore plus fort, car je n'avais point le courage de dire oui, et je résistais toujours.

premiers mois
1677

---

65 Aujourd'hui cet acte relèverait d'une pulsion morbide. Mais les "scientifiques" qui ont cru le voir ainsi ont ignoré le contexte historique : microbes totalement inconnus (jusque fin XIXè siècle !), on croyait à une contagion par les odeurs ; il s'agissait dès lors de vaincre une répulsion instinctive à approcher et servir les malades, et on lit de tels actes dans les vies des saints parmi les plus grands. Marguerite-Marie n'a rien inventé, elle veut être sainte et pratiquer sans réticences la charité : il s'agit pour elle de s'affranchir de sa délicatesse naturelle qui y met obstacle, sa générosité l'y porte toute entière. Dans son esprit l'acte qu'elle pose est d'ordre auto-éducatif… et nous n'en aurions même rien su si elle ne l'avait pas confié à son confesseur par obligation de lui faire connaître toutes ses pratiques. Bien plus, à l'inverse de certaines personnes déséquilibrées, au lieu de se vanter de ce qu'elle a fait, elle dit sans fard la correction du Seigneur. Les "scientifiques" qui ont imaginé pouvoir poser le diagnostic d'une pathologie n'ont pas honoré la science en appliquant le même raisonnement à des époques si différentes, sans discerner qu'ils mettaient en équivalence des cas typiquement a-sociaux (hospitalisés parce qu'incapables d'autonomie) et une personne des plus sociables, vivant dix-neuf ans dans une même communauté où elle est plébiscitée à maintes reprises pour exercer diverses sortes de responsabilités, élue et réélue.

66 Il y a là tout un enseignement, il fait partie du renversement dans la notion d'ascèse religieuse que le Seigneur vient opérer à Paray ; il lui dit "Tu est bien folle de faire cela"… et les premières éditions de ce récit n'avaient même pas osé l'imprimer, remplaçant le mot folle, par "bonne". Marguerite-Marie, elle, dit ce qu'elle a entendu sans rien déguiser ; le Père Rolin, et nous ensuite, n'en aurions rien su si elle ne l'avait écrit. Le plus remarquable ici est que la question matérielle est immédiatement dépassée et l'on entre dans un dialogue d'une haute signification théologique : le Seigneur ne s'arrête pas à des détails secondaires à cette époque, il est venu les réformer peu à peu, et il regarde d'abord l'intention du cœur.

67 C'est de sa propre communauté qu'il s'agit, ce qu'elle ne précise pas, crainte de manquer à la charité.

68 Tout l'épisode qui suit n'est réellement compréhensible que si l'on possède les clefs de lecture : voir l'Annexe D.

69 La Mère de Saumaise.

§ 73

20-21 novembre **1677**

Mais la veille de la Présentation[70], cette divine justice me parut armée d'une manière si terrible que j'en demeurai tout hors de moi ; et ne pouvant me défendre, il me fut dit comme à saint Paul : «Il t'est bien dur de regimber contre les traits de ma justice ! Mais puisque tu m'as tant fait résistance pour éviter les humiliations qu'il te conviendra souffrir par ce sacrifice, je te les donnerai au double[71] ; car je ne te demandais qu'un sacrifice secret, et maintenant je le veux public et d'une manière et dans un temps hors de tout raisonnement humain, et accompagné de circonstances si humiliantes, qu'elles te seront un sujet de confusion pour le reste de ta vie, et dans toi-même, et devant les créatures, pour te faire comprendre ce que c'est que de résister à Dieu»

Hélas ! Je le compris bien en effet, car jamais je ne me vis en tel état : en voici quelque petite chose, mais non pas du tout. Après donc l'oraison du soir, je ne pus sortir avec les autres, et je demeurai au chœur jusqu'au dernier coup du souper dans les pleurs et gémissements continuels. Je m'en allai faire collation, car c'était la veille de la Présentation ; et m'étant traînée à vive force à la Communauté, je m'y trouvai si fortement pressée de faire ce sacrifice tout haut, en la manière que Dieu me faisait connaître le vouloir de moi, que je fus contrainte de sortir pour aller trouver ma supérieure, qui était malade pour lors. Mais je confesse que j'étais totalement hors de moi, que je me voyais comme une personne qui aurait pieds et mains liés, et à qui il ne resterait plus rien de libre en l'intérieur, ni pour l'extérieur que les larmes, que je versais en abondance, pensant qu'elles étaient la seule expression de ce que je souffrais ; car je me voyais comme la plus criminelle du monde, traînée à force de cordes au lieu de mon supplice. Je voyais cette sainteté de Dieu, armé des traits de sa juste colère, prêt à les lancer pour m'abîmer, si me semblait, dans cette gueule béante de l'enfer que je voyais ouvert, prêt à m'engloutir. Je me sentais brûlée d'un feu dévorant qui me pénétrait jusqu'à la moelle des os, et tout mon corps dans un tremblement étrange ; et ne pouvais dire autre chose, sinon : «Mon Dieu, ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes ! » Et tous le reste du temps, je gémissais sous le poids de ma douleur, sans pouvoir trouver le moyen de me rendre vers ma supérieure que sur les huit heures, qu'une Sœur m'ayant trouvée, me conduisit vers elle ; et elle fut bien surprise de me voir en cette disposition, laquelle je ne pouvais pour lors exprimer ; mais je croyais, pour surcroît de peine, que l'on la connaissait en me voyant, ce qui n'était pas. Ma supérieure, qui savait qu'il n'y avait que la seule obéissance qui avait tout pouvoir sur cet esprit qui me tenait en cet état, m'ordonna de lui dire ma peine. Et aussitôt je lui dis le sacrifice que Dieu voulait que je lui fisse de tout mon être, en présence de la Communauté, et le sujet pour quoi il me le demandait ; lequel je n'exprimerai point[72], crainte de blesser la sainte charité, et en même temps le Cœur de Jésus-Christ, dans lequel cette chère vertu prend sa

---

70 Fête en laquelle chaque année les Visitandines renouvellent solennellement en public leurs vœux. Le Seigneur a minutieusement prévu moment et circonstances pour acculer une douzaine de sœurs de cette communauté à reconnaître leurs fautes, alors qu'elles sont endurcies et nient leur culpabilité. Il se sert de Marguerite-Marie qui l'a tant de fois supplié de la rendre conforme à lui-même ; il y a là comme une parabole qui nous représente le mystère de la Rédemption, mais cela reste obscur au lecteur qui ne connaît pas les détails de la vie au monastère. Rappelons qu'elle n'a aucune intention d'être lue sinon par son seul confesseur, de plus elle ne veut rien dire qui accuse ses sœurs. Voir l'Annexe "20-21 novembre 1677" du fichier joint : UTILISATION DES FICHIERS.

71 C'est peut-être le passage de ses écrits le plus délicat à bien comprendre, et la manchette de ce N° 73 n'y aide pas (ces manchettes-titres des paragraphes ne sont pas écrites par sainte Marguerite-Marie). Le Seigneur n'a pas décidé de la faire souffrir le plus possible, et il ne lui en veut pas de sa résistance : ce qu'il lui demande lui est très difficile. Il veut la convaincre d'agir sans comprendre car son action (vifs reproches à la communauté) va déclencher chez une partie des sœurs un désordre jamais vu dans ce monastère. Voir le déroulé des événements dans l'Annexe nommée ci-dessus.

72 Sous-entendu : ici. Elle en parle en termes voilés, un peu plus loin, «crainte de blesser la sainte charité». On peut lire dans tout ce passage comme une parabole du mystère de la Rédemption : il faut premièrement donner à l'homme la capacité de reconnaître son péché, pour pouvoir ensuite l'en libérer.

naissance ; c'est pourquoi il ne veut point qu'on l'intéresse tant soit peu sous quel prétexte que ce puisse être. Enfin, ayant fait et dit ce que mon Souverain désirait de moi, on en parlait et jugeait diversement ; mais je laisse toutes ces circonstances à la

§ 74 miséricorde de mon Dieu. Et je puis assurer, si me semble, que je n'avais jamais tant souffert, non pas même quand j'aurais pu rassembler toutes les souffrances que j'avais eues jusqu'alors, et toutes celles que j'ai eues depuis, et que toutes ensemble m'auraient été continuelles jusqu'à la mort, cela ne me semblerait pas comparable à ce que j'endurai cette nuit, de laquelle Notre-Seigneur voulut gratifier sa chétive esclave, pour honorer la nuit douloureuse de sa Passion, quoique ce l'en fût qu'un petit échantillon. L'on me traînait de lieu en lieu, avec des confusions effroyables.

Cette nuit s'étant donc passée dans les tourments que Dieu connaît et sans repos, jusqu'environ la sainte messe, où il me semble que j'entendis cette parole : « Enfin la paix est faite, et ma sainteté de justice est satisfaite par le sacrifice que tu m'as fait, pour rendre hommage à celui que je fis au moment de mon incarnation dans le sein de ma Mère ; le mérite duquel j'ai voulu joindre et renouveler par celui que tu m'as fait, afin de l'appliquer en faveur de la charité, comme je te l'ai fait voir. C'est pourquoi tu ne dois plus rien prétendre en tout ce que tu pourras faire ou souffrir, ni pour accroissement de mérite, pour satisfaction de pénitence ou autrement, tout étant sacrifié à ma disposition pour la charité. C'est pourquoi, à mon imitation, tu agiras et souffriras en silence, sans autre intérêt que la gloire de Dieu dans l'établissement du règne de mon Sacré Cœur dans celui des hommes, auxquels je le veux manifester par ton moyen.

§ 75 Mon Souverain m'a donné ces saints enseignements après l'avoir reçu ; mais il ne me sortit point de mon état souffrant, dans lequel je sentais une paix inaltérable[73], dans l'acceptation de tout ce que je souffrais, et qui m'était montré que je devais souffrir jusque au jour du jugement, si c'était la volonté de mon Dieu, qui ne me fit plus paraître que comme un objet de contradiction, un égout de rebut, de mépris et d'humiliation, lesquels je voyais avec plaisir venir fondre sur moi de toute part, et sans recevoir aucune consolation du ciel ni de la terre. Il semblait que tout conspirait à m'anéantir. J'étais continuellement interrogée, et le peu de réponse que l'on tirait de moi comme par force, ne laissait pas de servir d'instrument pour augmenter mon supplice. Je ne pouvais ni manger, ni parler, ni dormir ; et tout mon repos et occupation n'était que de demeurer prosternée devant mon Dieu, dont la souveraine grandeur me tenait toute anéantie dans le plus profond abîme de mon néant, toujours pleurant et gémissant, pour lui demander miséricorde et détourner les traits de sa juste colère.

Et l'emploi où j'étais pour lors[74], fournissant de continuelles occupations à mon corps et à mon esprit, me causait un tourment insupportable ; d'autant que, nonobstant toutes mes peines, mon souverain Maître ne me permettait pas d'en omettre la moindre, ni de m'en faire dispenser, non plus que de tous les autres devoirs et observances de mes règles, dans lesquels je sentais que la force de sa souveraine puissance me traînait comme une criminelle dans le lieu d'un nouveau supplice. Car j'en trouvais en tout lieu ; et je me trouvais tellement engloutie et absorbée dans ma souffrance, que je ne me sentais plus

---

73 Est particulièrement remarquable chez sainte Marguerite-Marie cette paix surnaturelle au milieu des plus grandes épreuves : paix, douceur, discrétion, égalité d'humeur en toute circonstance (dont témoigneront constamment les sœurs qui vivaient avec elle) contredisent à l'envie les interprétations de déséquilibre psychique qui ont pu être avancées.

74 Elle était alors maîtresse des sœurs du «Petit Habit» : une douzaine d'enfants pensionnaires.

d'esprit ni de vie que pour voir et sentir ce qui se passait de douloureux à mon égard. Mais tout cela ne me causait pas le moindre mouvement d'inquiétude ni de chagrin, bien que parmi toutes ces peines l'on me conduisait toujours par ce qui était le plus opposé à la nature immortifiée et contraire à mes inclinations.

§ 76 Et l'on s'aperçut que je ne mangeais pas : l'on m'en fit de fortes réprimandes, et ma supérieure et mon confesseur, lesquels m'ordonnèrent de tout manger ce que l'on me donnerait à table : obéissance qui me semblait bien au-dessus de mes forces ; mais Celui qui ne m'en laissait pas manquer dans le besoin me donna celle de m'y soumettre et de la faire sans excuse ni réplique, bien que je me visse contrainte d'aller rendre après le repas ce que j'avais pris de nourriture. Et comme cela dura fort longtemps, il me causa un si grand dévoiement d'estomac, avec beaucoup de douleur, que je ne pouvais plus rien garder du peu que je prenais, après que l'on eut trouvé bon de me changer l'obéissance que j'avais en celle de ne manger que selon que je le pourrais. Et le manger, je l'avoue, m'a causé de rudes tourments depuis ce temps-là, allant au réfectoire comme à un lieu de supplice auquel le péché m'avait condamnée. Et quelque effort que je me sois fait pour manger indifféremment ce qui m'était présenté, je ne pouvais me défendre de prendre ce que je croyais le moindre, comme le plus conforme à ma pauvreté et mon néant, qui me représentaient continuellement que le pain et l'eau m'étant suffisant, tout le reste était superflu.

§ 77 Et pour en revenir à cette disposition souffrante qui ne discontinuait point, et qui s'augmentait toujours par des surcroîts fort sensibles et humiliants, - car l'on crut que j'étais possédée ou obsédée, et l'on me jetait force eau bénite dessus avec des signes de croix, avec d'autres prières pour chasser le malin esprit -, mais Celui dont je me sentais possédée, bien loin de s'enfuir, me serrait tant plus fort à lui, en me disant : «J'aime l'eau bénite, et je chéris si fort la croix, que je ne peux m'empêcher de m'unir étroitement à ceux qui la portent comme moi et pour l'amour de moi.» Ces paroles rallumèrent tellement en mon âme le désir de souffrir, que tout ce que je souffrais ne me semblait qu'une petite goutte d'eau, qui allumait plutôt la soif insatiable que je sentais, que de la désaltérer ; quoiqu'il me semble pouvoir dire qu'il n'y avait aucune partie de mon être qui n'eût sa souffrance particulière, tant l'esprit que le corps ; et cela sans compassion ni consolation, car le diable me livrait de furieux assauts, et mille fois j'aurais succombé si je n'avais senti une puissance extraordinaire qui me soutenait et combattait pour moi, parmi tout ce que je viens de dire. Enfin ma supérieure ne sachant plus que faire de moi, me fit communier pour demander à Notre-Seigneur, par obéissance, de me remettre en ma première disposition. M'étant donc présentée à lui comme son hostie d'immolation, il me dit : «Oui, ma fille, je viens à toi comme souverain Sacrificateur, pour te donner une nouvelle vigueur, afin de t'immoler à de nouveaux supplices. » Ce qu'il fit, et je trouvai tout tellement changé, que je me sentais comme un esclave à qui l'on vient de redonner la liberté. Mais cela ne dura guère, car l'on commença à me dire que c'était le diable qui était l'auteur de tout ce qui se passait en moi, et qu'il me perdrait, si je n'y prenais garde, par ses ruses et illusions.

§ 78 Ce fut ici un terrible coup pour moi, qui avais eu toute ma vie crainte d'être trompée et de tromper les autres, sans pourtant le vouloir. Ce qui me faisait beaucoup pleurer, car je ne pouvais en aucune façon me retirer de la puissance de cet esprit souverain qui agissait en moi ; et quelque effort que je pusse faire, je ne pouvais l'éloigner de moi, ni empêcher ses opérations. Car il s'était tellement emparé de toutes les puissances de mon âme, qu'il me semblait être dans un abîme d'où plus je faisais d'efforts

pour sortir, plus je m'y sentais enfoncée, quoique je me servisse de tous les moyens que l'on disait, mais c'était en vain. Et je combattais quelquefois si fort que j'en restais tout épuisée de force ; mais mon Souverain se jouait de tout cela, et me rassurait si fort, qu'il dissipait toutes mes craintes au premier abord, me disant : «Qu'as-tu à craindre entre les bras du Tout-Puissant ? Pourrait-il bien te laisser périr en t'abandonnant à tes ennemis, après m'être rendu ton père, ton maître et ton gouverneur dès ta plus tendre jeunesse, en te donnant de continuelles preuves de l'amoureuse tendresse de mon divin Cœur, dans lequel même j'ai établi ta demeure actuelle et perpétuelle ? Pour plus grande assurance, dis-moi quelle plus forte preuve tu souhaites de mon amour, et je te la donnerai. Mais pourquoi combats-tu contre moi, qui suis ton seul, vrai et unique ami ?» Ces reproches de ma défiance me jetèrent dans un si grand regret et confusion, que je me proposai dès lors de ne jamais rien contribuer aux épreuves que l'on ferait de l'esprit qui me conduisait, me contentant d'accepter humblement et de bon cœur tout ce que l'on me voudrait faire.

§ 79

Ô mon Seigneur et mon Dieu, qui seul connaissez la peine que je souffre en accomplissant cette obéissance, et la violence qu'il me faut faire pour surmonter la répugnance et confusion que je sens en écrivant tout ceci, accordez-moi la grâce de mourir plutôt que d'y mettre aucune chose que ce qui vient de la vérité de votre esprit, et qui vous donnera de la gloire, et à moi de la confusion. Et par miséricorde, ô mon souverain Bien, qu'il ne soit jamais vu de personne que de celui que vous voulez qui l'examine, afin que cet écrit ne m'empêche pas de demeurer ensevelie dans un éternel mépris et oubli des créatures ! Ô mon Dieu, donnez cette consolation à votre pauvre chétive esclave ! En même temps, ma demande a reçu cette réponse : «Abandonne tout à mon bon plaisir, et me laisse accomplir mes desseins sans te mêler de rien, car j'aurai soin de tout. »

Je vais donc poursuivre par obéissance, ô mon Dieu ! Sans autre prétention que de vous contenter par cette espèce de martyre que je souffre en faisant cet écrit, dont chaque mot me semble un sacrifice ; mais en puissiez-vous être glorifié éternellement ! Mais voici comme il m'a manifesté sa volonté en cet écrit : c'est que, comme je me suis toujours sentie portée à aimer mon souverain Seigneur pour l'amour de lui-même, ne voulant ni désirant que lui seul, je ne me suis jamais attachée à ses dons, pour grands qu'ils fussent à mon égard ; et ne les prisais que parce qu'ils venaient de lui ; et je n'y faisais que le moins de réflexion que je pouvais, tâchant de tout oublier pour ne me souvenir que de lui, hors duquel tout le reste ne m'est rien. Et quand donc il a fallu accomplir cette obéissance, je croyais m'être la chose impossible de pouvoir parler de choses passées depuis tant de temps ; mais il m'a bien fait voir le contraire. Car, pour me donner facilité, il me fait ressentir sur chaque article la même disposition dont je parle. C'est ce qui me convainc qu'il le veut.

§ 80

décembre **1678-1679**

Parmi les peines et craintes que je souffrais, je sentais toujours mon cœur dans une paix inaltérable ; et l'on me fit parler à quelques personnes de doctrine, lesquelles, bien loin de me rassurer dans ma voie, augmentèrent encore plus mes peines jusqu'à tant que Notre-Seigneur renvoyât ici le R.P. La Colombière, auquel j'avais déjà parlé dans mon commencement, que mon souverain Maître me promit quelques temps après m'être consacrée à lui, qu'il m'enverrait un sien serviteur, auquel il voulait que je manifestasse, selon l'intelligence qu'il m'en donnerait, tous les trésors et secrets de son sacré Cœur qu'il m'avait confiés, parce qu'il me l'envoyait pour me rassurer dans sa voie, et pour lui

départir de grandes grâces de son sacré Cœur, qui les répandrait abondamment dans nos entretiens.

temps du Carême **1675**

Et lorsque ce saint homme vint ici, comme il parlait à la Communauté, j'entendis intérieurement ces paroles : «Voilà celui que je t'envoie.» Ce que je reconnus bientôt dans la première confession des quatre-temps ; car sans que nous nous fussions jamais vus ni parlé, il me retint fort longtemps, et me parlait comme s'il eût compris ce qui se passait en moi. Mais je ne lui voulus faire aucune ouverture de cœur pour cette fois : et comme il vit que je me voulais retirer crainte d'incommoder la[75] Communauté, il me dit si j'agréerais qu'il me vînt voir une autre fois, pour me parler dans ce même lieu. Mais mon naturel timide, qui craignait toutes ces communications, fit que je lui répondis que, n'étant pas à moi, je ferais tout ce que l'obéissance m'ordonnerait. Je me retirai après y avoir demeuré environ une heure et demie. Et peu de temps après il revint, et encore que je connaissais être la volonté de Dieu que je lui parlasse, je ne laissai pas d'y sentir des répugnances effroyables lorsqu'il fallut y aller : ce que je lui dis d'abord. Mais il me répondit qu'il était bien aise de m'avoir donné occasion de faire un sacrifice à Dieu.

// cf. Lettre 132

§ 81 Et alors, sans peine ni façon, je lui ouvris mon cœur et lui découvris le fond de mon âme, tant le mal que le bien. Sur quoi il me donna de très grandes consolations, en m'assurant qu'il n'y avait rien à craindre en la conduite de cet esprit, d'autant qu'il ne me retirait point de l'obéissance ; que je devais suivre ses mouvements en lui abandonnant tout mon être, pour me sacrifier et immoler selon son bon plaisir. Admirant la grande bonté de notre Dieu, de ne s'être point rebuté parmi tant de résistance, il m'apprit à estimer les dons de Dieu, et à recevoir avec respect et humilité les fréquentes communications et familiers entretiens dont il me gratifiait, dont je devrais être dans de continuelles actions de grâces envers une si grande bonté. Et comme je lui eus fait entendre que ce Souverain de mon âme me poursuivait de si près, sans exception de temps ni de lieu, que je ne pouvais prier vocalement, à quoi je me faisais de si grandes violences, que j'en demeurais quelquefois la bouche ouverte sans pouvoir prononcer aucune parole, surtout en disant le rosaire, ce qu'il me dit de ne plus faire et que je me devais contenter de ce qui m'était d'obligation, y ajoutant le chapelet lorsque je le pourrais. Et lui ayant dit quelque chose des plus spéciales caresses et union d'amour que je recevais de ce Bien-Aimé de mon âme, et que je ne décris pas ici, il me dit que j'avais grand sujet en tout cela de m'humilier, et lui, d'admirer les grandes miséricordes de Dieu à mon égard.

Mais cette bonté infinie qui ne voulait pas que je reçusse aucune consolation, sans qu'elle me coûtât bien des humiliations, desquelles cette communication m'attira en grand nombre, et lui-même eut beaucoup à souffrir à cause de moi. Car l'on disait que je voulais le décevoir par mes illusions, et le tromper comme les autres ; mais cela ne lui faisait nulle peine, et ne laissait pas de me continuer son secours le peu de temps qu'il demeura en cette ville et toujours. Et je me suis cent fois étonnée comme il ne m'abandonnait pas aussi bien que les autres ; car la manière dont je traitais avec lui aurait rebuté tout autre, bien qu'il n'épargnât rien pour m'humilier et mortifier, ce qui me faisait un grand plaisir.

§ 82 Une fois qu'il vint dire la sainte messe à notre église, Notre-Seigneur lui fit de très grandes grâces et à moi aussi. Car lorsque je m'approchai pour le recevoir par la sainte

---

75 Ces deux mots sont déchirés dans l'autographe.

mon Dieu communion, il me montra son sacré Cœur comme une ardente fournaise, et deux autres qui s'y allaient unir et abîmer, me disant : «C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours. » Et après il me fit entendre que cette union était toute pour la gloire de son sacré Cœur, dont il voulait que je lui découvrisse les trésors, afin qu'il en fit connaître et en publiât le prix et l'utilité ; et que pour cela il voulait que nous fussions comme frère et sœur, également partagés de biens spirituels. Et lui représentant là-dessus ma pauvreté et l'inégalité qu'il y avait entre un homme d'une si grande vertu et mérite et une pauvre chétive pécheresse comme moi, à quoi il me dit : «Les richesses infinies de mon Cœur suppléeront et égaleront tout. Dis-lui seulement sans craindre. » Ce que je fis à notre premier entretien. Et la manière d'humilité et d'action de grâce avec laquelle il le reçut, avec plusieurs autres choses que je lui dis de la part de mon souverain Maître, en ce qui le concernait, me toucha tellement, et me profita plus que tous les sermons que j'aurais pu entendre. Et comme je lui eus dit que Notre-Seigneur ne me départait ces grâces qu'afin qu'il fût glorifié dans les âmes auxquelles je les distribuerais, selon qu'il me ferait connaître le désirer, soit de parole ou d'écrit, sans me mettre en peine de ce que je dirais ou écrirais, parce qu'il y attacherait l'onction de sa grâce, pour produire l'effet qu'il en prétendait dans ceux qui le recevraient bien, et que je souffrais beaucoup dans la résistance que je faisais d'écrire et donner certains billets à des personnes dont il me revenait de grandes humiliations ; et il m'ordonna que quelque peine et humiliation que j'en dusse souffrir, il ne fallait jamais désister de suivre les saints mouvements de cet esprit, disant simplement ce qu'il m'inspirait ; ou lorsque j'aurais écrit, il fallait présenter à ma supérieure le billet, et puis en faire ce qu'elle m'ordonnerait : ce que je faisais. Mais cela m'a bien attiré des abjections de la part des créatures.

§ 83 Il me commanda aussi d'écrire ce qui se passait en moi, à quoi je sentais une répugnance mortelle ; car j'écrivais pour obéir, et puis je le brûlais, croyant que j'avais suffisamment satisfait à l'obéissance. Mais j'en souffrais beaucoup, et on m'en donna scrupule et défense de le plus faire.

§ 84 *31 déc.* **1678** Une fois mon souverain Sacrificateur me demanda de faire en sa faveur un testament par écrit[76], ou donation entière et sans réserve, comme je la lui avais déjà faite de bouche, de tout ce que je pourrais faire et souffrir, et de toutes les prières et biens spirituels que l'on ferait pour moi, soit pendant ma vie et après ma mort, et me fit demander à ma supérieure si elle voulait servir de notaire en cet acte ; qu'il se chargeait de la payer solidement, et que si elle refusait, que je m'adressasse à son serviteur le R.P. La Colombière[77]. Mais ma supérieure le voulut faire ; et l'ayant présenté à cet unique Amour de mon âme, il m'en témoigna un grand agrément, et me dit que c'était qu'il en voulait disposer selon ses desseins, et en faveur de qui il lui plairait ; mais que puisque son amour m'avait dépouillée de tout, qu'il ne voulait plus que j'eusse d'autres richesses que celles de son sacré Cœur, desquelles il me fit une donation à l'heure même, me la faisant écrire de mon sang, selon qu'il la dictait, et puis je la signai sur mon cœur avec un

---

76 On trouvera un complément à ce récit dans la Lettre 133, du 3 novembre 1689 au P. Croiset.

77 Le P. La Colombière était en effet en France et passerait bientôt à Paray : il avait quitté Londres le 17 décembre 1678 après trois semaines de prison puis - en tant que malade - une garde à vue dix jours durant au palais St James, à Londres. Il avait été pris dans la tourmente de la persécution survenue à l'occasion d'un prétendu "complot papiste" et des émeutes qui s'ensuivirent.

canif, duquel j'y écrivis son sacré Nom de Jésus[78]. Après quoi il me dit qu'il prendrait soin de récompenser au centuple tous les biens que l'on me ferait, comme faits pour lui-même, puisque je n'avais plus rien à y prétendre ; et que, pour récompense à celle qui avait dressé ce testament en sa faveur, il lui voulait donner la même récompense qu'à sainte Claire de Montefalco, et que pour cela il ajouterait à ses actions les mérites infinis des siennes, et par l'amour de son sacré Cœur, il lui ferait mériter la même couronne. Ce qui me donna une grande consolation, parce que je l'aimais beaucoup, à cause qu'elle nourrissait mon âme abondamment du pain délicieux de la mortification et humiliation, qui était si agréable au goût de mon souverain Maître, que, pour lui donner ce plaisir, j'aurais voulu que tout le monde s'en fût mêlé. Aussi mon Dieu me faisait-il cette grâce que jamais il ne manquait, ma vie s'étant toute passée parmi les souffrances du corps, tant par mes fréquentes maladies et continuelles infirmités qu'autres. Mon esprit souffrait par des dérélictions, délaissements, et de voir offenser Dieu, lequel par sa bonté me soutenait toujours, soit parmi les persécutions, contradictions et humiliations de la part des créatures, soit dans les tentations de la part du démon, lequel m'a beaucoup tourmentée et persécutée ; et aussi de la part de moi-même, qui ai été le plus cruel ennemi que j'ai eu à combattre, et le plus difficile à vaincre.

§ 85 Car parmi tout ce que je viens de dire on ne laissait pas de me donner de l'occupation et du travail extérieur tout ce que j'en pouvais porter ; ce qui ne m'était pas une petite peine dans celle que je souffrais, de croire que j'étais en horreur à toutes les créatures, et qu'elles avaient grande peine à me supporter, en ayant beaucoup à me souffrir moi-même. Et tout cela me donnait une continuelle peine en conversant avec le prochain, et n'avais d'autres recours ni remède que l'amour à mon abjection, où je me tenais abîmée avec grand sujet, car tout me retournait en humiliation, même les moindres actions, et l'on ne me regardait que comme une visionnaire, entêtée de ses illusions et imaginations ; et, parmi tout cela, il ne m'était pas permis de chercher le moindre soulagement ni consolation dans mes peines ; car mon divin Maître me le défendait, car il voulait que je souffrisse tout en silence, m'ayant fait prendre cette devise :

Je veux tout souffrir sans me plaindre,
Puisque mon pur amour m'empêche de rien craindre.

Il voulait que j'attendisse tout de lui ; et s'il arrivait que je me voulusse procurer quelque consolation, il ne me faisait rencontrer que de la désolation et de nouveaux tourments pour tout soulagement : ce que j'ai toujours regardé comme une des plus grandes grâces que mon Dieu m'ait faites, avec celle de ne me pas ôter ce précieux trésor de la croix, nonobstant le mauvais usage que j'en ai toujours fait, qui me rendait si indigne d'un si grand bien, pour lequel je me serais voulu fondre d'amour, de reconnaissance et d'action de grâce envers mon libérateur. C'était dans ces sentiments et parmi les délices de la croix que je disais : « Que rendrai-je au Seigneur pour les grands biens qu'il me fait ? Ô mon Dieu, que vos bontés sont grandes à mon égard de vouloir bien me faire manger à la table des saints, et des mêmes viandes dont vous les avez

[78] Scarification et geste impulsif relevant de la psychiatrie ? Certains l'ont écrit. C'est oublier la culture du temps : sainte Jeanne de Chantal, qu'elle lisait, étudiait et honorait. en est un exemple, parmi bien d'autres. Saint François de Sales n'avait pas approuvé ce geste chez Jeanne de Chantal, il en admirait néanmoins la générosité dans les circonstance vécues.

substantés[79] : me nourrissant avec abondance des mets délicieux de vos favoris et plus fidèles amis, moi qui ne suis qu'une indigne et misérable pécheresse ! »

§ 86 Aussi, savez-vous bien que sans le saint Sacrement et la Croix, je ne pourrais pas vivre ni supporter la longueur de mon exil, dans cette vallée de larmes où je ne souhaitais jamais la diminution de mes souffrances. Car, plus mon corps en était accablé, plus mon esprit sentait de joie et avait de liberté pour s'occuper et s'unir avec mon Jésus souffrant, n'ayant de plus ardent désir que de me rendre une véritable et parfaite copie et représentation de mon Jésus crucifié. C'est ce qui me réjouissait, quand sa souveraine bonté employait multitude d'ouvriers pour travailler selon son gré à l'accomplissement de cet ouvrage. Mais ce Souverain ne s'éloignait pas de son indigne victime, dont il savait bien la faiblesse et l'impuissance à tout bien ; et quelquefois il me disait : « Je te fais bien de l'honneur, ma chère fille, de me servir d'instruments si nobles pour te crucifier. Mon Père éternel m'a livré entre les mains cruelles des impitoyables bourreaux pour me crucifier : et moi, je me sers pour cet effet à ton égard des personnes qui me sont dévouées et consacrées, et au pouvoir desquelles je t'ai livrée, et pour le salut desquelles je veux que tu m'offres tout ce qu'elles te feront souffrir.» Ce que je faisais de tout mon cœur, en m'offrant toujours de porter toute la peine du châtiment de l'offense de Dieu que l'on pouvait faire à mon égard, quoiqu'en vérité il ne me semblait pas que l'on pût faire aucune injustice en me faisant souffrir, ne le pouvant autant faire que je le mérite. Mais j'avoue que je me délecte si fort en parlant du bonheur de souffrir, qu'il me semble que j'en écrirais des volumes entiers, sans pouvoir contenter mon désir, et mon amour-propre se satisfait beaucoup en ces sortes de discours.

§ 87 Une fois, mon Souverain me fit entendre qu'il me voulait retirer dans la solitude, non dans celle d'un désert comme lui, dans celle de son sacré Cœur, où il me voulait honorer de ses plus familiers entretiens, comme d'un ami avec sa bien-aimée ; et que là il me donnerait de nouveaux enseignements de ses volontés, et me ferait prendre de nouvelles forces pour les accomplir, en combattant courageusement jusqu'à la mort, ayant encore à soutenir les attaques de plusieurs puissants ennemis ; et que c'était pourquoi il me demandait que, pour honorer son jeûne au désert, il me fallait jeûner cinquante jours au pain et à l'eau. Mais l'obéissance ne me l'ayant voulu permettre, crainte de me rendre singulière, il me fit entendre qu'il aurait été autant agréable si je passais cinquante jours sans boire[80], pour honorer l'ardente soif que son sacré Cœur avait toujours endurée du salut des pécheurs, et celle qu'il avait soufferte sur l'arbre de la Croix. L'on m'accorda cette pénitence, qui me sembla être plus rude que l'autre, pour la grande altération dont j'étais continuellement tourmentée, laquelle me donnait nécessité de boire souvent de grandes tasses d'eau pour me rafraîchir.

§ 88 Je souffris pendant ce temps-là de rudes combats de la part du démon, qui m'attaquait particulièrement sur le désespoir, me faisant voir qu'une aussi méchante

---

79 C'était la forme qu'elle lisait en saint François de Sales, on dirait aujourd'hui "sustentés".

80 pour bien saisir ce dont il s'agit, il faut connaître les coutumes des monastères. Remarquons 1- qu'il s'agit de se fortifier au combat spirituel : on est toujours dans un domaine éducatif. 2- que sa supérieure lui a refusé de se mettre au pain et à l'eau cinquante jours durant « crainte de me rendre singulière », or cela l'aurait rendue encore plus singulière de ne jamais vider la cruche d'eau à sa place de réfectoire, ce n'est donc pas de cela qu'il s'agit. Ce dont il est ici question est de ne pas boire entre les repas, alors que c'est admis en période de grosses chaleurs et qu'elle le faisait habituellement : elle dit être dans la « nécessité de boire souvent de grandes tasses d'eau ». Cf aussi le Mémoire des Contemporaines § 188 : les sœurs s'alarment et préviennent la supérieure en la voyant plusieurs fois le vendredi ne pas toucher à sa cruche d'eau, combien plus cela se serait remarqué, et aurait agité tout le monastère si elle y avait persévéré durant des semaines ! On a d'ailleurs vu au § 76 que la supérieure est aussitôt avertie lorsqu'on s'aperçoit qu'elle ne mange pas. Sans compter qu'elle serait physiquement tombée malade avant la fin de l'exercice…

créature que moi ne devait point prétendre de part dans le paradis, puisque je n'en avais déjà point dans l'amour de mon Dieu, duquel je serais privée pour une éternité. Cela me faisait verser des torrents de larmes. D'autres fois il m'attaquait de vaine gloire, et puis de cette abominable tentation de gourmandise, me faisant sentir des faims effroyables ; et puis il me représentait tout ce qui est le plus capable de contenter le goût, et cela dans le temps de mes exercices[81], ce qui m'était un tourment étrange. Et cette faim me durait jusqu'à ce que j'entrais au réfectoire pour prendre ma réfection, dont je me sentais d'abord dans un dégoût si grand, qu'il me fallait faire une grande violence pour prendre quelque peu de nourriture. Et d'abord que j'étais sortie de table, ma faim recommençait plus violente qu'auparavant. Et ma supérieure[82], à qui je ne cachais rien de ce qui se passait en moi, pour la grande crainte que j'ai toujours eue d'être trompée, elle m'ordonna de lui aller demander à manger lorsque je me sentirais le plus pressée de la faim ; ce que je faisais avec des violences extrêmes, pour la grande confusion que je sentais. Et au lieu de m'envoyer manger, elle me mortifiait et humiliait fortement là-dessus, en me disant que je garderais ma faim pour la contenter lorsque les autres iraient au réfectoire. Après je demeurais en paix dans ma souffrance. Et on ne me laissa pas achever cette fois-là ma pénitence du boire ; mais après que j'eus obéi, l'on me fit recommencer ; et je passai les cinquante jours sans boire, et de même je passais les vendredis.

Je me trouvais toujours également contente, soit que l'on m'accordât ou refusât ce que je demandais ; pourvu que j'obéisse, cela me suffisait.

§ 89 Et mon persécuteur ne cessait de m'attaquer de toute part, à la réserve de l'impureté, dont mon divin Maître lui avait défendu, quoiqu'une fois il me fit souffrir des peines épouvantables, et voici comment. C'est qu'une fois ma supérieure me dit : « Allez tenir la place de notre roi devant le saint Sacrement. » Et y étant, je m'y sentis si fortement attaquée d'abominables tentations d'impureté qu'il me semblait être déjà dans l'enfer. Et je soutins cette peine plusieurs heures de suite, et elle me dura jusqu'à ce que ma supérieure m'eût levé cette obéissance, en me disant que je ne me tiendrais plus en la personne de notre roi, devant le saint Sacrement, mais en celle d'une bonne religieuse de la Visitation[83]. Aussitôt mes peines cessèrent là-dessus, et me trouvai noyée dans un déluge de consolations, où mon Souverain me donna les enseignements de ce qu'il souhaitait de moi.

§ 90 1° Il voulait que je fusse dans un continuel acte de sacrifice : et que pour cela il augmenterait mes sensibilités et mes répugnances, en telle sorte que je ne ferais rien qu'avec peine et violence, pour me donner matière de victoire, même dans les choses les plus minces et indifférentes. Ce que je puis assurer avoir toujours éprouvé depuis. De plus que je ne goûterais plus aucune douceur que dans les amertumes du Calvaire, et qu'il me ferait trouver un martyre de souffrance dans tout ce qui pouvait composer la joie, le plaisir et la félicité temporelle des autres. Ce qu'il m'a fait éprouver d'une manière très sensible, puisque tout ce qui se peut nommer plaisir, me devint un supplice. Car, même dans ces petites récréations que l'on donne quelquefois, j'y souffrais plus que si

---

81 Elle veut probablement parler du temps de sa retraite annuelle, 10 jours de "solitude", où l'on vient néanmoins au réfectoire avec la communauté.

82 La Mère Péronne-Rosalie Greyfié, professe du 1er Monastère d'Annecy, fut supérieure à Paray de 1678 à 1684.

83 Cette unique fois était sans doute une préparation au "message au roi de France" qu'il lui faudra transmettre en 1689 : elle connaissait ainsi quels étaient les véritables ennemis du roi.

j'avais été dans l'ardeur de la plus violente fièvre, quoiqu'il voulût que je fisse tout comme les autres. Ce qui me faisait lui dire : «Ô mon Souverain Bien, que ce plaisir m'est cher vendu !» Le réfectoire, le lit, me faisait tant de peine, que la seule approche me faisait gémir et verser des larmes. Mais les emplois et le parloir m'étaient du tout insupportables ; et jamais, que je me souvienne, je n'y suis allée qu'avec des répugnances que je ne pouvais surmonter qu'avec de grandes violences : ce qui me faisait souvent mettre à genoux pour demander à Dieu la force de me vaincre. L'écriture ne m'était pas moins pénible, non tant de ce que je la faisais à genoux, comme de l'autre peine que j'y sentais. L'estime, les louanges et applaudissements me faisaient plus souffrir que toutes les humiliations, mépris et abjections n'auraient pu faire aux personnes les plus vaines et ambitieuses de l'honneur, ce qui me faisait dire dans les occasions : «Ô mon Dieu ! armez plutôt toutes les fureurs de l'enfer contre moi, que les langues des créatures de vaines louanges, flatteries, ou applaudissements ; que plutôt toutes les humiliations, douleurs, contradictions et confusions viennent fondre sur moi !»

§ 91 Car il m'en donnait une soif insatiable, quoiqu'il me les fit sentir si vivement dans les occasions, que je ne pouvais m'empêcher d'en donner parfois des marques, ce qui m'était insupportable de me voir si peu humble et mortifiée, que je ne pouvais souffrir sans qu'on s'en aperçût ; et toute ma consolation était de recourir à l'amour à mon abjection, qui me faisait rendre grâce à mon Souverain, de ce qu'il me faisait paraître telle que j'étais, afin de m'anéantir dans l'estime des créatures. De plus, il voulait que je reçusse toute chose comme venant de lui, sans me rien procurer ; et lui tout abandonner sans disposer de rien ; lui rendre grâce des souffrances comme de la jouissance ; et dans les occasions les plus douloureuses et humiliantes, penser que cela m'était dû et encore plus, et offrir la peine que je souffrais pour les personnes qui m'affligeaient ; parler toujours de lui avec grand respect, et du prochain avec estime et compassion, et jamais de moi-même, ou courtement avec mépris, sinon lorsque, pour sa gloire, il me ferait faire autrement ; attribuer toujours tout le bien et la gloire à sa souveraine grandeur, et à moi tout le mal ; ne chercher aucune consolation hors de lui ; encore fallait-il, lorsqu'il m'en donnerait, les lui sacrifier en y renonçant ; ne tenir à rien ; être vide et dépouillée de tout ; n'aimer rien que lui, en lui et pour l'amour de lui ; ne regarder que lui en toute chose et les intérêts de sa gloire dans un parfait oubli de moi-même. Et que quoique je devais toutes faire mes actions pour lui, qu'il voulait qu'en chacune d'icelles il y eût toujours quelque chose directement pour son divin Cœur.

Comme par exemple[84], lorsque j'étais en récréation, qu'il fallait lui donner la sienne, par les douleurs, humiliations, mortifications et autres qu'il aurait soin de ne me pas laisser manquer, lesquelles je devais recevoir avec plaisir pour ce sujet. Et de même qu'au réfectoire, où il voulait que je lui sacrifiasse pour sa régale[85] ce que je pensais être le meilleur, et ainsi de tous mes autres exercices. De plus, il me défendait de ne jamais juger, accuser, ni condamner que moi-même. Il me donna plusieurs autres enseignements, et comme leur multitude m'étonnait, il me dit que je ne devais rien craindre, d'autant qu'il était un bon maître, aussi puissant pour faire faire ce qu'il enseignait, que savant pour bien enseigner et gouverner. Aussi, puis-je assurer que, bon gré ou malgré les répugnances naturelles, il me faisait faire ce qu'il voulait.

---

juin 1675

84 Il y a là en fait toute une éducation à une ascèse monastique non faite de performances physiques et souffrances provoquées. Cela fait partie de cette transformation progressive que le Seigneur opère en elle, par rapport à la conception de la "mortification" dans la culture religieuse de son époque. Le langage par où elle va exprimer son amour est en train de se transformer.

85 Vieille forme du mot *régal.*

§ 92 Étant une fois devant le saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour, et me sentis touchée du désir de quelque retour, et de lui rendre amour pour amour, et il me dit : «Tu ne m'en peux rendre un plus grand, qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé. » Alors me découvrant son divin Cœur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu. »

§ 93 Et répondant à cela que je ne savais comme pouvoir accomplir ce qu'il désirait de moi depuis tant de temps, il me dit de m'adresser à son serviteur qu'il m'avait envoyé pour l'accomplissement de ce dessein. Et l'ayant fait, il m'ordonna de mettre par écrit ce que je lui avais dit touchant le sacré Cœur de Jésus-Christ, et plusieurs autres choses qui le regardaient pour la gloire de Dieu, lequel me fit trouver beaucoup de consolation dans ce saint homme, tant pour m'apprendre à correspondre à ses desseins que pour me rassurer dans les grandes craintes d'être trompée, qui me faisaient gémir sans cesse. Le Seigneur l'ayant retiré de cette ville pour l'employer à la conversion des infidèles, je reçus ce coup avec une entière soumission à la volonté de Dieu, qui me l'avait rendu si utile dans le peu de temps qu'il avait été ici. Et lorsque seulement j'y voulus réfléchir, il me fit d'abord ce reproche : «Eh quoi ! ne te suffis-je pas, moi qui suis ton principe et ta fin ?» Il ne m'en fallut pas davantage pour lui tout abandonner, puisque j'étais assurée qu'il aurait soin de me pourvoir de tout ce qui me serait nécessaire.

§ 94 Mais je ne trouvais encore point de moyen de faire éclore la dévotion du Sacré Cœur, qui était tout ce que je respirais. Et voici la première occasion que sa bonté m'en fournit. C'est que Sainte-Marguerite s'étant trouvée un vendredi, je priai nos Sœurs novices, dont j'avais le soin pour lors, que tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de me rendre en faveur de ma fête, elles les fissent au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce qu'elles firent de bon cœur, en faisant un petit autel, sur lequel elles mirent un petit image de papier crayonné avec une plume, auquel[86] nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce divin Cœur nous suggéra. Ce qui m'attira, et à elles aussi, beaucoup d'humiliation, de contradiction et de mortification, d'autant que l'on m'accusait de vouloir introduire une dévotion nouvelle.

20 juillet **1685**

§ 95 Toutes ces souffrances m'étaient d'une grande consolation et je ne craignais rien tant, sinon que ce divin Cœur n'en fût déshonoré. Car tout ce que j'en entendais dire m'était autant de glaives qui me transperçaient le cœur. Car l'on me défendit de ne plus mettre aucun des images de ce sacré Cœur en évidence, et que tout ce que l'on me

86 En ce temps-là, on disait indifféremment un ou une image.

pouvait permettre, c'était de lui rendre quelque honneur secret[87]. Je ne savais à qui m'adresser dans mon affliction qu'à lui-même, lequel soutenait toujours mon courage abattu, en me disant sans cesse : «Ne crains rien, je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y voudront opposer.» Ce qui me consolait beaucoup, puisque je ne désirais que de le voir régner. Je lui remis donc le soin de défendre sa cause et ce pendant que je souffrirais en silence.

§ 96 *premiers mois* **1686**

Mais il s'éleva tant d'autres sortes de persécutions, qu'il semblait que tout l'enfer fût déchaîné contre moi, et que tout conspirait pour m'anéantir. Cependant je confesse que jamais je ne jouis d'une plus grande paix au dedans de moi-même, ni je n'avais senti tant de joie, que lorsque l'on me menaçait de la prison, et que l'on me voulut faire paraître, à l'imitation de mon bon Maître, devant un prince de la terre[88], comme un jouet de moquerie et une visionnaire entêtée, par son imagination, de ses vaines illusions. Ce que je ne dis pas pour faire croire que j'ai beaucoup souffert, mais plutôt pour découvrir les grandes miséricordes de mon Dieu envers moi, qui n'estimais et ne chérissais rien tant que la part qu'il me faisait de sa croix, laquelle m'était un mets si délicieux que jamais je ne m'en ennuyais.

§ 97

Et s'il m'avait été libre de communier souvent, j'aurais eu mon cœur content. Et comme une fois que je le désirais ardemment, mon divin Maître se présenta devant moi, comme j'étais chargée de balayures, il me dit : «Ma fille, j'ai vu tes gémissements, et les désirs de ton cœur me sont si agréables, que si je n'avais pas institué mon divin Sacrement d'amour, je l'instituerais pour l'amour de toi, pour avoir le plaisir de loger dans ton âme, et prendre mon repos d'amour dans ton cœur. » Ce qui me pénétra d'une si vive ardeur, que j'en sentais mon âme toute transportée, et ne pouvait s'exprimer que par ces paroles : « Ô amour ! ô excès de l'amour d'un Dieu envers une si misérable créature ! » Et toute ma vie cela m'a servi d'un puissant aiguillon pour m'exciter à la reconnaissance de ce pur amour.

§ 98

Une autre fois, comme j'étais devant le saint Sacrement le jour de sa fête, tout d'un coup il se présenta devant moi une personne toute en feu, dont les ardeurs me pénétrèrent si fort, qu'il me semblait que je brûlais avec elle. L'état pitoyable où elle me fit voir qu'elle était en purgatoire me fit verser abondance de larmes[89]. Il me dit qu'il était ce religieux bénédictin qui avait reçu ma confession une fois, qu'il m'avait ordonné de faire la sainte communion, en faveur de laquelle Dieu lui avait permis de s'adresser à moi pour lui donner du soulagement dans ses peines, me demandant, pendant trois mois, tout ce que je pourrais faire et souffrir ; ce que lui ayant promis, après en avoir demandé la permission à ma supérieure, il me dit que le sujet de ses grandes souffrances était qu'il avait préféré son propre intérêt à la gloire de Dieu, par trop d'attache à sa réputation ; la seconde était le manquement de charité envers ses frères ; et la troisième, le trop

---

87 La supérieure était alors la Mère Marie-Christine Melin, qui gouverna le Monastère de Paray de 1684 à 1690. C'était enfin une supérieure issue de la communauté.

88 Le cardinal prince de Bouillon, abbé commendataire de Cluny ; il résidait alors à Paray une partie de l'année : le château du doyenné bénédictin étant la maison de campagne des Abbés de Cluny (ce château, dont une partie subsiste encore, est actuellement la résidence des chapelains du Sacré Cœur). La persécution subie alors par la Sainte fut suscitée par le renvoi de l'une des demoiselles de Vichy-Chamron, postulante sans vocation pour la Visitation. Marguerite-Marie, alors maîtresse des novices, réussit à la faire congédier, malgré les pressions exercées par sa famille, qui était puissante dans le pays et alliée à ce cardinal de Bouillon. La famille de Vichy-Chamron était des principales bienfaitrices du monastère, l'épisode fit beaucoup de bruit et occupa longtemps les conversations (Cf. lettre XLV).

89 Voir Annexe H : Accompagnement des âmes du Purgatoire pour cet aspect particulier de la vocation de sainte Marguerite-Marie.

d'affection naturelle qu'il avait eu pour les créatures, et le trop de témoignages qu'il leur en avait donné dans les entretiens spirituels, ce qui déplaisait beaucoup à Dieu.

Mais il me serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que j'eus à souffrir pendant ces trois mois. Car il ne me quittait point, et du côté où il était, il me semblait de l'avoir tout en feu, mais avec de si vives douleurs d'en gémir et pleurer presque continuellement. Et ma supérieure, touchée de compassion, m'ordonnait de bonnes pénitences, surtout de disciplines ; car les peines et souffrances extérieures que l'on me faisait souffrir par charité soulageaient beaucoup les autres, que cette sainteté d'amour imprimait en moi comme un petit échantillon de ce qu'elle fait souffrir à ces pauvres âmes. Et au bout de trois mois je le vis bien d'une autre manière, car tout comblé de joie et de gloire, il s'en allait jouir de son bonheur éternel ; et, en me remerciant, il me dit qu'il me protégerait devant Dieu. Mais j'étais tombée malade, et comme ma souffrance cessa avec la sienne, je fus bientôt guérie.

§ 99 Et mon Souverain m'ayant fait connaître que lorsqu'il voudrait abandonner quelques-unes de ces âmes pour lesquelles il voulait que je souffrisse, il me ferait porter l'état d'une âme réprouvée, en me faisant sentir la désolation où elle se trouve à l'heure de la mort ; et je n'ai jamais rien éprouvé de plus terrible, n'ayant point de termes pour m'en pouvoir expliquer. Car une fois, comme je travaillais seule, il fut mis devant moi une religieuse encore vivante alors, et l'on me dit intelligiblement : «Tiens, voilà cette religieuse de nom seulement, laquelle je suis prêt à vomir de mon Cœur, et l'abandonner à elle-même.» En même temps, je me sentis saisie d'une frayeur si grande, que m'étant prosternée la face contre terre, j'y demeurai longtemps, n'en pouvant revenir ; et je m'offris en même temps à la divine justice pour souffrir tout ce qu'il lui plairait, afin qu'il ne l'abandonnât pas. Et il me sembla qu'alors sa juste colère s'étant tournée contre moi, je me trouvai dans une effroyable angoisse et désolation de toute part ; car je me sentais un poids accablant sur les épaules. Si je voulais lever les yeux, je voyais un Dieu irrité contre moi et armé de verges et de fouets, prêt à fondre sur moi ; d'autre part, il me semblait voir l'enfer ouvert pour m'engloutir. Tout était révolté et en confusion dans mon intérieur. Mon ennemi m'assiégeait de toute part par de violentes tentations, surtout de désespoir, et je fuyais partout Celui qui me poursuivait, et aux yeux duquel je ne pouvais me cacher ; car il n'y a sorte de tourments auxquels je ne me fusse livrée pour cela. Je souffrais des confusions épouvantables de ce que je pensais que mes peines étaient connues à tout le monde. Je ne pouvais même prier, ni m'exprimer de mes peines que par mes larmes, en disant seulement : «Ah ! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant ! » Et d'autres fois, me jetant la face contre terre, je disais : «Frappez, mon Dieu ! coupez, brûlez et consommez tout ce qui vous déplaît, et n'épargnez ni mon corps, ni ma vie, ni ma chair, ni mon sang, pourvu que vous sauviez éternellement cette âme !».

§ 100 Et je confesse que je ne pouvais soutenir longtemps un état si douloureux, si son amoureuse miséricorde ne m'avait soutenue sous les rigueurs de sa justice. Aussi je tombai malade, et j'eus peine d'en revenir. Il m'a fait porter souvent ces dispositions douloureuses, parmi lesquelles m'ayant une fois montré les châtiments qu'il voulait exercer sur quelques âmes, je me jetai à ses pieds sacrés, en lui disant : « Ô mon Sauveur ! déchargez plutôt sur moi toute votre colère, et m'effacez du livre de vie, plutôt que de perdre ces âmes qui vous ont coûté si cher ! » Et il me répondit : « Mais elles ne t'aiment pas et ne cesseront de t'affliger. - Il n'importe, mon Dieu ; pourvu qu'elles vous aiment, je ne veux cesser de vous prier de leur pardonner. Laisse-moi faire ; je ne les peux souffrir davantage. » Et l'embrassant encore plus fortement : «Non, mon Seigneur, je ne vous

quitterai point que vous ne leur ayez pardonné.» Et il me disait : «Je le veux bien, si tu veux répondre pour eux - Oui, mon Dieu ; mais je ne vous paierai toujours qu'avec vos propres biens qui sont les trésors de votre sacré Cœur. » C'est de quoi il se tint content.

§ 101 Et une autre fois, comme l'on travaillait à l'ouvrage commun du chanvre, je me retirai dans une petite cour, proche du saint Sacrement, où faisant mon ouvrage à genoux, je me sentis d'abord toute recueillie intérieurement et extérieurement, et me fut en même temps représenté l'aimable Cœur de mon adorable Jésus plus brillant qu'un soleil. Il était au milieu des flammes de son pur amour, environné de séraphins qui chantaient d'un concert admirable :

L'amour triomphe, l'amour jouit, L'amour du saint Cœur réjouit !

Et comme ces esprits bienheureux m'invitèrent de m'unir avec eux dans les louanges de ce divin Cœur, je n'osais pas le faire ; mais ils m'en reprirent, et me dirent qu'ils étaient venus afin «de s'associer avec moi pour lui rendre un continuel hommage d'amour, d'adoration et de louanges ; et que, pour cela, ils tiendraient ma place devant le saint Sacrement, afin que je le pusse aimer sans discontinuation par leur entremise, et que, de même, ils participeraient à mon amour, souffrant en ma personne comme je jouirais en la leur. » Et ils écrivirent en même temps cette association dans ce sacré Cœur, en lettres d'or et du caractère ineffaçable de l'amour. Et après environ deux ou trois heures que cela dura, j'en ai ressenti les effets toute ma vie, tant par le secours que j'en ai reçu, que par les suavités que cela avait produites et produisait en moi, qui en restai toute abîmée de confusion ; et je ne les nommais plus, en les priant, que mes divins associés. Cette grâce me donna tant de désir de la pureté d'intention et donna une si haute idée de celle qu'il faut avoir pour converser avec Dieu, que toute chose me paraissait impure pour ce sujet.

§ 102 Une autre fois, comme il y avait une de nos Sœurs[90] dans un sommeil léthargique, hors d'espérance de lui pouvoir faire recevoir les derniers sacrements, ce qui tenait la Communauté dans une très grande peine, surtout notre Mère, laquelle m'ordonna de promettre à Notre-Seigneur tout ce qu'il lui plairait me faire connaître désirer pour cela. Mais je n'eus pas plus tôt accompli cette obéissance, que ce Souverain de mon âme me promit que cette Sœur ne mourrait point sans recevoir les grâces que nous lui souhaitions avec raison, pourvu que je lui promisse trois choses[91], lesquelles il voulait absolument de moi : la première, de ne jamais refuser d'emploi dans la religion ; la seconde, de ne point refuser d'aller au parloir ; ni d'écrire, qui était la troisième. A cette demande, je confesse que tout mon être frémit pour grande répugnance et aversion que j'y sentais. Et je répondis : «Ô mon Seigneur ! vous me prenez bien par mon faible, mais je demanderai permission », laquelle ma supérieure me donna d'abord, quelque peine que je lui en pusse faire paraître, et il m'en fit faire une promesse en forme de vœu pour

avril **1684**

---

90 C'était une sœur du «Petit habit », enfant pensionnaire et qui se sentait une vocation religieuse, nommée Antoinette-Rosalie de Sennecé. Elle avait treize ans lorsqu'elle mourut le 26 avril 1684, après avoir prononcé conditionnellement sur son lit de mort les trois vœux de religion.
Là aussi la manchette trompe. Ce n'est pas parce que le sacrifice est pénible que la grâce est obtenue, or c'est l'interprétation que suggère la manchette ! Cette sorte de sacrifice est pénible à sœur Marguerite-Marie assurément, mais ce qu'il faut remarquer c'est précisément l'évolution des demandes du Seigneur.

91 voilà ce que réclame le Seigneur = mortification de l'esprit et du cœur, à travers les événements quotidiens, et non plus les mortifications corporelles.

ne m'en pouvoir plus dédire ; mais, hélas ! combien d'infidélités n'y ai-je pas commises, car il ne m'ôta pas pour cela la peine que j'y sentais, qui a duré toute ma vie, mais la Sœur reçut ses sacrements.

§ 103

automne
1679

Mais pour faire voir jusqu'où allait mon infidélité parmi toutes ces faveurs si grandes, je dirai qu'une fois, me sentant une ardeur bien grande d'aller en retraite et pour m'y préparer quelques jours avant, je voulus pour la seconde fois graver le saint Nom de Jésus sur mon cœur. Mais ce fut d'une manière qu'il s'y fit des plaies. L'ayant dit à ma supérieure, la veille que je devais entrer en solitude, elle me dit qu'elle y voulait faire mettre quelque remède, crainte qu'il n'y vînt quelque mal dangereux. Cela me fit faire mes plaintes à Notre-Seigneur : « Ô mon unique amour ! souffrirez-vous que d'autres voient le mal que je me suis fait pour l'amour de vous ? N'êtes-vous pas assez puissant pour me guérir, vous qui êtes le souverain remède à tous mes maux ?» Enfin, touché de la peine que je sentais de donner connaissance de cela, il me promit que le lendemain je serais guérie : ce qui fut effectivement comme il l'avait promis. Mais ne l'ayant pu dire à notre Mère, pour ne l'avoir pu rencontrer, elle m'envoya un petit billet, où elle me disait de montrer mon mal à la Sœur qui me le donnait, laquelle y remédierait[92].

Et comme j'étais guérie, je crus que cela me dispensait de faire cette obéissance, jusqu'à tant que je l'eusse dit à notre Mère, laquelle j'allai trouver pour cela, lui disant que je n'avais pas fait ce qu'elle m'avait marqué dans le billet, d'autant que j'étais guérie. Mon Dieu ! combien sévèrement fus-je traitée de ce retardement à l'obéissance, tant de sa part que de celle de mon souverain Maître, lequel me relégua sous ses pieds sacrés, où je fus environ cinq jours à ne faire que pleurer ma désobéissance, en lui demandant pardon par de continuelles pénitences. Et pour ma supérieure, elle me traita en ce rencontre[93] sans rémission, suivant que Notre-Seigneur lui inspirait ; car elle me fit perdre la sainte communion, qui était le plus rude supplice que je pusse souffrir en la vie, car j'aurais mille fois mieux aimé que l'on m'eût condamnée à la mort. Et de plus, elle me fit montrer mon mal à la Sœur, laquelle y trouvant guéri, n'y voulut rien faire. Mais je ne laissai pas d'en recevoir de grande confusion.

Et tout cela ne m'était rien, car il n'y a sorte de tourments que je n'eusse voulu souffrir, pour la douleur que je sentais d'avoir déplu à mon Souverain, lequel enfin, après m'avoir fait voir combien lui était déplaisant le moindre plus petit manquement d'obéissance dans une âme religieuse, et m'ayant fait sentir la peine, il vint lui-même essuyer mes larmes et redonner la vie à mon âme, les derniers jours de ma retraite. Mais ma douleur ne finit pas pour cela, quelque douceur et caresse qu'il me fit. Ce m'était assez de penser que je lui avais déplu pour me faire fondre en larmes. Car il me fit tellement bien comprendre ce que c'était que l'obéissance dans une âme religieuse, que je confesse que je ne l'avais encore point compris jusqu'alors, mais je serais trop longue à le dire. Et il me dit qu'en punition de ma faute, que non seulement ce Nom sacré dont la gravure m'avait coûté si cher, (en mémoire de ce qu'il avait souffert en prenant ce sacré Nom de Jésus), que cette gravure ne paraîtrait point, non plus que les précédentes, lesquelles auparavant paraissaient fort bien marquées en différentes manières. Et je peux dire que je fis une solitude de douleur.

---

92 C'était la sœur Marie-Madeleine des Escures.

93 Mot indifféremment masculin ou féminin en ce temps-là.

§ 104

21 déc. **1682**

Et comme mes infirmités étaient si continuelles qu'elles ne me laissaient pas quatre jours de suite sans que je fusse malade, et une fois, comme je l'étais beaucoup et que l'on ne m'entendait presque pas parler, notre Mère me vint trouver le matin[94] et me donna un billet, en me disant de faire ce qu'il contenait ; qui était qu'elle avait besoin de s'assurer si tout ce qui se passait en moi était de l'esprit de Dieu. Que si cela était, qu'il me mettrait dans une parfaite santé pendant cinq mois, sans que j'eusse besoin d'aucun soulagement pendant tout ce temps-là. Mais que si au contraire c'était de l'esprit du démon ou de la nature, je demeurerais toujours dans mes même dispositions. Il ne se peut dire combien ce billet me fit souffrir ; d'autant que ce qui y était contenu m'avait été manifesté avant que de l'avoir lu. L'on me fit donc sortir de l'infirmerie avec des paroles telles que Notre-Seigneur les inspirait pour les rendre plus sensibles et mortifiantes à la nature. Je présentai donc ce billet à mon Souverain, lequel n'ignorait pas ce qu'il contenait. Et il me répondit : «Je te promets, ma fille, que pour preuve du bon esprit qui te conduit, je lui aurais bien accordé autant d'années de santé qu'elle m'a demandé de mois, et même toutes les autres assurances qu'elle m'aurait voulu demander. » Et droit à l'élévation du saint Sacrement, je sentis, mais très sensiblement, que toutes mes infirmités m'étaient ôtées, à la façon d'une robe que l'on m'aurait dévêtue, et laquelle serait demeurée suspendue. Et je me trouvai dans les mêmes force et santé d'une personne très robuste, laquelle depuis longtemps n'aurait été malade, et passai ainsi le temps que l'on avait souhaité[95], après lequel je fus remise dans les dispositions précédentes.

§ 105

automne **1681**

Et comme une fois que j'avais la fièvre, ma supérieure me fit sortir de l'infirmerie pour me mettre en solitude[96], car c'était mon tour, et elle me dit : «Allez, je vous remets au soin de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'il vous dirige, gouverne et guérisse selon sa volonté ! ». Or, quoique cela me surprît un peu, car pour lors je tremblais la fièvre, je m'en allai pourtant bien joyeuse de faire cette obéissance, tant pour me voir toute abandonnée au soin de mon bon Maître, que pour avoir occasion de souffrir pour son amour, m'étant indifférent de quelle manière il me fit passer ma retraite, soit dans la souffrance ou la jouissance. «Tout m'est bon : pourvu qu'il se contente et que je l'aime, cela me suffit », disais-je. Mais je ne fus pas plus tôt renfermée avec lui, seule, qu'il se présenta à moi, qui m'étais couchée par terre toute transie de douleur et de froid, d'où il me fit relever en me faisant mille caresses[97]. Il me dit : « Enfin te voilà toute à moi et toute à mon soin ; c'est pourquoi je te veux rendre en santé à ceux qui t'ont remise malade entre mes mains ». Et il me redonna une santé si parfaite, qu'il ne semblait point que j'eusse été malade. De quoi l'on fut fort étonné, et ma supérieure particulièrement, laquelle savait ce qui s'était passé.

§ 106

Mais jamais je n'ai fait solitude parmi tant de joie et de délices, me croyant dans un paradis, pour les continuelles faveurs, caresses et familiarités avec mon Seigneur Jésus-Christ, sa très sainte Mère, mon saint Ange et mon bienheureux Père saint François de Sales. Mais je ne spécifierai pas ici le détail des grâces singulières que j'en reçus à

---

94 La date est connue par la lettre XXII

95 C'est-à-dire jusqu'au 21 décembre 1683, car au bout des cinq mois, la Mère Greyfié avait commandé à la Servante de Dieu de demander que la santé lui fût continuée «jusqu'à l'année complète de cette obéissance première».

96 "Entrer en solitude" signifie à la Visitation : commencer la retraite personnelle de dix jours prévue chaque année par les Constitutions.

97 Encore un passage qui a donné lieu à gros contresens parmi ceux qui ont écrit sur sainte Marguerite-Marie, ainsi qu'il a été expliqué en note du § 38. Elle ne reçoit rien d'autre que des paroles de réconfort, d'encouragement, l'assurance que le Seigneur veille sur elle avec sollicitude. Cela ne fait aucun doute pour qui est familier de la culture du XVIIè siècle.

cause de la longueur. Mais seulement je dirai que mon aimable Directeur, pour me consoler de la douleur qu'il m'avait fait sentir de l'effaçure[98] de son sacré et adorable Nom sur mon cœur, après l'y avoir gravé avec tant de douleur, il voulut lui-même l'imprimer au dedans et l'écrire au dehors, avec le cachet et le burin tout enflammé de son pur amour, mais d'une manière qui me donna mille fois plus de joie et de consolation, que l'autre ne m'avait causé de douleur et d'affliction.

Mais comme il ne me manquait que la croix, sans laquelle je ne pouvais vivre ni goûter de plaisir même céleste ni divin, parce que toutes mes délices n'étaient que de me voir conforme à mon Jésus souffrant, je ne pensais donc qu'à exercer sur mon corps toutes les rigueurs que la liberté où l'on m'avait mise me permettait. Et, en effet, je lui en fis bien expérimenter, tant pour les pénitences que pour le vivre et coucher, m'étant fait un lit de têts de pots cassés, où je me couchais avec un extrême plaisir, quoique toute la nature en frémît ; mais c'était en vain, car je ne l'écoutais. Mais comme je voulus faire une certaine pénitence, laquelle me donnait grand appétit pour sa rigueur, pensant par là pouvoir venger sur moi les injures que Notre-Seigneur reçoit au très saint Sacrement, tant par moi, misérable pécheresse, que par tous ceux qui l'y déshonorent ; mais mon souverain Maître, comme je voulais exécuter mon dessein, il me défendit de passer outre, me disant qu'il me voulait rendre en santé à ma supérieure, laquelle m'avait confiée et remise à ses soins, et qu'il agréerait plus le sacrifice que je lui ferais de mon désir que si je l'exécutais, puisque, étant esprit, il voulait aussi des sacrifices de l'esprit. Je demeurai contente et soumise[99].

§ 107 Allant une fois à la sainte communion, la sainte hostie me parut resplendissante comme un soleil dont je pouvais supporter l'éclat : et Notre-Seigneur au milieu tenant une couronne d'épines, laquelle il me mit sur la tête, un peu après que je l'eus reçu, en me disant : :« Reçois, ma fille, cette couronne, en signe de celle qui te sera bientôt donnée par conformité avec moi. » Je ne compris pas alors ce que cela voulait dire : mais je le sus bientôt, par les effets qui s'en ensuivirent, de deux terribles coups que je reçus par la tête, en telle sorte qu'il me semble depuis avoir tout le tour de la tête entouré de très poignantes épines de douleur, dont les piqûres ne finiront qu'avec ma vie, dont je rends grâce infinie à mon Dieu, qui fait de si grandes grâces à sa chétive victime. Mais, hélas ! comme je lui dis souvent, les victimes doivent être innocentes, et moi je ne suis qu'une criminelle. Mais je confesse que je me sens plus redevable à mon Souverain de cette couronne précieuse que s'il m'avait fait présent de tous les diadèmes des plus grands monarques de la terre ; et d'autant plus que personne ne me la peut ôter, et qu'elle me met souvent dans l'heureuse nécessité de veiller et m'entretenir avec cet unique objet de mon amour, ne pouvant appuyer ma tête sur le chevet, à l'imitation de mon bon Maître, qui ne pouvait appuyer la sienne adorable sur le lit de la Croix. Cela me faisait sentir des joies et des consolations inconcevables, quand je me voyais quelque conformité avec lui ; et c'était par cette douleur qu'il voulait que je demandasse à Dieu son Père, par le mérite de son couronnement d'épines, auquel j'unissais la mienne, la conversion des pécheurs,

---

98 Épisode vécu à l'automne 1679, cf. § 103 de ce Mémoire Autobiographique.

§ 108

99 C'est ici une évolution radicale par rapport à une ascèse afflictive. Elle l'a d'abord envisagée – selon la culture religieuse reçue – comme une "réparation expiatoire" ; le Seigneur lui interdit de poursuivre et opère une transformation éducative. Tous ces passages sont à relire dans le sens éducatif. Le Seigneur reçoit et favorise sa générosité à travers les épreuves qu'elle rencontre, mais l'unique but est sa croissance dans l'amour. Il n'attend pas d'elle qu'elle se bâtisse un programme pénitentiel à son idée. On saisit directement ici l'intention qu'il a eue en conduisant ses pas à la Visitation, car c'est toute la spiritualité salésienne. Le Seigneur n'a pas rejeté ses efforts généreux et émouvants, il leur fait porter frui en les réorientant.

et l'humilité pour ces têtes orgueilleuses dont l'élévation lui était si déplaisante et injurieuse.[100]

Et une autre fois, dans un temps de carnaval[101], c'est-à-dire environ cinq semaines devant le mercredi des cendres, il se présenta à moi après la sainte communion sous la figure d'un *Ecce Homo,* chargé de sa Croix, tout couvert de plaies et de meurtrissures. Son sang adorable découlait de toute part, disant d'une voix douloureusement triste : «N'y aura-t-il personne qui ait pitié de moi et qui veuille compatir et prendre part à ma douleur dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent, surtout à présent ?» Et je me présentai à lui, me prosternant à ses pieds sacrés avec larmes et gémissements ; et me chargeant cette lourde croix sur les épaules, toute hérissée de pointes de clous, et me sentant accablée sous ce poids, je commençai à mieux comprendre la grièveté et la malice du péché[102], lequel je détestais si fort dans mon cœur que j'aurais mille fois mieux aimé me précipiter dans l'enfer que d'en commettre un volontairement. «Ô maudit péché », disais-je, « que tu es détestable pour l'injure que tu fais à mon souverain Bien !» Lequel me fit voir que ce n'était pas assez de porter cette croix, mais qu'il fallait m'y attacher avec lui, pour lui tenir une fidèle compagnie en participant à ses douleurs, mépris, opprobres et autres indignités qu'il souffrait. Je m'abandonnai d'abord pour tout ce qu'il désirerait faire en moi et de moi, m'y laissant attacher à son gré, par une maladie qui me fit bientôt sentir les pointes aiguës de ces clous dont cette croix était hérissée, par de très cuisantes douleurs, qui n'avaient pour compassion que des mépris et humiliations, et plusieurs autres suites très pénibles à la nature. Mais, hélas ! que pourrais-je souffrir qui pût égaler la grandeur de mes crimes, qui me tiennent continuellement dans une abîme de confusion, depuis que mon Dieu m'a fait voir l'horrible figure d'une âme en péché mortel, la grièveté du péché qui, s'attaquant à une bonté infiniment aimable, lui est extrêmement injurieuse. Cette vue me fait plus souffrir que toutes les autres peines, et je voudrais de tout mon cœur avoir commencé à souffrir toutes celles dues à tous les péchés que j'ai commis, pour me servir de préservatif et m'empêcher de les commettre, plutôt que d'avoir été si misérable que de les avoir commis[103], encore que je serais assurée même que mon Dieu, par son infinie miséricorde, me les pardonnerait sans me livrer à ces peines.

§ 109 Ces dispositions de souffrance dont j'ai parlé ci-dessus me duraient ordinairement tout le temps du carnaval jusqu'au mercredi des cendres, qu'il semblait que j'étais réduite à l'extrémité, sans que je pusse trouver aucune consolation ni soulagement qui

---

100 Une des clefs de la spiritualité du Sacré-Cœur chez sainte Marguerite-Marie est la conformité avec Jésus ; si elle désire souffrir c'est parce qu'elle le voit souffrir, elle aspire à lui être unie. Ceci est sa vocation personnelle ; le message qu'elle a mission de transmettre n'a pas les mêmes accents. Pour ce Mémoire, elle n'a jamais pensé qu'il serait lu par aucun autre que son confesseur. Mais l'intention du Seigneur, rendue manifeste par les circonstances de son écriture et de sa transmission, était que nous le lisions. Nous découvrons ici bien plus qu'une spiritualité victimale, il s'agit en vérité d'une spiritualité sponsale. Et ce qui est en jeu c'est le salut : le relèvement de l'humanité, nouvellement ré-offert par le Sacré-Cœur de Jésus. Il ne s'agit pas ici de satisfaire à une prétendue dette de souffrance, celle-ci est conséquence du péché. Mais par la grâce de Dieu la souffrance rencontrée devient moyen, occasion de grandir dans l'amour. Et d'autant que l'amour grandit en Marguerite-Marie, d'autant elle participe à l'œuvre même de Dieu. On touche là au sacerdoce mystique des baptisés, sainte Marguerite-Marie en est une des figures exemplaires. Elle éclaire aussi, par le rayonnement que le Seigneur a voulu lui donner, la place de la femme dans l'Église.

101 On donnait alors assez généralement le nom de *Carnaval* à la période entre l'Épiphanie et le Carême, parce qu'elle donnait lieu à des divertissements souvent déshonnêtes.

102 L'homme ne connaît pas ce qu'est vraiment le péché, patiemment le Seigneur éduque Ste Marguerite-Marie, avec les images qu'elle peut comprendre, afin que elle au moins le connaisse et puisse participer à l'œuvre de Dieu…

103 Toutes ces expressions, crimes, si misérable, etc. qu'elle s'applique à elle-même, semblent très démesurées par rapport aux fautes réelles de sa vie… Elle s'efforce d'exprimer, comme elle peut, le choc de se trouver en présence de la pureté de Dieu et de l'absolu de l'amour.

n'augmentât encore plus mes souffrances. Et puis, tout d'un coup, je me trouvais assez de force et de vigueur pour jeûner le carême ; ce que mon Souverain m'a toujours fait la miséricorde de faire, quoique je me trouvasse quelquefois accablée de tant de douleurs, qu'il me semblait souvent qu'en commençant un exercice, je n'y pourrais pas subsister jusqu'au bout ; et puis, de celuici, j'en recommençais un autre avec les mêmes peines, disant : «Ô mon Dieu, faites-moi la grâce de pouvoir aller jusqu'à la fin », que je rendais grâce à mon Souverain de quoi il mesurait ainsi mes moments par l'horloge de ses souffrances, pour en faire toutes sonner les heures avec les roues de ses douleurs[104].

§ 110 Et quand il voulait me gratifier de quelque croix nouvelle, il m'y disposait par une abondance de caresses et de plaisirs spirituels si grands, qu'il m'aurait été impossible de les soutenir si elle avait duré, et je disais en ce temps : «Ô mon unique Amour, je vous sacrifie tous ces plaisirs. Gardez-les pour ces âmes saintes qui vous en glorifieront plus que moi, qui ne veux que vous seul, tout nu sur la Croix, où je vous veux aimer vous seul pour l'amour de vous-même. Otez-moi donc tout le reste, afin que je vous aime sans mélange d'intérêt ni de plaisir ! » Et c'était quelquefois dans ce temps qu'il prenait plaisir de contrarier mes désirs, comme un sage et expérimenté directeur, me faisant jouir lorsque j'aurai voulu souffrir. Mais je confesse que l'un et l'autre venait de lui, et que tous les biens qu'il m'a faits, ç'a été par sa pure miséricorde, car jamais créature ne lui a tant résisté que moi, tant par mes infidélités que par la grande crainte que j'avais d'être trompée[105]. Et cent fois je me suis étonnée comme il ne m'anéantissait, ou ne m'abîmait pour tant de résistance.

§ 111 Mais quelque grandes que soient mes fautes, cet unique Bien de mon âme ne me prive jamais de sa divine présence, ainsi comme il me l'a promis. Mais il me la rend si terrible lorsque je lui ai déplu en quelque chose, qu'il n'y a point de tourment qui ne me fût plus doux, et auquel je ne me sacrifiasse plutôt mille fois que de supporter cette divine présence et paraître devant la sainteté de Dieu, ayant l'âme souillée de quelque péché. Et j'aurais bien voulu me cacher en ce temps-là, et m'éloigner si j'avais pu, mais tous mes efforts étaient inutiles, trouvant partout ce que je fuyais, avec des tourments si effroyables qu'il me semblait être en purgatoire, puisque tout souffrait en moi, sans nulle consolation, ni désir d'en chercher, ce qui me faisait dire quelquefois dans ma douloureuse amertume : « Oh ! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant !» Voilà la manière dont il purifiait mes fautes, lorsque je n'étais pas assez prompte et fidèle à m'en punir moi-même. Et jamais je ne recevais aucune grâce particulière de sa bonté qu'elle ne fût précédée de ces sortes de tourments ; et après les avoir reçues, je me sentais jetée et abîmée dans un purgatoire d'humiliations et de confusion, où je souffrais plus que je ne peux exprimer ; mais toujours dans une paix inaltérable, ne me semblant pas que rien pût troubler la paix de mon cœur, quoique la partie inférieure fût souvent agitée, soit par mes passions, soit par mon ennemi, qui faisait tous ses efforts pour cela,

---

104 Parmi les dévotions de l'époque existaient les "Horloges de la Passion", qui invitaient à suivre heure par heure le Seigneur depuis la Cène jusqu'au tombeau. Ces pieux moyens sont à la portée de tous, il est intéressant de voir sainte Marguerite-Marie les promouvoir ; elle copie ici le langage des feuillets qui circulaient alors dans les couvents.

105 Toute la vie de Marguerite-Marie est ainsi très contrastée, maintes fois elle précise "*tout cela dans une paix inaltérable, me contentant d'adhérer au bon plaisir divin*" (6ème lettre au Père Croiset), même lorsqu'elle vient d'exprimer une confusion si grande *"que j'ai peine à me supporter*"(2ème lettre au Père Croiset). Et chez elle le langage de la jouissance côtoie bien souvent celui de la douleur.
À isoler certaines phrases on pourrait la prendre pour une âme tourmentée. C'est oublier qu'elle vit une aventure exceptionnelle, où elle a conscience de son infinie petitesse devant l'immensité qu'elle entrevoit, où les mots lui manquent pour l'exprimer. Oublier aussi que se réfugier dans l'humilité est sa bouée de sauvetage, car le Seigneur l'en a prévenue : "Satan enrage de te décevoir" ; et c'est une lutte qu'elle a dû soutenir sans répit tout au long de sa vie. On touche là les limites pour réussir à transmettre dans notre langage une telle expérience ; et les limite pour nous à la comprendre.

n'y ayant rien où il soit plus puissant et où il gagne tant, qu'avec une âme qui est dans le trouble et l'inquiétude[106].

Certifié et véritable, ce 22 juillet 1715.

Signé : Sœur Anne-Élisabeth DE LA GARDE.

106 Ici se termine l'autographe. Mais une autre main, du temps, a ajouté: *en fait son jouet et la rend incapable d'aucun bien.* Cette fin de phrase se trouve dans le *Mémoire des Contemporaines,* à la suite du passage précédent. (Cf. *Contemporaines,* n° 227).

Introduction aux "Écrits sur ordre de Mère de Saumaise"

(écrits désignés dans cette édition numérique sous l'abréviation ESOMS*)*

Ces écrits sont du même style que l'Autobiographie, les deux récits se complètent. Ceux-ci ont été rédigés une dizaine d'années avant le récit autographe, dans des circonstances semblables : ils sont le produit d'un ordre expressément reçu, et sœur Marguerite-Marie n'a jamais pensé que quelqu'un pourrait les lire, hormis sa supérieure ou le Père Rolin pour l'Autobiographie. Notons que les "Écrits sur ordre de Mère de Saumaise" n'ont pas formé un cahier suivi, mais étaient une suite de billets remis au fur et à mesure des circonstances vécues, voire des souvenirs qui revenaient en mémoire. L'ensemble couvre les années de formation de Marguerite-Marie, et regarde tant la formation reçue de sa supérieure et de sa maîtresse des novices, que celle reçue du Seigneur lui-même ; tout s'achêve à la nouvelle élection de supérieure, un peu plus de deux ans après sa sortie du noviciat. Autre différence, sœur Marguerite-Marie n'a pas à cette époque conscience qu'on va parler d'elle : elle ne prends pas toutes les précautions qu'elle prendra plus tard afin (croit-elle !) de rester ignorée de tous quand le Sacré-Cœur de Jésus sera connu. Et c'est ainsi que Mère de Saumaise a pu conserver ces billets ; alors que la jeune sœur fera promettre à la supérieure suivante, Mère Greyfié, de brûler tout ce qu'elle lui remet, dès qu'elle l'aura lu.

Mère de Saumaise est le témoin des années 1672-1678, c'est donc elle la grande confidente des Apparitions ; après un temps d'hésitation devant l'extraordinaire de cette vie, la supérieure conçoit grande vénération pour tout ce qui vient de sœur Marguerite-Marie (par prudence et sagesse sans le lui manifester) et il y a tout lieu de penser qu'elle avait conservé le plus grand nombre de ces billets, peut-être pas la totalité cependant. On les a trouvés après sa mort, mais contrairement à l'Autobiographie, nous ne possédons plus aujourd'hui les originaux.

Heureusement, ils avaient été confiés un temps aux deux "Contemporaines", vers 1715, à l'époque où elles écrivaient sa vie. Sœur Péronne-Rosalie de Farges (dite aussi Claude-Rosalie) prît alors le soin d'une copie exacte, c'est le *"manuscrit 6"* que nous possédons. Trois autres copistes ont aussi produits les manuscrits notés ici Mss. 3, 9 et D2, copies plus ou moins partielles. Puis elle rendit les précieux billets au monastère de Dijon, et leur trace s'est perdue ensuite. Mais la fidélité de ce "*manuscrit 6"* a été amplement prouvée par les autres textes qu'il contient. Il est tout entier de la main même de la sœur qui a été sa novice et se faisait un devoir d'exactitude. C'est ainsi un document des plus fiables après les textes autographes. On constate pourtant ça et là quelques manques de syllabes, et parfois mots ou phrases si l'on compare avec ces autres copies anciennes de nos archives. Les éditions Gauthey 1915 et 1920 soulignaient par des crochets tout ajout au manuscrit, fut-il d'une syllabe ; pour la présente édition numérique nous avons pris le parti de supprimer la majorité de ces crochets (excepté de rares fois où l'on pouvait hésiter entre plusieurs solutions) : le plus souvent la phrase ne laisse planer aucune ambiguïté et, d'autre part, il est impossible de savoir si l'oubli est du fait de la sainte ou de la copiste. Si une plus grande précision était désirée, on pourrait toujours recourir à l'édition papier de Gauthey. Quant aux quelques variantes trouvées parfois dans ces autres copies, dès qu'elles apportent nuance ou complément on les trouvera dans les notes de bas de page.
C'est lors de l'édition 1915 que, pour la première fois, l'intégralité de ces "écrits sur ordre de Mère de Saumaise" a été donnée au public, par les soins de Monseigneur Gauthey.

Écrits sur ordre de Mère de Saumaise

(écrits désignés dans cette édition numérique sous l'abréviation ESOMS)

(correspond dans l'Édition 1920 tome II p. 127 à 168)

ÉCRITS QUE LA TRÈS HONORÉE MÈRE MARIE-FRANÇOISE SAUMAISE FIT FAIRE À NOTRE SŒUR MARGUERITE-MARIE ALACOQUE, EN QUALITÉ DE SA SUPÉRIEURE, DANS LES SIX ANS QU'ELLE A GOUVERNÉ CETTE COMMUNAUTÉ, ET QUE L'ON NOUS A CONFIÉS APRES LA MORT DE CETTE CHÈRE MÉRE.

ESOMS § 1

Ayant passé quelques mois de mon noviciat sans me pouvoir détacher de quelque affection particulière [107] qui mettait beaucoup d'obstacles à l'amour que mon Bien-Aimé désirait de moi, et m'en ayant reprise intérieurement plusieurs fois, sans que je m'en voulusse corriger, il me fit ce reproche, un soir à l'oraison : qu'il ne voulait point d'un cœur partagé et que, si je ne me retirais des créatures, qu'il se retirerait de moi. Cela me fut si sensible, que je le priai de ne me laisser de pouvoir que pour l'aimer lui promettant que je ferais mon possible pour me détourner de tout ce qui me pourrait séparer de lui[108].

ESOMS § 2

Me sentant de la résistance à une occasion de mortification, il me fit voir intérieurement[109] son sacré Corps chargé de plaies, et, me montrant ce qu'il avait fait pour moi, me reprochant mon ingratitude à me surmonter pour l'amour de lui. - « Mon Dieu, comme voulez-vous que je fasse, puisque ma volonté est plus forte que moi ?» Il me dit que, si je la mettais dans la plaie de son sacré Côté, que je n'aurais plus de peine à me surmonter. Je lui dis : « Ô mon divin Sauveur, mettez l'y si avant et l'y fermez si bien que jamais elle n'en sorte ! » Depuis, je me sentis plus de force pour me vaincre et que rien, à l'avenir, ne me semblerait difficile.

ESOMS § 3

Un jour, après la sainte communion, en faisant mon action de grâces avec un ardent désir de faire quelque chose pour Dieu, ce Bien-Aimé de mon âme me dit intérieurement : si je ne serais pas bien aise de souffrir toutes les peines que méritaient mes péchés et ceux de mes Sœurs[110], afin qu'il fût glorifié de toutes ces âmes ? En même temps, je lui offris mon âme et tout mon être pour en faire selon sa volonté ; quand mes peines devraient durer jusqu'au jour du Jugement, pourvu qu'il fût glorifié, j'en serais

---

107 Vraisemblablement pour l'une de ses compagnes de noviciat, et non pour sa mère, comme on l'a écrit parfois. Au monastère toutes ont un droit égal à l'affection et soutien des sœurs, il n'est pas juste de privilégier une amitié ; d'autant que s'occuper l'esprit à des particularités détourne de l'attention à Dieu, c'est cela que lui reproche le Bien-Aimé. Cf. plus loin § 21 "les amitiés particulières détruisent la charité commune et le silence".

108 Complément dans les Mss. 3 et D 2 : "Depuis ce temps, je me sentis si détachée de toutes les créatures qu'elles m'étaient toutes fort indifférentes en amitié." Ceci ne doit pas tromper : il n'y a pas d'indifférence mais la volonté de ne pas marquer de différence, et c'est toujours en vue d'une amitié véritable. Sa délicatesse de cœur se manifestera jusqu'à la fin de sa vie dans sa correspondance, seulement elle veut aimer en Dieu, pour Dieu, pour le bien de l'autre, non pour se rechercher elle-même.

109 Ce "voir intérieurement", tout comme plus haut "m'en ayant reprise intérieurement", ne signifie pas des visions comme il y en aura par la suite. Nous la verrons plus tard parler de "première fois" quand il s'agira de véritables visions et apparitions. Le présent dialogue se déroule dans la méditation, où elle a une sensibilité très vive pour saisir les choses de Dieu.

110 Il la prépare dès les débuts à sa mission envers ses Sœurs, sa communauté ; nous voyons à l'œuvre la générosité de sa réponse spontanée, c'est ce qui explique tout ce qui lui sera demandé plus tard : le Seigneur n'a jamais forcé sa liberté.

contente. A l'oraison, je le priai de me faire connaître le moyen de contenter le désir que j'avais de l'aimer. Il me fit voir que l'on ne lui peut mieux faire voir son amour qu'en aimant le prochain pour l'amour de lui et que je devais m'employer à en procurer le salut et qu'il fallait oublier mes intérêts pour épouser ceux du prochain dans mes prières et dans tout ce que je pourrais faire de bien, par la miséricorde de Dieu. Et, ne sachant ce que cela voulait dire, il me fit connaître que c'était le rétablissement de la charité qu'il demandait[111], puisque, par les manquements que l'on y avait faits, l'on s'était séparé de lui, qui est la charité même et que ces membres à demi pourris et prêts à être coupés lui faisaient de grandes douleurs et que, si ils n'avaient pas reçu leur châtiment, que ce n'était que par l'intercession de sa sainte Mère, à qui je devais avoir une grande dévotion. Je remerciai sa bonté de la grâce qu'il nous avait faite par l'intercession de cette sainte Mère et fus si vivement touchée de cela que j'aurais bien accepté toutes sortes de peines, même celle du Purgatoire, pour jusqu'au jour du Jugement, pour satisfaire à sa bonté et accomplir ce qu'il désirait de moi.

ESOMS § 4

Comme il me semblait de perdre le temps à l'oraison, parce que je demeurais souvent sans me pouvoir appliquer à mon point d'oraison[112] et dans une impuissance si grande que je sentais mon cœur comme saisi de la présence de Dieu, sans autres mouvements ni affections que d'aimer mon Dieu et un désir bien grand de souffrir pour ce même amour, j'ai fait mon oraison de deux ou trois paroles comme celle-ci : «Non, mon Dieu, jamais je ne vous résisterai !» Et, d'autres fois, je l'ai faite en répétant ces paroles : «Il me suffit que je sois comme vous le voulez, ô mon Bien-Aimé, en votre présence.» Et, une fois, je disais : «Oh ! qu'il est beau le Bien-Aimé de mon âme ! pourquoi ne le peux-je pas aimer parfaitement ? »

ESOMS § 5

Une fois, me plaignant[113] à Notre-Seigneur de ce que je demeurais sans rien faire à sa sainte présence, j'entendis ce reproche intérieur : «Si je te veux en ma présence sourde, muette et aveugle, n'en dois-tu pas être contente ?» Je demeurai satisfaite pour cette fois.

ESOMS § 6

Pendant ma solitude[114], ce divin Jésus me fit bien connaître que toutes ces inquiétudes ne provenaient que de la recherche de moi-même, qui me mettait en danger de le perdre en me perdant par ma trop grande curiosité, me disant que : lorsqu'il fait sa demeure dans une âme, il voulait un entendement sans curiosité, un esprit sans jugement et un jugement sans volonté et un cœur sans mouvements autres que ceux de son amour. En même temps, je m'offris à sa bonté, me mettant dans une entière dépendance et soumission à sa volonté, proposant de ne lui point faire de résistance.

---

111 La Visitation de Paray est alors dans une situation bien particulière et unique dans l'Ordre : depuis 45 ans (sa fondation, en 1626) les sœurs n'ont jamais pu élire que deux supérieures parmi elles, toujours elles ont dû demander de l'aide aux autres communautés. Cela en dit long sur les difficultés de relations dans ce monastère.

112 Pour conduire les sœurs à la vie d'oraison, les formatrices proposaient chaque jour quelque parole ou mystère de la vie du Christ à méditer durant le temps proprement appelé "l'oraison". Ce sujet de méditation était appelé le "point d'oraison".

113 variante des Mss 3 et D 2 : «Mais comme il me venait souvent des inquiétudes que je perdais mon temps, et je m'en plaignais souvent aux personnes qui me conduisaient, il me disait qu'il fallait demeurer ainsi puisque Dieu le voulait, et une fois pendant ma solitude…

114 On appelle "solitude", à la Visitation, les temps de retraite où une sœur vit dans le silence, partiellement à l'écart de la communauté. La Sainte parle ici de sa retraite de profession ; elle prononça ses vœux le 6 novembre 1672. La profession est ordinairement précédée d'une solitude de dix jours.

ESOMS § 7

2 novembre 1672

Le jour des Trépassés , m'étant mise devant le saint Sacrement pour lui faire amende honorable de l'abus que j'ai fait de ses grâces, tant dans l'usage des sacrements que dans l'oraison, m'immolant à sa volonté, lui demandant de recevoir le sacrifice d'holocauste que je désirais lui faire, le suppliant de l'unir au sien, il me dit : «Souviens-toi que c'est un Dieu crucifié que tu veux épouser ; c'est pourquoi il te faut rendre conforme à lui, disant adieu à tous les plaisirs de la vie, puisqu'il n'y en aura plus pour toi qu'il ne soit traversé de la croix.»

ESOMS § 8

M'étant mise à considérer ce divin Sauveur sur la Croix où il est mort pour tous, il me dit qu'il fallait m'attacher à celle qu'il me donnerait, qui serait si rude que, si je n'étais soutenue de son bras, qu'il me serait impossible d'y rester et qu'il m'avait amenée dans cette maison[115] pour satisfaire à sa justice qui était irritée et qu'il ne pouvait être apaisé que par le sacrifice d'une victime. Cela me jeta dans une grande crainte, ne sachant ce que cela voulait dire. Je lui dis avec confiance : «Mon Dieu, faites-moi connaître ce qui irrite votre justice ». Il me semble qu'il me disait que c'étaient des péchés cachés aux yeux des créatures et qui ne le pouvaient être aux siens. Et, ne connaissant pas si toutes ces choses étaient des productions de la nature ou, peut-être, du démon qui voulait m'épouvanter... Mais, je demeurai soumise à Dieu et à mes supérieures, étant résolue de mourir plutôt que de manquer à faire ce qu'elles m'ordonneraient.

ESOMS § 9

Une veille de communion, je demandai à mon Jésus d'unir mon cœur au sien, puisque c'était là toute ma prétention. Et, me disant comme se pourrait-il faire d'unir le néant au tout : « je sais que cela ne se peut que par votre amour ». Et, me faisant voir par la suprême pointe de l'entendement[116] ce beau Cœur plus éclatant qu'un soleil et d'une infinie grandeur et un petit point qui ne semblait qu'un atome et qui était tout noir et défiguré, mais qui faisait tous ses efforts pour s'approcher de cette belle lumière ; mais, c'était en vain si ce Cœur amoureux ne l'eût attiré lui-même, en disant : «Abîme-toi dans ma grandeur et prends garde de n'en jamais sortir, parce que, si tu en sors, tu n'y rentreras plus.». Et je trouve mon cœur tellement lié à l'oraison, que je suis quelquefois comme si je n'en avais plus de jouissance, et dans une paix si grande, que je n'ai d'autre inquiétude que de ne pas aimer mon Dieu et que je n'emploie pas bien mon temps en l'exercice de son saint amour. Et, m'imaginant quelquefois que c'était le démon qui me tenait ainsi, je disais à Dieu : «Faites-moi connaître les ruses du démon afin que je les évite.» Mais mon Bien-Aimé m'a fait entendre que le démon ne pouvait connaître l'intérieur que lorsque l'on en donnait[117] quelque signe extérieur et qu'il ne pouvait donner la paix à un cœur.

ESOMS § 10

Et, comme il n'y avait point de temps qui me fût plus agréable que celui de la nuit, comme étant plus propre à m'entretenir avec mon Bien-Aimé, je priais quelquefois mon bon ange qu'il m'éveillât. Je sentais mon cœur tout rempli de Dieu, dont l'entretien m'était si doux que, souvent, j'y passais des trois heures, sans autres mouvements ni sentiments que d'amour, sans qu'il fût à mon pouvoir de me rendormir. Une fois, me voulant tourner pour me soulager une épaule qui me faisait mal, il me dit ces paroles

---

115 Il est ici bien manifesté que c'est à dessein que le Seigneur a choisi cette communauté de Paray, laquelle était en difficulté sur le plan de la charité fraternelle.

116 "À la suprême pointe de l'entendement" : expression de saint François de Sales. Là encore il lui fait "entendre" c'est à dire il lui fait comprendre dans sa méditation, il ne s'agit pas encore des Apparitions.

117 *Mss.* 3 et D 2 *:* «connaissance par quelque signe extérieur ».

que : lorsqu'il portait sa Croix, il ne la changeait pas de côté pour se soulager. Cela me fit bien voir qu'il me fallait retrancher toutes sortes de commodités. Je ne me pouvais plus tenir sur le côté gauche, n'y pouvant respirer, à cause d'une impuissance secrète qui m'ôtait souvent l'usage des soupirs à l'oraison, où mon esprit n'avait plus d'objet que mon Jésus, qui me demandait souvent si je l'aimais. A ces paroles, je me sentais une si vive douleur, que je ne pouvais répondre autre chose sinon : «Vous savez bien, ô mon divin Amour, qu'il m'est impossible de vous dire le désir que j'ai de vous aimer !» Et comme il me disait souvent qu'il fallait que je lui fisse une solitude dans mon cœur, où il voulait que je lui tinsse fidèle compagnie et que, là, il m'apprendrait à l'aimer, il est vrai qu'il n'y avait plus de plaisir pour moi que dans ce petit cabinet de mon cœur, où je trouvais toujours mon Époux. Et les occupations extérieures n'interrompaient pas ces doux entretiens, où il me disait qu'il fallait[118] renoncer à tous plaisirs, puisque lui seul m'était suffisant. Je ne voyais, en toutes mes actions, qu'infidélités, qu'ingratitudes et abus de ses grâces et perte de temps. C'est ce qui me faisait tenir comme des gages précieux de son amour les petites souffrances, humiliations et abjections qui m'étaient plus chères qu'un trésor, n'en pouvant perdre les occasions qu'avec un sensible regret.

ESOMS § 11

Le sixième mois après ma profession, l'on me commanda d'écrire ce qui se passait dans mon intérieur[119] et j'y sentais de la difficulté. Mon Dieu me dit : «Pourquoi refuses-tu d'obéir à ma voix et d'écrire ce qui vient de moi et non de toi, qui n'y as aucune part qu'une simple adhérence ? Considère ce que tu es et ce que tu mérites et tu pourras connaître d'où vient le bien que tu possèdes. Pourquoi crains-tu, puisque je t'ai donné pour asile le lieu où tout est rendu facile ?» Je me sentis un grand désir d'obéir sans délai.

ESOMS § 12

Lorsque je m'éveille, il me semble trouver mon Dieu présent, auquel mon cœur s'unit comme à son principe et sa seule plénitude. C'est ce qui me donne une soif si ardente d'aller devant le saint Sacrement, que les moments que je demeure à m'habiller me durent des heures. Et je me sens une douleur si vive et si pressante, que je me sens liée et serrée si fortement qu'il m'est impossible d'y résister. Je m'en vais, comme une malade languissante, me présenter à mon médecin tout-puissant, hors duquel je ne peux trouver de repos ni de soulagement à ma douleur, qui est au côté gauche et à la poitrine. Je me tiens à ses pieds comme une hostie vivante qui n'a d'autre désir que de lui être immolée et sacrifiée, pour me consommer comme un holocauste dans les pures flammes de son amour, où je sens mon cœur se perdre comme dans une fournaise ardente. Il me semble que mon esprit s'éloigne de moi pour s'aller perdre dans l'immense grandeur de Dieu, sans qu'il soit à mon pouvoir de l'appliquer à mon point d'oraison ; mais seulement, il se contente de cet unique objet[120]. Mon entendement demeure dans un aveuglement si grand, qu'il n'a aucune lumière ni connaissance que celle que ce divin Soleil de justice lui communique de temps en temps, dont je n'ai d'autre impression ni mouvement que celui de l'aimer, dont je me sens quelquefois si pressée, que je voudrais donner ma vie mille fois pour lui témoigner le désir que j'ai de l'aimer. Et c'est en ce

---

118 *Mss.* 3 et *D* 2 : « dire adieu à tous les autres plaisirs, puisque lui seul était suffisant pour me donner tous ceux que je pouvais souhaiter ; aussi je ne trouvais plus de repos qu'en lui ». Ce n'est pas une spiritualité doloriste qui rechercherait assidûment les privations : il veut qu'elle trouve son plaisir et son repos en Lui.

119 Ce sont précisément les écrits que nous sommes en train de lire. Ces écrits, qui couvrent la période 1672 à juin 1678, ne sont destinés qu'à sa seule supérieure… Mais le Seigneur Jésus – qui a fait qu'on les lui commande – avait d'autres projets !

120 *Mss.* 3 et *D* 2 : «où il trouve une plénitude si grande que tout le reste lui est indifférent et inutile ; mais mon entendement demeure...»

temps que j'emploie toutes mes forces pour l'embrasser, ce Bien-Aimé de mon âme ; mais ce n'est pas des bras du corps, mais des intérieurs, qui sont les puissances de mon âme, qui reçoit un contentement si grand, que la mort me serait plus douce que cette séparation qui me laisse comme tout enivrée, sans savoir ce que je fais à l'oraison, qui m'est si courte, que j'adresse souvent mes plaintes à mon Dieu, disant : « Cher Amour de mon âme, quand sera-ce que ces moments, qui me sont si rigoureux par leur légère course, n'auront plus le pouvoir de limiter mon bonheur ? » Le plus souvent, je m'en vais sans autre préparation que celle que mon Dieu fait en moi, par des attraits si puissants qu'il me semble que ma poitrine est toute traversée de rasoirs, ce qui m'ôte souvent le pouvoir de soupirer, n'ayant de mouvement que pour respirer avec bien de la peine, demeurant comme cela quelquefois tout au long de l'oraison, mon corps souffrant avec mon Jésus et mon esprit se réjouit en l'aimant. Mais, c'est là où la partie inférieure[121] n'a pas grand plaisir, parce qu'elle ne voit et ne connaît ce qui se passe en la partie supérieure de mon âme qui, s'oubliant soi-même, n'a d'autres désirs que de s'unir et se perdre dans son Dieu, qui, me faisant sensiblement sentir sa divine présence, découvrant ses bontés à mon âme et son amour liant en même temps toutes mes puissances, je demeure sans lui pouvoir rien dire pour lui témoigner mon amour, ce qui m'est un si rude tourment que, quoique la douceur en soit bien grande, je ne laisse de faire tous mes efforts pour sortir de cet état ; mais c'est en vain. Mon Dieu voit avec plaisir mes peines inutiles, sans me donner aucun secours, ce qui fut cause qu'une fois, me sentant pressée de l'aimer et ne pouvant exprimer mes pensées, je lui dis simplement : « Mon Seigneur, il semble que vous vous moquez de la peine que mon cœur a à vous témoigner son amour. Oui, parce que tu n'en as plus la jouissance et j'en connais tous les mouvements.» Et je demeurai en repos. Voilà les plus ordinaires occupations de mon oraison, non pas que je fais, mais que mon Dieu fait en moi[122], sa chétive créature, puisque j'en sors, le plus souvent, sans savoir ce que j'y ai fait, ni sans faire aucune résolution, demande ni offrande que celle de mon Jésus à son Père éternel, en cette sorte : « Mon Dieu, je vous offre votre Fils bien-aimé pour mon action de grâces pour tous les biens que vous me faites ; pour ma demande, mon offrande, pour mon adoration et pour toutes mes résolutions, et enfin, je vous l'offre pour mon amour et mon tout. Recevez-le, Père éternel, pour tout ce que vous désirez que je vous rende, puisque je n'ai rien à vous offrir qui ne soit indigne de vous, sinon Celui dont vous me donnez la jouissance avec tant d'amour.»[123]

ESOMS § 13

Mais, la nature et l'amour-propre[124] me livrent de furieux assauts en me faisant entendre que je perds mon temps et que je suis dans la voie de perdition, ce qui me met quelquefois hors de moi et me trouble si fort que je ne sais à qui recourir, sinon à mon Dieu, que je trouve toujours prêt à me secourir, car, pour chasser l'inquiétude de mon âme, il me fait jouir de la paix et douceur de sa divine présence, qui me remet aussitôt

---

121 elle se réfère ici à saint François de Sales, qu'elle étudie au noviciat (encore pendant deux ans après sa profession) où elle distingue les mouvements de la partie inférieure et la partie supérieure de l'"âme.

122 *Mss.* 3 et *D* 2 : «avec moi ».

123 À partir de sa profession religieuse et jusqu'à la fin de sa vie, sainte Marguerite-Marie aura ainsi conscience (cf. sa retraite de préparation à la mort) que la véritable offrande est celle de Jésus au Père, et que sa vocation personnelle est de s'y unir : c'est proprement la théologie du sacerdoce mystique des baptisés qui se déploie à travers l'expérience qu'elle nous livre ; non pas (comme on l'a parfois écrit) un exemple de spiritualité victimale : le mot "victime" qu'elle emploie fréquemment ne doit pas tromper, il s'agit toujours d'union au Christ Jésus.

124 *Mss.* 3 et *D* 2 : «qui ne sont jamais contents s'ils ne voient et ne connaissent tout ce qui se passe en nous ».

dans une grande confiance, par ces paroles qu'il me répète souvent : que l'enfant ne périra pas entre les bras d'un père tout-puissant. C'est ce qui me fait abandonner sans cesse à sa divine volonté, afin qu'il agisse en moi selon l'étendue de son bon plaisir, sans avoir aucun égard à mes satisfactions, soit que je me perde ou que je me sauve, pourvu que j'accomplisse cette aimable volonté, qui m'est si chère que j'aimerais mieux que mon corps fût abîmé dans l'enfer et exposé à toutes les furies infernales, que de faire aucune chose contraire au bon plaisir de Dieu, auquel je me veux soumettre aveuglément, même ès choses qui me sont plus difficiles à concevoir, comme celle de voir un Dieu si grand et si puissant faire tant de grâces à une si misérable créature qui en fait un continuel abus.[125]

ESOMS § 14

Je sens mon cœur embrasé d'une flamme secrète et intérieure qui abîme en soi toutes mes douleurs. Il ne m'en reste plus qu'une plaie que je sens un peu au-dessous du cœur, qui m'est mille fois plus délicieuse. Le feu qui me consomme me rend comme si je n'avais plus de pouvoir sur mon cœur, et, s'étendant quelquefois par toute ma poitrine jusque sur mon visage, m'enivrant d'une telle douceur que je ne sais où je suis, ni ce que je fais, et cela est plus particulièrement lorsque je communie fréquemment. C'est ce qui me cause une soif si ardente qu'il me semble que rien n'est capable de me désaltérer, sinon mon Dieu, qui me donne un si grand désir de la sainte communion, que rien n'est capable de me donner une joie si sensible que ce pain d'amour, après la réception duquel je demeure comme anéantie devant Dieu, qui me dure environ un demi-quart d'heure, pendant lequel tout mon intérieur est en un profond silence, pour écouter la voix de Celui qui fait tout le contentement de mon âme.

ESOMS § 15

Une fois, il me disait que mon cœur était un tableau animé, sur lequel il voulait peindre une image animée, qui ne me laisserait plus de repos, me causerait des douleurs plus aimables que rigoureuses. Il est vrai que je n'ai aucune, soit humiliation ou mortification, qu'il n'y ait plus de douceur que d'amertume.

ESOMS § 16

Mon plus grand contentement est d'être devant le saint Sacrement, où mon cœur est comme dans son centre. Je lui dis : « Ô mon Jésus et mon Amour, prenez tout ce que j'ai et tout ce que je suis et me possédez selon l'étendue de votre bon plaisir, puisque tout ce que j'ai est à vous sans réserve. Transformez-moi tout en vous, afin que je n'aie plus de pouvoir de m'en séparer un seul moment et que je n'agisse plus que par les mouvements de votre pur amour !»

ESOMS § 17

Et, quoique la lecture ait été un de mes plus grands délices, elle est maintenant un petit supplice, n'y pouvant appliquer mon esprit non plus que sur un autre sujet[126], sinon de mon Dieu seul partout, le voyant seul dans tous ses mystères ; et, si j'y considère quelque autre objet, ce n'est pas pour m'y arrêter longtemps, car lui seul suffit à mon

---

125 C’est là la clef de l’expression de sa propre misère et grande indignité ; on la rencontre si souvent dans ses écrits qu’à première vue cela semble même excessif. C’est parce qu’elle a un sentiment si puissant de la grandeur de Dieu que cela la plonge dans un degré de confusion que nous ne saurions imaginer.

126 Ici, et en plusieurs autres endroits de ses différents écrits, nous apprenons que, au moins à partir de 1677 mais sans doute bien avant, elle ne "sait" plus lire. Or jusque son entrée au monastère nous savons qu’elle ne lisait, abondamment mais presque exclusivement, que des vies de saints. Puis, jusqu’à sa sortie du Noviciat (fin 1674) les formatrices lui ont fait lire les écrits de l’ordre, ses propres écrits témoignent d’ailleurs de la connaissance approfondie qu’elle en avait acquise. Les auteurs de l’École française (au rebours de ce qui a été parfois affirmé) n’ont guère dû avoir influence sur elle : elle a recopié de sa main quelques prières qui circulaient sur feuillets parmi les monastères ; elle a aussi entendu des lectures au réfectoire, et des rapports de lectures dans sa communauté puisque cette dernière puisait volontiers dans l’École française. Mais saint François de Sales a lui-même influencé ces auteurs, et c’est sans doute lui l’origine de ce qu’on a cru trouver de l’École française chez sainte Marguerite-Marie.

cœur et à mon esprit, qui ne voudrait rien autre que de demeurer tout simplement à sa sainte présence, sans point faire d'actes, sinon d'amour. Et c'est comme cela que je passe souvent les jours, qui ne sont jamais assez longs pour aimer mon Dieu, qui est la vie de mon âme. Et tout mon désir serait de demeurer toujours en silence ou de ne parler que de Dieu, où mon cœur trouve une si grande délectation qu'il ne s'en pourrait jamais lasser. Il est vrai que tous autres discours me sont un petit martyre, parce que, de grande parleuse que j'étais, je suis tellement devenue bête, que je ne sais rien et me plais tellement dans mon ignorance, que je ne désire rien savoir sinon Jésus crucifié. Pour mes prières vocales, je les fais comme par force ; j'en dis beaucoup sans savoir si je les ai dites, parce que mon cœur ne s'y applique pas. Il demeure comme insensible à la joie comme à la tristesse, qui ne le pénètre pas depuis qu'il a été navré d'une certaine blessure qui se renouvelle souvent, sentant mon cœur traversé comme d'un fer brûlant. Celle-ci m'étant ordinaire m'est plus aimable que la vie. Mais, toutes ces choses me seraient beaucoup plus chères, si je connaissais qu'elles sont de Dieu, qui me fait souvent des reproches de ce que j'oppose mes opérations aux siennes[127], ce qui me met quelquefois dans une si grande confusion, que je n'oserais paraître en sa sainte présence, si lui-même ne me redonnait une entière confiance en me disant que sa miséricorde surpasse mes ingratitudes[128]. Mais, ce qui me tourmente le plus est de paraître devant sa bonté dénuée de bonnes œuvres[129], ce qui me donne une grande appréhension d'aller à l'oraison, où je ne laisse de trouver mon Dieu avec autant de douceur que de coutume ; mais je demeure à ses pieds dans un grand anéantissement à la vue de ma misère. Je ne sais que faire que de lui demander pardon, me confessant indigne de ses miséricordes.

ESOMS § 18

Rien ne me touche plus que lorsque l'on me parle de l'abus des grâces de Dieu. Celui que j'en fais est si grand que je n'y peux penser sans trembler, parce que je n'ai rien en moi qui ne mérite des châtiments éternels. Et c'est dans cette vue que je demande à Dieu qu'il m'efface du souvenir des créatures. Il est vrai que ce Seigneur plein de bonté, me jugeant indigne de participer aux amertumes de sa Passion, ne me donne que des douceurs. Trois semaines avant Pâques, toutes les douleurs intérieures que je sentais s'abîmèrent dans un feu intérieur dont je ne peux exprimer les effets, sinon que, lorsque je sortais du chœur, mon cœur sentait une sensible séparation.

ESOMS § 19

Après avoir demeuré longtemps sans pouvoir chanter à l'office, ce qui ne m'était pas une petite peine, tant à cause de la joie que j'avais à chanter les louanges de mon Dieu que parce que je regardais cette impuissance comme un juste châtiment à ma négligence, ce qui me cause beaucoup d'humiliation... Et la veille de la Visitation[130], à Matines, ayant fait plusieurs efforts inutiles pour chanter à *l'Invitatoire,* ayant même peine à suivre le chœur en psalmodie, au premier verset du *Te Deum,* je me sentis toute pénétrée d'une puissance à laquelle toutes les miennes s'appliquèrent d'abord[131] en esprit

---

127 *Mss.* 3 et *D* 2 : « reproches intérieurs de mon peu de soumission à ses volontés et de ce que j'oppose et préfère mes opérations ».

128 *Mss.* 3 et *D* 2 : « surpasse de beaucoup mes ingratitudes ».

129 *Mss.* 3 et *D* 2 : «que quelque fois à la fin du jour, il me fait paraître devant sa bonté, dénuée de toutes bonnes œuvres. C'est ce qui me donne une appréhension si grande que je voudrais ne respirer que pour lui seul.»

130 **???** Probablement, le let juillet 1673, car, ayant commencé d'écrire vers avril de cette année 1673, elle dit : « la veille de la Visitation» comme un récit qui s'enchaîne. Elle devait encore, en cette fête titulaire et très solennelle de son Ordre, recevoir d'autres grâces extraordinaires. (Cf. Fragments, II - Lettre LXXXIX).

131 *D'abord* = dès l'abord, aussitôt, *dans le sens ancien.*

d'hommage et d'adoration. Et, ayant mes bras croisés dans nos manches, une divine lumière s'y vint poser en la figure d'un petit enfant, ou plutôt d'un soleil éclatant[132], qui me fit dire, dans un profond silence : « Mon Seigneur et mon Dieu, par quel excès d'amour abaissez-vous ainsi votre grandeur infinie ? - Je viens, ma fille, te demander pourquoi tu me dis si souvent de ne me point approcher de toi ? - Vous le savez, ô mon Souverain, que c'est que je ne suis pas digne de m'approcher de vous, et bien moins de vous toucher ! - Apprends que plus tu te retires dans ton néant, plus ma grandeur s'abaisse pour te trouver.» Mais, craignant que ce ne fût un ange de Satan, je lui fis cette demande : « Si c'est vous, ô mon Dieu, faites donc que je chante vos louanges à cette heure ! » Et, me mettant à poursuivre le *Te Deum* avec le chœur, je sentis ma voix libre et plus forte qu'elle n'avait jamais été. Le reste de Matines se passa ainsi, sans que toutes les caresses dont sa bonté m'honora me rendissent moins attentive à l'office ; mais seulement tout mon intérieur était puissamment lié à cette divine présence et occupé à l'honorer. Et à la fin, il me dit : « J'ai voulu éprouver le motif dont tu récites mes louanges, car si tu te fusses tenue un peu moins attentive à les dire, je me serais retiré.» Tout cela demeura si fort imprimé, qu'éloignant le sommeil de mes yeux, me fit trouver la nuit bien courte. Il est vrai que je lui demandais une grâce pour quelque personne, laquelle il ne me voulut pas accorder ni me rien répondre. Je vis bien que c'était mon indignité qui en était cause. Et, ayant gardé ma voix assez longtemps, je la perdis une seconde fois. Et l'ayant demandée à Notre Seigneur, il me fut répondu qu'elle n'était pas à moi et qu'il me l'avait prêtée pour m'obliger à croire et que je devais demeurer contente en la perdant comme en la possédant. Et j'en suis demeurée depuis dans l'indifférence.

ESOMS § 20

Et pour toutes ces peines dont j'ai parlé, je ne trouve rien de si profitable à une âme, assurant qu'elle avance plus en un mois ou même dans une semaine de peines et d'afflictions, si elle les prend comme Dieu veut, qu'elle ne ferait dans une année entière pendant les douceurs et consolations, même les plus sensibles ; car les peines intérieures, reçues avec amour, ressemblent à un feu purifiant qui va consommant insensiblement en l'âme tout ce qui déplaît au divin Époux. Et ainsi, je suis assurée que ceux qui en font l'épreuve avoueront qu'il s'y fait beaucoup de chemin sans y prendre garde ; tellement que, si nous en avions le choix, une âme fidèle ne réfléchirait pas, mais embrasserait bien vite cette bien-aimée croix, quand même elle ne nous donnerait autre avantage que celui de nous rendre semblable à Notre-Seigneur crucifié, pouvant assurer que l'on souffre plus parmi les douceurs - pour peu d'amour que l'on lui porte - se regardant proche de Celui qui, pour notre amour,' ne s'est chargé que d'opprobres et de souffrances, que si l'on se voyait conforme à lui. Ou bien, si cela n'est pas, disons que nous ne l'aimons pas et que c'est plutôt nous-mêmes que nous aimons : car l'amour pur ne peut rien souffrir de dissemblable aux amants et ne donne point de repos qu'il n'ait rendu l'amante conforme à son Bien-Aimé. Autrement, jamais elle n'en viendrait à l'union qui ne se fait que par la conformité. Mon Dieu m'ayant donc fait connaître que je me devais étudier à devenir une vivante image de son amour crucifié et que, pour cela, il fallait travailler à la destruction de tout mon être et effacer en moi la figure du vieil Adam, afin qu'il pût imprimer la sienne en moi, qui me ferait vivre d'une vie toute crucifiée, ennemie de toute

---

[132] Ceci est typique des visions de sainte Marguerite-Marie : elle les exprime comme elle peut, mais elles ne sont pas matérielles et son langage n'est pas descriptif. Il s'agit bien de Jésus enfant, mais n'imaginons pas un ravissant bébé qu'elle s'occuperait à beaucoup cajoler, c'est "plutôt un soleil éclatant" et le dialogue n'a rien d'enfantin ; les "caresses" selon le sens du XVIIè siècle n'ont rien des cajoleries qu'on imaginerait : s'il se montre enfant c'est pour manifester la confiance d'un abandon entre ses mains, tel qu'il désire la voir elle-même abandonnée entre les siennes (cf. plus loin le § 54). Et il réclame d'elle l'attention soutenue à l'action liturgique qu'elle est en train d'accomplir, condition sine qua non pour qu'il reste présent.

satisfaction terrestre et humaine et que, lorsque cette image serait conforme à la sienne, il l'attacherait à la Croix, ce fut là toute mon occupation ; car, dès que mon divin Maître m'avait donné une leçon, j'y demeurais jusqu'à ce qu'il m'en donnait une autre, n'étant pas à mon pouvoir de faire autre chose pour aucun de mes exercices, soit de la sainte communion, de la messe et autres, me présentant à Notre-Seigneur en qualité de son image souffrante, afin qu'il lui plût achever ce qu'il avait commencé, lui faisant un continuel sacrifice de tout mon être, pour être détruite et anéantie et mise en tel état qu'il lui plairait, sans exception que celle de son bon plaisir. Depuis le jour que j'ai eu le bonheur d'être l'épouse d'un Dieu crucifié, je ne me souviens pas d'avoir été sans cette aimable livrée de la croix, commençant par le jour de ma profession que j'en eus une très sensible à la nature. Mais j'avoue que je ne me peux lasser d'admirer la bonté de mon Dieu.[133]

ESOMS § 21

mi-janvier **1673**

Au troisième mois après ma profession, un peu avant la fête de notre saint Fondateur, il[134] me fit voir, pendant mon oraison, que les vertus qu'il avait toujours souhaitées à ses filles c'étaient celles qui l'avaient toujours tenu uni avec Dieu, qui est la charité et l'humilité ; et que l'on était déchu de l'une et de l'autre : de la charité envers Dieu, lorsque nous ne regardons que les créatures en nos actions, ne cherchant que leur approbation, sans nous soucier que nous nous rendons de très mauvaise odeur devant Dieu, qui détourne sa face de peur de voir ces actions. Et, à l'égard du prochain, les amitiés particulières détruisent la charité commune et le silence. Quant à l'humilité, c'était faute de se tenir en soi-même sur la vue de ses propres défauts que l'on jugeait mal des intentions du prochain au moindre signe de l'action que l'on voyait. «C'est ce qui me fait beaucoup de peine, voyant qu'elles résistent à la grâce et aux moyens que Dieu leur donne pour un parfait amendement.» Et comme c'était la trop grande douceur qui, s'étant glissée à la complaisance des créatures, était la cause de ces manquements et de beaucoup d'autres et qu'il fallait que ce fût par l'esprit d'une aimable rigueur et vigilance continuelle que tous ces défauts fussent réparés, puisque Dieu donnait les grâces nécessaires à chacune en particulier, si l'on s'en voulait servir. « Mais, je viendrai au jour de ma fête pour choisir toutes mes vraies filles qui posséderont mon vrai esprit et les écrirai dans mon cœur pour les offrir sans cesse à la divine Majesté, en odeur de suavité, pour suppléer aux imparfaites. » Et cela me revenait souvent dans la mémoire.

ESOMS § 22

Une fois, pendant l'assemblée[135], il me sembla que l'on me disait sans cesse que j'étais sur le bord d'un abîme ; et, comme je n'en savais pas l'explication, cela me tenait en peine. Je m'adressai à mon Dieu avec confiance. Je lui dis : « Unique Amour de mon âme, faites-moi connaître ce qui m'inquiète ! » Et aussitôt que je fus à l'oraison, il se présenta à mon âme, couvert de plaies, et me disant de regarder l'ouverture de son sacré Côté, qui était un abîme sans fond qui avait été fait d'une flèche sans mesure, qui est celle de l'amour, et que, si je voulais éviter cet abîme dont j'étais dans l'ignorance, il me fallait

---

133 Tout ce § 20 donne la clef de compréhension de ce désir de la souffrance si souvent exprimé par sainte Marguerite-Marie de façon qui nous déconcerte : elle veut souffrir parce qu'elle le voit souffrir. C'est une recherche de conformité, d'union, rien d'autre ; tout ici relève d'une spiritualité sponsale, non d'une spiritualité victimale telle qu'y aspireront nombre de saintes âmes, particulièrement fin XIXème siècle. Cette époque fera une relecture de ses textes, lorsqu'elle les découvre au moment de la béatification, relecture qui finalement dévie de l'enseignement de sainte Marguerite-Marie.

134 Ce § 21 entier rapporte son dialogue avec saint François de Sales, c'est lui que désigne "il" et la suite.

135 Assemblée quotidienne qui réunit les sœurs, tout en travaillant manuellement, pour entendre ce que chacune a retenu de plus remarquable dans sa lecture spirituelle : à cette époque, où il n'y avait pas tant de livres de spiritualité, c'était un moyen efficace, institué par saint François de Sales, pour approfondir sa culture religieuse. Ici, il s'agit donc d'une voix intérieure qu'elle entend au cours de cet exercice.

perdre dans celui-ci, par lequel on évitait tous les autres, et que c'était la demeure de tous ses amants, où ils rencontrent deux vies : l'une pour l'âme, l'autre pour le cœur. L'âme y rencontre la source des eaux vives pour se purifier et y recevoir la vie de la grâce que le péché lui avait ôtée ; et le cœur y trouve une fournaise d'amour, ardente, qui ne le laisse plus vivre que d'amour[136]. L'une s'y sanctifie et l'autre s'y consomme. Et, comme l'entrée en est petite, il faut être petit pour y entrer et être dénué de toute chose.

ESOMS § 23

Lorsque l'on eut fait l'ouverture du Jubilé[137], mon Jésus me faisant voir dans une sévérité de juge que ce n'était pas tant à cause des infidèles que sa justice était irritée que parce que son peuple choisi s'était révolté contre lui et qu'il se servait de la privauté qu'il avait proche de lui pour le persécuter ; et que pendant qu'il lui avait été fidèle il avait toujours lié les mains de sa justice pour laisser agir celles de sa miséricorde. «Mais, s'il ne s'amende, je leur ferai sentir le poids de ma justice vengeresse, puisque, une âme juste peut obtenir le pardon pour mille criminelles.» Pendant Matines, il me disait continuellement : « Pleure et soupire sans cesse mon Sang répandu inutilement sur tant d'âmes qui en font un si grand abus dans ces indulgences ; qui se contentent de couper les mauvaises herbes qui sont crues dans leurs cœurs, sans jamais en vouloir ôter la racine. Mais, malheur à ces âmes qui demeurent souillées et altérées au milieu de la source des eaux vives, puisqu'elles ne seront jamais purgées ni désaltérées !» Et m'adressant à son sacré Cœur[138], je lui dis : « Mon Seigneur et mon Dieu, il faut que votre miséricorde loge ici toutes ces âmes infidèles, afin qu'elles s'y justifient pour vous glorifier éternellement. » Et il me dit intérieurement : « Oui, je le ferai, si tu m'en veux promettre un parfait amendement. – Mais, vous savez bien, mon Dieu, que cela n'est pas à mon pouvoir, si vous-même ne le faites, en rendant efficaces les mérites de votre sainte Passion. » Il me fit connaître que la plus agréable prière que je pouvais faire pendant ce saint temps de Jubilé c'était de demander trois choses en son nom. La première : d'offrir au Père éternel les amples satisfactions qu'il a faites à sa justice pour les pécheurs sur l'arbre de la Croix, en le priant de rendre efficace le mérite de son Sang précieux à toutes les âmes criminelles à qui le péché a donné la mort, afin que, ressuscitant à la grâce, elles le glorifient éternellement. La deuxième : lui offrir les ardeurs de son divin Cœur pour satisfaire à la tiédeur de tant d'âmes lâches de son peuple choisi, en lui demandant que, par l'ardent amour qui lui a fait souffrir la mort, il lui plaise échauffer leur cœur tiède à son service et les embraser de son amour, afin qu'il en soit aimé éternellement. La troisième : d'offrir la soumission de sa volonté à son Père éternel pour lui demander, par les mérites d'icelle, la consommation de ses grâces et l'accomplissement de toutes ses volontés[139].

1676 1677

Quoique avec une répugnance mortelle, je ne laisse d'écrire, par obéissance, les grâces que mon Dieu m'a faites la troisième et quatrième année de religion[140].

---

136 *Mss.* 3 et *D* 2 : «que d'une vie d'amour ».

137 Très vraisemblablement, ainsi que l'a déterminé Mgr Gauthey pour l'édition 1915, le Jubilé ordinaire : Année sainte célébrée en 1675 à Rome et étendue en 1676 à l'ensemble du monde chrétien.

138 *Mss.* 3 et *D* 2 *:* « à la sacrée plaie du Côté ».

139 Sainte Marguerite-Marie est invitée ici au plein exercice du sacerdoce mystique des baptisés.

140 Années à dater de sa Profession (6 novembre 1672), donc 1676 - 1677.

ESOMS § 24

Notre Seigneur m'honora d'une de ses visites ; il me dit : «Ma fille, me veux-tu bien donner ton cœur pour faire reposer mon amour souffrant que tout le monde méprise ? - Mon Seigneur, vous savez que je suis toute à vous ; faites selon votre désir. » Il me dit : «Sais-tu bien à quelle fin je te donne mes grâces si abondamment ? C'est pour te rendre comme un sanctuaire où le feu de mon amour brûle continuellement et ton cœur est comme un autel sacré où rien de souillé ne touche, l'ayant choisi pour offrir à mon Père éternel des sacrifices ardents, pour apaiser sa justice et lui rendre une gloire infinie par l'offrande que tu lui feras de moi-même dans ces sacrifices, y unissant celui de ton être pour honorer le mien.»

J'avoue que, depuis ce temps, je sentais dans mon cœur un feu si ardent et si violent que j'aurais voulu le communiquer à toutes les créatures, afin que mon Dieu fût aimé. Et, demeurant dans cet état, mon occupation était de faire ce que mon divin Maître m'avait ordonné. Pour cela, je me prosternais la face contre terre, afin que, l'offrant à son Père éternel, m'abîmant dans mon néant, pour rendre hommage à sa grandeur.

ESOMS § 25

Une autre fois, ce Souverain de mon âme me dit : «Je te veux être toute chose - ta joie et ta consolation - mais je serai aussi ton supplice.» Je connus l'effet de ces paroles[141]. Entre ses perfections divines, celle qui devait effectuer ses promesses, qui était sa sainteté d'amour et de justice, je confesse qu'il est difficile à une créature d'en exprimer les effets, n'ayant jamais rien senti de si douloureux que cette sainteté de justice, qui s'imprime dans l'âme d'une manière si terrible, qu'elle voudrait se précipiter dans toutes les peines imaginables et s'immoler à souffrir celle des damnés plutôt que de paraître devant la sainteté de Dieu avec un seul péché. L'âme ressemble à une huile bouillante qui pénètre jusqu'à la moelle des os et rend le corps si insensible à toutes autres douleurs qu'elles lui semblent plutôt un rafraîchissement qu'une souffrance. Ce que je trouve de plus rigoureux, c'est la présence de mon Souverain, lorsqu'il m'en favorise en cet état. Il donne des impressions de sa pureté qu'il est impossible à l'âme de se supporter, se voyant dans un état si abominable. Elle voudrait pouvoir fuir et se cacher, mais c'est en vain : ce Dieu plein d'amour prend plaisir de la voir en cet état, lui fait trouver partout ce qu'elle fuit. Ce n'est pas qu'elle voulût, pour quoi que ce soit, perdre la vue de son Bien-Aimé, en faisant aucune action qui lui pût déplaire. Elle souffrirait mille morts à la vue de son indignité. Elle dit souvent avec saint Pierre : «Retirez-vous de moi, car je suis une pécheresse ! » Bien loin de désirer d'être délivrée de cet état souffrant, j'aurais voulu, à chaque moment, voir augmenter mes peines.

ESOMS § 26

La sainteté d'amour ne cause guère moins de souffrance, à la réserve que toutes ces peines donnent à l'âme des mouvements de joie et de contentement si grands qu'il n'est pas moins difficile de les exprimer. Elle donne à l'âme un désir si ardent d'être unie à Dieu qu'elle n'a de repos ni jour ni nuit, car le lit et la table lui semblent un gibet où elle ne va que pour se crucifier ; les conversations font son supplice. Dieu se faisant voir incessamment à l'âme et lui découvrant les trésors dont il l'enrichit et l'ardent amour qu'il a pour elle et le peu de correspondance qu'elle a, son amour la presse si vivement de l'aimer qu'il n'y a que le divin auteur de ces opérations qui puisse exprimer ce que c'est.

---

141 Il nous est sans doute difficile de saisir pleinement ce qu'elle veut exprimer, tout comme il lui est difficile de trouver les mots justes pour l'exprimer : l'expérience que le Seigneur lui donne à vivre est à l'évidence hors normes. Il faut garder présent à l'esprit qu'il s'agit toujours de "ce Dieu plein d'amour" et qu'il ne force en rien sa liberté : elle a "un désir si ardent d'être unie à Dieu" et l'a supplié cent fois "faites selon votre désir". Le langage de la joie est chez elle au moins aussi prégnant que celui de la douleur… et qui sommes-nous pour penser tout comprendre ?

Alors, l'âme n'a plus d'intérêts, ni de désirs et d'empressements que pour son unique Amour. Le reste lui semble superflu ou inutile.

ESOMS § 27

Mon Seigneur se présentant à moi me découvrit son Cœur amoureux : « Voici le Maître que je te donne, lequel t'apprendra tout ce que tu dois faire pour mon amour. C'est pourquoi tu en seras la disciple bien-aimée.» J'en ressentis une grande joie et ne savais quelle action de grâces en rendre à mon libérateur. Je me trouve si abandonnée à ce divin Maître d'amour que je n'ai pas le pouvoir de recourir ailleurs dans mes nécessités ou difficultés, pour grandes ou petites qu'elles soient. Je me tenais prosternée à ses pieds, en esprit, lorsque je ne le pouvais de corps dans tous mes exercices, lui faisant amende honorable pour tous les cœurs qui lui étaient consacrés, pour les injures qu'il en recevait, me tenant devant lui en qualité de la disciple bien-aimée de son Cœur, qui était mon repos, ma retraite et ma force dans mes faiblesses, lorsque, me trouvant accablée de peine et douleur, causées par sa sainteté de justice qui me réduisait à deux doigts de la mort. Mais, lorsqu'il me voyait à cette extrémité, il me disait : «Viens prendre du repos, pour souffrir plus courageusement.» Je me sentais abîmée dans cette fournaise d'amour où je ne pensais plus qu'à l'aimer, m'en sentant des mouvements si forts et violents, qu'il me semblait que mon âme s'allait séparer de mon corps, qui se trouvait si lassé, que je ne pouvais mettre un pied devant l'autre. Il me fallait faire une violence continuelle, crainte qu'on ne s'en aperçût. Il me semblait que la tranquillité de la nuit n'était que pour me faire jouir des embrassements et amoureux entretiens de mon divin Époux, avec lequel les heures ne m'étaient que des moments. Quand je sens mes forces épuisées, je l'appelle à mon secours, lui disant : «Vous êtes ma force et mon soutien ! » Ce qu'il m'a fait sentir sensiblement.

ESOMS § 28

Comme toute ma consolation est au saint Sacrement, j'y passais tout le temps qui m'était libre. Notre Seigneur me pressait si fort de l'y aller trouver, que, quand je résistais, il me mettait dans un état qu'il me serait difficile d'exprimer, tant je me sentais de peines, qui n'étaient pas moindres lorsque j'y demeurais quand l'obéissance m'appelait ailleurs. Je sentais une douleur comme si l'on m'eût arraché le cœur. En sortant de l'oraison, je disais : « Ô mon Jésus, ne pouvant demeurer en votre présence, j'aimerais mieux mourir que de me séparer de vous par le péché. Venez avec moi pour sanctifier ce que je ferai, puisque tout est pour vous !» Je le serrais sur mon cœur selon qu'il m'avait appris de faire pour me tenir partout contente. Comme l'on me disait que c'était se vouloir montrer singulière[142] que de demeurer au chœur plus que les autres, je résolus de rester à notre cellule ; mais il ne fut pas à mon pouvoir. Après avoir résisté quelque temps, je fus contrainte de quitter ce que je faisais pour aller à Celui qui m'appelait. Et, en allant, il me dit d'une voix irritée : «Apprends que, si tu te retires de ma présence, je te le ferai bien sentir et à toutes celles qui en seront cause. Je leur cacherai ma présence et elles ne me trouveront point lorsqu'elles me chercheront.» Je résolus de ne me plus mettre en peine de ce que l'on dirait.

ESOMS § 29

Une fois, me préparant pour la sainte communion, j'entendis une voix qui me dit : «Regarde, ma fille, le mauvais traitement que je reçois de cette âme qui me vient de recevoir[143]. Elle a renouvelé toutes les douleurs de ma Passion ! » Me jetant à ses pieds,

---

142 *Mss.* 3 et *D* 2 : «et plus dévote que les autres ».

143 Il s'agit donc d'une sœur de sa communauté, puisqu'à l'époque il est impossible aux sœurs de voir les personnes qui communient dans la chapelle extérieure.

saisie de crainte et de douleur pour les arroser de mes larmes que je ne pouvais retenir, lui disant : « Mon Seigneur et mon Dieu, si ma vie est utile pour réparer ces injures, quoique celles que vous recevez dans la mienne soient mille fois plus grandes, néanmoins me voilà votre esclave : faites de moi tout ce qu'il vous plaira. - Je veux que toutes les fois que je te ferai connaître le mauvais traitement que je reçois de cette âme, lorsque tu m'auras reçu, tu te prosternes à mes pieds, pour faire amende honorable à mon amour, offrant à mon Père éternel le sacrifice sanglant de la Croix pour cet effet, et offrant ton être pour rendre hommage au mien et pour réparer les indignités que je reçois dans ce cœur.» Je demeurai toute surprise d'entendre ces paroles d'une âme qui se venait de laver dans le précieux Sang de Jésus-Christ.

Mais j'entendis la même voix qui me dit : «Ce n'est pas qu'elle soit dans l'acte du péché mais dans la volonté qui n'est point sortie de son cœur, ce que j'ai plus en horreur que l'acte du péché même, car, c'est appliquer mon Sang sur une charogne corrompue, par mépris ; d'autant que la volonté au mal est la racine de toute corruption, incapable d'en recevoir aucun effet.» Je souffris, à ces mots, de grandes peines, demandant sans cesse miséricorde à Notre-Seigneur, qui me dit, un jour de Pâques, après l'avoir reçu : « J'ai ouï ton gémissement : j'ai incliné ma miséricorde sur cette âme.» Ce qui me consola fort.

ESOMS § 30

Sortant de l'oraison, pour aller couper le pain[144] des épouses de mon Bien-Aimé, qui me suivait avec un pesant fardeau qu'il voulait mettre sur mes épaules, qui auraient succombé sous le faix si lui-même n'avait été ma force, il me dit : « Si tu veux supporter le poids de ma sainteté de justice, je suis prêt de l'appesantir sur cette personne[145], » - me la faisant voir - aussitôt je me jetai à ses pieds, disant : «Consommez-moi plutôt jusque à la moelle des os que de perdre cette âme qui vous a coûté si cher... N'épargnez point ma vie ! je la sacrifie à vos intérêts. » Et, me relevant de terre, chargée d'un poids qui m'accablait si fort que je ne pouvais me traîner, je me sentais brûlée d'un feu si ardent qu'il me pénétrait jusqu'à la moelle des os. Et, me voyant réduite dans le lit, Dieu seul sait ce que je souffris ! Mes maux étaient grands et ne recevaient que de l'accroissement par les remèdes que l'on me faisait et le trop de soin qu'on avait de moi, qui aurais désiré de me voir délaissée de toutes les créatures, pour être conforme à mon Amour crucifié.

ESOMS § 31

Je me sentais une si grande faim de le recevoir, que je ne savais que faire, sinon de m'en prendre à mes yeux par leurs larmes, ce qui ne faisait qu'augmenter ma peine qui m'était représentée souvent par Celui-là même qui en était l'objet, semblable à celle des pauvres âmes du Purgatoire qui souffrent de la privation du souverain Bien ; car, nonobstant cet ardent désir qui me consommait, mon divin Maître me faisait voir mon indignité à le loger dans mon cœur, ce qui ne m'était pas une moindre peine que la première qui me pressait de m'en approcher ; et l'autre me faisait oublier mes intérêts pour n'en avoir que ceux de la gloire de mon Seigneur, qui me faisait désirer que plutôt mille fois je fusse abîmée aux pieds de Lucifer que de lui servir de temple où il serait déshonoré. C'étaient les deux peines qui me tourmentaient continuellement, ce qui me faisait demander souvent de me retirer de la sainte communion, malgré l'ardente faim qui me dévorait. Avant que d'aller trouver notre Mère en cette perplexité d'esprit, je

144 Nous savons que sœur Marguerite-Marie exerça successivement toutes les fonctions dans le monastère à l'exception de supérieure et de sœur portière. Elle exerçait donc en ce temps-là l'emploi de réfectorière.

145 *Mss.* 3 et *D* 2 : «religieuse de nom que voilà ».

m'adressais à mon divin Maître ; je le priais de faire connaître à celle qui me conduisait sa volonté, afin qu'elle m'ordonnât ce que je devais faire. Et puis, lui demandant de m'éloigner de la sainte table, bien loin que ma supérieure me l'accordât, elle me faisait tant de rebuts et de confusion de mon peu d'amour pour Dieu, que je m'en retournais toute confuse et soumise à ce que l'on voulait.

ESOMS § 32

Quelquefois, ce divin Maître, voilant le tableau de mes misères pour me découvrir celui de son amour, j'aurais souhaité qu'il m'eût été permis de le recevoir à la sainte communion, quand il m'aurait fallu marcher pieds nus sur un chemin de flammes. Cette peine ne m'aurait rien été en comparaison de la privation. Un jour de ma maladie[146], je me sentais fort pressée d'aller au chœur pour y communier. Il me semblait que la nuit ne serait jamais passée. Mais, comme je ne pouvais me soutenir, je voyais bien que ma prétention était vaine, si Celui qui m'attirait ne me donnait la force. Il ne différa pas de me secourir. Il me sembla que me touchant de sa main, il me dit : «Que crains-tu, fille de peu de foi ? Lève-toi et me viens trouver ! » Ce que je sentis si efficacement que je crus n'avoir plus de mal. M'étant donc levée, à l'insu de l'infirmière, qui me fit recoucher, quelle assurance que je lui pusse donner de ma santé, notre Mère me reprit de l'attache que j'avais à ma volonté. Je ne lui en dis pas le sujet, crainte que ce ne fût une imagination et qu'elle le crût une vérité.

ESOMS § 33

Un jour de l'Annonciation, à mon oraison, une des grâces que je reçus de Notre-Seigneur, c'est qu'il me fit connaître que je devais honorer ses abaissements par vingt-quatre *Verbum Caro,* pour honorer les heures qu'il a demeuré dans les flancs virginals de sa sainte Mère, me promettant que ceux qui s'y rendraient fidèles ne mourraient point sans recevoir le fruit de son Incarnation par les saints Sacrements[147].

ESOMS § 34

Une fois, après la sainte communion, il me dit : « Ma fille, lequel aimerais-tu mieux : me recevoir indignement et, qu'après, je te donnerais mon paradis ; ou bien, te priver de la communion pour me voir plus glorifié, et après cette privation, que l'enfer fût prêt à t'engloutir ?» Mais l'amour eut à l'instant fait le choix et la réponse, disant de la plus forte ardeur de mon cœur : «Ô mon Seigneur, ouvrez ces abîmes et vous verrez que le désir de vous glorifier m'y aura bientôt précipitée ! » tant je sentais de peine que ce pain de vie ne fût mangé indignement ; depuis surtout qu'il me fit voir le mauvais traitement qu'il recevait dans une âme où je le vis comme lié et foulé aux pieds et méprisé, me disant d'une voix triste : « Regarde comme les pécheurs me traitent !» Une autre fois, il me fit voir la posture qu'il tenait dans un cœur qui résistait à son amour. Il avait les mains sur ses oreilles sacrées et les yeux fermés, disant : «Je n'écouterai point ce qu'il me dit ni ne regarderai point sa misère, afin que mon Cœur n'en soit touché et qu'il soit insensible pour lui comme le sien l'est pour moi.»

ESOMS § 35

Faisant ma lecture pour contribuer à l'entretien d'après Vêpres, mon Bien-Aimé se présenta devant moi : «Je te veux faire lire dans le livre de vie où est contenue la science d'amour. » Et, me découvrant son sacré Cœur, il m'y fit lire ces paroles : «Mon amour

---

146 *Mss.* 3 et *D* 2 : «un jour de la grande maladie que j'eus ».

147 Une des premières "promesses", préfigurant ce qu'on a appelé "la grande promesse" des neuf premiers vendredis (Lettre 86 à Mère de Saumaise). Il s'agit ici de dire vingt-quatre fois le verset de l'Évangile "Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous". Des petits moyens simples, à la portée de tout le monde, sont ainsi proposés pour affermir notre alliance avec Dieu.. C'est l'une des grâces de Paray que ces petits gestes (invocations, images…) ; et nous voyons sainte Marguerite-Marie, toute grande mystique qu'elle était, y avoir recours à l'invitation du Seigneur.

règne dans la souffrance, il triomphe dans l'humilité et il jouit dans l'unité.» Ce qui s'imprima si fort dans mon esprit que je n'en ai jamais perdu la mémoire.

ESOMS § 36 Une autre fois, se présentant à moi, couvert de plaies et son Corps tout sanglant, son Cœur tout déchiré de douleurs et comme tout lassé, me prosternant à ses pieds avec une grande crainte qui s'était imprimée en moi et n'osant lui rien dire, il me dit : « Voilà l'état où me réduit mon peuple choisi que j'avais destiné pour apaiser ma justice et il me persécute secrètement. S'il ne s'amende, je les châtierai sévèrement. Je retirerai mes justes et j'immolerai le reste à ma juste colère qui s'embrasera contre eux.» Je ne peux dire combien cela me fit souffrir. Je lui présentai son amour souffrant, dont un des regards était capable d'apaiser son courroux.

ESOMS § 37 Une autre fois que je me sentais dans une agonie douloureuse, mon Seigneur, m'honorant de sa visite, me dit : «Entre, ma fille, dans ce parterre délicieux pour ranimer ton âme languissante. » Je vis que c'était son sacré Cœur, dont la diversité des fleurs était autant aimable que leur beauté était admirable. Après les avoir considérées, sans oser les toucher, il me dit : « Tu en peux cueillir à ton gré. » Me jetant à ses pieds : «Ô mon divin Amour, je n'en veux point d'autres que vous, qui m'êtes un bouquet de myrrhe que je veux porter continuellement entre les bras de mes affections. - Tu as bien su choisir, me dit-il, car toutes les autres fleurs sont passagères et ne peuvent longtemps durer en cette vie mortelle sans se flétrir. Il n'y a que la myrrhe que tu choisis qui puisse conserver sa beauté et son odeur, et cette vie est sa saison : il n'y en a point dans l'éternité, elle y change de nom.»

ESOMS § 38 Je ne sais comme une épouse de Jésus crucifié ne peut pas aimer la croix, la fuir et la mépriser, puisqu'en même temps elle fuit Celui qui l'a portée pour notre amour, en faisant l'objet de ses délices. Nous ne pouvons l'aimer qu'autant que nous aimons sa Croix. Il me fit connaître qu'autant de fois que je ferais rencontre de la croix et la mettrais par amour dans mon cœur, autant de fois je le recevrais et ressentirais sa présence dans mon cœur, qu'il accompagne partout, comme étant le vrai caractère de son amour. J'ai eu cette vue après la sainte communion.

ESOMS § 39 Rien ne me paraît plus horrible dans la maison de Dieu qu'une religieuse volontaire. Mais, pour un surcroît de peine, Notre-Seigneur me commanda de dire à ma supérieure que je ne devais avoir de singularités que les souffrances et qu'il ne voulait point que je fusse une pierre d'achoppement, parce que ceux qui s'y heurteraient se blesseraient très vivement ; elle serait très douloureuse «non à cause de toi», ajouta cette voix, « mais à cause de mon esprit qui habite en toi».

ESOMS § 40 Je priais Notre-Seigneur que mon cœur ne sortît pas de sa présence. Il me dit un jour, faisant la génuflexion : «Tu t'en vas donc sans cœur, car le tien ne sortira plus d'ici ; je le remplirai d'un baume précieux qui y entretiendra sans cesse le feu de mon amour. La bonne volonté doit être la mèche qui ne doit jamais finir. Tout ce que tu pourras faire et souffrir avec ma grâce, tu le dois mettre dans mon Cœur pour y être converti en ce baume qui doit être l'huile de cette lampe, afin que tout y soit consommé dans le feu de mon amour divin.» Je tâchai de faire ce qu'il m'enseignait. «Ma fille», me dit-il, «je prends tant de plaisir de voir ton cœur, que je veux me mettre en sa place et te servir de cœur. » Et cela se fit si sensiblement qu'il ne m'était pas permis d'en douter. Depuis ce temps, sa bonté me donne un si libre accès auprès de sa grandeur que je ne le peux exprimer. «As-

tu perdu au change que tu as fait avec moi», me dit Notre-Seigneur, «en me donnant tout ? Aie soin de remplir ta lampe et j'y allumerai le feu.»

ESOMS § 41

J'ai reçu de grands effets de la protection de la Sainte Vierge. Le jour de sa triomphante Assomption, elle me fit voir une couronne qu'elle s'était faite de toutes ses saintes filles qui s'étaient mises à sa suite[148] et qu'elle voulait paraître avec cet ornement devant la Sainte Trinité. Mais elle me dit qu'elle avait eu une grande tristesse de ce que, voulant se séparer de la terre, ces fleurs dont on avait orné son chef s'y étaient trouvées attachées, ne lui en restant que quinze, dont cinq furent reçues pour épouses de son Fils ; me faisant voir combien il est important qu'une âme religieuse soit détachée de tout et d'elle-même pour faire que sa conversation soit au ciel.

ESOMS § 42

Une autre fois, elle me fit voir le Sacré Cœur de Jésus comme une source d'eau vive où il y avait cinq canaux qui coulaient avec complaisance dans cinq cœurs de cette Communauté qu'il avait choisis pour les remplir de cette divine abondance[149]. Il y en avait au-dessous cinq autres qui recevaient beaucoup, mais ils laissaient couler par leur faute cette eau précieuse. Une autre fois, il m'en fut montré cinq cœurs que ce Cœur amoureux était prêt de rejeter ne les regardant plus qu'avec horreur. Mais, bien loin de souhaiter de savoir qui c'était, je demandais de n'en avoir aucune connaissance. Je ne laissais de verser beaucoup de larmes, disant : « Mon Dieu, il vous est bien permis de me détruire et de m'anéantir, mais je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez accordé la conversion de ces cœurs. » Mais il fallut bien souffrir avant que cela fût. L'enfer n'est pas plus horrible qu'une âme privée d'amour.

ESOMS § 43

Une fois que j'accompagnais le saint Sacrement que l'on portait à une malade[150], j'aperçus cette surprenante bonté se détournant du côté où on le portait, disant ces paroles à celui qui le portait : « Cessez de me forcer : je souffre violence !» Ah ! que j'aurais bien voulu que tous les assistants eussent entendu cette voix pénétrante pour s'en laisser toucher ! Elle me fit bien verser des larmes. Se présentant devant moi, il me dit : «Laisse-moi reposer dans ton cœur pour soulager la violence que j'ai voulu souffrir par mon amour.»

ESOMS § 44

Un jour, pendant mon oraison, me sentant un grand désir de souffrir quelque chose pour Dieu, le considérant sur l'arbre de la Croix, il me tenait fortement attachée à lui, me disant amoureusement : «Reçois, ma fille, la croix que je te donne et la plante dans ton cœur, l'ayant toujours devant les yeux et la portant entre tes bras. Les plus rigoureux tourments qu'elle te fera, seront inconnus et continuels : une faim sans te rassasier ; une soif sans te désaltérer, une ardeur sans rafraîchissement.» Et, ne pouvant comprendre ces paroles, je dis : «Mon Dieu, donnez-moi l'intelligence de ce que vous voulez que je fasse. - L'avoir dedans ton cœur, c'est qu'il faut que tout y soit crucifié ; l'avoir devant tes yeux, c'est qu'il faut être crucifiée en toute chose ; et la porter entre tes bras, c'est l'embrasser amoureusement toutes les fois qu'elle se présente, comme le plus précieux gage de mon amour que je te peux donner en cette vie. Cette faim continuelle des souffrances est pour

---

148 *Mss.* 3 et *D* 2 : «sous sa protection et à sa suite»

149 *Mss.* 3 et *D* 2 : «Je ne sus point qui était si favorisé de celui de Jésus.»

150 Il s'agit donc d'une sœur de sa communauté.

honorer celle que j'avais de souffrir pour glorifier mon Père éternel. Cette soif sera de moi et du salut des âmes, en mémoire de celle que j'ai eue sur l'arbre de la Croix.»

ESOMS § 45

Un vendredi, pendant la sainte messe, je me sentais un grand désir d'honorer les souffrances de mon Époux crucifié[151]. Il me dit amoureusement : qu'il désirait que, tous les vendredis, je le vinsse adorer trente-trois fois sur la Croix, qui est le trône de sa miséricorde, me prosternant humblement à ses pieds, tâchant de m'y tenir dans la même disposition qu'y était la Sainte Vierge au temps de sa Passion, les offrant au Père éternel avec les souffrances de son divin Fils, pour lui demander la conversion de tous les cœurs endurcis et infidèles qui résistent au mouvement de sa grâce ; et que ceux qui se voudront rendre fidèles à cette pratique, il leur sera favorable à la mort.

ESOMS § 46

Une autre fois, il m'enseigna trois dispositions qu'il me fallait apporter en trois de mes exercices les plus importants. Le premier est la sainte messe, que je devais entendre dans la même disposition de la Sainte Vierge au pied de la Croix, la priant de nous obtenir la participation des mérites du sacrifice, de la mort et Passion de son divin Fils, en qualité de son esclave, lui demandant la même grâce aux stations que je ferais au pied de la Croix. - Pour la sainte communion, il me faut demander les dispositions qu'elle avait au moment de l'Incarnation, tâchant d'y entrer le plus qu'il me sera possible par son intercession, disant avec elle : « Voici la servante du Seigneur : me soit fait selon sa parole ! » - Et, pour l'oraison, offrir les dispositions que la Sainte Vierge avait lorsqu'elle fut présentée au temple.

ESOMS § 47

Le jour de saint François de Sales, étant devant le saint Sacrement, il me semble que ce bienheureux Père, accompagné de notre digne Mère de Chantal, me dit distinctement : «Dieu m'ayant commandé de visiter tous les monastères de l'Institut et que toutes celles que je reconnaîtrais pour mes vraies filles seraient reçues de lui pour ses véritables épouses, et, pour accomplir ce commandement, je n'ai rien fait que de visiter les cœurs des supérieures, dans lesquels tous ceux des filles de la Visitation doivent être renfermés. Soient-elles bonnes ou mauvaises, elles représentent la personne de Jésus-Christ et toutes celles qui seront séparées d'elles le seront pareillement de lui. Il y a une Communauté qui m'a donné bien de la joie, n'y en trouvant que trois, dans une autre cinq, lesquelles n'ont pas été mises au nombre de mes filles. Mais, il y en a une qui me cause bien de la douleur, y en ayant le tiers qui n'ont point été reconnues de moi.[152]» Et la digne Mère de Chantal dit fort distinctement que tout cela ne venait que du manquement de simplicité, de laquelle on était déchu et que les murs qui quittaient leur fondement seraient bientôt renversés. «Je sentais tant de douleur[153] de voir une fille de la Visitation manquer de simplicité lorsque j'étais parmi elles ! J'aurais souffert avec moins de déplaisir qu'elle m'eût donné d'un couteau dans le cœur... Que chaque supérieure fasse son possible pour

---

151 Le langage de sainte Marguerite-Marie est toujours d'une grande précision. Dans cette "faim de souffrances" (difficile à comprendre sans contresens) c'est d'honorer celles "de son Époux crucifié" qu'il s'agit. Il lui parle "amoureusement", lui donne l'exemple de la Sainte Vierge participant au mystère de la Rédemption dans l'exercice du sacerdoce mystique : à elle d'offrir, avec ces mêmes dispositions, non pas ce qu'elle fait elle-même mais les souffrances de Jésus, les offrir au Père éternel pour le salut des hommes. Le témoignage de sainte Marguerite-Marie nous plonge en plein mystère de la croix du Christ et de la participation sponsale de la Vierge et de l'Église. Cela dépasse de beaucoup certaines expressions des spiritualités victimales qui ont fleuri au XIXème siècle. Elles ont été parfois comprises d'une façon rudimentaire : comme si la "victime" s'offrait à racheter par sa souffrance les péchés des autres. Avec Marguerite-Marie, nous ne sommes pas dans une spiritualité dite "victimale", mais dans le mystère de l'Église-épouse du Christ, la spiritualité proprement sponsale.

152 Celle de Paray-le-Monial certainement. Voir Annexe D.

153 C'est sainte Jeanne de Chantal qui parle.

rétablir cette chère vertu, et l'humilité. Et s'il n'y a bientôt de l'amendement, Dieu la visitera sévèrement.» Priant notre Fondatrice me faire connaître les plus particuliers manquements : «C'est », dit-elle, «que l'on dit ses fautes avec déguisement, ce qui fait qu'elles sont accusées injustement. L'on se justifie en accusant les autres, et, en un mot, l'on recherche sa propre gloire et non celle de Dieu. Celles qui en usent ainsi se rendent la risée du démon qui, après les avoir remplies du vent de la propre estime d'elles-mêmes, les regarde comme un vaisseau vide, qui n'est plus propre qu'à lui servir de jouet. La curiosité fait encore beaucoup de mal, puisque celle qui s'informe curieusement des défauts des autres tombe dans l'aveuglement de Dieu et d'elle-même.» Cette digne Mère finit par ces mots : «Les vraies filles de la Visitation ne se doivent réjouir qu'en la Croix et ne se glorifier que des humiliations, puisqu'elles ne doivent triompher que par la Croix. Que l'on retranche toute prétention de faire plus ou moins[154]. C'est le plus efficace moyen que nous ayons de nous relever de nos chutes que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et notre saint Fondateur l'a obtenu à notre Institut pour l'empêcher de succomber sous les artifices d'un esprit étranger, plein d'orgueil et d'ambition, qui ne cherche qu'à ruiner l'esprit d'humilité et de simplicité qui est le fondement de l'édifice que Satan ne cherche qu'à renverser, ce qu'il ne pourra faire, ayant ce sacré Cœur pour défenseur et pour soutien.

ESOMS § 48

Une fois, m'ayant été commandé de prier pour quelque sujet que l'on ne me dit pas, étant à l'oraison sans penser à ce que l'on m'avait dit, mon Dieu me tenant très étroitement unie à lui, mit tout mon intérieur en silence pour me faire entendre sa divine voix et commencer à exécuter la promesse qu'il m'a faite d'avoir soin de ce que l'on recommanderait à mes indignes prières. Après m'avoir donc fait connaître sa volonté sur quelque autre sujet, il me dit ensuite que je devais dire à celle qui m'avait recommandé cette affaire qu'elle ne s'en devait pas mettre en peine, parce que c'était sa main très libérale qui récompenserait tout le zèle qu'il avait de la gloire de son très saint Nom, auquel il devait augmenter et persévérer, vu que sa grâce ne lui serait pas refusée et qu'il les fallait recevoir comme venant de la main de Notre-Seigneur et non de celle des créatures, lesquelles, s'il regardait et laissait couler l'esprit humain, l'ambition s'y joindrait bientôt, et, Dieu retirant sa grâce et son secours, il se verrait bientôt en danger de se perdre.

ESOMS § 49

Ayant été quelque temps dans de grandes souffrances, Notre-Seigneur me vint consoler, me disant : « Ma fille, ne t'afflige pas, car je te veux donner un gardien fidèle qui t'accompagnera partout et t'assistera dans toutes tes nécessités intérieures et qui empêchera que ton ennemi ne se prévaudra point de toutes les fautes où il croira de te faire tomber par ses suggestions, qui retourneront à «sa confusion» - grâce qui me donne une telle force qu'il me semble n'avoir plus rien à craindre, car ce fidèle gardien de mon âme m'assiste avec tant d'amour, qu'il m'affranchit de toutes ces peines. Mais je ne le voyais que lorsque mon Seigneur me cachait sa présence sensible pour me plonger dans les douleurs très rigoureuses de sa sainteté de justice. C'était alors qu'il me consolait par ses familiers entretiens, me disant une fois : «Je vous veux dire qui je suis, ma chère Sœur, afin que vous connaissiez l'amour que votre Époux vous porte. Je suis un des sept Esprits qui sont les plus proches du trône de Dieu et qui participent le plus aux ardeurs du Sacré Cœur de Jésus-Christ, et c'est à dessein de vous les communiquer autant que vous en

---

154 *Mss.* 3 et *D* 2 : «que ce que les observances marquent ». Car c'est l'un des écueils bien connus en vie religieuse que de prétendre en faire davantage… en faisant ce qui est de son choix au détriment de ce à quoi on s'était engagé.

serez capable de les recevoir. » Une autre fois, il me dit qu'il n'y avait rien de plus sujet à l'illusion et à la tromperie que les visions et que c'était par là que le démon en avait séduit plusieurs, se déguisant en ange de lumière pour leur donner mille fausses douceurs, et que, souvent, il tâcherait de prendre sa place pour me surprendre ; mais qu'il serait chassé par ces paroles : « *Per signum crucis*[155] » et le reste du verset que je devais dire, afin de n'être pas trompée.

Une autre fois, il me dit : «Prenez bien garde qu'aucune grâce et caresse[156] familière que vous recevez de notre Dieu ne vous fasse oublier de ce qu'il est et de ce que vous êtes ; car, autrement, je tâcherais moi même de vous anéantir. » Une autre fois que l'on me voulait faire prendre quelque intrigue pour un mariage, je le vis aussitôt prosterné sur sa face, ce qui fut cause que je ne pouvais répondre à ce que l'on m'en disait, et, lui en ayant demandé le sujet, il me dit que cela était si odieux dans le cœur d'une épouse de Jésus-Christ et qu'il en avait tant d'horreur, qu'il s'était prosterné devant lui pour lui en demander pardon. Et lorsque mon Seigneur m'honorait de sa divine présence, je n'apercevais plus celle de mon saint ange. Lui en ayant demandé la raison, il me dit que, pendant ce temps-là, il était prosterné dans un profond respect par hommage à cette grandeur infinie, abaissée à ma petitesse ; et, en effet, je le voyais ainsi, lorsque j'étais favorisée des caresses amoureuses de mon céleste Époux. Je le trouve toujours prêt à m'assister en mes nécessités, ne m'ayant jamais rien refusé de ce que je lui ai demandé. Une fois que mon saint ange s'était retiré de moi, je commis une faute de fragilité et ces paroles me furent dites intérieurement : «C'est moi qui l'ai voulu ainsi, afin qu'en faisant pénitence, tu me représentes Celui auquel je prends mon bon plaisir, plongé dans la douleur mortelle de son agonie au jardin des Olives, et que, continuellement, tu me l'offres, t'unissant à lui pour satisfaire à mon juste désir.»

ESOMS § 50

Une fois, ayant vu en songe une religieuse décédée depuis longtemps, qui me dit qu'elle souffrait beaucoup en Purgatoire[157], mais que Dieu lui venait de faire souffrir une peine incomparable, qui était la vue d'une de ses parentes, précipitée dans l'enfer. Et, m'éveillant sur ces paroles, avec de si grandes peines qu'il me semblait qu'elle m'avait imprimé les siennes, sentant mon corps si brisé que je ne me remuais qu'avec peine. Mais, comme l'on ne doit pas croire aux songes, je n'y faisais pas grande réflexion, mais elle m'y en fit bien faire malgré moi, car elle me pressait si fort qu'elle ne me donnait point de repos, me disant incessamment : «Priez Dieu pour moi. Offrez-lui vos souffrances unies à celles de Jésus-Christ, pour soulager les miennes. Donnez-moi tout ce que vous ferez jusqu'au premier vendredi de mai, que vous communierez pour moi», ce que je fis avec le congé de ma supérieure. Mais, ma peine s'augmenta si fort qu'elle m'accablait, sans pouvoir trouver de soulagement ni de repos, car, l'obéissance m'ayant fait retirer pour en prendre, je ne fus pas si tôt au lit, qu'il me semblait l'avoir proche de moi, qui me disait ces paroles : «Te voilà dans ton lit, bien à ton aise ; regarde-moi, couchée dans un lit de flammes, où je souffre des maux intolérables. » Et, me faisant voir cet horrible lit qui me fait frémir toutes les fois que j'y pense, car le dessous était de pointes aiguës qui étaient tout en feu et lui entraient dans la chair, me disant que c'était à

---

155 "Par le signe de la Croix…" Cette lutte concrète contre les forces du mal est l'une de caractéristique de la vie de sainte Marguerite-Marie. Et chaque fois le Seigneur lui indique de petits moyens, à la portée de tous, qui prouvent à l'adversaire qu'il a perdu la partie, sans avoir à lui adresser la moindre parole.

156 Mot toujours pris dans le sens du XVIIè siècle, qui ne désigne aucun geste mais des paroles de réconfort.

157 Voir Annexe H : Accompagnement des âmes du Purgatoire pour cet aspect particulier de la vocation de sainte Marguerite-Marie.

cause de sa paresse et négligence à l'observance de ses règles et infidélités à Dieu : «On me déchire le cœur avec des peignes de fer tout ardents - qui est ma plus cruelle douleur - pour les pensées de murmure et de désapprouvement dans lesquelles je me suis entretenue contre mes supérieures, et ma langue mangée de vermine, est pour punir mes paroles contre la charité que j'ai dites. Et, pour mon peu de silence, voilà ma bouche toute ulcérée. Ah ! que je voudrais bien que toutes les âmes consacrées à Dieu me pussent voir dans cet horrible tourment ! Si je leur pouvais faire sentir la grandeur de mes peines et de celles qui sont préparées à celles qui vivent négligemment dans leur vocation, sans doute qu'elles y marcheraient bien avec une autre ardeur dans l'exacte observance et se garderaient bien de tomber dans les défauts qui me font tant souffrir !» Tout cela me faisait fondre en larmes. On me voulait donner quelques remèdes. Elle me dit : «L'on pense bien à te soulager dans tes maux, mais personne ne pense à alléger les miens... Hélas ! un jour d'exactitude au silence, de toute la Communauté, guérirait ma bouche ulcérée ! Un autre, passé dans la pratique de la charité, sans faire aucune faute contre icelle, guérirait ma langue ; et un troisième, passé sans faire aucun murmure ni désapprouvement contre la supérieure, guérirait mon cœur déchiré. » Après avoir fait la communion qu'elle m'avait demandée, elle me dit que ses horribles tourments étaient bien diminués, car on lui avait dit une messe à l'honneur de la Passion, mais qu'elle était encore pour longtemps en Purgatoire, où elle souffrait les peines qui sont dues aux âmes qui sont tièdes au service de Dieu. Je me trouvai affranchie de mes peines, qu'elle m'avait dit qui ne diminueraient point qu'elle ne fût soulagée[158].

ESOMS § 51

[159]Vive Jésus ! Un jour de saint François, à mon oraison, Notre-Seigneur me fit voir ce grand saint revêtu d'une lumière et splendeur incompréhensibles et élevé en un très haut et éminent degré de gloire, au-dessus des autres saints à cause de la conformité qu'il a eue à la vie souffrante de notre divin Sauveur, la vie de nos âmes et l'amour de nos cœurs, et de l'amour qu'il avait porté à sa sainte Passion, qui avait attiré ce divin Amant crucifié à s'imprimer en lui par l'impression de ses plaies sacrées, ce qui l'avait rendu un des plus aimés favoris de son sacré Cœur, qui lui a donné un grand pouvoir d'obtenir l'application efficace du mérite de son Sang précieux, le rendant, en quelque façon, distributeur de ce divin trésor. Il lui donne un grand pouvoir d'apaiser la divine justice, lorsqu'étant irritée contre les pécheurs, il s'expose à cette divine colère d'un Dieu irrité comme un autre lui-même, dedans son Fils crucifié, pour l'amour duquel il fait souvent céder la rigueur de sa justice à la douce clémence de sa miséricorde ; mais, tout particulièrement pour les religieux déchus de leur régularité, pour lesquels il était prosterné et gémissait sans cesse pour les désordres qui étaient arrivés à un Ordre, en particulier, lequel aurait reçu de très grands châtiments sans le secours de ce grand favori de Dieu. Après m'avoir fait voir toutes ces choses, ce divin Époux de mon âme me le donna pour conducteur, comme un gage de son divin amour, pour me conduire dans les peines et souffrances qui m'arriveraient.

---

158 Voir le § 52 ci-dessous et l'Annexe H : Accompagnement des âmes du Purgatoire pour cet aspect particulier de la vocation de sainte Marguerite-Marie.

159 Il s'agit évidemment ici de saint François d'Assise, et (sans qu'on puisse préciser l'année) cet épisode s'insère sans doute dans la longue préparation à la seconde mission de sainte Marguerite-Marie : la conversion d'une partie de sa communauté, pour laquelle le Seigneur l'avait précisément appelée à Paray-le-Monial. Cela se situe donc un 4 octobre entre 1673 et 1677.

ESOMS § 52

Considérant attentivement mon Sauveur au jardin des Olives, dans une de mes oraisons, plongé dans la tristesse et agonie d'une douleur rigoureusement amoureuse[160], et me sentant fort pressée du désir de participer à ses angoisses douloureuses, il me dit amoureusement : « C'est ici où j'ai plus souffert[161] qu'en tout le reste de ma Passion, me voyant dans un délaissement général du ciel et de la terre, chargé de tous les péchés des hommes. J'ai paru devant la sainteté de Dieu qui, sans avoir égard à mon innocence, m'a froissé en sa fureur, me faisant boire le calice qui contenait tout le fiel et l'amertume de sa juste indignation, et, comme s'il eût oublié le nom de Père, pour me sacrifier à sa juste colère. Il n'y a point de créature qui puisse comprendre la grandeur des tourments que je souffris alors. C'est cette même douleur que l'âme criminelle ressent, lorsqu'étant présentée devant le tribunal de la sainteté divine qui s'appesantit sur elle, la froisse et l'opprime et l'abîme en sa juste rigueur. » Me disant ces paroles ensuite : « Ma justice est irritée et prête de punir, par des châtiments manifestes, des pécheurs cachés, s'ils ne font pénitence ; et je te veux faire connaître lorsque ma justice sera prête à lancer ses coups sur ces têtes criminelles. Ce sera lorsque tu sentiras appesantir ma sainteté sur toi, qui dois élever ton cœur et tes mains au ciel, par prières et bonnes œuvres, me présentant continuellement à mon Père, comme une victime d'amour, immolée et offerte pour les péchés de tout le monde ; me mettant comme un rempart et un fort assuré entre sa justice et les pécheurs, afin d'obtenir miséricorde, de laquelle tu te sentiras environnée lorsque je voudrais faire grâce à quelquesuns. Ce sera pour lors que tu me dois offrir mon Père éternel comme l'unique objet de ses complaisances amoureuses, en action de grâces de la miséricorde qu'il exerce envers les pécheurs. Tu connaîtras encore lorsque cette âme persévérera pour le ciel, car je te ferai part de la joie que les bienheureux en reçoivent ; et le tout, par la communication de mon pur amour. »

1673

ESOMS § 53

Bien peu de temps après, dans la première solitude d'après ma profession, les deux ou trois premiers jours, cette sainteté divine s'appesantit et s'imprima si fort en moi qu'elle me rendait incapable de faire l'oraison et de supporter la douleur intérieure que je sentais, si la même puissance qui me faisait souffrir ne m'avait soutenue, car je sentais un désespoir et douleur si grande de paraître devant mon Dieu que j'aurais voulu mille fois m'abîmer, me détruire et m'anéantir, s'il avait été à mon pouvoir, tant je me sentais indigne de paraître devant cette divine présence, dont je ne me pouvais retirer, d'autant qu'elle me poursuivait partout, comme une criminelle qui était prête à recevoir sa condamnation ; mais avec une soumission si grande au divin vouloir de mon Dieu que je suis toujours disposée à recevoir toutes les peines, douleurs qu'il lui plaira de m'envoyer, et avec même amour et contentement que je ferais la suavité de son amour.

---

160 Il faut avoir présent à l'esprit que sainte Marguerite-Marie se limite à écrire ce qu'elle ressent, sans aucun souci didactique : elle ne peut imaginer que quelqu'autre que sa supérieure lirait un jour ces lignes. Ici se mêlent deux registres : un ressenti qui utilise les représentations alors en cours dans les écrits religieux du XVIIè siècle, et dont le Seigneur s'est sans doute servi pour l'enseigner ; puis la signification qui s'en dégage. Dieu lui fait comprendre l'effroi qui est prêt à submerger le pécheur à l'instant où il se voit réellement dépendant du Créateur qu'il avait rejeté de sa vie. Et parce que, à cause de son union à Jésus, Marguerite-Marie traversant l'angoisse demeure capable d'espérer, de se confier, d'aimer, elle devient alors capable d'encourager les pécheurs endurcis affrontés à cette épreuve. Comme le Christ l'a fait dans son agonie, à cet instant, elle ne peut imaginer rien d'autre que la colère : elle a, si l'on peut dire, chaussé les lunettes déformantes des pécheurs. Elle peut alors les accompagner sur leur route. Ce passage de ses écrits est sans doute l'un des plus difficiles, mais il manifeste que la colère de Dieu ainsi perçue l'est uniquement du côté des pécheurs : Marguerite-Marie affirme bien qu'au même moment Jésus reste toujours "l'unique objet des complaisances amoureuses du Père éternel".
À ce niveau se situe l'une des missions de sainte Marguerite-Marie, voir l'Annexe H Accompagnement des âmes en purgatoire.

161 *Mss.* 3 et *D* 2 : « intérieurement ».

ESOMS § 54

Dans une retraite, ma sainte libératrice[162] m'honora de sa visite, tenant son divin Fils entre ses bras, qu'elle mit entre les miens, me disant : « Voilà Celui qui vient t'apprendre ce qu'il faut que tu fasses. » Je me sentis pénétrée d'une si grande joie et d'un désir ardent de le bien caresser, ce qu'il me laissa faire tant que je voulus[163]. Et, m'étant lassée à n'en pouvoir plus, il me dit : «Es-tu contente maintenant ? Que ceci te serve pour toujours : car je veux que tu sois abandonnée à ma puissance comme tu as vu que j'ai fait. Soit que je te caresse ou que je te tourmente, tu ne dois avoir de mouvements que ceux que je te donnerai. » Depuis, je me trouvais dans une heureuse impuissance de lui résister.

ESOMS § 55

Un jour de la fête du Cœur de la Sainte Vierge[164], après la sainte communion, Notre-Seigneur me fit voir trois cœurs, dont celui qui était au milieu était très petit et quasi imperceptible. Les deux autres étaient tout lumineux et éclatants, dont l'un surpassait l'autre incomparablement et j'entendis ces paroles : «C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours.» Les trois n'en firent qu'un. Cette vue me dura assez longtemps, qui m'imprima des sentiments d'amour et de reconnaissance qu'il me serait difficile d'exprimer.

ESOMS § 56

Un vendredi, après la sainte communion, Notre-Seigneur me dit : «Je t'ai fait, ma fille, une si grande grâce aujourd'hui, que tu n'en connaîtras l'étendue qu'à l'heure de la mort. » Quelque temps après, il m'en fit voir un petit échantillon, pendant une de mes oraisons. Une lumière sortait de la plaie de son adorable Côté et s'élançait dans mon cœur, ce qui me faisait ressentir une très grande ardeur, avec ces paroles : « C'est ainsi que mon amour fait un continuel écoulement dans le cœur que je t'ai donné qui, par un autre écoulement, renvoie les biens dans leur source ; grâce qui te sera continuelle.» Mais je n'exprime point ici les effets que j'en ai ressentis, ne le pouvant faire.

ESOMS § 57

Une fois que l'on travaillait à un ouvrage commun[165], je me retirai en un petit coin pour être plus proche du saint Sacrement. Mon Dieu me faisait là de très grandes grâces. Et, comme on me faisait la guerre de ce que j'allais en ce lieu, je répondis avec une grande imprudence que je n'irais plus. Mais, je fus si fort pressée d'y retourner que je ne pus résister. Ce qui m'ayant fait peine, je le fus dire à ma supérieure, qui me dit que je ne devais pas laisser d'y aller. Y étant donc retournée, j'aperçus une multitude d'esprits bienheureux qui me dirent être destinés à honorer Jésus-Christ au très saint Sacrement ; et si je voulais entrer dans leur association, ils m'y recevraient, mais qu'il fallait commencer à vivre de leur vie, à quoi ils m'aideraient de tout leur pouvoir et suppléeraient à mon impuissance à lui rendre les hommages d'amour qu'il désirait de

---

162 Les apparitions de la Vierge Marie, sans doute moins connues, furent fréquentes dans la vie de sainte Marguerite-Marie.

163 Comme partout ailleurs aucune description de cette vision. Inutile de se représenter une scène attendrissante de Marguerite-Marie "pouponnant" l'Enfant Jésus : les "caresses" au dix-septième siècle ne sont pas gestes physiques mais expressions de bienveillance, de complaisance, de volonté de servir. L'expérience est un réconfort moral doublé d'un enseignement. Et une grande joie !

164 Cette fête, autorisée par Mgr de la Madeleine de Ragny, fut célébrée à Autun, pour la première fois, le 8 février 1648. (Cf. Un artisan du renouveau chrétien au XVII" siècle, saint Jean Eudes, par le P. Paul Milcent, eudiste, p. 217-1985). On n'en trouve plus trace au XVIII" siècle, sauf dans les monastères de la Visitation. Ne pas confondre cette vision des trois cœurs : Jésus, Marie, Marguerite-Marie, avec celle rapportée dans l'Autobiographie, n° 82 : Jésus, Marguerite-Marie, le P. La Colombière. Dans le message de Paray, le Coeur Immaculé de Marie a pleinement sa place : étroitement uni au divin Cœur de Jésus.

165 C'étaient des quenouilles de chanvre à filer, elle raconte la scène dans l'*Autobiographie §* 101.

moi ; et qu'il fallait, en échange, que je suppléasse à l'impuissance qu'ils avaient de souffrir ; et qu'ainsi, nous unirions l'amour souffrant à l'amour jouissant. Ils me firent voir notre association écrite dans le sacré Cœur de Jésus-Christ.

ESOMS § 58

Un jour que le désir de recevoir Notre-Seigneur me tourmentait, je lui dis : «Apprenez-moi ce que vous voulez que je vous dise. - Rien, sinon ces paroles : Mon Dieu, mon Unique et mon Tout, vous êtes tout pour moi et je suis toute pour vous ! Elles te garderont de toutes sortes de tentations et suppléeront à tous les actes que tu voudrais faire et te serviront de préparation en tes actions.»

ESOMS § 59

Comme, un jour de l'Ascension, on allait au Chœur pour honorer le moment où Notre-Seigneur monta au ciel, étant devant le saint Sacrement, je me trouvai dans une grande quiétude, qui produisit aussitôt une ardente lumière qui renfermait en soi mon aimable Jésus, qui s'approchant de moi, me dit ces paroles : «Ma fille, j'ai choisi ton âme pour m'être un ciel de repos sur la terre et ton cœur me sera un trône de délices à mon amour. » Depuis ce temps, tout était calme en mon intérieur et j'avais crainte de troubler le repos de mon Sauveur.

ESOMS § 60

Voici, ô mon âme, en quoi tu peux honorer ton Dieu : c'est en te renonçant toi-même, en t'anéantissant avec Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ. Tu trouveras la vie dedans la mort ; la douceur dans l'amertume, et Dieu dans le néant ; car il faut quitter tout pour le trouver. Notre cœur est fait pourD ieu : malheur donc à lui s'il se contente de moins que de Dieu ou s'il se laisse brûler d'autre feu que de celui de son pur amour.

fin des écrits sur ordre de Mère de Saumaise contenus dans le "Manuscrit 6"
il faut y ajouter les trois premiers Fragments qui suivent : l'édition Gauthey les a mis à part car ils sont absents de ce manuscrit, mais ils sont très vraisemblablement rédigés dans les mêmes circonstances.

Introduction aux Fragments

Sous le titre de Fragments ont été réunis par Monseigneur Gauthey six morceaux épars dans les divers manuscrits. Certains se rapportent à des faits ou à des grâces déjà relatés ailleurs, mais racontés ici avec plus de développement ou avec des détails nouveaux. Nous savons qu'elle dut faire des écrits qu'elle n'aurait pas faits spontanément : par ordre de ses supérieures, et par ordre de ceux à qui celles-ci demandaient de vérifier l'authenticité de ses voies spirituelles. C'est ainsi par exemple que le P. La Colombière détenait un récit de la grande apparition de 1675 *(pour le moment pas reproduit dans la présente édition)*. Ces fragments sont probablement des lambeaux sauvés du feu, Peut-être s'y mêle-t-il quelques extraits de lettres ? Monseigneur Gauthey a cherché à ne rien laisser perdre de ses écrits.

FRAGMENTS (AUTOBIOGRAPHIQUES)

relecture des notes arrêtée ici

(Éd. 1920 tome II p. 171 à 185)

I

166 Un jour de saint François de Sales, demandant à Notre-Seigneur par l'intercession de ce grand saint, les grâces nécessaires pour notre Institut, particulièrement cette sainte charité et union qu'il a désirée pour ses filles, mon Seigneur ayant rejeté plusieurs fois ma demande, je lui dis: « Non, mon Dieu! je ne vous quitterai point que vous ne m'accordiez cette grâce ; et tant qu'il me restera de voix et de mouvement, je l'emploierai pour vous le demander. » Et il me dit: «Je te promets d'exaucer ta demande, si l'on fait ce que je te commande. Que chacune fasse une sérieuse recherche dans son intérieur de tout ce qui peut faire obstacle à ma grâce, dont l'un des plus grands est une certaine petite jalousie et envie les unes contre les autres et une secrète froideur qui détruit la charité, et rend mes grâces inutiles ; mais quelques-unes en recevront, à ce jour, les derniers efforts. » Et mon saint Fondateur me dit, «qu'une véritable fille de la Visitation doit être une hostie vivante, à l'imitation de Jésus-Christ, immolée à tous les desseins de Dieu, sacrifiée par les supérieures ou par les afflictions qui arrivent, sans avoir de regard sur soi-même que pour détruire et éteindre ces fausses lumières qui ne nous éclairent que pour nous précipiter. Et toutes celles qui ne se tiennent pas dans cette disposition ne sont pas comptées du nombre de mes filles.»

II

VIVE ✝ JÉSUS !

Un jour de la Visitation, étant devant le saint Sacrement, où je demandais à mon Dieu quelque grâce particulière pour notre Institut, et trouvais cette divine Bonté inflexible à ma prière, me disant ces paroles: «Ne m'en parle plus, ils *(sic)* font la sourde oreille à ma voix, et ils détruisent le fondement de l'édifice. Mais s'ils pensent de l'élever sur un étranger, je le renverserai. » Mais la très sainte Vierge, prenant nos intérêts proche de son divin Fils courroucé, elle parut accompagnée d'une multitude d'esprits bienheureux, qui lui rendaient mille honneurs et louanges. Et se prosternant devant lui, avec ces tendres paroles: «Déchargez sur moi votre juste courroux[167], c'est les filles de mon Cœur, je leur serai un manteau de protection qui recevra les coups que vous leur donnerez. »Alors ce divin Sauveur, prenant un visage doux et serein, lui dit : «Ma Mère, vous avez tout pouvoir de leur départir mes grâces comme il vous plaira. Je suis prêt, pour l'amour de

166 Dans les *Mss.* 3. 9 et *D* 2 ce fragment est inclus dans les Écrits sur Ordre de Mère de Saumaise

167 Même expression à l'approche de la fête de la Présentation 1677. (Cf. *Autobiographie,* n° 72.) La précision « délai jusqu'à ma fête de la Présentation », un peu plus loin, ferait ainsi dater le Fragment de cette douloureuse période.

vous, de souffrir l'abus qu'elles en font, par le mépris qu'elles ont de mon esprit d'humilité et de simplicité, qui doit tenir les filles de la Visitation cachées en moi, qui suis leur amour crucifié, qu'elles persécutent avec cet esprit d'orgueil qui a rompu les liens de charité, et divisé ce que j'avais uni. Et si leurs intérêts vous sont plus chers que les miens, vous pouvez arrêter le cours de ma justice. » Mais cette Reine de bonté, d'un amour plus que maternel, lui dit: « Je ne vous demande de délai que jusqu'à ma fête de la Présentation, et dans ce temps, je n'épargnerai ni soins, ni peines pour rendre vos grâces victorieuses, et ruiner les prétentions de Satan, en lui ôtant la proie qu'il croit déjà tenir.» Et m'adressant à mon saint ange, pour le prier d'aller rendre mes hommages à ma divine Maîtresse, grâce qu'il m'accorda avec tant d'empressement que je l'aperçus aussitôt prosterné à ses pieds, rendant à sa grandeur mille actions de grâces, d'honneurs et de louanges, et cette Mère d'amour étant restée victorieuse en tout ce qu'elle avait demandé pour nous, l'ennemi n'en fut pas content, et enrageant de dépit de se voir frustré de son attente, il s'éleva un tourbillon si grand, qu'il semblait qu'il allait renverser notre église. Mais étant chassé honteusement par celle qui nous défendait, il rompit deux fois les rideaux de notre grille, avec ces paroles qu'il faisait retentir: «C'est ainsi que je voulais renverser l'Ordre de la Visitation, s'il n'avait été soutenu par cette forte colonne contre laquelle je n'ai point de pouvoir ; mais je lui ferai bien de la peine, par l'empire absolu que plusieurs m'ont laissé prendre dans leurs cœurs, et si elles continuent à tenir mon parti, j'espère la victoire. »

Et quelque temps après, la Sainte Vierge se présentant à mon esprit comme toute lassée, fatiguée, tenant en ses divines mains des cœurs remplis de plaies et d'ordures, disant: « Voilà que je viens d'arracher des mains de l'ennemi qui s'en jouait avec plaisir ; mais ce qui afflige mon cœur maternel, c'est que quelques-unes prennent son parti, se mettant contre moi en méprisant le secours que je leur présente.»

Une autre fois, comme l'on récitait le *Salve* à sa chapelle, à ces paroles: *Advocata nostra,* elle répondit: « Oui, mes filles, je la suis en effet, mais ce serait avec bien plus de plaisir, si vous vouliez êtres fidèles à mon Fils.» Et depuis ce temps, je me trouvai quitte d'un désir qui me pressait et tourmentait presque continuellement, pour demander à Dieu les grâces dont j'ai parlé, et spécialement cet esprit de charité, pour lequel j'aurais voulu sacrifier mille vies, si je les avais eues, pour le voir régner dans les Communautés. Et le tout étant passé, je demeurai jusqu'aux retraites sans en avoir de vue.

Mais dans le second jour de ma retraite[168], étant devant le saint Sacrement, où je me préparais pour me confesser, et la vue de mes péchés par lesquels j'ai tant déshonoré mon Dieu, m'ayant jetée d'abord dans une si grande douleur et confusion, que je ne cessai guère de pleurer pendant l'espace d'environ cinq ou six heures que j'eus le bonheur d'y demeurer. Et après cela, mon pur Amour venant à se présenter devant moi, me dit: «Ma fille, veux-tu bien me sacrifier les larmes que tu as versées pour laver les pieds de ma bien-aimée, qui s'est souillée en poursuivant un étranger ? - Eh ! mon Seigneur, je vous ai tout sacrifié, ne m'étant réservé ni intérêts, ni prétentions en tout ce que je ferai, que ceux du bon plaisir de votre Cœur sacré.»

---

168 Sans doute à l'automne. car les solitudes ou retraites se faisaient habituellement entre le 29 septembre et le 21 novembre. Ce qui s'est passé la veille de la Présentation 21 novembre1677 fait fortement penser qu'il s'agit de cette année-là. La Bien-aimée dont parle ici le Seigneur est l'ordre de Visitation, ainsi qu'il le précise plus loin, comparant le temps de ces *solitudes* à un *Purgatoire.*

Et m'étant venu trouver une seconde fois, réduite dans le même état, il me fit la même demande, me disant que c'était pour l'âme de sa bien-aimée qui était tombée dans le péché, et qui avait désir d'en sortir. Et pour la troisième fois, il me fit la même demande, me disant que sa bien-aimée était entrée dans un purgatoire pour se purifier et qu'il lui fallait donner secours, car elle avait désir de s'unir à lui. Et quelque temps après, il me demanda si je savais bien qui elle était? Que c'était la Visitation, qui ne devait avoir qu'un cœur et une âme ; que ce purgatoire était la solitude, ajoutant: «Ma fille, donne-leur ce dernier avertissement de ma part: que chacune pense à part soi à faire profit de la grâce que je lui présente par l'entremise de ma sainte Mère ; car celles qui n'en profiteront pas, demeureront comme des arbres secs qui ne rapportent plus de fruits. Elles pourront encore recevoir quelque lumière de ma sainteté de justice, qui éclairant le pécheur l'endurcit, lui fait voir le mauvais état où il est, sans lui donner espérance d'aucune grâce victorieuse pour l'en retirer, ce qui le jette dans le désespoir ou le rend insensible à son propre malheur. Voilà l'un des plus rigoureux châtiments de la sainteté de justice, dont elle punit le pécheur impénitent.»

III

Un jour, comme je me levais du lit, il me semblait entendre une voix qui me disait: « Le Seigneur se lasse d'attendre ; il veut entrer dans ses greniers pour cribler son froment et séparer le bon grain d'avec le chétif. » Et ne faisant pas d'état de cela et ne m'y arrêtant pas, quoiqu'il me demeurât imprimé dans l'esprit, tâchant de m'en détourner comme d'une distraction qui m'occupait tellement que je ne pouvais faire l'oraison dans ce combat de mon esprit, la sainteté de Dieu, venant à s'appesantir sur moi comme si c'eût été pour m'anéantir, me mit hors de tout mouvement, pour me faire entendre derechef sa voix qui fut telle: «Mon peuple choisi me persécute secrètement et ont irrité ma justice, mais je manifesterai ses péchés secrets par des châtiments visibles, car je les cribleraі dans le crible de ma sainteté pour les séparer d'avec mes bien-aimés. Et, les ayant séparés, je les environnerai de cette même sainteté qui se met entre le pécheur et ma miséricorde ; et depuis que ma sainteté l'a une fois environné, il lui est impossible qu'il se reconnaisse ; sa conscience demeure sans remords et l'entendement sans lumière et le cœur sans contrition, et meurt enfin dans son aveuglement.» Me découvrant son Cœur amoureux tout déchiré et transpercé de coups: « Voilà les blessures que je reçois de mon peuple choisi. Les autres se contentent de frapper sur mon corps ; mais ceux-ci attaquent mon Cœur qui n'a jamais cessé de les aimer. Mais mon amour cédera enfin à ma juste colère pour les châtier, ces orgueilleux attachés à la terre, qui me méprisent et n'affectionnent que ce qui m'est contraire, me quittant pour les créatures, fuyant l'humilité pour ne chercher que l'estime d'eux-mêmes, et leur cœur étant vide de charité, il ne leur reste plus que le nom de religieux.» Et pendant ce temps je ne cessais de demander à mon Dieu une véritable conversion pour toutes ces âmes contre lesquelles sa justice était irritée, lui offrant les mérites de la vie, mort et Passion de son Fils, mon Sauveur Jésus-Christ, pour satisfaction des injures qu'il avait reçues de nous, m'offrant à sa divine bonté pour souffrir toutes les peines qu'il lui plairait m'envoyer et même d'être anéantie et abîmée plutôt que de voir périr ces âmes qui lui ont coûté si cher.

IV

Un vendredi, ayant reçu mon Sauveur, il mit ma bouche sur la plaie de son sacré Côté, m'y tenant serrée fortement l'espace de trois ou quatre heures avec des délices que je ne puis exprimer, entendant continuellement ces paroles: « Tu vois maintenant que rien ne se perd dans la puissance et que tout se trouve en ma jouissance.» Et je lui disais : Ô mon Amour! je quitte de bon cœur tous ces plaisirs extrêmes pour vous aimer pour l'amour de vous-même, ô mon Dieu! » les lui répétant autant de fois qu'il renouvelait ses divines caresses.

Il me dit en ce temps que toutes les nuits du jeudi au vendredi je me lèverais à l'heure qu'il me dirait pour dire cinq *Pater* et cinq *Ave Maria* prosternée contre terre avec cinq actes d'adoration qu'il m'avait appris, pour lui rendre hommage dans l'extrême angoisse qu'il souffrit la nuit de sa Passion. Je lui répondis: «Mon Seigneur, vous savez que je ne suis point à moi et que je ne ferai que ce que ma supérieure m'ordonnera. - Je ne l'entends pas autrement, me dit mon Seigneur, car tout puissant que je suis, je ne veux rien de toi qu'avec la dépendance de ta supérieure. Écoute bien ces paroles de la bouche de la vérité: tous religieux séparés et désunis de leurs supérieurs se doivent regarder comme des vases de réprobation, dans lesquels toutes les bonnes liqueurs sont changées en corruption sur lesquelles le divin soleil de justice venant à darder, opère le même effet que le soleil luisant sur la boue. Ces âmes sont tellement rejetées de mon Cœur que, plus elles tâchent de s'en approcher par le moyen des sacrements, oraison et autres exercices, plus je m'éloigne d'elles pour l'horreur que j'en ai. Elles iront d'un enfer à l'autre, car c'est cette désunion qui en a tant perdu et qui en perdra toujours davantage, puisque tout supérieur tient ma place, soit qu'il soit bon ou mauvais. C'est pourquoi l'inférieur, pensant le heurter, se fait autant de blessures mortelles en l'âme ; et après tout, c'est en vain qu'il gémira à la porte de la miséricorde, il ne sera point écouté si je n'entends la voix du supérieur.»

Il me fut montré quantité d'âmes religieuses qui, pour avoir eu quelque désunion avec leurs supérieurs, avaient été privées du secours de la Sainte Vierge et des saints et de la visite de leurs bons anges, dans les horribles flammes du Purgatoire, où quelques-unes étaient pour jusque au jour du Jugement, n'ayant point d'autre marque de leur prédestination que de ne point haïr Dieu. Il y en avait d'autres qui avaient été séparées d'union et de charité d'avec leurs frères, privées de leurs suffrages, n'en recevant aucun secours.

Une autre fois, je me sentis si fort imprimée de la sainteté de mon Dieu, qui s'était appesantie sur moi, qu'il me semblait n'avoir plus de force pour y résister, disant seulement ces paroles: «Sainteté de Dieu, que vous êtes redoutable pour les âmes criminelles !» et d'autres fois : « ô mon Seigneur et mon Dieu! soutenez ma faiblesse afin que je ne succombe sous ce pesant fardeau, à cause de l'énormité de mes crimes, pour lesquels j'ai mérité toute la rigueur de votre justice.» Il me fit entendre seulement ces mots : «Je ne t'en fais sentir qu'un petit échantillon, car les âmes justes la soutiennent, crainte qu'elle ne tombe sur les pécheurs. »

Le jour de ma confession annuelle, après la sainte communion, ce Bien-Aimé de mon âme, s'étant emparé de mon cœur et de toutes mes puissances, me dit amoureusement : «Moi, ton Époux, ton Dieu et ton amour, ma bien-aimée, je suis venu pour revêtir ton âme de la robe d'innocence[169], afin que tu ne vives que de la vie d'un Homme-Dieu, et pour cela je simplifierai et purifierai toutes tes puissances, afin qu'elles ne reçoivent plus aucune impression étrangère. Et, c'est en présence de la Sainte Trinité et de ma sainte Mère que je te fais cette grâce, laquelle si tu viens une fois à perdre, tu ne la recouvreras jamais et tu te précipiteras dans un abîme si profond, à cause de la hauteur du lieu où je t'ai logée, qui est la plaie de mon Cœur, que tu ne pourras jamais te relever de cette chute.»

Mon Bien-Aimé a consommé en lui tous mes désirs, ne m'en ayant laissé que celui de me rendre une pure capacité de son divin amour ; et il ne m'a laissé aucune crainte que celle du péché ; mais à la vérité il donne une si grande frayeur à mon âme, que j'aimerais mieux me voir livrée à la fureur de tous les démons que de la voir tachée du péché pour petit qu'il fût. Et le regret que j'ai de tant d'horribles crimes que j'ai commis contre Dieu me fait offrir sans cesse à sa divine bonté pour souffrir toutes les peines que j'ai méritées. J'accepte encore les peines dues aux péchés dans lesquels je serais tombée sans le secours de sa grâce, m'abandonnant à tous les châtiments qu'il plaira à mon Dieu exercer sur moi, sinon à la rechute dans le péché. A la vérité j'aimerais mieux me précipiter dans tous les abîmes les plus épouvantables que d'accepter celui-là. Mais aussi, la demande que je fais à mon Dieu, c'est qu'il m'efface de la mémoire de toutes les créatures, afin qu'elles ne se souviennent de ce chétif néant que pour se venger des outrages que j'ai faits à mon Dieu par tant de péchés que j'ai commis. Ne m'en pouvant venger moi-même, à cause que je me suis toute sacrifiée à l'obéissance, je voudrais que toutes les créatures fussent animées d'un saint zèle de me traiter comme une criminelle de lèse-majesté divine. Mais c'est enfin à mon Dieu que je m'abandonne ; puisque lui seul connaît la douleur de mon cœur dans mes ingratitudes, lui seul est le souverain remède à tous mes maux, qui ne peuvent être connus que par Celui qui les a imprimés en mon âme qui lui est toute sacrifiée. Et, comme toute chose n'a de repos que dans son centre et que chacun cherche ce qui lui est propre, mon cœur tout abîmé dans son centre, qui est le Cœur humble de mon Jésus, a une soif inaltérable des humiliations et mépris et d'être oublié de toutes les créatures, ne me trouvant jamais plus satisfaite que lorsque je suis conforme à mon Époux crucifié. C'est ce qui me fait aimer mon abjection plus que ma vie, tenant serré sur ma poitrine ce trésor précieux comme un gage de l'amour de mon Bien-Aimé, qui ne me doit jamais quitter un seul moment.

V

Mon Seigneur me fit voir un jour, après la sainte communion, une rude couronne composée de dix-neuf épines très piquantes qui perçaient son sacré chef, ce qui me causa

169 Dans l' Autobiographie *§* 65, elle rapporte une grâce à peu près semblable, et aussi dans les *Sentiments de ses Retraites, II.*

une si vive douleur que je ne pouvais lui parler que par mes larmes. Il me dit qu'il m'était venu trouver pour lui arracher ces rigoureuses épines qui lui avaient été ainsi enfoncées par une épouse infidèle, «qui me perce le cerveau d'autant d'épines autant de fois que, par orgueil, elle se préfère à moi.» Et ne sachant comme faire pour les tirer, car j'avais cet objet continuellement devant mes yeux, ce qui me faisait beaucoup souffrir, ma supérieure m'ayant dit de demander à Notre-Seigneur ce que je devais faire pour les faire sortir, il me dit que ce serait par autant d'actes d'humilité, pour honorer ses humiliations. Mais n'étant qu'une orgueilleuse, je priai la supérieure d'offrir à Notre-Seigneur les pratiques d'humilité de la Communauté, ce qui lui fut fort agréable ; car, après cinq jours passés, il m'en fit voir trois de qui il était beaucoup soulagé, et les autres demeurèrent encore fort longtemps.

Une autre fois, me sentant saisie d'une vive appréhension de m'approcher de la sainte communion, pour la crainte que j'avais de déshonorer mon Sauveur - mais n'en ayant pu obtenir la permission de ma supérieure - je m'en approchai avec une si extraordinaire douleur que tout mon corps en frémissait d'appréhension de celle que mon Sauveur allait sentir dans quelques âmes qui le devaient recevoir. Après la sainte communion il se présenta à moi comme un *Ecce Homo* tout déchiré et défiguré, disant: «Je n'ai trouvé personne qui m'ait voulu donner un lieu de repos en cet état souffrant et douloureux.» Cette vue m'imprima une si vive douleur que la mort m'eût été plus douce mille fois que de voir mon Sauveur en cet état. Et il me dit: «Si tu savais qui m'a mis en cet état, ta douleur serait bien plus grande. Cinq âmes consacrées à mon service m'ont ainsi traité ; car j'ai été tiré à force de cordes dans des lieux fort étroits, garnis de tous côtés de pointes de clous et d'épines qui m'ont réduit de la sorte.»

Je sentis un grand désir de savoir l'explication de ces paroles, sur lesquelles Notre-Seigneur me fit entendre que la corde était la promesse qu'il nous avait faite de se donner à nous ; la force était son amour ; ces lieux étroits étaient ces cœurs indisposés ; ces pointes étaient l'orgueil. Je lui offris le cœur qu'il m'avait donné pour lui servir de repos. Dans ses lassitudes, il se présentait à moi dès que j'avais un moment, me disant de baiser ses plaies pour en adoucir la douleur.

Notre-Seigneur me fit connaître qu'il avait bien agréable le soin qu'on prenait pour le rétablissement de la charité dans une Communauté et que la peine qu'on avait pour cela ne serait pas sans récompense. Et j'offris souvent ma vie à mon Dieu pour satisfaire à sa bonté pour tous ces manquements ; car il me fit voir une fois à mon oraison du soir que si l'on ne se corrigeait, que sa miséricorde se retirerait pour laisser agir sa justice. Je lui disais avec confiance que les solitudes répareraient tous ces défauts ; mais il me dit qu'il y en avait déjà eu beaucoup sans fruit ; et je lui disais : « Mais, mon Dieu, faites-moi connaître en quoi l'on pourra réussir au rétablissement de la charité. » Il me dit intérieurement que ce ne serait qu'avec beaucoup de peine, mais qu'il ne s'y fallait pas épargner et que, quant aux moyens, que les personnes d'autorité n'avaient qu'à suivre ceux qu'il leur donnerait, puisqu'il ne leur manquerait jamais dans cette entreprise.

Je n'ai point encore eu de semblable douleur à celle que je ressentis lorsque mon Dieu, me présentant une âme religieuse, me dit : Tiens, voilà cette âme qui va tomber dans l'état de réprobation que je t'ai dit ci-devant, si elle abuse de quelques grâces que j'ai encore à lui faire. Je l'environnerai de ma sainteté de justice, afin qu'entendant elle n'entende pas, qu'en voyant elle ne voie pas et soit comme insensible à son propre malheur.

Notre-Seigneur me présenta un jour cinq cœurs qui s'étaient séparés du sien et qui se privaient volontairement de son amour, me disant: «Charge-toi de ce fardeau et participe aux amertumes de mon Cœur ; verse des larmes de douleur sur l'insensibilité de ces cœurs que j'avais choisis pour les consacrer à mon amour ; ou bien laisse-les abîmer dans leur perte et viens jouir de mes délices.» Mais quittant toutes les douceurs, je lâchai le cours à mes larmes, me sentant chargée de ces cœurs qui allaient être privés d'amour, et m'étant libre de choisir, entendant continuellement que l'on m'invitait à aller jouir du saint amour, je me prosternai souvent devant la souveraine Bonté, en lui présentant ces cœurs pour les pénétrer de son divin amour ; mais il fallut bien souffrir avant que cela fût. Et l'enfer n'est pas plus horrible qu'un cœur privé de l'amour de mon Bien-Aimé.

Une fois, après avoir longtemps souffert sous le poids de la sainteté de Dieu, elle m'ôta la voix et les forces. J'avais tant de confusion de paraître devant les créatures que la mort m'aurait été plus douce. La sainte communion m'était si douloureuse qu'il me serait difficile d'exprimer la peine que je sentais en m'en approchant, bien qu'il ne me fût pas permis de m'en retirer, puisque c'était lui-même qui me faisait souffrir cet état, me défendant même de m'en éloigner. Je pouvais dire avec le prophète que mes larmes me servaient de pain nuit et jour. Le saint Sacrement, qui était tout mon refuge, me traitait avec tant d'indignation que j'y souffrais une espèce d'agonie ; et je n'y pouvais demeurer qu'en me faisant une extrême violence. Et si, hors les temps d'obligation, je m'en allais me présenter devant elle[170] en disant: «Où voulez-vous que j'aille, ô divine Justice, puisque vous m'accompagnez partout ?» j'entrais et sortais sans savoir ce que je devais faire et sans trouver de repos que celui de la douleur.

VI

MARQUES POUR DISCERNER L'ESPRIT DE DIEU

VIVE † JÉSUS !

Dans la grande crainte que j'ai toujours eue d'être trompée parmi les grâces et faveurs que je reçois de mon Souverain, voici donc les marques qu'il me donne pour connaître ce qui vient de lui d'avec ce qui provient de Satan, de l'amour-propre ou de quelque autre mouvement naturel.

En premier lieu, c'est que ces faveurs et ces grâces particulières seront toujours accompagnées en moi de quelque humiliation, contradiction ou mépris de la part des créatures.

En second lieu, qu'après avoir reçu quelques unes de ces faveurs, ou communications divines, dont je suis si indigne, je me sentirai plongée dans un abîme d'anéantissement et de confusion intérieure, qui me fera sentir autant de douleur dans la vue de mon indignité que j'aurai reçu de plaisir dans la jouissance des mérites et libéralités de mon Seigneur, qui par ce moyen éteindra en moi toute vaine complaisance, et mouvement de propre estime et vanité.

---

170 "Elle" c'est la divine Justice, ainsi qu'on le lit juste après. Il faut garder en mémoire qu'elle écrit au fil de la plume, très souvent interrompue, et avec interdiction de se relire.

De plus, ces grâces et connaissances, soit qu'elles me soient données pour moi ou pour quelque autre, ne produiront jamais en moi aucune pensée de mésestime du prochain, pour grandes qu'il me fasse voir ses misères. Cela ne me portera qu'à des sentiments de compassion et de charité, pour lui donner tout le secours qui sera en mon pouvoir.

Ces grâces ne m'empêcheront point d'observer ma règle et d'obéir, les ayant si étroitement soumises à l'obéissance, que si je venais à m'en départir, il se retirerait de moi avec toutes ses faveurs.

De plus, cet esprit qui me conduit, duquel je les reçois et qui est au-dessus de toute expression, a pris un tel empire sur moi qu'il me semble pouvoir dire qu'il régit et gouverne comme il lui plaît, dans mon intérieur, ne lui pouvant résister, puisqu'il est la vie qui m'anime. Il m'élève et m'abaisse, me console et m'afflige, sans que je fasse rien autre que de l'adorer, aimer et m'abandonner toute à lui. Voilà tout ce qu'il veut de moi: aimer, agir et souffrir en silence, et me fait jouir d'une paix inaltérable parmi ces trois désirs qu'il a allumés dans mon cœur, qui me tourmentent incessamment, qui sont: de l'aimer, de souffrir pour son amour et de mourir, car la vie me serait insupportable sans la croix. C'est tout le bonheur d'ici-bas que d'y pouvoir souffrir.

De plus, cet esprit qui me conduit me donne une faim insatiable de communier, d'être humiliée, vivre pauvre, inconnue, méprisée et enfin mourir accablée sous le poids de toutes sortes de misères. Voilà les marques que mon souverain Maître a bien daigné me faire la miséricorde de me donner pour m'assurer de ses grâces et qu'elles viennent du bon esprit, et, si je ne me trompe, toutes les grâces qu'il me fait produisent en moi tous ces effets. Et s'il m'était permis de m'affliger, ce ne serait que de la crainte d'avoir trompé les créatures, sans savoir comme cela s'est fait. La moindre estime qu'elles font de moi m'est un tourment insupportable. Car, c'est la vérité que si l'on me connaissait aussi méchante que je la suis, l'on n'aurait que de l'horreur et de la haine pour moi et du mépris pour tout ce qui en vient. Si cela était ainsi, ce me serait la plus grande consolation qui me pût arriver, ne voyant pas que j'aie fait aucune action qui ne mérite châtiment. Et puis, quand on dit: une vie sans amour de Dieu, c'est dire le comble de tous les maux imaginables. Et, quoique le sacré Cœur de Jésus se soit rendu mon maître et mon directeur, il ne veut pourtant pas que je fasse rien de tout ce qu'il m'ordonne sans le consentement de ma supérieure, à laquelle il veut que j'obéisse plus exactement qu'à lui-même. Voici ce qu'il m'enseigne: de me défier de moi comme du plus cruel et puissant ennemi que je puisse avoir ; - mais que si je mets toute ma confiance en lui, il m'en défendra ; - de ne me jamais troubler de rien, quoi que ce puisse être, regardant tous les événements dans l'ordre de sa sainte Providence et volonté, laquelle, quand il lui plaît, peut tourner toutes choses à sa gloire.

(fin de ces fragments autobiographiques)

SENTIMENTS DES RETRAITES
DE SAINTE MARGUERITE-MARIE

Introduction aux Sentiments de retraite

Ce sont des pages admirables qu'il est bon de réunir dans le recueil des Œuvres de la Servante de Dieu, dit Monseigneur Gauthey. Comme beaucoup d'autres textes, les *Contemporaines* les avaient incluses en plusieurs endroits du récit de sa vie. Le texte donné ici est plus exact et plus complet. l'édition de 1920 (comme celle de 1915) donne le tableau des références.

SENTIMENTS DE SES RETRAITES

(Gauthey 1920 tome II p. 187 à 206)[171]

I

RETRAITE DE SA PROFESSION RELIGIEUSE, 1672

Mon divin Maître me tenait une fidèle compagnie parmi les courses que j'étais obligée de faire incessamment. C'est dans ce temps que je reçus de si grandes grâces que je n'en avais point encore eu de semblables, surtout ce qu'il me fit connaître particulièrement sur le mystère de la Passion. Mais je supprime tout, étant trop long à écrire. Je dirai seulement que c'est ce qui m'a donné tant d'amour pour la croix, que je ne peux vivre sans souffrir, mais souffrir en silence, sans consolation ni soulagement, et mourir avec ce Souverain de mon âme, accablée sous la croix de toutes sortes de souffrances. Les soirs, quoique fort fatiguée et lassée, je jouissais d'une si grande paix que ma seule inquiétude était de ne pas assez aimer mon Dieu. Je passais toute la nuit agitée de ces pensées. Une fois, ne pouvant reposer et voulant changer de situation, mon divin Maître me dit ces paroles : que lorsqu'il portait sa Croix, il ne la changeait pas de côté pour se soulager. Ce qui me fit connaître que je ne devais rechercher mes commodités en quoi que ce soit.

Toutes les courses que je faisais pendant le jour ne furent jamais capables d'interrompre l'union que j'avais avec mon BienAimé. Bien au contraire, il augmentait en moi le désir de l'aimer pour m'unir plus étroitement à lui. J'étais aussi contente les soirs que si j'avais été tout le jour devant le saint Sacrement en oraison.

II

RÉSOLUTIONS

Voici mes résolutions, qui doivent durer jusqu'à la fin de ma vie, puisque mon Bien-Aimé les a dictées lui-même. Après l'avoir reçu dans mon cœur, il me dit : « Voici la plaie de mon Coté pour y faire ta demeure actuelle et perpétuelle ; c'est où tu pourras conserver la robe d'innocence dont j'ai revêtu ton âme, afin que tu vives désormais de la vie d'un Homme-Dieu[172] : vivre comme ne vivant plus, afin que je vive parfaitement en toi ; ne pensant à ton corps et à tout ce qui t'arrivera comme s'il n'était plus ; agissant comme n'agissant plus, mais moi seul en toi. Il faut pour cela que tes puissances et tes sens demeurent ensevelis dans moi et que tu sois sourde, muette, aveugle et insensible à toutes les choses terrestres : vouloir comme ne voulant plus, sans jugement, sans désir, sans affection et sans volonté que celle de mon bon plaisir, qui doit faire toutes tes délices, ne cherchant rien hors de moi, si tu ne veux faire injure à ma puissance et m'offenser grièvement, puisque je te veux être toutes choses.

---

171 Le texte donné ici est celui inclus dans le Mémoire des *Contemporaines,* ni la copie "certifiée conforme à l'original", ni ce dernier, qui existait pourtant en 1715, n'ont été retrouvés. Nous savons que *les Contemporaines* -–elles avaient alors les originaux en main– ont "arrangé" certaines phrases, dans le but de "mettre en meilleur français" selon la coutume de l'époque quand on envisageait de faire imprimer un texte. C'est à l'exception des deux dernières pièces, le vœu de perfection, et surtout "la retraite de préparation à la mort", pour lesquelles trois précieuses copies anciennes, indépendantes, apportent la garantie d'authenticité : les rares variantes sont notées en bas de page.

172 Nous trouvons pour la troisième fois cette communication de N.S. à sa Servante, mais avec des détails différents. (Cf. *Vie par elle-même,* n° 65, et *Fragments* IV, n° 5).

« Sois toujours disposée à me recevoir, je serai toujours prêt à me donner à toi, parce que tu seras souvent livrée à la fureur de tes ennemis. Mais ne crains rien, je t'environnerai de ma puissance, et serai le prix de tes victoires. Prends garde de ne jamais ouvrir les yeux pour te regarder hors de moi ; et qu'aimer et souffrir à l'aveugle soit ta devise : un seul cœur, un seul amour, un seul Dieu !»

Ce qui suit était écrit de son sang :

Moi chétive, et misérable néant, proteste à mon Dieu me soumettre et sacrifier à tout ce qu'il désire de moi, immolant mon cœur à l'accomplissement de son bon plaisir, sans réserve d'autre intérêt que sa plus grande gloire et son pur amour, auquel je consacre et abandonne tout mon être et tous mes moments. Je suis pour jamais à mon Bien-Aimé, son esclave sa servante et sa créature, puisqu'il est tout à moi, et suis son indigne épouse : Sœur Marguerite-Marie, morte au monde. Tout de Dieu et rien de moi, tout à Dieu et rien à moi, tout pour Dieu et rien pour moi !

III

SENTIMENTS ET RÉSOLUTIONS D'UNE AUTRE RETRAITE
VIVE † JÉSUS !

Je veux faire attention à tout ceci, nécessaire pour accomplir les desseins de Dieu sur moi, son indigne créature.

Je parlerai toujours de Dieu avec respect et humilité, et de tout ce qui regarde mon prochain avec estime et charité, et de moi-même jamais. Je me veux faire un plaisir de voir les autres bien traités, dans l'élévation, l)'estime, pensant que tout cela leur est dû, et non à moi, qui dois faire toute ma gloire de bien porter ma croix, sur laquelle je veux vivre pauvre et abjecte, inconnue et méprisée et oubliée, ne désirant de paraître que pour être humiliée, accusée et contrariée. Malgré les répugnances de la nature immortifiée, je tâcherai de me tenir cachée sous la cendre des humiliations et dans l'amour de mon abjection. Je veux apprendre dans le sacré Cœur de Jésus à tout souffrir en silence sans me plaindre d'aucune chose qui me soit faite, puisque rien n'est dû à la poussière que de la fouler aux pieds, et le purgatoire doit être bien doux à celle qui a mérité l'enfer mille fois. Je tâcherai de ne rien faire pour le plaisir, y renonçant dans mon cœur, et détournant mon attention, par quelques saintes pensées, de tous les plaisirs que les sens immortifiés pourraient rencontrer en prenant mes nécessités, comme de boire, de manger, dormir et me chauffer, tâchant de faire toutes mes actions dans la pureté d'intention du sacré Cœur de mon Jésus, auquel je m'unirai en tout ce que je ferai. C'est dans lui que je veux vivre, pâtir et agir, et selon ses desseins, et c'est par lui que je veux aimer et apprendre à bien souffrir. Je lui donne toutes mes actions pour qu'il en dispose à son gré, et qu'il répare les fautes que je commettrai. Je ne m'informerai point curieusement des fautes du prochain ; et lorsque je serai obligée d'en parler, je le ferai dans la charité du Sacré Cœur, en me mettant à sa place, et regardant si je serais bien aise que l'on me fit ou que l'on dît cela de moi. Et lorsque je verrai commettre quelque défaut, soit contre la charité ou humilité et autres, j'offrirai au Père éternel une vertu du sacré Cœur de Jésus

opposée à cette faute, pour la réparer et que la défaillante s'en puisse amender, et n'avoir jamais de vue sur les actions du prochain pour en mal juger. Dieu nous en fasse la grâce.

IV

RETRAITE DE 1678

VIVE † JÉSUS !

Voici ce que mon Souverain me fit entendre dans ma retraite de l'année 1678. Comme je me plaignais de ce qu'il me donnait ses consolations avec trop d'abondance, ne me sentant capable de les soutenir, il me dit que c'était pour me fortifier parce que j'avais à souffrir : «Bois et mange », me dit-il, «à la table de mes délices pour te rafraîchir, afin que tu chemines courageusement à la force de ce pain ; car tu as encore. un long, pénible et rigoureux chemin à faire, et dans lequel tu auras souvent besoin de prendre haleine et repos dans mon sacré Cœur, qui pour cela te sera toujours ouvert tandis que tu marcheras dans ses voies. Je veux que ton cœur me soit un asile, où je me retirerai pour y prendre mon plaisir lorsque les pécheurs me persécuteront et rejetteront des leurs.

« Lorsque je te ferai connaître que la divine justice est irritée contre eux, tu me viendras recevoir par la sainte communion ; et m'ayant mis sur le trône de ton cœur, tu m'adoreras en te prosternant sous mes pieds. Tu m'offriras à mon Père éternel, comme je te l'enseignerai, pour apaiser sa juste colère et fléchir sa miséricorde à leur pardonner ; et tu ne feras point de résistance à ma volonté lorsque je te la ferai connaître, non plus qu'aux dispositions que je ferai de toi par l'obéissance, car je veux que tu me serves d'instrument pour attirer des cœurs à mon amour.

« - Mais je ne peux comprendre, mon Dieu, comme cela se pourra faire ? - Par ma toute-puissance, qui a tout fait de rien », me fut-il répondu. « Ne t'oublie jamais de ton néant et que tu es la victime de mon Cœur, qui doit toujours être disposée d'être immolée pour la charité. C'est pour cela que mon amour ne sera point oisif en toi, te faisant toujours agir ou pâtir, sans que tu doives avoir aucune prétention qu'il t'en soit mis la moindre chose en ligne de compte pour ton intérêt, non plus que l'ouvrage n'appartient pas à l'outil dont le maître s'est servi pour le faire.

« Mais, comme je te l'ai promis, tu posséderas les trésors de mon Cœur en échange, et je te permets d'en disposer à ton gré[173] en faveur des sujets disposés. N'en sois pas chiche, car ils sont infinis. Tu ne me saurais plaire davantage que par une constante fidélité à marcher sans détour dans les voies de ta règle, dont les moindres défauts sont grands devant moi. Et le religieux se déçoit soi-même en s'éloignant de moi, qui pense me trouver par un autre chemin que celui d'une exacte observance de ses règles.

---

173 *Ms.* 7 ajoute : « Mon souverain Maître, si je ne me trompe, m'a fait entendre cette sainte leçon et promesses à diverses fois.» (Cf. *Autobiographie,* n° 100, et 4' Lettre au P. Croiset).

« Conserve en pureté le temple du Seigneur, car partout où elle sera, il y habitera d'une spéciale présence de protection et d'amour. Je suis ton gouverneur, auquel tu dois être tout abandonnée, sans soin ni souci de toi-même, puisque tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Et je prendrai soin de récompenser ou venger tout ce qui te sera fait. De même, je penserai à ceux qui auront confiance à tes prières, afin que tu t'occupes et t'emploies toute à mon amour.

«J'ai encore une rude et pesante croix à mettre sur tes faibles épaules, mais je suis assez puissant pour la soutenir. Ne crains rien et me laisse faire tout ce que je voudrai de toi et en toi, sans que tu fasses rien pour te cacher dans le mépris ou pour te produire dans l'estime. Je ne permettrai point à Satan de te tenter que par les trois sortes de tentations dont il a eu la hardiesse de m'attaquer. Mais ne crains rien ; confie-toi en moi ; je suis ton protecteur et ta caution. J'ai établi mon règne de paix dans ton âme - personne ne la pourra troubler - et celui de mon amour dans ton cœur, qui te donnera une joie que personne ne pourra t'ôter. »

V

RETRAITE DE 1684

Dans ma solitude de l'année 1684, mon souverain Maître me fit la miséricorde de me départir ses grâces avec tant de profusion qu'il me serait difficile de m'en exprimer. Pour obéir je dirai seulement ce mot : plusieurs jours avant que d'y entrer, mon Dieu m'en imprima tellement l'esprit et le désir, que tout mon être spirituel et corporel ne respirait que ce bonheur, ayant si fortement retiré toutes mes puissances au-dedans de lui-même, qu'il ne me restait plus de liberté que pour m'abandonner à cette souveraine puissance qui me tenait toute ensevelie au-dedans de soi-même. Le premier jour il me présenta son sacré Cœur comme une ardente fournaise, où je me sentis jetée et d'abord pénétrée et embrasée de ses vives ardeurs, qu'il me semblait m'aller réduire en cendres. Ces paroles me furent dites : «Voici le divin purgatoire de mon amour, où il te faut purifier le temps de cette vie purgative ; puis je t'y ferai trouver un séjour de lumière et ensuite d'union et de transformation. » Ce qu'il m'a fait éprouver si efficacement pendant toute ma solitude, que je ne savais parfois si j'étais au ciel ou en la terre, tant je me sentais remplie et abîmée dans mon Dieu, ce qui me fit souffrir le premier jour, ne pouvant penser à mes péchés. Mais la nuit du jour de ma confession je me sentis réveiller, et d'abord tous mes péchés me furent représentés comme tout écrits que je n'eus qu'à les lire, en me confessant, mais avec tant de larmes et de contrition qu'il me semblait que mon chétif cœur[174] s'allait fendre de regret d'avoir offensé cette bonté infinie qui ne laissait pas de se faire sentir sensiblement présente à mon âme. Pendant tout ce temps, ma douleur s'augmentait au delà de tout ce que je puis dire. Il n'y a sorte de pénitence et de supplice à quoi je ne me fusse condamnée de bon cœur ; mon plus rude tourment fut la privation de la sainte communion.

---

174 La Sainte était si profondément persuadée de son peu de valeur, que l'adjectif *chétif* revient comme instinctivement sous sa plume, ... au moins une soixantaine de fois !

Mais après ces trois jours de la vie purgative, j'ai été mise en un séjour de gloire et de lumière où moi, chétif néant, ai été comblée de tant de faveurs qu'une heure de cette jouissance est suffisante pour récompenser les tourments de tous les martyrs.

Premièrement, il épousa mon âme en l'excès de sa charité, mais d'une manière et union inexplicables, changeant mon cœur en une flamme de feu dévorant de son pur amour, afin qu'il consume tous les amours terrestres qui s'en approcheraient ; me faisant entendre que m'ayant toute destinée à rendre un continuel hommage à son état d'hostie et de victime au très saint Sacrement, je devais en ces mêmes qualités lui immoler continuellement mon être par amour d'adoration, d'anéantissement et de conformité à la vie de mort qu'il a dans la sainte Eucharistie, pratiquant mes vœux sur ce sacré modèle[175], lequel est dans un tel dénuement de tout, qu'il est mis en état de recevoir de ses créatures tout ce qu'elles voudront lui donner et lui rendre.

De même, par mon vœu de pauvreté, je ne dois pas seulement être dépouillée des biens et commodités de la vie, mais encore de tous plaisirs, consolations, désirs et affections de tout propre intérêt, me laissant ôter et donner comme si j'étais morte ou insensible à tout.

Qu'y a-t-il de plus obéissant que mon Jésus en la sainte Eucharistie ? où il se trouve à l'instant que les paroles sacramentelles sont prononcées, que le prêtre soit bon ou mauvais, ou quel usage qu'il en veuille faire, souffrant d'être porté en des cœurs souillés de péchés dont il a tant d'horreur. De même, à son imitation, il veut que je m'abandonne entre les mains de mes supérieures, quelles qu'elles puissent être[176], pour disposer de moi à leur gré sans que je témoigne la moindre répugnance, pour contraire à mes inclinations que cette disposition m'arrive, parce que je veux, toute ma vie, aller au rebours d'icelles, disant au fort de mes répugnances : Mon Jésus a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix, je veux donc obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie, pour rendre hommage à l'obéissance de Jésus en l'hostie, dont la blancheur m'apprend qu'il faut être une pure victime pour lui être immolée, sans tache pour le posséder, pure de corps, de cœur, d'intention, d'affection ; et pour se transformer toute en lui, il faut mener une vie sans curiosité, d'amour et de privation, me réjouissant de me voir méprisée et oubliée, pour réparer l'oubli et le mépris que mon Jésus reçoit dans l'hostie.

Mon silence intérieur et extérieur sera pour honorer le sien. Lorsque je parlerai, ce sera pour rendre hommage à cette parole du Père, ce Verbe divin qui est caché dans l'hostie.

Lorsque j'irai prendre ma réfection, je l'unirai à cette nourriture divine dont il substante nos âmes dans la sainte Eucharistie, lui demandant que tous les morceaux soient autant de communions spirituelles qui m'unissent et me transforment toute en lui-même.

Mon repos sera pour honorer celui qu'il prend dans l'hostie ; mes peines et mortifications, pour réparer les outrages qu'il reçoit dans la sainte hostie.

---

175 Toujours le même rôle de victime, unie de plus en plus intimement à la grande Victime du Calvaire et de l'Eucharistie. Cela relève toujours, explicitement et d'autant plus ici, d'un mystère d'épousailles. Ces pages sont parmi les plus belles de la Sainte. Et l'on saisit ici l'extrême sobriété et dépouillement de cette vocation sponsale sans aucune ombre de sentimentalisme. C'est à l'inverse des descriptions parfois très ornées de certains mystiques lorsqu'ils évoquent leur propre "mariage spirituel".

176 (Cf. *Écrits par ordre de la M. de Saumaise,* n° 47, et *fragments* IV, 3).

J'unirai toutes mes oraisons à celles que le sacré Cœur de Jésus fait pour nous dans l'hostie ; de même, l'office divin, aux louanges que ce Cœur adorable y donne à son Père éternel, et en faisant la génuflexion, je penserai à celles que l'on lui faisait par dérision en sa Passion, et je dirai : Que tout fléchisse devant vous, ô grandeur de mon Dieu, souverainement abaissée dans l'hostie ! Que tous les cœurs vous aiment, que tous les esprits vous adorent et que toutes les volontés vous soient soumises ! Et en baisant terre, je dirai : C'est pour rendre hommage à votre grandeur infinie que je baise terre, en confessant que vous êtes tout, et que je ne suis rien. En tout ce que je ferai ou souffrirai, j'entrerai dans ce sacré Cœur pour y prendre ses intentions, pour m'unir à lui et pour demander son secours. Après chaque action, je l'offrirai à ce divin Cœur pour réparer tout ce qu'il y trouvera de défectueux, surtout mes oraisons.

Lorsque je commettrai des fautes, après les avoir punies sur moi par pénitences, j'offrirai au Père éternel une des vertus de ce divin Cœur pour payer l'outrage que je lui aurai fait, afin d'acquitter ainsi peu à peu ma dette ; et le soir je mettrai dans cet adorable Cœur tout ce que j'aurai fait le jour, afin qu'il purifie ce qu'il y aura d'impur et d'imparfait dans mes actions, pour les rendre dignes de les lui approprier et les mettre dans son divin trésor, lui laissant le soin de disposer de tout selon son désir ; ne me réservant que celui de l'aimer et le contenter, puisqu'il m'a fait entendre que je ne dois avoir de prétention en tout ce que je pourrai faire ou souffrir, l'ayant sacrifié au bien et en faveur de la Communauté.

Après tout ce que je viens de dire, je frémissais de crainte de ne le pouvoir mettre en pratique, et comme j'allais à la sainte communion, il me fit entendre qu'il venait lui-même imprimer dans mon cœur la sainte vie qu'il mène en l'Eucharistie, vie toute cachée et anéantie aux yeux des hommes, vie de mort, de sacrifice, et qu'il me donnerait la force de faire ce qu'il désirait de moi

V

VŒU DE PERFECTION 31 OCTOBRE 1686.

VIVE ✝ JÉSUS ! [177]

Voici la manière du vœu duquel je me sens pressée depuis longtemps, et lequel je n'ai voulu faire sans l'avis de mon directeur et de ma supérieure. Après l'avoir examiné, il m'a été permis, sous ces conditions, que, lorsqu'il me causera du trouble et scrupule, sur quelque article que ce soit, ils m'en déchargent et que mon engagement cesse, ce vœu n'étant que pour m'unir plus étroitement au sacré Cœur de Jésus, et m'engager indispensablement à ce qu'il désire de moi. Mais, hélas ! je ressens tant d'inconstance et de faiblesse, que je n'oserais faire aucune promesse

---

177 L'original, qui a été présenté lors de la première séance de reconnaissance des écrits, s'est perdu depuis. Il est reproduit ici selon le texte du *Ms*. 4. Plusieurs points sont particulièrement remarquables dans "la manière" de ce vœu : c'est bien "le plus parfait" ou "le plus glorieux au Sacré-Cœur" qui est recherché, avec pour but "aimer plus ardemment"; or, s'il comporte "n'éviter aucune souffrance" et "ne rechercher aucune satisfaction, plaisir ni contentement", il s'y trouve pourtant l'acceptation de ceux que la Providence présentera : "je les prendrai simplement", et il ne s'y trouve pas de recherche de souffrance volontaire. Tout ceci précise le sens de "victime" qui paraît au § 9°, il ne s'agit que de "l'aimer et le contenter". La vocation particulière de sainte Marguerite-Marie n'est pas de victime expiatoire (comme il a été malencontreusement écrit parfois) ; bien plus : dès lors qu'il s'agit de réparer une faute qu'elle a vu commettre au prochain "j'offrirai au Père éternel une vertu contraire du sacré Cœur de Notre-Seigneur pour la réparer". C'est sans rapport avec une expiation par pénitences afflictives, telle qu'on la verra pratiquer en particulier fin XIXè siècle. On ne peut parler ici de spiritualité victimale, mais sponsale, et avec une dimension missionnaire, "le faire connaître, aimer et glorifier". Et quand § 19° il est question de pénitence afflictive, c'est uniquement le cadre auto-éducatif qui est envisagé.

qu'en m'appuyant sur la miséricorde et charité infinie de cet aimable Cœur, pour l'amour duquel je le fais, sans en être plus gênée et contrainte, mais plus fidèle à mon souverain Maître, qui me fait espérer qu'il me rendra lui-même attentive à le pratiquer, si je viens à y manquer par oubli. Je ne prétends pas d'en faire aucune offense contre mon Dieu, c'est uniquement pour l'aimer plus ardemment et purement en crucifiant la chair et les sens. Sa bonté m'en fasse la grâce !

Vœu fait la veille de Toussaint pour me lier, consacrer et immoler plus étroitement, absolument et parfaitement au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Premièrement : Ô mon unique Amour, je tâcherai de vous tenir soumis, et assujettir tout ce qui est en moi, en faisant ce que je croirai être le plus parfait, ou le plus glorieux à votre sacré Cœur, auquel je promets ne rien épargner de tout ce qui est en mon pouvoir, ne rien refuser de faire ou souffrir pour le faire connaître, aimer, honorer et glorifier.

2. Je ne négligerai, ni omettrai aucun de mes exercices et observances de mes règles, sinon par charité ou vraie nécessité, par obéissance, à laquelle je soumets toutes mes promesses.

3. Je tâcherai de me faire un plaisir de voir les autres dans l'élévation, bien traitées, aimées et estimées, pensant que cela leur est dû, et moi au contraire, je dois être toute anéantie dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, faisant ma gloire de porter ma croix, d'y vivre pauvre, inconnue et méprisée ; ne désirant paraître que pour être humiliée et contrariée, quelque répugnance que la nature orgueilleuse puisse ressentir.

4. Je veux souffrir en silence, sans me plaindre de quelque traitement que l'on me fasse.

5. N'éviter aucune souffrance, soit de corps ou d'esprit, humiliation, mépris ou contradiction.

6. Ne rechercher ou me procurer aucune consolation, plaisir ni contentement, que celui de n'en point avoir en la vie, et lorsque la Providence m'en présentera, je les prendrai simplement, non pour le plaisir auquel je renonce intérieurement, soit que la nature en trouve, prenant ses nécessités ou autrement, ne m'arrêtant point à penser si je me satisfais ou non, mais plutôt aimer mon Souverain qui me donne ce plaisir.

7. Je ne me procurerai aucun soulagement que ceux que la nécessité me fera croire ne pouvoir m'en passer ; je les demanderai dans la simplicité de ma Constitution, pour m'affranchir de la peine continuelle que je sens de trop donner à mon corps et flatter ce cruel ennemi.

8. Je laisserai entière liberté à ma supérieure de disposer de moi comme bon lui semblera, acceptant humblement et indifféremment les occupations que l'obéissance me donnera. Malgré la répugnance effroyable que je sens à toutes les charges, je tâcherai de n'y plus témoigner ma peine, ni celle que je ressens d'aller au parloir, ou d'écrire des lettres, faisant tout cela comme si j'y avais bien du plaisir.

9. Je m'abandonne totalement au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour me consoler ou m'affliger selon son bon plaisir, sans me plus vouloir mêler de moi-même, me contentant d'adhérer à toutes ses saintes opérations et dispositions, me regardant comme sa victime, qui doit toujours être dans un continuel acte d'immolation et de sacrifice, selon son plaisir, ne m'attachant qu'à l'aimer et le contenter, en agissant et souffrant en silence.

10. Je ne m'informerai jamais des fautes du prochain ; et lorsque je serai obligée d'en parler, je le ferai dans la charité du sacré Cœur de Notre-Seigneur et dans la pensée, si je serais bien aise que l'on dît ou fit cela de moi. Lorsque je lui verrai commettre quelque faute, j'offrirai au Père éternel une vertu contraire du sacré Cœur de Notre-Seigneur pour la réparer.

11. Je regarderai tous ceux qui m'affligeront, ou parleront mal de moi, comme mes meilleurs amis, tâchant de leur rendre tout le bien et les services possibles.

12. Je ferai attention de ne point parler de moi, ou fort courtement, et jamais, si je puis, pour me louer et justifier.

13. Je ne chercherai l'amitié d'aucune créature que lorsque le sacré Cœur de Jésus-Christ m'y incitera pour la porter à son amour.

14. Je ferai une continuelle attention de conformer et soumettre ma volonté à celle de mon Souverain en toutes choses.

15. Je ne m'arrêterai point volontairement à aucune pensée, non seulement mauvaise, mais inutile, et me regarderai comme une pauvre dans la maison de Dieu, qui doit être soumise à tout, à qui l'on fait et donne tout par charité et penserai que j'ai toujours trop.

16. Je ne ferai, tant qu'il me sera possible, ni plus ni moins par le respect humain ou vaine complaisance des créatures.

17. Et comme j'ai demandé à Dieu de ne rien laisser paraître en moi de ses grâces extraordinaires, que ce qui m'attirera le plus de mépris, de confusion et d'humiliation devant les créatures, aussi tiendrai-je à grand bonheur quand tout ce que je ferai et dirai sera censuré ou blâmé, tâchant de tout faire et souffrir pour l'amour du sacré Cœur de Jésus-Christ, et dans ses saintes intentions, auxquelles je m'unirai en tout.

18. Je ferai attention à rendre mes actions et paroles glorieuses à Dieu, édifiantes à mon prochain et salutaires à mon âme, me rendant fidèlement constante à la pratique du bien que mon divin Maître me fait connaître qu'il désire, ne faisant point de faute volontaire, si je peux, et ne m'en pardonnerai point sans m'en venger sur moi par quelque pénitence.

19. Je me rendrai attentive de n'accorder à la nature que ce que je ne pourrai pas lui refuser qu'en me rendant singulière, ce que je veux éviter en tout. Enfin je veux vivre sans choix, ne tenir à rien, dire à tout événement : *Fiat voluntas tua.*

Dans la multitude de ces choses, je me suis sentie saisie d'une si grande crainte d'y manquer, que je n'avais pas le courage de m'y engager, si je n'avais été fortifiée et animée par ces paroles qui me furent dites au plus intime de mon cœur. «Que crains-tu, puisque j'ai répondu pour toi et me suis rendu ta caution ? L'unité de mon pur amour te tiendra lieu d'attention dans la multiplicité de toutes ces choses ; et te promets qu'il réparera les fautes que tu y pourrais commettre, et s'en vengera lui-même sur toi.»

Ces paroles imprimèrent en moi une si grande confiance et assurance que, nonobstant ma fragilité, je ne crains plus rien, ayant mis ma confiance en Dieu qui peut tout, duquel j'espère tout, et rien de moi.

VII

RETRAITE DE PRÉPARATION À LA MORT - 1690[178]

VIVE ✝ JÉSUS !

Depuis le jour de la Sainte-Madeleine, je me suis sentie extrêmement[179] portée de réformer ma vie, pour me tenir prête à paraître devant la sainteté de Dieu, dont la justice est si redoutable et les jugements impénétrables. Il faut donc que je tienne toujours mes comptes prêts, afin de n'être pas surprise, car c'est chose horrible de tomber à la mort entre les mains d'un Dieu vivant, lorsque pendant la vie l'on s'est retiré, par le péché, d'entre les bras d'un Dieu mourant.

Je me suis donc proposé, pour effectuer un mouvement si salutaire, de faire une retraite intérieure dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, duquel j'attends et espère tous les secours de grâce et de miséricorde qui me sont nécessaires pour cet effet ; car[180] c'est en lui toute ma confiance, comme étant le seul appui de mon espérance, puisque son excessive bonté ne m'éconduit jamais lorsque je m'adresse à lui ; mais, au contraire, il semble se faire un plaisir d'avoir trouvé un sujet aussi misérable, pauvre et chétive et nécessiteuse que je le suis, pour en remplir l'indigence de son infinie abondance.

La Sainte Vierge sera ma bonne mère, et pour protecteurs saint Joseph et mon saint Fondateur. Le bon Père de la Colombière m'est donné pour directeur, pour m'apprendre à accomplir les desseins de ce Cœur adorable, conformément à ses maximes.

Le premier jour, mon occupation fut de penser d'où me pouvait venir ce grand désir de mourir, puisque ce n'est pas l'ordinaire des criminelles, comme je la suis devant Dieu, d'être bien aise de paraître devant leur juge, mais un juge dont la sainteté de justice pénètre jusques à la moelle des os, auquel rien ne peut être caché, et qui ne laissera rien d'impuni. Comment donc, mon âme, peux-tu sentir une si grande joie à l'approche de la mort ? Tu ne penses qu'à finir ton exil, et tu te transportes d'aise en te figurant que tu sortiras peut-être bientôt de ta prison. Mais, hélas ! prends garde que d'une joie temporelle, qui ne provient peut-être que d'aveuglement et d'ignorance, tu ne te plonges dans une éternelle tristesse, et que de cette prison mortelle et périssable tu ne tombes dans ce cachot éternel, où il n'y aura plus lieu d'espérer d'en sortir jamais !

Laisse donc, ô mon âme, cette joie et ce désir de mourir, pour ces âmes saintes et ferventes pour lesquelles sont préparées de si grandes récompenses. Mais pour nous, dont les œuvres d'une vie criminelle ne nous laisseraient rien à espérer que des châtiments éternels, si notre Dieu n'était plus bon que juste à notre égard, pensant donc quel sera ton sort, pourras-tu supporter pendant une éternité l'absence de Celui dont la jouissance te donne de si ardents désirs, et dont la privation te fait sentir de si cruelles peines ?

---

178 Parue en pleine guerre, l'édition Gauthey 1915 donnait une version légèrement altérée de ce texte essentiel : on n'avait pu alors se reporter aux manuscrits anciens. Gauthey 1920 l'a rétabli. Même si l'on ne constate aucun changement significatif, il est heureux d'approcher au plus près de son expression. C'est le message ultime, elle n'a plus rien laissé ensuite, et ces dernières paroles sont le sommet de sa spiritualité.

179 *Ms.* 4 et *Recueil de Nevers :* « pressée ».

180 *Mss.* 4, *Dl* et *Recueil de Nevers :* «j'ai mis en lui ».

Mon Dieu, que ce compte m'est difficile à faire, puisque j'ai perdu mon temps, et je ne sais comment le pouvoir réparer ! Mais dans la peine où je me suis trouvée de mettre ce compte en état et le tenir toujours prêt à rendre, je n'ai su à qui m'adresser, sinon à mon adorable Maître, qui, par[181] son incomparable bonté, a voulu se charger[182] de le faire. C'est pour cela que je lui ai remis tous les articles sur lesquels je dois être jugée, et recevoir ma sentence, et ces articles ne sont autres que nos règles, constitutions et directoire, sur lesquels je serai justifiée ou condamnée. Après lui avoir remis tous mes intérêts, j'ai senti une paix admirable[183], dans mon cœur, qui m'a tenue longtemps, comme anéantie, dans l'abîme de mon néant, attendant ce qu'il jugerait de cette misérable criminelle.

Le second jour, à mon oraison[184] il me fut présenté comme dans un tableau tout ce que j'avais été, et ce que j'étais pour lors : mais, mon Dieu, quel monstre[185] si horrible à voir ! Je n'y vois aucun bien, mais tant de mal[186] qu'il m'est impossible d'y pouvoir penser seulement. Et il me semble que tout m'y condamnait à un éternel supplice pour le grand abus que j'ai fait des grâces de Dieu, pour lesquelles je n'ai eu pour retour qu'infidélités, ingratitudes et perfidies. Ô mon Sauveur ! qui suis-je, pour m'avoir si longtemps attendue à pénitence, moi qui me suis voulu mille fois abîmer dans l'enfer, par l'excès de ma malice ! et autant de fois vous m'en avez empêchée par votre infinie bonté. Continuez de l'exercer sur un sujet si misérable, mon adorable Sauveur. Vous voyez que j'accepte de bon cœur toutes les peines et supplices qu'il vous plaira me faire souffrir en cette vie et en l'autre. Je me sens tant de douleur de vous avoir offensée, ô Bonté infinie, que je voudrais avoir souffert toutes les peines dues aux péchés que j'ai commis, et à tous ceux où je serais tombée sans le secours de votre grâce. Oui, je voudrais avoir été plongée dans tous ces tourments rigoureux, dès le moment que j'ai commencé à pécher, pour me servir de préservatif, plutôt que de vous avoir offensé, et n'avoir autre[187] récompense qu'un pardon que je vous demande pour l'amour de vous-même. Je ne réserve rien dans toutes les vengeances qu'il plaira à votre divine justice exercer sur cette criminelle, sinon, que vous ne m'abandonniez pas à moi-même par des nouvelles rechutes dans le péché, pour punir le précédent. Ne me privez pas, ô mon Dieu, de vous aimer éternellement pour ne vous avoir pas aimé dans le temps ! Faites au reste de moi tout ce qu'il vous plaira. Je vous dois tout ce que j'ai, tout ce que je suis ; et tout ce que j'ai fait de bien ne saurait réparer la moindre de mes fautes, que par vous-même. Je suis insolvable, vous le voyez bien, mais mettez-moi en prison, j'y consens, pourvu que ce soit dans votre sacré Cœur. Et tenez-moi là captive et enchaînez-moi par les chaînes de votre amour, jusques à ce que je vous aie payé tout ce que je vous dois ; et comme je ne le pourrai jamais faire, aussi désiré-je de n'en jamais sortir.

(FIN DES SENTIMENTS DE SES RETRAITES)

---

181 *Mss.* 4, *D 1* et *Rec. de Nevers :* «son incompréhensible ».

182 *Id. :* «de dresser tous mes comptes ».

183 *Id. :* «sous ses pieds ».

184 *Ms.* 4 et *Rec. de Nevers :* «du matin ».

185 *Id. :* «plus défectueux et plus horrible ».

186 *Id. :* «qu'il m'est insupportable d'y penser ».

187 *Contemporaines :* «punition» - *Ms.* 4 : «peine».

LETTRES DE SAINTE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE[188]

LETTRE 1
A LA MÈRE MARIE-FRANÇOISE DE SAUMAISE, A DI JON [189]
VIVE ✝ JÉSUS !

Fin de juin 1678.

Ma très honorée et chère Mère,

Ce n'était pas sans mortification ni par défaut d'amitié que je me voulais priver de la douce consolation de vous écrire et vous dire que je serai toujours la même en estime pour Votre Charité, puisque vous savez bien que notre bon Maître ayant uni mon cœur si étroitement avec le vôtre, je ne crains point qu'il en soit séparé sinon par lui-même. Et, comme je n'ai point de termes pour vous exprimer la reconnaissance que j'ai à vos bontés maternelles, il me suffira de vous dire que j'en conserverai un souvenir très particulier devant Notre-Seigneur, lequel je supplie vous faire part de ses plus précieuses grâces et amoureuses caresses dans cette aimable solitude, dont je partage les délices avec vous. Mais pour vous dire un mot de celles dont sa bonté me gratifie pour le présent, je ne le peux exprimer qu'en vous disant qu'il me semble n'être qu'une croix au corps et à l'esprit, sans que je me puisse plaindre ni désirer d'autre consolation que celle de n'en point avoir en ce monde et de vivre cachée dans Jésus Christ crucifié, inconnue dans ma souffrance, afin qu'aucune créature n'ait compassion ni souvenir de moi, que pour augmenter mon tourment. Je me flatte, ma chère Mère, que vous prenez trop de part à mes intérêts pour ne vous en pas réjouir et en remercier Notre-Seigneur, qui n'a rien de plus précieux après lui que son amour et sa croix. C'est par sa miséricorde qu'il m'en fait part ; car je suis très indigne d'un don si précieux, aussi bien que de celui qu'il nous a fait en la personne de notre très honorée Mère, pour laquelle je ne vous peux exprimer mon estime et affection, avec une parfaite confiance pour sa charité que j'ai déjà expérimentée bien des fois. Je vous puis assurer que je crois que notre bon Dieu y accomplira sa promesse[190]. Je l'en supplie de tout mon cœur, qu'il en puisse recevoir toute la gloire qu'il désire. C'est cette chère Mère qui nous a dit de vous écrire par cette occasion ; je me réservais pour une autre à cause d'une légère incommodité, et que vous serez accablée de lettres cette fois. Mais ne vous pressez pas de m'écrire, car je ne douterai pas de votre affection, de quelle manière que vous en usiez avec moi qui serai pour le temps et l'éternité, en l'amour sacré de Jésus.

Sr Marguerite-Marie.

---

188 Nous ne donnons pas ici toutes les variantes de ces lettres, scrupuleusement notées par Monseigneur Gauthey : ceux pour qui ce serait utile les trouveront dans l'édition papier 1920. Il s'est appuyé chaque fois sur les manuscrits les plus sûrs, et ces variantes deviendraient encombrantes lorsqu'elles n'apportent rien de nouveau quant au vocabulaire ou la pensée (ex. "*vivre cachée*" ou "*vivre toute cachée*") = le travail de Monseigneur Gauthey est de grande rigueur, mais ici ne ferait que retarder la lecture ou multiplier les occurrences. Les nombreux autographes sont signalés chacun en son lieu ; quand Monseigneur Gauthey a rencontré un passage intéressant dont il n'a pu retrouver l'origine dans les manuscrits anciens (ce sont des copies que nous nommons ainsi) il signale sa provenance par les simples lettres A et B : il s'agit alors des deux éditions de "Vie et œuvres" parues en 1867 et 1876.

189 La Mère de Saumaise termina sa supériorité à Paray au mois de mai 1678, et retourna à son monastère de Dijon. L'année suivante, à l'Ascension, elle fut élue supérieure du monastère de Moulins qu'elle gouverna trois ans.

190 La Mère Péronne-Rosalie Greyfié était arrivée au monastère de Paray depuis le 17 juin. - Notre-Seigneur avait promis à la Sainte d'inspirer lui-même à ses supérieures ce qui serait conforme à sa plus grande gloire et à ses desseins sur elle. C'est à cette divine promesse que Marguerite-Marie fait allusion. (Cf. *Autob.* n° 43).

Dieu soit béni ![191]

LETTRE II

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

VIVE ✝ JÉSUS !

Le 10 juillet 1678.

Ma très honorée Mère,

Je souhaite que le feu sacré consomme nos cœurs sans obstacle, et en fasse des trônes dignes du saint amour. J'ai trop d'expérience de vos bontés, pour croire que mon silence vous mette dans le doute de mon affection et respectueuse amitié pour Votre Charité. Vous m'y avez engagée par tant de manières, que je ne puis m'en exprimer davantage ; mon silence vous en dira plus, ma chère Mère, que mes paroles. Je crois que vous aurez appris l'occupation où l'obéissance nous a mise. Le bon Dieu soit béni de toute chose, puisque rien ne nous peut empêcher d'être tout à lui ! Oui, ma chère Mère, ce Seigneur est bien bon, d'avoir toujours les mêmes bontés et miséricordes pour son indigne esclave, n'ayant nul égard à mes infidélités et misères, qui ne vous sont pas inconnues. Aidez-moi à l'en remercier et de ses autres bienfaits ; celui que je chéris le plus, après lui-même, c'est le précieux trésor de sa croix, qui m'accompagne partout, intérieurement et extérieurement. C'est là l'unique consolation que j'aie dans la longueur de la vie, qui n'est aimable que pour souffrir, surtout les précieuses humiliations qui nous attirent l'oubli et le mépris des créatures. Qu'heureuses sont les âmes ainsi gratifiées en servant le Seigneur, lequel je supplie accomplir en vous ses desseins. Je ne vous oublie pas devant sa bonté, non plus que la très honorée Mère Boulier, pour laquelle je conserve une estime très particulière[192].

Je vous prie de recommander à Notre-Seigneur les demoiselles Bisefrand, qui sont dans une grande affliction de ne plus apprendre de nouvelles du Révérend Père de la Colombière. Je ne sais si vous vous êtes oubliée de nous marquer dans vos lettres ce que vous nous avez promis, ou si vous n'avez pas jugé à propos de le faire. De quelle manière que vous en usiez avec moi, je serai toujours contente et la même pour Votre Charité. Soyez-en persuadée et me croyez toute à vous dans l'amour sacré, etc.

D. S. B. !

LETTRE III

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

---

191 Le *Ms.* 9 ajoute quelques lignes qui manquent au *Ms.* 6 et à la *Traduction italienne.* On verra par la suite que la Servante de Dieu usait assez souvent du *post-scriptum.* Nous croyons que les lignes ci-dessous étaient dans ce cas, ce qui explique que plusieurs des copistes les aient négligées. Elles sont d'ailleurs très conformes à la manière de penser et d'écrire de la Sainte. Les voici : « Votre séparation, quoiqu'elle ne soit grande que de corps, m'a été plus sensible que je ne vous le peux dire ; mais ma consolation ou affliction ne me sont pas considérables. Pourvu que vous soyez contente, comme je crois que vous l'êtes, il me suffit.»

192 La Mère Anne-Séraphine Boulier, autrefois consultée par la Mère de Saumaise, l'avait rassurée sur les voies extraordinaires de Sœur Marguerite-Marie. Elle était supérieure du monastère de Dijon.

VIVE ✝ JÉSUS !

Mai 1679.

Je vous avoue, ma chère Mère, que j'ai reçu une extrême consolation du plaisir que vous avez donné au Seigneur, embrassant sa croix avec joie et soumission[193]. Il est vrai qu'il l'a toute couverte de roses, crainte qu'elle ne vous fit peur ; mais ce n'est pas cela qui vous doit le plus réjouir, mais bien quand vous sentirez les piqûres des épines qui sont cachées dessous ; car alors le Seigneur se complaira à vous rendre conforme à lui, et vous fera voir qu'il n'est pas moins aimable dans les amertumes du Calvaire que dans les douceurs du Thabor [194].

LETTRE IV

A SŒUR LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS [195]

***(L'autographe est au monastère de la Visitation de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

1679 ou 1680 [196].

Ma très honorée Sœur,

Je prie le sacré Cœur de Jésus vouloir consumer les nôtres dans les ardeurs de son saint amour, lequel, je crois, vous a incitée à procurer l'honneur de votre connaissance à une personne dont les grandes misères la pressent incessamment de vivre inconnue et oubliée de toutes les créatures. Mais si la volonté de notre souverain Maître en dispose autrement, je tiens à grande faveur d'avoir une petite part dans votre souvenir devant NotreSeigneur, qui me donne un retour d'affection bien particulière à celle que Votre Charité me témoigne, dont je suis bien indigne. Mais Dieu peut, quand il veut, tirer sa gloire de nos moindres actions, comme j'espère qu'il fera du désir que sa bonté vous donne que nous entrions en particulière société de biens. Je vous peux dire que je n'en fais point ; mais Dieu est si bon qu'il nous laisse approprier le trésor des vrais pauvres qui est le sacré Cœur de Jésus, dont la céleste abondance peut contenter sans défaut notre

---

193 Allusion au supériorat de la M. de Saumaise à Moulins, où elle fut appelée au mois de mai de 1679. *Les roses* pour elle étaient la consolation d'aller habiter ce monastère, témoin de l'heureux trépas de sainte Chantal et qui, après celui d'Annecy, gardait les traditions les plus chères à une fille de la Visitation. *Les épines* inséparables de la charge devaient en outre faire sentir leurs piqûres par les longues et dangereuses infirmités qui attendaient la nouvelle supérieure, et qui l'accompagnèrent pendant les trois années de son gouvernement. La Mère de Saumaise étant destinée à porter au monastère de Moulins les premières notions du culte du Sacré Cœur, il fallait que son œuvre fût fécondée par la vertu de la croix.

194 Le *Ms.* 8, Languet et d'autres joignent à cette lettre un fragment que le *Ms.* 6 et la *Trad. ital.* placent à la fin de la CXI.. Nous le laisserons à la lettre CXI.

195 La Mère de Saumaise fit bientôt partager ses sentiments à sa nouvelle famille sur le compte de Marguerite-Marie. Plusieurs des religieuses de Moulins recherchèrent comme une faveur l'amitié de la disciple du Cœur de Jésus. Un échange de lettres ne tarda pas à s'établir. Sœur Louise-Henriette de Soudeilles était alors directrice du Noviciat.

196 La marge de l'autographe ayant été coupée, la date a disparu.

nécessiteuse indigence. C'est de ce bien précieux duquel il faut faire notre association, mettant dans ce sacré Cœur tout le bien que nous pourrons faire avec sa grâce, pour l'échanger avec les siens, que nous offrirons au Père éternel en place des nôtres[197].

Voilà, mon intime Sœur, notre vraie société et notre délicieuse retraite que ce Cœur adorable, où nous vivrons à l'abri de tous les orages, et où nous nous verrons et apprendrons à nous connaître. Je vous avoue que je vous y ai déjà rendu quelques visites, car il me semble que l'amour vous y a placée bien avant. Pour moi, il est vrai que j'y aspire ; mais je n'ai pas ce qu'il faut pour y entrer, qui est un cœur pur, vide de tout désir et affection, humble et abandonné à tout le bon plaisir du pur amour, qui en veut être le seul possesseur pour en disposer à son gré. Je le supplie qu'il ne permette pas que jamais nous lui fassions de résistance, et que notre amitié soit toute en lui et pour lui.

J'espère, ma très honorée Sœur, que vous aurez la bonté de m'excuser si je vous parle ainsi. Je ne saurais faire autrement que de dire simplement mes pensées, qui sont toutes pleines d'estime et d'affection pour Votre Charité, à laquelle je suis sans réserve en l'amour sacré, ma très honorée Sœur, votre très humble et obéissante et indigne Sœur et servante en Notre-Seigneur.

sr Marie-Marguerite Alacoque

d. I. V. Ste-M.[198]

D. S. B.

Pour ce que Votre Charité me dit de recommander à Notre-Seigneur, j'espère qu'il en sera autant glorifié que vous y aurez de soumission et d'abandon, pour cette occasion, à son bon plaisir, qui nous doit dépouiller de tout propre intérêt ; et il nous doit suffire que Dieu soit content. Je suis sûre que vous ne voulez rien que cela, ni moi non plus. Aimons donc le Seigneur, et lui donnons tout sans réserve. Et c'est par ce même amour que je vous conjure, ma très aimée Sœur, de vous détromper envers moi, et de ne me plus croire ce que je ne suis pas [199].

La suscription porte : «*Pour ma très honorée Sœur LouiseHenriette de Soudeilles, à Moulins.*»

LETTRE V [200]

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS

VIVE ✝ JÉSUS !

Vers 1680.

---

197 Pratique essentielle de la dévotion au Sacré Cœur.

198 Il arrive plus d'une fois que la Sainte, dans sa signature, fasse l'inversion de son nom et écrive : « Sœur Marie-Marguerite Alacoque».

199 Ce post-scriptum forme le commencement de la 8e lettre de la 2e série de la *Traduction italienne.*

200 Nous pensons que cette lettre n'est qu'une compilation de deux parties prises dans d'autres lettres ; la première se retrouve textuellement dans la lettre LXI et la seconde dans la lettre LXXXIV. Néanmoins, nous la laissons subsister à la place qui lui avait été assignée dans les éditions de 1867 et 1876.

J'appréhende, ma chère Mère, que par mes résistances continuelles je ne sois un obstacle à la gloire du Sacré Cœur. Il me semble qu'il me fit entendre combien il me faudrait souffrir pour ce même amour, et que les grâces qu'il avait à me faire n'étaient pas tant pour moi que pour ceux qu'il m'enverrait, auxquels je devais répondre simplement ce qu'il me mettrait en pensée, puisqu'il y attacherait l'onction de ses grâces, par lesquelles il attirerait beaucoup de cœurs à son amour. Cela m'est présent dans toutes mes résistances.

Je ne vous oublie pas devant le Seigneur. Il m'ôte le pouvoir d'écrire comme je voudrais, en telle sorte que lorsque je tiens la plume je demeure sans intelligence pour écrire ; ainsi je le laisse faire et m'abandonne à lui. La vie m'est une croix si pesante qu'il n'y a aucune consolation pour moi que celle de voir régner le Cœur de mon adorable Sauveur, lequel me gratifie toujours de quelques souffrances extraordinaires lorsque cette dévotion prend quelque accroissement. Mais il n'y a rien que je ne voulusse souffrir pour cela. Toutes les plus amères amertumes ne sont que douceur dans cet adorable Cœur où tout est changé en amour. Je voudrais pouvoir venger sur moi toutes les injures qui sont faites à mon Sauveur Jésus-Christ au très saint Sacrement de l'autel ; étant comme vous savez, toute à vous dans le Sacré Cœur de Jésus.

Votre très humble et très obéissante fille

Sœur Marguerite-Marie.

Dieu soit béni !

LETTRE VI

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS

VIVE ✝ JÉSUS !

1680.

Ma très honorée Mère,

Ce m'est une douce consolation de recevoir de vos nouvelles, bien qu'il me semble être indifférente pour les autres. Mais vous êtes toujours ma bonne Mère, pour laquelle le Seigneur me donne ce que je ne peux exprimer, et non plus que vous oublier devant Dieu, que je supplie vouloir consommer en nous tous ses desseins. Et qu'il en soit de même de Mme de N***[201], qui est parmi nous à présent pour être religieuse, par l'ardent désir qu'elle a d'accomplir la volonté de Dieu. Je la recommande à vos saintes prières, avec le R. Père de la Colombière, dont vous nous demandez des nouvelles. Sa santé n'est pas encore rétablie, comme il marque à Mme de L***[202], car pour moi je n'en ai point reçu de lettre. Ce n'est pas que je ne me sois donné l'honneur de lui écrire, mais il n'a pas jugé à propos de me faire réponse. Mais de quelle manière qu'il en use, je

---

201 Nom inconnu, qui ne figure pas au registre des vêtures. Elle n'a pas persévéré.

202 Mme de Lyonne, mère de sr Marie-Rosalie de Lyonne.

suis toujours contente, parce que je sais que nous ne voulons que la volonté de Dieu, auquel il est très soumis. Voilà ce que je vous en peux dire pour le présent[203].

Pour les communions, je ferai par obéissance ce que Votre Charité souhaite ; et je voudrais pouvoir vous témoigner la part que je prends en tout ce qui vous regarde, pour les intérêts du Seigneur, que je sais vous être chers par-dessus tout le reste.

Je laisse prendre la consolation aux autres de vous mander les nouvelles, car pour moi je ne le sais pas faire ; mais priez le Seigneur qu'il me rende digne d'accomplir en tout sa volonté, et que nous le puissions aimer par-dessus tout. C'est dans cet amour que je suis toute à vous [204].

LETTRE VII

A SŒUR LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray, ce 6 juin 1680.

Ma très honorée et bien-aimée Sœur,

Je prie ce divin Esprit d'amour vouloir remplir votre chère âme de ses plus précieuses faveurs, et nos cœurs de ses plus vives ardeurs, afin que nous n'agissions plus que par ses mouvements. Il m'en donnerait un bien grand de correspondre à vos cordiales bontés, ma très aimée Sœur, si mon indignité ne me mettait dans un continuel rebut de moi-même, ne pouvant comprendre comme l'on se peut souvenir d'une si chétive créature, qui vous chérit pourtant et vous aime dans le sacré Cœur de Jésus plus que je ne vous peux dire. Mais comme je ne vous peux être utile à rien, je croyais que vous ne pensiez plus en moi[205], qui ne vous oublie pas devant Notre-Seigneur, auquel je me plaindrais volontiers de ce que tous les jours vous venez de si loin pour me visiter entre les deux élévations de la sainte messe ; je vous trouve présente à mon esprit, et quand nous avons dit à notre divin Maître ce que vous souhaitez, vous vous retirez doucement, en me disant comme dans votre chère lettre, «de ne me pas fâcher ». Mais comme le pouvoir faire avec vous, ma très aimée Sœur ? puisque vous savez si bien gagner les cœurs, que, si je n'étais assurée que c'est pour les rendre tout à Dieu, vraiment je le prierais de me défendre de vous. Mais

---

203 Revenu en France au commencement de 1679, le Père La Colombière avait vu, non sans regret, la palme du martyre lui échapper des mains. Mais par une mort lente et journalière, le confesseur de la foi acheva de composer sa couronne de gloire ; il ne fit plus que languir jusqu'en 1682. Pendant les trois années qui précédèrent sa mort, ses supérieurs lui confièrent, à Lyon, un emploi compatible avec l'épuisement de ses forces : la conduite spirituelle des jeunes scholastiques de la Compagnie. C'est de cette résidence qu'il écrivait de temps en temps à quelques-unes de ses filles spirituelles de Paray.

204 A et B ajoutaient ici les deux alinéas ci-dessous. Le premier se trouve à peu près pareil dans les *Mss.* 3, 6, 8, 9 et *D* 2 au travers d'autres écrits. Le second se trouve, à la suite, dans le *Ms.* 8 et il sera reproduit à peu près dans les mêmes termes à la fin de la lettre LXXXVI.

« Je vous dirai que le jour de l'Ascension, étant allée au chœur avant midi, Notre-Seigneur me parut dans une lumière ardente, me disant ces paroles : « J'ai choisi ton âme pour m'être un ciel de repos" sur la terre, et ton cœur me sera un trône de délice à mon divin amour ", qui, comme vous voyez, continue toujours ses miséricordes à son indigne esclave.»

«Ne vous étonnez point, ma chère Mère, de toutes les contradictions que vous rencontrerez pour établir le règne de cet aimable Cœur. Je le prie de toute l'affection du mien que vous ne désistiez point de votre sainte entreprise ; car les difficultés sont une marque plus assurée que la chose est de Dieu et qu'il en doit être beaucoup glorifié.» (Cf. *Écrits par ordre de la M. de Saumaise,* n° 59.)

205 On disait alors ainsi. (Cf. Littré : « penser *en* Mme votre mère »).

il n'y a rien à craindre en cette union de nos cœurs, puisque le Seigneur en est l'auteur. En puisse-t-il à jamais être glorifié !

J'ai recommandé à sa bonté cette chère Sœur dont votre Charité me parle. Ne vous en faites point de peine, car j'espère que si vous en priez notre souverain Maître, il ne permettra pas que cette plante prenne racine dans son parterre, la sainte religion, si son Père céleste ne l'y a pas plantée. Il est vrai que la charge de conduire les âmes à Dieu est plus à craindre que l'on ne peut dire, à cause de son importance ; mais que craignez-vous ? puisque Celui qui vous l'a donnée est tout-puissant pour vous faire agir selon sa sainte volonté, laquelle ne puisse jamais trouver de résistance en nous, de quelle manière qu'elle en veuille disposer. Mais il faut tout donner pour avoir tout ; l'amour divin ne peut souffrir aucun mélange. Intéressez-vous donc pour moi sur ce sujet ; puisque Votre Charité m'honore de son amitié, que ce soit pour me procurer l'amour de mon Dieu, par vos saintes prières. Visitons-nous souvent, chère Sœur, pour cet effet, dans le sacré Cœur de Jésus-Christ ; et quand vous ne m'y trouverez pas, importunez-le jusqu'à ce que sa miséricorde m'y aura mise ; et là, nous ferons nos petits entretiens spirituels sans crainte, et les plus intimes communications de notre véritable dilection pour cet adorable Cœur, dans lequel je suis toute à vous avec respect.

Votre très humble et très indigne Sœur et servante,
Sr M.-MARGUERITE
d. I. V. Ste-M.
D. S. B.

Mes chères Sœurs Marie-Aimée Bouillet et de Lyonne vous présentent leur très cordial respect et plus intime affection. C'est à votre très honorée Mère[206] à qui ces saluts s'adressent, je me suis méprise.

Adieu, ma toute aimable Sœur ; il me semblerait que je ne vous aurais rien dit, si la croix de Notre-Seigneur ne trouvait quelque place en notre entretien. Oh ! que vous êtes heureuse si vous la savez bien porter, chérir et caresser pour l'amour de Celui qui l'a tant aimée pour l'amour de nous, qu'il a voulu mourir entre ses bras ! Ne nous étudions donc plus qu'à aimer et à souffrir dans cet amour ; et quand nous aurons acquis cette science parfaitement, nous saurons et ferons tout ce que Dieu veut de nous.

La suscription porte : « *A ma très honorée Sœur en NotreSeigneur, notre Sœur Louise-Henriette de Soudeilles, religieuse de la Visitation Sainte-Marie, à Moulins.* »

LETTRE VIII
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS
VIVE ✝ JÉSUS !

1680.

Ma très honorée Mère,

Je ne saurais plus longtemps refuser à mon cœur la douce satisfaction qu'il prend à s'entretenir avec Votre Charité, qui m'assure que Notre-Seigneur le veut bien ; et je n'en doute pas,

206 Mère de Saumaise.

puisqu'il vous fait continuer pour moi les mêmes bontés et charités que vous avez toujours exercées en mon endroit depuis que j'ai eu l'honneur d'être votre indigne fille, qui voudrait pouvoir satisfaire au désir de votre cœur maternel à savoir de mes nouvelles.

Jamais mon Dieu n'exerça plus de miséricorde et d'amour envers moi, et jamais je n'ai été plus ingrate, infidèle et méchante que je la suis, n'étant qu'un composé d'orgueil et de malice qui s'oppose continuellement à sa bonté, par mes résistances à ses volontés, ma froideur à son amour, qui me rend si lâche à son saint service que j'ai horreur de moi-même lorsque je considère la vie que je mène, qui est toute sensuelle et remplie de péchés. Mon Dieu ! ma chère Mère, que j'ai besoin de vos saintes prières, afin que sa bonté ne se lasse pas de m'attendre à pénitence, mais surtout qu'il ne me prive pas de l'aimer pour toute l'éternité, pour ne l'avoir pas aimé dans le temps ! Voilà le rigoureux châtiment que j'appréhende ; tout le reste ne fait nulle impression sur mon esprit. Mais que Dieu est bon, ma chère Mère, car encore que ma vie lui soit si injurieuse, il ne me prive pas du précieux trésor de sa croix. Bien que ce ne soit qu'en qualité de criminelle, c'est pourtant ce qui adoucit la longueur de mon exil, où il ne peut y avoir de plaisir pour moi qu'à aimer Dieu, et souffrir pour cet amour. Mais, hélas ! que ferais-je si la croix s'éloignait de moi, puisque c'est elle qui me fait espérer en sa miséricorde ! Elle est tout mon trésor dans l'adorable Cœur de Jésus-Christ, elle y fait tout mon plaisir, et toutes mes délices et ma joie . Mais si vous saviez le mauvais usage que j'en fais, surtout de ces chères humiliations et abjections, accompagnées de pressures de cœur et angoisses, presque de toute manière ! et il me semble que mon âme est quelquefois réduite à l'agonie et dans la dernière extrémité, nonobstant le plaisir qu'elle prend de nager dans cet océan d'amertume, que j'estime être des plus tendres caresses de notre divin Époux. C'est pourquoi je me vois très indigne de ces faveurs inestimables. Demandez pour moi que j'en profite à l'avenir, n'apportant plus d'obstacle au bon plaisir divin[207]. J'ai besoin de sa force pour me supporter moi-même.

Un petit mot à votre indigne fille, comme Dieu vous l'inspirera, ma chère Mère. Je ne sais que dire à ceux que j'aime, si je ne leur parle de la croix de Jésus-Christ ; et lorsque l'on me demande les grâces que Notre-Seigneur me fait à moi, indigne pécheresse, je ne saurais parler que du bonheur qu'il y a de souffrir avec Jésus-Christ, car je ne vois rien de plus précieux que de souffrir pour son amour, dans lequel je suis toute à vous.

D. S. B.

LETTRE IX

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS

VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 10me juillet 1680.

---

207 A et B donnaient ici un alinéa qui manque à tous nos manuscrits. Du moins, une seule ligne s'y retrouve, comme on va en juger. Nous la soulignons. « Je vous prie de me pardonner si mon amour-propre m'a fait chercher cette petite consolation auprès de ma bonne Mère, qui excusera bien, s'il lui plaît, l'ennui que lui donne celle qui ne l'oublie pas devant notre souverain Seigneur. Que *j'ai besoin de sa force pour me* soutenir *moi-même !* Je recommande à vos prières la pauvre Sœur N..., son ennemi lui livre de rudes combats. Dieu la veuille rendre victorieuse aussi bien que notre chère Sœur de N..., deux bonnes âmes que Notre-Seigneur me rend toujours plus chères, aussi bien que Votre Charité, ma très aimée Mère. Je voudrais pouvoir vous témoigner la reconnaissance que mon cœur conservera toujours pour vous ; et si je meurs ingrate, c'est parce que j'ai vécu impuissante. Au reste, je vous remercie des beaux ciseaux que j'ai reçus de Votre Charité ; je les porte pour l'amour de vous, bien qu'ils soient trop beaux pour moi, qui vous prie de croire qu'il n'y a personne au monde qui soit à Votre Charité, avec plus de respect et d'affection, dans le sacré Cœur de Jésus-Christ.»

Je vous avoue, ma très honorée Mère, que c'est avec plaisir que je m'acquitte de ce que la nôtre très aimée nous a ordonné, de vous dire de mes nouvelles touchant l'état de ma santé. Je vous dirai que Notre-Seigneur, le jour de la fête du très saint Sacrement[208] me fit la miséricorde de me retirer tout d'un coup de l'extrême faiblesse où j'étais réduite ; car, après la sainte communion, je me trouvai autant de force et de santé que j'en avais avant que je fusse arrêtée au lit, où il y avait un mois que j'étais ; et dès lors j'ai eu le bonheur de suivre la Communauté[209] .

Je vous ai bien voulu dire cela, ma chère Mère, pour vous exciter à réparer mes ingratitudes, qui sont plus grandes que jamais envers notre bon Dieu, dont la conduite est si pleine d'amour et de douceur envers une si indigne créature qui l'a tant offensé, que je confesse qu'il me traiterait justement en m'abandonnant à toutes les rigueurs de sa divine justice ; mais il me veut laisser encore quelque temps pour exercer la charité de nos Sœurs, et me donner le moyen de pleurer mes péchés, et commencer tout de nouveau à souffrir, si l'on peut appeler souffrance le bonheur de participer à la croix du Sauveur. Ah ! que l'état d'infirmité et d'humiliation m'est précieux ! car je ne vois rien de plus utile ni de plus nécessaire pour moi ; c'est tout ce qui m'adoucit la longueur de la vie, dans le désir qui me persécute continuellement d'en sortir ; quoique en vérité je l'accepte pour tout le temps qu'il plaira à mon Souverain, ne voulant rien, sinon qu'il accomplisse en tout sa sainte volonté, qui n'est pas moins aimable dans l'affliction que dans la consolation. Ce m'en serait une bien sensible, ma chère Mère, si vous m'assuriez ce que Votre Charité m'a promis, de brûler mes lettres, en sorte que jamais rien n'en soit vu ni su, dans le lieu dont il est sorti[210]; car je n'ai pas moins de passion de demeurer ensevelie dans le mépris et l'oubli après ma mort, comme pendant ma vie, et je fais tant de fonds sur votre amitié, que je ne saurais croire que vous me refusiez cette grâce, non plus que celle d'être persuadée de notre union dans le Cœur sacré de l'adorable Jésus, que je supplie nous continuer cette grâce dans l'éternité, et si je vous oubliais devant sa bonté divine, il faudrait que je m'oubliasse de ce qui m'est le plus cher. Je vous dis, comme à ma bonne Mère, que j'ai à présent un extrême besoin de vos prières, pour m'obtenir la force d'aller jusqu'au bout, dans le parfait accomplissement des desseins de Dieu sur moi, qui suis dans les sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, votre très...

D. S. B.

LETTRE X

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS

VIVE ✝ JÉSUS

Novembre 1680.

Vous êtes toujours la chère Mère de mon cœur, qui vous chérit dans celui de notre aimable Sauveur, de toute l'affection dont il est capable. Je me flatte que vous n'en doutez pas, puisque je n'ai point de secret pour vous, à qui je prends un singulier plaisir de raconter les miséricordes de notre Souverain envers la plus ingrate de toutes les créatures. Ses libéralités sont si grandes à mon endroit qu'elles m'ôtent tout moyen de m'en exprimer à Votre Charité. Je vous dirai pourtant qu'il en use à mon égard comme un père enivré de l'amoureuse tendresse qu'il porte à son petit enfant,

---

208 20 juin 1680.

209 Cette guérison est un fait saillant dans la vie de la Sainte. Tout le détail en a été donné par les *Contemporaines,* n° 204 et dans le « Mémoire » de la M. Greyfié, n° 10.

210 Le monastère de Paray.

surtout pendant ma solitude[211] où il semblait prendre plaisir à me combler de ses douceurs. Mais je ne me saurais résoudre à les goûter en cette vie, n'y trouvant de contentement que dans celui qu'il prend à nous faire du bien, puisque les croix, les mépris, les douleurs, les afflictions sont les vrais trésors des amantes de Jésus-Christ crucifié. Priez-le, ma chère Mère, qu'il ne me laisse pas un moment sans cela dans l'accomplissement de sa sainte volonté, qui se manifeste dans la souffrance du R. Père de la Colombière ; car, l'ayant une fois recommandé à sa bonté, il me dit : «Que le serviteur n'était pas plus que le maître, et qu'il n'y avait rien de si avantageux que la conformité avec son cher Maître. Et que bien que, selon l'œil humain, sa santé fût plus à la gloire de Dieu, la souffrance lui en rendait incomparablement plus ; car il y a temps pour toute chose. Il y a temps pour souffrir et il y a temps pour agir ; il y en a un pour semer, et un pour arroser et cultiver. »C'est ce qu'il fait à présent ; car le Seigneur prend plaisir de donner un prix inestimable à ses souffrances, par l'union qu'il a avec les siennes, pour le répandre après, comme une rosée céleste, sur cette semence qu'il a répandue en tant de lieux, et pour la faire croître et profiter en son saint amour. Soumettons-nous donc, ma chère Mère, aux ordres de notre Souverain, et confessons, malgré tout ce qui nous semble rude et affligeant, qu'il est bon et juste en tout ce qu'il fait, et qu'il mérite en tout temps louange et amour.

Si vous saviez combien il me presse de l'aimer d'un amour de conformité à sa vie souffrante ! Me voulant dans de continuels actes de sacrifices, il m'en fournit les moyens lui-même dans l'occupation où il m'a mise, où je regarde avec plaisir que chaque action m'est un nouveau sacrifice, par les répugnances qu'il me fait la grâce d'y sentir, et qui donnent tant de contentement à cet esprit, maître du mien, qui m'oblige souvent à dire, malgré toutes les oppositions naturelles, qu'il fait bon marcher par la force de son amour, en sens contraire de ses inclinations, sans plaisir ni contentement que celui de n'en point avoir, puisqu'il nous doit suffire que notre bon Dieu se contente lui-même en la manière qu'il lui plaira.

J'aurais bien plus de joie à vous parler qu'à vous écrire ; il me semble que je vous exprimerais mieux les sentiments de mon cœur, qui reçoit beaucoup de consolation par la lecture des vôtres ; et, bien que je sois très aise que l'on ne pense plus à moi, il me semble pourtant que Notre-Seigneur veut que vous y pensiez et que jamais je ne vous oublie. Pour l'amour du Sacré Cœur, voyez quelquefois le petit billet que vous gardez, car il y prend plaisir.

Que je vous serais obligée, ma bonne Mère, si vous me faisiez la grâce de brûler tous ceux que vous avez de moi ! Faisons tout notre possible pour procurer de l'honneur et de l'amour au sacré Cœur de notre Époux, qui me rend pour toujours toute à vous en sa sainte dilection.

D. S. B.

LETTRE XI

---

211 Sa retraite annuelle. Ce détail permet d'attribuer la lettre au mois d'octobre ou de novembre, époque à laquelle se font les retraites ou « solitudes» à la Visitation.

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS

VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 16 février 1681.

Ma chère Mère,

Après vous avoir souhaité, à cette nouvelle année, la plénitude du pur amour divin, qui par ses saintes ardeurs nous puisse transformer en lui-même, je vous dirai que c'est bien malgré moi que je me suis privée si longtemps de la consolation que Notre Seigneur me donne de vous écrire, encore qu'il m'y fasse toujours sentir la même peine. Mais mes douleurs de tête[212] ne me permettent pas de beaucoup écrire. Je ne laisse pas de me flatter que Votre Charité me sera toujours la même en affection et en bonté. Il me semble que quand je voudrais, je ne pourrais perdre le souvenir de ma très aimée Mère devant Notre-Seigneur, qui me fait toujours la miséricorde de me gratifier de sa croix. Hélas ! il est vrai que c'est le partage des élus en cette vie, mais j'ai bien sujet de craindre que je n'en fasse celui d'une réprouvée, par le mauvais usage que j'en fais. Je sais pourtant que c'est le plus grand bien que nous devions souhaiter, que d'être conforme à Jésus souffrant, puisque nous ne devons souhaiter de vivre que pour avoir le bonheur de souffrir par amour, mais non jamais de notre choix.

Mon Dieu ! ma chère Mère, que j'ai besoin du secours de vos prières, pour m'abandonner entièrement à sa sainte volonté, à tout ce qu'elle voudra faire de moi, à qui la vie est un martyre, bien que je vous puisse assurer que je possède à présent tout ce qui me la peut rendre douce, qui est l'habitation de notre chère cellule, où je trouve tant de délices que j'ai bien sujet de craindre que Notre-Seigneur ne me réserve que des supplices pour l'éternité, où je n'appréhende que d'être privée de l'aimer ; mais il le faut tant aimer en cette vie que nous soyons faits une même chose avec lui, afin que nous n'en puissions jamais être séparés. C'est ce que je lui demande de tout mon cœur ; et pour vous, de vous bien acquitter de la charge qu'il vous a donnée.

J'aurais été bien aise de vous satisfaire sur ce que vous me demandiez par la vôtre dernière ; mais, hélas ! que pouviez-vous attendre d'une chétive et misérable pécheresse comme moi, qui vous ferais horreur et pitié tout ensemble si vous me connaissiez à présent ; et vous diriez que Dieu est bien excessif en miséricorde envers moi, qui vous supplie, ma très aimée Mère, de l'en remercier et de lui demander pardon de mes infidélités. J'espère que sa bonté ne vous refusera pas ce que vous souhaitez pour sa gloire, pourvu qu'avec confiance vous le cherchiez et attendiez tout de lui seul.

Il faut que je vous die pour votre consolation, parce que je crois que vous m'aimez, que Dieu m'a donné une vraie Mère, toute de bonté et charité pour moi[213]. Si j'avais le temps, ce me serait une douce satisfaction de vous exprimer ma pensée sur ce sujet et sur les grâces que Dieu me fait, de m'enfoncer dans les humiliations qui sont si chères à mon esprit, que j'estimerais un rude châtiment d'en être privée, et d'être un moment sans souffrir, car il me semble que toutes les heures passées sans souffrir sont perdues pour moi ; aussi vous puis-je assurer que je ne souhaite de vivre que pour avoir ce bonheur de souffrir. Voilà tout ce qui est capable de réjouir mon cœur et mon esprit que de m'en entretenir avec ceux que j'aime ; je n'ai point d'autres nouvelles à raconter, car tous les autres discours me sont des supplices, et toutes les autres grâces ne sont pas comparables à celle de porter la croix par amour avec Jésus-Christ. Dites-moi pour ma consolation

---

212 Prédites (cf. *Autob.* n° 107). Allusion (cf. Lettre XVII).

213 La Mère Péronne-Rosalie Greyfié.

si sa bonté vous gratifie à présent de ce bien. Mais ne croyez pas qu'encore que je parle ainsi de la souffrance, je souffre beaucoup. Hélas ! il me semble n'avoir encore rien souffert, et par conséquent rien fait pour mon Dieu. C'est dans son saint amour

que je suis et serai toujours avec respect votre très... etc.

Sr M.-M. Alacoque.

LETTRE XII

A SŒUR MARIE-BERNARDE PAYELLE, A CHAROLLES

***(L'autographe est au monastère de la Visitation de Paray)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray, ce 22 juillet 1681.

Ma très honorée et bien-aimée Sœur,

Comme il n'y a que l'amour qui produit en nous le désir de conformité avec notre souverain Maître, aussi n'y pouvons-nous parvenir qu'en l'aimant souverainement par le mépris de tout le reste, comme a fait sa véritable et parfaite amante Madeleine, laquelle je supplie vouloir enflammer nos cœurs du même feu qui consommait le sien aux pieds de son Sauveur, afin qu'il ne trouve plus en nous de résistance à sa très adorable volonté en toutes les dispositions où il lui plaira nous mettre. Car c'est tout un à un cœur qui aime que l'affliction ou la consolation, la santé ou la maladie. Pourvu que notre bon Dieu se contente, cela nous doit suffire, puisque nous ne voulons que lui plaire ; et vous savez bien mieux que moi, ma très aimée Sœur, que comme il ne peut rien trouver de grand hors de lui-même, il prend plaisir d'abaisser sa grandeur à notre petitesse, pour se glorifier dans nos infirmités.

Et, je vous avoue que quand je prie Dieu pour Votre Charité, ce que je fais ordinairement à la sainte messe, je ne saurais demander que vous soyez délivrée de la croix, car il me semble que ce serait vous vouloir frustrer du plus grand bien que nous puissions avoir en cette vie, qui est la conformité à Jésus-Christ souffrant. Je ne saurais non plus lui demander qu'il vous ôte cette répugnance que vous sentez à la maladie, puisque je crois que c'est ce qui fait notre mérite, d'autant que où il y a moins de nous-même il y a plus de Dieu. Mais il faut que je die simplement, comme à mon intime, la pensée qui me vient quand je vous offre à son Cœur adorable : soumission aveugle à toutes les dispositions où il vous mettra et à tout ce qu'il lui plaira faire de vous ; et si je ne me trompe, en cela est compris tout ce qu'il veut de vous.

Je suis extrêmement confuse de parler ainsi à Votre Charité, et je ne le pourrais faire qu'à une âme que sa bonté m'aurait rendue aussi chère que la vôtre, pour laquelle je m'intéresse plus que vous ne pensez. Faites-en de même pour moi en la présence de notre bon Maître, qui sait que j'ai un extrême besoin du secours de vos saintes prières, comme étant nue et vide de tout bien.

Au reste je suis bien éloignée de me fâcher de ce que notre chère Sœur Marie-Thérèse vous fait voir nos lettres ; elle me fait plaisir, comme aussi de conserver pour Votre Charité un particulier respect et reconnaissance à tant de bontés que vous avez toujours eues pour elle, et je vous supplie les lui vouloir continuer et je vous en serai redevable.

Quant au désir que vous me témoignez avoir d'obtenir de Notre-Seigneur une véritable soumission et abandon aux ordres de sa divine Providence, je vous promets avec l'agrément de notre très aimée Mère 1, de dire à votre intention pendant un mois, les litanies du très amoureux Sacrement de l'autel et je commencerai le premier jour d'août par la sainte communion. Je vous prie donc de vous joindre avec moi, car nous n'obtiendrons rien que par votre confiance ; et croyez, mon aimable Sœur, qu'en ce rencontre et tout autre, je me ferai un plaisir de vous pouvoir prouver combien véritablement je vous aime dans le sacré Cœur de l'adorable Jésus qui, par son saint amour, nous unisse à lui pour le temps et l'éternité.

Votre très humble et indigne Sœur et servante en Notre Seigneur.

Sœur Marguerite-Marie,
de la Visitation Ste-Marie.
Dieu soit béni !

Ma très aimée Sœur,

Je vous suis doublement obligée de l'estime et affection que vous me témoignez avoir pour notre très uniquement aimée Mère, et même plus que si c'était à moi-même. Je ne m'oserais exprimer là-dessus que par mon silence, qui, je crois, vous en fera plus connaître que mes paroles ne pourraient faire. Elle vous salue d'une sincère dilection, et moi je vous prie avoir la bonté de présenter à la vôtre très honorée[214] mes plus affectionnés et respectueux saluts, et que je l'aime d'une véritable et sincère dilection.

La suscription porte : *«Pour notre très chère Sœur Marie-Bernarde Payelle, religieuse de la Visitation Ste-Marie, à Charolles.* »

LETTRE XIII

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A MOULINS

VIVE ✝ JÉSUS !

1682.

Ma très chère Mère[215].

Ce me serait une douce satisfaction de vous pouvoir dire mes misères, qui vous feraient mieux comprendre les grandes miséricordes de notre souverain Maître à mon égard, entre lesquelles je mets ma maladie comme une des plus précieuses et utiles pour moi. Oui, je vous assure que la croix des infirmités et humiliations m'est si nécessaire, que sans cela mon Souverain m'a fait connaître que je n'en aurais pu éviter une autre très périlleuse pour moi, selon ma pensée.

---

214 La Mère Madeleine-Angélique Flory, professe d'Annecy.

215 Les éditions précédentes font commencer cette lettre par les lignes suivantes que nous n'avons retrouvées dans aucun de nos manuscrits. Elles manquent également à la *Trad. ital.* Nous les donnons au bas de la page, pour ne rien laisser perdre de ce qui pourrait avoir été écrit par la Sainte :

«Je vous souhaite cette nouvelle année heureusement remplie des grâces et des trésors du pur amour divin, qui, par ses saintes ardeurs, purifie et unisse de plus en plus nos cœurs. Le mien reçoit toujours une nouvelle consolation de se voir dans l'honneur de votre souvenir, car il est sûr, mon intime Sœur, que Celui qui a fait notre union se plaît aussi à augmenter mon affection pour Votre Charité. Je la sens plus grande que jamais, et je ne saurais douter de la vôtre malgré mon indignité.»

Je n'ai plus rien à voir sur moi même, ni en tout ce qu'il plaira à mon Souverain faire de moi et en moi ; car il m'a appris que jamais il ne me refusera ses soins que lorsque je me mêlerai de moi ; ce que j'ai expérimenté bien des fois par mon infidélité, qui me fait voir le renversement de mes désirs. Mais je ne m'en sens plus, sinon de faire ce qu'il m'a dit tant de fois : «Laisse-moi faire.»

De plus, il a mis dans moi trois persécuteurs qui me tourmentent continuellement. Le premier, qui en produit deux autres, c'est un si grand désir de l'aimer, qu'il me semble que tout ce que je vois devrait être changé en des flammes de son pur amour, afin qu'il fût aimé dans son divin Sacrement. Et ce m'est un martyre de penser qu'il y est si peu aimé, et qu'il y a tant de cœurs qui refusent son pur amour, le mettent en oubli et le méprisent. Si je l'aimais, du moins, mon cœur serait soulagé de sa douleur ; mais je suis la plus ingrate et infidèle de toutes les créatures, menant une vie toute sensuelle par l'amour de moi-même.

Je me sens continuellement pressée de souffrir, avec des répugnances effroyables en la partie inférieure, qui me rend mes croix si pesantes que je succomberais mille fois, si le Cœur de mon adorable Jésus ne me soutenait et assistait en tous mes besoins. Et toujours mon cœur demeure altéré de souffrir parmi mes souffrances continuelles, et mon âme souffre des angoisses très grandes de ne pouvoir encore être séparée de son corps. Je n'ai point de plus rigoureux sacrifice que celui de la vie ; je l'accepte pourtant pour jusqu'au jour du jugement si mon Dieu le veut ainsi, bien que le souvenir de la séparation de mon Souverain me soit plus dur que mille morts. Tout m'afflige et me tourmente, à cause que je ne peux aimer uniquement mon divin Amour, lequel me gratifie toujours de sa sainte présence, et il m'apprend lui-même à vous l'exprimer ainsi.

C'est comme si un puissant monarque, pressé d'exercer sa charité, jetait les yeux sur ses sujets, pour choisir le plus pauvre, misérable, et destitué de tout bien ; afin que, l'ayant trouvé, il l'enrichisse de la profusion de ses libéralités, dont la plus grande serait si ce puissant monarque voulait s'abaisser à marcher toujours à côté de cette pauvre misérable, portant un flambeau, et tout éclatant de sa pourpre royale ; et, après s'être laissé voir, s'il cachait cette lumière dans l'obscurité de la nuit, pour donner plus de confiance à cette pauvre misérable de s'approcher de lui, pour l'entendre et lui parler confidemment, recevoir ses caresses et lui en faire de son côté, ayant soin de pourvoir à tous ses besoins et prenant tout le soin de ce qui la concerne. Que si, parmi tout cela, cette créature venait à se détourner de son bienfaiteur, et lui être infidèle, et que lui, pour la punir, ne se servît d'autre moyen que de faire paraître la lumière qu'il avait cachée, pour lui faire voir quel il est et ce qu'elle est : lui, tout éclatant de beauté, et elle toute couverte de fange, de plaies et de toutes sortes d'ordures ; et qu'elle vît en même temps la grandeur de sa malice et ingratitude, opposée à la bonté de ce Souverain... Je ne sais si je m'explique suffisamment pour vous faire comprendre ce que je vous dis.

Voilà à peu près la manière dont mon Souverain en use avec son indigne esclave. Il est vrai que cette divine présence fait en moi diverses impressions, car quelquefois elle m'élève au comble de tout bien, dont la jouissance surpasse toute expression, n'ayant d'autres paroles que celles-ci : «Ma Vie, mon Amour et mon Tout ! Vous êtes tout pour moi, et je suis toute pour vous ! »[216] – D'autres fois il m'abîme jusque dans le centre de mon néant, où je souffre des confusions étranges de voir cet abîme de toute misère proche de l'abîme de toute perfection. - D'autres fois il s'imprime en moi d'une manière qu'il me semble qu'il ne me reste plus d'autre être ni de vie que lui-même ; ce qu'il fait d'une manière très douloureuse, qui me fait dire incessamment :

Je veux tout souffrir sans me plaindre

---

216 *Mss.* 3. 8 *et D* 2 : «D'autres fois il me semble être comme une eau tranquille où il prend plaisir de se regarder.»

Puisque mon pur amour m'empêche de rien craindre.

Mais je vous ennuierais de vous raconter toutes ces choses par le menu, vu que Dieu est un abîme incompréhensible de tout bien, et toute ma gloire doit être, comme il me l'a appris, de ne me regarder que comme le jouet du bon plaisir de son Cœur adorable, qui est tout mon trésor ; et je vous confesse que je n'ai rien que mon Sauveur Jésus-Christ. Aussi me dit-il souvent : « Que ferais-tu sans Moi ? Tu serais bien pauvre !»

Mais pour les autres grâces et dons que je reçois de sa bonté, il faut vous avouer qu'ils sont bien grands, mais le *Donneur* vaut mieux que tous ses dons. Mon cœur ne peut aimer ni s'attacher qu'à lui seul. Tout le reste n'est rien, et ne sert souvent qu'à empêcher la pureté de l'amour, et à faire une séparation entre l'âme et son Bien-Aimé, qui veut être aimé sans mélange et sans intérêt. Je vous prie de remercier le Seigneur de ses grandes miséricordes[217], etc.

D.S.B.

LETTRE XIV

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS[218]

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 1er juillet 1682.

Il est vrai, ma très honorée Mère, que si j'étais devant Dieu ce que la charité vous fait croire, je me ferais un plaisir de vous prouver selon toute l'étendue de mon affection l'estime que je fais de Votre Charité, que je chéris tout particulièrement. Mais je ne suis propre qu'à arrêter le cours

---

217 A et B ajoutaient à cette lettre l'alinéa suivant. Il n'existe pas dans nos manuscrits. S'il était sûrement authentique, il servirait à préciser la date de la lettre. Le Bienheureux P. de la Colombière, qui était revenu à Paray au mois d'août 1681, miné par la maladie, y mourut le 15 février 1682. La lettre remonterait donc au commencement de l'année. D'autre part, le début supposé que nous avons donné ci-dessus, en note, contenant des souhaits de nouvel an, indiquerait nettement le mois de janvier. *C'est* sans doute pour cela que les éditeurs précédents donnaient à cette lettre la date du 20 janvier 1682. Nos manuscrits n'indiquant que l'année, nous n'avons pas voulu affirmer plus qu'eux. Voici le passage annoncé :

« Voila, ma chère Mère, un petit mot que je vous dis pour satisfaire le désir de votre cœur maternel qui veut bien participer aux intérêts de votre première fille *. Je vous prie de remercier pour moi Notre-Seigneur de la grandeur de ses miséricordes. Il me reste à vous dire que je me suis acquittée de la commission que vous me donniez dans votre dernière, pour le R. Père de la Colombière, dont il m'a témoigné bien de la joie, surtout d'apprendre de vos nouvelles, m'assurant qu'il ne vous oubliait pas. Il est toujours bien mal ; lorsqu'il sera un peu mieux, il vous écrira. Je l'ai vu deux fois ; il a bien de la peine à parler ; ce que peut-être Dieu fait ainsi, pour avoir plus de plaisir et de loisir pour parler à son cœur. Le mien est tout à vous dans celui de l'aimable Jésus.»

* La Sainte avait été reçue à la profession par la Mère de Saumaise, l'année de son élection, en 1672.

218 Initié par la Mère de Saumaise à l'aimable dévotion du Cœur de Jésus, le fervent monastère de Moulins progressait de jour en jour dans cette nouvelle voie ouverte aux filles de la Visitation. Mais le mauvais état de santé de cette digne Mère obligea le monastère de Dijon à réclamer son retour dès que le premier triennat fut terminé, c'est-à-dire en 1682. La Providence le voulut sans doute ainsi, parce qu'un double apostolat devait en résulter.

Sœur Louise-Henriette de Soudeilles succéda à la Mère de Saumaise comme supérieure du monastère de Moulins. Son union avec notre Sainte en devint plus intime et leur correspondance plus suivie. La nouvelle supérieure, sentant tout le poids de sa lourde charge qui s'aggravait de pénibles difficultés, demanda promptement à sa sainte amie le double secours de ses conseils et de ses prières.

des miséricordes du Seigneur. Ne vous y trompez plus ; car, pour dire tout en un mot de vérité, je ne suis qu'un composé de toute misère, impuissante à tout bien et très indigne des grâces de Dieu, quoique j'espère que sa bonté ne nous refusera pas celles qui nous sont nécessaires pour nous acquitter de notre obligation. Il est vrai, ma chère Mère, que la vôtre est très grande maintenant, et que le poids n'en peut être adouci que par Celui qui a promis de rendre sa charge légère ; mais cela s'entend lorsqu'il nous l'impose de sa pure élection : il en supporte lui-même la pesanteur, en se rendant notre force et notre soutien, et même, comme un père débonnaire, excuse souvent notre fragilité, et nous ne devons rien craindre entre ses sacrés bras, pourvu qu'en nous défiant de nous-même, nous attendions tout de lui. Tout ce qui vient de la créature est à craindre et ne nous y faut pas fier.

Je suis bien aise que notre divin Maître vous fasse voir ces circonstances qui aggravent le poids de votre charge, parce qu'il veut qu'elles vous soient une occasion de recourir plus souvent à sa bonté, qui fera tourner toutes ces choses à sa gloire et pour votre bien, si vous secondez ses desseins, comme je crois que vous le faites ; et d'autant plus que cet emploi y donne, comme Votre Charité sait, une plus étroite obligation ; et il me semble que ce mot de *supérieure* ne veut dire autre chose sinon une image vivante de Jésus-Christ, qui le doit représenter en tout ; et lorsqu'il élève à cette dignité, il veut un entier dépouillement de tout propre intérêt, en lui laissant le soin de nous-même, pour ne penser qu'à se bien acquitter de son œuvre, ne regarder en tout que sa plus grande gloire, n'aimer que par l'amour du sacré Cœur de Jésus-Christ, et n'agir que dans son esprit, le laissant vivre, régner et agir lui-même, autant qu'il est à notre pouvoir, d'autant qu'il me semble qu'il n'y a rien tant à craindre, ni de plus difficile, que de rendre compte d'autrui. Mais, mon Dieu ! ma chère Mère, je ne sais pourquoi votre humilité fournit à mon orgueil cette occasion de se produire. Hélas ! à quoi vous peux-je être utile, non plus que nos lettres, où je dis par ignorance et inconsidération tout ce qui me vient en pensée, sans pouvoir faire autrement. Le Seigneur sait combien je vous aime, et le désir que j'ai qu'il remplisse votre cœur de l'abondance de ses grâces et de son pur amour, dont je crois qu'il vous sera très libéral après que, suivant les lumières qu'il vous en donnera, vous aurez adouci l'amertume que son Cœur adorable a reçue. Il vous le fera bien connaître ; faites ce qu'il vous inspirera en paix. Pardonnez, ma très aimée Mère, à ma trop grande liberté, qui est cause que jamais je ne voudrais écrire. Assistez-moi du secours de vos saintes prières, et je vous peux assurer que je ne vous oublierai pas devant Celui que je supplie vouloir unir nos cœurs pour toujours dans le sien tout aimable.

Votre très humble et indigne fille et servante,
Sr M.-M. de la Visitation Ste-Marie.
D. S. B.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE XV

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers.)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 7 juillet 1682.

Je ne peux, ma très honorée Mère, me retirer de la confusion où me jette l'honneur que vous me faites, dont je suis si indigne, que je confesse qu'il ne faudrait pas avoir moins de bonté et d'humilité que Votre Charité en a, pour me gratifier de votre amitié, à laquelle je voudrais pouvoir correspondre autant que vous le méritez. Mais du moins ce sera autant que Notre Seigneur Jésus-Christ m'en rendra capable, puisqu'elle ne tend qu'à nous unir à son Cœur adorable, auquel je vous présente souvent, afin qu'il accomplisse en vous tous ses desseins, et qu'il se rende lui-même votre force et votre soutien, pour vous aider à porter courageusement le poids de votre charge. Et pour cet effet, avec la permission de l'obéissance, je vous ferai une neuvaine au très saint Sacrement, de ses litanies ; mais il y faut joindre vos prières, car les miennes sont tout impuissantes par mon peu d'amour pour Dieu. Demandez-lui pour moi, ma toute chère Mère, qu'il m'apprenne à l'aimer par l'oubli de moi-même, suivant l'ardent désir qu'il m'en donne ; mais je n'y corresponds pas.

Vous avez bien raison de craindre le choix des filles pour la vocation ; car, en vérité, c'est une chose si difficile, qu'à moins que Notre Seigneur ne le fasse lui-même, il est très dangereux[219] de s'y tromper. Mais il le faut laisser agir dans les esprits qui se présentent, et n'y contribuer de notre part qu'autant qu'il nous fait connaître être nécessaire à sa gloire, sans se mettre en peine des difficultés, car quand c'est un vrai appel de Dieu il sait bien leur faire surmonter les obstacles, comme il l'en faut prier fortement. Et il me semble que, quand nous ne regardons que Dieu et ne cherchons que sa gloire, nous ne devons rien craindre, puisqu'il n'a d'égard qu'à la bonne volonté d'un cœur qui l'aime. Je souhaite que le vôtre, que je chéris infiniment dans le sien adorable, mille et mille fois se consomme dans les ardeurs de cet amour, qui me rend toute à vous avec respect, ma très honorée Mère.

Votre très humble et obéissante fille et servante en Notre Seigneur.

Sr MARGUERITE-MARIE
de la Visitation Ste-Marie.
Dieu soit béni !

J'ai eu le bien de parler un petit moment à votre chère Sœur, qui m'a fait mille amitiés de votre part ; et je ne sais comment, ma très aimée Mère, vous en pouvoir témoigner ma gratitude, non plus que de la part que Votre Charité prend à ma joie de voir notre très honorée Sœur la Déposée[220]. Mais, hélas ! qu'est-ce que c'est, les joies de la vie où il n'y a rien de solide ? Tout y passe comme un songe ; et je ne peux comprendre qu'un cœur qui veut aimer son Dieu et qui le cherche, puisse goûter quelque plaisir hors de lui seul. Encore faut-il que ce *nous-même* n'y soit plus, et je ne vois point d'autre bonheur dans la vie que d'y toujours demeurer caché dans son néant, souffrant et aimant en silence, embrasser nos croix, louer et remercier Celui qui nous les donne.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins* ».

---

219 Dans le sens de : très à redouter.

220 La Mère de Saumaise, qui retournait à son monastère de Dijon en passant par Paray, accompagnée, selon l'usage, d'une Sœur tourière.

LETTRE XVI

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON[221]

VIVE ✝ JÉSUS !

25 août 1682[222].

C'est avec un vrai plaisir, ma chère Mère, que je profite de cette occasion pour vous confirmer la véritable et respectueuse affection de mon cœur, qui est plus que jamais à vous dans celui de Jésus-Christ, qui veut bien que Votre Charité me continue son affection et ses bontés toutes maternelles. Je puis vous assurer que je ne vous oublie pas en sa sainte présence, où je vous fais mille souhaits de bénédictions dans le doux repos que je me persuade que vous possédez à présent, où vous pouvez, tout à loisir, jouir des entretiens et des caresses de notre divin Époux. Ah ! qu'il fait bon l'aimer seul pour l'amour de lui-même ! Je vous avoue, ma chère Mère, que mon chétif cœur brûle sans cesse de ce désir, sans qu'il en soit encore venu aux effets ; c'est ce qui me rend la vie si amère : car sans cet amour la vie n'est qu'une dure mort. Jésus-Christ est le vrai ami de nos cœurs, qui ne sont faits que pour lui seul ; aussi ne peuvent-ils trouver de repos, de joie ni de plénitude qu'en lui. Aimons-le donc de toutes nos forces, en souffrant tout en silence pour son amour, qui adoucit toutes les amertumes de la vie, et qui est toute notre force dans les combats qu'il faut continuellement soutenir contre nos ennemis, dont le plus grand est nous-même.

Ah ! qu'heureuses sont les âmes qui se sont si parfaitement oubliées qu'elles n'ont plus d'amour, de regard ni de pensée que pour cet unique Ami de nos cœurs ! Demandez à Jésus-Christ cette grâce pour moi ; j'ai beaucoup de confiance en vos saintes prières, et j'en ai un très grand besoin dans les dispositions de souffrance où sa bonté me tient continuellement. Je n'en souhaite pas la délivrance ; puisque la croix est le trône des vrais amants de Jésus-Christ. Il est vrai que je n'y suis pas de cette façon, puisque ce n'est que pour mes péchés, mais il n'importe ; pourvu que nous souffrions avec Jésus-Christ, pour l'amour de lui et selon ses desseins, cela suffit.

Vous avez tout pouvoir sur ma chétive personne ; c'est pourquoi je vous dirai tout simplement ce que Dieu veut de cette âme dont vous m'avez écrit. Il en veut une perfection plus élevée que le commun et ceux qui la conduisent ne doivent pas craindre de mettre pour cela obstacle aux desseins de Dieu, mais seulement s'adresser à lui pour lui donner conseil. Et puis, tout simplement il faut qu'elle se soumette aux avis de ceux qui la dirigent, se démettant de ses lumières qu'elle mêle souvent parmi celles de la grâce. Mais il faut laisser le discernement à ceux qui la conduisent ; car ces fausses lumières apportent beaucoup de préjudice et de retardement à

---

221 En rentrant dans sa maison de profession, la Sœur Marie-Francoise de Saumaise reprit avec bonheur le joug de l'obéissance. Elle retrouva pour supérieure sa vénérable amie, la Mère Anne-Séraphine Boulier. Pour éviter toute équivoque dans l'intitulé des lettres, nous continuerons à écrire : la *Mère* de Saumaise et non pas : la *Sœur* de Saumaise.

222 La date du 25 août est donnée par les éditions précédentes. Elle semble assez vraisemblable. En effet, la lettre précédente du 7 juillet mentionne la présence à Paray de la Mère de Saumaise qui s'y était arrêtée, en regagnant son monastère de Dijon. Que la Sainte ait écrit à la Mère de Saumaise six ou sept semaines après sa rentrée à Dijon, c'est très acceptable, bien que nous ne sachions sur quelle autorité les éditions précédentes ont appuyé leur indication précise.

la perfection, et font obstacle aux desseins de Dieu qui demande une entière démission et soumission de cette âme. C'est de toute la mienne que je suis votre[223]...

D.S.B.

LETTRE XVII

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

VIVE ✝ JÉSUS !

1682[224].

J'ai à me plaindre de ce que, pour me trop aimer, vous ne m'aimez pas bien. Vous me dites être tachée d'un des plus précieux dons que j'ai reçus de la main libérale de notre bon Dieu, qui a bien daigné me donner une petite part à sa couronne d'épines, qui m'est d'autant plus précieuse qu'elle est continuelle et m'empêche souvent de demeurer sur le chevet, et ainsi me fait passer des nuits fort délicieusement en la compagnie de mon Jésus souffrant par amour. Je vous dis ceci afin que, Votre Charité prenant part à mon bonheur, vous m'aidiez à en remercier Notre-Seigneur, qui me continue toujours ses miséricordes et libéralités... [225]

LETTRE XVIII

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

Date probable : octobre 1682.

---

223 A la place de ce dernier alinéa qui est donné par les *Mss.* 6 *et* 8 et la *Traduction italienne,* les éditions précédentes mettaient les lignes suivantes que nous ne retrouvons nulle part :

«Je crois que l'on vous aura mandé comme il nous a visitées par la maladie de notre très honorée Mère, dont elle n'est pas encore quitte, quoiqu'elle soit un peu mieux, Dieu merci. Priez Notre Seigneur pour le parfait rétablissement de sa santé, et qu'il nous la conserve, car vous savez combien elle nous est chère, et à moi en particulier, qui ne peux vous exprimer combien tendrement je vous aime dans l'aimable Cœur de Jésus, en l'amour duquel je suis toute à vous de la plus sincère affection de mon cœur.»

224 Nous croyons que ce billet est plutôt de l'automne 1678 ; mais, faute de renseignements positifs, nous nous en tenons à la date donnée par le *Ms. 9.*

225 Nous n'avons trouvé que ce fragment dans les *Mss.* 8 et 9 et les éditions précédentes y ajoutaient le morceau suivant :

«Je crois qu'il me serait inutile de vouloir vous exprimer les sentiments de mon cœur pour Votre Charité. Il me semble que vous n'en doutez pas, non plus que je fais des vôtres ; mais tout en Dieu et pour Dieu, qui m'a donné une si bonne Mère, que je n'en pouvais trouver une mieux comme il me la fallait, et qui eût plus de charité et de support pour mes défauts ; et il me la fallait telle pour adoucir la perte que je faisais de ma véritable Mère de Dijon.»

De plus, les éditions précédentes plaçaient à la fin de cette lettre l'alinéa que nous avons restitué à la lettre XVI : «Vous avez tout pouvoir sur ma chétive personne... »

Je n'ai pas voulu entrer en solitude, sans avoir répondu à votre obligeante lettre, et vous demander en même temps, ma très honorée Mère, le secours de vos saintes prières. J'en ai une extrême nécessité, je vous en assure, et souhaiterais que NotreSeigneur vous le fit connaître, ou que du moins, il me rendît telle que la charité vous fait croire que je suis, qui n'est rien moins que ce que vous pensez. Je voudrais pourtant vous pouvoir témoigner combien véritablement je vous chéris et honore dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel je supplie verser de plus en plus ses bénédictions sur votre conduite, afin qu'elle soit dans son esprit et selon ses desseins. Je sais qu'il ne vous refuse pas ses lumières, parce qu'il veut que vous y cheminiez sans détour ; et si vous voulez engager sa bonté d'avoir un soin particulier de vous, abandonnez-vous toute à son Cœur adorable, quittant tous vos intérêts propres pour vous employer toute de cœur et d'affection à l'œuvre qu'il vous a donnée à faire, afin que vous puissiez dire que sa très sainte volonté y a été accomplie en tout ce qu'il vous l'a fait connaître. C'est de quoi je le prie de tout mon cœur, ma très aimée Mère, et qu'il nous donne la pureté de son saint amour, qui nous unisse pour le temps et l'éternité.

Ma très uniquement aimée Mère, ne doutez jamais de la sincérité de mon affection, ni de la part que vous avez dans mes indignes prières.

Sœur MARGUERITE-MARIE
de l. V.S.M.
D.S.B.

La suscription porte : *«Pour la très honorée Mère de notre monastère de Moulins.»*

LETTRE XIX

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

Novembre 1682.

La paix de l'adorable Cœur de Jésus-Christ soit pour jamais la plénitude des nôtres, ma très honorée Mère, afin que rien ne soit capable de troubler leur tranquillité ! C'est donc pour répondre à celle dont Votre Charité nous a honorée, où j'ai vu la peine où celle que je m'étais donné l'honneur de vous écrire vous a mise. Oh, sus ! je vous conjure, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, de demeurer en paix de tout cela, et de ne point faire de fonds sur ce que je vous écris, puisque je mets, sans prudence ni considération, tout ce qui me vient en l'esprit. Ne vous en troublez donc plus, ma toute chère Mère, et n'en souhaitez pas de ma part d'autre éclaircissement ; suffit que je vous die que le Seigneur se contente de la bonne volonté de notre cœur. J'espère que le sien ne vous refusera jamais les grâces nécessaires pour accomplir parfaitement tout ce qu'il vous a imposé. C'est ce que je lui demande pour Votre Charité, ma très aimée Mère, à laquelle je fais mille souhaits de bénédiction en sa divine présence, où vous m'êtes

très chère, et vos intérêts très avant dans mon chétif cœur, qui conservera toujours pour Votre Charité toute l'estime et le respect dont une sincère affection peut être capable. Soyez persuadée de cette vérité, ma très chère Mère, et n'oubliez pas mes misères en la présence de Notre-Seigneur, dans le Cœur duquel je désire que les nôtres demeurent unis dans le temps et l'éternité par son divin amour, qui me rend toute à vous avec respect[226].

Votre très humble et obéissante et indigne fille en Notre Seigneur,
Sœur MARGUERITE-MARIE
de la Visitation Ste-M.
D.S.B.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE XX

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray, ce 6 janvier 1683.

Ma très chère et honorée Mère,

Le devoir, joint à l'amitié pleine d'estime et de respect que Notre-Seigneur me donne pour Votre Charité, m'engage à ne pas entrer plus avant dans cette nouvelle année, sans vous la venir souhaiter remplie des grâces et bénédictions, qui vous sont nécessaires pour accomplir parfaitement la très sainte volonté de Dieu dans tout ce qu'il désire de Votre Charité ; puisque, en vérité, il me semble que tout le bonheur d'une âme consiste à se rendre conforme à cette très adorable volonté, car c'est là où notre cœur trouve sa paix, notre esprit sa joie et son repos, puisque celui qui adhère à Dieu est fait un même esprit avec lui[227]. Et je crois que c'est là le vrai moyen de faire notre volonté, car son amoureuse bonté se plaît de contenter celle où il ne trouve point de résistance, ou au contraire, de ceux qui lui résistent, il leur rend toutes choses contraires, il ferme l'oreille à leurs demandes, il les regarde sans compassion, et son sacré Cœur se rend insensible à leurs nécessités. Mais je ne sais pourquoi je vous dis tout cela, sinon parce que le Seigneur veut que nous prenions tout notre plaisir en lui seul, afin qu'il nous donne tout ce que notre cœur désire.

---

226 Ce billet fut écrit à la fin des retraites, comme l'indiquent les lignes suivantes que la Mère Greyfié traça sur la même feuille. On peut donc en fixer la date du 15 au 20 novembre :

« Je souhaite mille bonjours à Votre Charité, mon intime et très honorée Sœur, espérant que nos dernières lettres vous auront accusé la réception de la vôtre. Voici la saison que les occasions sont rares pour vos côtés, mais cela ne vous rend pas moins chère et présente en notre souvenir devant Notre-Seigneur, qui nous a visitées doublement pendant nos solitudes par ses saintes grâces et lumières dans nos chères Sœurs, et par les maladies qui ont arrêté toutes nos Sœurs domestiques presque à la fois. Mais grâce à Notre-Seigneur, nous voilà en disposition d'aller toutes faire nos saints renouvellements au chœur, sans aide de personne ni même de bâtons. Après cela tout se portera, Dieu aidant, de bien en mieux ; et je suis et serai toujours invariablement toute à Votre Charité, mon intime et chère Sœur, de tout le chétif cœur de votre indigne,

«Sœur PERONNE-ROSALIE.»

227 1 Cor., VI, 17.

Mon Dieu, ma chère Mère, que j'ai de confusion de parler ainsi à Votre Charité ! Mais c'est d'un cœur qui vous honore et qui voudrait pouvoir vous le témoigner, et correspondre à tant de cordiales bontés qui me rendent extrêmement confuse, surtout de ce que Votre Charité nous dit trouver de la consolation dans nos lettres. C'est donc le Seigneur qui vous la donne, car je puis assurer Votre Charité que bien souvent je n'oserais pas écrire, si je n'espérais que par là on apprendra à me connaître pour se dégoûter d'une chétive et méchante pécheresse ; mais le Seigneur fasse sa volonté et non la mienne ! C'est en son saint amour que je suis avec respect, ma très honorée Mère, votre très humble et obéissante fille et servante en Notre Seigneur,

Sœur MARGUERITE-MARIE
de la Visitation Ste-Marie.
D.S.B.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE XXI
A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS[228]

VIVE ✝ JÉSUS !

De Paray, ce 28 mars 1683.

En vérité, ma très honorée Mère, vous me rendez extrêmement confuse de tant faire d'honneur à une chétive et misérable pécheresse comme moi, qui ne suis sortie du monde que pour m'ensevelir dans un éternel oubli, afin de faire pénitence pour tant de péchés que j'ai commis dans une vie si criminelle comme est celle que j'ai menée, qui pour vous être inconnue n'est pas pour cela justifiée ni exempte de châtiment, dont le plus rigoureux que la justice divine me fasse ressentir maintenant, c'est de voir que tant de saintes âmes, animées d'une sainte charité, s'imaginent que je suis ce qu'en effet je devrais être ; mais rien moins que tout cela, je ne suis qu'un composé de toutes misères, défauts et imperfections, digne de tout mépris. Et comme je vous honore et estime infiniment, il me fâche qu'une personne de votre mérite soit trompée et du nombre de celles qui me connaissent si mal. Aidez-moi, ma chère Mère, par vos saintes prières, à faire une véritable conversion et Votre Charité ne sera pas la dernière ni dans mon souvenir, ni dans mes prières. Je vous en assure, car vous m'êtes très chère dans le sacré Cœur de Jésus-Christ.

Votre, etc.
Sr Marguerite-Marie ALACOQUE.
D.S.B.

LETTRE XXII
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

---

228 Cette lettre resta inédite jusqu'à 1915. Elle avait échappé aux éditeurs précédents, bien qu'elle se trouvât dans deux des Mss. de Paray, 7 et 8, parmi les lettres à la Mère de Soudeilles, après celles qui sont datées. La *Trad. ital.* de la S. Cong. la donne aussi (se de la 2e série) en mettant en tête le *post-scriptum* de la lettre IV. Le *Recueil de Nevers* que les éditeurs précédents n'avaient pas eu entre les mains, lui donne, comme le *Ms.* 8, une date fort incomplète. Mais le ton de cette lettre montre assez qu'elle se rapporte aux débuts de la correspondance entre la Sainte et la Mère de Soudeilles. La première lettre de cette correspondance date du 6juin 1680. La Mère de Soudeilles n'était pas encore supérieure, elle ne le devint qu'en 1682. C'est donc après l'Ascension de l'année 1682, époque de l'élection, qu'il faut placer cette lettre. Comme, d'autre part, elle porte l'indication du mois de mars, nous la classons, sauf meilleur renseignement, comme si elle était datée du 28 mars 1683. L'Ascension tombait, cette année 1682, le 27 mai.

VIVE ✝ JÉSUS !

Avril 1683.

Ma toute chère Mère,

Jésus-Christ ressuscité soit à jamais triomphant de nos cœurs ! Le mien trouve de la consolation de se faire une loi de rendre ce juste devoir au vôtre. Par obéissance, je vous dirai que le Seigneur me continue plus abondamment ses miséricordes que jamais. Il ne se venge de mes perfidies que par des excès d'amour. Mais le tout soit à sa plus grande gloire !

Le jour de saint Thomas 21 décembre 1682, notre très honorée Mère me commanda en vertu de sainte obéissance de demander à Notre Seigneur ma santé, mes infirmités s'augmentant toujours si fort que j'aurais eu peine à subsister longtemps comme j'étais[229].

Mais Celui qui a voulu mourir par obéissance, m'a bien fait connaître combien il la chérit, puisque, étant pour lors à l'infirmerie et m'étant levée pour aller au chœur lui faire ma demande, que mes péchés me rendaient indigne d'obtenir, il m'a fait voir que le mérite de l'obéissance peut tout. Depuis ce temps-là j'ai toujours été en si parfaite santé qu'il me semble que rien n'est capable de l'altérer ; et ma croix fut changée en une intérieure, dont je ne pourrais longtemps soutenir le poids, si la même main qui m'afflige ne se rendait ma force ; car il me semble que sa sainteté de justice m'a fait sentir un petit échantillon de l'enfer, ou plutôt du purgatoire, n'ayant pas perdu le désir d'aimer Dieu. J'étais comme une personne à l'agonie que l'on traînerait avec des cordes, pour la rendre présente aux lieux de ses devoirs qui sont nos exercices. Je ne sentais en moi ni esprit, ni volonté, ni imagination, ni mémoire : tout s'était éloigné de moi qui n'avais plus aucune vigueur ; et toutes mes peines s'imprimaient si vivement en moi qu'elles me pénétraient jusqu'à la moelle des os. Tout souffrait en moi, qui ne sentais plus rien qu'une entière soumission à la très sainte volonté de mon Dieu, duquel j'adorais les desseins.

[230]*Je* vous dirai que cette disposition me fut représentée comme une petite réverbération et participation de ce que NotreSeigneur souffrit au jardin des Olives[231]. Oh! ma chère Mère, que les miséricordes du Seigneur sont grandes envers une si misérable pécheresse! Louez le Seigneur de ce que, par la multitude de mes péchés, je ne suis pas déjà abîmée au fond de l'enfer.

Comme je faisais la prière que vous savez que je fais la nuit du jeudi au vendredi, il me fut représenté une sainte âme du Purgatoire pour laquelle j'avais été gratifiée de ces souffrances.

Notre Mère me donna aux âmes du Purgatoire la nuit du jeudi saint 15 avril me permettant de la passer devant le très saint Sacrement, où je fus une partie du temps comme toute environnée de ces pauvres âmes souffrantes, avec lesquelles j'ai contracté une étroite amitié ; et Notre Seigneur me dit qu'il me donnait à elles cette année pour leur faire tout le bien que je pourrais. Elles sont souvent avec moi, et je ne les nomme que mes amies souffrantes. Il y en a une qui me

---

229 A et B : «Puisque la véritable affection de mon cœur pour ma bonne Mère m'oblige à lui parler confidemment, malgré l'extrême répugnance que vous savez que j'aurais à le faire à une autre que Notre Seigneur m'aurait rendue moins chère, voici la manière qu'elle me fit ce commandement : - Qu'il fallait demander à Notre Seigneur que si tout ce qui se passait en moi était de lui, il en donnât pour marque de suspendre tous mes maux corporels pendant cinq mois, en sorte que je n'aie besoin pendant tout ce temps d'aucun remède ou soulagement qui me retirât tant soit peu du train commun de la Communauté ; mais, au contraire, si tout cela venait de quelque autre esprit que du sien, il me laissât dans mes misères ordinaires qui me réduisaient à de si grandes extrémités que je ne savais plus que faire de moi-même.»

230 *Mss.* 3 et *D* 2: « Mais comme il me serait difficile de vous dire toute la suite de cette disposition ni tout ce qui s'y est passé, je vous dirai seulement qu'elle me fut représentée.»

231 A et B : « où je dis avec mon Sauveur: « Non ma volonté, mais la vôtre, ô mon Dieu, s'accomplisse quoi qu'il m'en coûte », étant résolue de souffrir jusqu'à la fin avec le secours de sa grâce. Mais si vous saviez combien ma malice est grande et rend ma vie injurieuse à sa bonté, vous lui en demanderiez pardon. Faites-le, je vous en conjure, et le remerciez de m'avoir donné une si bonne Mère *sa supérieure actuelle, Mère Greyfié*, qui ne se lasse point d'exercer la charité envers moi. C'est une vraie mère, c'est tout dire. Elle me donna aux âmes du Purgatoire…»

fait bien souffrir, et je ne la peux soulager autant que je le souhaiterais. Il ne m'est pas permis de vous la nommer, oui bien de vous demander du secours pour elle, qui n'en sera pas ingrate. Vous l'avez connue, du moins de nom. Et le secours que je vous demande, c'est neuf pratiques tous les jours, jusque à l'Ascension: quatre de charité et cinq d'humilité, pour honorer l'ardente charité du sacré Cœur de Jésus-Christ, et les cinq d'humilité, pour réparer les humiliations qu'il a eues dans sa Passion. Que je vous serai obligée si vous me procurez ce secours de quelques-unes de votre Communauté![232].

D. S. B.

LETTRE XXIII
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

2 mai 1683.

Mon âme se sent pénétrée d'une si grande consolation, ma chère Mère, que j'ai peine à la soutenir en moi-même. Permettez que je la vienne communiquer à votre cœur, pour soulager le mien qui ne sort guère de celui de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce matin, dimanche du Bon Pasteur[233], deux de mes bonnes amies souffrantes me sont venues dire adieu à mon réveil ; que c'était le jour que le souverain Pasteur les recevait dans son bercail éternel, avec plus d'un million d'autres, en la compagnie desquelles elles sont allées avec des chants d'allégresse inexplicables. L'une est la bonne Mère Monthoux, l'autre ma Sœur Jeanne-Catherine Gâcon[234] qui me répétait sans cesse ces paroles :

L'amour triomphe, l'amour jouit, L'amour en Dieu se réjouit[235].

L'autre disait : «que bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur, et les religieuses qui vivent et meurent dans l'exacte observance de leur règle ! » Elles veulent que je vous die de leur part que la mort peut bien séparer les amis mais non les désunir. Ceci est de cette bonne Mère, et l'autre vous sera aussi bonne fille dans le ciel que vous lui avez été bonne Mère sur la terre.

Si vous saviez combien mon âme est transportée de joie, car en leur parlant je les voyais[236] abîmées peu à peu et comme se noyer dans la gloire. Elles vous demandent, en action de grâces à

---

232 A et B : « Vous voyez, ma bonne Mère, que mon cœur continue à ne vouloir rien céler au vôtre, puisque notre très honorée Mère non seulement y donne son agrément, mais elle m'y invite, ayant toujours bien de l'estime pour Votre Charité, à laquelle je voudrais pouvoir témoigner combien je vous souhaite ardemment d'être toute consommée dans le pur amour.
« Vous voyez que je vous parle sans façon et confidemment; c'est pourquoi je vous prie de brûler cette lettre, car je sais que vous me faites la grâce de m'aimer. Faites-moi, s'il vous plaît, un petit mot de réponse, selon que Notre-Seigneur l'inspirera à votre cœur charitable.»

233 En 1683, Pâques tombant le 18 avril, le dimanche du Bon Pasteur était le 2 mai.

234 La Mère Philiberte-Emmanuel de Monthoux était décédée le 5 février de cette même année 1683, au monastère d'Annecy, dont elle était supérieure. Sœur Jeanne-Catherine Gâcon avait fait profession au monastère de Paray, le 28 février 1677. Elle rendit son âme à Dieu le 18 janvier 1683.

235 Cantique des *Séraphins,* avec une variante à la 2e ligne. (Cf. *Autob.* n° 101).

236 *Mss.* 3, 8, 9, *D* 2 et *Trad. ital.* : « peu à peu se noyer et abîmer dans la gloire comme une personne qui se noie dans un vaste océan.»

la très sainte Trinité, un *Te Deum,* un *Laudate,* et cinq *Gloria Patri.* Et comme je les priais de se souvenir de nous, elles m'ont dit, pour dernières paroles : que l'ingratitude n'est jamais entrée dans le ciel.

Si vous saviez la douleur que cette autre m'a causée ! cela ne se peut exprimer. Donnez-moi quelques gouttes d'eau pour la rafraîchir, car je brûle avec elle[237], etc.

D. S. B.

LETTRE XXIV
A MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

Octobre ou novembre 1683.

Ma très chère Mère,

Je crois que je dois plutôt me réjouir avec vous du bonheur que vous avez d'avoir une si puissante avocate dans le ciel, en la personne de la très honorée Mère Boulier[238], que de prendre part à la douleur qu'elle vous a fait ressentir par la séparation d'une si sainte amie. Je vous avoue que sans avoir eu le bien de la voir, je l'estimais et aimais plus que je ne peux dire ; sans que, pour cela, je m'en puisse attrister, la croyant jouissante de son souverain Bien, qui la rend toute-puissante à nous donner des marques d'une vraie amitié.

Celle que le Seigneur me donne pour Votre Charité me ferait trouver de la consolation à répandre mon cœur dans le vôtre, malgré la répugnance que vous n'ignorez pas que j'ai à parler de moi. J'avoue de bonne foi que ma vie et mes actions sont si peu conformes aux grâces que Dieu me fait, que j'en frémis d'horreur quand j'y pense, et encore plus quand je l'écris ; aussi ne m'y puis-je plus résoudre[239]. Il me semble que ce que je dis n'est qu'illusion et que je dois tout ensevelir dans l'oubli, autant que je pourrai sans manquer à la sainte simplicité et sincérité d'une âme qui veut être toute à Dieu et ne s'attacher ni faire état que de lui seul, qui vaut plus que tous ses dons. Celui de son pur amour surpasse tous les autres ; c'est le seul qui nous doit posséder, faire agir et souffrir, car il n'est jamais oisif dans un cœur. Livrons-nous donc sans réserve à ses ardeurs, afin que nous l'aimions de tout l'être qu'il nous a donné. Pour cela il faut que tout soit soumis, que tout fléchisse et obéisse à ce divin amour. C'est là le plus grand désir qu'il m'a donné en solitude, où sa bonté m'a obligée de lui dire souvent que si ses douceurs et libéralités sont si grandes envers les pauvres misérables qui n'ont qu'un désir sans effet de l'aimer, que fait-il donc à ceux qui, d'un cœur vide et dégagé de tout, l'aiment purement pour l'amour de lui-même ! C'est ainsi que je crois que vous faites, et que je désire faire. Mais par cet amour qui nous unit dans son Cœur adorable, demandez lui cette grâce pour moi et pour tous les cœurs capables de l'aimer. Je ne vous oublie pas en sa sainte présence, où je fais de vos intérêts les miens propres, ce qui m'a fait réjouir que le Seigneur vous ait laissée dans le repos[240], afin que vous ayez plus de loisir pour vous entretenir avec ce Bien-Aimé de nos âmes, et reposer plus doucement sur sa poitrine amoureuse, que je souhaite vous consommer de ses plus pures flammes, par lesquelles nous

---

237 Il s'agit sans doute de celle dont Marguerite-Marie avait déjà entretenu la Mère de Saumaise, à la fin de la lettre précédente.

238 La Mère Anne-Séraphine Boulier, supérieure du monastère de Dijon, y mourut, en odeur de sainteté, le 7 septembre 1683.

239 *Ms.* 8 : « qu'aux conditions que vous savez.»

240 La charge de supérieure ne fut pas imposée à la Mère de Saumaise. La Mère Anne-Séraphine Boulier étant décédée, ce fut la Mère Marie-Dorothée Desbarres qui lui succéda.

soyons si étroitement jointes et unies en lui, que jamais nous ne soyons séparées de son divin amour. Amen.

D. S. B.

LETTRE XXV
A Mlle DE CHAMBERLAND, L'AÎNÉE, LOUISE, A MOULINS[241]
VIVE ✝ JÉSUS !

8 février 1684[242].

Je prie Notre Seigneur d'être lui-même votre force pour arriver à la perfection de ses vraies épouses crucifiées, qui, pour cela, se doivent offrir de cœur et d'affection sans réserve, pour lui être des servantes toutes crucifiées. Mais, mon Dieu, ma Sœur, que veux-je vous dire par ces paroles ? Aurez-vous assez de courage pour les mettre en pratique ? c'est-à-dire de mourir continuellement à vos inclinations, passions et satisfactions, en un mot à tout ce qui est de la nature immortifiée, pour faire vivre Jésus Christ en vous par sa grâce et son amour, qui non content de cette crucifixion que vous ferez vous-même et de vous-même, mais il agréera beaucoup plus celle que les autres feront de vous, soit en vous corrigeant, mortifiant et humiliant ; et souvent il prend plaisir de le faire lui-même en nous affligeant intérieurement et extérieurement. Mais qu'importe à une âme qui a autant de bons désirs que vous en faites paraître de vouloir être toute à Dieu, de quelle manière et par quelle voie il la conduit ? Pourvu qu'il soit content, cela nous devrait suffire, sans nous mettre en peine de nos petits mécontentements, qui ne viennent ordinairement que de ce que nous ne travaillons pas assez à nous mortifier et simplifier, par le retranchement des retours et réflexions d'amour-propre, qui fait qu'on ne veut souffrir que ce qu'on veut, et qu'on use mal des occasions que la divine Providence nous fournit, sans que nous les ayons recherchées ni prévues.

Vous souhaitez, ma chère Sœur, que je vous die ma pensée sur le choix de votre vocation. Je ne vous en peux dire autre chose sinon de suivre le conseil de celui qui vous conduit. Vous me dites qu'il ne vous connaît pas, c'est ce qui me surprend fort, parce que nous devons plus faire connaître la vérité de nos bons désirs par les œuvres que par les paroles, qui sont suspectes si notre conduite ne les vérifie. Pensez-y bien. Quand il s'agit de faire des vœux, il y va du salut ; d'autant que cela donne un nouveau mérite ou démérite à nos actions, vous le savez bien. Mais à

---

241 Languet qui a reproduit cette lettre, d'après le *Ms.* 8, a mis seulement : « à une personne de piété.» C'est le *Ms.* 7 qui précise : « à Mlle de Chamberland, l'aînée.» Il est question de cette personne dans le *Post-scriptum* de la lettre LXXXVIII, à Sœur de la Barge. Elle était sœur de M Marie de Charnberland, hospitalière à Paray, pendant quelque temps, laquelle fut citée comme témoin au Procès de 1715.

242 Cette date est donnée par le *Ms. D 2.*

vous parler franchement, je ne puis accorder ces deux choses ensemble dans une âme qui veut être toute à Dieu : qu'elle puisse commettre souvent et volontairement des manquements de sincérité et vraie simplicité, et sans en avoir la vue, cherchant certains détours et déguisements dans ses paroles et actions, en n'allant pas le droit chemin de ceux qui n'envisagent que Dieu dans tout ce qu'ils font, et sans autre finesse prennent pour devise : Je ne ferai ni plus ni moins étant seul ou à la vue des créatures, puisque mon Dieu me voit partout et qu'il connaît les replis de mon cœur.

Je ne veux pourtant pas croire, ma chère Sœur, que vous tombiez dans ces manquements dont je viens de vous parler, parce qu'ils me paraissent si horribles et incompatibles avec l'esprit de Dieu et son amour, que non seulement une âme ne pourra jamais faire aucun progrès dans la perfection ni acquérir aucune vraie vertu, mais encore, par ce défaut de simplicité, on donne tout pouvoir à l'ennemi de nous rendre comme son jouet, et nous tromper comme il le voudra. Car il est assez fort pourvu que nous lui gardions le secret, puisque rien ne le confond jamais tant et ne le rend plus impuissant à notre égard que la sincère accusation de nos fautes, manifestant simplement notre bien et notre mal à ceux qui nous conduisent, le tout sans exagération ni dissimulation, afin qu'ils nous connaissent, pour nous conduire à la perfection que Dieu demande de nous, écoutant avec humilité et soumission ce qu'ils nous disent, pour l'accomplir avec simplicité, en quoi que ce soit, hors de l'offense de Dieu. Voilà, ma chère amie, ce qu'il me vient en pensée de vous dire pour le présent, et je ne sais pourquoi Dieu a permis que je ne vous parle presque que de cette simplicité, si ce n'est parce qu'il me semble avoir tant d'horreur du contraire, que quand je verrais dans une âme toutes les autres vertus sans celle de sincérité, et quand même elle serait favorisée de toutes les grâces dont Notre Seigneur favorise ses plus chers amis, tout cela, dis-je, ne me semblerait que tromperie et illusion. Mais c'est assez dit là-dessus. Suivez en tout ce que ce bon Père vous ordonne, car il désire votre vrai bien pour la gloire de Dieu.

Tout à vous dans le Sacré Cœur de Jésus.

Sr Marguerite-Marie Alacoque.

D. S. B.

LETTRE XXVI
A LA MÈRE PÉRONNE-ROSALIE GREYFIÉ, A SEMUR[243]
VIVE ✝ JÉSUS !

Juillet 1684.

Comment se peut-il faire qu'avec tant de défauts et de misères, mon âme soit toujours si affamée, ma très honorée Mère, de souffrances et de mortifications ? Et quand je pense que vous lui faisiez la charité de la soutenir de ce pain délicieux quoique amer à la nature, et que maintenant je m'en vois privée, à cause sans doute du mauvais usage que j'en ai fait, cela me comble de douleur ; et rien ne m'a tant liée à Votre Charité que cette conduite à laquelle je ne saurais penser qu'avec une tendre reconnaissance pour vous, qui ne me pouviez donner de plus effectives marques d'une parfaite amitié qu'en m'humiliant et me mortifiant. Quoique vous ne l'ayez que très peu fait à l'égard des sujets que je vous en donnais, néanmoins ce peu me consolait

---

243 Cette lettre est tirée du *Mémoire* de la Mère Greyfié, qui élue supérieure du monastère de Paray au mois de mai 1678, avait achevé son second triennat au mois de mai 1684. Elle fut alors élue supérieure à Semur-en-Auxois. La très honorée Mère Marie-Christine Melin fut appelée à lui succéder. Professe du monastère de Paray et témoin des merveilles opérées à l'occasion de Sœur Marguerite-Marie, la nouvelle supérieure pouvait se départir de la sage défiance des supérieures précédentes, qui avaient dû soumettre la Servante de Dieu à des épreuves multipliées. Dans cette première lettre qu'elle adresse à son ancienne supérieure, la Sainte se plaint avec une admirable simplicité de n'avoir plus à supporter les maternelles rigueurs si profitables à son âme.

et m'adoucissait les amertumes de la vie, et cette privation me la rend insupportable. Je ne saurais vivre sans souffrir ; et depuis le temps que je souffre et que le Seigneur me gratifie d'un si grand bien, je n'en sais pas faire un bon usage. Il n'y a rien que j'aie plus envie de bien faire et que je fasse plus mal, parce que je manque d'amour pour Dieu par le trop d'amour de moi-même. Ô ma chère Mère, qu'il est dur de vivre sans aimer le souverain Bien, et sans souffrir pour cet amour ! L'amour veut des œuvres : et je n'ai que des paroles pour le bien et des œuvres pour le mal. Il me semblait que je vivais en assurance sous votre conduite, parce qu'elle me faisait toujours marcher à rebours de mes inclinations naturelles ; et c'est ce qui faisait plaisir à cet esprit duquel je crois être conduite, qui me voudrait toujours voir abîmée dans toutes sortes d'humiliations, souffrances et contradictions : autrement il ne me donne point de repos. La nature n'y trouve pas son compte à tout cela ; mais cet esprit qui gouverne le mien ne peut souffrir que j'aie aucun plaisir que celui de n'en avoir point.

Quelquefois tout sert d'instrument à m'affliger, sans pourtant me troubler. Le désir de mourir me presse plus que jamais. Je ne saurais me résoudre à demander à Dieu les années de vie que vous m'aviez dit, à moins que ce ne fût à cette condition, qu'elles seraient toutes employées à aimer le sacré Cœur de mon Jésus dans le silence et la pénitence, sans plus l'offenser, demeurant jour et nuit devant le saint Sacrement, où ce divin Cœur fait toute ma consolation ici-bas[244]...

LETTRE XXVII[245]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 10 août 1684.

Ma chère Mère,

Dieu me presse plus que jamais de l'aimer et souffrir, en m'abandonnant toute à lui ; mais hélas ! mon cœur semble insensible à tous les mouvements de sa grâce. Celle que j'estime le plus après lui-même, c'est le don de sa précieuse croix. Ah ! ma chère Mère ! si on en connaissait le prix, elle ne serait pas tant fuie et rejetée d'un chacun ; mais au contraire, elle serait tellement chérie et aimée, que l'on ne pourrait trouver de plaisir qu'en la croix, de repos que sur la croix, et l'on n'aurait d'autre désir que de mourir entre ses bras, méprisé et abandonné de tout le monde. Mais il faut, pour cela, que le pur amour soit le sacrificateur et le consommateur de nos cœurs, comme il l'a été de celui de notre bon Maître[246]. Je vous dirai que la vie m'est un continuel

---

244 La fin de cette lettre ne nous a pas été conservée par la Mère Greyfié.

245 A et B contenaient divers morceaux que nous reproduisons ici. Tout au début les lignes suivantes : «Je ne saurais plus longtemps me priver de la consolation d'écrire à ma bonne Mère, tant pour m'informer de vos chères nouvelles, que pour vous donner des miennes, qui sont très méchantes en toutes manières, par mes grandes infidélités envers Dieu, lequel me presse...»

246 A et B : «Demandons cette grâce l'une pour l'autre, ma toute chère Mère, car je me sens toujours fort intéressée en tout ce qui vous regarde ; et il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour vous prouver la sincérité de mon affection, et que c'est de l'intime de mon cœur que je vous aime, et que je suis toute à vous dans celui de notre adorable Maître. Devant lui, je vous demande un petit souvenir pour une affaire qui, selon toute apparence, est pour sa gloire.
Mais pour me consoler un peu auprès de ma bonne Mère de la longueur de cet exil, je vous dirai...»

martyre. Je désire de mourir et je n'ai pas encore vécu un seul moment pour Dieu. Mais il faut commencer tout de bon à ne vivre que pour lui et dans lui[247].

Si vous saviez combien il y a de mérite et de gloire à honorer cet aimable Cœur de l'adorable Jésus, quelle sera la récompense de ceux qui, après s'y être consacrés, ne cherchent qu'à l'honorer ! Oui, il me semble que cette seule intention donnera plus de mérite et d'agrément à leurs actions devant Dieu, que tout ce qu'ils pourraient faire d'ailleurs, sans cette application[248], etc.

D. S. B.

LETTRE XXVIII[249]
A LA MÈRE DE SOUDEILLES, A MOULINS
VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray, ce 3 novembre 1684.

Béni et aimé soit éternellement le Seigneur, ma très honorée et toute chère Mère, qui n'a pas permis que nous ayons eu plus tôt la consolation de vous répondre. Cela n'empêche pas qu'il ne vous ait mise dedans mon chétif cœur, de sorte que très rarement je vous oublie en sa sainte présence, quoique je vous avoue que je suis peut-être la cause qu'il ne fait peut-être pas sentir à votre chère âme les effets de son saint amour, selon l'étendue de vos désirs. Car, hélas ! ma chère Mère, c'est la vérité que je ne suis qu'un obstacle à tout bien, et un composé de toutes misères au corps et à l'esprit. Et le soutien de ma faiblesse, c'est que le Seigneur prend son plaisir de glorifier son infinie miséricorde sur les sujets les plus misérables.

---

247 A et B placent ici un morceau presque similaire à la Lettre XXXV : « C'est pour cela, ma très aimée Mère, qu'il me semble que vous feriez chose fort agréable au sacre Cœur de Notre Seigneur de lui faire un entier sacrifice du vôtre, un vendredi après la sainte communion, pour ne vouloir plus vous en servir à d'autre usage qu'à celui de son pur amour, en lui procurant tout l'honneur et la gloire qui seront en votre pouvoir. Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il me semble que vous avez déjà fait tout cela ; mais je crois qu'il prendra un singulier plaisir que vous le renouveliez souvent et le pratiquiez fidèlement pour parfaire votre couronne.»

248 A et B ajoutent : « Je me ferais un plaisir de vous dire mes pensées là-dessus, mais le papier ne m'est pas fidèle, il m'a déjà trompée plusieurs fois. Il faudrait parler cœur à cœur, et vous verriez que le mien est toujours dans le même sentiment d'amitié, d'estime et de reconnaissance, que lorsque j'avais le bonheur d'être sous votre direction, de laquelle j'ai toujours regret d'avoir si mal profité ; mais j'ose bien me flatter qu'en qualité de votre fille aînée, vous m'aimerez toujours, et vous vous souviendrez de moi dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, auquel je voudrais que tous les autres fussent consacrés.

« Tâchons d'en attirer autant que nous pourrons à notre petite association ; demandons-lui-en la grâce. Il ne tient qu'à moi d'y travailler, puisque j'ai le bonheur de jouir de notre cellule, qui me semble un paradis anticipé pour l'âme religieuse. Que la mienne a sujet de craindre de n'en avoir point d'autre, puisque je ne fais rien pour l'acquérir ! Mais j'ai toute mon espérance et mon appui dans les mérites du Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, qui a bien voulu se rendre ma caution, me faisant espérer qu'il paiera et répondra pour moi.

« Depuis cette lettre écrite, j'ai appris la mort du bon M. Chaudot *. Il est vrai, ma très aimée Mère, que Dieu ne vous dépouille de toutes ces consolations et appuis humains que parce qu'il veut être lui-même l'unique et le vrai ami de votre cœur, lequel il veut posséder seul sans mélange et sans obstacle. Pour vous être tout en toute chose, il ne veut pas que vous ayez d'autre soutien que lui. Son saint Nom soit béni, sa sainte volonté soit faite ! Je vous avoue que je suis toujours sensible à ce qui vous touche ; mais ces saintes âmes vous seront de puissantes avocates devant Dieu. C'est ce qui me console et doit vous réjouir.»

249 C'est à tort que les éditions précédentes attribuaient l'autographe de cette lettre au monastère de la Visitation de Nevers. Il y a plus d'un siècle qu'on ne l'a plus. Une feuille manuscrite de la Visitation de Nevers, intitulée « ancien inventaire général des lettres (que notre monastère de Moulins possédait) de N. Bse sr Marguerite-Marie Alacoque» contient cette note : « La lettre, en date du 3 nov. 1684, a été tirée de la boîte, le 2 juin 1789, et envoyée à M. l'abbé du Nexon, vicaire général du diocèse d'Oloron en Béarn. » M. du Nexon était vicaire général du dernier évêque d' Oloron, Jⁿ-Bᵗᵉ-Auguste de Villoutreix de Faye (1783-92). Cet ecclésiastique ne prêta point le serment à la Constitution civile du clergé. Il ne paraît point avoir survécu à la Révolution, car son nom ne figure pas dans le personnel du clergé du diocèse de Bayonne, dressé en 1803. (Renseignements communiqués par l'Évêché de Bayonne). - La Visitation de Nevers possède un recueil manuscrit contenant, outre un abrégé du *Mémoire* des Contemporaines, un certain nombre de lettres de la Sainte en copie. Celle-ci y est à la p. 33 de la 2" partie. - Elle se trouve également dans la *Trad. ital.* de la S. Congrég. (3" lettre de la 2" série), et dans nos *Mss.* 7. 8 et *D 3*

Mais pour en revenir à Votre Charité, je vous dirai simplement, comme à une vraie amie dans l'adorable Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que lorsque je le prie pour vous cette pensée me vient, que, si vous désirez vivre toute pour lui, et arriver à la perfection qu'il désire de vous, il faut faire à son sacré Cœur un entier sacrifice de vous même et de tout ce qui dépend de vous, sans réserve, pour ne plus rien vouloir que par la volonté de cet aimable Cœur, ne rien affectionner que par ses affections, n'agissant que par ses lumières, n'entreprenant jamais rien sans lui demander premièrement son conseil et son secours, lui donnant la gloire de tout, et lui rendant même action de grâces dans les mauvais comme dans les bons succès de nos entreprises, demeurant toujours contentes sans nous troubler de rien : car, pourvu que ce divin Cœur soit content, aimé et glorifié, cela nous doit suffire. Et si vous désirez d'être du nombre de ses amies, vous lui offrirez donc ce sacrifice de vous-même, un premier vendredi du mois, après la communion, que vous ferez à cette intention, vous consacrant toute à lui, pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera à votre pouvoir ; et tout cela en la manière qu'il vous l'inspirera. Après quoi, vous ne vous regarderez plus que comme appartenante et dépendante de l'adorable Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, y ayant recours en toutes vos nécessités, et y établissant votre demeure, autant que vous le pourrez ; et il réparera ce qu'il pourra y avoir d'imparfait dans vos actions et sanctifiera les bonnes, si vous vous unissez en tout à ses desseins, qui sont grands sur vous, pour se procurer beaucoup de gloire par vous, si vous le laissez faire. Mais pardonnez, chère

Mère, à cette orgueilleuse qui vous dit si librement ses pensées. Ne vous en fâchez pas, puisque tout cela ne vient que d'un cœur qui a pour Votre Charité toute l'amitié, l'estime et le respect possible, mais qui ne vous sait pas bon gré de la pensée que Votre Charité prend si souvent que je vous oublie. Peut-on oublier ce que le Seigneur nous a rendu si cher ? Quittez donc cette pensée, et ayez toujours un petit souvenir de celle qui est toute à vous dans l'amour de son sacré Cœur, qui unit et transforme les nôtres en lui pour le temps et l'éternité.

Votre etc.

Sr M.-M. Alacoque.

D. S. B.

LETTRE XXIX[250]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

1685.

Ô ma chère Mère ! qu'il fait bon aimer ce Seigneur si plein d'amour ! Et pour peu qu'il fasse concevoir à un cœur combien il est bon et aimable, est-il possible que ce cœur se pût empêcher de l'aimer et quitter tout pour s'abandonner à la puissance de cet amour ? Je vous avoue que je n'en ai jamais senti de si pressants désirs, sans effet pourtant, car ce maudit amour de moi-même ruine tout. Il faut pourtant aimer cet unique Amour de nos cœurs, quoi qu'il en puisse coûter, puisque notre bonheur et félicité consistent en cet amour ; et il me semble que toutes autres occupations et pensées ne sont que perte de temps, dont je n'avais jamais mieux compris l'importance qu'à

---

250 En A et B cette lettre débutait ainsi : «Je ne sais, ma toute chère et bien-aimée Mère, si le Seigneur aura pour agréable le sacrifice que je lui ai fait en me privant si longtemps de la consolation de vous écrire, puisque j'ai été souvent prête de succomber à la tentation de le faire, vous avouant, mon unique Mère, que mon chétif cœur vous aime et vous estime plus fortement, dans celui de Jésus-Christ, que je ne vous le peux exprimer, non plus que le désir que j'ai de vous en donner des preuves. Mais je ne suis riche qu'en bonne volonté, qui me fait vous souhaiter la plénitude des grâces du Seigneur, pour accomplir en tout sa sainte volonté, en consommant tous les desseins qu'il a sur vous.»

présent[251]. Il me semble que chaque moment va être celui de ma mort et que j'ai perdu tout celui de ma vie, n'ayant pas encore commencé d'aimer mon Dieu.

Ah ! ma chère Mère, que cela me fait souffrir, et que je suis lasse de servir à ce misérable corps qui est mon plus cruel ennemi, qui me fait une continuelle guerre ! Si je vous pouvais découvrir mes infidélités, ingratitudes[252]…. vous avouant que cet aimable Cœur est à présent toute mon occupation, à l'oraison ou ailleurs. J'y trouve un paradis de paix qui me rend indifférente à tout le reste, qui me paraît méprisable en comparaison.

Mon plus doux plaisir serait de vous parler à cœur ouvert. Mais il n'en faut plus, en cette vie de privation, que celui de n'en point avoir, pour l'amour de Celui qui s'en est bien voulu priver tout le cours de sa vie souffrante pour notre amour.

LETTRE XXX
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON, OU A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR[253]

VIVE ✝ JÉSUS !

20 avril 1685.

---

251 *Ms.* 8 : « puisque de tous les moments que nous négligeons, nous ne savons pas quel sera celui de notre mort, nous devons estimer que tous ceux qui n'ont pas été employés à aimer Dieu sont perdus. Ah ! que j'en ai donc perdu, puisque je n'ai pas encore commencé... ».

252 Phrase interrompue, A et B complétaient, sans doute d'après des textes que nous n'avons plus : «je suis sûre que, par compassion, vous ne me refuseriez pas le secours de vos prières, pour que je corresponde aux mouvements de la grâce du Seigneur, dont son sacré Cœur m'est toujours si libéral que je ne me regarde que comme un composé de ses miséricordes, vous avouant... ».

253 Il paraît qu'on avait eu quelques hésitations à déterminer la destinataire de cette lettre. Les éditions précédentes ont opté pour la Mère de Saumaise. Voici, cependant, quelques raisons qui permettraient de pencher plutôt pour la Mère Greyfié :

Le 30 mars 1685, la Mère Greyfié écrivait à Sœur Marguerite-Marie : «Faites-moi part de vos vues touchant vos trois dernières défuntes et si je puis quelque chose pour leur soulagement. » Et le 7 mai suivant, elle lui disait : « Votre chère lettre du vingtième avril nous vient d'être rendue, ma très aimée Sœur, avec la satisfaction que je vous demandais en la mienne dernière, que vous gardiez pour le jour de Pâques. Je ferai avec ponctualité ce que vous me marquez que ma Sœur J.-F. désire de moi.» (En cette année 1685, Pâques tombait le 22 avril.)

D'autre part, dans son *Mémoire* sur la Servante de Dieu (n° 25), la Mère Greyfié a écrit : «J'ai appris d'elle que deux personnes religieuses pour qui elle priait après leur mort, lui furent montrées dans les prisons de la divine justice, où l'une souffrait des peines incomparablement plus grandes que l'autre. La première se plaignait grandement d'elle-même, qui par ses défauts contraires à la vraie charité et sainte amitié religieuse qui doit régner dans les Communautés, s'était attiré, entre autres punitions, celle de n'avoir point de part aux suffrages que la Communauté offrait à Dieu pour elle, ne recevait de soulagement en ses effroyables peines que des seules prières de trois ou quatre personnes de la même Communauté, pour lesquelles elle avait eu pendant sa vie moins d'estime et de penchant. Elle -se lamentait encore pour la trop grande facilité à prendre des dispenses de la règle et des exercices communs. En troisième lieu, elle déplorait les soins qu'elle avait pris de se procurer des soulagements et des commodités corporelles. Pour ces trois chefs, elle fit savoir à cette chère Sœur que, pendant son agonie, elle avait souffert trois furieux assauts du démon et que, se croyant perdue, à chaque fois, elle s'était vue sur le point de tomber dans le désespoir ; mais que la très sainte Vierge, à laquelle elle avait eu grande dévotion pendant sa vie, l'avait tirée toutes les trois fois des griffes du diable.»

Il semble bien que ce passage ait été inspiré par la présente lettre. Il est vrai, que, dans sa réponse du 7 mai, la Mère Greyfié écrit : « Je pensais bien, le jeudi saint, que vous ne m'auriez pas oubliée pendant votre veillée, » et il n'est pas question du jeudi saint dans cette lettre ; mais nous savons assez que les lettres ne sont pas toujours reproduites entièrement.

Ma très chère Mère,

C'est dans ce saint temps des visites amoureuses de notre divin Maître que je prie son sacré Cœur de consommer les nôtres dans les ardeurs de son amour, non seulement dans le temps, mais aussi dans l'éternité. Et c'est dans cette confiance que j'ai en votre amitié, que je ne fais pas difficulté de vous ouvrir mon cœur pour implorer votre secours pour une chose qui me fait bien de la peine. C'est au sujet de notre pauvre Sœur J.-F., laquelle il me semble s'être adressée à moi deux fois[254]. Dans la première, elle me dit plusieurs particularités qui la regardaient et de quelques autres personnes que je ne peux dire ; mais pour elle, qu'il s'en était peu manqué qu'elle n'ait été perdue et qu'elle ne tient son salut que de la Sainte Vierge ; et que, dans le temps de son agonie, Satan lui livra de si furieux assauts, par trois diverses fois, qu'elle fut quelque temps qu'elle ne savait si elle était perdue ou sauvée, jusqu'à ce que la Sainte Vierge la vînt arracher d'entre les griffes du démon. Et Dieu permit que je l'aidasse à servir, car l'aide de l'infirmerie était malade. Elle vous aurait fait pitié dans la violente peine qu'on voyait qu'elle souffrait : tout son corps en tremblait. Elle se jeta par trois fois à terre de son lit et l'on entendit une fois qu'elle disait : «Je suis perdue !» ayant pourtant toujours l'esprit présent, et attentive à Dieu.

La première fois que je la vis après sa mort, elle me dit : « Ah ! que je souffre de cruelles peines, et que cinq années seront bien longues en de si rigoureux tourments !»

Je lui demandai ce qu'elle souhaitait ; et elle me demanda des messes et plusieurs autres choses, dont notre très honorée Mère s'est acquittée charitablement ; et je lui remis pour six mois tout ce que je ferais et souffrirais, et depuis ce temps-là, je vous avoue que je n'ai pas manqué de souffrances, Notre Seigneur m'en ayant donné autant que j'en ai pu porter, et de toute manière, et pendant ce même temps il m'est venu mal à un doigt ; c'était au commencement du carême[255]. Il me l'a fallu fendre avec le rasoir jusqu'à l'os ; il n'est pas encore guéri. Mais le Seigneur soit béni, qui me fait la grâce de me gratifier de sa croix, qui est ma gloire !

La seconde fois cette bonne Sœur me fit voir le pitoyable état où elle était, en disant : « Oh ! ma pauvre Sœur, que je souffre de rigoureux tourments ! Et, bien que je souffre pour plusieurs choses, il y en a trois qui me font plus souffrir que tout le reste. La première est mon vœu d'obéissance que j'ai si mal observé, que je n'obéissais qu'en ce qui me plaisait : et telles obéissances ne sont qu'à condamnation devant Dieu. La seconde est mon vœu de pauvreté, ne voulant pas que rien me manquât, donnant à mon corps plusieurs soulagements superflus. Ah ! que je paie bien maintenant le trop de caresses que je lui ai faites, et que les religieuses qui veulent avoir plus que la vraie nécessité, et qui ne sont pas parfaitement pauvres sont odieuses aux yeux de Dieu ! La troisième chose, c'est les manquements de charité, et pour avoir causé de la désunion et en avoir eu avec les autres. Et pour cela, les prières que l'on fait ici ne me sont pas appliquées, et le sacré Cœur de Jésus-Christ me voit souffrir sans compassion, parce que je n'en avais point de ceux que je voyais souffrir.»

Elle me dit de m'adresser à vous, pour vous prier de lui procurer trois messes, votre chapelet pendant neuf jours et toutes les pratiques d'observance et une communion, disant que cela adoucirait beaucoup ses peines, et qu'elle n'en serait pas ingrate. Voilà, ma chère Mère, tout ce que je peux vous en dire.

Pour notre pauvre Sœur M.-F., je crois qu'elle n'a plus que six mois de Purgatoire, et puis elle jouira de son souverain Bien.

---

254 (Cf. *Ecrits de la M. Greyfié,* n° 58).

255 3. Le carême de 1685 avait commencé le 7 mars. C'est le premier panaris dont la Sainte fait mention. Elle en eut un autre en mars 1687, et un troisième en 1688. (Cf. Lettres LXII et LXXXVII).

Au sujet de ce que Votre Charité nous demande au sujet de feu la bonne Mère Boulier[256], elle n'est plus, si me semble, dans la nécessité et je la crois bien haute dans la gloire et dans le rang de ces séraphins destinés à rendre un perpétuel hommage au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour réparer les amères amertumes qu'il a souffertes et souffre encore au très saint Sacrement, par l'ingratitude et les froideurs des nôtres. Elle a bien du pouvoir pour vous aider : voilà tout ce que je vous en puis dire.

Ah ! ma bonne Mère, que je vous serais obligée si vous m'aidiez à soulager mes bonnes amies souffrantes en Purgatoire ! c'est ainsi que j'appelle ces pauvres âmes, pour lesquelles il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour les soulager. Je vous assure qu'elles n'en sont pas ingrates. Pour vous dire un mot de moi-même, le Seigneur me fait toujours bien des grâces, tout indigne que j'en suis, dont celle que je prise le plus c'est la conformité à sa vie souffrante et humiliée. Il me tient dans un état d'indifférence si grande à son bon plaisir, que je ne me soucie plus en quel état qu'il me mette. Pourvu qu'il se contente et que je l'aime, cela me suffit ! Et voici ce qu'il a mis dans mon esprit pour occupation : «La Croix est ma gloire, l'amour m'y conduit, «l'amour me possède, l'amour me suffit. »

Je vous prie de brûler cette lettre quand vous l'aurez lue, et qu'elle ne soit vue que de vous.

Je ne sais si je me trompe en tout ce que vous dis ici ; je prie le Seigneur vous le faire connaître. Je sais bien que ce ne peut être des songes, car je ne dormais pas, ni n'étais au lit ; mais je me défie de moi-même.

LETTRE XXXI

A LA MÈRE DE SOUDEILLES, A MOULINS [257]

***(L'autographe est au monastère de Nevers.)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 30 juin 1685.

---

256 Ce qui est dit ici de la Mère Boulier peut, dans un sens, être une preuve de plus que la lettre fut adressée à la Mère Greyfié et non à la Mère de Saumaise, car il y avait 18 mois que la Servante de Dieu avait dit sa pensée à cette dernière sur la Mère Boulier. (Voir lettre XXIV.) D'autre part, rien ne nous prouve que la Mère Greyfié ait particulièrement connu la Mère Boulier.

257 Elle venait d'être réélue pour un second triennat : 1685 à 1688. Cet intervalle fut pour le monastère de Moulins, comme pour ceux de Dijon, de Semur et de Paray, l'ère du triomphe du Cœur de Jésus. Depuis sept ans la correspondance de la Sainte préparait insensiblement les voies à ce divin règne par tous les moyens et en toute rencontre. La confiance, qui n'a été jusqu'ici qu'un sentiment caché dans les âmes, se dilate et devient la dévotion proprement dite ; le moment est venu où ce culte béni achève de se développer dans une succession d'épreuves qui nous sont révélées par les lettres suivantes.

Je croyais, ma très honorée Mère, que Votre Charité m'avait entièrement oubliée ; mais votre bonté me fait voir le contraire, par la lettre à notre chère Sœur Marie-Anne Cordier[258].

Et vous devez être persuadée que Notre Seigneur m'a donné une si forte inclination à vous aimer et estimer dans son sacré Cœur, que je ne vous oublierai jamais en sa divine présence, quand même vous m'auriez tout à fait effacée de votre mémoire, comme indigne d'y tenir aucune place. J'ai appris avec plaisir votre réélection. Je ne vois pas, ma très aimée Mère, qu'il y ait de quoi vous tant affliger, puisque c'est la volonté de Dieu, duquel le bras n'est pas raccourci, ni la puissance diminuée pour vous soutenir à l'avenir, comme il a fait le passé. Et, qu'avez-vous donc à craindre, puisqu'il ne demande que votre confiance en sa bonté, pour vous faire éprouver la douceur et la force de son secours dans vos besoins, mais toujours à la mesure de votre confiance ? La mienne est que Votre Charité m'obtiendra par vos saintes prières le pardon du mauvais usage que j'ai fait jusqu'à présent de ma sainte vocation, et la grâce de m'y rendre fidèle, et à tout ce qu'elle demande de moi, qui vous peux assurer que si je n'étais aussi méchante que je la suis, vous sentiriez l'effet de mes prières. Mais, hélas ! elles sont trop froides pour parvenir jusqu'à la source d'amour, où je vous souhaite toute abîmée et consommée, pour ne jamais cesser de l'aimer de toute la capacité de nos cœurs. C'est de tout le mien que je suis, d'un respect sincère, toute à vous.

Sr M.-Marie, d. l. V. S.-M.

D.S.B.

La suscription porte : « *Pour la très honorée Mère de notre monastère de Moulins.* »

LETTRE XXXII

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce l7 août 1685.

Je ne vous peux exprimer, ma très honorée Mère, le plaisir que j'ai eu lorsqu'en lisant la vôtre dernière, j'ai vu le désir que Votre Charité témoigne d'être toute au sacré Cœur de NotreSeigneur Jésus-Christ, car il me semble que c'est par là que nous mettons notre salut en assurance, lequel est si fort en hasard dans cette vie misérable et pleine de corruption. Mais lorsque nous nous sommes toutes consacrées et dévouées à ce Cœur adorable, pour l'aimer et l'honorer de tout notre pouvoir, en nous abandonnant tout à lui, il prend soin de nous, et nous fait arriver malgré tous les orages au port de salut. Hélas ! ma chère Mère, priez le Seigneur que je puisse faire le mien pour n'être pas privée éternellement de l'aimer ! Ah ! que plutôt il m'accable ici-bas de toute sorte de tourments, que de me priver un seul moment de l'aimer ! Oui, je le veux aimer, quoiqu'il m'en puisse coûter ; et je souhaite que vous l'aimiez avec tant d'ardeur que votre cœur s'en puisse

---

258 Sœur Marie-Anne Cordier était professe de Paray, depuis l'année 1667. Née à Moulins, d'une honorable famille, elle se trouvait tout naturellement en relation avec la Mère de Soudeilles et avec plusieurs de ses filles. C'était une fervente religieuse qui, après quelques hésitations, s'était consacrée tout entière au Seigneur. La direction du Père la Colombière avait porté en elle des fruits abondants ; et il est probable qu'elle avait une union d'âme assez étroite avec Sœur Marguerite-Marie. La correspondance qui est sous nos yeux prouve qu'une cordiale liberté existait entre elles, puisqu'il leur arrive parfois d'écrire sur la même feuille, ainsi qu'on le verra plus loin. Sœur Marie-Anne Cordier mourut le 5 juillet 1711, à l'âge de 63 ans.

consommer. Et puisque Celui qui aime est tout-puissant, aimons donc, et rien ne nous paraîtra difficile.

Mais cet amour ne règne que dans la souffrance et ne triomphe que dans la vraie humilité, et on n'en peut jouir qu'en l'unité. C'est dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ que nous la trouverons, et que nous nous aiderons l'une et l'autre à y parvenir. Votre Charité doit être sûre que je ne l'y oublierai

pas, m'ayant donné une inclination toute particulière à vous y aimer et estimer. Tout pour sa gloire et son amour, dans lequel je suis toute à vous de cœur et d'affection.

sr M.-Marie.
de la Visitation Ste-M.
D.S.B.

La suscription porte : « *Pour ma très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE XXXIII

BILLET REMIS PAR LA SAINTE A SŒUR MARIE-MADELEINE DES ESCURES, RELIGIEUSE DE LA COMMUNAUTÉ DE PARAY

***(L'autographe est à Pau, chez les RR. PP. Jésuites)

VIVE ✝ JÉSUS

Date probable : vers la fin d'août 1685.

Ne soyez pas surprise si je m'adresse à vous comme à ma chère amie dans le sacré Cœur de J.-C., lequel veut que je fasse ainsi, pour vous dire l'extrême peine que je souffre au sujet de ma Sœur F. Rosalie[259]. C'est un matin, en me levant, il me sembla d'entendre distinctement ces paroles : «Dis...[260] à ta supérieure qu'elle m'a fait un si grand déplaisir de ce que, pour plaire à la créature, elle n'a point eu de crainte de me fâcher en te retranchant la communion que je t'avais ordonné de faire tous les premiers vendredis du mois, pour satisfaire par là, en m'offrant à la divine justice par les mérites de mon ...[261] sacré Cœur, aux fautes qui se commettent contre la charité, parce que je t'ai choisie pour être la victime, et en même temps qu'elle t'a défendu d'accomplir ma volonté, en cela je me suis résolu de me sacrifier cette victime qui souffre maintenant[262]. »

Voilà, ma chère Sœur, ce qui me tourmente et persécute continuellement, sans que je le puisse oublier, parce qu'il me presse de le dire à notre Mère, et je crains de le faire parce que je crois que tout cela n'est que l'ennemi qui me veut rendre singulière par cette communion, ou bien tout cela n'est que pure imagination et illusion, parce que ce n'est pas à une misérable hypocrite

---

259 Sœur Françoise-Rosalie Verchère.

260 Mot effacé dans l'autographe.

261 Mot effacé dans l'autographe.

262 Les Sœurs anciennes avaient désapprouvé la nouvelle dévotion. La M. Melin, pour calmer les esprits, en interdit toutes les pratiques extérieures, et retrancha à la Sainte la communion des premiers vendredis.

comme moi à qui Notre Seigneur ferait semblable grâce, mais je vous conjure, ma chère...[263], là-dessus pour me tirer de peine puisqu'il veut que je vous...[264] demande. Faites-moi cette grâce sans me flatter, car je crains de résister à Dieu, ne vous pouvant exprimer ce que je souffre de cela. Demandez-lui qu'il vous fasse connaître la vérité et ce qu'il veut que vous me répondiez, après quoi je tâcherai de n'y plus penser, et la grâce que je vous demande encore est de me garder le secret inviolablement et de brûler cet écrit ; car, en vérité, si vous me connaissiez aussi méchante que je la suis, vous n'auriez pas peine à me répondre que cela ne vient pas de Dieu. Ma pensée est telle, mais il faut vous aimer autant que je le fais pour vous la pouvoir communiquer, mais tout dans le secret du sacré Cœur de notre Seigneur qui vous rendra, comme je l'espère, la charité que vous me ferez, parce que je n'ai ni jugement ni discernement pour moi-même ni en tout ce qui me regarde : j'aimerais (mieux) suivre la pensée d'un enfant que la mienne, n'ayant nulle peine à croire ce que l'on me dit de moi-même, hors le bien, parce que je suis très méchante et remplie de défauts[265].

LETTRE XXXIV [266]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS

1685.

L'état de souffrance où je me vois comme accablée et anéantie me rend méconnaissable à moi-même et impuissante à tout bien. Toute la liberté qui me reste, ma chère Mère, est de parler du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Lorsque je sens augmenter mes souffrances, je sens la même joie que les plus avares et ambitieux en ont, en voyant croître leurs trésors. Il me semble que ces souffrances sont quelquefois pour ces pauvres âmes du Purgatoire. Ah ! ma bonne Mère, que je vous serai obligée si vous m'aidez par vos prières à soulager mes bonnes amies souffrantes en Purgatoire ; - c'est ainsi que je les nomme. Il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour les soulager. Je vous assure qu'elles n'en sont pas ingrates.

Je ne sais si je me trompe en cela, mais je n'ai plus de plaisir en cette misérable vie qu'en ce qui regarde les intérêts du sacré Cœur de Jésus, qui m'attache souvent à la croix, dénuée de tout.

Voici ce qui m'est venu en pensée au sujet de notre Institut : Que notre Père saint François de Sales, ce grand ami de Dieu, craignant que les fondements de son édifice vinssent à se démolir, avait demandé un soutien capable de le défendre. Le sacré Cœur de Jésus lui a été accordé, pour

---

263 Les mots ont été coupés dans l'autographe. Le *Mémoire des Contemporaines* donne : «ma chère sœur». Le *Ms.* 7 : «ma chère amie».

264 Mot effacé dans l'autographe. *Mémoire des Contemporaines* et *Ms.* 7 : « la» demande.

265 Sœur Marie-Madeleine des Escures était une des plus opposées à l'introduction de pratiques nouvelles qui lui semblaient contraires à la Règle. Mais sa vertu inspirait une telle confiance à sœur Marguerite-Marie qu'elle lui voua la plus sincère estime ; la divergence de vues semblait l'engager même à la consulter. Sa réponse fut bien simple : elle l'encouragea à tout exposer à la supérieure. On connaît assez le résultat de ce conseil : les communions rendues, selon l'ordre de notre Seigneur, conservèrent à sœur Françoise-Rosalie Verchère une vie destinée à faire connaître un jour les vertus et les écrits de Marguerite-Marie.

266 Dans les deux premières éditions on ne trouvait que les premières lignes de cette lettre, sous le titre XXXII dans A et XXXIII dans B. Le reste avait été intercalé dans d'autres lettres. Nous avons rétabli le texte d'après les *Mss.* 6, 3, 8, *9, D* 2 et la *Traduction italienne* (12" lettre de la 1 re série) qui concorde exactement avec le *Ms.* 6, copié sur les originaux. - Il est probable que cette lettre est une compilation de divers passages. On n'y trouve pas de suite. En tout cas, chacun des morceaux qui la composent est très authentiquement de la Sainte et se retrouve dans tous les manuscrits.

le relever de ses chutes et lui servir d'asile contre les attaques de ses ennemis, et lui servir de soutien pour qu'il ne succombe à l'avenir. C'est par l'entremise de la Sainte Vierge qu'il a obtenu ce puissant protecteur. Pour celles qui en auront connaissance et qui se mettront sous sa protection, il leur répandra abondamment les trésors de ses grâces sanctifiantes par l'onction de sa charité et la suavité de son divin amour. D.S.B.

LETTRE XXXV
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON [267]

VIVE ✝ JÉSUS !

24 août 1685.

Je vous avoue, ma toute chère Mère, que l'état de souffrance où je me vois comme accablée et anéantie me rend méconnaissable à moi-même et impuissante à tout bien. Toute la liberté qui me reste, c'est de parler du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ[268] duquel cette indigne créature vous dira un petit mot, touchant quelques grâces particulières qu'elle croit en avoir reçues. Il lui a donc fait connaître derechef le grand plaisir qu'il prend d'être honoré de ses créatures, et il lui semble qu'alors il lui promit «que tous ceux qui seraient dévoués à ce sacré Cœur ne périraient jamais, et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait avec abondance dans tous les lieux où serait posée l'image de cet aimable Cœur, pour y être aimé et honoré ; que, par ce moyen, il réunirait les familles divisées, et assisterait et protégerait celles qui seraient en quelque nécessité ; qu'il répandrait la suave onction de son ardente charité dans toutes les Communautés où serait honorée cette divine image ; qu'il en détournerait les coups de la juste colère de Dieu, en les remettant en sa grâce, lorsque par le péché elles en seraient déchues ; et qu'il donnerait une grâce spéciale de sanctification et de salut à la première personne qui lui ferait ce plaisir de faire faire cette sainte image ».

Mais le peu de fonds que cette pauvre chétive pécheresse doit faire et fait en effet de tout ce qui se passe en elle, à cause de sa grande indignité, ne lui donne pas l'assurance d'en rien produire, sinon par obéissance. Cependant se sentant fort pressée là-dessus, et ne sachant sur quoi s'excuser, sinon sur son impuissance, il suscita un jeune homme qui venait de Paris, et qui est parent d'une de nos Sœurs novices[269] laquelle le lui ayant dit, il s'offrit avec une ardeur admirable de faire faire ce tableau, tant beau qu'on le voudrait ; il n'y a plus qu'à lui en donner le dessin. Je recommande le tout à vos saintes prières, afin qu'il réussisse à sa gloire ; car il se présente une multitude d'obstacles, et il suffit que cette chétive pécheresse s'en mêle pour en faire fourmiller de toutes parts.

Voilà, ma chère Mère, un petit mot que mon cœur qui vous aime tendrement jette dans le secret du vôtre en passant. Et je vous dirai simplement qu'il me semble que vous feriez une chose bien agréable à Dieu de vous consacrer et sacrifier à ce sacré Cœur, si vous ne l'avez déjà fait. Il faut communier, un premier vendredi du mois, et, après la sainte communion, lui faire le sacrifice de vous-même, en lui consacrant tout votre être pour vous employer à son service et lui procurer toute la gloire, l'amour et la louange qui sera en votre pouvoir. Voilà, ma bonne Mère, une chose

---

267 Sauf deux courts passages indiqués ci-dessous, nous n'avons pas cette lettre dans nos anciens Mss. Nous la donnons d'après les éditions précédentes, et une copie qui avait été prise sur le Ms. de Dijon.

268 Ce début est exactement celui de la lettre précédente. Nous l'avons laissé subsister, quoiqu'il ne soit pas probable que la Sainte l'ait employé deux fois identiquement à si peu de distance.

269 Sœur Péronne-Rosalie Marque de Farges.

que je pense que le divin Cœur demande pour perfectionner et consommer l'œuvre de votre sanctification.

Et pour ce qui concerne mes bonnes âmes souffrantes en Purgatoire, il est vrai que je vous ai plus d'obligation du bien que vous leur avez procuré que si vous me l'eussiez fait à moi-même. Ne croyez pas qu'elles en soient ingrates, non, je vous assure ; et quoique la pauvre Sœur N. souffre beaucoup encore, néanmoins elle n'oubliera pas votre bienfait.

J'ai recommandé au sacré Cœur de Jésus la personne que vous me marquez. Je crois que si elle peut faire ce coup généreux de se donner parfaitement à Dieu en se consacrant tout à lui, elle accomplira ce qu'il demande d'elle, et mettra son salut en assurance. Si vous saviez, ma bonne Mère, combien toutes ces choses me sont difficiles à dire, pour la peine que me fait souffrir la pensée que je ne suis qu'une hypocrite, qui trompe les créatures par une fausse apparence de dévotion, vous pouvant assurer que je me vois si éloignée de la pureté d'intention que Dieu demande de moi qu'il me semble que toutes mes actions me condamnent. C'est ce qui me fait vous prier de tout mon cœur de brûler tous mes écrits, parce que je ne veux pas qu'il reste rien d'une aussi méchante pécheresse, qui en puisse donner aucun souvenir après sa mort, voulant demeurer anéantie et ensevelie dans un éternel oubli.

Et, puisque je vous parle à cœur ouvert, je vous avoue de bonne foi que ce désir dont je me sens pressée de me voir oubliée et méprisée des créatures me fait souffrir un continuel martyre dans les emplois de la sainte religion, et à écrire et aller au parloir, qui me semble être un enfer ; et ce qui augmente encore plus ma peine sur ce point, c'est que je crois ne pouvoir plus témoigner les répugnances que je sens pour ces choses, sans offenser NotreSeigneur, à cause de la promesse que je lui ai faite au sujet d'une de nos petites Sœurs[270] qui, étant à l'extrémité et dans un sommeil léthargique, ne pouvant recevoir les derniers sacrements, ce qui affligeait beaucoup notre chère Mère, laquelle me fit communier pour cet effet. Et comme je demandais instamment cette grâce, il me sembla que l'on me dit distinctement ces paroles : « Elle aura la consolation de recevoir tous les sacrements requis à cette dernière heure, si tu te veux sacrifier à ne plus témoigner de répugnances aux emplois, à écrire pour répondre à ceux que je t'adresserai, et de même pour le parloir. » - Et d'abord je me sacrifiai à tout cela, dans le désir que j'avais que ce que nous demandions nous fût accordé ; et en même temps j'en fis une promesse à mon Souverain de ne pas même témoigner la répugnance que j'y sentirais. Mais elle est devenue si violente depuis cette promesse, que j'y fais des fautes à toutes les occasions, et avec ce reproche intérieur qu'ayant reçu ce que je demandais, je ne m'acquittais pas de ma promesse. Jugez, ma chère Mère, si cela ne doit pas me faire bien de la peine.

Ah ! que je m'estimerais heureuse si j'étais inconnue à toutes les créatures et ensevelie dans un éternel oubli, sans pourtant vous oublier jamais devant Notre Seigneur, pour l'amour duquel je vous prie de me dire votre pensée sur ce que je vous marque, avec quelques mots d'encouragement dans un chemin où il n'y a ni appui ni consolation. Ce n'est pas que je n'aie une bonne Mère, autant bonne et charitable qu'on la peut désirer. Mais Dieu le veut, son saint Nom soit béni éternellement !

LETTRE XXXVI
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR

270 sr Antoinette-Rosalie de Sennecé.

VIVE ✝ JÉSUS !

1685.

Si vous saviez combien je me sens pressée d'aimer le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ ! Il me semble que la vie ne m'est donnée du tout que pour cela, et cependant je fais tout le contraire. Il me fait de continuelles faveurs, et je ne le paie que d'ingratitude. Il m'a gratifiée d'une visite qui m'a été extrêmement favorable pour les bonnes impressions qu'elle a laissées dans mon cœur. Il m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré des créatures est si grand, que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui seront dévoués et consacrés ne périront jamais ; et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandra avec abondance dans tous les lieux où sera posée et honorée l'image de son divin Cœur ; qu'il réunira les familles divisées, et protégera et assistera celles qui seraient en quelque nécessité et qui s'adresseront à lui avec confiance ; qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les Communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection ; qu'il en détournera tous les coups de la divine justice pour les remettre en grâce lorsqu'elles en seront déchues. Il m'a donné à connaître que son sacré Cœur est le Saint des saints, le saint d'amour ; qu'il voulait qu'il fût connu à présent pour être le médiateur entre Dieu et les hommes, car il est tout puissant pour faire leur paix, en détournant les châtiments que nos péchés ont attirés sur nous, nous obtenant miséricorde.

LETTRE XXXVII
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

VIVE ✝ JÉSUS !

1685[271].

En vérité, ma très chère Mère, cela me donne une extrême confusion de ce que vous pensez qu'une pauvre méchante pécheresse comme je la suis puisse avoir la science des saints et vous parler leur langage. Vous laisserez-vous bien tromper et moi aussi de donner quelque croyance à mes pensées, lesquelles je vous dis tout simplement comme Votre Charité témoigne le désirer. Celles qui me sont venues au sujet de N. dont vous me parlez, c'est que, si cette personne accepte ce qu'on lui présente, et qu'elle fasse son possible d'en bien user, Dieu en sera glorifié et son âme sanctifiée ; mais que le tout soit sans autre vue que de plaire à Dieu, devant lequel je n'oublie pas l'autre personne dont vous m'avez écrit. Mais le sacré Cœur de Notre Seigneur régnera difficilement dans le sien, à cause qu'elle y fait trop régner le plaisir. Il faut tout espérer de la bonté de notre Dieu[272], dans l'amour duquel je suis, ma chère Mère, votre...

Sr MARG^te^-MARIE.

---

271 Cette date est donnée par le *Ms.* 6. Dans le *Ms.* 8 il y a : 12 mai 1686, mais d'une écriture postérieure au texte. Les éditions précédentes avaient adopté cette dernière date, sans doute, d'après le Ms. de Dijon.

272 A et B ajoutent : «Priez bien le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ que nous puissions bientôt accomplir son désir en ce que vous savez. Je n'en attribue le retardement qu'à mes péchés ; car je vous avoue de bonne foi qu'il ne faut que me mêler de quelque chose pour y faire naître des contradictions et des obstacles. Mais je ne laisse pas d'espérer que la chose se fera bientôt avec l'aide de la grâce du Sacré Cœur, en l'amour duquel je suis tout à vous. »

LETTRE XXXVIII [273]
A IA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR

Je ne saurais plus m'occuper d'autre chose que du sacré Cœur de mon Sauveur, et je mourrais contente si je lui avais procuré quelque honneur, quand même il m'en devrait coûter une peine éternelle pour récompense. Pourvu que je l'aime et qu'il règne, il me suffit ! La contradiction m'a souvent mise sur le point de cesser d'en parler, mais j'étais si fort reprise de mes vaines craintes par lesquelles Satan tâchait de m'intimider, et ensuite tellement encouragée et fortifiée, que j'ai résolu, quoi qu'il doive m'en coûter, de poursuivre jusqu'au bout, à moins que l'obéissance ne me le défende ; en ce cas je quitterais tout, parce que je lui défère toujours mes vues et sentiments.

LETTRE XXXIX
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR
VIVE ✝ JÉSUS !

Janvier 1686.

Je m'attendais que vous m'alliez dire de ne plus penser à introduire cette dévotion du Sacré Cœur, non plus que si c'était une vaine chimère de mon imagination, et par avance je m'y tenais soumise, si peu je donne de créance à tout ce qui vient de moi. Mais lorsque j'ai vu la représentation[274] de cet unique objet de notre amour, que vous m'avez envoyé, il m'a semblé reprendre une nouvelle vie. J'étais plongée dans une mer d'amertume et de souffrance, qui fut changée à une si grande paix et soumission à toutes les dispositions de la céleste Providence à mon égard, qu'il me semble, depuis, que rien n'est capable de me troubler. Mon désir n'est plus que de procurer de la gloire à ce sacré Cœur. Que je m'estimerais heureuse si, avant que de mourir, je pouvais lui faire quelque plaisir ! Vous pouvez beaucoup m'aider en rassurant mon pauvre et faible courage. Lorsqu'il me faut être vue et connue des créatures, ce m'est toujours une nouvelle mort, et c'est pire que jamais. Plus je me veux enfoncer dans mon néant pour y vivre dans cet abîme, pauvre, inconnue tout à fait au monde, plus il me suscite de nouvelles connaissances[275]. Mais, hélas ! comme ai-je fait pour tromper ainsi les créatures ? Je ne trouve point de plus rude croix, et si Notre Seigneur, par sa douce bonté, ne mettait au dedans ce qui m'est justement dû, qui est les humiliations et les contradictions, je me désolerais.

---

273 Ce n'est qu'un fragment. La Mère Greyfié, dans son *Mémoire,* ne s'est pas préoccupée de reproduire en entier les lettres qu'elle avait reçues de la Servante de Dieu, mais seulement les passages principaux.
Ce morceau est sans date. Nous le plaçons ici parce que dans le *Ms.* 6, il précède immédiatement la lettre suivante.

274 Il s'agit d'une miniature du Sacré Cœur, envoyée le 5 janvier 1686. Cette miniature est malheureusement perdue. (Cf. *Écrits de la M. Greyfié,* n° 61).

275 Marguerite-Marie commençait à être connue et vénérée au-dehors des grilles, et on venait la consulter, au sujet des âmes du Purgatoire, ou pour des affaires, comme l'établissement de l'Hôpital de Paray, où ses conseils furent d'un grand poids.

Mais je m'écarte sans y prendre garde de ce que je vous disais touchant la dévotion du Sacré Cœur, et le dessein de le faire honorer. Il me semble qu'il m'a fait voir que plusieurs noms y étaient écrits, à cause du désir qu'ils ont de le faire honorer, et que, pour cela, il ne permettra jamais qu'ils en soient effacés. Mais il ne me dit pas que ses amis n'auront rien à souffrir, car il veut qu'ils fassent consister leur plus grand bonheur à goûter ses amertumes. Voilà en passant un petit mot pour vous exprimer les bontés et volontés de notre souverain Maître. Ah ! serait-il bien possible que nous ne voulussions pas l'aimer de toutes nos forces et puissances, malgré toutes les contradictions qui ne manquent pas, comme vous savez ! Mais je suis résolue de mourir ou de vaincre ces obstacles avec le secours de cet adorable Cœur de Jésus-Christ.

Je ne vous puis dire la consolation que vous m'avez donnée, tant en m'envoyant la représentation de cet aimable Cœur, comme aussi en voulant bien nous aider à l'honorer avec toute votre Communauté. Cela me cause des transports de joie mille fois plus grande que si me mettiez en possession de tous les trésors de la terre.

LETTRE XL
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR

VIVE ✝ JÉSUS !

Environ février 1686[276]

Je ne puis vous exprimer ma joie de l'accroissement de la dévotion au sacré Cœur de mon Sauveur. Il me semble ne respirer que pour cela. Il s'allume quelquefois un désir si ardent dans mon cœur de le faire régner dans tous les cœurs, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela ; même les peines de l'enfer, sans le péché, me seraient douces.

Une fois, pressée de cette ardeur, en présence du saint Sacrement, il me fut montré, si je ne me trompe, l'ardeur dont les Séraphins brûlent avec tant de plaisir, et j'ouïs ces paroles : « N'aimerais-tu pas bien mieux jouir avec eux que de souffrir et être humiliée et méprisée, pour contribuer à l'établissement de mon règne dans les cœurs des hommes ?» - A cela, sans hésiter, j'embrassai la croix toute hérissée d'épines et de clous qui m'était présentée, et je disais sans cesse : «Ah ! mon unique Amour, oh ! qu'il m'est bien plus doux selon mon désir, et que j'aime bien mieux souffrir pour vous faire connaître et aimer, si vous m'honorez de cette grâce, que d'en être privée pour être un de ces ardents séraphins !» Cette disposition m'a toujours continué depuis, avec des agréments de tendresses si grandes de la part de cet adorable Cœur, que je ne puis l'exprimer.

LETTRE XLI
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

---

276 Date donnée par les éditions précédentes.

VIVE ✝ JÉSUS !

2 mars 1686.

Ma très chère Mère[277],

Je serais bien aise de savoir si vous pourriez faire faire une planche des images en taille-douce du sacré Cœur de notre bon Maître. Il me semble qu'il vous a destinée pour cela. Il me l'a fait connaître visiblement, parce que d'autres personnes s'y sont offertes, et l'on a fait ce que l'on a pu pour y réussir, sans que cela ait rien avancé ; c'est ce qui m'oblige de m'adresser à Votre Charité pour vous dire ce que je crois être de la volonté de ce divin Cœur, laquelle il m'a manifestée en cette manière : c'est que vous êtes la première à qui il a voulu que je die l'ardent désir qu'il avait d'être connu, aimé et glorifié de ses créatures. Je ne sais si je me trompe et si vous vous souviendrez de ce que je vous ai dit, mais je sais que je me sens extrêmement pressée de vous dire de sa part[278] que ce serait un grand bonheur pour vous si vous lui pouviez procurer cet honneur, lequel il ne manquera pas de récompenser. Il n'y a en cela que l'intérêt de sa gloire, et il me semble, ma chère Mère, qu'il augmentera celle qu'il vous destine. De plus, votre nom sera écrit dans ce sacré Cœur d'un caractère ineffaçable. Mais comme il veut que vous lui fassiez ce plaisir sans intérêt, pour l'amour de lui-même, il ne me permet pas de vous exprimer le reste de ce qu'il vous réserve si vous lui donnez ce contentement[279].

Il ne se fera rien qu'à votre refus. Faites-nous savoir si vous n'êtes pas en état de le faire. L'on m'a dit qu'il coûtera bien deux louis d'or. Il m'est ordonné de m'adresser à une autre à votre refus. Ne vous faites point de peine de ce que je vous dis, vous exposant simplement mes pensées, au-dessus desquelles vous pouvez faire passer les vôtres et faire ce que le Seigneur vous inspirera.

Vous savez bien, ma bonne Mère, que vous avez une grande part en cette sainte dévotion, et que vous devez vous y intéresser de tout votre pouvoir. Je vous confesse que je mourrai contente pourvu que je voie ce sacré Cœur connu, aimé et honoré, à quoi je ne sers que d'obstacle. Qu'heureuses sont les âmes qui sont tout à lui, qui n'aiment qu'en lui et pour lui !

Le jour de la fête de notre saint Fondateur, il me semble qu'il me fit connaître fort sensiblement l'ardent désir qu'il avait que le sacré Cœur de Jésus-Christ fût connu, aimé et honoré dans tout son Institut, disant que c'était le moyen le plus efficace qu'il avait pu obtenir pour le relever de ses chutes, et l'empêcher de succomber sous les artifices d'un esprit étranger, plein d'orgueil et d'ambition, qui ne cherche qu'à ruiner l'esprit d'humilité et de simplicité qui est le

---

277 Dans les éditions précédentes, cette lettre débutait par le fragment suivant, pris sans doute à une autre lettre :

« Je n'aurais pas tant différé à me donner l'honneur de vous écrire, si j'avais pu satisfaire au désir que vous me témoigniez d'avoir un dessin pour faire un tableau du sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme notre pauvre sœur N... N... n'est plus dans le pouvoir de faire ces sortes de choses, je me suis adressée à ma Sœur la supérieure de Semur pour en avoir un, afin de vous donner cette satisfaction, qui me serait, à la vérité, encore plus grande si je n'avais la mortification de n'en avoir pu recevoir aucune nouvelle depuis que je le lui ai demandé ; et, de plus, l'on m'a assuré que vous en aviez fait faire un.»

278 A et B : « Qu'il désire que vous fassiez faire une planche de l'image de ce sacré Cœur, afin que tous ceux qui voudront lui rendre quelques hommages particuliers, en puissent avoir des images dans leurs maisons et des petite~ pour porter sur eux. Il me semble que ce serait un grand bonheur...»

279 A et B : «Et comme un bon Père Jésuite s'était bien voulu charger de faire faire cette planche, à cause que les personnes qui s'étaient offertes pour la payer l'en pressaient beaucoup, ce bon Père en a donné la commission à Lyon ; mais je crois qu'il n'y a rien de fait et qu'il ne s'y fera rien qu'à votre refus. C'est pourquoi je vous supplie, ma chère Mère, de me faire savoir au plus tôt ce que vous jugerez le plus à propos.»

fondement de l'édifice, que Satan ne cherche qu'à renverser, ce qu'il ne pourra faire, ayant ce sacré Cœur pour défenseur et pour soutien[280], etc. D. S. B.

LETTRE XLII
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR[281]

VIVE ✝ JÉSUS !

Dans le carême 1686.

Je me sens tourmentée et persécutée en bien des manières, dont une des plus rudes est de me regarder moi-même comme un jouet de Satan, qu'il a toujours menée et trompée par ses fausses illusions ; et je ne vois rien en moi qui ne soit digne d'un châtiment éternel, puisque non seulement j'ai été trompée, mais j'ai été assez malheureuse pour tromper les autres par mon hypocrisie, sans le vouloir pourtant. Ce qui me confirme dans ce sentiment contre moi-même, est que tel est celui de ce bon serviteur de Dieu, N. J'ai sujet de bénir mille fois la bonté du Seigneur de me l'avoir amené, pour éteindre cette fausse opinion qu'on avait de moi. Rien ne me donne plus de contentement que de voir par là détromper les créatures, et me mettre en état de satisfaire en quelque chose à la divine justice, mettant au jour mes misères, faisant voir ce que je suis, afin qu'après cela je demeure ensevelie dans un éternel oubli dans le monde. Cette pensée me flatte d'une douce complaisance. Je me vois un grand besoin de m'humilier ; mais je ne sais comme le pouvoir faire, ne voyant rien au-dessous de moi qui ne suis qu'un néant criminel. Demandez ma conversion parfaite au sacré Cœur de notre aimable Sauveur.

LETTRE XLIII
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON[282]

VIVE ✝ JÉSUS !

---

280 A et B : «Employez donc tout votre pouvoir pour le faire aimer. Je vous envoie une petite consécration à ce divin Cœur, pour la faire chacune en son particulier ; il y en a encore une générale. Si vous la désirez avec d'autres petites oraisons, je prendrai la confiance de vous les envoyer, n'ayant point de plus grand plaisir que de le voir régner dans tous les cœurs.»

281 Cette lettre est un monument de la profonde humilité de Marguerite-Marie. Un religieux de haute réputation la taxait d'hypocrisie et décriait ouvertement sa personne, sa conduite et ses vertus. Loin de s'en irriter, elle partage aussitôt ces sentiments, et, dans sa simplicité ordinaire, les expose à son ancienne supérieure. Le P. Croiset, dans son livre (p. 56), qualifie ce religieux de «personne d'un mérite singulier », et Languet ajoute : «d'une grande naissance » (cf. p. 341). La M. Greyfié dit plus sobrement : «personne de mérite et de capacité », (cf. *Mémoire),* et Marguerite-Marie, dans cette Lettre, le nomme charitablement : «ce bon serviteur de Dieu, N... ».

282 Dans l'édition de 1867, la première partie de cette lettre formait la lettre LI ; dans l'édition de 1876, la lettre LII, sous ce titre : «Billet à la Mère de Saumaise, à Dijon », avec la date : 1686 ou 1687. Le second morceau composait en grande partie la lettre XXXVIII de l'édition de 1867 et XXXIX de l'édition de 1876, avec la date : mars 1686. Or, comme on le verra plus loin, nous avons reconstitué, d'après nos anciens manuscrits, ladite lettre, qui commençait par ces mots : «J'espère, ma chère Mère, que puisque vous prenez part à mes intérêts...» et nous lui avons donné sa vraie date : 1687, qui la classe LXIV.. Cela fait, il restait une partie importante de l'ancienne lettre XXXVIII-XXXIX et il se trouve que c'est précisément la seconde partie de la lettre donnée par le *Ms. 8.* Nous n'avions donc qu'à nous en rapporter à ce manuscrit et à réunir en une seule lettre le billet LI-LII et la partie restante de la lettre XXXVIII-XXXIX. Au reste la même date convient parfaitement aux deux morceaux, soit à celui qui concerne les reliques du P. la Colombière, car nous savons que la translation en fut faite à cette époque ; soit à l'autre où il est question de l'épreuve qui résulta pour la Sainte du renvoi de la postulante de Chamron, car ce renvoi fut fait aussi au printemps de 1686.

Mars 1686

Ma très chère Mère,

Je me fais un plaisir par avance de celui que vous aurez des reliques de notre saint Père de la Colombière, le corps duquel les Révérends Pères Jésuites ont fait transporter dans leur nouvelle église[283]. L'on nous a fait présent d'un petit os de ses côtes, et de sa ceinture, mais en grand secret. Je veux bien partager avec vous, sachant que vous en ferez l'état qui convient, par rapport à l'estime que vous avez pour ce grand serviteur de Dieu.

Je ne vous puis exprimer la consolation que j'ai de l'ardeur que vous témoignez avoir pour le sacré Cœur de notre divin Époux. Si vous tenez la place de ce saint Père sur la terre, il tient la vôtre dans le ciel pour l'aimer et honorer, selon que je le crois.

J'espère que ce divin Cœur régnera malgré tout ce qui s'y oppose. Pour moi je ne peux rien faire que souffrir et me taire ; car je vous avoue, comme à ma bonne Mère, que jamais je ne fus réduite en tel état d'humiliation et contradiction[284] du côté des créatures. Il me semble qu'à tout moment je vais succomber sous la pesanteur de cette croix dont sa bonté me gratifie. Mais je vous dirai que je n'ai jamais trouvé mon Dieu si bon à mon égard ; car il ne se retire pas de moi nonobstant mes grandes misères. Aussi n'ai-je point d'autre recours que son Cœur adorable, qui se fait partout ma caution et mon défenseur. Priez bien pour moi et croyez que je ne vous oublie pas en sa présence. Si je ne vous dis toutes ces choses en détail, c'est que cela ne se peut, voulant tout souffrir en silence. Et, ce petit mot que je vous dis en passant, n'est que pour vous faire voir le besoin que j'ai de vos saintes prières. Et puisque vous entrez dans mes intérêts, vous bénirez notre souverain Maître de la part qu'il me fait de sa croix.

Oh ! ma chère Mère, qu'il fait bon vivre et mourir accablé sous son poids, dans la privation de toute consolation. C'est là toute la prétention du pur amour, qui ne donne jamais de repos à l'âme qui s'est une fois livrée à son pouvoir. Je voudrais bien être de ce nombre ; car il me semble que je voudrais avoir mille corps pour souffrir et des millions de cœurs pour l'aimer et d'esprits pour l'adorer. Priez sa bonté que je n'abuse pas des moments si précieux qu'il me donne pour faire pénitence, afin que je ne sois pas privée de l'aimer éternellement.

D. S. B.

LETTRE XLIV[285]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

20 mars 1686.

---

283 On pourrait être étonné que le Père la Colombière n'étant décédé que depuis le 15 février 1682, il ait pu être exhumé à un intervalle aussi rapproché. Mais le mode d'inhumation alors en usage pouvait le permettre sans inconvénient. La chaux vive, répandue en quantité considérable sur le corps, avant qu'on ne ferme le cercueil, consumait rapidement les chairs, et ne laissait, au bout de peu d'années, que les seuls ossements. On usa de ce procédé à l'égard du serviteur de Dieu, ainsi que l'attestent les traces de chaux qui se remarquent sur son chef et sur quelques parties de ses ossements. Disons en passant que la distribution de ses pieuses reliques ne fut pas bornée à notre seule Sainte ; beaucoup d'autres durent y participer, soit au moment de cette première exhumation, soit dans les années qui s'écoulèrent depuis ; car on a pu constater dans la vérification qui en fut faite, le 3 juillet 1865, par Mgr Bouange, protonotaire apostolique et vicaire général d'Autun, l'absence de tous les petits os, de toutes les côtes, et de plusieurs vertèbres.

284 Affaire de Mlle Vichy-Chamron, la postulante sans vocation. (Cf. Lettre XLV).

285 Cette lettre ne se trouve dans aucun de nos manuscrits anciens. Nous la reproduisons d'après les éditions précédentes et une copie qui avait été prise sur le Ms. de Dijon.

Je crains, ma très aimée Mère, de ne m'être pas bien expliquée au sujet du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, duquel il me semble vous avoir dit que l'image qu'il désirait que Votre Charité lui fit faire pour sa gloire et votre bien, fût bien imprimée en taille-douce[286], afin que chacun en puisse acheter selon sa dévotion, n'y ayant en cela d'autre intérêt que sa gloire, pour laquelle il désire ardemment que cette dévotion s'étende dans tous les cœurs, afin qu'il y règne absolument. Voilà donc, ma chère Mère, ce que j'ai cru qu'il demandait de vous, et dont je crois qu'il vous récompenserait abondamment, et tous ceux qui contribueront à lui donner ce plaisir, par des grâces de sanctification et de salut. Je vous avoue que je ne vous en aurais pas parlé si je ne m'en étais sentie fortement pressée, d'autres personnes nous ayant déjà mis l'argent entre les mains ; mais je n'ai rien osé faire qu'à votre refus. Peut-être aussi que l'argent que votre sainte Communauté a dessin de fournir est pour en faire faire un par un peintre, pour le mettre dans un cadre, comme ma Sœur la supérieure de Semur en a fait un pour sa Communauté, qui a une dévotion admirable à ce sacré Cœur[287]. Elles lui ont fait un autel et lui rendent beaucoup d'honneurs, avec de grands fruits, ayant pris cette dévotion en entendant lire la *Retraite* du R.P. de la Colombière.

Notre honorée Mère prétend que notre Communauté fera faire plus tard aussi une chapelle avec un beau tableau de ce sacré Cœur ; c'est pourquoi elle n'a pas voulu se presser d'employer les libéralités que ce jeune Monsieur dont je vous ai parlé lui a faites. Et comme la très honorée Mère de Semur a envoyé céans un petit ébauche de leur tableau, notre chère Sœur Marie-Louise[288] a fait ce qu'elle a pu pour le tirer afin de vous l'envoyer. Il est vrai qu'il y a encore quelque chose de plus dans le leur, comme quatre têtes de chérubins aux quatre coins, et des cœurs entrelacés dans la couronne d'épines. Ils représentent ceux qui l'aiment dans la souffrance, et ceux qui sont dans les liens d'amour, ceux qui l'aiment dans la jouissance.

Faites-moi savoir au plus tôt ce que vous pouvez et désirez faire, je vous en conjure, ma bonne et chère Mère, avant que le R. Père fasse rien faire. Tout ce que je vous dis ne vous oblige à rien ; mais seulement je prends la liberté de vous dire ma pensée, comme vous me témoignez le désirer. Et pour ce qui est de moi, hélas ! ma chère Mère, que vous en pourrai-je dire, sinon qu'il plaît au Seigneur de me tenir dans un état de souffrances continuelles, où je ne me connais plus moi-même, avec un épuisement de forces qui me donne une extrême peine à traîner cette misérable charogne de péché ; et lorsque je vois augmenter mes souffrances, il me semble sentir en moi à peu près la même joie que les plus avares et ambitieux en voyant accroître leurs trésors. Il me semble que ces souffrances sont quelquefois pour quelqu'une des saintes âmes du Purgatoire[289] ; je ne sais pas si je me trompe en cela non plus qu'au reste. Je voudrais bien m'étendre davantage avec vous, mais je ne le peux pas, ne faisant pas ce que je voudrais. Le Seigneur soit béni de tout ! qui ne me laisse d'autre plaisir dans cette misérable vie que celui de n'en avoir point, ne trouvant de consolation ni même de pouvoir à parler, sinon lorsqu'il s'agit des intérêts de son sacré et tout aimable Cœur, qui fait toute mon occupation et entretien.

Et pour ce qui est d'être associée à notre dévotion, vous n'en devez pas douter, puisque vous serez sa bienfaitrice, si vous pouvez faire ce que nous vous avons proposé ci-devant. J'attends

---

286 Gravure faite au burin sur des planches de cuivre.

287 Cette phrase fait comprendre que la Mère de Saumaise n'avait pas encore répondu à la lettre du 2 mars qui traite du même sujet.

288 Sr Marie-Louise Forest, une des plus anciennes professes du monastère. Elle avait 64 ans quand elle fit le dessin dont il est question.

289 Les lignes précédentes se trouvent déjà dans la lettre XXXIV que nous avons rétablie d'après les *Mss.* 6. 3. 8. 9. *D2* et la *Trad. ital*.

votre réponse, en vous priant d'avoir un particulier souvenir dans vos saintes prières de cette pauvre chétive pécheresse, qui ne vous oubliera jamais dans les siennes très indignes et languissantes, priant le divin Consolateur nous consommer en son saint amour.

LETTRE XLV
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR [290]

Mars 1686.

Il est vrai que le sacré Cœur de mon Jésus continue toujours d'exercer ses miséricordes envers moi sa chétive esclave, nonobstant mes continuelles ingratitudes et infidélités, lesquelles seront en quelque façon réparées, selon que je l'espère, par la dévotion de votre chère Communauté à l'honorer, à quoi il prend un singulier plaisir. Et s'il n'a pas permis qu'en introduisant cette dévotion vous y ayez rencontré la croix que son amour m'a fait la grâce de me destiner, il veut que je la porte pour nous deux, car il m'a faite pour cela, et je ne lui peux servir de rien autre. Il me fait toujours trouver de nouvelles consolations parmi les fouets et les épines, entre lesquelles il me tient à présent attachée à la croix. Priez-le que je n'abuse pas d'un si grand bien, mais que j'en fasse l'usage qu'il en attend de moi.

Je vous demande le secret, et la grâce de me dire si je me dois affliger de toutes les suites fâcheuses que produit cette croix, à cause que Dieu y est beaucoup offensé[291]. C'est là toute ma douleur. Tout le reste ne m'ôte pas un brin de ma paix, bien qu'il me semble d'être comme enfermée dans une obscure prison, environnée de croix que j'embrasse tour à tour. Voilà tout mon exercice présent, pendant lequel le sacré Cœur de mon Jésus m'a voulu donner un secours que je n'attendais pas. C'est qu'un grand serviteur de Dieu[292] m'a écrit depuis peu que, disant la sainte messe, il s'est senti pressé fortement de l'offrir tous les samedis de cette année pour moi, ou selon mon intention, pour en disposer selon mon désir, qui est que vous l'aurez un samedi, et moi l'autre ; et nous aurons encore part à tous les sacrifices qu'il célébrera. Voilà le présent que j'ai à vous faire, et qui ne vous désagréera pas. Mais n'admirez-vous pas avec moi les miséricordes du Seigneur, et les douceurs de son adorable Cœur envers sa chétive esclave, de m'avoir envoyé ce ferme soutien depuis le premier samedi de carême, qui fut le temps auquel il commença à redoubler la multitude des croix dont il me gratifie, sous le poids desquelles je succomberais s'il ne se rendait ma force, par l'entremise des saintes âmes qui le prient pour moi ? Ce bon religieux qui me fait cette charité ne me connaît point, ni moi lui, que de nom. Je ne me suis jamais plus senti de paix. Bénissez-en le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

---

290 Cette lettre répond à une lettre de la Mère Greyfié, en date du 31 janvier.

291 Nouvelle allusion à l'effet produit par le renvoi de la postulante, Mlle de Chamron, et par les dispositions et les discours du religieux de grande renommée, dont il a été parlé ci-dessus.

292 Le R.P. Gette, S.J. Il était prêtre depuis 1682, et profès en 1686. (Cf. *Contemporaines,* n° 275, note 2).

LETTRE XLVI [293]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

23 avril 1686.

Ma très honorée Sœur et bien-aimée Mère,

Je suis sensiblement mortifiée de n'avoir pu faire réponse à votre dernière, parce que j'espérais toujours parler à ce bon Père, qui m'avait promis que cette planche se ferait après Pâques ; mais il est tellement occupé par Monseigneur d'Autun, qui est ici pour travailler à la conversion des hérétiques, qu'il n'a point de temps ni de loisir pour travailler à cette œuvre que l'adorable Cœur de notre divin Maître désire avec tant d'ardeur. Vous ne sauriez croire, ma très aimée Mère, combien ce retardement m'afflige et me fait souffrir de douleur, parce qu'il faut que je vous avoue confidemment que je crois que c'est la cause qu'il se convertit si peu d'infidèles en cette ville ; car il me semble entendre continuellement ces paroles : «Que si ce bon Père s'était acquitté premièrement de ce qu'il avait promis au sacré Cœur de Jésus, il aurait changé et converti les cœurs de ces infidèles, par le plaisir qu'il aurait de se voir honoré dans cette image qu'il désire ; mais puisqu'on préfère d'autres choses, quoique à sa gloire, à celle de lui donner ce contentement, qu'il endurcira le cœur de ces infidèles, et que leurs travaux seront sans beaucoup de fruits[294]. »

Voilà, ma chère Mère, ce qui me tourmente plus que je ne vous peux exprimer, et c'est une peine qu'il faut souffrir sans y pouvoir apporter de remède, ne la pouvant faire savoir à celui qui en pourrait mettre. J'espère pourtant que la chose se fera au plus tôt, c'est-à-dire quand ce bon Père sera un peu débarrassé ; et nous vous en enverrons autant que vous en souhaitez.

En vérité, ce m'est une grande consolation de vous voir si prompte à faire ce que vous croyez que le Sacré Cœur désire de vous ; car, je vous l'avais proposé sans penser que vous voulussiez y donner aucune créance, à cause de mon indignité, qui ne vous est pas inconnue. Mais quel bonheur pour vous d'avoir donné les deux louis d'or, lesquels nous avons reçus, et que la très honorée Mère gardera jusqu'à ce que la chose soit faite ; car il me semble pouvoir vous assurer, comme je me sens pressée de le faire, que jamais argent n'a été mieux récompensé qu'il le sera à votre égard. Et je pense que vous avez donné plus de plaisir à ce sacré Cœur, par cette libéralité qui s'adresse directement à lui, que vous n'avez fait en tout ce que vous avez pu faire en toute votre vie. Enfin, ma chère Mère, nous serions bienheureuses de pouvoir donner nos vies pour procurer la gloire de cet aimable Cœur. C'est en lui que je suis toute vôtre.

Sr Marguerite-Marie

---

293 Nos anciens manuscrits ne donnent pas cette lettre. Nous la reproduisons d'après les éditions de 1867 et 1876, qui l'avaient sans doute empruntée au manuscrit de Dijon.

294 A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, 18 octobre 1685, il y avait encore une trentaine de familles protestantes à Paray. Mgr Gabriel de Roquette, évêque d'Autun,. confia l'œuvre de leur conversion aux RR. PP. Jésuites. «Le P. Recteur nommé Girardin se chargea de les visiter fréquemment, de les catéchiser en particulier ou en public. » *(Gabriel de Roquette, évêque d'Autun,* par J.-Henri Pignot, 1. II, p. 149.) D'après les catalogues de la Compagnie de Jésus le P. Dominique Girardin fut supérieur de la maison de Paray de 1699 à 1701. Il mourut en 1703. Ce n'est donc pas de lui qu'il s'agit dans la présente lettre. Au mois d'avril 1686, voici quelle était la composition de la maison des PP. Jésuites de Paray : le P. Philippe de Langeron, supérieur et prédicateur pour la ville ; le P. Alexandre Chevalier, préfet des études et de la Congrégation des artisans ; le P. Benoît Berthier, professeur de la 1re classe de grammaire ; le P. Ignace-Francois Rolin, préfet de la Congrégation des nobles, et le P. J.-Bte Bonnot, prof. de la 2" et 3" classe de grammaire (Listes données par le R.P. Charrier, *Histoire du V.P. de la Colombière).*

d. l. V.S.-M.
D. S.B.

D'abord que la planche de cette sainte image sera faite, vous en aurez les premières nouvelles. Ce sera le plus tôt que nous pourrons, car je n'aurai point de repos que cela ne soit fait.

LETTRE XLVII [295]
A SES NOVICES

***(L'autographe est à la Visitation de Paray)

VIVE ✝ JÉSUS !

Vers la Fête de l'Invention de la sainte Croix, 1686.

Mes très chères et bien-aimées Sœurs dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ,

Je ne vous peux exprimer la douleur que je sens du mauvais usage que nous faisons d'une si précieuse occasion pour lui donner des preuves de notre amour et fidélité[296]. C'est lui-même qui a permis l'invention de cette croix, pour nous préparer à sa fête ; et, au lieu de l'embrasser amoureusement, nous ne cherchons qu'à la secouer et nous en défaire. Et n'en pouvant venir à bout, nous y commettons mille offenses qui remplissent ce divin Cœur de douleur et d'amertume contre nous. D'où vient cela, sinon du trop d'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui nous fait craindre de perdre notre réputation et la bonne estime que nous désirons que les créatures aient de nous ? ce qui nous fait chercher à nous justifier, en nous croyant toujours innocentes, et les autres coupables, pensant toujours avoir raison, et les autres, tout le tort. Mais croyez-moi, mes chères Sœurs, les âmes humbles sont bien éloignées de ces pensées, se croyant toujours plus coupables qu'on ne les fait paraître en les accusant.

Mon Dieu ! mes chères Sœurs, si nous savions ce que nous perdons en ne profitant pas des occasions de souffrance, nous serions bien plus attentives à ne pas perdre un moment de souffrir. Et il ne nous faut pas flatter : si nous ne profitons mieux des occasions de peines, humiliation et contradiction, nous perdrons les bonnes grâces du sacré Cœur de Jésus-Christ, qui veut que nous aimions et tenions pour nos meilleurs amis et bienfaiteurs tous ceux qui nous font souffrir, ou nous en fournissent l'occasion. Ayons donc un grand regret d'avoir donné ce déplaisir au sacré Cœur de Jésus-Christ, en ruinant les desseins qu'il a sur nous.

Et pour lui en demander pardon, vous ferez toutes ensemble, mardi prochain, un *Ave Maris stella* de discipline, laquelle l'une continuera jusqu'à la fête du Sacré Cœur[297], c'est-à-dire que, tour à tour, il y en aura toujours une qui la fera. De plus, vous porterez la ceinture trois heures chacune, pour honorer les extrêmes douleurs de Jésus sur la Croix ; et il y en aura tous les jours

---

295 Les éditions de 1867 et 1876 avaient placé cette lettre dans les *Avis* de la Sainte aux Sœurs du Noviciat. Nous avons cru qu'il était préférable de la classer à sa date, dans la correspondance de la Servante de Dieu. L'autographe appartenait au vénérable M. Mariller, ancien curé de Paray et père spirituel de la Visitation. Il le donna au monastère avant sa mort, survenue à l'Hôpital de Paray, le 3 août 1880. Il avait rempli le rôle de notaire apostolique, en 1833, dans la procédure sur les miracles opérés par la Sainte.

296 Les novices de Marguerite-Marie avaient pris très vivement fait et cause pour leur maîtresse, dans la persécution qui lui fut suscitée à l'occasion du renvoi de la postulante de Chamron.

297 La fête du sacré Cœur tombait le 21 juin, ce qui, depuis le 3 mai, faisait environ 4 semaines. Les novices régulières (car certaines sœurs de communauté venaient parfois, avec permission, s'édifier au noviciat) étaient alors au nombre de six.

une qui dira un *Miserere,* prosternée devant son crucifix, et qui entendra une messe : le tout, pour demander miséricorde à Dieu par les mérites du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. De plus, vous vous abstiendrez de parler de... ne vous en faisant aucun rapport les unes aux autres. Vous reprendrez les premières pratiques, et celle qui aura le plus d'amour en fera la plus. Vous ne ferez aucune faute avec vue. Et, entre toutes vous, vous direz neuf offices de morts, aux âmes du Purgatoire, afin qu'elles nous obtiennent la grâce de bien rentrer dans l'amitié du Sacré Cœur, et de pouvoir établir sa dévotion dans cette Communauté[298]. Et pour cette même intention, vous direz tous les jours *l'Ave Maria filia Dei Patris* et trois *Sanctus Deus,* et pour demander l'esprit d'union et de charité les unes pour les autres.

Mais au nom du sacré Cœur de mon Seigneur JésusChrist, plus tant de réflexions ni d'excuses d'amour-propre. Gardons soigneusement le silence, surtout dans les occasions de mortification. Soyons charitables et humbles en nos pensées et paroles ; et je crois que si vous vous rendez fidèles à tout ceci, l'adorable Cœur de Jésus vous sera plus libéral de ses grâces qu'il n'a jamais été, et vous aimera tendrement.

Mais si, au contraire, vous y manquez, je le prierai moi-même de s'en venger ; et vous n'aurez plus nulle part en mon cœur, qui ne vous peut aimer qu'autant qu'il peut connaître que vous êtes aimées de celui de Jésus-Christ, dans lequel j'espère vous aimer éternellement, comme ses chers enfants. Si je ne vous aimais pas autant que je le fais, je ne sentirais pas tant de douleur de vos fautes, qui blessent si sensiblement ce sacré Cœur - c'est ce qui me désole - ayant si à cœur votre perfection qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir, ôté le péché, pour votre avancement au saint amour.

A Dieu, mais tout à Dieu, mes bons enfants ; portez la croix joyeusement et courageusement, car autrement vous en rendrez compte très rigoureusement.

D.S.B.

LETTRE XLVIII [299]

---

298 Le résultat de l'épreuve, portée dans l'humilité et le silence, fut palpable, puisque ce fut précisément le 21 juin 1686, que la Communauté entière, complètement retournée par la lumière divine, se consacra spontanément au sacré Cœur.

299 Nous reproduisons ce billet d'après le *Ms.* 7. Le texte tout entier se retrouve dans le *Ms.* 4 et le *Recueil de Nevers,* mais il y est précédé d'un fragment que nous donnons ci-dessous, bien que les promesses qu'il contient soient répétées dans d'autres lettres. On comprend aisément que la Sainte ait redit plus d'une fois, à peu près dans les mêmes termes, des communications de cette importance. «Vive†Jésus ! Copie d'un petit billet que notre vertueuse Sœur Marguerite-Marie donna à une de nos Sœurs touchant la dévotion du divin Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Voici ce qu'elle en dit : «C'est pour obéir à l'adorable Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ que j'écris ce mot pour sa gloire. C'est qu'il m'a fait connaître d'une manière à n'en point douter qu'il prenait un singulier plaisir d'être connu, aimé et honoré de ses créatures, et que ce plaisir était si excessif qu'il me semble qu'alors il me promit que tous ceux qui lui seraient dévoués et consacrés ne périraient point et comme il était la source de toutes bénédictions, qu'il la répandrait *(sic)* avec abondance dans tous les lieux où serait posée l'image de cet adorable Cœur pour y être honorée ; qu'il réunirait les familles divisées et protégerait celles qui seraient en quelque nécessité, et qu'il répandrait la suave onction de son amour dans toutes les Communautés qui l'honoreraient et se mettraient sous sa spéciale protection par quelque hommage particulier, et qu'il en détournerait tous les coups de la divine justice, pour les remettre en grâce si elles en étaient déchues. Cet aimable Cœur veut l'amour et les hommages de ses créatures d'une libre, etc.»

SECOND BILLET A SŒUR MARIE-MADELEINE DES ESCURES[300]

VIVE ✝ JÉSUS !

21 juin 1686.

C'est pour obéir à l'adorable Cœur de Jésus-Christ, ma chère Sœur, que je vous dis que vous êtes heureuse d'avoir été choisie pour rendre ce service au Cœur de notre bon Maître, par le courage que vous avez eu d'être la première à le vouloir faire aimer et honorer et connaître dans un lieu qui semblait quasi pour lui inaccessible ; parce qu'il veut l'amour et les hommages de ses créatures d'une libre et amoureuse et franche volonté, sans contrainte ni dissimulation. Et il me semble que le grand désir que Notre Seigneur a que son sacré Cœur soit honoré par quelque hommage particulier, est afin de renouveler dans les âmes les effets de sa Rédemption, en faisant de ce sacré Cœur comme un second Médiateur[301] envers Dieu[302] pour les hommes, dont les péchés se sont multipliés si fort, qu'il faut toute l'étendue de son pouvoir pour leur obtenir miséricorde et les grâces du salut et de sanctification qu'il a tant d'envie de leur départir abondamment ; et particulièrement sur notre Institut, qui a un si grand besoin de ce secours, que je pense cela être un des plus efficaces moyens pour le relever de ses chutes et lui être comme un fort imprenable contre les assauts que l'ennemi lui donne continuellement, pour le renverser par le moyen d'un esprit étranger, d'orgueil et d'ambition, qu'il veut introduire à la place de celui d'humilité et de simplicité, qui sont le fondement de tout l'édifice. Et je vous avoue qu'il me semble que c'est notre saint Fondateur qui désire et qui sollicite que cette dévotion s'introduise dans son Institut, parce qu'il en connaît les effets. Voilà un petit mot que je vous dis comme à ma chère amie dans ce Cœur adorable.

LETTRE XLIX[303]
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR

VIVE ✝ JÉSUS !

Fin de juin ou commencement de juillet 1686[304].

Ma très honorée et très chère Mère,

---

300 On sait déjà que cette fervente religieuse, surnommée par ses contemporaines *la Règle vivante,* n'avait pas compris jusqu'alors, dans son vrai sens, la dévotion au Sacré Cœur ; mais un changement merveilleux s'étant opéré dans son âme, elle suivit l'impulsion de la grâce, et inaugura dans la Communauté le culte si cher à notre Sainte. Ce fut au jour même désigné par Notre Seigneur, c'est-à-dire le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, 21 juin 1686. La Servante de Dieu témoigna sa joie et sa reconnaissance à Sœur des Escures par le billet ci-dessus.

301 L'idée de Médiateur est essentielle dans la dévotion oratorienne (Cf. Cardinal Perraud, « *L'Oratoire de France* », p. 80). Le *cœur* est un symbole de rédemption et d'amour, comme la croix, et aussi ancien qu'elle. N.S. a voulu le mettre en évidence, comme un symbole nouveau, pour réchauffer le monde refroidi, et lui *rappeler* l'idée de Médiateur : Jésus, «toujours vivant », dit St Paul, «afin d'intercéder pour nous ». (Cf. Lettre XXXVI et Lettre LXXXIX).

302 *Ms.* 4 et *Recueil de Nevers :* «le Père»

303 *Ms.* 6. Si on compare le texte de cette lettre avec celui qui est donné par Languet (édition 1729, p. 370) on remarquera de notables différences. Nous croyons que la lettre telle qu'elle est donnée par Languet est une compilation de passages pris de divers côtés. Les morceaux qui ne se trouvent pas ici étant dans d'autres lettres, nous ne nous arrêtons pas davantage à ces différences.

304 Date donnée par les éditions de 1867 et 1876.

Je mourrai maintenant contente, puisque le sacré Cœur de mon Sauveur commence à être connu, car il me semble que, par sa miséricorde, me voilà presque entièrement éteinte et anéantie d'estime et de réputation dans l'esprit des créatures, ce qui me console plus que je ne puis dire. Je vous ressouviens de ce que vous m'avez promis sur ce sujet, qui est d'empêcher autant que vous le pourrez qu'il ne soit fait aucune mention de moi après ma mort, que pour demander des prières pour la plus nécessiteuse et méchante religieuse de l'Institut et qui ait jamais été dans la Communauté où j'ai l'honneur d'être, où l'on exerce un continuel support et charité à mon égard de toutes les manières. Je n'en perdrai jamais le souvenir devant le sacré Cœur de Jésus, non plus que de ce que je vous dois.

N... vous salue, et m'a chargée de vous assurer de sa plus sincère amitié. Elle se faisait de la peine de ne pouvoir être utile à rien au Sacré Cœur, mais il lui a donné son office, la faisant sa *médiatrice* pour demander au Père éternel de faire connaître ce sacré Cœur, au Saint-Esprit de le faire aimer, et à la Sainte Vierge d'employer son crédit afin qu'il fasse sentir les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseront. Il désire qu'il y en ait une chez vous qui lui rende le même service ; mais il veut qu'elle soit tirée au sort, disant que bienheureuse sera celle sur qui le sort tombera, car il sera de même son médiateur. Vous pourrez la changer tous les ans.

De plus, il demande encore une *réparatrice*, c'est-à-dire qui demandera très humblement pardon à Dieu de toutes les injures qui lui sont faites au très saint Sacrement de l'autel. Et elle se pourra confier humblement qu'elle obtiendra grâce et pardon pour elle ; et vous la changerez de même que la précédente.

Et pour vous, votre office sera d'offrir à cet aimable Cœur tout ce qui se fera de bien à son honneur et cela selon ses desseins. Il veut que je vous die encore que votre Communauté a tellement gagné son amitié, en lui rendant ses premiers devoirs, qu'elle s'est rendue un objet de ses complaisances ; et ne veut plus que, priant pour elle, je la nomme autrement que la *Communauté bien-aimée de son Cœur,* lequel prend tant de plaisir à l'honneur qu'il en reçoit, que cela lui fait oublier toutes les amertumes qui lui viennent d'ailleurs.

Je ne puis me dispenser de vous dire encore ce mot du jour de la fête de notre saint Fondateur, lequel me fit connaître qu'il n'y avait point de plus efficace moyen de réparer les déchets de son Institut que d'y introduire la dévotion du Sacré Cœur, et qu'il désirait que ce remède y fût employé.

LETTRE L

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETIE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 4 juillet 1686.

Je prie le sacré Cœur de notre adorable Sauveur de vouloir unir si étroitement les nôtres, par les liens de son pur amour, qu'ils n'en puissent jamais être séparés un seul moment, vous assurant, ma très aimée Mère, qu'il m'a donné tant d'estime et d'amitié pour Votre Charité, qu'il

me semble que vous me faites une grosse injure lorsque vous m'en témoignez quelque doute, par la pensée que vous avez que je vous oublie. Mais comme le pourrais-je faire ? puisque vous êtes si chère à l'aimable Cœur de Jésus, que vous l'aimez et voulez être tout à lui, pour lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en votre pouvoir. C'est là ce que je pense qu'il désire le plus de vous, pour ensuite vous faire sentir avec abondance les effets de ses libéralités.

Je ne sais, ma chère Mère, si vous comprendrez ce que c'est de la dévotion au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus Christ, que je vous parle, laquelle fait un grand fruit et changement en tous ceux qui s'y consacrent et adonnent avec ferveur, dont je souhaite ardemment que votre Communauté soit de ce nombre. Je ne sais si vous ne désagréerez point mon désir et ma trop grande liberté ; mais c'est l'affection de mon chétif cœur qui m'en fait user ainsi avec un dont il se flatte d'être aimé. Et bien plus, j'aurais encore pris la confiance de vous envoyer un petit image de ce sacré Cœur pour porter sur le vôtre. Nous avons trouvé cette dévotion dans le livre de la *Retraite* du R. Père La Colombière, que l'on vénère comme un saint. Je ne sais si vous en avez connaissance, et si vous avez le livre dont je vous parle, car je me ferais un grand plaisir de vous le faire avoir. C'est pourquoi obligez-moi, mon intime Mère, de me dire simplement votre pensée sans façon ni compliment, afin que je fasse le même, et vous parler à cœur ouvert de la dévotion et de l'amour de ce divin Cœur, qui est tout ce que je prétends et désire pour moi et pour celles qui me font l'honneur de m'aimer. C'est en lui que je suis tout à vous avec respect.

Ma toute chère et bien-aimée Mère, je vous demande le secours de vos saintes prières, afin que Notre Seigneur me convertisse et ne m'abandonne pas à moi-même, comme je l'y oblige par une vie criminelle et remplie de péchés. Et toute méchante que je la suis, je ne vous oublierai pas en sa sainte présence, car l'on n'oublie pas ce que l'on aime.

Votre très humble et obéissante fille et servante en Notre Seigneur.

sr Marguerite-Marie,
de la Visitation Ste-Marie.
D. S. B.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE LI [305]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

20 juillet 1686.

C'est avec une extrême douleur, ma très chère Mère, que je souffre le retardement de ce que je crois être le désir du sacré Cœur de notre bon Maître, mais je ne vois point d'apparence pour cette année ; car, alors que nous croyions la chose presque faite, on a mandé à ce bon Père[306] que cela ne se pouvait, pour je ne sais quels obstacles qu'il me serait difficile de vous exprimer. Il en est dans un si grand chagrin qu'il n'osait plus me venir voir. Et après avoir demeuré fort longtemps, il me vit hier, veille de Sainte Marguerite, et il me témoigna sa peine ; et il me dit que si nous voulions attendre l'année prochaine, il la ferait faire lui-même en la manière que je lui

---

305 Cette lettre n'existe pas dans nos vieux manuscrits. Nous la donnons d'après les éditions de 1867 et 1876 et une copie qui avait été prise sur le manuscrit de Dijon.

306 Vraisemblablement, le P. Rolin, car le P. Bonnot et lui furent les seuls jésuites qui quittèrent Paray en 1686. (Cf. Lettre LIX du 17 février 1687).

avais témoigné le désirer. Mais comme il m'a ajouté qu'on l'avait destiné pour aller à Aix et qu'il la ferait mieux faire là qu'ailleurs, je ne sais que lui répondre là-dessus, et je vous prie de m'en dire franchement votre pensée, puisque c'est votre affaire et votre intérêt. Et je dois m'en tenir à ce que vous souhaiterez ; c'est-à-dire que, si vous aimez mieux que nous laissions la chose sans accomplissement, et nous vous renverrons l'argent, plutôt que de le hasarder si loin.

Quoi qu'il en soit, je crois que le Sacré Cœur récompensera bien votre bonne volonté et le premier désir que vous avez eu de vouloir accomplir la sienne. Mais je vous avoue de bonne foi que je crois qu'il n'en faut accuser que moi, car mes péchés me rendent indigne de tout bien. Pour peu que je me mêle d'une chose, c'est assez pour y faire fourmiller des obstacles, suivant la menace de Satan, qu'il en ferait naître en tout ce que j'entreprendrais, et tâcherait de me nuire partout. Mais tout cela ne m'abat point le courage ; car plus je vois de difficultés, plus il se fortifie à poursuivre, dans la pensée que Dieu en sera plus glorifié, car ses œuvres ne s'accomplissent que parmi les contradictions.

Et pour vous dire un petit mot de ma disposition, jamais son amoureuse bonté ne m'a gratifiée de tant de croix, composées de toutes les manières. Car, en vérité, ma bonne Mère, si je vous les pouvais exprimer, vous connaîtriez le grand besoin que j'ai du secours de vos saintes prières, lesquelles je vous demande de tout mon cœur, afin qu'il ne m'abandonne pas au pouvoir de mes ennemis, comme je l'y contrains sans cesse par mes péchés, ne voyant rien en moi qui ne soit capable d'attirer son courroux, bien que sa miséricorde me fasse sentir une paix inaltérable ; ne se lassant pas de l'exercer à départir abondamment ses grâces sur un sujet si pauvre et misérable ; aidez-moi à l'en remercier, car je suis impuissante à tout bien.

Il est vrai, ma chère Mère, que je me sens toujours un grand désir de l'aimer ; mais je vois bien que je ne le fais pas, parce que je m'aime trop moi-même. Je suis pourtant résolue à tout perdre pour acquérir cet amour ; son sacré Cœur me presse incessamment pour cela, et m'attache souvent à la croix, dénuée de tout. Je me fais bien du plaisir de vous offrir un peu mon cœur, qui vous honore et vous aime toujours très sincèrement et tendrement dans celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, devant lequel nous ne vous oublions pas, nos chères Sœurs novices et nous, non plus que les intentions pour lesquelles vous désirez que nous priions. Si j'étais bonne, vous en sentiriez les effets, puisqu'il n'y a personne qui soit avec plus

de respect et d'affection que je la suis, toute à vous dans l'amour divin.

Sr Marguerite-Marie
d. l. V. S.-M.
D. S. B.

LETTRE LII
A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 15 septembre 1686.

Je me fais un grand plaisir, ma très aimée Mère, de pouvoir faire ce petit dépouillement en votre faveur, en vous envoyant, avec l'agrément de notre très honorée Mère, le livre de la *Retraite* du Rd Père La Colombière, et ces deux images du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ,

dont on nous avait fait un présent. La plus grande sera pour mettre au pied de votre crucifix ou autre lieu pour l'honorer ; et la petite, vous pourrez la porter sur vous, avec cette petite consécration que je prends la liberté de vous envoyer, vous avouant, ma chère Mère, qu'il faut vous aimer autant que je le fais, et être aussi persuadée de vos bontés que je la suis, pour en user ainsi à votre égard. Mais je ne me saurais empêcher de le faire, dans la pensée que ce divin Cœur veut être le maître absolu du vôtre, afin que vous le fassiez honorer, aimer et glorifier dans votre Communauté, sur laquelle j'espère qu'il prétend, par ce moyen, verser avec plus d'abondance ses grâces et bénédictions d'amour et d'union dans vos cœurs, et de sanctification dans vos âmes ; car c'est la source inépuisable de tous biens qui ne cherche qu'à se répandre et se communiquer, surtout à des âmes fidèles comme sont celles qui composent votre Communauté. Et, de plus, je vous avoue que je ne saurais croire que les personnes consacrées à ce sacré Cœur périssent, ni qu'elles tombent sous la domination de Satan par le péché mortel ; c'est-à-dire si, après s'être données tout à lui, elles tâchent de l'honorer, aimer et glorifier de tout leur pouvoir, en se conformant en tout à ses saintes maximes. Et vous ne sauriez croire les bons effets que cela produit dans les âmes qui ont le bonheur de le connaître, par le moyen de ce saint homme[307], qui lui était lui-même tout dédié, et ne respirait que pour le faire aimer, honorer et glorifier. Aussi est-ce là ce que je pense qui l'a élevé à une si haute perfection en si peu de temps. Ah ! ma chère Mère, que vous me faites de plaisir de vouloir rendre un particulier hommage à cet aimable Cœur, lequel a tant aimé les hommes qu'il s'est tout consommé sur l'arbre de la Croix pour leur témoigner son amour, et continue de le faire au très saint Sacrement ! Mais, Votre Charité sait mieux tout cela que moi, qui avoue ingénument que je suis bien orgueilleuse de vous parler ainsi, étant aussi méchante et misérable pécheresse que je la suis en effet, n'étant qu'un composé de toute sorte de misères, capable d'attirer la colère de Dieu, d'arrêter le cours de ses miséricordes. Voyez donc combien j'ai besoin du secours de vos saintes prières devant ce Cœur adorable, qui fait toute mon espérance ; ne me les refusez donc pas, je vous en conjure, en vous assurant que je ne vous oublierai pas en sa présence. Et si vous voulez que notre union et notre amitié y continue, ne pensez pas à envoyer de l'argent pour le livre ni les images, car ce serait là le moyen de tout rompre avec moi, qui me trouve assez récompensée de savoir que vous voulez aimer et être toute au sacré Cœur de Jésus-Christ.

Pour ces petits images dont je vous ai parlé, dont on veut faire faire une planche ou imprimé en taille-douce, sur du papier seulement, si cela réussit et que vous en souhaitiez, alors vous pourrez les acheter, car je suis pauvre de toute manière, Dieu merci ! et ne désire être riche que du pur amour de ses souffrances, mépris et humiliations. En un mot, Jésus, son amour et sa croix, font tout le bonheur de la vie ; et je me sens un si grand besoin que la mienne demeure ensevelie dans un éternel oubli, que cela m'a fait demander instamment à notre chère Mère de ne plus écrire à personne, sinon quelquefois à Votre Charité ; aussi peux-je vous dire que vous êtes presque la seule qui êtes importunée de nos lettres.

Il faut vous dire une chose qui me donne bien de la joie : c'est que notre Communauté a pris dévotion de se mettre particulièrement sous la protection de l'adorable Cœur de Jésus, et on lui fait édifier une chapelle toute dédiée à son honneur[308]. Vous ne sauriez croire la grande dévotion

---

307 Le P. La Colombière.

308 Ce précieux monument, qui s'élève dans le jardin du monastère, a traversé intact les mauvais jours de la grande Révolution. La vénération qui s'attachait à ses touchants souvenirs fut, contre la coutume de ce temps, sa meilleure garantie. C'est en réalité le *premier édifice* élevé dans l'univers à la gloire du Cœur de Jésus.

Les oratoires dont les lettres font mention étaient de simples petits autels choisis pour cet usage dans l'intérieur des monastères de Semur, de Moulins et de Dijon, tandis que ce sanctuaire fut bâti, et dédié solennellement en 1688 sous le vocable du Sacré Cœur. Cette construction avait été résolue unanimement par la Communauté de Paray, le jour même où l'initiative de la Sœur des Escures provoqua la consécration de tous les cœurs à celui du divin Maître.

que nos Sœurs de Semur-en-Auxois témoignent y avoir pris par la lecture de ce livre. Elles en ont fait faire un tableau par un peintre et lui ont érigé un autel ; et la très honorée Mère de ce lieu nous marquait que leur Communauté en a ressenti des effets admirables. Et ceux qui s'affectionnent à honorer ce sacré Cœur prennent, pour cet effet, tous les premiers vendredis du mois pour lui rendre quelque honneur particulier, chacun selon sa dévotion ; et je crois, ma chère Mère, que pour cela vous ne désagréerez pas que nous vous fassions part de quelques-unes de ces oraisons que l'on nous a données ; non pas de toutes, crainte de vous ennuyer. Je crois, ma chère Mère, et je ne me saurais empêcher de vous le dire, qu'il aura une protection particulière d'amour et d'union sur les Communautés qui lui rendront quelque hommage particulier. Je vous avoue que j'ai confusion de vous dire si simplement mes pensées ; mais n'y faites de fonds que sur ce que Notre Seigneur vous inspirera.

Je ne sais si vous avez les sermons de ce bon Père La Colombière, qui sont en quatre tomes[309]. Tous ceux qui les lisent en sont charmés.

Enfin je nous souhaite toutes au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour ne vivre plus que de sa vie, n'aimer que par son pur amour, n'agir et pâtir que dans ses saintes intentions, en le laissant faire en nous et de nous selon son bon plaisir. Je ne m'aperçois pas que je me rends bien importune proche de vous, mais cela n'arrivera pas souvent, et puis il me semble que tout est pardonnable à un cœur qui vous aime autant que le mien chétif le fait dans celui de notre aimable Jésus, dans l'amour duquel je nous souhaite toutes consommées.

Sr M.-M.

d. l. V. S^te^-M.

D. S. B.

Je ne peux m'empêcher de croire que l'envie dont je me suis sentie pressée de vous envoyer ce sacré Cœur, venait de ce qu'il a désir d'établir son empire dans votre Communauté, et son règne d'amour dans nos cœurs. Ceux, ma chère Mère, qui sont dans la couronne d'épines qui environne cet aimable Cœur, sont ceux qui l'aiment et le suivent par les souffrances ; et ceux qui sont dans les lacs d'amour sont ceux qui l'aiment de l'amour de jouissance[310].

Notre très honorée Mère[311]vous présente ses respects.

---

309 Achevés d'imprimer le 26 mars 1686, chez Anisson, à Lyon.

310 Une semblable image avait été aussi envoyée à la M. de Saumaise, comme on l'a vu précédemment, image faite d'après l'ébauche du tableau de Semur.

Des deux que la Sainte adressait le 15 septembre à la M. de Soudeilles, une seule s'est conservée jusqu'à nos jours : c'est le monastère de Nevers, héritier des traditions et des pieux trésors de celui de Moulins, qui la possède, ainsi que la petite consécration dont il est parlé. Nous ne transcrirons pas ici cette dernière pièce, parce qu'on la trouvera reproduite dans la lettre qui va suivre. Nous donnons seulement la description de l'image.

« Cette image précieuse à tant de titres, disent les Sœurs de Nevers, est peinte en miniature sur une feuille de vélin, elle forme un rond dont le diamètre est de treize centimètres ; les marges ont été coupées. Au centre est le Sacré Cœur entouré de huit jets de flammes, percé de trois clous, autour desquels jaillissent aussi des flammes, et surmonté d'une croix. La plaie béante de ce divin Cœur, découpée horizontalement, laisse échapper des gouttes de sang et d'eau dont le mélange forme, du côté gauche, un nuage sanglant. On lit au milieu de la plaie le mot *Charitas* écrit en lettres d'or. Autour de cet aimable Cœur, règne une première couronne de *nœuds* entrelacés, anciennement appelés *lacs d'amour,* et autour de celle-ci, une autre couronne d'épines très mince et très déliée. Des cœurs sont enlacés dans ces deux couronnes. La couronne de *nœuds* en renferme quinze, mais celle d'épines n'en a pas plus de huit.))

Cette image envoyée et décrite si clairement par la Servante de Dieu est donc très précieuse, quoiqu'elle n'ait pas été peinte par elle. Aussi l'a-t-on fait reproduire exactement par une chromo-lithographie qui la représente à moitié de sa grandeur ; au-dessous et au *verso* de l'image se trouve le fac-similé de la consécration composée et écrite par notre Sainte. Elle est éditée par la maison Bouasse-Lebel depuis 1864.

311 Marie-Christine Melin.

Suscription : «*Pour ma très chèrement aimée Mère de Moulins.* »

LETTRE LIII

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS[312]

[***](L'autographe est au monastère de Nevers [313].)

V. ✝ J.

PETITE CONSÉCRATION AU SACRE CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

Je N. N. me donne et consacre au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus vouloir me servir d'aucune partie de mon être que pour l'honorer, aimer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui lui pourrait déplaire. Je vous prends donc, ô sacré Cœur ! pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède de ma fragilité, le réparateur de tous les défauts de ma vie et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez donc ô Cœur de bonté ! ma justification envers Dieu le Père et détournez de moi les traits de sa juste colère. Ô Cœur d'amour ! je mets toute ma confiance en vous ; car je crains tout[314] de ma malice ; mais j'espère tout de votre bonté. Consommez donc en moi tout ce qui vous peut déplaire ou résister. Que votre pur amour vous imprime si avant dans mon cœur, que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous, que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux[315] vivre et mourir en qualité de votre esclave. Ainsi soit-il.

---

312 C'est un billet de petit format, sans suscription. En tête de la première page se trouve la « PETITE CONSÉCRATION » dont le titre même est de la main de la Sainte. Sœur de la Barge a ajouté, en surcharge, au texte, quelques mots empruntés à d'autres autographes de la Sainte, notamment à celui qui fut envoyé à la Mère de Soudeilles.

313 Le monastère de Nevers possède encore un autre autographe de la même « PETITE CONSÉCRATION » envoyée, comme il est dit dans la lettre précédente, avec des images, le 15 septembre 1686, à la Mère de Soudeilles. Il y a quelques variantes, données ci-après, seulement deux sont introduites entre crochets dans le texte ci-dessus. Cette consécration a été souvent reproduite avec de nombreuses variantes.

314 variante du second autographe conservé à Nevers : "de ma faiblesse ».

315 variante du second autographe : «faire consister tout mon bonheur de vivre.» (Ici Sœur de la Barge a ajouté aux mots : « tout mon bonheur» les quatre mots : «et toute ma gloire », empruntés sans doute à un autre autographe maintenant perdu.)
Nous avons encore deux autres leçons contemporaines de l'une dans le livret de Dijon imprimé secrètement en 1686 et livré au public en 1689 ; et l'autre dans le livret de Moulins, imprimé en 1687.

Le livret de Dijon donne le texte envoyé à Sœur de la Barge, sauf trois variantes, savoir comme les deux ci-dessus, puis : « Consumez » pour « Consommez », et « tout ce qui vous désagrée et qui vous peut résister, et que vous vous imprimiez vous-même si avant »...

Le livret de Moulins offre des variantes plus considérables ; au début : «Je N. me donne à vous, ô sacré Cœur de Jésus-Christ ! je vous consacre ma personne et ma vie, mes actions, mes peines et mes souffrances, pour ne plus me servir d'aucune partie de mon être que pour vous aimer, vous honorer et vous glorifier. Voilà quelle est ma volonté ; je veux être tout à vous d'une manière irrévocable et faire tout pour votre amour en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui pourrait vous déplaire. »

Une autre variante de la « PETITE CONSÉCRATION » en finale : «Détruisez donc en moi tout ce qui peut vous déplaire ou vous résister, et que votre pur amour s'imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne puisse vous oublier, ni être séparé de vous. Je vous conjure par toutes vos bontés que mon nom soit écrit en vous, qui êtes le livre de vie, puisque je veux faire consister tout mon bonheur à vivre et à mourir en qualité de votre esclave. Amen. »

LETTRE

1686[316] *Gauthey 1920 p. 334 publie ainsi, sans N° d'ordre*

Vous ne pouviez, ma très aimée Sœur, m'engager à une plus étroite union avec Votre Charité qu'en aimant le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel je ne doute point qu'il n'ait bien agréable le sacrifice que vous lui voulez faire de vous-même, pour être toute à lui, et faire et souffrir tout pour son amour, afin que vous puissiez vivre toute en lui-même, selon son désir, d'une vie de sacrifice, d'abandon et d'amour : de sacrifice de tout ce qui vous est le plus cher et qui vous coûtera le plus ; d'abandon total de vous-même aux soins de son amoureuse conduite, le prenant pour votre conducteur dans la voie du salut ; et vous ne ferez rien que vous ne lui demandiez son secours et sa grâce, laquelle j'espère qu'il vous donnera, autant que vous vous confierez en lui. De plus, il nous faut vivre de cette vie d'amour, qui nous unira à lui par celui de notre abjection et anéantissement de nous même, pour nous conformer entièrement à ses états de sacrifice, d'abandon et d'amour au très saint Sacrement, où l'amour le tient, là, comme une victime toute abandonnée à être continuellement sacrifiée pour la gloire de son Père et notre salut. Unissez vous donc à lui en tout ce que vous ferez ; référez tout à sa gloire ; établissez-y votre demeure, dans cet aimable Cœur de Jésus, et vous y trouverez une paix inaltérable et la force d'effectuer tous les bons désirs qu'il vous donne, et de ne point faire de fautes volontaires. Portez-y toutes vos peines et amertumes, car tout ce qui vient de ce sacré Cœur est doux, et il change tout en amour.

Aimons-le donc, ma chère Sœur, de toutes nos forces et puissances, et soyons tout à lui sans réserve, car il veut tout, ou rien. Et après nous être une fois toutes données, ne nous reprenons plus, et il aura soin de nous sanctifier à mesure que nous prendrons celui de le glorifier. C'est pour l'amour de lui, ma très aimée Sœur, que je vous prie de pardonner à cette orgueilleuse et méchante pécheresse la liberté que votre humilité vous fait témoigner désirer, par notre chère Sœur Cordier[317], que je vous die simplement ma pensée. La voilà sans façon, suppliant cet adorable Cœur de Jésus vous consommer de son pur amour et de vous accorder ma parfaite conversion, laquelle je vous conjure de tout mon cœur lui demander.

Dieu soit béni, aimé et glorifié !

LETTRE LIV
A SŒUR MARIE-GABRIELLE MORANT, A MOULINS[318]

VIVE ✝ JÉSUS !

---

316 A cette lettre, on ne trouve point de date précise ; mais, selon toute probabilité, elle fut écrite vers la fin de 1686, de même que la lettre suivante.

317 Sœur de la Barge avait exprimé ce désir, dans une lettre à Sœur Marie-Anne Cordier.

318 Sr Marie-Gabrielle Morant était une très sainte religieuse, au témoignage de ses contemporaines, qui écrivaient d'elle : « On peut dire, en lui rendant justice, qu'elle n'avait d'ardeur que pour sa perfection et pour le bien de la Communauté, et qu'elle a toujours infiniment aimé son état. Sa dévotion incomparable a été envers la personne sacrée de Jésus-Christ. Elle espérait tout de ses bontés, elle ne comptait que sur ses mérites infinis et voulait tout devoir à ses miséricordes.» Elle mourut le 16 avril 1701.

1686

Ma très honorée Sœur,

Je supplie l'adorable Cœur de Jésus d'être le sanctificateur et le consommateur des nôtres, par les saintes ardeurs de son pur amour. Le mien aurait bien de la peine à vous pardonner, ma très aimée Sœur, tous les sentiments d'estime que Votre Charité a conçus si injustement d'une chétive et très méchante pécheresse comme je la suis, qui ne désire et ne devrait être connue que pour être humiliée et méprisée de tous ; mais je vous le pardonne, parce que vous ne connaissez pas que je ne suis qu'un composé de toutes sortes de misères, sur lequel je vous prie de demander à notre souverain Maître de continuer d'exercer ses miséricordes. Car son sacré Cœur en est une source inépuisable qui ne cherche qu'à se répandre dans les cœurs humbles, vides et qui ne tiennent à rien, pour être toujours prêts à se sacrifier à son bon plaisir, quoi qu'il en puisse coûter à la nature ; car on ne peut aimer sans souffrir. Il nous l'a bien montré sur la Croix, où il s'est consommé pour notre amour, et il le fait encore tous les jours au très saint Sacrement de l'autel, où il a un ardent désir que nous conformions notre vie à la sienne, qui est toute cachée et anéantie aux yeux des créatures. Et puisque l'amour conforme les amants, si nous aimons, formons notre vie sur le modèle de la sienne. C'est ce que je lui demande pour vous, que je souhaite être toute à l'aimable Cœur de Jésus, pour ne plus vivre qu'en lui, pour lui et par lui. C'est dans son amour que je suis toute à vous d'une sincère affection.

Sr Marguerite-Marie Alacoque.

D. S. B.

LETTRE LV

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON[319]

***(L'autographe est au monastère de la Visitation de Mayenne)

1686.

Je ne voulais pas vous écrire, ma très aimée Mère, que je ne vous eusse renvoyé tout ce qu'il faut pour le dessin de notre planche. J'ai écrit déjà plusieurs fois pour cela à ce bon Père qui s'en était chargé ; mais il a un si grand déplaisir de n'y avoir pas réussi, qu'il diffère toujours de nous renvoyer tout ce qu'il faut pour cela. Mais j'espère de vous envoyer bientôt le tout, pour que vous en disposiez comme ce sacré Cœur vous l'inspirera, c'est-à-dire, de la faire ou non, quoique vous lui feriez un grand plaisir de la faire faire. Néanmoins, comme il sait bien qu'il n'a pas tenu en vous, il est content, comme je le pense, comme de tout ce qu'il vous plaira en faire. Et pour mon compte, elle m'a été profitable par le bien de plusieurs humiliations.

Et pour vous, ma bonne Mère, je vois l'effet d'une pensée qu'il m'a donnée dès longtemps : qu'il vous a substituée en la place de notre bon saint P. La Colombière pour l'établissement de la dévotion de son sacré Cœur, qui est l'une des plus grandes grâces qu'il vous pouvait faire. Et je vois en cela l'accomplissement d'une parole que Votre Charité me dit une fois, comme l'on

---

319 Seule lettre, sur quarante-huit, à la M. de Saumaise, dont l'autographe soit conservé.

commençait à parler de cette dévotion : vous dîtes que vous vous estimeriez bien heureuse, si ce sacré Cœur vous daignait choisir pour être la *solliciteuse* de cette affaire. Mais vous êtes encore plus ; et vous vous en acquittez tellement bien à son gré, que je vous avoue n'y pouvoir penser sans consolation ; et vous lui faites un plaisir qui vous en procurera de grands pour l'éternité.

Je ne manquerai de lui bien recommander tout ce que Votre Charité me dit.

L'on me presse, c'est pourquoi je finis, en vous assurant que vous m'êtes, dans cet aimable Cœur, tout ce que l'on peut être à un cœur qui aime dans lui aussi tendrement que le mien fait, lequel a bien souvent besoin d'être encouragé dans l'œuvre dont nous parlons, puisque rien ne se fait de ma part que parmi les peines, contradictions et humiliations. Bénissez-en sa bonté, laquelle me fait toujours de grandes miséricordes.

Faites tout ce que vous pourrez pour que cette messe du sacré Cœur[320] se dise à son honneur ; et, si vous pouviez avoir des indulgences pour le jour de sa fête[321], cela avancerait beaucoup notre entreprise, à laquelle je vous conjure de vous intéresser. Travaillons de tout notre pouvoir, car pour moi, je vous le dis avec douleur, que je n'y sers que d'obstacle à cause de la vie criminelle que j'ai toujours menée. Cela me fait quelquefois désirer de sortir de la vie, afin que ce divin Cœur fût plus aimé, connu et glorifié.

La suscription porte : «*Pour ma très honorée Sœur Saumaise.* » On y lit aussi ces mots d'une autre main : «Cette lettre est de la propre écriture de notre vertueuse Sœur M.-Marie Alacoque, de 1686.»

LETTRE LVI
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

1686 [322].

---

320 Celle du « Livret de Dijon », 1686. (Cf. Lettre LIII).

321 Afin de la bien fixer au vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement, jour demandé par N.S.

322 Cette lettre porte dans les *Mss.* 6 et 8 et dans la *Trad. Ua/.* la date de 1686. Dans le *Ms.* 6. une main plus récente a écrit : «D'après le Recueil de Dijon, 7 mai 1690, date plus sûre. » - Et dans le *Ms.* 8. « 7 mai 1690, d'après Dijon. » Il est regrettable qu'on n'ait pas donné les preuves de cette affirmation. Toujours est-il que les éditions précédentes avaient adopté cette date du 7 mai 1690.

Nous avouons bien que ce que Marguerite-Marie dit de « ce bon religieux de Lyon qui travaille pour la gloire du Sacré Cœur» est un peu embarrassant. Il s'agit évidemment du P. Croiset. Or, d'après la notice du P. Régnault (Toulouse, 1888) il n'aurait été envoyé à Lyon qu'en 1687.

D'autre part, il est encore plus inadmissible qu'au 7 mai 1690, la Sainte ait pu écrire : «Je n'en ai point eu de nouvelles depuis longtemps, m'ayant écrit trois fois sans recevoir de mes réponses. Je lui en ai fait une depuis peu...» Car, d'après le manuscrit d'Avignon, elle lui avait écrit huit fois depuis le mois d'avril 1689.

La date du 7 mai 1690 est donc certainement fautive. S'agirait-il du 7 mai 1689 ? A cette date Marguerite-Marie n'avait encore écrit qu'une fois, que nous sachions, au P. Croiset, le 14 avril. Mais, même cette lettre du 14 avril 1689 suppose des relations antécédentes. Dans tous les cas, en attendant quelque nouvelle découverte qui éclaircisse la question, nous ne pouvons que reprendre la date ancienne de nos manuscrits : 1686. Il peut bien se faire d'ailleurs que le morceau final concernant le Père Croiset n'ait pas fait partie de cette lettre. Nous croyons qu'il a été écrit en 1689. Ce morceau une fois ramené à sa vraie date, tout le reste de la lettre se rapporte bien à l'année 1686. Peut-être pourrait-on éclaircir le cas embarrassant au sujet «de ce bon religieux de Lyon »... Le P. Croiset n'est pas seul à être en jeu, si l'on compare cette lettre avec la Lettre XL", où la Sainte parle «d'un grand serviteur de Dieu ». (Le P. Gette). Elle dit que « l'adorable Cœur lui a envoyé ce ferme soutien ». Dans la lettre LXXXVII, elle écrira : «C'est un second Père de La Colombière. Il nous a envoyé un petit Office du sacré Cœur qu'il a composé». Elle envoie cet Office au P. Croiset le 14 avril 1689. Dans la Lettre LV, elle dit : «J'ai écrit plusieurs fois à ce bon Père». Or, la 1'" Lettre au P. Croiset, d'après le Ms. d'Avignon, est de 1689. Il semblerait donc que, dans la Lettre LVI, il s'agisse plutôt du P. Gette que du P. Croiset, ou bien encore du P. Rolin, à qui elle avait écrit deux fois en 1686. (Cf. *Contem*poraines, n° 251).

Ma très honorée Mère,

Je vois bien que toutes ces petites contradictions qui s'opposent à notre aimable dévotion vous étonnent et vous font beaucoup souffrir, si je ne me trompe. Mais pourquoi cela ? puisqu'il me semble que vous avez été déjà avertie que Satan les suscite, enragé qu'il est de voir que ce moyen salutaire lui a déjà ravi beaucoup d'âmes et lui en ravira bien davantage, par la toute-puissance de Celui qui. dans le temps qu'il s'est proposé, fera tourner toutes ces oppositions et contradictions à sa gloire et à la confusion de cet ennemi, et s'en servira comme d'un solide fondement, pour établir cette sainte dévotion, pour laquelle il nous faut résoudre de soutenir généreusement toutes ces bourrasques de Satan. L'on dit même que tous les curés ont ordre de ne recevoir aucune dévotion nouvelle dans leurs paroisses, et que même celle de ce divin Cœur est déjà défendue en quelques-unes ; et de plus que l'on va faire défense à tous les libraires de rien imprimer sur ce sujet ; et encore bien d'autres choses que l'on dit contre cette sainte dévotion. Mais tout cela ne m'étonne pas, me sentant une si forte confiance qu'il achèvera ce qu'il a commencé, qu'il me semble n'en pouvoir douter. Mais si ce n'est pas son bon plaisir que la chose passe plus avant, nous demeurerons contentes et soumises à sa sainte volonté, puisque nous ne cherchons que de l'accomplir, en cela ; et au reste il nous faut tout abandonner. Pour moi je m'y sens tellement portée, quoiqu'il me semble n'avoir rien au monde plus cher et dont le mauvais succès me fût plus douloureux, néanmoins je m'abandonne à tout, disant à Notre Seigneur : «Je sais que, si vous le voulez, il réussira malgré tous les obstacles. Mais si vous ne le voulez pas, c'est en vain que nous y travaillerons[323].

C'est votre affaire, disposez-en comme il vous plaira.»

Et, pour ce bon religieux de Lyon[324] qui travaille pour la gloire de ce sacré Cœur, je n'en ai point eu de nouvelles depuis longtemps, m'ayant écrit trois fois sans recevoir de mes réponses. Je lui en ai fait une par l'ordre de l'obéissance, je ne sais s'il l'aura reçue. J'avoue que vous avez bien raison de ne pas approuver mon procédé au sujet de l'écriture et des parloirs ; mais si vous saviez les raisons que j'ai d'en agir ainsi, je crois que vous me conseilleriez de le faire. Dieu soit béni de tout ! Prions toujours, et agissez sans vous lasser pour les intérêts de l'aimable Cœur[325] de Jésus-Christ et me croyez toute à vous, etc.

D.S. B.

LETTRE LVII
A LA SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS
VIVE ✝ JÉSUS !

De Paray, 2e de l'an 1687.

Vous ne devez plus douter, ma très chère Sœur, que vous ne soyez très avant dans mon chétif cœur, puisque je ne me saurais empêcher de croire que, si Notre Seigneur vous fait persévérer dans les bons désirs qu'il vous donne d'aimer et honorer son sacré Cœur, vous y serez

---

323 *Ms.* 8 : «vous renverserez tous nos desseins. Mais si elle est pour votre gloire, disposez toutes choses pour qu'elle réussisse à votre honneur ; et pour cela, rendez-vous maître de leurs cœurs».

324 Voir la note 1 au début de cette Lettre.

325 A et B : «et croyez, ma très chère Mère, que, dans lui, je regarde les vôtres comme les miens propres, et que tout ce qui vous appartient m'est trop cher pour le pouvoir oublier. Pour ce qui est de vous parler sur ce qui regarde mon intérieur, je vous prie de m'excuser si je ne le peux faire pour cette fois ; je n'en suis pas moins toute à vous dans celui de notre divin Maître, auquel je vous conjure de m'offrir souvent, en lui demandant pour moi les forces nécessaires pour accomplir parfaitement sa très sainte volonté en tout ce qu'il désire de moi, qui suis toute à vous en son saint amour».

placée très avant, et il prendra soin de vous perfectionner autant que vous en aurez à lui témoigner votre amour, par conformité à ses vertus. Votre lettre m'a bien consolée d'y voir les bons sentiments qu'il vous donne. C'est bon signe pour vous, de vous y porter avec tant d'affection. Continuez, ma toute chère Sœur, afin que vous soyez des vraies disciples de cet aimable Cœur, qui ne laissera rien périr de ce qui lui sera vraiment tout consacré et dédié ; et je ne vous peux exprimer la joie que je sens du plaisir que je pense qu'il prend à l'honneur que votre sainte Communauté lui rend. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Adieu, ma chère Sœur, toute au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, de l'amour duquel je vous souhaite toute consommée !

sr M.-M. D. S. B.

LETTRE LVIII
A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE [326]

VIVE ✝ JÉSUS !

22 janvier 1687.

Ce m'est une douce consolation, mon très cher frère, de ce que la bonté du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ daigne bien accorder sa volonté avec celle que nous avions de vous garder encore un peu ici-bas, dans ce lieu de misères et de larmes, où il faut confesser avec l'Apôtre que tout est vanité et affliction d'esprit, hors d'aimer et servir à Dieu seul. C'est ce que je lui ai promis que vous feriez, s'il vous laissait encore quelque temps de vie. Car, voyez-vous, mon cher frère, j'ai bien fait des promesses au sacré Cœur de Notre Seigneur pour la pouvoir obtenir, croyant que vous ne me démentirez pas, et que vous les effectuerez, car autrement il n'y faudrait plus retourner ; car Dieu ne peut être moqué. Voici donc tout simplement à quoi je vous ai obligé, suivant la liberté que vous m'en donniez par la vôtre, et pour accomplir ce que je crois que Notre Seigneur veut de vous, sur l'assurance de quelque personne fort gratifiée des dons de Dieu, et qui vous affectionne beaucoup. Demandant donc à Notre Seigneur de vous donner encore quelques années de vie, si c'était sa volonté, pour pouvoir effectuer les bons désirs qu'il vous donnait d'être tout à lui, en lui consacrant tous les moments de votre vie, en ne vous employant plus qu'à son service, selon la pureté et sainteté que demande votre ministère, il sembla à cette personne qu'on lui répondit : «Oui, je te l'accorde, à cette condition que tu me proposes ; et je voudrais en faire un saint, s'il voulait correspondre à mes desseins et aux grâces que je lui ferai pour cela. »

Mais il faut absolument retrancher trois choses. La première, l'attache aux choses terrestres, et surtout l'amour sensuel du plaisir des sens, où est compris le jeu[327]. - La deuxième, retrancher toute superfluité aux habits et en tout ce qui regarde votre personne ; et s'il y a quelque épargne, le donner aux pauvres. - En troisième lieu, ne vous mêler des choses du monde que le moins que vous pourrez, ne vous laissant aller à aucune promptitude volontaire. Tout cela a été promis au sacré Cœur de Jésus-Christ pour vous, au cas que vous y vouliez bien donner votre consentement, et que vous vous consacriez tout à ce Cœur adorable, pour lui rendre et procurer tout l'amour,

---

326 Son frère Jacques était alors âgé de trente-cinq ans. Il mourut à soixante et un ans.

327 Le jeu était une passion dominante, jadis, en Charolais.

l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir, tant par vous-même que par ceux qui seront à votre charge.

Je crois de vous avoir déjà parlé de cette dévotion qui s'établit tout nouvellement ; mais comme vous ne me répondîtes rien, je ne sais si vous aviez agréé ce que je vous en avais dit. Mais il me semble qu'il n'y a point de plus court chemin pour arriver à la perfection, ni de plus sûr moyen de salut que d'être tout consacré à ce divin Cœur, pour lui rendre tous les hommages d'amour, d'honneur et de louange dont nous sommes capables. C'est à quoi on vous a encore engagé ; et j'espère de vous en parler plus particulièrement lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, si Dieu me veut donner cette consolation.

De plus, nous avons promis que vous prendriez pendant neuf jours les billets que je vous envoie, un chaque jour à jeun, et que vous direz ou feriez dire neuf messes, durant neuf samedis[328], à l'honneur de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, et autant de la Passion, neuf vendredis, à l'honneur du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Voilà, mon cher frère, votre engagement, sans ceux que j'ai faits de ma part, non seulement pour demander à Notre Seigneur votre santé, mais pour faire un an de pénitence pour vous, s'il vous avait retiré de cette vie sans avoir accompli celle que vous vous êtes proposé de faire pendant votre maladie. Regardez jusques où va la sainte amitié d'union que le sacré Cœur de Jésus Christ a faite de nos cœurs, puisque, oubliant les péchés d'une vie aussi criminelle que celle que j'ai toujours menée, je pensais à faire pénitence de vos péchés. Mais voyez la bonté de notre bon Maître, qui, sachant bien que j'en ai encore plus besoin que vous, vous a laissé pour m'aider à satisfaire pour les miens qui sont si grands, que je tremble d'y penser. Mais j'espère tout du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel a tant de tendresse pour vous qu'il veut que vous vous fassiez saint, à quel prix que ce soit, et c'est pour cela qu'il vous laisse encore en ce monde et qu'il vous a envoyé cette maladie, pour vous réveiller et vous faire redoubler le pas. Ah ! quel regret pour moi si vous ruiniez les desseins de ce sacré Cœur sur vous, ne faisant pas ce qu'il vous fait connaître vouloir de vous.

Aimez-le donc, si vous voulez que je vous aime, car je ne veux aimer que ce qu'il aime. Ah ! si vous pouviez comprendre comme il fait bon l'aimer et être aimé de lui ! Car je crois que nul ne périra de ceux qui lui seront particulièrement dévoués et consacrés. Je ne me pourrais jamais lasser de vous parler sur ce sujet. Enfin, soyons donc tout à Dieu, tout pour Dieu et tout en Dieu ; et vous souvenez qu'il veut de vous une vie exemplaire, qui soit pure et toute angélique. Si aujourd'hui nous entendons la voix du Seigneur, n'endurcissons pas nos cœurs, ne différons pas d'un moment à donner plein pouvoir à la grâce.

Pardonnez, mon cher frère, si je vous dis tout cela, qui ne provient que d'un cœur qui vous aime et qui désire ardemment que vous soyez saint. C'est ce que je demande au sacré Cœur de notre bon Maître, et qu'il nous consomme des plus vives flammes de son pur amour, qui me rend toute à vous.

Sr Marg^te^-Marie.

D.S.B.

---

328 On rencontre au XVIe siècle, des dévotions analogues : des « 15 mardis», des « 15 samedis». (Cf. Brémond, Histoire du sentiment religieux en France. 1938, VIII, p. 244).

LETTRE LIX [329]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

VIVE ✝ JÉSUS !

17 février 1687.

Il faut vous avouer, ma chère Mère, que Notre Seigneur me veut bien mortifier par le retard de nos images de son sacré Cœur, bien qu'il me semble ne rien épargner de tout ce qui est en mon pouvoir, qui n'est qu'impuissance et misère. Mais aussi n'avancé-je rien ; car le bon Père qui s'en est chargé ayant été envoyé à Riom et cette planche se faisant à Lyon, je crains fort que son absence ne la fasse négliger, quoiqu'il me mande qu'il y veille, et tient la main qu'elle se fasse au plus tôt, mais qu'il faut avoir patience. Mais depuis le temps que cela dure, je ne sais à quoi attribuer ce retardement, sinon à mes péchés, qui me rendent un sujet d'obstacles et de contradictions à toute bonne entreprise. Et de plus, il me semble que le démon craint extrêmement l'accomplissement de cette bonne œuvre, pour la gloire qu'elle doit donner au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, par le salut de tant d'âmes que la dévotion à cet aimable Cœur opérera pour ceux qui se consacreront tout à lui pour l'aimer, honorer et glorifier. Ah ! ma chère Mère, que ses miséricordes viennent bien à propos sur tant de pauvres cœurs ingrats et infidèles qui périraient sans lui ! Mais j'espère que son ardente charité les sauvera, et répandra partout la suavité de son pur amour, lequel veut que je vous parle sans façon, à cœur ouvert, comme une fille à sa bonne Mère, laquelle, comme je le pense, a bien su gagner la sacrée tendresse de ce divin Cœur, par l'ardent zèle que vous avez de lui procurer de l'honneur ; car, en lisant votre chère lettre, je sentais s'imprimer dans mon cœur tout plein de bons sentiments à votre égard, à mesure que je lisais ce qui parlait de lui.

LETTRE LX[330]
A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

28 février 1687.

Je me sers avec plaisir de l'offre que notre chère Sœur Cordier me fait de ce vide, pour vous assurer de la continue de ma sincère et respectueuse amitié, qui vous rend très présente à mon esprit, devant le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui me semble vous regarder comme un objet de ses complaisances, pour l'ardent zèle que vous avez de l'aimer et d'être toute à lui, en lui procurant tout l'honneur et la gloire que vous pouvez. Cela me donne une grande consolation, et je me réservais de vous la témoigner lorsque nous vous enverrions les livres des sermons du

---

329 Dans les éditions de 1867 et 1876, cette lettre se continuait par un morceau relatif à une prière de saint François de Sales pour son Institut et se terminait par un passage dans lequel la Sainte se plaint à Notre Seigneur de ce qu'il se sert de « sujets si impuissants, » au lieu d'employer « des personnes d'autorité et de science.» Nous avons retranché ces deux morceaux qui ont été restitués, le premier à la lettre XXXIV et le second à la lettre CXI, auxquelles ils appartenaient sur la foi de nos anciens manuscrits et de la *Traduction italienne.*

330 Ce billet est écrit au verso d'une lettre de Sœur Cordier, laquelle porte la date ci-dessus du 28 février 1687.

Révérend Père La Colombière, que nous faisons venir par l'entremise d'une bonne demoiselle de cette ville, qui nous a bien voulu faire ce plaisir. Je crois qu'ils coûteront six livres dix sols sans le port, les quatre tomes ; je souhaite que vous les trouviez autant à votre gré que nous. Et croyez, ma très honorée Mère, que je n'ai point de plus douce satisfaction que de vous obliger et persuader que je suis toute à vous, dans l'amour du sacré Cœur de JésusChrist.

sr M.-M.

de l. V. S.-M.

D.S.B.

LETTRE LXI
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

Mars 1687.

Je profite, ma toute chère Mère, de la liberté que vous me donnez de vous ouvrir mon cœur lorsque j'en aurai la facilité, espérant que vous ne me refuserez pas la douce consolation de me faire réponse lorsque Notre Seigneur vous l'inspirera, me disant franchement vos pensées. La vôtre dernière m'a été bien utile dans l'état pitoyable où je me suis vue réduite depuis environ les Rois. Il me semblait que l'on m'attachait à une croix très douloureuse, où j'ai souffert ce qu'il me serait bien difficile d'exprimer, car je ne me connaissais pas moi-même, surtout les trois derniers jours de carnaval, où il me semblait être proche de ma fin. Mais comme la pensée me venait toujours que mes peines seraient adoucies en carême, je m'abandonnais à la volonté de mon Sauveur, qui voulait que je lui tinsse compagnie sur la Croix, où il demeurait seul dans ce temps de divertissements, où il n'y en avait point pour moi, ni de consolation ou soulagement à mes maux, ne pouvant dormir ni manger ; et ne pouvais parler qu'avec une extrême violence. Mais, hélas ! ma chère Mère, jamais plus de miséricorde et de bonté du Sacré Cœur à mon égard, qui produit en moi une paix inaltérable, quoique jamais je n'aie été plus lâche[331], et fait tant de résistances dans les choses où il me manifeste plus clairement sa volonté, comme en celle d'écrire, où il me fait connaître qu'il y va de l'intérêt de sa gloire, en répondant à ceux qui s'adressent à sa chétive esclave, au sujet de la dévotion du Sacré Cœur, ou bien lorsque l'on nous demande au parloir. J'y ai tant de peine que souvent j'y témoigne beaucoup de répugnance, après quoi je me sens de grands reproches de ne pas faire ce que je crois que Dieu demande de moi ; car ne répondant pas à ces personnes, sous le prétexte de vouloir vivre inconnue, je mets obstacle autant qu'il est en mon pouvoir aux desseins qu'il avait de leur faire du bien par ces faibles moyens, ce qui les prive de ses grâces. Cela me fait souffrir plus que je ne peux vous dire, car l'on nous écrit très fréquemment ; et si j'y répondais, ce serait faire continuellement de nouvelles connaissances,

---

331 *Ms.* 8 : « J'ai toujours la même peine pour l'écriture et le parloir, quoique je me fais toute la violence possible pour répondre quand je connais qu'il y va de l'intérêt de la gloire du Sacré Cœur. Cependant je fais des résistances effroyables dans les choses mêmes où il me manifeste plus clairement ses volontés, comme en celle d'écrire pour ce qui concerne cette dévotion, en répondant à ceux qu'il permet s'adresser à sa petite esclave ; ce qui m'oblige d'aller souvent au parloir, ce qui n'est pas sans une grande peine, et lorsque je refuse, je me sens des reproches étranges de ne pas faire ce que Dieu veut de moi, ce qui me fait craindre d'être un obstacle aux desseins qu'il a de leur faire des grâces par ces faibles moyens. Ce qui me fait souffrir plus que je ne peux vous dire ; car l'on nous écrit fréquemment et si je répondais toujours, ce serait faire de continuelles connaissances, ce qui augmenterait la peine que j'ai de voir que l'on me croit tout autre que je ne suis pas, en quoi je m'estime très malheureuse, si en me trompant moi-même, je trompe encore les autres.»

en quoi mon amour propre me fait estimer malheureuse d'avoir ainsi trompé les créatures, qui me croient tout autre que je ne suis. Ce qui augmente ma peine c'est que, lorsque Notre Seigneur me donna un engagement particulier à l'amour de son sacré Cœur, il me semble qu'il me fit entendre qu'il me montrerait combien il me faudrait souffrir pour ce même amour, et que les grâces qu'il avait à me faire n'étaient pas tant pour moi que pour ceux qu'il m'enverrait, auxquels je devais répondre simplement ce qu'il me mettrait en pensée, puisqu'il y attacherait l'onction de ses grâces, par lesquelles il attirerait beaucoup de cœurs à son amour. Cela m'est présent dans toutes mes résistances ; c'est ce qui me rend doublement coupable. Jugez après cela de mon infidélité, et s'il ne vaudrait pas mieux que je fusse morte que de mener une vie si criminelle. Je vous prie, ma chère Mère, de me dire votre sentiment, et ce que je dois faire, car ma vie m'est une espèce de martyre continuel. Je fais un très mauvais usage de mes croix, qui pourtant me semblent si précieuses, que je ne peux être un moment sans souffrir, que je ne me croie en même temps perdue. Priez le Sacré Cœur qu'il m'ôte le pouvoir de lui résister. Je ne vous oublie pas[332], etc.

D.S.B.

LETTRE LXII[333]
A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE
VIVE ✝ JÉSUS !

Février 1687

Je n'ai pu, mon très cher frère, me mortifier jusqu'à ce point que de laisser passer une occasion si favorable, sans vous assurer qu'il me semble que le Seigneur va toujours augmentant et fortifiant la véritable amitié qu'il m'a donnée pour vous, surtout depuis votre dernière lettre. Vous avez si entièrement gagné mon cœur par l'ouverture que vous m'avez faite du vôtre, qu'il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour votre avancement au saint amour, et pour vous faire correspondre parfaitement aux desseins que Dieu a sur vous, qui sont, si je ne me trompe, de vous faire arriver à une haute perfection. C'est pourquoi, voyez-vous, mon cher frère, il ne vous faut pas flatter : il ne se contentera pas de vous d'une vertu médiocre, parce qu'il a beaucoup de grâces à vous faire, et à d'autres personnes par votre moyen. Ne le frustrez donc pas de ce qu'il attend de vous, qui est une vie conforme à la sainteté de votre ministère. Oh ! que vous auriez de regret à l'heure de la mort, de vous voir frustré de la couronne qui est préparée à votre fidélité à suivre généreusement les lumières que le Seigneur vous donne ! Je sais bien que ce ne

---

332 Ces cinq mots, arrêtés dans le *Ms.* 6, par etc., montrent que la lettre n'a pas été copiée jusqu'au bout, dans le *Ms.* 6, et que le texte se continuait par tout le morceau ou une partie du morceau ci-dessous, pris aux éditions de 1867 et 1876 : «Je ne vous oublie pas en sa sainte présence, ni toutes les intentions que vous me marquez ; et je ne peux m'empêcher de vous témoigner la joie que mon cœur a du plaisir que M. votre Confesseur M. Charolais., votre très honorée Mère La Mère Marie-Dorothée Desbarres, et Votre Charité donnent à mon Seigneur Jésus-Christ par le zèle que vous avez de le faire connaître et aimer. Continuez, ma chère Mère, car, par ce moyen, vous vous rendrez, devant ce sacré Cœur, un parfum de suavité.

« Pour répondre à ce que vous me dites dans votre dernière, - celle-ci étant commencée avant que nous l'ayons reçue, - il me semble que toutes mes prières et tout ce que je peux faire ne tend qu'à ce seul but, d'établir le règne du Sacré Cœur ; et maintenant d'obtenir l'entérinement de la requête que vous avez à Rome pour ce sujet. Je ne manque pas d'y intéresser la très sacrée Vierge, et notre bienheureux Père La Colombière, lequel, j'espère, nous y sera d'un très grand secours ; car si vous tenez sa place sur la terre, je crois qu'il tient aussi la vôtre dans le ciel, pour aimer et glorifier ce divin Cœur. *ce passage entre crochets se trouve à peu près textuellement au second alinéa de la lettre XLIII*. J'espère toujours que nous obtiendrons ce que nous souhaitons pour la gloire de cet aimable Cœur, à moins que mes grandes infidélités n'y mettent obstacle. Si la chose ne réussit pas, n'en attribuez la cause qu'âmes péchés, nonobstant lesquels je ne laisse pas de vous offrir souvent au sacré Cœur. Priez-le aussi pour moi, je vous en conjure, ainsi que de me croire toute à vous dans l'amour de ce sacré Cœur. »

333 Il y a décalage d'un N° par rapport à Gauthey, les précédentes lettres aussi, celle-ci y a le N°63

sera pas sans vous faire bien de la violence ; mais c'est en cela même et dans la victoire de ces répugnances que vous sentez parfois si violentes, où Dieu a attaché le plus grand prix de votre couronne, et dans le dépouillement de toutes ces choses périssables, dans la privation de tous ces faux plaisirs qui vous laissent mille remords de conscience, avec une certaine altération d'en prendre toujours davantage. Et à vous dire la vérité, vous ne trouverez de paix ni de repos que lorsque vous aurez tout sacrifié à Dieu. Je lui demande même cette grâce, par l'ardent désir que j'ai que vous soyez tout à lui par le mépris de tout le reste. Vous aurez bien à souffrir pour en venir là, mais la grâce ne vous manquera pas, ni la force et le secours du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus Christ.

Si vous saviez, mon cher frère, la consolation qu'il me fait sentir du changement qu'il me semble me faire connaître que vous avez fait depuis peu ! Je ne vous puis exprimer ma joie sur ce point, puisque je crois qu'il commence à être content de vous ; et je le supplie de tout mon cœur vouloir achever ce qu'il a commencé en vous, et vous donner une sainte persévérance. Je vous parle peut-être trop librement, mais prenez-vous-en à la tendresse de mon cœur, lequel serait moins sensible à votre vrai bien s'il vous aimait moins ; mais je ne peux en user autrement avec vous, que je ne considère plus que comme un autre moi-même. Je vous conjure d'en agir ainsi à mon égard, et de ne me point celer ce que le Seigneur vous fera connaître nécessaire pour ma parfaite conversion, dont j'ai un si grand désir, mais sans nul effet, étant bien éloignée de ce que Dieu veut de moi, qui n'ai encore rien fait pour lui. Aidez-moi par vos saints sacrifices, afin que du moins je puisse apprendre à bien souffrir, puisqu'il me semble que c'est là tout ce qu'il veut de moi, et de l'aimer en souffrant, et qu'il ne m'a mise en cette vie que pour cela ; aussi ne suis-je pas un moment sans souffrir, sans que pour cela je m'en ennuie, et, par sa miséricorde, il me rend toujours plus affamée de la croix. Priez-le, mon cher frère, que je n'abuse pas d'un si grand bien, car la croix est un trésor inestimable. L'on m'a ouvert ces jours passés un doigt avec un rasoir jusqu'à l'os. La douleur me semble un précieux gage de l'amour de Notre Seigneur, en l'amour duquel je suis tout à vous, etc.

LETTRE LXIII [334]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

1687.

Il semblait, ma toute chère Mère, qu'il manquait quelque chose à ce que notre souverain Maître exige de son indigne esclave, s'il n'y avait encore ajouté le sacrifice du silence auprès de Votre Charité, n'osant plus vous écrire, à cause de la grande confusion que je ressens du retardement de la planche des images de son adorable Cœur. Vous ne sauriez croire combien cela

334 Cette lettre manque à nos vieux manuscrits. Nous la donnons, conformément aux éditions précédentes, en retranchant toutefois la dernière partie qui appartient à la lettre LXIV et que nous lui avons restituée. Il y est question de la confusion de la Sainte en se voyant clairement désignée dans le « court exposé » du livret de la Mère de Soudeilles.

m'a fait et me fait encore souffrir. Je n'en attribue la cause qu'à mes péchés, qui me rendent indigne de rendre aucun service à ce divin Cœur, auteur de toute sainteté. Je ne sais donc plus que vous en dire, sinon peut-être que non seulement il veut que vous les payiez, mais que vous les fassiez faire vous-même, selon qu'il vous l'inspirera. Et j'ai pris cette pensée dans la peine que je souffre de n'en pouvoir apprendre aucune nouvelle, ce Père qui m'avait promis d'y faire travailler étant fort éloigné. Mandez-moi, s'il vous plaît, votre pensée, et si vous la pouvez faire faire ; nous vous renverrions l'argent. Que j'aurais de joie si cela se pouvait ! Et je vous avoue qu'il n'y a point de peines ni de tourments qui ne me semblent doux pour le faire régner, selon son désir, dans tous les cœurs de ses créatures ; et pour cela j'embrasserais de tout mon cœur les supplices de l'enfer, ôté la privation de l'aimer. Ce m'est une douce consolation de parler à un cœur qui l'aime, et qui en est aimé si tendrement que je ne puis m'empêcher de le regarder comme celui d'une de ses plus fidèles amies, à laquelle nous présentons ce petit livret[335] que la Mère de Soudeilles a fait imprimer, après que quelques personnes de considération, et que je ne connais pas, lui eurent fait présent des litanies de ce sacré Cœur, de l'amende honorable...

LETTRE LXIV[336]

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

VIVE ✝ JÉSUS !

1687.

J'espère, ma chère Mère, que puisque vous prenez part à mes intérêts, vous bénirez notre Souverain de la part qu'il m'a faite de sa croix. Ah ! qu'il fait bon vivre et mourir accablée sous son poids, dans la privation de toute consolation ! C'est la prétention du pur amour, qui ne laisse point de repos à l'âme qui s'est tout abandonnée à son pouvoir.

Je vous envoie les litanies du sacré Cœur de Jésus et le reste qui m'a donné ce qui m'est bien dû qui est l'humiliation et confusion[337]. Vous comprendrez bien ce que je veux dire et dont j'aurais sujet de vous accuser. Mais la volonté de Dieu soit faite, mon cœur étant indifférent à l'humiliation et à la consolation, ne faisant attention ni réflexion sur cela ; mais il me suffit qu'il se contente par la continuelle destruction de moi-même. Et, n'ai-je pas trop de plaisir, parmi mes amertumes, de voir cette sainte dévotion s'insinuer et se soutenir d'elle-même, malgré les contradictions que Satan y suscite pour s'y opposer ? Il régnera malgré ses ennemis et se rendra le

---

335 V. la note de la lettre suivante.

336 Nous avons rétabli le texte de cette lettre d'après les *Mss.* 6, 3, 8, 9 *D* 2 et la *Trad. ital.,* qui concordent tous sauf pour le dernier alinéa : « Voici ce qu'il m'a donne pour occupation... » qui ne se trouve que dans le *Ms.* 6 et la *Trad. ital.*
Ce passage est déjà à la fin de la lettre XXX ; néanmoins, à cause de l'autorité particulière du *Ms.* 6 et de la *Trad. ital.,* nous l'avons laissé subsister ici dans l'impossibilité où nous sommes de décider s'il appartient à la présente lettre ou à la lettre XXX. Au reste, il est possible qu'originairement cette lettre n'en ait fait qu'une avec la précédente.

337 La Mère de Soudeilles avait fait imprimer à Moulins, en 1687, un livret de douze pages qui contenait : un court exposé de la dévotion au Sacré Cœur, d'après le journal de la *Retraite* du P. la Colombière, une consécration et une amende honorable au Sacré Cœur, les litanies du Cœur de Jésus et les litanies du Cœur de Marie. Ces dernières sont celles publiées par le P. Eudes en 1650 (Cf.2' Lettre au P. Croiset). Dans le court exposé il était question des révélations faites à « une personne de piété ». Les initiés savaient que c'était Sœur Marguerite-Marie qui était ainsi désignée ; d'où la confusion éprouvée par la Servante de Dieu.

maître des cœurs qu'il veut posséder ; car c'est la principale fin de cette dévotion de convertir les âmes à son amour.

Voici ce qu'il m'a donné pour occupation : « La Croix est ma gloire, l'amour m'y conduit, l'amour me possède, J'amour me suffit. » Je vous prie de brûler mes lettres quand vous les avez lues et qu'elles ne soient vues que de vous. Je ne sais si je me trompe en tout ce que je vous dis ; je prie le Seigneur vous le faire connaître, etc.

D. S. B.

LETTRE LXV
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

1687.

Voilà, ma chère Mère, l'argent et le crayon que ce bon Père nous a renvoyé, avec un déplaisir sensible de n'avoir pu achever l'œuvre. Mais Dieu, qui fait tout pour le mieux, fera que l'image en sera mieux faite, car ce dessin dont il nous a envoyé le crayon n'est pas joli ni à mon gré. C'est pourquoi vous m'obligerez infiniment de le changer, suivant l'idée que Notre Seigneur vous donnera, le tout étant laissé à votre jugement. Persévérez, ma bonne Mère, dans votre zèle à faire honorer ce sacré Cœur, vous et toutes ces bonnes âmes dont vous me parlez qui s'y intéressent, pour lesquelles je vous parlerai à la première occasion, ne pouvant à présent vous rien dire sur ce sujet, sinon qu'elles sont bien heureuses, et vous aussi, d'être employées à une si glorieuse entreprise, dans laquelle il ne faut point s'étonner des contradictions, qui sont une des marques les plus infaillibles que Dieu en sera glorifié par le règne du sacré Cœur de son divin Fils. Une autre fois j'en dirai davantage[338]. Dieu soit béni !

LETTRE LXVI

---

338 On sait que Sœur Jeanne-Madeleine Joly, encore qu'elle n'eût aucune habitude du dessin, s'appliqua par obéissance à tracer une autre esquisse qui répondît mieux à la pensée de la Sainte. Elle y réussit parfaitement. On aurait envoyé cette image nouvelle à Marguerite-Marie qui en aurait remercié l'auteur par le billet suivant, qui est la lettre LXII de l'édition 1876, mais qui ne se retrouve dans aucun de nos manuscrits. Au reste, on trouvera dans la lettre LXXIX les remerciements authentiques de la Servante de Dieu au sujet de l'image de la Sœur Joly :

A SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY, A DIJON

VIVE ✝ JÉSUS !

1687.

«Je ne puis vous exprimer les doux transports de ma joie en recevant votre image, qui est telle que je la désirais. La consolation que j'éprouve de l'ardeur que vous témoignez pour le Sacré Cœur est au-dessus de toute expression. Continuez, ma chère Sœur ; j'espère qu'il régnera ce divin Cœur, malgré tout ce qui s'y oppose ; pour moi, je ne puis que souffrir et me taire.»

A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE

VIVE ✝ JÉSUS !

Vers le mois d'avril 1687[339]

Je prie l'adorable Cœur de Jésus, mon très cher frère, d'établir à jamais dans les nôtres son règne d'amour et de paix. Vous me faites confusion de vous intéresser comme vous faites à ma santé, qui est si inutile à la gloire de Dieu, auquel ma vie, jusqu'à présent, a été si injurieuse, que je mets au nombre des plus grandes miséricordes qu'il exerce sur mon âme celle qu'il me fait de me faire souffrir ici-bas en terre, en me donnant quelque conformité à sa vie souffrante, par le mérite de laquelle j'espère acquitter quelque chose de cette grosse dette que j'ai encourue par mes péchés, si vous m'aidez toujours du secours de vos saints sacrifices, sur lesquels je fais grand fonds. Continuez-moi donc cette charité, car c'est où est fondée toute mon espérance, vous assurant que je ne vous y oublie pas lorsque j'ai le bonheur d'y assister, et j'ai bien remercié le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ des grâces qu'il vous fait, le suppliant vous les continuer, et vous faire celle d'y correspondre fidèlement, et persévérer constamment dans les saints désirs qu'il vous donne de l'aimer et glorifier, en le faisant connaître. Vous ne pouvez me faire un plus sensible plaisir, dans la pensée que j'ai que vous ne pouvez rien faire de plus salutaire à votre chère âme, pour laquelle j'avoue que je m'intéresse fortement. Et vous avez raison de dire qu'elle n'est qu'une avec la mienne dans le Sacré Cœur. C'est pourquoi je prends la liberté de vous dire si franchement mes pensées, ce que je ne ferais pas si je vous aimais moins.

Vous me donnez une consolation extrême lorsque j'apprends que vous vivez conformément à votre état et vocation, et aux promesses que vous avez faites au Seigneur. Pensez-y souvent, mon cher frère, car il ne faut pas recevoir la grâce en vain, puisqu'il est autant terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant, comme il est doux de se jeter maintenant entre les bras d'un Dieu mourant pour notre amour, lequel ne cherche qu'à nous faire part de ses miséricordes. Priez-le qu'il les répande sur ma pauvre âme, qui en a un si grand besoin ; mais il nous faut confier en sa bonté, en tâchant de correspondre à ses desseins, etc.

LETTRE LXVII
A SON FRÈRE LE MAIRE

VIVE ✝ JÉSUS !

1687, vers le mois d'avril

Vous ne me pouviez plus sensiblement obliger, mon très cher frère, que de me donner de si heureuses nouvelles, par les bons sentiments que le Sacré Cœur conserve dans le vôtre. Je craignais qu'il ne se fût refroidi à son égard, ce qui m'aurait causé une sensible douleur ; et je n'osais plus vous en parler, parce que les dévotions ne sont jamais bien solides si elles ne viennent du mouvement de la grâce, et je ne doute pas que la vôtre, qui produit de si saintes intentions, ne vienne de ce côté-là. Et il me semble même que j'avais senti quelque envie que la chose fût comme vous me la proposez. Mais ne croyant pas que votre amour pour ce Cœur adorable voulût

---

339 Cette lettre se rattache évidemment à celle du mois de mars, dans laquelle la Sainte faisait allusion à ses souffrances. Son frère dut s'en informer, comme l'indiquent les premières lignes qui répondent sur ce sujet. Elle semble donc naturellement placée vers cette époque ; la lettre suivante pourrait y avoir été jointe.

s'étendre à une telle dépense que celle que vous me dites, c'est pourquoi je n'aurais osé vous en rien témoigner, et je me tournais alors du côté du lieu que je vous avais dit, pensant que le nombre des personnes étant plus grand, cela suppléerait au reste. Mais nous voyons donc bien maintenant qu'il faut exécuter ce que vous m'avez proposé, sans jamais vous en dédire ; et vous me donnerez une des plus grandes consolations que je puisse recevoir en cette vie mortelle, puisque rien ne m'y peut réjouir que d'y voir aimer, honorer et glorifier ce divin Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, et le bonheur de me pouvoir consommer en souffrant pour son amour. Ô mon cher frère, que vous serez heureux s'il vous fait une si grande grâce de pouvoir venir à bout de votre entreprise !

Soyez donc ferme, je vous en conjure, dans l'exécution des sentiments qu'il vous communique, afin que vous ne trompiez pas les desseins qu'il a de vous faire saint. Ses grâces ne vous manqueront pas pour cela ; mais il attend de vous et de moi une fidèle correspondance, par retour au grand amour qu'il a pour nous. Mais je ne peux vous exprimer à présent mes sentiments sur ce sujet. J'espère que mon frère le prêtre ne refusera pas de contribuer de tout son pouvoir à un dessein si à la gloire de ce divin Cœur, comme est le vôtre, qui attirera sur vous et sur votre famille beaucoup de grâces[340], etc.

LETTRE LXVIII

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS [341]

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

V ✝ J

De notre monastère de Paray, ce 8 avril 1687.

Ma très honorée Mère,

Si je me fais bien du plaisir de vous envoyer les livres que vous souhaitez, je n'en ai pas moins de voir l'estime que vous en faites. Je crois que quand Votre Charité les aura vus, ces bons sentiments ne diminueront pas. Mais j'espère que vous en saurez mieux profiter que moi, qui suis si infidèle à la grâce que je ne sais comme la bonté du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus Christ ne se lasse de mes ingratitudes. Je vous avoue, ma chère Mère, que je me sens pourtant une sensible joie de savoir que ce divin Cœur est aimé et honoré dans votre Communauté, pour laquelle j'ai une estime et affection toute particulière ; et je m'estimerais heureuse d'avoir quelque part en leur souvenir devant ce sacré Cœur ; et je vous suis bien obligée de l'assurance que Votre Charité me donne de ne m'y pas oublier, et de vouloir bien continuer l'union qu'il a faite de nos cœurs. C'est de tout le mien que je suis toute à vous dans son saint amour.

Sr M.-M. d. l. V. S^te^-M.

D. S. B.

---

340 Chrysostome Alacoque, de son propre mouvement, avait proposé d'ériger une chapelle au sacré Cœur de Jésus, dans l'église du Bois-Sainte-Marie, dont son frère Jacques était curé.

341 La dévotion au Sacré Cœur se développe de jour en jour dans le monastère de Moulins. La Sainte en favorise de tout son pouvoir les consolants progrès, surtout au moyen des livres du Père La Colombière, auxquels son humilité eût voulu attribuer tout le succès d'une si glorieuse mission. Cinq lettres, paraissant toutes écrites dans le courant de cette même année 1687, n'ont pas d'autre motif que les envois de ces ouvrages, ou les félicitations adressées à la Mère de Soudeilles par l'humble apôtre du Cœur de Jésus.

Vous aurez la bonté de nous marquer combien vous voulez de livres de la *Retraite* du R.P. La Colombière ; car de ce que vous nous marquez d'argent, je crois que peu s'en manquera qu'il n'y en ait pour en avoir trois. Si je ne me donne pas l'honneur de répondre à la chère Sœur de la B., ce sera à la première occasion[342].

LETTRE LXIX

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de la Visitation d'Annecy)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray, ce 8 avril 1687.

Je bénis Dieu en lisant votre lettre, mon intime Sœur, de ce qu'il vous donne des preuves sensibles d'un véritable amour, par la voie des anéantissements. Ainsi, comme il vous en donne la vue, suivez-la sans rien craindre, et je crois que vous ferez ce qu'il veut de vous pour établir son règne en votre cœur. Je pense qu'il en veut bannir les créatures, et puis vous-même. C'est pourquoi réjouissez-vous lorsque vous en recevrez quelque oubli ou mépris, et pensez que c'est afin que vous les bannissiez de votre cœur, lequel il ne faut plus répandre au dehors, mais lui retrancher l'affection aux choses extérieures, afin qu'il s'applique tout à aimer son Dieu résidant dans lui-même. Et je pense qu'il vous fera de grandes grâces si vous avez le courage de le suivre par un entier oubli de vous-même, abandon à sa providence et une grande pureté d'intention, vous unissant toujours à celle du sacré Cœur de Notre Seigneur, aimant par son amour, et voulant par sa volonté. Enfin, choisissez-le pour votre oratoire sacré où vous ferez vos prières et oraisons, afin qu'elles soient agréables à Dieu. Et il me semble qu'un des meilleurs moyens pour l'avancement à notre perfection, c'est l'examen particulier sur le défaut que nous avons entrepris de détruire, et sur la vertu contraire que nous désirons acquérir ; et marquer nos fautes sur un petit livret, pour nous en imposer toujours quelque pénitence à la fin du jour.

Je vous demande pardon, ma très aimée Sœur, de la liberté que je prends de vous dire si simplement mes pensées, ainsi comme votre humilité vous le fait désirer. Ce n'est pas que je ne sache que vous faites encore plus que tout cela, mais je pense que Dieu veut que vous avanciez de plus en plus dans les voies de son pur amour, suivant les désirs qu'il vous en donne. Mais contentez-vous des occasions qu'il vous fournira, soit d'humiliation ou contradiction, et ne les cherchez pas, mais profitez-en en silence. C'est le souhait de votre indigne

Sr M.-M. de l. V. Ste-M.
D. S. B.

Notre chère Sœur Cordier présente ses très humbles respects à votre très honorée Mère[343], et à vous, ma chère Sœur, qu'elle aime très sincèrement. Et moi, je vous conjure de demander à Dieu ma véritable conversion, vous assurant que vous n'êtes pas oubliée dans mes indignes prières.

---

342 La Sainte n'attendit pas cette autre occasion ; le même jour elle put écrire à son amie, comme le prouve la date de la lettre suivante.

343 La Mère de Soudeilles

Vous ne serez peut-être pas fâchée que je vous envoie ce petit billet de l'aspiration qu'une sainte âme nous a laissé[344].

La suscription porte : «*Pour ma très honorée Sœur Félice Madeleine de la Barge, à Moulins.* »

LETTRE LXX
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

Commencement d'avril 1687.

Eh bien ! Ma chère Mère, que dirons-nous de notre tout aimable Jésus ? Jamais je n'y ai tant découvert de bontés miséricordieuses et me suis moins sentie capable de les exprimer, non plus que ma joie à la vue de ces chers livres qui, comme je l'espère, ne contribueront pas peu à l'augmentation de son règne[345]. Je vous félicite de vos heureux succès aux entreprises que vous faites pour sa gloire. Il vous fait connaître par là le plaisir qu'il y prend et le désir qu'il a que vous continuiez de travailler à une si bonne œuvre jusqu'à sa perfection. Ne vous lassez donc pas, car il me semble que c'est par cela qu'il veut retirer beaucoup d'âmes de la perdition éternelle ; car ce divin Cœur est une forteresse et un asile assuré à ceux qui s'y voudront réfugier pour éviter la divine justice, dont le juste courroux inonderait les pécheurs avec leurs péchés, à cause du grand nombre qu'ils en commettent à présent, qui irritent la divine colère de ce sacré Cœur, qui est un abîme de toutes sortes de biens, où il nous faut perdre pour ne plus rien goûter des choses de la terre.

Je ne puis m'empêcher de vous dire, ma chère Mère, la grâce que je reçus le jour du vendredi saint, 28 mars 1687 que, me trouvant dans un désir ardent de recevoir Notre Seigneur, je lui dis avec beaucoup de larmes ces paroles : « Aimable Jésus, je me veux consommer en vous désirant, et ne vous pouvant posséder en ce jour, je ne laisserai de vous désirer !» Il vint me consoler de sa douce présence me disant : «Ma fille, ton désir, a pénétré mon Cœur si avant, que si je n'avais pas institué ce Sacrement d'amour, je le ferais maintenant pour me rendre ton aliment. Je prends tant de plaisir d'y être désiré, qu'autant de fois que le cœur forme ce désir, autant de fois je le regarde amoureusement pour l'attirer à moi.» Cette vue s'imprima si vivement en moi que je souffrais une grande peine de voir mon Jésus si peu désiré dans cet auguste Sacrement ; surtout quand on en parlait avec froideur et indifférence, ce m'était une peine insupportable.

Une fois il me fut dit d'une voix pleine d'autorité : «Je te rendrai si pauvre, si vile et abjecte à tes yeux, et je te détruirai si fort en la pensée de ton cœur, que je pourrai m'édifier sur ce néant. »

---

344 Billet qu'on n'a pas retrouvé

345 Le livret composé par la Sœur Joly, avec l'aide de M. Charollais confesseur du monastère de Dijon, fut d'abord imprimé secrètement en 1686 et envoyé à la supérieure de la Visitation de Rome, pour qu'elle fit les démarches nécessaires à l'effet d'obtenir l'approbation de la messe du Sacré Cœur. On répondit de Rome qu'on n'approuvait les dévotions que lorsqu'elles avaient été autorisées pendant quelque temps par les Ordinaires des lieux. On envoya alors le livret à l'Évêché de Langres qui l'examina, l'approuva et permit «qu'on le fit imprimer et débiter ».

(Note sur l'établissement de la dévotion au Sacré Cœur dans la Communauté de Dijon, tirée des archives de la Visitation de Nevers). D'autre part, on lit dans les *Annales de la Visitation de Dijon,* p. 145 : « Ce livre fut imprimé en 1686 et envoyé dans presque tous les monastères de l'Ordre. » On peut bien croire que Marguerite-Marie fut la première à le recevoir.

Ces paroles eurent tant d'effet en moi que je n'y pouvais penser qu'avec horreur[346]. Priez pour moi, s'il vous plaît, et croyez que je suis toute à vous.

sr M.-M.

D.S.B.

LETTRE LXXI
A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE

VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 14 avril 1687.

Je n'ai garde, mon très cher frère, de perdre cette occasion sûre, puisque vous le souhaitez, me faisant un plaisir de ce qui peut vous donner quelque satisfaction. Vous me dites que vous appuyez votre salut sur ce faible roseau. Hélas ! que je m'affligerais si cela était, pour le danger où vous vous exposeriez de vous perdre, vu que je pense que personne n'a plus sujet de craindre pour le sien que moi, tant je me vois méchante et infidèle à mon Dieu. Mais il nous y faut travailler tous deux sans nous lasser, puisque, comme vous le savez, la couronne de gloire ne sera donnée qu'au vainqueur qui aura persévéré jusqu'à la fin. Je prie notre divin Maître que nous soyons de ce nombre.

Vous ne me marquez rien de la fondation dont mon frère m'avait parlé. Vous ne sauriez croire le plaisir que vous me faites d'avoir du zèle pour la gloire du sacré Cœur de notre divin Sauveur. C'est là, comme je pense, un des plus courts moyens pour obtenir notre sanctification. Je désire la vôtre comme la mienne propre, vous n'en devez pas douter. Mais, hélas ! mon cher frère, il nous faut faire violence pour arriver à la perfection que Dieu demande de nous, qui n'est pas petite, puisqu'il veut faire de vous un saint. Oui, il en veut faire un saint, si vous voulez correspondre à ses desseins, suivant les lumières qu'il vous en donne ; et j'espère qu'il ne vous refusera pas les grâces nécessaires pour cela. Et ne croyez pas que, pour travailler au salut des âmes qu'il a confiées à votre soin, ce soit un empêchement au vôtre ; au contraire, c'est par ce moyen que vous obligerez sa bonté à vous donner de plus grands secours pour l'opérer avec moins de dangers. Veillez donc soigneusement sur votre petit troupeau, et leur soyez un charitable père qui pourvoie à tous leurs besoins spirituels ; et surtout, faites que votre vie leur soit un exemple de vertu et de bonne odeur, et le Seigneur vous comblera de ses saintes bénédictions. Ne soyez point intéressé, ni attaché aux choses de la terre, mais tenez-en votre cœur libre autant que vous le pourrez. Point de respect humain lorsqu'il s'agira de la gloire de Dieu. Soyez doux et patient envers tous, afin de donner la confiance à un chacun, et surtout aux pauvres, de s'adresser à vous dans leurs besoins. Ayez tout le monde pour ami, et nul pour ennemi, tant qu'il se pourra, selon Dieu.

Mais sur toute chose, mon cher frère, tenez toujours votre âme nette de tout péché, fuyant toutes les conversations dangereuses. Excusez la liberté que je prends de vous parler ainsi ; vous

---

346 *Ms.* 9 *et D* 2 : « tant j'y voyais de misères.»

Après quoi, le *Ms.* 9 donne le morceau suivant, qui ne se retrouve pas ailleurs et mérite bien d'être conservé : «Je ne pouvais comprendre comment l'on me pouvait souffrir, tant je me trouvais destituée de tout. J'avais une si grande crainte que les dons de Dieu me fissent estimer des créatures qui louent souvent ce qui est digne de reproche, que j'aurais mieux aimé en être privée, et je craindrais moins toutes les fureurs de l'enfer que les langues venimeuses armées de louanges, qui jettent un poison secret dans l'âme, qui la tue imperceptiblement, si Dieu, par sa bonté, ne lui applique le divin épithème* de l'humiliation.»

* *Épithème* était alors équivalent de *emplâtre* ou *topique.*

devez être persuadé que cela ne vient que d'un cœur qui vous chérit tendrement dans celui de Notre Seigneur, qui me fait ressentir autant de joie de votre avancement en son saint amour comme du mien propre. Et ma consolation sera entière lorsque j'apprendrai que vous n'oubliez rien de tout ce qui est propre à contribuer à votre avancement dans la perfection. C'est ce que je souhaite, etc.

D. S. B.

LETTRE LXXII

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

V ✝ J !

De notre monastère de Paray,
ce premier mai 1687.

Ma très honorée Mère,

Vous ne me sauriez donner plus de joie que de me donner des nouvelles de l'amplification de la dévotion du sacré Cœur de Jésus-Christ ; et je crois qu'elle ne sera pas inutile à ce bon Monsieur, non plus qu'à tous ceux qui y auront recours avec confiance. J'en supplierai de tout mon cœur notre adorable Jésus de les remplir de ses grâces et de son amour.

Nous vous envoyons les cinq tomes des livres du Rd Père de la Colombière, et lorsque nous aurons fait venir ceux de ses *Retraites,* nous vous les enverrons. Cependant je vous souhaite toute embrasée de plus en plus de l'amour de cet aimable Cœur, dans lequel je suis toute à vous.

Sr M.-M.
d. l. V. S.-Marie
D. S. B.

Notre très honorée Mère vous assure de ses respects, et notre chère Sœur Cordier en dit le même à Votre Charité.

La suscription porte : « *Pour ma très chère Sœur en NotreSeigneur, notre Sœur Louise-Henriette de Soudeilles, sup^re^ de notre monastère de la Visitation, à Moulins.*»

Maria Concepta est sine peccato.

LETTRE LXXIII
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR

mai 1687

Je vous avoue de bonne foi que je ne me sens point de plus doux plaisir que lorsque vous me parlez de ce divin amour dans la pure souffrance, et que je ne m'estime malheureuse que de n'avoir encore rien pu souffrir dans la pureté de l'amour, et je crois que c'est en punition de mes péchés que je ne saurais avoir la moindre croix qu'on ne la publie, et que le plus souvent Dieu n'y

soit offensé. C'est ce qui m'afflige et me fait croire que toutes les créatures doivent avoir une extrême horreur de moi, et que toutes ont droit de se venger des péchés que je commets et dont je suis la cause. Aussi puis-je vous dire que j'ai le bonheur de n'avoir autres caresses ni consolations de la part des créatures que celles des croix et humiliations ; et jamais je n'en fus plus riche. Ce petit mot vous soit dit en passant pour vous exciter à rendre grâces pour moi au Sacré Cœur, et le prier qu'il me donne celle de faire profit d'un si précieux trésor. Quand il serait en mon pouvoir que les choses fussent autrement, j'en ôterais seulement ce qui peut offenser Dieu, et pour tout le reste je voudrais toujours tout ce qu'il permet pour mon humiliation, et j'en fais toute ma joie auprès de l'adorable Cœur de mon Jésus.

Mais croyez, ma chère Mère, que la nature se contente tellement quand elle se voit flattée et compatie, que cela m'empêche de pouvoir compter pour une souffrance mon mal de doigt, parce que l'on me disait sans cesse que je souffrais beaucoup. Il me semblait qu'on me le devait dire pour se moquer de me voir si sensible à une si légère douleur, qui n'a pas laissé de donner lieu à l'expérience que j'ai faite combien il est agréable à la nature d'avoir de tels soulagements, car elle ne se peut résoudre à souffrir sans appui, parmi les humiliations, mépris et délaissements des créatures. C'est pourtant ce que le pur amour demande et, hors de là, nos souffrances n'en méritent pas le nom.

Je serai toujours toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus, de quelle manière il vous inspire d'en user à mon égard, de même qu'à notre très honorée Mère[347], pour laquelle je vous puis assurer avoir tout le respect, l'estime et la confiance qu'on peut avoir pour une aussi bonne et charitable Mère qu'elle est. J'expérimente continuellement son soin et ses bontés, en quoi je crois qu'elle excède à mon égard. C'est tout ce dont j'aurais sujet de me plaindre de Sa Charité, ne me voulant pas croire aussi méchante qu'en effet je la suis, toujours infirme et languissante, et toujours toute à vous dans le Cœur adorable de notre divin Maître.

LETTRE LXXIV

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray
ce 25 juillet 1687

Je prie l'aimable Cœur de Jésus de consommer les nôtres des pures flammes de son saint amour, afin qu'ils vivent et ne respirent que pour l'aimer, honorer et glorifier. Je profite avec plaisir de cette occasion, ma très honorée Mère, tant pour vous assurer de la continue de ma sincère et respectueuse amitié, que pour vous envoyer les deux livres de la *Retraite* du Rd Père La

347 La Mère Marie-Christine Melin.

Colombière, que l'on nous a fait venir de Lyon, en nous assurant que c'était là tout le surplus de votre argent.

Je vous avoue, ma chère Mère, que je ne saurais penser qu'avec plaisir au zèle ardent que ce sacré Cœur vous donne de le faire aimer et connaître. Je vois en cela une grande marque de son amour pour Votre Charité, laquelle ne se doit jamais lasser en ce saint œuvre qui vous sera comme je le pense, d'un grand prix devant Dieu, en la présence duquel je ne vous oublie pas dans mes indignes prières, vous suppliant de ne pas refuser le secours des vôtres à celle qui est tout à vous dans le sacré Cœur de NotreSeigneur Jésus-Christ.

Sr M.-M.
d. l. V. S. M.
D.S.B.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE LXXV

A SŒUR DE THÉLIS[348], A LYON

***(L'autographe est au monastère de Paray)

VIVE ✝ JÉSUS !

Septembre 1687

Je prie l'adorable Cœur de Jésus, ma très honorée Sœur, vous faire sentir les puissants effets de sa miséricordieuse charité, et de vous donner lui-même ce que vous cherchez et ne pouvez trouver dans la plus méchante et indigne pécheresse qui puisse être ; ce qui m'obligerait à garder le silence à votre égard, comme

j'ai désir de le faire envers tout autre, si l'obéissance, qui m'est une loi inviolable, ne m'ordonnait de vous répondre simplement mes pensées, ce que je vais faire sans façon, puisque vous le souhaitez.

Premièrement, dans tout ce que Votre Charité nous dit, c'est cette forte persécution de la grâce que vous sentez parmi tant de rechutes que je trouve de meilleur, parce que cela marque l'ardent désir que Dieu a de sauver votre âme ; ce qu'il ne fera pourtant pas sans notre coopération. C'est pourquoi il ne nous faut pas flatter ; car si nous pensons de lui toujours résister, elle se lassera enfin de nous poursuivre, et se retirera tout doucement de nous, et nous demeurerons comme insensibles à notre perte. C'est pourquoi, si aujourd'hui vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur, et tâchez de profiter de cette retraite que vous allez faire pour cet effet, par une forte et efficace volonté de vous vaincre en vous faisant une continuelle violence, soit pour vous détacher de vous-même, ou des autres pierres d'achoppement

---

348 Quatre Sœurs de Thélis firent successivement profession au monastère de Lyon-en-Bellecour : une tante, Sœur Françoise-Aimée de Thélis. Et trois nièces : sr Marie-Laurence, en1646 - sr Françoise-Lucrèce, en 1650 - sr Anne-Marie, en 1664.

Quoique la Sainte ait omis les initiales du nom de religion de sa correspondante, tout porte à croire que c'était Sœur Françoise-Lucrèce, qui fut également en rapport avec le R. P. La Colombière. Ces lettres à la Sœur de Thélis sont remarquables de fermeté. La Sainte, d'ailleurs, ne conseille rien qu'elle ne pratiquât la première : « continuelle violence - tout ou rien - sans réserve ».

qui ne vous sont pas inconnues. Mais il ne faut plus de faute volontaire, si vous désirez rentrer dans les bonnes grâces de Notre Seigneur Jésus-Christ ; autrement c'est en vain que vous les chercherez, car il se jouera de nous comme nous nous sommes joués de sa grâce. Sa bonté nous veuille garder de ce mal, qui est plus grand qu'on ne le peut exprimer : car quel bien pourrait avoir une âme qui a perdu son Dieu ?

Je ne doute pas que ce ne soit par l'esprit de Dieu que ce vertueux ecclésiastique qui en use ainsi à votre égard, car je le crois un saint homme. Mais nous n'avons pas besoin de médecin si nous ne voulons pas guérir ou user des remèdes qu'il nous ordonne, ou nous abstenir de ce qui nous rend malade. Mais comme un mal connu est à moitié guéri, il ne faut donc plus qu'un bon : *je le veux*, et tout ira bien. Enfin il s'agit du salut de votre âme, très chère à Notre Seigneur Jésus-Christ, et pour laquelle je vous puis assurer qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir, - ôté le péché, - pour la rendre toute à Celui qui l'a créée pour sa gloire. Mais nul n'y peut mieux travailler que vous, en vous servant des lumières qu'il vous donne pour faire le bien et pour éviter le mal. Ne disputez donc plus avec la grâce, je vous en conjure par tout l'amour du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, de la dévotion duquel, lorsque je vous en ai parlé, j'entendais plutôt une dévotion d'une parfaite conformité à ses saintes vertus que non pas de prières seulement. Pour le regard de vos communions, ou il faut qu'elles produisent en vous quelques bons effets pour ne plus tomber volontairement,

ou il faut suivre en cela l'avis qui vous est donné. Pour ce qui est de la crainte, je crois que vous feriez plaisir à Notre Seigneur d'aller à lui avec les dispositions de l'enfant prodigue, en sorte que la crainte ne vous ôtât pas la confiance ; mais il n'est pas dit que cet enfant, après être retourné à son père, le quittât pour une seconde fois. Mais, mon Dieu ! que direz-vous de la liberté que votre humilité fait prendre à mon orgueil ? Ne vous en fâchez pas, s'il vous plaît, car je ne saurais à présent vous dire autre chose, sinon que vous aurez une bonne part dans mes indignes et faibles prières ; mais je suis trop méchante, c'est ce qui vous les rend inutiles.

Je souhaiterais bien que ce bon ecclésiastique voulût recevoir la confession de votre *solitude*, et je crois que peut-être il le ferait si vous lui promettiez d'être fidèle à ses avis, car se sera un grand mal pour vous de le perdre ; car il me semble que, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître, que je vous peux dire : suivez ses conseils sans crainte. Voilà donc simplement mes pensées, auxquelles vous n'êtes nullement obligée de croire, et encore moins de les suivre qu'autant que Notre Seigneur vous l'inspirera. Je le supplie de tout mon cœur de vous rendre constamment fidèle à faire le bien qu'il demande de vous, en lui faisant des sacrifices de tout ce qui vous coûte le plus, selon qu'il vous le fera connaître, car il n'y a point de milieu : il veut tout ou rien. Et si vous saviez les grâces que vous recevriez de lui, vous ne lui refuseriez pas ce qu'il vous demande, car toute votre paix et tout votre bonheur ne consistent qu'en cela. Mais allez en votre *solitude*, en esprit de pénitence. Souffrez et vous contentez. Dieu soit béni !

sr M.-M.
de la Visitation Ste-Marie
D.S.B.

Hélas ! Ma chère Sœur, si nous pouvions comprendre le grand tort que nous faisons à notre pauvre âme en la privant de tant de grâces, et l'exposant à un péril si évident par ces fréquentes chutes volontaires qui lui font perdre l'amitié de son Dieu, lequel ne la peut écouter, ni même ceux qui le prient pour elle, tandis qu'elle refuse elle-même de l'entendre et de se convertir toute à lui ! Il lui ferme l'entrée de' son sacré Cœur, parce qu'elle l'a chassé du sien. Profitons du temps qu'il nous donne, et ne différons plus ; mais ne nous troublons pas, car tous les troubles ne servent qu'à augmenter notre mal. L'esprit de Dieu fait tout en paix. Recourons à lui avec amour et confiance,

et il nous recevra entre les bras de sa miséricorde ; mais après cela, tâchons de ne nous en plus retirer, car tant de rechutes volontaires sont bien dangereuses, surtout à une âme religieuse.

La suscription porte : « *Pour ma très honorée Sœur de Thélis, que je supplie Melle Pèzerat de mettre dans son paquet.* »

LETTRE LXXVI

A SŒUR DE THÉLIS, A LYON

***(L'autographe est au monastère de Paray)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray, ce 11 octobre 1687.

Il est vrai, ma très honorée Sœur, que si le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ m'avait moins donné d'affection pour votre chère âme, je ne me sentirais pas si sensiblement touchée de son retardement dans la voie de sa perfection ; car puisque vous m'engagez de vous dire librement mes pensées, je le vais faire simplement, car je ne sais pas flatter ni dissimuler. Vous savez qu'il n'y a point de milieu, et qu'il s'agit de se sauver ou de se perdre pour une éternité. L'un et l'autre dépend de nous, pour choisir d'aimer Dieu éternellement dans le ciel avec les saints, après nous avoir fait violence, en nous mortifiant et crucifiant ici-bas en terre comme ils ont fait ; ou bien il nous est permis de renoncer à leur bonheur, en donnant à la nature tout ce qu'elle désire. Pourquoi tant de raisons et de disputes pour observer des résolutions qui me paraissent si utiles à votre perfection, que, sans la pratique d'icelles, vous n'y ferez pas grand progrès ?

Mais c'est parce qu'elles tiennent la nature contrainte et gênée, dites-vous. - C'est pour cela même qu'il les faut pratiquer plus fidèlement ; car la nature et la grâce ne peuvent subsister ensemble dans un même cœur : il faut toujours que l'une fasse céder la place à l'autre. Et à quoi bon, ma chère Sœur, de faire des résolutions lorsque nous sommes en *solitude,* si, après, nous ne voulons pas les mettre en pratique dans les occasions ? Et qu'est-ce faire cela ? sinon écrire notre propre condamnation qui nous sera montrée au jour du jugement, où l'on dira : Voilà ce qu'elle a écrit, et voilà ce qu'elle a fait. - Mais j'en ai assez dit là-dessus, puisqu'en un mot, je ne crois pas que vous en deviez faire d'autres, mais garder inviolablement celle-là, quelque répugnance que la nature y ait. Et je vous en ai déjà assez dit ma pensée. Mais vous n'êtes pas obligée de la suivre, n'étant comme je suis qu'une méchante pécheresse.

Et pour ce point d'aller dire à votre supérieure les fautes volontaires que vous faites, je croyais que ce serait là le plus fort moyen pour vous empêcher d'en commettre ; mais l'amour divin suffit pour nous empêcher de rien faire avec vue qui puisse déplaire au Bien-aimé de nos âmes ; car je ne puis comprendre qu'un cœur qui est à Dieu et qui le veut véritablement aimer, le puisse offenser de propos délibéré, et je vous avoue que les fautes volontaires me sont insupportables, parce qu'elles blessent le Cœur de Dieu. Gardez-vous donc, mon intime Sœur, d'en commettre, je vous en conjure, car elles vous privent de bien des grâces, la perte desquelles alentit votre cœur et affaiblit beaucoup votre âme dans le chemin de la perfection. Allez donc à Dieu courageusement par la voie qu'il vous a tracée, en vous rendant constante à embrasser les moyens qu'il vous présente. Pour rude qu'ils paraissent à la nature, ne les changez jamais en d'autres qui seront de votre choix. Appuyez-vous fortement en Dieu avec une entière confiance en sa bonté, qui n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui en se défiant d'eux-mêmes. Ne laissez jamais plus le bien commencé, que par l'ordre de ceux qui vous conduisent. Mais vous en savez assez ; tâchons seulement, ma bien-aimée Sœur, de faire ce que nous savons, et me pardonnez la

liberté que votre humilité fait prendre à mon orgueil de vous parler ainsi ; mais je ne puis faire autrement, à moins que de ne rien répondre du tout à ce que Votre Charité me dit ; car, je connais par là que le Seigneur vous aime et voudrait vous voir avancer à grands pas dans les voies de son amour, quoique crucifiante à la nature. Ne marchandez donc plus avec lui, mais donnez-lui tout, et il vous fera tout retrouver en son divin Cœur. Bon signe, quand la grâce nous poursuit et nous presse ; mais craignons qu'elle ne se lasse et ne nous abandonne.

Et pour vous répondre un mot sur ce sujet de la novice...[349]

de toutes les raisons qui vous empêchent d'en exposer ce que vous en savez... [350] de plus que nous devons toujours nous défier de nous-mêmes dans ces occasions si importantes, pour ne point trahir notre conscience ni la sainte religion. Il faut avoir recours à la très sainte Vierge, notre bonne Mère et avocate, laquelle ne vous refusera pas son secours, comme je l'espère de sa bonté. C'est pourquoi vous lui offrirez, pendant un mois, *l'Oraison des trente jours* pour lui demander que, si elle ne vous est pas propre, elle lui empêche d'être reçue et de faire la sainte profession. Et vous la ferez dire à la fille pour la même intention, sans que pourtant vous la lui disiez. Je vous assure que cette Oraison a produit des effets tout merveilleux sur ce même sujet, en cette Communauté, depuis douze ou treize ans qu'elle nous a obtenu de cette Mère de bonté que point de fille ne s'y engagera qu'elle ne soit propre à notre manière de vie ; car l'on voit manifestement que, lorsque l'on est prêt à les recevoir, ou elles demandent leur sortie quand elles ne nous sont pas propres, ou il se rencontre obstacle qui les empêche d'être reçues. Enfin le sujet est plus important qu'on ne pense, et votre charge est bien chargeante devant Dieu, quand on ne s'en acquitte pas selon son esprit. Mais je crois que vous n'oubliez rien pour vous en bien acquitter. Enfin, ma bien-aimée Sœur, travaillons courageusement, car je me sens un grand désir de votre salut comme du mien propre, et je vous puis assurer, que, hors le péché, il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela ; mais, hélas ! la créature dit, mais c'est au Créateur de donner la force de faire. Mais donnez-moi cette consolation que la première fois que vous m'honorerez de vos lettres, vous m'y assuriez de votre fermeté et constance à suivre les mouvements de la grâce, et de n'avoir point fait de faute de propos délibéré, et vous réjouirez infiniment celle qui est toute à vous en l'amour du sacré Cœur de Jésus.

Sr M.-M.

d. l. V. S.-M.

D. S. B.

Je n'ai pas manqué de faire la communion et les autres prières que vous désirez ; mais hélas ! je suis trop méchante pour que vous en sentiez des effets. Demandez à Dieu instamment qu'il me convertisse toute à lui, je vous en conjure, car je m'en sens un grand besoin et un désir fort pressant.

La suscription porte : « *Pour ma très honorée Sœur de Thélis, en notre Monastère de Lyon-en-Bellecour*».

LETTRE LXXVII

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

---

349 Lacune de trois lignes qui sont raturées dans l'original par une main étrangère.

350 Lacune d'une moitié de ligne raturée par une main étrangère.

VIVE✝JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 15 octobre 1687.

Cet adorable Cœur de Jésus, qui dispose toute chose doucement et suavement mais fortement et puissamment, n'a pas permis que j'aie pu satisfaire plus tôt votre désir, soit parce qu'il se réservait de vous donner les lumières plus pures que celles que vous exigez d'une pauvre misérable pécheresse, ou soit par d'autres raisons. Il nous doit suffire de suivre à l'aveugle sa très sainte volonté ; et puisque vous me faites croire que je la fais en vous disant simplement mes pensées, je le vais faire sans façon en sa sainte présence.

Premièrement, les lumières et sentiments que vous me dites avoir eus sur le sujet de la statue qui doit être disposée et rendue propre à nicher dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, ils sont d'autant meilleurs qu'il vous fait connaître que vous n'y pouvez arriver qu'en passant par les sentiers de l'amour à votre abjection. C'est la voie sûre pour vous ; et j'estime qu'il vous fait une très singulière faveur de vous en donner la vue et le désir, car il n'y a point de plus efficace moyen pour entrer et se conserver dans l'amitié du Sacré Cœur. C'est une eau cordiale qui est capable de donner la vie de la grâce à votre âme, et celle du pur amour à votre cœur et à toutes vos bonnes actions. Enfin, c'est tout dire en disant que c'est la vertu du sacré Cœur de Jésus, qui n'abaisse en nous sa grandeur qu'autant qu'il nous trouve anéanti dans l'amour à notre petitesse ; et il prendra soin de vous élever à l'union avec lui autant que cette sainte vertu vous désunira d'affection de tout ce qui a de l'éclat devant la créature et dans vous-même, pour chérir amoureusement les occasions d'humiliation qu'il vous présentera, soit par l'entremise des créatures ou de vous-même, sans les chercher, mais profiter de toutes celles qui vous seront présentées par sa divine Providence, sans vous amuser à réfléchir sur vous-même, car il me semble que cela lui déplaît.

Il vous doit suffire de lui avoir remis tout le soin de vous-même, et qu'à mesure que vous vous oublierez, il prendra un soin tout particulier de vous perfectionner, purifier et sanctifier ; mais le trop de réflexion sur nous-même empêche l'effet de ses desseins sur nous. Oubli et silence donc pour nous-même et sur tout ce qui nous concerne. Aimez et chérissez tout ce qui vous anéantira au dedans de vous-même et devant les créatures. Retranchez à votre esprit toute autre recherche ; tenez-vous là, jusqu'à ce que sa bonté vous attire ailleurs. Mon Dieu, ma chère amie, le grand trésor que l'amour à la bassesse et à notre propre abjection ! Que ne devrions-nous pas faire et souffrir pour le pouvoir posséder ; car l'âme qui en jouit est comme en assurance, et rien ne lui peut manquer, parce que le Tout-Puissant prend son plaisir et son repos en elle. Et je vous avoue de bonne foi que je m'estimerais assez riche et croirais d'avoir assez profité si, depuis seize ou dix-sept ans que cette indigne pécheresse y travaille, elle en avait acquis le moindre degré. Demandez-la donc pour moi instamment au sacré Cœur de notre bon Maître, à la direction duquel je vous renvoie, afin qu'il soit lui-même votre directeur et conducteur. Il y est très savant, et quand nous nous abandonnons bien à sa conduite et que nous le laissons faire, il nous fait bien faire du chemin en peu de temps, sans que nous nous en apercevions, sinon par les combats que sa grâce livre continuellement à notre nature immortifiée : - c'est pour répondre à ce mot de *direction*. Dieu m'en garde, ma chère Sœur, de m'en vouloir jamais mêler, ne sachant pas moi-même ce que c'est, me contentant de vous répondre simplement mes pensées sur ce que vous me dites, sans ordre ni mesure, mais tout comme il me vient dans l'esprit, sans qu'il soit à mon pouvoir de me ressouvenir après de ce que j'ai dit ou écrit. Ainsi, je n'y peux pas réfléchir pour

voir s'il est bon ou mauvais ; mais recevez tout à la bonne foi ce que le Seigneur vous y fera trouver propre à votre disposition, et ne vous faites nulle peine du reste.

Je prends bien part aux visites crucifiantes que notre bon Dieu fait si souvent à votre très honorée Mère[351]. C'est là une des plus sensibles marques de son amour. Je prie sa divine bonté lui faire la grâce d'en faire tout le bon usage qu'il demande de sa soumission et conformité à son bon plaisir et très sainte volonté. Assurez-la, cette très honorée Mère, que je conserverai toujours pour Sa Charité toute l'estime, l'affection et le respect dont mon chétif cœur est capable dans celui de notre bon Maître, NotreSeigneur Jésus-Christ, lequel comme je pense, a très agréable l'affection et l'ardent zèle qu'elle a de le faire connaître, aimer et glorifier. Ses peines ni ses soins ne seront pas perdus. Je ne peux vous exprimer la consolation qu'elle me donne de s'insinuer, comme je crois, par ces moyens, si avant dans les bonnes grâces et l'amitié de cet aimable Cœur, en la présence duquel je ne l'oublie pas, non plus que Votre Charité, mon intime Sœur. Et je me serais donné l'honneur d'écrire à cette chère Mère, pour la remercier de la demi-douzaine des petits livres du Sacré Cœur qu'elle nous a encore envoyés, dont je lui reste infiniment obligée, et dont je vous prie lui témoigner ma reconnaissance, car elle m'a fait un très grand plaisir, et elle aura la bonté d'en agréer mes très humbles remerciements par votre entremise, craignant que nos trop fréquentes lettres ne lui soient importunes. Et pour vous, ma chère Sœur, tâchez de bien profiter et cultiver les bons sentiments que vous recevez de la souveraine Bonté ; rendez-vous-y attentive, car l'Esprit-Saint souffle où il lui plaît ; la grâce vient, et ne retourne jamais. C'est pourquoi profitons-en ; car le Seigneur en nous inspirant le bien nous donne la force de le faire, mais il n'en est pas ainsi de la créature. Suivez donc ses lumières sans vous lasser, jusqu'à ce que vous l'ayez rendu le Maître absolu de votre cœur.

Sr M.-M.
d. l. V. Ste-M.
D. S. B.

Ne soyez pas en peine de vos lettres, le secret vous est gardé fidèlement de ma part. Dans les visites du très saint Sacrement, votre demande sera l'amour à votre abjection, pour y honorer les anéantissements d'un Dieu caché et humilié pour votre amour ; et dans vos oraisons et communions, desquelles vous ne devez point perdre, vous ferez la même demande ; - et dans votre retraite, où vous ferez tout tendre à l'oubli et mépris de vous-même, afin de vous y perdre toute en Dieu, pour ne plus vous souvenir, chercher ni voir que lui en toute chose, et son seul bon plaisir, qui doit éteindre tous vos désirs.

La suscription porte : «*Pour ma très chère Sœur de la Barge en notre monastère de Moulins.* »

LETTRE LXXVIII

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS

---

351 La M. Louise-Henriette de Soudeilles.

Vers la fin de 1687.

Il est vrai, ma très honorée Mère, que vous renouvelez et augmentez ma joie autant de fois que vous m'apprenez des nouveaux progrès de la dévotion du sacré Cœur de notre bon Maître, lequel, comme j'espère, ne laissera pas votre zèle à le faire connaître, aimer et honorer, sans récompense ; et puis j'estime que l'on l'est toujours assez lorsqu'il nous juge digne de lui rendre quelques services, puisque c'est la source inépuisable de tout bien et dans laquelle l'amour nous fait trouver tout ce dont nous avons besoin. Je crois, ma très aimée Mère, qu'il vous y fait souvent puiser le trésor de la croix, par les visites douloureuses qu'il vous fait pour vous unir de plus en plus à lui, qui est tout ce que nous devons prétendre dans le temps et l'éternité. Mon Dieu, ma chère Mère, qu'il y a de bonheur de souffrir ici-bas avec amour ! Je ne laisse pourtant de lui demander le rétablissement de votre santé, dans l'accomplissement de sa volonté, et de le prier pour votre conservation, puisqu'il vous a rendue utile à sa gloire. Continuez, ma chère Mère, à étendre son règne, et ne m'oubliez pas en sa présence, puisque c'est la vérité que j'en ai un extrême besoin, parmi lequel je ne laisse de conserver pour Votre Charité, tous les sentiments d'estime, de respect et d'affection dont je suis capable dans le sacré Cœur de notre bon Maître, dans l'amour duquel je suis toute à vous.

Sr M.-M.
d. l. V. Ste-M.
D. S. B.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de notre monastère de Moulins* ».

LETTRE LXXIX
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS

17 janvier 1688.

Il n'y aurait point d'excuse, ma chère Mère, qui pût justifier mon silence auprès de vous, si notre souverain Maître ne le faisait lui-même ; et, comme je vais sans façon avec Votre Charité, en vous exposant simplement mes pensées, sur lesquelles je vous assure ne faire aucun fonds, je vous demande aussi de n'y en point faire et de me garder le secret, afin qu'une si misérable pécheresse ne puisse plus tromper personne. Espérant cette grâce de votre bonté, je vous parlerai à cœur ouvert sur le sujet du Sacré Cœur, qui me continue toujours ses miséricordes, nonobstant mes infidélités, et je ne vous puis exprimer le doux transport de joie que je ressentis à la vue de ces images[352], qui m'excitaient à vous donner mille bénédictions en mon âme, qui estime la vôtre heureuse d'un si heureux succès, lequel vous était réservé avec toutes les grâces qu'il attirera sur votre chère âme. Et pour cette bonne Sœur[353], je crois, si je ne me trompe, qu'elle lui a donné plus

352 En pourparlers depuis la Lettre du 2 mars 1686. (G. Lettre XLI, a.)

353 Sœur Jeanne-Madeleine Joly.

de plaisir par ce qu'elle a fait à son honneur, qu'elle n'avait encore pu faire, par toutes les autres actions de sa vie et j'espère[354] qu'elle ne demeurera point en la disgrâce du sacré Cœur qui, comme je le pense, la rendra un monument éternel de ses miséricordes. Il me semble qu'il l'aime tendrement, et qu'il désire d'être aimé réciproquement d'elle, uniquement et constamment. Qu'il fait bon plaire à ce divin Cœur, qui récompensera nos peines par des plaisirs éternels et incompréhensibles !

Je n'ai pas manqué de prier, selon votre souhait, pour N... Mais à la vérité je suis si méchante, que je craignais être un obstacle, qui empêcherait les saintes âmes qui prient pour lui d'être exaucées ; car à l'abord je me sentis fort rebutée dans ma demande, et il me semblait même avoir un combat avec ce divin Cœur, de qui l'amour me fit, ce me semble, remporter la victoire, entendant enfin ces paroles : «Demeure en paix. Je te promets que s'il veut correspondre à ma grâce, je ne retirerai jamais ma miséricorde de son âme, se dévouant à rendre un particulier hommage à mon Cœur par la vertu de patience et de charité ; et tous les premiers vendredis du mois, faisant dire une messe ou en entendant une pour se mettre, et tout ce qui lui appartient, sous ma protection, disant tous les jours la petite consécration.» Mais je vous avoue que je crois que c'est en votre faveur qu'il a regardé d'un regard d'amour cette personne. Ne vous lassez donc pas de lui procurer de l'honneur et de lui recommander mes misères [355].

D. S. B.

LETTRE LXXX

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS

Mars 1688[356].

Je prie le sacré Cœur de notre aimable Jésus d'établir à jamais dans les nôtres son règne d'amour et de paix. Le mien, ma très aimée Sœur, l'a béni de toute l'affection dont il est capable, lorsqu'en lisant votre chère lettre, il m'a fait découvrir tant de miséricorde et de grâces dont il prévient votre chère âme ; car, bien loin d'avoir rien aperçu de mauvais dans tout ce que vous me dites, je n'y vois que des sujets de louer sa bonté de l'amoureuse conduite qu'il tient à votre égard, pour vous faire parvenir au but qu'il prétend, qui est, si je ne me trompe, d'établir en votre cœur

---

354 *Trad. ital.* : « che non sara mai in disgrazia del S.C. » La traduction rend mieux le sens de la pensée que le texte français qui est un peu équivoque à première lecture.

355 A et B terminaient cette lettre par le morceau suivant, qui manque à nos manuscrits :

« Car, hélas ! si vous saviez l'état où je me trouve souvent réduite, vous auriez compassion de moi, qui suis si pauvre et défectueuse en mon intérieur que j'ai horreur de moi-même, ayant peine à me supporter, et étant souvent réduite dans des peines si grandes, et sans trouver aucun secours, que je me vois quelquefois sur le point d'y succomber. Et sans le secours de ce divin Cœur, je l'aurais déjà fait mille fois. Dites donc, ma bonne Mère, quelques mots d'avis et de consolation à cette pauvre souffrante - sa bonté le veut bien - mais le tout selon qu'il vous l'inspirera, car il me semble qu'il fasse servir toutes choses d'instruments à sa divine justice, pour tourmenter cette pauvre criminelle qui, après vous avoir fait mille souhaits de bénédictions à cette nouvelle année, vous vient remercier de la chère et sainte image que vous avez eu la bonté de nous envoyer. J'aurais bien désiré de la garder, mais il m'en a fallu dépouiller en faveur de mon frère, à qui elle fait beaucoup de grâces. Faites-moi celle de m'aimer toujours un peu dans cet aimable Cœur, dans l'amour duquel je suis toute à vous d'une sincère et respectueuse affection.»

356 Sur l'original, la date a été coupée. Une main étrangère a écrit au verso : « 88 mars »

l'empire de son pur amour, pour vous faire régner, comme je l'espère, éternellement dans le ciel. Et cela ne se peut que par cette voie humble, anéantie et abjecte ; et toutes ces occasions qu'il vous présente, vous doivent être infiniment précieuses, car ce sont là des coups d'ami, et qui partent d'un cœur vraiment amoureux du vôtre, dont il est extrêmement jaloux. C'est pourquoi il se presse de ruiner tout ce qu'il y a de terrestre et d'humain, pourvu que vous le laissiez faire, en correspondant, suivant ses lumières, à ses desseins adorables.

Ah ! mon intime Sœur, si vous connaissiez l'honneur et la faveur que le Roi du ciel vous fait, de daigner ainsi s'abaisser jusque dans votre cœur, où souvent peut-être vous le laisseriez seul, s'il ne vous faisait demeurer ainsi courte dans vos discours et malheureuse dans vos entreprises, afin de vous faire connaître que vous ne devez plus chercher de plaisir ni de consolations dans ces choses passagères, mais en lui seul, qui vous voulant être toute chose, veut que vous receviez ces sortes d'occasions d'humiliation comme un signal qu'il vous donne qu'il vous attend dans le plus intime de votre cœur, et qu'il faut tout quitter pour lui aller tenir compagnie en la manière qu'il lui plaira, soit en rendant hommage à sa toute-puissance par votre impuissance, en le laissant agir en vous et pour vous ; soit par de nouvelles humiliations qu'il vous fera trouver au dedans de vous-même, qui sont comme autant d'escaliers pour vous faire descendre dans l'abîme de votre néant, afin de prendre là son plaisir avec vous ; car ce Souverain de nos âmes ne se plaît que dans les âmes anéanties, et pour être toute dans lui, il ne faut plus rien être en soi-même. Regardez donc, ma chère amie, cette voie humble comme la vraie qu'il vous a tracée, et la plus sûre pour arriver à lui. Cheminez-y droitement, avec paix et action de grâce, sans vous soucier de voir ce que vous y faites, ni si vous avancez ; mais abandonnez-vous à l'aveugle, pleine de foi et de confiance, au soin de son amoureuse providence, sans retourner sur vos pas ; car par le trop de soin de vous-même vous empêchez celui qu'il voudrait prendre de vous, pour vous faire avancer, sans que vous vous en aperceviez, plus dans un mois que vous ne pourriez faire dans le cours de plusieurs années s'il vous laissait faire à l'ordinaire. Et que craignez- vous dans une voie si sûre comme est celle des humiliations, dont la meilleure est celle que nous n'apercevons pas ? car l'humilité a cela de propre, qu'elle disparaît du moment qu'on l'aperçoit dans soi-même.

Pour les peines que vous dites sentir contre la foi, vous n'avez qu'à vous en détourner simplement en faisant des actes contraires, autant que vous le pourrez, et elles vous serviront de moyens pour la purifier en vous. Mais, mon Dieu ! Ma chère amie, faut-il que je vous die qu'une seule chose m'afflige en votre écrit ? c'est que je n'y aperçois pas assez d'abandon et de confiance, qui est pourtant, si je ne me trompe, ce que je crois que notre bon Maître demande le plus de vous. Laissez-vous conduire et pensez souvent que l'enfant ne saurait périr entre les bras d'un père tout-puissant.

Il ne faut pas laisser d'aller visiter le très saint Sacrement, pour la répugnance que vous y sentez ; mais il la faut offrir à Notre Seigneur pour honorer celle qu'il a bien voulu ressentir au jardin des Olives ; et vous tromperez votre ennemi, qui voudrait par là vous détourner du bien. De même que, lorsqu'il suscite tous ces troubles et ces tempêtes dans votre intérieur, allez dans ce temps chercher votre paix dans le Sacré Cœur par des actes d'amour et d'abandon, sans vous amuser à regarder ce qui se passe en vous, qui devez toujours refuser votre consentement à ces sortes de sentiments, ne vous troublant jamais de rien.

Voilà, ma très aimée Sœur, simplement ce qui m'est venu devant l'image du Sacré Cœur, pour réponse à ce que votre cœur me dit. Mais ce qui me fait peine, il vous le faut dire confidemment, c'est que, m'oubliant de ce que j'écris, et ne pouvant relire nos lettres pour la peine que j'en souffre, qui m'excite à les brûler, cela fait que l'obéissance m'ayant dit de ne les pas relire,

je demeure toujours dans la peine d'avoir redit la même chose. Mais si cela est, prenez-vous-en à vous-même, qui vous procurez ces trop fréquentes lettres dans lesquelles, s'il y a quelque chose qui vous soit utile, rendez-en grâce au Sacré Cœur, lequel donne à votre humilité de vous adresser et confier ainsi à la plus chétive et indigne de toutes les pécheresses et qui ne fait rien de tout le bien qu'elle dit. C'est pourquoi ne vous y fiez pas, je vous le dis en amie, afin de n'y pas être trompée. Priez le Seigneur qu'il me convertisse, et soyez sûre que je ne vous oublie pas en sa présence. Et je vous avoue, ma chère amie, que quand je me serais étudiée à vous dire mon inclination pour le petit image, je n'aurais pas si bien rencontré à mon gré ; et j'en étais si en œuvre, que je le montrais à toutes nos Sœurs, qui en avaient bien de l'envie, mais je l'ai gardé avec permission ; ce qui est bien contre mon ordinaire, n'ayant point de plus grand plaisir que de ne rien avoir du tout. Je vous remercie de bon cœur, mais c'est tout ce que vous en devez prétendre.

Pour les lettres dont Votre Charité nous parle ici, je ne les ai pas reçues, n'ayant pas laissé de vous en écrire deux fois ; et je ne sais si vous les aurez reçues. Adieu, ma toute chère et bien-aimée Sœur, mais toute à Dieu sans réserve ! Et que tout ce qui est en nous soit purifié par son amour crucifié, dans lequel je suis toute à vous, de la plus sincère affection de mon cœur, qui vous chérit véritablement dans celui de notre bon Maître.

Sr M.-M.
d. l. V. S.-M.
D. S. B.

La suscription porte : «*Pour ma très chère Sœur de la Barge à Moulins.* »

LETTRE LXXXI
A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE [357]

***(L'autographe est au monastère de la Visitation de Nantes)[358]

VIVE ✝ JÉSUS !

1688.

Vous ne me pouviez donner une plus sensible joie, mon très aimé frère, qu'en me témoignant l'ardent zèle dont l'adorable Cœur de notre Jésus-Christ vous anime à l'aimer et le faire connaître, aimer et honorer, en tâchant d'établir de tout votre pouvoir le règne de son pur amour dans les âmes. Ah ! il est vrai que vous m'avez prise par tout ce qui est le plus sensible et plus capables de toucher mon chétif cœur, qui ne désire et ne respire que pour voir régner celui de mon bon maître dans tous les cœurs capables de l'aimer. C'est maintenant que je ne peux plus

---

[357] Les prières et les avis de la Sainte portèrent des fruits abondants au BoisSainte-Marie. De concert avec son frère le maire, M. Jacques Alacoque, curé du lieu, organisa dans sa paroisse le culte perpétuel du Cœur de Jésus. Une chapelle commence à s'élever par les libéralités de la pieuse famille : le bon prêtre y fonde des messes et n'attend plus que le moment où il pourra les célébrer dans le nouvel édifice. Les lettres de son heureuse sœur témoignent d'un redoublement d'affection bien facile à comprendre.

[358] L'autographe se trouve à la Visitation de Nantes. Monseigneur Gauthey, décédé en 1918 n'avait pu le voir. C'est ce qui explique les quelques variantes entre le texte donné en 1915 et celui de l'édition de 1920. Cet autographe vient de la Visitation de Limoges, fermée entre-temps, qui ne l'avait pas signalé.

douter de la sainte union que son pur amour a faite de nos cœurs, puisqu'il vous a donné un désir que je n'avais jamais osé vous proposer, ne me le permettant pas, que vous n'en eussiez fait la première ouverture de votre libre volonté, par laquelle il veut que je lui rende, par vous comme par une autre moi-même, ce qu'il désire recevoir et de vous et de moi. C'est donc maintenant que je reconnais votre amitié véritable, puisqu'elle commence à me donner les preuves que j'en désirais. Que de consolation pour moi de vous voir si libéral à l'endroit de l'aimable Cœur de Jésus, qui me semble me donner par là une forte preuve qu'il veut entièrement détacher le vôtre des choses de la terre, parce qu'il veut que vous soyez un saint ! Oui, mon cher frère, je l'espère, et qu'il ne tiendra qu'à vous de vous faire saint par les grandes grâces qu'il vous fera, si vous voulez y correspondre, en suivant fidèlement les saintes inspirations et bons mouvements qu'il vous donne pour cela. Il vous en coûtera, il est vrai, de la part de la nature, qui craint sa propre destruction et tout ce qui la fait souffrir. Mais, hélas ! la pourrait-on faire mourir sans souffrir beaucoup, puisque tout s'y oppose en nous ? Car nos passions se révoltent continuellement, qui nous font souvent tomber. Mais il ne nous faut pas troubler pour cela, ni nous laisser abattre ou décourager, mais nous faire violence en tirant profit de nos propres chutes, pour nous animer au combat par l'exemple des saints qui ont senti des faiblesses comme nous. Et il nous faut donc, comme eux, combattre contre nous-mêmes jusqu'à la fin, et mourir les armes en main, car la couronne n'est donnée qu'aux victorieux.

Vous voyez bien, mon cher frère, que je n'entends pas par là vous inviter à de grandes austérités, mais oui bien à une généreuse mortification de nos passions et inclinations ; à détacher notre cœur et le vider de tout le terrestre et humain ; être charitable envers tous les prochains, libéral envers les pauvres misérables ; ne regarder que Dieu en tout ce que vous faites, et le chercher en simplicité, pureté et humilité de cœur, ne cherchant qu'à lui plaire, lui attribuant la gloire de tout, sans nous soucier d'acquérir aucune estime ni réputation parmi les créatures. Ah ! mon cher frère, faisons que notre vie ne déshonore pas la sainte vocation à laquelle nous sommes appelés, qui demande que nous vivions d'une vie tout angélique. Vous voyez la liberté que me donne notre sainte union de vous dire sans façon ce qui me vient en pensée, sachant qu'une véritable amitié du Sacré Cœur excuse tout.

Courage donc, mon cher frère, achevez ce que vous avez commencé en faveur de ce divin Cœur, et croyez qu'il vous rendra au centuple tout ce que vous ferez pour son amour.

A Monsieur
Monsieur Alacoque,
Curé du Bois-Sainte-Marie.

LETTRE LXXXII[359]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

1688.

Je vous remercie, ma très chère Mère, de l'image que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Je ne peux vous exprimer le doux transport de joie que ressentit mon cœur à la vue de notre tableau, que je ne me lasserai jamais de regarder, tant je le trouve beau ; et je vous donnai mille et mille bénédictions. Prions, ma bonne Mère, cet aimable Cœur de soutenir cette dévotion et de

359 Ce billet manque à nos vieux manuscrits.

remplir de l'onction de ses grâces et de son ardente charité tous ceux qu'il nous adressera. Ce me serait un doux plaisir d'être anéantie pour le faire régner. Ne vous lassez pas d'y travailler, je vous en conjure.

LETTRE LXXXIII

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Paray)

V ✝ J

Début avril 1688

La perte de ces lettres[360] est bien fâcheuse, et notre très honorée Mère[361] a eu bien du chagrin du paquet qui s'est perdu par la voie de Bourbon. Pour moi je suis dans le dessein de ne plus écrire que le moins que je pourrai. Et comme je pense que ce saint temps de carême sera passé quand vous recevrez celle-ci, je vous invite à bien tenir notre cœur disposé à recevoir les visites de Notre-Seigneur pendant cette autre quarantaine. Et pour cela, il nous faut tenir tous nos sens en solitude par un saint recueillement intérieur, bannissant toute réflexion inutile et retour sur nous-même, qui ne servent qu'à nous troubler et retirer notre âme de la paix, sans laquelle elle ne pourra jamais être le sanctuaire du Seigneur, de la main duquel il nous faut recevoir tout ce qui nous arrive, tant les emplois comme tout le reste, sans rien demander ni rien refuser. Car il faut vous avouer au sujet des charges, que vous ne sauriez croire combien j'ai senti ma faiblesse en ce rencontre, par mon peu de soumission qui m'a fait jouer bien des personnages[362] pour me défaire de la nôtre[363], mais en vain. C'est pourquoi il nous faut abandonner, et, par un parfait oubli de nous-même, ne rien vouloir ni désirer et nous trouverons tout en Dieu, qui soit béni !

Maria concepta est sine peccato.

La suscription porte : «*A ma très chère Sœur en Notre Seigneur, la Sœur F.-M de la Barge, religieuse au monastère de la Visitation Ste-Marie, à Moulins.* »

LETTRE LXXXIV

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

---

360 Deux lettres mentionnées dans la lettre LXXX.

361 La M. Marie-Christine Melin.

362 Elle essaie, sans doute, de persuader sa supérieure de la décharger de sa charge d'assistante. C'était là un des « grands crimes» que la Sainte se reprochait.

363 Langage de l'époque, pour : la mienne.

VIVE ✝ JÉSUS

Vers la fin d'avril 1688

Il n'y a donc pas moyen, ma chère Mère, de me défendre d'écrire malgré toutes mes résistances, que je vous avoue être grandes pour cela, souhaitant avec empressement ne rien épargner pour m'éteindre et m'effacer de la mémoire des créatures, afin de m'ensevelir, si je pouvais, dans l'oubli et leur mépris, qui est tout ce qui m'est dû. Mais, hélas ! Dieu permet souvent tout le contraire, ce que je reçois comme un châtiment dû à mes péchés. Je vous confesse que c'est une de mes plus grandes souffrances, quoique je me sente très indifférente à toutes les dispositions de la divine Providence[364]. Je me console en ce que c'est une croix, et que la croix est bonne en tout temps et en tout lieu. Il importe peu de quel bois elle soit composée, il nous doit suffire qu'elle nous est présentée de la part du sacré Cœur de Notre Seigneur.

Je ne sais si je me trompe, je crois qu'il vous en gratifie à présent, aussi bien que madame votre nièce, laquelle il me semble être une âme de choix. Je ne manque de prier pour elle, afin que si ce n'est pas la volonté du Seigneur de la délivrer de ses peines, il lui donne du moins une parfaite conformité à sa très sainte volonté. Je crois qu'il se servira de ces moyens pour la purifier et sanctifier, pourvu qu'elle en fasse un saint usage. Je vous estime heureuse, ma chère Mère, de quoi il vous donne en cela des preuves de son amour.

Je vous dirai que nous avons un second tableau du Sacré Cœur[365], qu'une de nos Sœurs a fait faire. Il y a, en bas, la Sainte Vierge d'un côté et saint Joseph de l'autre, et au milieu une âme suppliante. C'est comme je l'avais désiré, pour cette petite chapelle, qui est la première qui a été érigée en l'honneur de ce divin Cœur[366]. C'est notre chère Sœur des Escures qui en a le soin[367]. Elle vous salue et a toujours beaucoup d'amitié et d'estime pour vous[368].

Je ne vous oublie pas non plus devant le Seigneur, qui me rend toujours la vie si amère qu'il n'y a aucune consolation pour moi que celle de voir régner le Cœur de mon adorable Sauveur, lequel me gratifie de quelque souffrance extraordinaire lorsque cette dévotion prend quelque accroissement. Mais il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, toutes les plus grandes amertumes ne sont que douceurs dans cet adorable Cœur, où tout est changé en amour. Toute ma plus grande douleur est de croire que je lui suis un obstacle, ce qui me fait souvent désirer la mort. Il me semble même que c'est par mes infidélités que j'attire toutes les calamités

---

364 Les éditions de 1867 et 1876 donnaient en outre :

« Mais dites-moi comme il faut que je fasse, puisque la quantité de lettres que l'on m'écrit me dérobe tout mon temps, et me fait souffrir une espèce de martyre très rigoureux de voir que j'ai ainsi trompé les créatures, quoique sans le vouloir. Et je pense que rien ne peut mieux les détromper que mon silence, vu que je m'y sens si fort tirée que je n'y peux plus résister qu'en me faisant d'extrêmes violences, soit pour le parloir, soit pour les lettres ; en telle sorte que si l'obéissance ne m'y contraignait, je ne ferais jamais ni l'un ni l'autre, et tout ce qui me console...»

365 Les éditions de 1867 et 1876 donnaient en outre : «C'est notre chère Sœur de Farges qui l'a fait faire.»

366 Cette chapelle n'est pas l'édifice élevé au fond du jardin ; c'est simplement le petit oratoire où les Sœurs novices avaient placé l'image du Sacré Cœur au commencement de 1687 (Cf. *Contemporaines* n° 272). Le tableau dont il est question ici, est conservé à la Visitation de Paray.

367 Les éditions de 1867 et 1876 donnaient en outre : «C'est un petit bijou tant elle l'ajuste bien.»

368 Les éditions de 1867 et 1876 donnaient en outre : «J'eus le bonheur de passer la nuit du jeudi saint devant le très saint Sacrement, où je ne vous oubliai pas, non plus que les intentions pour lesquelles vous souhaitez que je prie. Et je vous avoue que quand je serais assez ingrate pour vous oublier, vous êtes trop chère à l'aimable Cœur de mon souverain Maître pour qu'il me permît de le faire. Quelquefois il m'ôte le pouvoir d'écrire comme je le voudrais, en telle sorte que lorsque je tiens la plume, je demeure sans intelligence pour écrire ; et aussi je la laisse et m'abandonne à lui. La vie m'est une croix si pesante qu'il n'y a aucune consolation...»

que je vois arriver, et ce qui me fait souffrir davantage, c'est que je ne peux venger sur moi les injures qui sont faites à mon divin Sauveur au très saint Sacrement de l'autel. Vous voyez, ma chère Mère, combien j'ai besoin du secours de vos saintes prières pour m'aider à aller jusqu'au bout dans l'accomplissement des volontés de mon Dieu. Je suis votre, etc.

LETTRE LXXXV

A LA MÈRE LOUISE-HENRIETTE DE SOUDEILLES, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

Avril ou mai 1688[369]

Vous avez trop de bonté, ma très honorée Mère, pour une personne si indigne de l'honneur de votre souvenir, lequel je vous prie me continuer en la présence de notre divin Maître, qui seul peut connaître le désir que j'aurais de vous donner des véritables preuves de la sincère dilection qu'il me donne pour Votre Charité, à laquelle j'aurais un surcroît d'obligation bien grand si vous me faisiez la grâce de perdre ces sentiments d'estime que Votre Charité a conçus si injustement d'une misérable comme moi, qui n'est propre qu'à attirer la colère de Dieu et arrêter le cours de ses miséricordes. Mais je n'oserais m'étendre sur l'abîme de mes misères, crainte de m'y abîmer à n'en pouvoir sortir. Mais soyez persuadée, ma toute chère Mère, que, toute telle que je suis, je ne vous oublierai pas dans mes faibles prières, dont vous aurez toujours la meilleure part, puisque votre mérite ne s'effacera jamais de ma mémoire devant le Seigneur.

J'ai eu l'honneur de voir le très digne Monsieur que Votre Charité nous a marqué dans la vôtre, mais ç'a été une bien petite espace de temps ; ce qui ne m'a pas empêchée de rester fortement persuadée de sa vertu et de son mérite. Et puis, il venait de votre part, cela suffit pour me le rendre considérable. Ne me faites donc plus ce tort de croire que je vous oublie ; mais puisque je n'ai le temps de vous en dire davantage, après vous avoir remerciée des ciseaux que Votre Charité nous envoie, dont je prie le Seigneur être votre récompense, car tout ce qu'on nous donne je le reçois par aumône et comme venant de sa main, je prie la divine Bonté vous remplir de ses plus précieuses grâces et de vous consommer dans les ardeurs de son sacré Cœur, dans lequel je suis toute à vous plus que personne, d'un profond respect.

Sr M.-Marie
de la Visitation S.-M.
D. S. B.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE LXXXVI

A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

VIVE ✝ JÉSUS

---

369 La date et l'en-tête : Vive † Jésus ! ont été coupés sur l'original.

Mai 1688[370].

Ma très chère Mère,

Si le Cœur de notre bon Maître me fait trouver de la consolation à recevoir de vos lettres et à vous donner des miennes, aussi ne me laisse-t-il pas la liberté de le faire autant que je le voudrais ; ce qui m'oblige à profiter de ce moment qui me semble libre pour vous parler à cœur ouvert, en vous exprimant mes pensées au sujet de la dévotion du Sacré Cœur, comme vous témoignez le désirer, quoique la chose me semble assez difficile, puisque toute méchante et misérable que je suis, je me sens comme toute abîmée dans ce divin Cœur. Si je ne me trompe, j'y suis comme dans un abîme sans fond, où il me découvre des trésors d'amour et de grâces pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera à leur pouvoir[371].

Recevant la sainte communion, je me voulus acquitter de la commission que vous m'aviez donnée de vous offrir tous trois à cet aimable Cœur. Il me semble que distinctement il me fut répondu ces paroles : «Oui, je les reçois pour toujours dans l'unité de mon amour. » Ce qui imprima dans mon âme des sentiments si pleins de suavité qu'elle en resta comme toute transportée de joie de vous savoir au nombre de ses bien-aimés favoris.

Une autre fois, comme il s'entretenait avec son indigne esclave, il lui montra et fit entendre qu'il se ferait une couronne de douze de ses plus aimés et qui lui auraient procuré plus de gloire sur la terre, qu'il les rendrait comme douze étoiles brillantes autour de son sacré Cœur. Il me semble que vous étiez de ce nombre ; mais je ne vous en dirai pas les particularités, car d'abord que je m'aperçois que j'ai quelque part en ce que je dis, je me sens tomber dans un abîme de confusion où je souffre une espèce de martyre[372]. Mais, mon Dieu, ma chère Mère, que vous dirai-je donc, sinon que vous ne vous lassiez point, puisqu'il agrée vos services. C'est être assez récompensé que de lui agréer[373].

Il me semble qu'il est dans votre Communauté, comme dans le lieu de ses délices, pour y répandre abondamment les profusions de son amour, par des grâces sanctifiantes et salutaires. Aussi, est-ce l'ardent désir qu'il a de les communiquer aux âmes et aux cœurs bien disposés qui le fait désirer d'être connu, aimé et glorifié de ses créatures, dans lesquelles il veut établir son empire comme la source de tout bien, afin de pourvoir à leurs besoins. C'est pour cela qu'il veut qu'on s'adresse à lui avec une grande confiance. Un des plus efficaces moyens d'obtenir ce que nous demandons, c'est de le faire par le saint sacrifice de la messe, les vendredis, en faisant dire trois ou bien cinq en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur. Plusieurs personnes qui étaient à l'extrémité, ont été guéries d'une manière miraculeuse ; mon frère, le prêtre, en est un. On donne aux malades cinq billets, pour leur faire avaler le matin, où l'on écrit d'un côté : *Le sacré Cœur de*

---

370 Les Manuscrits 6 et 9 donnent simplement 1688. Le Ms. 3 ajoute : *mai.* Le Ms.8 donne : 1687 et le Ms. D 2 : 13 *octobre 1687.*

371 *Mss.* 3 et *D* 2 : «Mais c'est des trésors si grands qu'il m'est impossible de m'en exprimer autrement, sinon de vous dire que vous êtes heureuse et toute votre sainte Communauté, dans la pensée que j'ai que vous y aurez une bonne part, surtout Monsieur votre Confesseur, votre très honorée Mère et Votre Charité ; car lorsque recevant la très sainte communion, etc.»

Les traducteurs italiens n'ont certainement pas connu cette phrase puisque, dans la suivante, ils disent non pas : *tutti tre,* mais *tutte tre* comme s'il s'agissait de trois religieuses, tandis que Marguerite-Marie voulait parler de M. Charollais, de la Mère Desbarres et de la Mère de Saumaise.»

372 *Mss.* 8 *et* 9 : «Si douloureux que souvent je n'ai pas le courage de poursuivre. »

373 *Mss.* 3, 8, 9 et *D* 2 : «C'est assez être récompensé que de lui plaire.»

Jésus vous guérisse ! et de l'autre côté : *Louée soit à jamais la très pure et immaculée Conception de Marie, Mère de Dieu !* le tout en abréviation si l'on veut[374].

Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : «Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis des mois, de suite, la grâce de la pénitence finale, ne mourant point dans ma disgrâce et sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur[375] se rendant leur asile assuré au dernier moment[376].» Il a, de plus, promis à son indigne esclave, pour qu'elle s'applique uniquement à l'aimer, qu'il priera lui-même son Père pour les personnes qui se recommanderont à ses prières. Comment vous pourrais-je raconter, ma chère Mère, les miséricordes de cet aimable Cœur ? Jamais elles ne furent plus grandes et plus excessives à mon égard, nonobstant mes ingratitudes. Je ne me regarde que comme un obstacle à l'amplification de sa gloire et de l'écoulement de ses grâces dans les âmes, à cause de la vie lâche que je mène, qui me rend souvent l'objet de sa juste colère.

Je vous demande quelque secours pour notre pauvre Sœur N., pour laquelle j'ai offert à Notre Seigneur, dès le commencement de cette année, tout ce que je pourrais faire et souffrir, ne m'ayant point laissé de repos que je ne lui aie fait cette promesse de faire pénitence pour elle, qui me dit qu'elle souffrait beaucoup, particulièrement pour trois choses. La première pour le trop de tendresse et de mollesse qu'elle avait eu pour son corps. La deuxième pour les rapports et manquements de charité. La troisième pour de certaines petites ambitions. Je vous demande donc pour elle quelque charité et le secret, vous avouant que je ne me souviens pas d'avoir passé une année semblable pour le regard de la souffrance ; car il me semble que tout sert d'instrument à la divine justice pour me tourmenter, et rien ne me fait plus souffrir que sa sainteté de justice. C'est un tourment intérieur qui n'a point de remède que des croix, des douleurs, des peines, des humiliations de toutes sortes, sous lesquelles je succomberais mille fois si sa miséricordieuse bonté ne me soutenait extraordinairement. Je me suis entièrement abandonnée au sacré Cœur de Jésus-Christ et l'ai choisi pour mon directeur, m'ayant bien voulu faire cette charité. Je vous assure qu'il ne m'épargne pas ; car, en me corrigeant, il m'impose et me fait souffrir la peine de mes fautes. Il ne veut pas que je pense que l'on fait aucun mal à me faire souffrir, m'imposant un rigoureux silence sur ce sujet. Je ne vous en peux dire davantage sinon que, quelques contradictions que vous rencontriez en travaillant à établir le règne du sacré Cœur de Jésus-Christ, je vous prie de ne point vous désister de votre sainte entreprise ; car toutes ces difficultés

---

374 *Ms.* 8 : « Pour qu'il soit plus facile d'avaler.» (Cf. Lettre LVIII.)

375 Ces trois mots n'existent dans aucun de nos *Manuscrits.* Ils sont ordinairement ajoutés au texte, pour plus grande compréhension, mais ils n'en font pas partie intégrante.

376 A et B contenaient ensuite un paragraphe qui manque à tous nos manuscrits. Il était pris sans doute du manuscrit de Dijon, maintenant perdu. Il est à croire, d'ailleurs, que ce passage n'appartenait pas à cette lettre. Le voici : « Vous avez bien raison, ma chère Mère, de désirer l'union avec les saintes âmes qui honorent ce divin Cœur, car il y en a bon nombre, entre lesquelles il faut que je vous spécifie un saint religieux qui, je crois, est à plus de deux cents lieues d'ici, lequel, sans m'avoir jamais vue, exerce une grande charité à mon égard, c'est de dire, selon mon intention, la sainte messe tous les premiers vendredis du mois, pendant ma vie, après me l'avoir dite pendant un an tous les samedis, sans que personne l'ait excité à me faire cette charité, sinon le sacré Cœur de Jésus ; car il me mande qu'en disant la sainte messe, il s'était si fort senti inspiré de me faire ce bien que jamais il n'avait pu résister. Aussi, était-ce dans un temps où j'en avais une si grande nécessité que jamais je ne m'étais trouvée réduite à un tel état de souffrance. Mais cette charité lui a été bien rendue de la part de ce divin Cœur, auquel j'ai remis tout le bien qu'on me fait, et qui prend soin lui-même de le récompenser ; ce qu'il a fait si libéralement, comme le Père l'a confessé lui-même, que jamais il n'avait reçu de si grandes faveurs. »

sont une marque très assurée que la chose est de Dieu et qu'il en doit être beaucoup glorifié. Tout à vous en son amour, etc. D. S. B.[377]

LETTRE LXXXVII[378]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS

6 juin 1688.

J'ai reçu la vôtre, ma très honorée Mère, et je l'ai lue en bénissant le Seigneur de vous avoir donné connaissance de ma misère et ingratitude envers lui, et je souhaiterais de tout mon cœur qu'elle fût connue de tout le monde, afin que l'on ne se souvînt plus de cette misérable que pour lui rendre ce qui lui est dû, mépris et humiliations, dans lesquels je désire vivre et mourir ensevelie, priant Dieu de tout mon cœur que jamais on ne conçoive de moi une bonne pensée. Votre Charité me demande le nom de ce saint religieux auquel sa bonté a inspiré tant de charité pour moi ; ayez la bonté de me dispenser de vous le dire pour le présent. Je vous dirai seulement que ce sera un second Père de la Colombière[379]. Il nous a envoyé un petit office[380] du Sacré Cœur qu'il a composé, dans la pensée qu'il croyait que ce divin Cœur désirait cela de lui. Nous vous l'envoyons pour voir si vous l'agréez pour le faire imprimer ; et comme c'est l'original que nous vous envoyons, tant pour vous faire plaisir que pour que vous l'examiniez, si vous jugez à propos vous nous le renverrez, parce que je pense qu'il vient d'un saint auquel j'ai de grandes obligations, pour les secours spirituels que j'en ai reçus par le moyen de ses saints sacrifices et prières.

Ah ! ma chère Mère, que Dieu est bon et miséricordieux envers moi ! Mais c'est presque tout ce que j'en peux dire, ne me sentant pas le pouvoir de vous satisfaire sur ce que vous désirez de moi, vous avouant sincèrement que j'aime plus mon Souverain et m'occupe plus de lui que de ses dons et bienfaits, que je n'estime que dans lui-même, et parce qu'ils viennent de lui. Et à moins que l'obéissance ne me l'ordonne, je n'y réfléchis guère et j'en parle encore moins, ne le pouvant faire sans une extrême violence, à cause que ma vie est si criminelle qu'elle me fait gémir devant Dieu, auquel je ne manque pas d'offrir les personnes pour lesquelles vous souhaitez que je prie, dont je pense, si je ne me trompe, que quelques-unes se rendent insensibles aux mouvements de la grâce, car vous ne sauriez croire combien le sacré Cœur de Jésus fait de froid et de rebut lorsqu'on s'adresse à lui pour ces personnes. Mais il faut toujours espérer et toujours prier.

Pour ce qui est des grâces accordées en faveur du saint Père de la Colombière, une de nos Sœurs m'a promis de les écrire pour vous les envoyer[381]. Pour moi, je puis assurer la guérison

---

377 Nous n'avons pas retrouvé dans nos manuscrits le passage suivant qui terminait cette lettre dans les précédentes éditions :
«Enfin, ma chère Mère, tout ce que je vous dis ne me doit pas faire croire meilleure, car je vous parle seulement des trésors et des secrets du sacré Cœur de notre aimable Maître. C'est à vous seulement, puisqu'il me le permet, vous priant de me garder le secret et de brûler cette lettre, afin que je vive, meure et reste inconnue après ma mort ; car c'est là une des plus douces consolations qui puisse flatter mon esprit. Mais, hélas ! je n'ai pas le plaisir de l'être pendant ma vie comme je le voudrais. La volonté de Dieu soit faite, rien de plus ! Dieu soit béni éternellement ! Je demeure entièrement à vous dans le sacré Cœur de Jésus. »

378 Cette lettre ne se trouve pas dans nos anciens manuscrits. Nous la reproduisons d'après les éditions précédentes.

379 Dans une autre lettre la Sainte donne son nom : le P. Gette.

380 Au moins jusqu'à la fin du XVII siècle, la récitation de ce qu'on appelle les «Petits Offices» est un des exercices les plus familiers au peuple dévot. (Cf. Brémond, *Histoire du sentiment religieux en France,* X, p. 209.)

381 On ignore si ce recueil a été fait.

d'un doigt, où j'avais le même mal qu'à un que l'on m'ouvrit l'année passée avec un rasoir en plusieurs endroits.

Mais de notre aimable et toujours adorable Cœur de Jésus, que dirons-nous, ma chère Mère ? Il faut l'aimer ce sacré Cœur de toutes nos forces et de toute notre capacité. Oui, il faut l'aimer, et il établira son empire, et il régnera malgré tous ses ennemis et leurs oppositions. Je ne vous peux exprimer la reconnaissance que je sens dans mon cœur des peines et soins que vous prenez pour cela, de même que votre très honorée Mère[382], monsieur votre Confesseur[383], et quelques-unes de vos Sœurs en particulier. Il me semble que ce divin Cœur y prend tant de plaisir qu'il vous destine des trésors de délices infinis.

Si vous jugiez que ce petit office fût propre pour mettre ensuite des litanies que vous voulez faire imprimer ; toutefois si cela n'est pas, ne vous en faites pas une peine, car je demeure contente de tout, quoique j'aurais un grand plaisir d'apprendre des nouvelles de Rome, dans l'attente desquelles je suis toute à vous dans ce divin Cœur.

LETTRE LXXXVIII

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

V ✝ J

11 juin 1688.

Vous voulez, ma très aimée Sœur, que je vous fasse de grandes réponses dans un temps si précipité et si court ; cela me serait assez difficile, puisqu'à vous parler confidemment comme à ma chère amie dans l'aimable Cœur de Notre Seigneur Jésus Christ, vous me prenez dans la sainte octave de la fête de ce divin Amour qui repose sur nos autels, qui ne nous prêche que l'amour, ne nous veut remplir que d'amour, afin que par lui-même nous lui puissions rendre tout l'amour qu'il attend de nous : amour fort qui ne se laisse point abattre ; amour pur qui aime sans mélange et sans intérêt ; amour crucifié qui n'a de joie qu'en la souffrance pour se conformer à son Bien-Aimé ; amour de préférence, d'oubli et d'abandon de soi-même, pour laisser agir le Bien-Aimé, pour lui laisser couper, brûler et anéantir en nous tout ce qui lui déplaît, le suivant à l'aveugle, sans nous amuser à regarder ni réfléchir sur nous-même, pour voir ce que nous faisons.

J'ai reçu la vôtre devant le très saint Sacrement, et, la présentant à mon souverain Maître, voici ce qui m'est d'abord tombé dans l'esprit pour vous : amour, oubli et anéantissement dans votre cœur, et simplicité dans votre esprit pour entrer, si je ne me trompe, dans cette aimable simplicité d'enfant qu'il demande de nous. J'espère qu'il vous donnera l'intelligence de tout cela à mesure que vous vous y appliquerez. Mais, de bonne foi, chère amie, à tout autre qu'à vous

---

382 La Mère Marie-Dorothée Desbarres.

383 M. Charollais.

enverrais-je cette lettre, où je n'écris qu'avec une extrême violence ? mon souverain Maître ne me laissant pas la liberté de le faire comme vous le souhaitez, et moi, pour vous contenter, je vous ai fait ce brouillon, que je vous prie de brûler.

Cheminez à l'aveugle, oubliez-vous vous-même, et le laissez faire, car il vous aime : mais pour vouloir trop faire, vous l'empêchez d'avancer l'œuvre de votre perfection.

Adieu, chère amie, je n'en peux dire davantage que devant le Sacré Cœur, où j'achèverai le reste en votre faveur, car je ne vous oublie pas en sa présence. Agir, souffrir par amour et se taire, c'est le vrai secret des amants du Bien-Aimé, dans le Cœur sacré duquel je suis tout à vous.

Sr M.-M.

d.l.V.S.-M.

D.S.B.

Mille respectueuses amitiés et saluts à votre très honorée Mère[384] et à votre chère Déposée[385]. Faites, s'il vous plaît, mes excuses à mademoiselle de Chamberland de ce que je ne lui peux écrire, mais l'assurez que je tâcherai de faire ce qu'elle nous demande.

Je vous écris après Matines du jour Saint Barnabé.

La suscription porte : « *A ma très chère Sœur de la Barge, à Moulins.* »

LETTRE LXXXIX
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON[386]
VIVE ✝ JÉSUS

Juillet 1688[387]

C'est donc pour obéir à mon Souverain, ma chère Mère, que je tâcherai, lorsqu'il me le permettra, de satisfaire en toute simplicité à la demande que vous nous faites sur la continuation de ses miséricordes et libéralités. Oh ! qu'elles sont grandes, puisque souvent elles ne me laissent d'autre expression sinon de dire : *Misericordias Domini in æternum cantabo !* Car, hélas ! que pourrais-je dire autre chose, puisque je m'en trouve tellement remplie que je ne m'en puis exprimer. Je m'en vois environnée de toute part, et je m'y sens abîmée sans en pouvoir sortir. Il me semble être une petite goutte d'eau dans cet océan du Sacré Cœur, qui est un abîme de toutes sortes de biens, une source inépuisable de toutes sortes de délices, et plus on en prend, plus elle

---

384 La Mère Marie-Félice Dubuysson, qui avait été élue en mai.

385 Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

386 La Mère de Saumaise à la fin de son « Mémoire sur les vertus de Sœur Marguerite-Marie» *(Contemporaines,* n° 81), a dit qu'elle a donné au P. Croiset la lettre contenant le récit de la vision du jour de la Visitation 1688.

387 La date de juillet est donnée par le *Ms. D2.* Le *Recueil :* « Notes sur notre Vén. sr Margte-M. Alacoque,» de S.Louise de Sales Gorse, morte archiviste de la Visitation de Paray en 1865, dit : « 4 juillet 1688 ».

est abondante. C'est un trésor caché et infini qui ne demande qu'à se manifester à nous, à se répandre et distribuer pour enrichir notre pauvreté. Je le prise et l'aime plus que tous ses dons, grâces et bienfaits ; je lui laisse faire en moi, de moi et pour moi selon son bon plaisir, sans regarder que lui seul, qui vaut un million de fois plus que tout ce qui est hors de lui-même. Si vous ne m'obligiez de vous en dire quelque chose, je laisserais tout dans lui, qui me met dans l'impuissance de m'exprimer qu'avec ceux qu'il lui plaît, dont vous êtes du nombre[388].

Je vous dirai qu'ayant eu le bonheur de passer tout le jour de la Visitation devant le saint Sacrement, mon Souverain daigna bien gratifier sa chétive esclave de plusieurs grâces particulières de son Cœur amoureux, lequel, me retirant au dedans de lui-même, me fit expérimenter ce que je ne puis exprimer. Il me fut représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté, au milieu duquel il y avait un trône de flammes, dans lequel était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et lumineux que tout ce lieu en était éclairé et échauffé. La Sainte Vierge était d'un côté et saint François de Sales de l'autre avec le saint Père de la Colombière ; et les Filles de la Visitation paraissaient en ce lieu avec leurs bons anges à leur côté, qui tenaient chacun un cœur en main, et la Sainte Vierge nous invitant par ces paroles[389] *:* « Venez, mes bien-aimées filles, approchez-vous, car je vous veux rendre comme les dépositaires de ce précieux trésor que le divin Soleil de justice a formé dans la terre virginale de mon cœur, où il a été caché neuf mois, après lesquels il s'est manifesté aux hommes, qui n'en connaissant pas le prix, l'ont méprisé parce qu'ils l'ont vu mêlé et couvert de leur terre, dans laquelle le Père éternel avait jeté toute l'ordure et corruption de nos péchés, lesquels il a fait purifier pendant trente-trois ans dans les ardeurs du feu de sa charité. Mais voyant que les hommes, bien loin de s'enrichir et se prévaloir d'un si précieux trésor, selon la fin pour laquelle il leur avait été donné, tâchaient au contraire de le mettre à néant et de l'exterminer, s'ils avaient pu, de dessus la terre, le Père éternel, par un excès de sa miséricorde, a fait servir leur malice pour rendre encore plus utile cet or précieux, lequel, par les coups qu'ils lui ont donnés en sa Passion, en ont fait une monnaie inappréciable, marquée au coin de la divinité, afin qu'ils en puissent payer leurs dettes et négocier la grande affaire de leur salut éternel.»

Et cette Reine de bonté continuant à parler, dit en leur montrant ce divin Cœur : « Voilà ce précieux trésor qui vous est particulièrement manifesté, par le tendre amour que mon Fils a pour votre Institut, qu'il regarde et aime comme son cher Benjamin, et pour cela le veut avantager de cette portion par dessus les autres. Et il faut que non seulement elles s'enrichissent de ce trésor, mais encore qu'elles distribuent cette précieuse monnaie de tout leur pouvoir, avec abondance, en tâchant d'en enrichir tout le monde sans crainte qu'il défaille, car plus elles y en prendront, plus elles en trouveront[390]. »

Ensuite, se tournant vers le bon Père de la Colombière, cette Mère de bonté lui dit : « Pour vous, fidèle serviteur de mon divin Fils, vous avez grande part à ce précieux trésor ; car s'il est donné aux Filles de la Visitation de le connaître et distribuer aux autres, il est réservé aux Pères de votre Compagnie[391] d'en faire voir et connaître l'utilité et la valeur, afin qu'on en profite, en le recevant avec le respect et la reconnaissance dus à un si grand bienfait. Et à mesure qu'ils lui feront ce plaisir, ce divin Cœur, source de bénédictions et de grâces, les répandra si abondamment

---

388 *Mss.* 3. 8 et *D2* « car il veut bien que je vous manifeste les secrets de ce Cœur adorable, en la manière que je le peux, mais aidez mon ignorance.»

389 *Mss.* 3. 8 et *D2 :* « maternelles»

390 *Ms.9 :* «plus il y en aura à prendre. » - *Mss.* 3,8 et *D2 :* «plus il y aura à prendre. »

391 (Cf. 3" Lettre au P. Croiset).

sur les fonctions de leur ministère, qu'ils produiront des fruits au delà de leurs travaux et de leurs espérances, et même pour le salut et la perfection de chacun d'eux en particulier.»

Notre saint Fondateur, parlant à ses filles, leur dit : « Ô filles de bonne odeur, venez puiser dans la source de bénédiction les eaux de salut, dont il s'est déjà fait un petit écoulement dans vos âmes, par le ruisseau de vos Constitutions qui en est sorti. C'est dans ce divin Cœur que vous trouverez un moyen facile de vous acquitter parfaitement de ce qui vous est enjoint dans ce premier article de votre Directoire, qui contient en substance toute la perfection de votre Institut : *Que toute leur vie et exercices soient pour s'unir avec Dieu.* »

Il faut pour cela que ce Cœur sacré soit la vie qui nous anime, son amour notre exercice continuel, qui seul nous peut unir à Dieu, *pour aider par prières et bons exemples la sainte Église et le salut du prochain.* Et pour cela, nous prierons dans le Cœur et par le Cœur de Jésus, qui se veut rendre derechef médiateur entre Dieu et les hommes. Nos bons exemples seront de vivre conformément aux saintes maximes et vertus de ce divin Cœur et nous aiderons au salut du prochain, en leur distribuant cette sainte dévotion. Nous tâcherons de répandre la bonne odeur du sacré Cœur de Jésus-Christ dans celui des fidèles, afin que nous soyons la joie et la couronne de cet aimable Cœur.

Après tout cela, tous les bons anges s'approchèrent pour lui présenter ceux qu'ils tenaient, qui ayant touché cette plaie sacrée devenaient beaux et luisants comme des étoiles[392]. Il y en avait d'autres qui n'avaient pas tant d'éclat ; mais il y en eut plusieurs dont les noms demeurèrent écrits en lettres d'or dans le Sacré Cœur, dans lequel quelques-uns de ceux dont je parle s'écoulèrent et abîmèrent avec avidité et plaisir de part et d'autre, leur disant : « C'est dans cet abîme d'amour où est votre demeure et repos pour toujours. » Et c'étaient les cœurs de ceux qui ont le plus travaillé à le faire connaître et aimer dont il me semble, ma chère Mère, que le vôtre était de ce nombre. Pour les autres, je n'expliquerai pas l'intelligence qui m'en fut donnée, car je suis déjà trop longue en cette lettre, et puis je crois que vous l'entendrez assez. Je vous dirai seulement que ce divin Cœur vous récompensera, non seulement en votre personne, mais aussi en celle de vos proches, qu'il regarde d'un œil de miséricorde, pour les secourir en tous leurs besoins, pourvu qu'ils s'adressent à lui avec confiance, et il aura une éternelle mémoire de tout ce qu'ils font pour sa gloire. J'espère que vous ne me refuserez pas la grâce de procurer quinze messes pour feu M. de la Michaudière[393], en l'honneur du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, après lesquelles il me semble qu'il vous sera un avocat puissant dans le ciel et à toute votre famille proche de ce divin Cœur[n].

---

392 *Mss.* 3. 8, 9 et *D2 :* «D'autres devenaient tout noirs et horribles.»

393 Neveu de la Mère de Saumaise.

n A et B terminaient cette lettre par six morceaux, dont nous indiquons la provenance, sauf pour le quatrième que nous n'avons trouvé nulle part :

- *Mss.* 3, 8, 9 et *D2 :* « Si vous saviez avec combien d'ardeur ces pauvres âmes demandent ce remède nouveau, si souverain à leurs souffrances, et c'est ainsi qu'ils *(sic)* nomment la dévotion au divin Cœur, et particulièrement la sainte messe.»
- *Ms.* 8 : « Demandez au Sacré Cœur, ma chère Mère, que je vive et meure en son amour.»
- *Ms.* 9 : « Vous voyez, ma chère Mère, que je vous parle à cœur ouvert, et de plusieurs choses dont je ne parlerais pas à une autre, vous avouant de bonne foi que je demeure après dans des dispositions où je ne me connais pas moi-même ; et me serait comme impossible d'y réfléchir, sinon lorsqu'on me l'ordonne. Je le fais donc pour vous obéir.»

« Et je vous crois assez bonne pour me dire votre sentiment sur toutes ces choses. La grande peine que j'ai d'en parler m'empêcherait bien de le faire, si vous ne m'encouragiez. Il me semble que je commets un grand crime en parlant de moi-même, me voyant si méchante, chétive et méprisable, que je m'étonne souvent de ce que la terre ne s'ouvre pas dessous mes pieds pour m'abîmer à cause de mes grands péchés.»

- *Mss.* 3 et *D* 2 : « et demandez au Sacré Cœur, ma chère Mère, qu'il m'accorde la grâce, selon l'ardent désir qu'il m'en donne, de vivre et de mourir avec lui sur la croix, pauvre, inconnue, oubliée et méprisée de toutes les créatures, accablée sous toutes sortes de souffrances selon son choix et son désir, et non du mien.»
- Ms. 8 : « Remerciez sa bonté pour moi, et brûlez cette lettre quand vous l'aurez lue.»

D.S.B.

LETTRE XC

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Paray)

VIVE ✝ JÉSUS

De notre monastère de Paray,

ce 12me août 1688[394].

J'avoue, ma toute chère Sœur, que vous avez juste sujet de vous plaindre de mon peu de correspondance à tant de témoignages de bonté et d'une si cordiale amitié que je n'ai pas méritée,

et dont je suis toute confuse, quoiqu'il me semble que mon chétif cœur s'efforce de tout son pouvoir de vous rendre tout le retour dont il peut être capable, dans celui de notre bon Maître, qui sait combien il a rendu votre âme chère à la mienne. Et sans me vouloir excuser, il faut vous dire que je crois que vous ne blâmerez pas tout à fait mon silence, quand vous en saurez les justes causes, dont la première est que, me voyant accablée de lettres pour avoir malheureusement trompé les créatures, dont vous êtes du nombre, je n'ai point vu d'autre remède à ce mal que le silence, en telle sorte que je ne pensais plus à répondre à personne, puisque on ne peut pas être utile aux autres que l'on ne se soit premièrement réformé soi-même ; car si vous saviez combien je me vois éloignée de ce que doit être une vraie fille de Sainte Marie, qui doit mettre toute son attention à se rendre une véritable copie de son Époux crucifié ! Et je vois que tout nous peut servir de moyens pour cela ; car, qu'importe de quel bois soit faite notre croix ? pourvu que ce soit une croix et que l'amour de Celui qui y est mort pour notre amour nous y tienne attachées - cela nous doit suffire - et je vous estime heureuse que vos emplois vous en fournissent le moyen, en vous faisant marcher à rebours de vos inclinations. Tout cela est bon, sinon le chagrin et le trouble qu'il faut rejeter bien loin de vous, car le Seigneur ne fait sa demeure que dans la paix d'une âme qui aime fortement de se voir détruire et anéantie pour demeurer comme toute perdue dans l'amour à son abjection. Et je me sens toujours plus confirmée, en lisant les vôtres que c'est là la voie que le Seigneur vous a tracée, et dans laquelle vous devez faire votre plaisir de vous y avancer. Soit qu'il vous y conduise lui-même, ou qu'il se serve des créatures ou de vous-même, il n'importe. Pourvu qu'il se contente, c'est assez ! Laissez-le faire, et que votre occupation soit de l'aimer, et votre attention de ne lui pas résister ni faire obstacle à ses desseins. Vous verrez qu'il vous fera faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que vous vous en aperceviez.

Et pour ce qui est d'entrer dans son sacré Cœur, allez, que devez-vous craindre, puisqu'il vous invite d'y aller prendre votre repos ? N'est-il pas le trône de la miséricorde où les plus misérables y sont les mieux reçus, pourvu que l'amour les présente dans l'abîme de leur misère ? Et si nous sommes lâches, froids, impurs et imparfaits, n'est-il pas une fournaise ardente où il nous faut perfectionner et purifier comme l'or dans le creuset, pour lui être comme une hostie vivante toute immolée et sacrifiée à ses adorables desseins ? Ne craignez donc pas de vous abandonner sans réserve à son amoureuse providence, puisque l'enfant ne périra pas entre les bras d'un père tout-puissant. Et il me semble vous avoir déjà dit que je crois qu'il n'agrée pas votre crainte comme il ferait une filiale confiance ; et puisqu'il vous aime, qu'avez-vous tant à craindre,

---

394 Dans l'autographe, ce 88 est d'une main étrangère.

sinon de ne lui pas rendre tout le retour d'amour qu'il veut de vous, qui consiste, si je ne me trompe, dans ce parfait abandon et oubli de vous-même ? Quittez vous vous-même, et vous trouverez tout. Oubliez-vous et il pensera en vous. Abîmez-vous dans votre néant, et vous le posséderez. Mais qui fera tout cela ? L'amour que vous trouverez dans le Sacré Cœur, dans lequel il faut non seulement tâcher de faire votre *solitude,* mais aussi le prendre pour votre guide et principal directeur, afin qu'il vous apprenne ce qu'il veut de vous, et qu'il vous donne la force de l'accomplir parfaitement. Et si je ne me trompe, voici ce que je pense en être le principal en ce peu de mots : c'est qu'il veut vous y apprendre à vivre sans appui, sans ami et sans plaisir. Et à mesure que vous vous occuperez de ces paroles, il vous en donnera l'intelligence.

Encore une fois, ma chère amie, ne vous troublez point de vos fautes, mais quand vous en avez fait, dites tout confidemment au tout aimable Cœur de Jésus : « 0 mon unique Amour, payez pour votre pauvre esclave et réparez le mal que je viens de faire ! Faites-le retourner à votre gloire, à l'édification de mon prochain et salut de mon âme. » Et de cette manière, nos chutes nous servent quelquefois beaucoup pour nous humilier et nous apprendre ce que nous sommes, et combien il nous est utile d'être cachées dans l'abîme de notre néant ; mais l'amour-propre qui voudrait partout se produire, être applaudi et aimé et bienvenu, ne veut entendre ni ne peut comprendre cette leçon. Mais il ne faut pas raisonner avec lui, car il se nourrit et s'engraisse de réflexions. Enfin, mon intime Sœur, tâchons de n'en avoir que pour apprendre à bien porter nos croix dans un amoureux silence ; car c'est un précieux trésor que la croix, que nous devons tenir secret afin qu'on ne nous le dérobe. Et je ne vois pas qui adoucisse tant la longueur de la vie que de toujours souffrir en aimant. Souffrons donc amoureusement, sans nous plaindre, et tenons pour perdus les moments passés sans souffrir. Nous n'avons point de temps à perdre ; c'est pourquoi ne pensons qu'au moment présent, afin de le bien employer, et comme si c'était le dernier de notre vie, et qu'il nous fallût comparaître pour rendre compte devant le tribunal de la divine Justice. Mais de bonne foi, chère amie, n'en serez-vous pas ennuyée, de mes redites ? Car de quoi est-ce que je vous entretiens si long, puisque vous savez mieux tout ce que je vous dis par la pratique que je ne peux vous l'exprimer de parole ? Mais vous le voulez d'un cœur qui ne vous peut rien refuser dans celui de notre bon Maître, devant lequel je vous conjure ne pas oublier mes besoins particuliers, qui sont plus grands que je ne vous les peux exprimer, à cause de mes grands péchés, ingratitudes et infidélités.

Je ne vous oublie pas dans mes indignes prières non plus que votre très honorée Mère[395], pour laquelle j'ai conçu tous les sentiments de respect, d'estime et d'affection dont mon chétif cœur peut être capable dans celui de notre bon Sauveur, lequel, comme je le pense, la regarde avec complaisance dans la place qu'elle vous tient, parce qu'il l'y a mise de son choix ; c'est pourquoi j'espère qu'il en aura soin, pourvu qu'elle y mette toute sa confiance. Je lui suis bien obligée de l'honneur de son souvenir, et me serais donné celui de lui écrire, mais tout cela ne servirait qu'à lui être à charge. Et pour votre chère Déposée[396], Dieu sait combien il l'a mise avant dans mon cœur, qui me fait quelquefois désirer de pouvoir lui aider à porter sa croix ; non pas que je lui en voulusse diminuer le mérite - non - car je l'aime trop et elle lui est d'un très grand prix, mais seulement pour la lui alléger. Je m'étais donné l'honneur de lui écrire il y a quelque temps, je ne sais si elle a reçu la lettre. Assurez-la de ma plus sincère affection, et me croyez toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

Sr M.-M.

---

395 La M. Marie-Félice Dubuysson.

396 Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

LETTRE XCI
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS

Août 1688.

Enfin, ma chère Mère, votre bon cœur est tout affligé par le refus qu'on vous fait à Rome[397] au sujet de celui de notre adorable Sauveur, qui me semble, si je ne me trompe, vouloir que je vous en vienne consoler de sa part, en vous disant ce qui m'a consolée moi-même. Après avoir entendu cette triste nouvelle, qui fut un glaive qui me perça le cœur d'une vive douleur, je m'en allai mettre à genoux devant son image pour lui faire mes plaintes. Voici la réponse que je reçus : «Pourquoi t'affliges-tu de ce qui sera à ma gloire ? Car à présent l'on se porte à m'honorer et aimer sans autre appui que celui de la Providence et de l'amour même, et cela me plaît beaucoup ; mais comme cette ardeur se pourra ralentir, - ce qui serait très sensible à mon divin Cœur, qui, étant la fournaise ardente du pur amour, ne le pourrait souffrir, - ce sera pour lors que je rallumerai ce feu dans les cœurs, avec tous ces privilèges et encore de plus grands. Mais je ne laisserai pas sans récompense les peines prises pour cela. Demeure en paix. » C'est ce que j'ai fait depuis, sans m'en troubler aucunement quoi que j'en puisse entendre dire, et que même je sois demeurée dans l'incertitude si j'aurais cette consolation de le voir un jour. Mais il n'importe, pourvu qu'il se contente, je le serai aussi dans son contentement, privée de tous les autres[398]. Voilà, ma chère Mère, ce que je n'ai pu m'empêcher de vous dire ; le tout soit pour sa gloire.

Il y a bien du plaisir de voir en ces quartiers le progrès de cette sainte dévotion, qui se fait par votre moyen. Ne vous découragez pas. Il me semble qu'il veut que vous en fassiez votre unique affaire, puisque c'est principalement cela qui composera votre couronne.

Il faut bien vous dire un petit mot de votre pauvre fille qui vous chérit plus tendrement que je ne peux vous l'exprimer. Elle est toute dans la souffrance et attaquée de toutes parts de ses ennemis qui lui font souffrir de grandes peines, mais sans remède ni secours excepté de ce divin Cœur, duquel je me suis rendue indigne de ses faveurs par mes ingratitudes et infidélités, quoique pourtant il ne laisse pas de m'être aussi libéral que jamais, et c'est ce qui augmente ma douleur, car je ne sais si c'est mon ennemi qui souvent attaque mon pauvre cœur de cette affligeante pensée, que c'est pour me perdre, et que Dieu ne fait pas tant de grâces à une aussi méchante créature que je la suis, qui a mené une vie aussi criminelle, qui, par ses vaines hypocrisies, a trompé les créatures, particulièrement ceux qui me conduisent. Parmi toutes ces agitations, ma vie m'est représentée comme dans un tableau si abominable, que, quoique je n'y puisse rien discerner, il me semble que je n'en pourrais longtemps soutenir la vue sans mourir de

---

397 Il s'agit sans doute d'une instance, car le refus opposé par Rome à la première supplique date de 1686.

398 Marguerite-Marie ne devait pas être témoin sur la terre de ce triomphe éclatant. La fête du Sacré Cœur fut bientôt célébrée en beaucoup de lieux, avec l'autorisation des Ordinaires, comme on l'avait fait à Dijon, du vivant de la Sainte, en 1689. Mais l'approbation de Rome se fit longtemps attendre. Les Souverains Pontifes accordèrent facilement des Brefs d'indulgences pour les confréries ; tandis qu'on dut revenir plus d'une fois à la charge pour obtenir la concession d'un office propre et d'une messe du Sacré Cœur. Ce ne fut qu'en 1765 que les Évêques de Pologne obtinrent cette faveur de Clément XIII.

La fête du Sacré Cœur accordée depuis lors à tous les pays et à toutes les églises qui l'avaient demandée fut étendue à l'Église universelle par Pie IX en 1856. Et enfin, le 28 juin 1889, Léon XIII l'éleva pour l'Eglise universelle au rite double de première classe. Par un décret « Urbis et Orbis », du 29 janvier 1929, Pie XI la rendit « fête primaire de l'Église universelle », avec octave privilégiée de 3e ordre.

douleur, si je ne me sentais en même temps fortifiée et environnée d'une puissance invincible qui dissipe ces furies infernales qui ne cherchent qu'à m'ôter la paix du cœur, comme Notre-Seigneur me l'a fait connaître, si je ne me trompe. D'autres fois il me vient en pensée que c'est une fausse paix qui ne vient que de l'endurcissement du cœur, qui me rend insensible à mon propre malheur. Hélas ! ma chère Mère, serait-il bien possible que cet aimable Cœur voulût priver celui de son indigne esclave de l'aimer éternellement ? Dites-moi, je vous en conjure, ce que vous en pensez ; vous savez la confiance que j'ai en Votre Charité, qui fait que je donne toute croyance à ce que vous me dites. De grâce ne me flattez pas, car il me semble que j'en vais entraîner plusieurs à la perdition avec moi, parce qu'ils s'appuient trop sur ce que je leur dis. Je suis toujours accablée de lettres et l'obéissance m'oblige d'y répondre. Je m'abandonne à tout sans réserve. Le Sacré Cœur continue de me donner à de certaines âmes du Purgatoire pour les aider à satisfaire à la divine justice ; c'est dans ce temps que je souffre une peine à peu près comme la leur, ne trouvant de repos ni jour ni nuit.

C'est tout ce que je puis vous dire pour le présent[399]. Toute à vous, etc.

D.S.B.

LETTRE XCII[400]

A LA MÈRE MARIE-FÉLICE DUBUYSSON, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

Octobre 1688[401]

Je n'aurais pas attendu que Votre Charité m'eût prévenue à mon devoir, ma très honorée et toute chère Mère, n'avait été la crainte de vous être à charge et de vous attirer au nombre de ceux qui se laissent tromper et amuser à une misérable pécheresse et hypocrite comme moi, dont vous devez vous donner garde de n'avoir aucun commerce, puisque je vous avoue que si vous me connaissiez telle que je suis, votre cœur charitable ne se pourrait empêcher d'avoir compassion de ma misère, et de demander fortement ma conversion au sacré Cœur de notre bon Maître, auquel je ne manque de présenter vos désirs et intentions, le suppliant qu'il soit lui-même votre force et votre soutien dans l'emploi où il vous a mise, plutôt que les créatures. C'est pourquoi j'espère qu'il ne vous refusera pas les secours nécessaires pour vous en bien acquitter, et pour l'accomplissement de ses desseins sur vous, pourvu que vous vous confiiez au soin de son amoureuse Providence, et que tout votre désir soit d'aimer, honorer et glorifier ce divin et tout aimable Cœur. N'épargnez pour cela ni vos soins ni vos peines ; car c'est là le plus efficace moyen pour entrer dans son amitié et attirer sur vous et sur votre sainte Communauté l'abondance de ses grâces sanctifiantes, et le règne de son ardente charité, dont il répandra l'onction dans vos cœurs par la pureté de son saint amour. C'est là le souhait de votre très humble et très obéissante,

---

399 A et B, d'après Dijon : « et je crois que vous ne désagréerez pas que je vous présente une version en vers de l'office du sacré Cœur, que l'on trouve admirablement beau. Tout soit à la gloire de ce divin Cœur, dans l'amour duquel je suis toute à vous.»

400 Dans sa lettre du 12 août 1688, adressée à Sœur de la Barge, MargueriteMarie présentait ses affectueux respects à la nouvelle supérieure, la Mère Marie Félice Dubuysson, qui, la première, s'était fait recommander à ses prières après son élection. C'était une favorable entrée ; la bonne Mère sut s'en prévaloir en provoquant par ses lettres une correspondance si justement appréciée ; et, quelles que fussent les luttes de son âme, l'amie du Cœur de Jésus accepta encore cet apostolat.

401 Cette lettre est sans date, mais la suivante, qui lui était jointe, étant écrite avant l'entrée « en solitude », nous avons pu indiquer pour l'une et pour l'autre le mois d'octobre.

Sr M.-M.
d. l. V. Ste-M.
D. S. B.

J'avais pris la liberté, ma très aimée Mère, de vous présenter l'office du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je ne sais si vous l'aurez reçu, et si vous le pourrez lire tant il est mal écrit. Et je priais Votre Charité de nous faire savoir si l'on imprimait encore des petits livres du Sacré Cœur. Et si vous nous faisiez la grâce de nous en envoyer, en nous mandant sans façon ce qu'ils coûtent, nous vous enverrions l'argent à la première occasion ; et je vous en resterais infiniment obligée, car vous ne sauriez croire avec combien d'empressement on nous en demande. Pardonnez-moi, ma chère Mère, si j'en use si librement.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE XCIII

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Paray)

V ✝ J

Octobre 1688.

Après notre lettre écrite, j'ai pensé que vous ne seriez pas contente si vous n'y trouviez un petit mot d'adieu avant qu'entrer en notre chère *solitude,* où je souhaite, ma chère amie, que nous nous puissions entièrement quitter et oublier nous-mêmes, pour ne voir et n'avoir plus que notre unique nécessaire qui désire cela de nous. C'est pour cela qu'il nous faut tâcher de tout notre pouvoir d'entrer dans son Cœur adorable, en nous rendant bien petites par l'humble aveu de notre néant, dans lequel il nous faut tenir toujours tout abîmées. Il faut de plus nous établir un règne de paix dans ce sacré Cœur. Ce sera par la conformité à son bon plaisir, auquel il nous faut tellement abandonner, que notre particulier soin doit être de retrancher tout ce qui peut y apporter quelque obstacle ; lui laissant faire en nous, de nous et pour nous selon son désir, afin qu'il nous perfectionne à sa mode et nous façonne à son gré. Et pour nous maintenir dans ce divin Cœur pour toujours, il le faut aimer d'un amour de préférence, comme l'unique nécessaire à notre cœur, qu'il faut porter doucement au mépris et oubli de tout le reste, car si l'on pouvait comprendre combien les âmes appelées à ce parfait dénûment et abandon d'elles-mêmes, avancent, lorsqu'elles sont fidèles à correspondre par une entière mort à tout désir, satisfaction, curiosité et retour sur elles-mêmes, pour se laisser conduire à ce divin Pilote, dans la barque assurée de son Cœur amoureux, auquel je vous invite de faire une entière donation de tout votre être spirituel et corporel, et de tout ce que vous pourrez faire et avez fait ; afin qu'après y avoir purifié et consommé tout ce qui ne lui agrée pas, il en dispose selon son bon plaisir. Car il demande ordinairement cela de ses plus chers amis, dont je vous crois du nombre, afin que, lui ayant tout donné sans réserve, il les puisse enrichir de ses précieux trésors.

Voilà, chère amie, bien de la besogne pour notre retraite, mais encore pour toute notre vie, qui ne doit tendre qu'à cette unité, par un acte pur et simple, c'est-à-dire unité de volonté à celle de notre souverain Bien, pour ne vouloir que ce qu'il veut ; unité d'amour ; unité de cœur, d'esprit

et d'opération, en vous unissant seulement à ce qu'il fait en vous. Mais, mon Dieu ! Je crois que tout ceci n'est que des redites qui vous seront peut-être bien ennuyeuses et qui vous ôteront l'envie de demander de grandes lettres ; et c'est aussi pour le reste de cette année.

Dieu soit béni éternellement !

La suscription porte : « *A ma très chère Sœur de la Barge, à Moulins.* »

LETTRE XCIV

A LA MÈRE MARIE-FÉLICE DUBUYSSON, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

Janvier 1689[402]

Je prie le sacré Cœur de notre souverain Maître, ma très honorée et toute chère Mère, d'être lui-même ma reconnaissance à toutes les cordialités, bontés que vous me témoignez dont je suis extrêmement confuse de voir que vous daignez bien, parmi toutes vos occupations, vous souvenir d'une chétive créature comme moi, qui ne suis propre qu'à souffrir dans le sacré Cœur de notre aimable Sauveur. Ah ! que je vous sais bon gré de ce que vous l'aimez et voulez être toute à lui ! - Vous demandez quelque courte prière pour lui témoigner votre amour : pour moi, je n'en sais point d'autre et n'en trouve point de meilleure que ce même amour, car tout parle quand on aime, et même les plus grandes occupations sont des preuves de notre amour. Aimez donc, comme dit saint Augustin, et faites tout ce que vous voudrez ! Et comme l'on ne peut aimer sans souffrir, aimons donc et souffrons tout ensemble, et n'en perdons pas un moment ; car toutes les croix sont précieuses à un cœur qui aime son Dieu et qui veut être aimé de lui. Tâchons donc de nous rendre des véritables copies de notre Amour crucifié. Je ne manquai de bien prier l'adorable Cœur de Jésus pour vous et votre sainte Communauté ; mais il me semble qu'il aura toujours une protection particulière pour votre maison, et qu'il en aura soin, comme je l'espère de son amoureuse bonté, et par l'ardent zèle que vous avez de le faire connaître, honorer et aimer, tant par le moyen de ces petits livres qu'autrement. Ils ont toujours tant de presse ici, qu'on n'en peut avoir à demi pour contenter la dévotion d'un chacun. Continuez donc, ma chère Mère, à l'aimer et le faire aimer, et ne craignez pas qu'il oublie rien de ce que vous faites pour lui, auquel je vous supplie demander ma parfaite conversion, et qu'il consomme nos cœurs de son pur amour, dans lequel je suis toute à vous.

Sr M.M. d. l. V. S. M.
D.S.B.

Millions de remerciements ; ma très honorée Mère, des livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer. Je voudrais pouvoir témoigner ma reconnaissance, puisqu'il me semble que vous

---

402 Cette lettre est sans date ; mais dans la lettre précédente à la Mère Dubuysson, en octobre 1688, la Sainte demandait des« petits livres» et dans celle-ci elle remercie de l'envoi de ces livres. D'autre part, dans la lettre suivante à Sœur de la Barge, la Servante de Dieu qui charge sa correspondante de compliments pour la Sœur Déposée, ne parle pas de la très honorée Mère. Elle n'aurait certainement pas manqué de le faire s'il n'y avait pas eu une lettre pour elle dans le même paquet. Nous sommes donc portés à croire que cette lettre date, comme la suivante, des premiers jours de janvier 1689.

ne me pouviez plus obliger ; aussi ne m'en oublierai-je devant le sacré Cœur de Notre Seigneur, lequel je supplie de vous rendre la charité.

La suscription porte : « *Pour la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE XCV
A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Paray)

V ✝ J

5 janvier 1689[403]

J'en suis contente, toute chère et bien-aimée Sœur, que nous nous écrivions, pourvu que ce ne soit que de l'amour et de la croix ; car je ne sais que vous dire autre chose, sinon qu'il nous faut tâcher de tout notre pouvoir de nous rendre des copies vivantes de notre Époux crucifié, en l'exprimant en nous par toutes nos actions. Ah ! ma chère amie, qu'il fait bon toujours souffrir, et mourir enfin sur la croix, accablée sous le poids de toute sorte de souffrances, de misères et de mépris, de délaissements et d'humiliations ! La croix est un baume précieux qui perd sa bonne odeur devant Dieu lorsqu'il est éventé ; c'est pourquoi il la faut cacher et porter en silence autant que nous pourrons. Ne perdons pas un moment de souffrir, puisqu'on ne peut aimer sans cela. Ah ! que la croix est bonne en tout temps et en tout lieu ! Embrassons-la donc amoureusement sans nous soucier de quel bois elle soit faite, ni de quel instrument elle soit fabriquée. Il nous doit suffire, puisque rien ne nous unit tant au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ que la croix, qui est le gage le plus précieux de son amour. Remerciez-le pour moi, ma chère amie, de ce qu'il m'en gratifie quelquefois ; mais demandez-lui en même temps pardon du mauvais usage que j'en fais, qui me fait toujours demeurer pauvre dans la possession de ce précieux trésor, sans lequel la vie me serait insupportable. Ce n'est pas qu'il faille demander la souffrance, car c'est le plus parfait de ne rien demander et ne rien refuser, mais s'abandonner au pur amour pour nous laisser crucifier et consommer selon son désir.

Je suis bien consolée de l'heureux progrès que ce divin amour fait en votre cher cœur, et je ne doute point que ce ne soit de lui que vous viennent tous ces saints mouvements, puisqu'ils donnent la paix à votre âme, la tenant dans le précieux anéantissement. Et qu'heureuses sont celles qui vivent toutes perdues et anéanties dans ce divin amour par un parfait oubli d'elles-mêmes ! L'amour à notre abjection est un souverain remède pour guérir les plaies que l'amour-propre fait en notre cœur. Le mien est tout languissant de ce maudit amour. Mais demandons à l'aimable Cœur de notre bon Maître qu'il le consomme dans le feu sacré qu'il est venu apporter en terre, afin qu'il brûle sans cesse les cœurs de bonne volonté. Enfin, chère amie, il le faut donc aimer quoiqu'il nous en puisse coûter ; mais le pur amour veut tout ou rien. N'ayons donc plus de réserve avec lui, abandonnons-lui tout ce que nous sommes, sans nous mettre en peine de l'avenir, non plus que de réfléchir sur nous-même ni sur notre incapacité. Il aura soin de pourvoir à tout, pourvu que nous le laissions faire. Que craignez-vous pour lui disputer ainsi le sacrifice entier de votre cœur ? Il est déjà à lui, mais il le veut posséder seul, c'est-à-dire vide de tout retour sur nous-même et libre, sans attache à quoi que ce soit, pour saint qu'il nous paraisse.

Du moment qu'il nous l'ôte, il faut demeurer contente et conforme à sa très sainte volonté, dans la nudité et pauvreté de plaisir, d'ami, de consolation, de talent et même de vertu ;

---

403 En tête de la lettre, Sœur de la Barge a écrit ces mots : «Je la reçus le lendemain des Rois 1689.

demeurant ainsi soumise, à l'oraison et ailleurs, en l'accomplissement de son bon plaisir ; nous réjouissant lorsqu'il se trouve en l'anéantissement de tout ce que nous sommes et de toutes nos satisfactions. Notre cœur est si petit qu'il ne peut contenir deux amours, et n'étant fait que pour le divin, il n'a point de repos lorsqu'on y fait quelque mélange.

Il faut, mon intime Sœur, vous aimer autant que je le fais pour m'entretenir si longtemps avec Votre Charité, puisqu'à toute autre je craindrais me rendre ennuyeuse. Mais votre bon cœur excusera tout, et ne se plaindra plus du silence de celle qui vous chérit tendrement en l'amour sacré.

Sr M. M.

d. l. V. S.-M.

D. S. B.

Il est vrai que ma chère Sœur Saumaise nous a envoyé les litanies dont vous nous parlez ; elles sont fort belles et je vous suis obligée du souvenir que vous avez eu de moi en votre retraite ; continuez-moi cette charité, car j'en ai un extrême besoin. La mienne s'est passée sur la croix ; vous y avez eu part à ce que j'ai eu le bonheur de souffrir.

Mille saluts, respects et amitiés à notre chère Sœur Déposée[404], que le Sacré Cœur rend toujours très chère au mien chétif, aussi bien que vous, chère amie, que je souhaite toute consommée dans les feux du pur amour.

La suscription porte : «*A ma très honorée Sœur de la Barge, à Moulins.*»

LETTRE XCVI [405]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

Janvier 1689.

Ma chère Mère.

Que nous sommes heureuses de la grâce que le Sacré Cœur nous fait de nous employer à le faire connaître et aimer ! Il me semble que je me devais abîmer de confusion et de reconnaissance, lorsque le jour de la fête du bien-aimé de notre cher Bien Aimé[406], je vins à me ressouvenir que ce fut à tel jour que j'eus le bonheur incomparable de me reposer sur le sein de ce divin Époux, dont je suis si indigne, avec ce bien-aimé disciple, et qu'il me donna son Cœur, sa croix et son amour : son Cœur pour être ma retraite, mon recours en tous mes besoins et mon ciel de repos parmi les orages et les tempêtes de cette mer où la croix doit être mon trône de gloire, où seulement je me

---

404 Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

405 L'édition de 1915 classait cette lettre sous le numéro XXIX, à l'année 1685. Mais Mgr Gauthey constata lui-même que c'était à tort et prit ses mesures pour que l'édition suivante la remît à sa vraie place, le *Ms.* 9 donnant clairement la date de 1689. Les éditions de 1867 et 1876 indiquaient janvier, sans doute à cause de la mention de la fête de Saint-Jean - 27 décembre - comme d'un événement récent.

406 Le 27 décembre 1673. (Cf. 4e Lettre au P. Croiset). Cette *première révélation du sacré Cœur de Jésus* à Marguerite-Marie rappelle celle de saint Jean à la grande bénédictine d'Helfta, quatre siècles plus tôt, à la même date. Dans le récit qu'elle en fait, au IVe livre de ses *révélations,* sainte Gertrude précise comment, ce jour-là, elle reposa avec saint Jean près du Seigneur. Elle écrit : *«tous deux étant ainsi penchés suavement sur le sein du Sauveur Jésus »... Et comme les très saintes pulsations qui faisaient battre sans cesse le Cœur divin lui causaient une jouissance indicible,* elle interrogea l'Apôtre : *«Et pourquoi donc, lui dit-elle, avez-vous gardé là-dessus un si profond silence ?.. - Ma mission, répondit-il, était que je manifeste à la jeune Eglise, par une seule parole, le Verbe incréé de Dieu le Père... Quant à la douce éloquence de ces pulsations. elle est réservée aux temps actuels. afin qu'en les écoutant, le monde. déjà vieilli et engourdi dans son amour pour Dieu, puisse retrouver sa ferveur...* » Nulle contradiction entre ces deux révélations du Cœur de Jésus, aux XIIIe et XVIIe siècles : l'amour du Seigneur s'étend d'âge en âge.

dois réjouir, puisqu'il n'y a rien de bon pour moi que Jésus, l'amour et la croix ; de plus, son saint amour pour me purifier, consommer et transformer en lui.

Mais, mon Dieu ! ma chère Mère, que j'ai mal répondu à de si grandes grâces, lesquelles me devaient sanctifier et cependant ne serviront peut-être qu'à me condamner. J'espère tout de la bonté de ce Cœur charitable.

Je mourrais contente si je pouvais obtenir que la messe de cet adorable Cœur soit autorisée du Saint-Siège, quoique toutefois je me contente du bon plaisir divin auquel je sacrifie tous mes désirs et contentements. Courage donc, ma chère Mère, ne désistez point pour toutes les difficultés qui s'y opposent, car j'espère que nous réussirons et Satan demeurera confus, et ce divin Cœur établira son règne et son empire malgré lui. Je me réjouis de l'ardent zèle que vous avez à le faire connaître et aimer. C'est là tout ce que je désire et ce qui peut me donner du plaisir en cette vie de misère où tout m'afflige et me tourmente, etc. D.S.B.

LETTRE XCVII [407]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

(Texte du Ms. 6.)

VIVE ✝ JÉSUS !

Fin de février 1689.

Que pourrai-je vous dire, ma chère Mère, sur les merveilleuses opérations de ce divin Amour de nos cœurs, qui ne me laisse point de termes pour m'en) exprimer, non plus que de la Joie qu'il me fait ressentir de ces heureux succès pour le faire connaître et aimer ; à quoi je ne peux douter qu'il ne vous ait saintement destinée, par l'ardent zèle qu'il vous donne pour vous y employer. Ah ! que de bonheur pour ceux qui y contribueront ! Ils s'attirent par là l'amitié et les bénédictions éternelles de ce même Cœur. Pour vous, vous attirez un puissant protecteur pour votre patrie. Il n'en fallait pas un moindre pour détourner le fiel de la juste colère de Dieu sur tant de crimes qui se commettent. Mais j'espère que ce divin Cœur s'y rendra une source inépuisable de miséricorde, ainsi qu'il me semble qu'il le promit à notre bon Père de la Colombière[408], le jour de sa mort, que je fus célébrer à notre chapelle[409], depuis les dix heures du matin jusqu'environ les quatre heures du soir, par un grand privilège de l'obéissance, étant comme accablée de souffrances qui ne m'ont pas cessé depuis environ cinq semaines, mais d'une manière que je croyais à tout moment y succomber, bien que j'en eusse été avertie par ce Cœur charitable, qui me semblait me faire cette demande : si je ne lui voulais pas bien tenir compagnie sur la croix dans ce

---

407 Si, dans l'édition de 1920, cette lettre XCVII est en deux colonnes, c'est afin de mettre simultanément sous les yeux du lecteur, d'une part le texte pur et simple du *Ms.* 6 - copié sur les originaux - et d'autre part le texte du *Ms.* 9, qui seul donne un passage d'une importance capitale. Nous croyons bien être dans le vrai en pensant que le *Ms.* 6 a supprimé volontairement ce passage, qui pouvait alors être trop compromettant.

408 *Mss.* 3, 8 et *D* 2 : «le jour de sa fête, je veux dire le jour de sa mort » (15 février.)

409 A la chapelle du Sacré Cœur, dont la dédicace avait eu lieu le 7 septembre1688.

temps où il est si délaissé, par l'empressement que chacun a à se divertir[410], et que, par les amertumes qu'il me ferait goûter, je pourrais en quelque façon adoucir celles que les pécheurs versent dans son Cœur sacré ; que je devais gémir sans cesse avec lui pour obtenir miséricorde, afin que les péchés n'arrivassent à leur comble, et que Dieu pardonnât aux pécheurs en faveur de l'amour qu'il porte à cet aimable Cœur, qui ne cesse de se consommer de celui qu'il a [1]pour les hommes, puisqu'il ne veut établir son règne nouveau parmi nous que pour nous départir plus abondamment ses grâces de sanctification et de salut. Mais non pas à ceux qui n'en profiteront pas et qui ne les rendraient pas victorieuses en eux-mêmes, parce que ceci nous est une portion qui nous est donnée de notre bon Père céleste pour dernier remède à nos maux, selon qu'il me l'a dit.

Poursuivez courageusement, ma chère Mère, ce que vous avez entrepris pour sa gloire dans l'établissement du règne de ce divin Cœur, lequel régnera malgré Satan et tous ceux qui s'y voudront opposer. C'est maintenant le temps d'opérer et souffrir en silence, comme il a fait pour notre amour. Vous devez croire qu'il aura mémoire et complaisance pendant toute l'éternité de ce que vous et ces cinq personnes ont fait pour lui, en sorte que vous direz un jour, que quand vous auriez souffert tous les tourments des martyrs vous vous trouveriez bien récompensée, et quand ce ne serait que ce grand nombre d'âmes que ce divin Cœur veut retirer, par ce moyen, de la perdition. Ce vous doit être une grande consolation d'avoir une union si étroite avec le bon Père de la Colombière, en sorte qu'il fait dans le ciel, par ses intercessions, ce qui s'opère là-bas en terre pour la gloire de ce sacré Cœur. Soutenez donc courageusement toutes les petites contradictions, puisque vous tenez sa place dans un emploi si relevé. Pour moi, la croix est mon partage, puisqu'il m'a fait entendre que ce sacré Cœur voulait établir son règne sur la destruction et anéantissement de moi-même. Aussi sait-il bien faire son œuvre, n'étant pas un moment sans souffrir, et souvent sa sainteté y met tant d'ouvriers, que si je n'étais aussi méchante que je la suis pour lui résister, la besogne serait bientôt faite.

Je vous avoue en confiance que si sa bonté ne m'envoyait le secours charitable des saintes âmes qui prient pour moi, je ne pourrais pas subsister. Il est si bon qu'il ne me laisse manquer de rien, ayant inspiré des saints religieux d'offrir le saint sacrifice de la messe à mon intention tous les vendredis, et cela à mon insu, si bien que j'aurai quatre messes par mois pendant ma vie, à moins qu'ils ne meurent avant moi. Il y en a que je n'ai point vus. Il m'ont écrit que jamais ils n'ont tant reçu de grâces que dans l'exercice de cette charité, et moi j'en reçois un secours extraordinaire. Le nom de celui qui a composé l'office, c'est le R. Père Gette.

Vous voyez la confiance avec laquelle je vous écris, sur l'assurance que vous me donnez[411] de brûler ce que je vous écris ; car, ma chère Mère, ma vie est si criminelle que c'est avec justice que je désire d'être ensevelie dans un éternel oubli et mépris des créatures, moi qui les ai trompées quoique sans le vouloir. Je ne m'oublie pas de notre union dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, lequel, si je ne me trompe, fait sentir des complaisances inconcevables à notre saint Fondateur de ce que sa dévotion s'établit dans notre Institut, parce qu'il veut s'en rendre le soutien et le défenseur, pourvu que nous n'y mettions point d'obstacle par nos infidélités. Que de bénédictions et de grâces il me semble qu'il s'est proposé de répandre sur ce cher Institut et en particulier sur les maisons qui lui procureront plus d'honneur et de gloire, pourvu que nous soyons fidèles d'ôter

---

410 La date de cette lettre coïncide avec le temps du carnaval.

411 A et B : « que tout ce que je vous dis ne sera vu que de vous, après quoi, je vous conjure de brûler nos lettres. Je ne sais le plus souvent ce que j'écris, et peut-être que je redis souvent la même chose, écrivant à plusieurs reprises faute de loisir ; et je ne peux lire qu'avec une extrême peine ce que j'ai écrit, pour la grande humiliation où cela me jette. De plus, je ne saurais rien prévoir de ce que j'ai à dire, mais il faut dire et écrire simplement ce qui me vient en pensée. Hélas ! si vous saviez combien ma vie est criminelle. » (Ce morceau ne se retrouve pas dans nos manuscrits.)

ce qu'il nous fera connaître lui empêcher la complaisance qu'il y veut prendre, en répandant la suave onction de son amour sur le général et le particulier des Communautés, etc.

D.S.B.

même LETTRE XCVII [412]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON

(Texte du Ms. 9.)

Ce Cœur charitable me fit cette demande : si je ne lui voulais pas tenir compagnie sur la croix, dans ce temps où il est délaissé de tout le monde, par l'empressement que chacun a de se divertir ; et que, par les amertumes qu'il me ferait goûter, je pourrais en quelque façon, adoucir celle que les pécheurs versent dans ce sacré Cœur, et que je devais gémir sans cesse avec lui, afin que les péchés n'arrivassent à leur comble et que Dieu, par sa miséricorde, pardonnât aux pécheurs, en faveur de l'amour qu'il porte à ce sacré Cœur, qui ne cesse de se consommer de celui qu'il a pour nous. Il ne veut établir ce nouveau règne parmi nous que pour nous départir ses grandes miséricordes et ses précieuses grâces de sanctification et de salut ; mais pas à ceux qui n'en profiteront pas et ne les rendront pas victorieuses en eux-mêmes, parce que ceci est comme une précieuse portion[413] qui nous est donnée de notre bon Père céleste, pour dernier remède à nos maux.

Et il me semble que notre saint Fondateur, ce vrai ami du Cœur de Dieu, a été le principal moteur de ce don salutaire pour l'obtenir en faveur de notre cher Institut, parce que Satan voulait vomir sa rage à en détruire l'esprit, et par ce moyen le renverser ; mais j'espère qu'il n'en viendra pas à bout, si nous voulons, selon les intentions de notre saint Père, nous servir des moyens qu'il nous présente pour nous remettre dans la première vigueur de l'esprit de notre sainte vocation, vivant selon les maximes du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Que de bénédictions et de grâces il me semble qu'il s'est proposé de répandre sur ce cher Institut, et en particulier dans les maisons qui lui procureront plus d'honneur et de gloire, pourvu que nous soyons fidèles d'ôter ce qu'il nous fera connaître lui empêcher la complaisance qu'il y veut prendre, en répandant la suave onction de son amour sur le général et le particulier de ces Communautés. Il veut retirer beaucoup d'âmes de la perdition éternelle, car ce divin Cœur est comme une forteresse et un asile assuré à tous les pauvres pécheurs qui s'y voudront réfugier pour éviter la divine justice dans son juste courroux, qui, comme un torrent impétueux, inondait les pécheurs avec leurs péchés qui se commettent, qui irritent la divine colère.

Une chose qui me console fort, c'est que j'espère qu'en échange des amertumes que ce divin Cœur a souffertes dans les palais des grands [414]pendant les ignominies de sa Passion, cette dévotion l'y fera recevoir avec magnificence, avec le temps. Et quand je lui présente mes petites requêtes sur toutes ces choses qui semblaient difficiles à obtenir, il me semblait entendre ces paroles : - «Crois-tu que je le puisse faire ? Si tu le crois, tu verras la puissance de mon Cœur, dans la magnificence de mon amour. » A mesure que je vois ces heureux «Crois-tu que je le puisse

---

412 Dans l'édition papier de 1920, cette lettre XCVII est présentée en deux colonnes, mettant en évidence le texte du *Ms.* 9, qui seul donne le passage copié ici, passage d'une importance capitale. Nous croyons bien être dans le vrai en pensant que le *Ms.* 6 a supprimé volontairement celui-ci, qui pouvait être bien compromettant en cette fin de 17ème siècle sous le règne de Louis XIV.

413 Tous nos manuscrits disent *portion.* Les éditions de 1867 et 1876 mettaient *potion. (Portion* était alors une déformation populaire du mot *potion).*

414 (Cf. lettres C, CVII, et CXXXII – 3e lettre au P. Croiset.)

faire ? Si tu le crois, tu verras la puissance de mon Cœur progrès : « Ne t'ai-je pas bien dit que, si tu pouvais croire, tu verrais l'effet de tes désirs s'accomplir ?» Je n'y sers que d'obstacle ; je souhaiterais être hors de cette vie, quoique je ne cesse d'appliquer à ce seul intérêt de la gloire de ce sacré Cœur tout le bien que je peux faire ou que l'on fait pour moi. Il me donne des mouvements de reconnaissance tels de ce qu'il se manifeste ainsi, que je me voudrais fondre d'action de grâces. C'est un abîme de bien où il nous faut perdre, pour ne plus rien goûter des choses de la terre.

D. S. B.

(la lettre finit identique au dernier paragraphe de la version précédente)

LETTRE XCVIII
A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

Vers le mois de mars 1689 [415]

Qu'à jamais soient rendus l'amour, la gloire et la louange au Cœur tout amour, tout aimant et tout aimable de notre adorable sauveur, de tout le bien qu'il produira et opérera dans les âmes par l'établissement du règne de son pur amour dans les cœurs de bonne volonté, dont je crois le vôtre être de ce nombre, ma toute chère et intime Sœur, par les bons désirs où je le vois de le suivre courageusement par la voie qu'il vous a tracée. J'en ai ressenti de la consolation en lisant la vôtre, qui me confirme de plus en plus dans les sentiments qu'il me semble que ce divin Cœur m'a toujours donnés à votre égard, et que je vous ai tant de fois réitérés, que je crains de vous en ennuyer. Mais pardonnez-moi, chère amie, je ne peux vous dire autre chose sinon que l'anéantissement de vous-même vous élèvera à l'union de votre souverain Bien. En vous oubliant de vous-même, vous le posséderez, et en vous abandonnant à lui, il vous possédera.

Allez donc, pleine de foi et d'une amoureuse confiance, vous livrer à la merci de sa Providence, pour lui être un fonds qu'il puisse cultiver à son gré, et sans résistance de votre part demeurant dans une humble et paisible adhérence à son bon plaisir, toute cachée dans les sacrées ténèbres de l'amour à votre abjection - car je ne peux m'empêcher de croire toujours plus fortement que c'est là où il vous veut et où il vous regarde avec complaisance, surtout lorsque ces précieuses humiliations donnent de l'amertume à votre pauvre cœur. Mais, bon courage ! les médecines les plus propres à la santé sont souvent les plus amères au goût. Enfin, Dieu voulant tout posséder notre cœur ne lui fera plus goûter que de l'amer dans les créatures et toutes les choses d'ici-bas, afin qu'en retirant toutes ses affections, il demeure tout abîmé dans lui par l'unité

---

415 L'autographe de cette lettre n'est pas daté par la Servante de Dieu ; mais il porte une date écrite postérieurement par une autre main. Il y avait d'abord : «un peu *après* Pasque 90» ; puis on a barré *après* pour mettre : *«avant* Pasque ». Cela seul montre déjà le peu de valeur de l'indication. Il fallait avoir bien mal lu la lettre pour mettre : « un peu après Pâques », alors qu'elle suggère des pratiques de dévotion «pour tout ce saint temps de carême ». La note : « Un peu avant Pâques » n'est guère plus satisfaisante. C'est : *au commencement du carême* qu'il aurait fallu écrire.

D'autre part, nous prouverons dans la note de la lettre suivante, qui est de la même époque, que les deux lettres sont de l'année 1689. Or, Pâques tombait, en cette année, le 1 0 avril. La présente lettre à Sœur de la Barge est donc de la fin de février ou du commencement de mars 1689, c'est-à-dire selon l'indication très exacte des éditions de 1867 et 1876, «vers le mois de mars 1689 ».

de l'amour à son abjection. Et l'amertume que vous y ressentez me réjouit, parce qu'elle vous sera la matière d'une plus grande victoire.

Et, dans le désir de satisfaire au vôtre d'avoir quelque pratique, j'ai voyagé dans notre chapelle du Sacré Cœur[416] pour vous ; mais mes péchés me rendent indigne d'entendre sa voix, et je n'ai eu autre pensée sinon qu'il chérit tendrement votre chère âme, et qu'il prendra plaisir que tous les jours de ce saint temps de carême vous lui rendiez trois visites, soit devant son image, ou devant le très auguste Sacrement. La première, pour lui demander que ce divin Cœur soit un canal par lequel le Père éternel découle continuellement ses miséricordes sur les cœurs endurcis des pécheurs, pour les attirer à son amour et connaissance. La seconde visite sera pour le prier d'établir son règne de charité et d'amour dans notre Institut. Et la troisième, pour vous offrir à lui comme une victime d'holocauste, pour être consommée sur la croix de votre abjection par les ardeurs de son pur amour ; et vous pourrez faire tout cela en esprit. Et afin que sa bonté accomplisse en vous ce qu'il désire par là, et vous fasse les grâces qu'il prétend, je me suis sentie pressée en venant du pèlerinage que j'ai fait pour vous, de vous donner et remettre à votre disposition une des messes qu'il a inspiré de saints religieux de nous dire tous les vendredis, selon mon intention. C'est pour vous à la prendre, le premier vendredi après avoir reçu celle-ci.

Au reste, je vous remercie, chère amie, des deux chers livres que j'ai envoyés à mon frère le prêtre, aussitôt les avoir reçus : car il m'en demandait avec tant de presse que j'avais été obligée de lui envoyer celui que j'avais réservé pour moi, après l'avoir copié. J'ai bien connu que votre chère Mère[417] n'a pas reçu celle que je m'étais donné l'honneur de lui écrire. Cela m'a un peu fâchée, et si je n'avais craint de lui être importune, je l'aurais réitérée ; mais je vous conjure de suppléer à ce défaut, en l'assurant que je conserverai toujours pour Sa Charité tous les sentiments d'estime, de respect et d'amitié que le sacré Cœur de notre divin Maître m'a donnés pour elle et pour votre très chère Sœur Déposée[418]. Présentez-leur, s'il vous plaît, mes très humbles obéissances, et mille remerciements à la très honorée Mère, des petits livrets.

La suscription porte : «*Pour la très honorée Sœur de la Barge.* »

LETTRE XCIX
A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE
VIVE ✝ JÉSUS !

---

416 La chapelle du Sacré Cœur étant au fond de l'enclos, c'était un petit *voyage* pour la Sainte, toujours plus ou moins souffrante

417 La M. Marie-Félice Dubuysson.

418 Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

Je profite avec plaisir de cette occasion sûre pour vous assurer de ma parfaite estime et pour vous dire que j'ai reçu la vôtre ; mais vous ne m'y marquez point si vous avez reçu trois petits livres du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ que je vous envoyais [420], Je crains qu'ils ne soient perdus. En voilà un de ceux qu'on imprime nouvellement à Dijon, que je vous offre. Vous y trouverez la messe du Sacré Cœur ; mais il n'y a encore que le diocèse de Langres qui ait la permission du Saint-Siège apostolique d'en dire la sainte messe, le vendredi d'après l'octave du très saint Sacrement.

Vous vous plaignez, mon cher frère, de ce que je ne vous marque rien au sujet du bon monsieur Desholmes [421]. Hélas ! que vous en pourrais-je dire, sinon qu'il faut l'exhorter à la patience dans son mal, puisque ce n'est pas la volonté de Dieu de l'en délivrer pour le présent ; mais il faut qu'il tâche d'en faire un bon usage, puisque je pense que Notre Seigneur ne le tient en cet état affligeant que pour la sanctification de son âme. Ainsi, il faut se soumettre à la volonté de Dieu et baiser la main qui nous frappe, en pensant qu'il vaut beaucoup mieux souffrir en cette vie qu'en l'autre, puisque un moment de souffrance bien prise pour l'amour de Dieu vaut le prix d'une éternité bienheureuse, comme vous le savez. Enfin, mon cher frère, la vie ne nous est donnée que pour souffrir et l'éternité pour jouir, etc.

LETTRE C
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

---

419 Cette lettre est sans date dans le *Ms.* 8. Les éditions de 1867 et de 1876 lui assignaient pour date : «Vers le mois de mars 1689.» Nous sommes en mesure de justifier cette indication. Et comme il paraît bien que la précédente lettre à Sœur de la Barge est de la même époque, puisqu'il est question dans l'une et dans l'autre des mêmes petits livres de la dévotion au Sacré Cœur que la Sainte avait reçus de Moulins et envoyés immédiatement à son frère, il en résulte qu'en prouvant que la lettre à M.le curé Alacoque est de 1689, nous ferons la même preuve pour la lettre à Sœur de la Barge.

La Sainte envoie à son frère, avec les livrets de Moulins, un des petits livres «qu'on imprime nouvellement à Dijon ». Or, on a découvert plus tard à la Visitation de Nevers ce précieux livret de Dijon si longtemps introuvable. Il porte, comme date de la permission «d'imprimer et de débiter», le 26 février 1689. Il ne comptait que 44 pages : le tirage ne dut pas être important et la Sainte a pu en avoir des exemplaires dans le courant de mars. Ajoutons que si la lettre à M. le curé Alacoque eût été écrite aux environs de Pâques 1690, la Servante de Dieu n'aurait pas manqué de parler à son frère de leur commune belle-sœur, Mme Alacoque, du Bois-Sainte-Marie, alors gravement malade. De plus, elle aurait envoyé de préférence à son frère le petit livre de Lyon, publié par le P. Croiset depuis le mois de juin 1689. Dans tous les cas, elle n'aurait pas qualifié le livret de Dijon : «un des petits livres qu'on imprime nouvellement».

420 Les petits livres de Moulins, comme on l'a vu dans la lettre précédente.

421 Les registres du Bois-Sainte-Marie mentionnent souvent le nom de Desholmes à cette époque. On y trouve, à la date du 18 avril 1662, « Maître Claude Desholmes, fils de feu maître Claude Desholmes, vivant notaire royal et procureur fiscal de la châtellenie du Bois-Sainte-Marie et damoiselle Étiennette Mazuyer ».

Le 29 septembre 1686, il est parrain, et Étiennette Mazuyer - nièce et filleule de la précédente - marraine d'Etiennette de la Métherie, fille de Barthélemy de la Métherie et d'Anne Mazuyer.

Anne et Étiennette Mazuyer étaient les deux sœurs, cousines germaines de Claude Desholmes.

Le 24 novembre 1689, il signe encore au baptême de Jean de la Métherie.

Le 29 mai 1693, c'est-à-dire quatre ans après la date de la lettre ci-dessus, il est encore parrain avec Étiennette Mazuyer, sa cousine, que Chrysostome Alacoque, frère de la Sainte, devait épouser en secondes noces, moins d'un an plus tard, le 31 janvier 1694.

On ne trouve pas l'acte de sa sépulture ; mais, le 21 janvier 1700, Marguerite Bertrand, qui est marraine de Marguerite Alacoque, 6e. enfant du second mariage de Chrysostome - Barthélemy de la Métherie étant parrain - est qualifiée de «veuve de feu M. Claude Desholmes ».

Nous croyons que c'est de lui que parle ici la Sainte, à cause des relations de ses frères avec lui, relations qui devaient bientôt se resserrer par une alliance. Nous avons tenu aussi à donner ces détails parce que M. Claude Desholmes comme on l'a vu, était cousin par alliance de M. Bathélemy de la Métherie, un aïeul de Son Eminence le cardinal Perraud par la ligne maternelle.

Après la fête du sacré Cœur
juin 1689[422].

Enfin, ma chère Mère, ne sommes-nous pas encore toutes consommées des ardeurs de ce divin Cœur de notre adorable Sauveur, après tant de grâces reçues qui sont comme autant de flammes ardentes de son pur amour, qui nous doivent brûler sans cesse du désir d'une parfaite reconnaissance et fidèle correspondance à ses desseins. Il régnera cet aimable Cœur, malgré Satan. Ce mot me transporte de joie et fait toute ma consolation. Mais de vous pouvoir exprimer les grandes grâces et bénédictions que cela attire sur notre Institut, et en particulier sur les maisons qui lui procureront le plus d'honneur et de gloire, c'est ce que je ne peux dire[423]. Voici la manière dont il me l'a fait connaître.

Il m'a fait voir cette dévotion de son Cœur adorable comme un bel arbre, qu'il avait destiné de toute éternité pour prendre son germe et ses racines au milieu de notre Institut, pour étendre ensuite ses branches dans les maisons qui le composent, afin que chacune en puisse cueillir les fruits à son gré et selon son goût, quoique avec inégale abondance qui sera mesurée au travail, de même que le profit, à la bonne disposition de celles qui se nourriront de ces fruits de vie et de salut éternel, qui nous doivent renouveler dans l'esprit primitif de notre sainte vocation. Il me semble que jamais la gloire accidentelle de notre saint Père et fondateur ne s'est tant augmentée comme elle fait par ce moyen. Mais il veut, ce divin Cœur, que les Filles de la Visitation distribuent les fruits de cet arbre sacré avec abondance à tous ceux qui désireront en manger, sans craindre qu'il leur manque, parce qu'il prétend, comme il l'a fait entendre à son indigne esclave, de redonner la vie à plusieurs par ce moyen, en les retirant du chemin de perdition, en ruinant l'empire de Satan dans les âmes, pour y établir celui de son amour, qui n'en laissera périr aucune de toutes celles qui lui seront consacrées pour lui rendre tous leurs hommages et amour d'une sincère et franche volonté[424], et lui en procurer selon l'étendue de leur pouvoir.

Mais il ne veut pas s'en arrêter là : il a encore de plus grands desseins qui ne peuvent être exécutés que par sa toute puissance, qui peut tout ce qu'elle veut.

Il désire donc, ce me semble, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion, et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds. Et voici les paroles que j'entendis au sujet de notre roi : «Fais savoir au fils aîné de mon sacré Cœur, que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance [425], de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable, qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre. Il veut régner dans son palais, être peint dans ses étendards et gravé dans ses armes[426], pour les rendre

---

422 Le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement était en cette année-là, le 17 juin.

423 *Mss.* 3, 8, 9 et *D* 2 : « c'est ce que je ne peux dire en la manière qu'il me l'a fait comprendre».

424 Le fragment qui suit jusqu'à : « notre bon Père de la Colombière» ne se trouve ni dans le *Ms.* 6 ni dans la *Traduction italienne.* Nous le laissons subsister dans le texte, parce qu'il est donné uniformément par les manuscrits 3. 8. 9 et *D* 2 : il est fort important et l'on comprend qu'on ait pu avoir des raisons de ne pas le produire d'abord. Nous sommes portés à croire qu'on l'a supprimé à dessein dans le *Ms.* 6, transcrit sur les originaux, et dans la copie authentique sur laquelle a été faite la *Traduction italienne.*

425 Cf. « Vie de la Vénérable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, du Carmel de Beaune », par le P. Amelote, de l'Oratoire (1619-1648). Elle connut, par révélation, que Dieu donnerait un Dauphin (Louis XIV) à la France. Il est vraisemblable que Marguerite-Marie connut Marguerite de Beaune, par le livre du P. Amelote.

426 C'est-à-dire *dans les armoiries* de l'écusson royal. Faute d'une lecture attentive et raisonnée, on a imprimé parfois «gravé *sur* ses armes», et pensé à des armes de guerre, ce qui est inadmissible ! Jamais N.S. n'a pu demander que l'image de son Cœur, symbole de son amour, fût gravée sur les engins de destruction. Jamais ça n'a effleuré la pensée de sainte Marguerite-Marie.

victorieuses de tous ses ennemis, en abattant à ses pieds ces têtes orgueilleuses et superbes, pour le rendre triomphant de tous les ennemis de la sainte Église. »

Vous aurez sujet, ma bonne Mère, de rire de ma simplicité à vous dire tout cela, mais je suis le mouvement qui m'en est donné au même instant [427].

Notre bon Père de la Colombière a obtenu que la très sainte Compagnie de Jésus sera gratifiée, après notre cher Institut, de toutes les grâces et privilèges particuliers de cette dévotion du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ ; leur promettant qu'il répandra abondamment, et avec profusion, ses bénédictions sur les travaux du saint exercice de charité envers les âmes, auxquels ils s'occupent. Ce divin Cœur désire ardemment d'être connu, aimé, honoré particulièrement de ces bons Pères auxquels il promet, si je ne me trompe, de répandre tellement l'onction de son amour sur leurs paroles avec des grâces fortes et puissantes, qu'elles seront comme un glaive à deux tranchants, qui pénétreront les cœurs les plus endurcis des plus obstinés pécheurs, pour en faire sortir la source d'une véritable pénitence qui purifie et sanctifie les âmes. Mais il faut que pour cela ils tâchent de puiser toutes leurs lumières dans la source[428] du Sacré Cœur. J'aurais bien des choses à vous dire là-dessus, car il y a dans cette sainte Compagnie[429] de grands amis de Dieu.

Ah ! que de grâces de sanctification ce divin Cœur a répandues[430] à ce jour de sa fête, et avec quelle ardeur réitère-t-il toutes les promesses qu'il a faites en leur faveur de ne les point laisser périr[431] !

Et pour monsieur votre Confesseur [432], je le crois être au nombre de ses plus chers amis, d'autant que, lorsque je lui demandai, à ce divin Cœur, la grâce de cette sainte union et association dont Votre Charité nous avait parlé, je reçus cette réponse en sa faveur, allant à la sainte communion : «Assure-le que mon pur amour vous unit en moi pour toujours. » - Et il me semblait voir beaucoup de grâces qu'il lui avait destinées.

Je vous avoue que je me sens incapable de m'exprimer sur ce qu'il m'a fait connaître au sujet des grâces et de la profusion de biens qu'il désire répandre sur notre Institut, qu'il veut rendre l'objet de ses complaisances. Mais, hélas ! n'y aurait-il point quelque Communauté qui n'aurait que de la froideur pour lui, et où il a peine d'entrer dans les cœurs ? C'est dont il se plaint. Il a encore plus de sujet de le faire de moi et de toutes mes ingratitudes envers une si grande bonté, qui me donne continuellement tant de grâces qu'elles m'ôtent le pouvoir de les exprimer, me contentant de les posséder dans cet abîme impénétrable dont elles sortent, vous conjurant de l'en bénir pour moi !

---

427 A et B : «Vous m'en direz votre pensée, mais je vous demande toujours le secret pour tout ce que je vous dis.»

428 *Mss.* 3, 8. 9 et *D* 2 : « dans la source inépuisable de toute la science et charité des saints».

429 *Mss.* 3, 8. 9 et *D* 2 : « de grands amis et favoris de ce Sacré Cœur de notre divin Maître ».

430 *Mss.* 3 *et* D 2 : « sur ses dévots»

431 *Mss.* 3 *et* D 2 : « Mais que vous êtes heureuse, de ce qu'il vous a rendue si utile à sa gloire et à l'avancement de son règne ! Il vous aime mieux dans cette occupation que dans celle d'un gouvernement d'une Communauté. Continuez donc ce saint exercice malgré tous les obstacles et contradictions qui s'y opposeront. Je ne peux m'empêcher de croire que votre nom est bien avant gravé dans cet aimable Cœur. Il prend ses délices dans votre sainte Communauté.»

432 M. Charollais.

LETTRE CI

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Paray.)

V ✝ J

Juin 1689 [434]

Oui, ma toute chère et bien-aimée Sœur, je vous ai répondu, et fort amplement, à celle dont vous me parlez. Mais vous n'êtes pas la seule qui vous plaignez de la perte de nos lettres, et je vois bien que c'est donc le mieux de n'en plus écrire, puisque je pense que le Seigneur n'en permet la perte que parce qu'elles ne lui agréent peut-être pas à cause de mes péchés. Et je vous avoue que ce n'est pas aussi sans répugnance que j'écris, me voyant si éloignée de ce que je dis. Ce n'est pas que votre âme ne soit rendue, par le sacré Cœur de notre adorable Sauveur, de plus en plus chère à la mienne ; mais je ne vous peux répéter ici ce que je vous marquai dans la précédente, mais seulement un mot sur ce que vous me marquez au sujet de l'amour de votre abjection. C'est ce qu'il me semble avoir déjà dit, de recevoir et souffrir en silence toutes les occasions que notre divin Maître vous en fournira, sans jamais dire ; C'est assez, - quelque répugnance que la nature y puisse ressentir. - Voilà tout. Une seule chose nous est nécessaire, qui est le pur amour divin dans celui de notre abjection, nous abandonnant à l'amoureuse providence du sacré et aimable Cœur de Jésus, pour nous laisser conduire et gouverner à son gré. Il prendra bien soin de fournir ce qui est nécessaire à notre sanctification, pourvu que nous nous appliquions à le bien recevoir selon ses desseins ; cela suffit.

L'amour donc à notre chère abjection dans celui de NotreSeigneur Jésus-Christ nous suffit, même pour honorer les mystères de sa sainte Mort et Passion, qu'il désire que nous honorions ; gardant ce sacré silence comme lui dans toutes les occasions d'humiliation et de souffrance, car je vous avoue que rien ne me charme tant que celui qu'il a gardé si exactement dans tout le cours de sa Passion, n'ouvrant la bouche, à son imitation, que pour prier pour ceux qui nous affligent.

Vous me demandez lequel des mystères de sa sainte Passion j'affectionne le plus. Je vous dirai simplement, qu'après ce que je viens de vous dire, que c'est le Crucifiement, et de me tenir avec la très Sainte Vierge au pied de la Croix, ou sous le pied de la Croix, pour m'y attacher et unir à tout ce qu'il a fait pour nous. Mais enfin, chère amie, il nous faut maintenant toujours nicher dans son adorable Cœur, et n'en point sortir qu' il arrive ; c'est notre fort assuré et notre asile. Il ne nous abandonnera pas, comme je l'espère et l'en supplie de tout mon cœur. Mais que nous lui sommes redevables, à ce tout aimable Cœur de Jésus, de nous conduire par une voie si sûre comme est celle des humiliations dans l'amour à notre abjection ! Ne cherchons et ne désirons rien

---

[433] A et B portaient le *post-scriptum* suivant, que nous n'avons retrouvé nulle part :

« P.-S. Quelques personnes dévotes, ayant fait ériger une chapelle à l'honneur du Sacré Cœur et fait faire un beau tableau comme le nôtre, ont fondé une messe à perpétuité tous les vendredis de l'année. Elles souhaiteraient d'avoir une ou deux douzaines d'images. Si vous avez la bonté de nous les envoyer, en nous marquant ce qu'elles coûtent, nous vous enverrons l'argent à la première occasion.

« Au reste, ma chère Mère, nous sommes charmées de la vie de cette sainte religieuse. Dieu nous fasse la grâce d'imiter ses vertus, afin que je me rende digne d'être toute à vous dans l'amour de Celui qui a consommé une si belle vie. » (Il s'agit ici de la vie de la Mère Anne-Séraphine Boulier, que venait de publier la Mère Marie-Dorothée Desbarres.)

[434] Sur l'autographe, une main étrangère a écrit : « Après Pasques 89, environ Juin. »

autre, puisque rien n'est plus propre à notre sanctification. C'est dans l'amour de ce sacré Cœur que je suis toute à vous.

Sr M.-M.
d.l. V.S.M.
D.S.B.

Mille respectueux saluts à votre très honorée Mère et à votre chère Sœur la Déposée [435].

La suscription porte : «*Pour ma très chère Sœur de la Barge, religieuse en notre monastère de Moulins.*»

***LETTRE CII

A SON FRÈRE LE MAIRE

(L'autographe est au second monastère de la Visitation de Marseille)

VIVE ✝ JÉSUS

Fin juin 1689 [436]

Je voudrais, mon très aimé frère, que le temps me permît de vous exprimer mes sentiments ; vous verriez que le sacré Cœur de Jésus-Christ ne vous donne ces saints mouvements que par l'ardent amour qu'il vous porte, qui le fait désirer de posséder votre cœur sans mélange ni partage. Faites en sorte que cela soit autant que votre engagement vous le peut permettre et il ne vous demande pas davantage. Mais il prétend vous faire mériter dans votre impuissance à l'exécution de tous ces bons désirs, de même que si vous les mettiez tous en effet. Oh ! qu'il vous aime, mon cher frère, ce divin Cœur, et qu'il est bien éloigné de ce que vous dites, puisqu'il me semble vouloir que je vous en assure et que vous ne devez manquer de confiance en sa bonté que lorsque vous aurez épuisé ses miséricordes, dont il vous environne de toute part. Que devez-vous donc craindre, sinon de perdre cette confiance en lui, qui le force et l'attaque jusque dans le trône de sa toute-puissance, afin qu'elle s'incline à secourir notre faiblesse.

Vous ne sauriez croire la consolation que vous me donnez, d'avoir si bien célébré la fête de cet adorable Cœur. C'est une merveille comme l'on s'y porte partout à la célébrer. Les Révérends Pères Jésuites eurent le saint Sacrement exposé avec le sermon. Nous fîmes aussi de tout notre mieux selon notre petit pouvoir. Et en vérité, mon cher frère, il me semblait que le jour de cette fête est un jour de salut et de bénédiction éternelle à tous ceux qui l'honorent d'un cœur humble et sincère. Aimons-le donc, ce divin Cœur, et tâchons de nous conformer en tout à lui !

Pour des livres, ils ont si grande presse que je ne sais si nous en pourrons avoir ; nous ferons tout ce que nous pourrons pour contenter votre dévotion, tant en livres qu'en images, qui, je crois,

---

435 La M. Marie-Félice Dubuysson et Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

436 Cette lettre est sans date, mais diverses circonstances nous permettent de la fixer approximativement. Il est évident qu'elle est antérieure à la maladie de Mme Alacoque, qui mourut à la fin de septembre 1690, après plus d'un an de maladie. Il faut donc la rapporter à l'année 1689, entre la fête du Sacré Cœur qui tomba cette année-là le 17 juin, et la fête de la Visitation, 2 juillet. C'est pourquoi nous avons donné la date : fin juin 1689.

coûtent six sols la douzaine et je pense les livres un sol marqué [437] et ceux où est l'office [438] trois sols. Vous me manderez desquels c'est. Pour des bouquets, j'ai bien du déplaisir que l'on ne vous puisse satisfaire là-dessus ; mais nos Sœurs s'occupent tellement à orner notre chapelle du Sacré Cœur que nous sommes contraintes d'en refuser à plusieurs personnes, car cela fait qu'on n'en veut plus vendre.

Oui, mon cher frère, il y aura indulgence plénière aux églises des religieuses de Sainte-Marie le jour de la Visitation de la Sainte Vierge, pour tous ceux qui s'y confesseront et communieront.

Pour la fille dont vous nous parlez, nous la prendrons par charité et sur ce que vous nous en dites, mon frère et vous ; et pour cela, on en refuse une autre, qui aura pour le moins plus d'une fois autant ; mais ayant représenté l'état où est cette famille, a fait qu'on s'y est résolu, pourvu qu'elle donne ses habits de religion, une croix d'argent de neuf ou dix francs et une fourchette et une cuillère d'argent et un trousseau de linge qui soit raisonnable. Mais, au nom de Dieu, dites-lui bien qu'elle se détermine à bien faire, afin que vous n'ayez pas le déplaisir de la voir sortir. Vous l'amènerez tout le plus tôt qu'il se pourra, afin qu'on ne se pourvoie pas ailleurs.

Mille saluts et amitiés à ma très aimée sœur, que j'embrasse et aime tendrement dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je ne l'oublie pas en sa présence et ce m'est une grande joie du désir que le sacré Cœur lui donne pour l'ornement de sa chapelle. Je la conjure de ne s'y pas épargner et d'en être elle-même, avec mes chères nièces, les sacristaines pour toujours et qu'elle s'estime bien heureuse dans cette peine parce qu'elle lui sera récompensée au centuple. Je la supplie d'agréer un petit livre de la Sainte Vierge que l'on nous a envoyé de Lyon et pour vous, mon très aimé frère, vous me ferez un grand plaisir [439]..., enchâsser... [440] de ce Vénér...[441] car vous lui avez de très grandes obligations pour les grâces que vous recevez par son intercession. Mais il n'est pas de cette dévotion comme de celle du Sacré Cœur qu'il faut être publique, mais l'autre secrète, n'étant pas encore approuvée de la sainte Église. Si vous souhaitez d'avoir ses litanies nous vous les enverrons ; mais il ne les faut pas communiquer. Ah ! mon cher frère, que rendrons-nous au Seigneur pour les grands biens qu'il nous fait, car il ne tiendra pas à lui que vous ne soyez un saint et que notre famille ne soit sainte, mais j'ose dire qu'il le veut et que, de notre part, il ne faut rien épargner pour seconder ses desseins ; c'est pour cela qu'il nous manifeste la dévotion de son sacré Cœur, qui contient des trésors incompréhensibles, qu'il veut être répandus dans tous les cœurs de bonne volonté, car c'est un dernier effort [442] de l'amour du Seigneur envers les pécheurs pour les attirer à pénitence et leur donner abondamment ses grâces efficaces et sanctifiantes pour opérer leur salut, dont plusieurs, par ce moyen, seront retirés de l'abîme de perdition, mais malheur à ceux qui n'en voudront profiter ! Demandons-lui bien que son règne s'établisse dedans tous les cœurs. Contribuons-y de tout notre pouvoir ; n'épargnons pour cela ni les biens ni la vie. Enfin je ne saurais finir avec vous, quoique je vous puis dire confidemment que l'on m'accable d'écriture et si [443] je ne fais de réponse que le moins que je peux, il me semble être

---

437 «Sou marqué, ancienne pièce de cuivre valant quinze deniers.» (Littré, Dict.).

438 L'Office du Sacré Cœur, dû au P. Gette, et la Messe du *Livret de Dijon.*

439 lacune de deux mots, probablement : *de faire*

440 Autre lacune d'un ou deux mots.

441 La 3e page de l'autographe finit par ce mot : Vénér. et la 4e commence par : car vous lui avez... Sans doute la Sainte parlait du Vén. P. La Colombière.

442 (Cf. Lettre du 15 septembre 1689, 3e au P. Croiset.)

443 Dans l'ancien français, *si* a souvent le sens de pourtant.

inutile de vous dire que je prie pour vous, puisque ce divin Cœur nous a unis en lui par son saint amour, dans lequel je suis toute à vous.

sr M.-M.
d.l.V.S.-M.
D.S.B.

LETTRE CIII [444]

BILLET QUE LA SAINTE ADRESSE A UNE PERSONNE INCONNUE, ET QUI SEMBLE A VOIR ÉTÉ JOINT A LA LETTRE QUI LE SUIT.

VIVE ✝ JÉSUS

Si vous vous souvenez qu'un prophète fut instruit par une ânesse, vous ne ferez pas de difficulté de croire que Dieu se serve de la plus chétive et misérable de toutes les pécheresses pour vous dire de ne plus différer à lui faire le sacrifice qu'il vous demande dès le moment de votre élévation. Si vous ne le faites, à l'heure de la mort vous en sentirez un cuisant repentir, mais inutile. Ne vous informez pas qui vous dit ces paroles ; mais recevez-les comme Dieu vous l'inspirera. D.S.B.

LETTRE CIV [445]
A LA MÉRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS

12 août 1689.

J'ai fait ce que votre Charité souhaitait de moi, ma très chère Mère, au sujet de la personne dont vous me parlez ; mais je pense que* la dureté de son cœur envers cette autre rendra tellement insensible le sacré Cœur de Notre-Seigneur à son égard, que non seulement il lui refusera les grâces qu'il avait dessein de lui donner pour l'unir à lui en la perfectionnant ; mais de plus il retirera même celles qui sont les plus propres à son salut éternel, en l'abandonnant à elle-même. Pour empêcher ce mal, il faut qu'elle se fasse toute la violence dont elle est capable pour se réunir avec cette autre, laquelle doit aussi s'en faire, de son côté, pour contribuer de tout son pouvoir à cette réunion tant nécessaire à la sanctification de l'une et de l'autre. Il faut pour cela qu'elles fassent effort toutes les deux et le divin Cœur leur donnera alors par sa grâce tout le

---

444 Dans la *Traduction italienne,* ce fragment forme la seconde partie de la lettre 21e de la 1re série.

445 De cette lettre, nous n'avons dans nos Mss. que le fragment du début, compris entre deux*. Il est donné par les *Mss.* 6, 3, 8. *D* 2 et la *Trad. ital.* Nous reproduisons le reste d'après les éditions de 1867 et 1876 qui le tenaient sans doute du manuscrit perdu de Dijon.

secours nécessaire ; mais elles n'obtiendront rien sans peine* [446]. Voilà tout ce que je vous peux dire sur ce sujet, pour lequel je ne manquerai pas de continuer mes indignes prières.

Je vous avoue, ma chère Mère, que votre silence sur les deux grandes lettres que je m'étais donné l'honneur de vous écrire me fait un peu de peine, ne sachant à quoi l'attribuer, sinon que peut-être je vous ai marqué trop librement et simplement mes pensées, que j'aurais peut-être mieux fait de cacher sous un humble silence, ce que vous n'avez qu'à me témoigner, et je vous puis assurer qu'en cela je contenterai beaucoup l'inclination que j'ai à ne jamais parler de ces choses, mais plutôt les tenir ensevelies dans le secret du sacré Cœur de mon divin Maître, lequel m'est témoin de la violence qu'il faut que je me fasse pour en parler ; à quoi même je ne pourrais me résoudre, s'il ne me faisait connaître qu'il y va de l'intérêt de sa gloire, pour laquelle je sacrifierais de bon cœur des millions de vies, si je les avais, pour le grand désir que j'ai de le faire connaître, aimer et glorifier. Mais peut-être n'avez-vous pas reçu nos lettres, ce qui me serait encore bien plus affligeant, car je vous avoue que je serais sensiblement mortifiée si elles venaient à tomber en d'autres mains que les vôtres, et, par ce moyen, à être vues d'autres que de Votre Charité, puisque l'assurance que vous m'aviez donnée du contraire me fait vous parler à cœur ouvert. Enfin je vous prie de nous dire si vous les avez reçues, à moins que mon souverain Maître ne vous inspire de me laisser souffrir cette peine pour son amour, à quoi je me soumettrai de bon cœur, puisque je ne veux ni ne désire que l'accomplissement de sa très sainte volonté [447].

Agréez, ma chère Mère, que je vous présente un petit livre de la dévotion au sacré Cœur. Presque en même temps qu'on nous en a fait le présent, j'ai eu le dessein de m'en dépouiller en votre faveur, espérant que les intérêts du sacré Cœur de notre divin Maître vous y feront trouver de la consolation. C'est un grand serviteur de sa divine Majesté qui nous l'a envoyé, et qui a pris fort à cœur la gloire et les intérêts de celui de notre souverain Maître, auquel il veut tout sacrifier les siens ; mais il ne veut point être nommé ni connu pour le moment. Et pour votre consolation, qui m'est plus chère que la mienne, je vous envoie la copie d'une partie de sa lettre, qui vous donnera sujet, aussi bien qu'à moi, de rendre de continuelles actions de grâces à la souveraine bonté. L'on a mis, comme l'on nous l'a marqué, ces livres au prix de sept sols ; et toute la première édition ayant été distribuée en moins de rien, en voilà déjà une seconde, et je ne pense pas qu'on s'en arrête là [448]. Mais il faut que tout se fasse doucement et suavement, quoique fortement et diligemment, suivant les moyens qu'il nous en fournira ; car enfin, ma chère Mère, il faut poursuivre l'œuvre de Dieu sans désister, ni nous lasser, quelque obstacle et contradiction qui s'y puissent rencontrer, car il est assez fort et puissant pour les vaincre, et confondre ses ennemis. Mais ce divin Cœur n'est que douceur, humilité et patience, c'est pourquoi il faut attendre ; il saura bien faire chaque chose en son temps. Vous nous marquerez votre sentiment sur les livres. Soyez persuadée, ma chère Mère, que rien n'augmente plus les sentiments de reconnaissance que je dois à toutes vos bontés, que l'ardent zèle que vous avez pour faire connaître, aimer et honorer

---

446 A la suite de ce fragment, la *Traduction italienne* place le morceau précédent du prophète instruit par l'ânesse ; les deux réunis forment la 21e lettre de la 1re série (Cf. note 1 de la Lettre CIII).

447 La Sainte veut parler ici des deux lettres qui contiennent des révélations sur la France et le roi. Une réponse de la Mère de Saumaise fit enfin cesser son anxiété ; mais il paraît que cette réponse avait subi un retard en chemin, car elle était datée du 19 juillet, ainsi que le marque la Sainte dans sa lettre suivante.

448 Il ne s'agit encore que du livret de Dijon, auquel le Père Croiset, alors régent du collège de Lyon, avait fait à la hâte quelques additions, ainsi que la chose se lit plus longuement expliquée ci-après, dans la lettre CVI, à Sœur de la Barge, et dans la lettre CVIII, à Sœur Joly. Ce n'est qu'en 1691 que le Père Croiset fera imprimer pour la première fois son bel ouvrage qui conservera le même titre ; *La Dévotion au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ,* et qu'il le fera suivre de la *Vie abrégée* de notre Sainte.

ce divin Cœur de notre bon Maître, lequel, comme je l'espère, en sera votre récompense lui-même. C'est dans son amour que je suis toute à vous [449].

LETTRE CV [450]
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

Après le 12 août 1689 [451].

Ma toute chère Mère,

La lecture de la vôtre du 19 juillet m'a causé des transports de joie inexplicables, voyant que vous n'épargnez rien pour contenter ce divin Cœur en ce qu'il vous fait connaître désirer, et même dans les choses où je ne voyais, en vous les disant, aucun moyen d'exécution.

Oui, ma très chère Mère, c'est mon frère le séculier qui fait faire la chapelle dont je vous ai parlé, dans le Bois-Sainte-Marie ; et il a commandé un tableau comme le nôtre de céans, pour l'y mettre. Et mon frère le prêtre y fonde une messe à perpétuité, tous les vendredis de l'année, et chantée solennellement tous les premiers vendredis de chaque mois. Je vous dis cela pour répondre à la demande que vous m'en avez faite, et afin que vous bénissiez le Sacré Cœur qui le

---

449 Voici le fragment annoncé par la Sainte à sa correspondante, d'une lettre d'un Père Jésuite, qui est très vraisemblablement le P. Croiset :

« Un de nos Pères qui est un homme de grande vertu et excellent prédicateur, m'a prié de lui envoyer un de ces petits livres, parce qu'il a dessein de faire quelques sermons sur cette dévotion ; c'est ce que j'ai fait. Et comme il prêche dans une grande ville et qu'il est fort suivi, je ne doute point qu'il ne réussisse dans le dessein qu'il a d'inspirer cette dévotion à tout le monde. Voilà donc la dévotion au sacré Cœur de Jésus répandue, prêchée, inspirée et florissante bientôt partout. Quelle consolation ne devez-vous pas avoir de cette heureuse nouvelle ! Que le Seigneur, qui a fait cette merveille, en soit à jamais loué et béni ! Voilà vos souhaits à demi accomplis. Soyez persuadée que je donnerais volontiers tout mon sang pour faire connaître mon aimable Sauveur, qui me comble avec tant de profusion de ses plus grandes faveurs, quoique je sois le plus infidèle de tous ses serviteurs.

Demandez-lui bien instamment pour moi, que, puisqu'il me donne un si ardent désir de l'aimer, il me donne son amour. Il faut que je sois tout feu divin, tout amour ; et pour lors je pourrai embraser les autres. A la vérité, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je suis destiné principalement de Dieu pour l'aimer, et pour vivre et mourir de son pur amour. Tout le reste, pour grand qu'il soit, n'en doit être qu'une suite ; et il me semble que Dieu veut que mon caractère particulier soit son amour. Le désir de l'aimer me brûle, mais je ne puis pas dire que je l'aime encore, en voyant mes imperfections. je n'ai point d'humilité, et c'est la vertu qui m'est la plus nécessaire pour ce divin amour. J'ai beau faire, c'est un don de Dieu qu'une parfaite et sincère humilité, telle que je vois que je dois avoir et que j'expérimente bien que je n'ai pas. Je vous en prie, redoublez vos prières pour moi, faites quelque chose pour m'obtenir cette importante vertu. Dites à mon aimable Jésus, et sollicitez-le d'achever son ouvrage en moi au plus tôt, à quoi il a travaillé cette année plus encore qu'en toutes les autres, quoique j'y aie si mal répondu. Pour ma volonté, il me semble qu'elle est entièrement changée en celle de Dieu, les créatures n'ont presque plus d'attraits pour moi, je suis même comme insensible à tout ce qui n'est pas Dieu. Aimer, et n'aimer toujours mon Dieu que pour toujours l'aimer, c'est l'état où il me met. Tout le reste ne m'est rien. Les peines, les croix, la mortification continuelle, sont inséparables de cet état ; mais vous savez bien qu'il n'y a rien de rude en tout cela que le nom, quand on souffre parce que l'on aime. Ne faire sans cesse que ce qui plaît à mon Dieu, n'aimer que mon Dieu, ne vivre que pour aimer et pour faire ce qui plaît à mon Dieu, c'est l'état où il me met assez souvent par son infinie miséricorde, et d'où je me retire bientôt par mes imperfections et mes infidélités. J'ai besoin de cette profonde humilité, d'un regard simple vers Dieu, d'un oubli de tout ce qui n'est pas mon Dieu. Ce sont des grâces que je n'ai pas, et qui me sont absolument nécessaires. Je vous dis tout ceci avec confiance, parce qu'étant persuadé que vous prenez quelque part aux miséricordes que Dieu me fait et qu'il me veut faire, vous redoubliez vos prières pour m'obtenir ce que je n'ai pas.

Je m'abandonne entièrement à sa Providence, sans me mettre en peine que de l'aimer. Je ne sais pas si je serai prêtre au mois de septembre prochain, du moins ce sera dans quelques mois. C'est tout ce que j'espère en ce monde. Je vous en avertirai. Ecrivez-moi un peu plus souvent si le bon Dieu le veut. Quoique cette lettre soit extraordinairement longue, je vais ajouter le dessein que j'ai, pour savoir votre sentiment . . . . . .

La Sainte avait répondu à cette lettre le 10 août 1689. C'est la Lettre CXXXI, 2" du Ms. d'Avignon, au P. Croiset. On retrouve les mêmes expressions dans lettre CIV.

450 Editions de 1867 et 1876.

451 Les éditions de 1867 et 1876 ont daté cette lettre« après le 12 août », parce que, dans la lettre précédente, datée du 12 août, la Sainte se plaint de n'avoir pas encore reçu de réponse de la Mère de Saumaise. Mais la date même de cette lettre précédente n'est peut-être pas très sûre. Au reste, pour ce qui est des quatre lettres CIV, CV, CVII et CVIII, nous avons laissé subsister les dates des éditions précédentes, mais nous ne pouvons les garantir par d'autres références que celles du *Ms.* 3 pour la lettre CVII.

leur a inspiré ; car je ne leur en ai point parlé, quelque envie que j'eusse, aimant beaucoup mieux que cela soit venu d'eux-mêmes. Et vous ne sauriez croire le changement que ce divin Cœur a fait en cette famille ; ils m'ont assuré qu'ils seraient tous prêts à donner jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir et accroître cette sainte dévotion.

Je suis dans ce sacré Cœur toute à vous.

LETTRE CVI

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère d'Annecy)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 21 août 1689.

Si notre lettre vous a taillé bien de la besogne, la vôtre, ma très aimée Sœur, m'a donné bien de la consolation, et sujet de bénir le souverain Maître, qui vous a fait prendre d'un si bon biais pour en venir à bout avec sa grâce, laquelle j'espère qu'il ne vous .refusera pas pour cela, d'autant que la vôtre m'a encore plus confirmée que c'est lui-même qui vous donne cet ouvrage, et non pas moi, qui ne suis capable que de tout gâter. Mais il ne nous faut pas arrêter là ; l'œuvre n'est pas encore faite, il la faut poursuivre jusqu'au bout, sans nous lasser ni décourager pour la peine que ce travail nous donnera, puisqu'il est à la gloire de Dieu et dans la sanctification de votre âme, que le sacré Cœur de notre divin Maître rend toujours fort chère à la mienne, qui vous assure sans façon qu'elle vous aime sincèrement dans lui-même, hors duquel tout le reste n'est rien. Vous vous plaignez, chère amie, de quoi je ne vous parle pas assez confidemment. Je suis donc bien trompée, car je pensais même que j'excédais de ce côté-là, et si je ne le fais pas, ce n'est pas manque de bonne volonté ; mais à vous parler franchement, je ne fais pas tout ce que je veux en cela, puisque mon adorable Maître me tient, par l'excès de sa miséricordieuse bonté, si anéantie dans mon esprit par la vue d'un fonds entièrement ruiné et pauvre de tout bien spirituel, que je m'en fais pitié et horreur à moi-même, qui ne peux assez m'étonner non seulement de ce que l'on daigne donner quelque croyance à ce que peut dire une si méchante créature, mais comme l'on se peut encore souvenir d'elle. Cela me fait sentir beaucoup de peine à répondre, comme l'obéissance me l'a ordonné, sur ce que l'on nous écrit ; car souvent je le fais sans penser ni prendre garde à ce que je dis, qui est plus quelquefois que je ne voudrais ; ce qui me donne de grandes confusions par la crainte que j'ai de tromper les créatures, qui estiment souvent ce que Dieu condamne et rejette. Priez son infinie bonté que je ne sois pas de ce nombre, et qu'il m'ensevelisse dans un éternel mépris et oubli de toutes les créatures, dont je me sens un si grand désir. Mais la volonté de mon Dieu soit faite et non la mienne !

Mais pour en revenir à vous, ah ! que vous êtes obligée au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ de vous tirer à lui par une voie si sûre comme est celle de l'humble anéantissement de vous-même ! Tenez-vous-y fortement attachée, mon intime Sœur, sans crainte ni curiosité de vouloir chercher ni savoir rien de plus que ce qui est propre à vous y conduire, et vous y établir si solidement que vous ne vous en puissiez jamais détourner, ni en sortir. Servez-vous pour cela des moyens qu'il vous présente, profitant courageusement des occasions, car il ne se plaît que dans les âmes anéanties, lesquelles sont tout en lui et trouvent tout en lui, lorsqu'elles ne sont rien en elles-

mêmes. Enfin cherchons donc cet unique et pur amour de nos âmes dans celui de notre propre abjection, qui est si précieuse aux yeux de notre souverain Maître, que si on le connaissait, l'on n'en perdrait pas une occasion pour rude qu'elle parût à la nature, laquelle craint tout ce qui l'anéantit. C'est pourquoi malgré ses répugnances il faut régaler souvent l'adorable Cœur de Jésus de ce mets si délicieux à son goût, je veux dire les précieuses humiliations, mépris et abjections, dont il nourrit ses plus fidèles amis ici-bas. Il ne les faut pas chercher, mais bien profiter de celles qu'il nous présente. De quel moyen qu'il se serve pour cela, nous devons être assurées qu'elles partent toujours de son Cœur tout aimable, qui ne nous les envoie que par l'ardent désir qu'il a de nous unir à lui par ce moyen si sûr et si court. Appliquons-nous-y donc sérieusement, mais sans trouble et sans empressement. Mais il faut aimer ce souverain Bien et s'oublier soi-même, et tout ira bien : mais cela veut dire beaucoup.

Mais au reste, à quoi pensez-vous de me vouloir toujours faire de nouveaux bienfaits ? Ne savez-vous pas que je suis une franche gueuse [452] qui ne vous rend pour retour qu'un grand merci ? Mais prenez garde que notre souverain Maître ne vous fasse de reproche de m'avoir trop enrichie, car vous me dites toujours de garder ce que vous nous donnez, pour l'amour de vous, ce que je fais, car j'ai encore la petite image ; et puis voilà encore le petit chapelet, dont je vous remercie de tout mon cœur, qui tout de bon voudrait vous pouvoir marquer les sentiments de reconnaissance qu'il a de toutes vos bontés et cordialités, dont je me sens confuse. Mais je prie le sacré Cœur de notre aimable Jésus, qui est tout mon trésor, de vous récompenser de l'abondance de son pur amour, car il en est la source inépuisable, où plus l'on prend, plus il y a à prendre. Mais, chère amie, dites-moi, n'êtes-vous pas toute à ce divin Cœur, et ne sentez-vous pas bien de la consolation de lui voir étendre son règne ? Oh ! de cela j'en suis sûre ! Et il faut que je vous fasse part d'un trait à sa gloire et qui vous donnera sujet de le bénir.

C'est que j)'ai donné à une personne de Lyon un des livres de Dijon. Elle le montra à un jeune Père, qui l'ayant montré à ses jeunes écoliers de Lyon, ils y prirent tant de goût qu'ils en firent un grand nombre de copies, tant des litanies que des prières, lesquelles ils récitent avec grande dévotion. Et ces enfants les ayant fait voir à d'autres, ils y prirent une si grande dévotion, que comme l'on ne pouvait suffire d'en copier, ils s'adressèrent à la personne qui avait ce livre et la prièrent de leur donner connaissance de la dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ, parce qu'ils voulaient faire imprimer de ces livres, s'offrant à l'envi d'en payer la dépense. Et un jeune artisan s'y porta avec tant d'ardeur, qu'il fallut céder à sa dévotion. Et s'étant adressé à un des plus fameux libraires de Lyon [453] pour cela, lequel se sentit tellement touché de l'amour de ce divin Cœur, qu'il prit d'abord la dévotion d'en faire la dépense à ses frais, ce qui fit un pieux combat entre le jeune homme qui l'avait entrepris et lui ; mais ayant enfin gagné sa cause, il demanda ce livre du Sacré Cœur et s'en alla trouver un de ses amis pour y faire quelque augmentation, de quoi il le pressa si fort qu'il n'y put résister ; et c'est un très saint religieux qui a fait cette augmentation [454]. Et l'on en a fait nouvellement imprimer qui sont très beaux et bien reliés ; et la débitte [455] en a été si grande, que pour la seconde fois que l'on les a imprimés depuis le 19me juin, il n'y en a déjà plus, et l'on les va faire imprimer pour la troisième fois. C'est dans l'amour de ce divin Cœur que je suis toute à vous.

---

452 Langage de l'époque : pauvresse.

453 Horace Molin. Ce fut également lui qui imprima, deux ans plus tard, le célèbre livre du P. Croiset : *La Dévotion au sacré Cœur de N.-S. Jésus-Christ,* à Lyon, chez Antoine et Horace Molin, 1691.

454 Le P. Croiset.

455 Ce livre eut trois éditions de juin à la fin d'août 1689.

Sr M.-M.
d. l. V. S.-M.
D. S. B.

Enfin, ma chère amie, j'espère que ce divin Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qui s'y voudront opposer. Je vous invite d'y faire votre solitude dans ce temps que nous y allons entrer. J'espère de vous y voir et entretenir à plaisir, car son amour m'unit toujours plus fortement à vous, que je supplie de présenter mes très humbles respects à votre très honorée Sœur la Déposée, que j'estime et chéris toujours très sincèrement dans le cœur de notre bon Maître.

LETTRE CVII
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 28 août 1689 [456].

Le Père éternel voulant réparer les amertumes et angoisses que l'adorable Cœur de son divin Fils a ressenties dans la maison des princes de la terre, parmi les humiliations et outrages de sa Passion, veut établir son empire dans la cour de notre grand monarque, duquel il se veut servir pour l'exécution de ce dessein qu'il désire s'accomplir en cette manière, qui est de faire faire un édifice où serait le tableau de ce divin Cœur pour y recevoir la consécration et les hommages du roi et de toute la cour. De plus, ce divin Cœur se voulant rendre protecteur et défenseur de sa sacrée personne contre tous ses ennemis visibles et invisibles, dont il le veut défendre, et mettre son salut en assurance par ce moyen, c'est pourquoi il l'a choisi comme son fidèle ami pour faire autoriser la messe en son honneur par le Saint-Siège apostolique [457], et en obtenir tous les autres privilèges qui doivent accompagner cette dévotion de ce sacré Cœur, par laquelle il lui veut départir les trésors de ses grâces de sanctification et de salut, en répandant avec abondance ses bénédictions sur toutes ses entreprises, qu'il fera réussir à sa gloire, en donnant un heureux succès à ses armes[458], pour le faire triompher de la malice de ses ennemis. Heureux donc qu'il sera, s'il prend goût à cette dévotion, qui lui établira un règne éternel d'honneur et de gloire dans ce sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel prendra soin de l'élever et le rendre grand dans le ciel devant Dieu son Père, autant que ce grand monarque en prendra de relever devant les hommes les opprobres et anéantissement que ce divin Cœur y a soufferts ; qui sera en lui rendant et lui procurant les honneurs, l'amour et la gloire qu'il en attend [459].

---

456 Cette date précise est donnée par le *Ms.* 3. Cette lettre semble répondre à une demande d'explications de la M. de Saumaise, au sujet de la lettre C.

457 Cette messe n'était permise que pour le diocèse de Langres, et seulement par l'autorité de l'Ordinaire. C'est d'une autorisation apostolique et universelle que parle ici la Sainte.

458 Ici se rencontre une altération fort malheureuse du texte : dans un seul des quatre manuscrits anciens qui le donnent, le Ms 3, (mais pas le D 3, reconnu comme ayant autorité supérieure aux autres) le mot "armes" a été copié "armées", ce qui en inverse complètement la signification… et cela a été exploité par certains partis politiques. Une étude détaillée de tout le contexte montre sans ambiguïté que les armes n'ont ici aucune connotation militaires, elles désignent les armoiries du roi figurant sur son étendard personnel : la demande adressée à Louis XIV est qu'il reconnaisse publiquement le Cœur de Jésus comme étant son propre souverain.

459 Le P. de la Chaise, Confesseur de Louis XIV, de 1674 à 1708, fut son négociateur secret avec Innocent XI et Innocent XII, au sujet des affaires de la « *Régale* », alors en cours.

Mais comme Dieu a choisi le Révérend Père de la Chaise pour l'exécution de ce dessein, par le pouvoir qu'il lui a donné sur le cœur de notre grand roi, ce sera donc à lui de faire réussir la chose, en procurant cette gloire à ce sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ ; secondant en cela l'ardent désir qu'il a de se faire connaître en se manifestant aux hommes, pour en être aimé et en recevoir un honneur et hommage tout particulier. Si donc sa bonté inspire à ce grand serviteur de sa divine Majesté d'employer le pouvoir qu'il lui a donné, pour lui faire ce plaisir qu'il désire si ardemment, il peut bien s'assurer qu'il n'a jamais fait d'action plus utile à la gloire de Dieu ni plus salutaire à son âme, et dont il soit mieux récompensé, et toute sa sainte Congrégation, dont il se rendra par ce moyen l'honneur et la gloire, par les grands trésors de grâces et de bénédictions que ce sacré Cœur y répandra, lequel, s'étant communiqué premièrement aux Filles de la Visitation, auxquelles il a donné de le manifester et faire connaître par l'établissement de cette même dévotion de ce Cœur tout aimable, de laquelle dévotion il veut que les Révérends Pères Jésuites fassent connaître l'utilité et la valeur, cela leur étant réservé. C'est pourquoi vous ferez bien, si vous en trouvez de bonne volonté, de les y employer, car par ce moyen la chose réussira plus facilement, quoique tout y paraisse très difficile, tant pour les grands obstacles que Satan se propose d'y mettre, que pour toutes les autres difficultés. Mais Dieu est sur tout, lequel se plaît souvent de se servir des moindres et plus méprisables choses pour l'exécution de ses plus grands desseins, tant pour aveugler et confondre le raisonnement humain, que pour faire voir sa puissance, qui peut tout ce qui lui plaît, quoiqu'il ne le fasse pas toujours, ne voulant pas violenter le cœur de l'homme, afin que, le laissant en liberté, il ait plus de moyens de le récompenser ou châtier. Il me semble, ma chère Mère, que vous ferez chose fort agréable à ce divin Cœur, de vous servir du moyen qu'il vous a inspiré, d'écrire à ma très honorée Sœur la supérieure de Chaillot [460] pour le dessein que Votre Charité nous marque. Au reste, il faut beaucoup prier et faire prier pour cela. Je crois que vous ferez bien de lui envoyer un petit livre de Moulins, avec un des vôtres.

Voilà tout ce que je vous peux dire pour le présent, n'ayant pas d'autre intelligence que celle qui m'est donnée à moi pauvre pécheresse, l'indigne esclave et victime de l'adorable Cœur de mon Sauveur, qui se sert d'un sujet plus propre à détruire un si grand dessein qu'à le faire réussir ; mais c'est afin que toute la gloire soit donnée au souverain Maître, et non à l'outil dont il se sert, lequel est de même que cette boue dont ce divin Sauveur se servit pour mettre sur les yeux de l'aveugle-né. Suivez donc courageusement les vues qu'il vous donnera ; car pour moi je ne peux rien ajouter de moi-même, ni chercher d'ajustement à tout ce que je vous dis par obéissance, et de la part de ce sacré Cœur, qui veut que je vous manifeste tout simplement ce qu'il me fait connaître, car si j'en usais autrement, il rendrait tout ce que je pourrais dire inutile, d'autant qu'il en retirerait sa grâce. De plus, il me rend si ignorante que je ne peux rien ajouter. Suppléez donc à mon ignorance, et demeurons toujours en paix, de quelle manière qu'il veuille faire réussir nos peines. Je le prie de tout mon cœur qu'il bénisse vos saintes entreprises et vous donne le courage de supporter généreusement toutes les difficultés. Que nous serions heureuses, ma chère Mère, si nous pouvions sacrifier nos vies pour cela ! Amen.

D. S. B. *461*

---

460 La Mère Marie-Louise Croiset fut supérieure au monastère de Chaillot de 1685 à 1691. Elle n'était pas parente du Père Jean Croiset, jésuite, si connu de la Sainte. Le monastère de la Visitation (3e de Paris) fut fondé en 1651 par la Reine d'Angleterre, Henriette de France, sœur de Louis XIII et veuve de Charles 1er. En 1689, sa belle-fille, la jeune Reine détrônée d'Angleterre, épouse de Jacques II, Marie-Béatrice d'Este (la fille spirituelle du P. La Colombière) exilée au château de Saint-Germain-en-Laye, se retira quelque temps à Chaillot. Elle fut la première à solliciter du Pape l'établissement de la fête solennelle du sacré Cœur et, en 1696, demanda cette fête pour tous les monastères de la Visitation (Cf. P. Guitton, Vie du Bx. La Colombière, p. 452.)

461 On sait bien que l'initiative de la Sainte n'eut pas alors de résultat ; mais on ne peut prouver jusqu'à présent, d'une manière positive, pour quel motif. Les demandes de Notre Seigneur ne parvinrent-elles pas jusqu'à Louis XIV ? - ou bien, les ayant connues, le roi n'eut-il pas le courage de s'y conformer ? C'est le secret de Dieu !

LETTRE CVIII [462]

A SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY, A DIJON

ici Texte du Ms. 6. (le texte du M. 3 est copié à la suite)

VIVE ✝ JÉSUS !

1689 [463].

Il est vrai, ma très chère Sœur, que la vôtre que je viens de recevoir en la présence du saint Sacrement, me confirme encore davantage que vous êtes des vrais amis du sacré Cœur de notre aimable Jésus, tant par l'humilité que vous pratiquez à mon égard, qui suis la plus indigne de ses esclaves, que par l'ardent zèle que vous témoignez pour l'avancement de sa gloire, pour laquelle vous vous êtes oubliée. Ah ! l'heureux oubli, qui vous procurera un souvenir éternel de cet aimable Cœur, lequel, comme je l'espère, ne s'oubliera pas de vous et de ce que vous faites pour lui.

Ne vous lassez donc pas, mais tenez à grand bonheur lorsque votre travail s'augmentera et vous procurera quelques croix, humiliations et mortifications qui sont les vraies marques qu'il agrée notre travail, dans lequel nous lui devons rendre égales actions de grâces du mauvais succès comme du bon, demeurant également contentes et soumises à son bon plaisir, lorsque nos entreprises ne réussiront pas et que toutes nos peines paraîtront inutiles, et qu'elles ne succéderont pas selon nos désirs ; puisqu'il se plaît plus dans notre soumission et conformité à sa sainte volonté, que dans tout ce que nous pourrions faire d'ailleurs. Il sait les personnes qu'il a destinées en particulier à l'établissement de son règne, dont je vous crois du nombre. Et ce serait en vain que d'autres s'en entremettraient, parce que n'y répandant pas l'onction de sa grâce, elles ne pourraient réussir.

Il faut vous avouer que je ne sens mon cœur susceptible d'autre joie et consolation, que de celle qui regarde l'avancement de la gloire de ce divin Cœur, qui me la rend parfois si excessive, qu'il me serait bien difficile de l'exprimer. J'en ai une particulière de tout ce que vous nous dites, mais surtout l'heureuse nouvelle de ce bon Frère capucin qui s'y emploie avec tant d'affection ; car il prend un grand plaisir aux services des petits et humbles de cœur et donne grandes bénédictions à leurs travaux. J'espère que ce que vous nous dites se fera avec le temps ; mais il faut attendre en patience le secours de ce sacré Cœur, car sa grâce agit suavement et fortement et doucement. Il veut pourtant que nous soyons fidèles et promptes à suivre ses lumières, mais sans trop d'empressement. Ah ! ma chère Sœur, que nous sommes redevables à ce divin Cœur de ce qu'il daigne se servir de nous pour l'exécution de ses desseins, car il réserve des trésors de grâces

---

462 Dans l'édition 1920, pour le même motif que pour la lettre XCVII, cette lettre CVIII est donnée en deux colonnes : en parallèle le texte du *Ms.* 6 et celui du *Ms.* 3. Ce dernier offre une leçon plus détaillée. Les éditions de 1867 et 1876 avaient scindé cette lettre en deux parties, qui formaient les lettres XLVII et CVI dans l'édition de 1867 et XLVIII et CVI dans l'édition de 1876, la première sous la date de 1686, et la seconde sous celle du 28 août 1689. C'était une erreur, basée sur ce qu'on avait cru que la première partie répondait à l'envoi fait par la Sœur Joly du manuscrit de son livret envoi qu'il fallait nécessairement rapporter à l'année 1686. - Mais la lettre de la Sainte n'a pas ce but précis. Il faut s'en tenir à nos manuscrits qui la donnent tout entière sous la seule date de 1689.

463 Le *Ms.* 6 ne donne que l'année 1689 ; 28 août a été rajouté sur le *Ms. 8,* d'après Dijon.

pour tous ceux qui s'y emploieront selon tout le pouvoir qu'il leur en donnera. Et vous ne sauriez croire combien cette sainte dévotion répand de bénédictions.

Vous devez tenir à grand bonheur d'avoir été employée à ce saint œuvre. Ne craignez pas de vous oublier pour cela, car c'est la vraie disposition qu'il demande de ceux qui s'y emploient, que cet oubli de tout intérêt propre.

Il ne vous oubliera pas en votre travail. Il vous regarde avec plaisir et s'applique à vous purifier et sanctifier pour vous unir parfaitement à lui pendant que vous vous employez à le glorifier. Il vous aime et vous ne devez plus garder de mesure en tout ce qui sera en votre pouvoir pour lui rendre quelque retour.

Ne vous plaignez pas de mon silence, puisqu'il ne procède pas d'oubli, mais de l'ardent désir que j'ai toujours eu de vivre pauvre, inconnue de toutes les créatures que je souhaite qui ne se souviennent de cette misérable pécheresse que pour la mépriser .et humilier, tant pour me rendre ce qui m'est dû que pour m'enfoncer dans mon néant par l'amour de mon abjection, que j'ai sujet d'aimer en tout ; mais surtout dans la douce pensée que cet aimable Cœur n'ayant point trouvé de sujet plus misérable et chétif, indigne que moi pour y exercer ses miséricordes et me donner quelque part à cet œuvre qui lui doit procurer tant de gloire, avec cette espérance qu'il aurait soin de fournir les moyens et secours nécessaires. Et lorsque Satan y suscitait des oppositions et contradictions, qui ont été plus grandes au commencement que je ne vous puis dire, sa bonté me relevait le courage par cette amoureuse parole qui me donnait une confiance et assurance inébranlable : «Que crains-tu ? Je régnerai malgré Satan et tout ce qui s'y opposera !»

Hélas ! ma chère Sœur, que j'ai sujet de craindre que, par mes ingratitudes et infidélités, je ne sois un obstacle à l'établissement de son règne ! Cela me fait désirer plutôt mille fois la mort et d'être exterminée de la terre que de lui faire le moindre empêchement. Je suis convaincue qu'il veut établir son empire par la douceur et suavité de son amour, et non par la rigueur de sa justice. C'est pourquoi, ne me voulant pas perdre, il m'unit lui-même, au bien spirituel, par son pur amour, à ses plus fidèles amis, afin qu'ils réparent par leur amour les infidélités que je commets à son saint service. Si ces saintes âmes me connaissaient aussi méchante que je la suis, jamais elles ne consentiraient à leur union, crainte que je ne leur attirasse l'indignation de ce sacré Cœur, sans lequel la vie me serait un tourment insupportable.

Il faut donc l'aimer de toutes nos forces et puissances, quoi qu'il nous en doive coûter. Et nous serions bien heureuses s'il nous jugeait dignes de souffrir quelque chose pour son amour, dans lequel je souhaite votre cœur tout brûlant jusqu'à ce qu'il soit tout transformé en lui, pour ne plus faire qu'une même chose avec lui, qui sait combien il a rendu votre âme chère à la mienne, qui ne vous oublie pas en sa sainte présence, non plus que toutes ces saintes entreprises pour sa gloire.

Aimons donc ce sacré Cœur sur la Croix, puisqu'il fait ses délices de trouver dans un cœur amour, silence et souffrance.

J'espère que ce brouillon vous empêchera de vous plaindre de mon silence. Vous avez trouvé le secret de me le faire interrompre, en me parlant de l'aimable Cœur de notre bon Maître, pour lequel le mien chétif ne peut garder de borne ni de mesure. Mais, hélas ! ce n'est qu'en parole sans effet. Priez-le donc qu'il ne se rebute pas de moi, qui ai une si grande consolation de savoir que

votre très honorée Mère [464] et toute votre sainte Communauté s'intéressent toujours fortement à la gloire de ce divin Cœur, lequel je supplie, en échange, il vous enrichisse des plus précieux trésors de ses grâces et bénédictions, en les répandant sur le général et le particulier.

Notre très chère Mère nous a permis bien facilement la communion générale pour M. votre Confesseur [465], lequel a part dans toutes celles que j'ai le bonheur de faire, suivant notre promesse. J'espère un souvenir dans ses saints sacrifices. Je crois qu'il me fera cette charité et qu'il a beaucoup de pouvoir auprès du Sacré Cœur, dans l'amour duquel je suis, etc.

D.S.B.

même LETTRE CVIII mais Texte du Ms. 3.

A SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY, A DIJON

(le texte du Ms. 6 est copié ci-dessus = pour voir les deux versions en colonnes parallèles se reporter à l'édition imprimée 1920)

Il est vrai, ma très chère Sœur, que la vôtre que je viens de recevoir devant le très saint Sacrement me confirme encore davantage que vous êtes du nombre des vrais amis du sacré Cœur de notre aimable Jésus, tant par l'humilité que vous pratiquez en vous adressant à la plus chétive et indigne de toutes ses esclaves que par l'ardeur et zèle que vous témoignez pour l'avancement de sa gloire, pour laquelle vous me dites vous être oubliée ! Ah ! l'heureux oubli, qui vous procurera un souvenir éternel de cet aimable Cœur, lequel, comme je l'espère, ne s'oubliera point de tout ce que vous avez fait et ferez pour lui. Ne vous lassez donc pas, mais tenez à grand bonheur lorsque votre travail s'augmentera, vous procurera quelques croix d'humiliation et mortification, qui sont les vraies marques qu'il agrée notre travail, dans lequel nous lui devons rendre égale action de grâce du mauvais succès comme du bon. Demeurons également contentes et soumises à son bon plaisir lorsque nos entreprises ne réussiront pas et que toutes nos peines paraîtront inutiles, comme lorsque tout succédera selon notre désir, puisqu'il se plaît plus dans notre soumission et conformité à sa sainte volonté que dans tout ce que nous pourrions faire sans cela ; car Il sait les personnes qu'il a destinées particulièrement à l'établissement de son règne, dont je vous crois du nombre, et ce serait en vain que d'autres s'entremettraient, parce que, ne répandant pas l'onction de sa grâce, elles ne pourraient réussir.. Et il faut vous avouer que Je ne sens mon cœur susceptible d'autre joie ni complaisance que de celle que je reçois dans l'avancement de la gloire de cet aimable Cœur, qui me la rend parfois si excessive qu'il me serait bien difficile de l'expliquer. Et j'en ai eu une toute particulière de tout ce que vous me dites et surtout des nouvelles que vous nous donnez que ce bon Père capucin s'y emploie avec tant d'affection ; car il prend grand plaisir aux services des petits et humbles de cœur et donne de grandes bénédictions à leurs travaux.

J'espère que tout ce que vous marquez, touchant ce divin Cœur, sera avec le temps ; mais il faut attendre avec patience, car sa grâce agit doucement et suavement, quoique fortement et efficacement. Il veut pourtant que nous soyons fidèles et promptes à suivre les lumières et les

---

464 La M. Marie-Dorothée Desbarres.

465 M. Charollais.

mouvements de sa grâce. Oh ! que nous sommes heureuses, ma chère Sœur, que nous sommes redevables à ce divin Cœur de quoi il daigne bien se servir de nous pour l'exécution de ce grand dessein ! car il réserve des trésors incompréhensibles pour tous ceux qui s'y emploieront selon tout le pouvoir qu'il leur en donne. Et vous ne sauriez croire combien cette dévotion s'accroît et répand de grâces et de bénédictions. Les curés des villages l'établissent dans leurs paroisses d'abord qu'ils en ont connaissance et même des personnes de grande piété et doctrine, après s'y être opposées fortement, la prêchent au public et font voir qu'il n'y a rien de plus salutaire ni de plus saint. Vous en verrez un trait bien particulier dans la lettre que nous envoyons à ma Sœur Saumaise avec un livre nouvellement imprimé dont on nous avait fait présent ; et je me suis fait un plaisir de m'en dépouiller en sa faveur et le ferais de même en la vôtre, si j'en avais davantage. Mais j'espère qu'elle vous en fera part. Il vous donnera sujet de bénir le Seigneur dans la suite,car je crois que celui qui l'a composé n'en demeurera pas là,si je ne me trompe. Dieu veuille qu'il soit vrai ! Tout votre livre [466] est contenu dans le commencement, et je puis vous assurer, s'il me semble, que c'est un saint personnage qui l'a composé.

Enfin, je voudrais me fondre d'action de grâce pour ces heureux progrès. C'est là toute ma joie et consolation, tous mes intérêts et prétentions. Il me semble être insensible à tout le reste ; mais il me presse si ardemment pour l'aimer et le faire aimer que tous les travaux, peines et douleurs me sembleraient des délices pour cela ; et il n'yen a point à quoi je ne me sacrifiasse avec plaisir. J'accepterais même les peines d'enfer pour le faire régner, puisqu'il fait paraître un si grand désir, pour répandre abondamment le trésor de ses grâces sanctifiantes et salutaires sur les âmes, dont il se perd un si grand nombre. Mais sa bonté, malgré les ruses de Satan, en retirera beaucoup de cette voie de perdition.

Voyez donc, ma chère Sœur, que vous devez tenir à grand bonheur d'avoir été employée à ce saint œuvre. Ne craignez plus de vous oublier pour cela, car c'est la vraie disposition qu'il demande de ceux qu'il y emploie, que cet oubli de soi-même et de tout intérêt propre. Il n'a garde de vous oublier en ce temps, car son amour vous regarde avec plaisir et s'applique à vous purifier et sanctifier, vous unir parfaitement à lui, pendant que vous vous emploierez à le glorifier. Et il se plaît à votre travail, parce qu'il vous aime ; mais si vous pouviez comprendre de quelle manière il vous aime, vous ne garderiez plus de mesure en tout ce qui serait dans votre pouvoir, pour lui rendre quelque retour [467].

Ne vous plaignez pas de mon silence, puisqu'il ne procède pas d'un oubli, mais de l'ardent désir que j'ai toujours eu de vivre pauvre, inconnue des créatures, que je voudrais qu'elles ne se souvinssent de cette misérable pécheresse que pour la mépriser et humilier, tant pour me rendre tout ce qui m'est dû que pour m'enfoncer toujours plus avant dans l'abîme de mon abjection, que j'ai sujet d'aimer en tout, mais spécialement dans la douce pensée où je me délecte, que cet aimable Cœur n'ayant pu trouver un sujet plus pauvre, vil et plus chétif et indigne que moi, pour cette œuvre qui lui doit procurer tant de gloire, avec cette espérance qu'il aura soin de fournir tous les secours nécessaires. Et lorsque Satan y suscitait des contradictions et oppositions, qui y ont été plus grandes que je ne vous peux dire, surtout dans les commencements, sa bonté me relevait toujours le courage,. par cette amoureuse parole qui me donnait une confiance et assurance inébranlable : «Que crains-tu ? Je régnerai malgré Satan et tous ceux qui s'y opposeront.»

---

466 Il avait été copié à l'insu de l'auteur (44 pages), (cf. Lettre XCIX).

467 Le texte du *Ms.* 3. dans cette lettre, est fortement retouché, quant au style : redoublement de synonymes, renforcement par adverbes et adjectifs, propositions explicatives, etc.

Mais hélas ! ma chère Sœur, que j'ai sujet de craindre que, par mon ingratitude et infidélité, je ne me sois rendue un obstacle à l'établissement de son règne ! Cela me fait désirer que plutôt mille fois il m'extermine de dessus la face de la terre, sans avoir égard à mes intérêts, que de lui faire le moindre empêchement. Mais je suis convaincue qu'il ne veut établir son empire que par la douceur et suavité de son pur amour et non par les rigueurs de sa justice. C'est pourquoi, ne me voulant pas perdre, il m'unit lui-même à son pur amour, des biens spirituels avec ses plus fidèles amis, dont M. votre Confesseur est du nombre, afin qu'ils réparent, par leur amour et fidélité, les injures que je lui fais. Sans ce sacré Cœur, la vie me serait un tourment insupportable. Il le faut donc aimer de toutes nos forces et puissances quoiqu'il nous en doive coûter, et nous serions bien heureuses s'il nous jugeait dignes de souffrir pour son amour, dans les flammes duquel je souhaite votre cœur toujours brûlant et ardent, jusqu'à tant qu'il soit tout consommé et transformé en lui, pour ne faire plus qu'une même chose avec lui, qui seul sait combien il a rendu votre âme chère à la mienne, qui ne vous oublie pas en sa sainte présence, non plus que toutes ces saintes entreprises pour sa gloire, qui est l'unique objet de mes gémissements.

Mais il me semble que l'amour que vous portez à ce divin Cœur vous doit un peu intéresser à lui demander qu'il me consomme de ses plus vives ardeurs, afin que j'apprenne à l'aimer ; car hélas ! j'ai confusion de dire que je l'aime, puisque je ne souffre rien, ou du moins si peu que ce m'est un rude martyre et tourment ; car vouloir aimer Dieu sans souffrir pour son amour, ce n'est qu'illusion. Mais aussi, je ne puis comprendre qu'on puisse souffrir quand on aime véritablement le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il change toutes les plus amères amertumes en douceurs et fait goûter des délices au milieu des plus grandes peines et humiliations.

Mais, ma chère Sœur, si le seul désir d'aimer ardemment le Sacré Cœur peut faire cet effet, quels seront ceux qu'il produira dans les cœurs qui véritablement l'aiment et dont la plus grande de leurs souffrances est de ne pas assez souffrir ou plutôt de ne pas assez aimer ? A la vérité, je crois que tout se change en amour, et une âme qui est une fois embrasée de ce sacré feu n'a plus d'autre exercice ni d'autre emploi que d'aimer en souffrant.

Aimons donc notre souverain Maître, sur la croix, puisqu'il fait ses délices de trouver dans un cœur amour, souffrance et silence.

C'est dans l'amour de cet aimable Cœur que je suis tout à vous.

Sr M. M. Alacoque.
D. S. B.

LETTRE CIX

A LA MÈRE MARIE-FÉLICE DUBUYSSON, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray
ce 22 octobre 1689.

J'ai béni mille fois le sacré Cœur de notre adorable Maître, ma très honorée et toute chère Mère, d'avoir donné le mouvement au vôtre de consoler le mien par une des vôtres très chères ; car je vous avoue que je me sentais à peu près dans la même peine que vous me dites, Notre Seigneur m'ayant voulu mortifier non seulement que vous n'ayez pas reçu celle que je m'étais donné l'honneur de vous écrire, mais que je n'aie point reçu des vôtres, ni pas un mot qui me donne la confiance de ne me plus rendre votre importune. Mais puisque votre bonté m'y invite, je prie Dieu que tout soit à sa plus grande gloire, et de vous faire connaître que les sentiments avantageux qu'il me donne de Votre Charité et de votre chère Communauté sont bien éloignés de ceux que votre humilité vous a fait croire que j'en ai, puisque je la regarde comme l'objet des complaisances de cet aimable Cœur de notre bon Maître, et vous en particulier, mon unique Mère, comme une de ses plus fidèles amies. Et les sentiments d'amour et de zèle qu'il vous donne à son égard en sont des marques qui me confirment encore plus dans cette pensée.

Ah ! quelle grâce, ma chère Mère ! Faites-la valoir selon les desseins de ce sacré Cœur, en continuant toujours de lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en votre pouvoir, puisque je ne peux m'empêcher de vous croire du nombre de ses plus chéries. Mais il veut tout sans réserve de ceux qu'il aime : c'est-à-dire une entière conformité de vie à ses saintes maximes, un entier anéantissement et oubli de soi-même, en s'abandonnant avec une amoureuse confiance au soin de sa Providence. Mon Dieu ! ma chère Mère, que de plaisir d'être toute à lui, d'y faire sa demeure, et d'y établir tout le fondement de sa perfection ! C'est là où l'âme goûte un règne de paix inaltérable, regardant toutes les vicissitudes et troubles de la vie sans s'émouvoir ni se troubler de ces choses qui passent comme un songe, et qui pourtant nous seront profitables à mesure que nous les mépriserons, par une entière conformité au bon plaisir divin, qui ne permettrait jamais les contradictions affligeantes qui nous arrivent, s'il n'avait dessein par ces moyens de nous détacher des créatures et de nous-même, pour nous unir plus étroitement à lui comme à notre unique bien. Aimons-le donc, ma chère Mère, de toutes nos forces, et donnons tout à son amour, afin qu'il nous consomme et purifie de ses plus vives ardeurs, desquelles puissions-nous brûler éternellement dans l'ardente fournaise de ce divin Cœur, duquel on nous a fait présent d'un livre en même temps que je vous écris celle-ci. D'abord, de toute mon affection, je vous l'ai destiné avec plaisir, pensant que je ne m'en pouvais servir plus utilement que dans votre chère personne, que je regarde comme une autre moi-même ; mais notre chère Sœur Marie-Anne Cordier m'a frustrée de ce plaisir en disant qu'elle vous en envoyait un. C'est pourquoi je le présente, avec votre agrément, à notre chère Sœur de la Barge, à laquelle je m'étais réservé d'envoyer le premier que je pourrais avoir.

Enfin, ma chère Mère, il y a consolation d'entendre les heureux progrès de cette aimable dévotion. On nous mande de Lyon que cela tient du miracle de voir comme chacun s'y porte avec ardeur et empressement. On nous a nommé trois ou quatre villes où on va faire imprimer ces livres, dont Marseille en est une ; et on en a pris mille pour ce seul endroit. Et de vingt-sept maisons religieuses qu'il y a en cette ville, il n'y en a point qui n'ait pris cette dévotion avec tant d'ardeur, que les unes lui font ériger des autels, les autres lui font faire des chapelles ; et aussitôt qu'ils en eurent entendu parler [468], ils faisaient de grandes instances aux prédicateurs de leur en faire des exhortations, pour leur bien expliquer cette dévotion, laquelle en moins de quinze jours fut tellement répandue, qu'un nombre incroyable de personnes dévotes communient tous les premiers vendredis. Et on nous a dit qu'on la va établir dans toutes les maisons des Révérends Pères Jésuites, qui font même communier tous les premiers vendredis de chaque mois les jeunes Pères qui ne disent pas messe. Je vous ai bien voulu dire un mot de tous ces heureux progrès, afin que vous en bénissiez notre souverain Maître, auquel je vous supplie de demander qu'il me retire

[468] Les Marseillais.

plutôt de la vie que de lui être toujours un obstacle comme je la suis à ses grands desseins, par mes infidélités, ingratitudes et résistances, dont ma vie n'est qu'un tissu. Hélas ! ma chère Mère, si je vous pouvais faire connaître l'état pitoyable d'une vie aussi remplie de tiédeur et de lâcheté que la mienne, vous en auriez compassion et demanderiez à ce divin Cœur, comme je vous prie de le faire, ma parfaite conversion, et que Dieu accomplisse parfaitement sa sainte volonté en moi et me donne son pur amour. C'est ce que je lui demande aussi pour Votre Charité, à laquelle je suis de cœur et d'affection dans l'amour de ce Cœur adorable.

Sr M.-M.
d. la V. Ste-M.
D. S. B.

La suscription porte : «*A la très honorée Mère de Moulins.* »

LETTRE CX

A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

V ✝ J

22 octobre 1689 [469].

Enfin c'est donc cette fois, chère amie, qu'il nous faut toutes consommer, sans exception ni rémission, dans cette ardente fournaise du sacré Cœur de notre adorable Maître, d'où il ne nous faut jamais sortir. Et après y avoir perdu notre cœur de corruption dans ces divines flammes du pur amour, il nous y en faut prendre un tout nouveau, qui nous fasse désormais vivre d'une vie toute renouvelée, avec un cœur nouveau qui ait des pensées, des affections toutes nouvelles, et qui produise des opérations toutes nouvelles en pureté et ferveur dans toutes nos actions, c'est-à-dire qu'il ne faut plus de nous-même, mais qu'il faut que ce divin Cœur de Jésus soit tellement substitué en la place du nôtre que lui seul vive et agisse en nous et pour nous ; que sa volonté tienne tellement la nôtre anéantie qu'elle puisse agir absolument sans résistance de notre part ; et enfin que ses affections, ses pensées et ses désirs soient en la place des nôtres, mais surtout son amour, qui s'aimera lui-même en nous et pour nous. Et ainsi, cet aimable Cœur nous étant tout en toute chose, nous pourrons dire avec saint Paul, que nous ne vivons plus, mais que c'est lui qui vit en nous [470].

C'est ainsi que je vous crois, chère amie, au sortir de cette sainte solitude, après laquelle il me semble que nous ne devons plus respirer que flammes et amour pur, amour crucifiant, et tout sacrifié, par une continuelle immolation de nous-même au bon plaisir divin, afin qu'il s'accomplisse parfaitement en nous, nous contentant d'aimer et de le laisser faire ; soit qu'il nous abaisse ou qu'il nous élève, qu'il nous console ou qu'il nous afflige, tout nous doit être indifférent. Pourvu qu'il se contente, cela nous doit suffire ! Aimons-le donc, cet unique Amour de nos âmes,

---

469 Cette lettre sans date a été expédiée le même jour que la précédente. On peut le conclure de ce que la Servante de Dieu dit dans l'une et dans l'autre du livre de Lyon qu'on venait de recevoir « au même temps que je vous écris celle-ci» et qu'elle envoyait «en même temps que nous venons de le recevoir ». D'ailleurs, dans la lettre précédente à la supérieure de Moulins, elle dit : «Je le présente avec votre agrément à notre chère Sœur de la Barge. » De plus la Sainte prie Sœur de la Barge de faire ses compliments à la Sœur Déposée, sans parler de la supérieure, ce qu'elle n'aurait pas omis, s'il n'y avait pas eu une lettre pour celle-ci dans le même envoi.

470 Gal, II, 20.

puisqu'il nous a aimés le premier, et qu'il nous aime encore avec tant d'ardeur qu'il en brûle continuellement au très saint Sacrement. Et il ne faut que l'aimer, ce Saint des saints, pour devenir saintes. Qui nous empêchera donc de l'être, puisque nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir ! Mais, hélas ! peut-on souffrir quand on aime ? Non, chère amie, il n'y a plus de souffrance à ceux qui aiment ardemment le sacré Cœur de notre aimable Jésus, parce que les douleurs, les humiliations, mépris et contradictions, et tout ce qu'il y a de plus amer en la nature, est changé en amour dans cet adorable Cœur, lequel veut être aimé sans mélange. Il veut tout posséder sans réserve, et il veut tout faire en nous, sans résistance de notre part. Livrons-nous donc à son pouvoir, confions-nous en lui, laissons-le faire, et nous verrons qu'il y emploiera immanquablement tous les ouvriers nécessaires à notre perfection ; en telle sorte que la besogne sera bientôt faite, pourvu que nous n'y apportions point d'obstacle. Car souvent, pour vouloir trop faire, nous gâtons tout, et nous le contraignons de nous laisser faire, et de se retirer fâché contre nous. Ah ! que celui qui l'aime parfaitement n'a garde de lui résister ! Mais enfin, chère amie, que diriez-vous de moi qui vous parle comme cela sans raison, mais non pas sans désir que nous aimions cet unique Amour de nos âmes. Car je vous avoue que malgré tous les sentiments de la plus sincère et véritable affection qu'il m'a donnés pour vous, si vous me témoigniez de la froideur à aimer ce tout aimable Cœur de mon Jésus, ou que notre amitié fit quelque obstacle à son pur amour, ou qu'elle ne fût pas toute en lui et pour lui, je vous dis que je me retirerais si entièrement de vous qu'il n'y aurait plus aucun commerce ; ce qui ne vous pourrait être que très avantageux, étant une aussi méchante et indigne pécheresse que je la suis. Mais nonobstant cela, je ne vous aime que parce que ce divin Cœur vous aime et qu'il me semble vouloir que je vous aime ; car il n'y a que son pur amour qui nous fasse faire tout ce qui lui plaît ; il n'y a que ce parfait amour qui nous le fasse faire de la manière qui lui plaît ; et il n'y peut avoir que cet amour parfait qui nous fasse faire toute chose quand il lui plaît.

Mais, mon Dieu, ma chère Sœur, je crois que ma langue s'est toute trouvée au bout de notre plume, lorsqu'il a fallu vous écrire, car ayant perdu la parole en retraite, il y a environ trois semaines que je ne parle pas ; mais avec un grand contentement de mon âme, qui chérit la vôtre infiniment dans l'aimable Cœur de mon Sauveur, duquel je vous prie d'agréer un des livres de Lyon, que nous vous présentons en même temps que nous venons de le recevoir. Et je ne m'étais proposé que de vous faire seulement un mot pour vous l'adresser, et cependant vous voyez comme mon cœur se répand dans le vôtre, lequel je souhaite être toujours ardent des flammes du pur amour. Je fais le même souhait à ma très honorée et toute aimable Sœur la Déposée [471], que je chéris et estime toujours singulièrement dans le sacré Cœur de notre divin Maître, en la présence duquel je ne l'oublie pas. Embrassez-la pour moi, je vous en conjure ; et mon plaisir serait été entier si j'avais eu un livre pour lui offrir. Assurez aussi, s'il vous plaît, de ma sincère affection et parfaite amitié dans le sacré Cœur de notre adorable Sauveur, notre chère Sœur Morant, que je souhaite aussi être toujours ardente des flammes du divin amour, dans lequel je suis toute à vous.

Sr M.-M.
d. l. V. S.-M.
D.S.B.

En voilà bien, chère amie, mais c'est pour le reste de l'année.

La suscription porte : « *A ma très chère Sœur de la Barge, à Moulins.* »

---

471 Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

LETTRE CXI
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

3 novembre
ou plus sûrement fin d'octobre 1689 [472].

Comme je n'avais pas manqué, ma chère Mère, de parler, selon votre souhait, de la messe du Sacré Cœur à ce saint religieux qui est celui qui a fait le petit livre de Lyon [473] , j'attendais sa réponse pour vous l'envoyer, pour votre consolation. Vous la recevrez par cette occasion, quoiqu'elle ne marque rien à ce sujet. Vous aurez la bonté de nous la renvoyer et de me dire si je lui dois parler avec toute l'ouverture de cœur qu'il souhaite. Vous savez ma peine là-dessus. Je me sens pressée de vous demander votre avis et de le suivre. Il m'en a encore écrit une autre depuis celle que je vous envoie, où il nous marque que ma Sœur la supérieure de Marseille [474] lui a écrit une grande lettre au nom de sa Communauté, au sujet de la dévotion à ce sacré Cœur. Il faut vous avouer qu'il y a déjà quelque temps que je me sens pressée de faire cette connaissance, parce que ce divin Cœur m'a fait connaître qu'il le désirait et qu'elle serait pour sa gloire, étant utile à cette aimable dévotion. Dites-moi, s'il vous plaît, si vous l'agréez. Je crains toujours de me tromper et les autres. Aussi j'attends votre réponse au plus tôt et que vous me direz votre pensée sur ce sujet.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eue de m'envoyer cette approbation [475]. Votre zèle pour la gloire du Sacré Cœur me donne plus de consolation que je ne vous puis dire. Continuez, ma chère Mère ; vos peines ne seront pas perdues. Jamais vous ne vîtes tant d'ardeur que cette sainte dévotion en répand dans les cœurs. Dieu soit béni éternellement !

---

472 Cette date, sûre quant à l'année, est plus que douteuse pour le mois et le quantième du mois que donnent les éditions de 1867 et 1876. Les *Mss.* 6 *et 8* donnaient d'abord simplement le millésime 1688, puis on y a mis plus tard : 1689. L'année n'est pas douteuse, car nous savons très précisément, par la lettre du 21 août 1689 à la Sœur de la Barge, laquelle nous avons reproduite ci-dessus d'après l'autographe conservé à Annecy, que le « petit livre de Lyon », dont il est ici question, parut pour la première fois le 19 juin 1689. Quant au mois et au jour, nous exposerons la difficulté dans la note de la page suivante.

473 Le P. Croiset. Elle lui en avait parlé dans la lettre du 15 septembre, la 3e des dix lettres au P. Croiset, qu'on trouvera plus loin.

474 La Mère Louise-Dorothée de Capel.

475 L'évêque de Langres, Mgr Louis-Marle-Armand de Simiane de Gordes étant malade lorsque la Visitation de Dijon sollicita pour la première fois l'examen du livret de la sœur Joly et l'approbation de la messe du Sacré Cœur qu'il contenait, ce fut son vicaire général, M. Amat, qui donna la première approbation au livret. On a déjà dit que, pour la messe, on en référa à Rome, d'où il fut répondu qu'il fallait d'abord que les dévotions fussent pratiquées quelque temps avec l'approbation des Évêques, avant que Rome s'en occupât.

La Visitation de Dijon s'adressa donc de nouveau à Mgr l'Évêque de Langres, qui autorisa la messe du Sacré Cœur à l'automne de l'année 1688, et l'on put célébrer, pour la première fois cette messe à la Visitation de Dijon, dans l'octave de saint François de Sales de l'année 1689 (derniers jours de janvier ou premiers jours de février).

D'autre part, le livret de la Sœur Joly, (augmenté), porte une nouvelle approbation de M. Amat, en date du 5 septembre 1689. La Servante de Dieu parle de l'une ou l'autre de ces nouvelles approbations.

Ce qui fait la difficulté pour la date de cette lettre, c'est le conseil que la Sainte demande au sujet de sa correspondance avec le P. Croiset. On verra assez par la suite, ne fût-œ que par la longue lettre du 10 août 1689, que Marguerite-Marie, bien avant la date du 3 novembre, avait pris le parti de lui écrire avec une pleine «ouverture de cœur ».

De plus, parmi les *dix lettres* du Ms. d'Avignon, il y en a précisément une du 3 novembre 1689. Il est impossible que la Servante de Dieu ait écrit au P. Croiset le jour même où elle exposait son inquiétude à la Mère de Saumaise. La date de la lettre au P. Croiset paraît certaine, car elle est mentionnée par le P. de Galliffet dans sa première édition latine « *De cultu sacrosancti Cordis,* etc. ; *ex litteris datis...* 3 *novembris* 1689. » C'est donc la date de la présente lettre à la Mère de Saumaise qui est fautive. Elle est certainement d'octobre ou de novembre, puisqu'il y est question de *solitude.* Nous venons de montrer qu'elle ne peut être de novembre. Il reste donc qu'elle doit être de la fin d'octobre. On peut croire que la Servante de Dieu, bien qu'elle ait déjà écrit plusieurs fois avec confiance au P. Croiset, avant cette époque, avait pourtant encore des inquiétudes à ce sujet. Elle aurait donc consulté la Mère de Saumaise à la fin d'octobre, et la réponse favorable reçue, elle aurait écrit le 3 novembre au P. Croiset.

Je ne vous ai pas oubliée en solitude, où notre souverain Maître m'a départi ses grâces avec plus d'abondance et de profusion que jamais, ne se lassant point de faire du bien à cette ingrate. Je vous dirai que je suis sortie de cette retraite[476] sans pouvoir parler ; de quoi je n'étais nullement affligée, ayant, par ce moyen, plus de temps pour m'entretenir avec cet unique Amour de mon âme, qui se sent toujours affamée de son pur amour, et par conséquent plus dégoûtée des créatures. Oh ! ma chère Mère, il faut l'aimer de toutes nos forces, quoi qu'il nous en doive coûter. Il faut travailler avec plus de ferveur à nous sanctifier. Puisqu'il est saint, il faut être saintes. Et s'il ne faut qu'aimer pour cela, que ne brûlons-nous sans cesse dans l'ardente fournaise de son pur amour, lequel nous purifiera et sanctifiera tout ensemble, pour que nous puissions correspondre à ses désirs.

Il faut vous dire que je me suis plainte quelquefois à lui de ce qu'il n'emploie pas des personnes d'autorité et de science, qui auraient beaucoup avancé les choses par leur crédit. Il me semble qu'il m'a fait connaître qu'il n'a que faire pour cela des puissances humaines, parce que la dévotion et le règne de ce sacré Cœur ne s'établiraient que par des sujets pauvres et méprisés, et parmi les contradictions, afin que l'on n'en attribuât rien à la puissance humaine ; et que malgré les oppositions et contradictions que l'on y pourrait former, il régnerait et se ferait connaître et aimer, même de ceux qui s'y opposeraient. Je vous découvre simplement mes pensées. Je vous demande le secret et de me croire toute vôtre en l'amour de cet adorable Cœur, etc.

D.S.B.

LETTRE CXII
A LA MÈRE DE SAUMAISE, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

22 décembre 1689.

[477]Pour ce que vous me dites de vous parler franchement, il me semble que l'aimable Cœur de Jésus ne me permettrait pas d'en user autrement avec vous, quoique pour le présent il ait tout anéanti et mis en silence chez moi, en telle sorte qu'il ne me laisse de vue et de connaissance que pour l'aimer et adorer, toute anéantie et perdue dans lui-même. Voila tout ce que je puis dire dans la disposition présente où il me met[478].

Ne vous lassez point, ma chère Mère, dans votre travail. J'espère qu'il le fera réussir à sa gloire quand il en sera temps. Car, pour les affaires qui regardent immédiatement la gloire de Dieu, elles sont bien différentes de celles du monde, dans lesquelles il faut beaucoup agir ; mais dans celles de Dieu, il se faut contenter de suivre son inspiration et puis laisser agir la grâce et

---

476 *Ms.* 8 : « Je suis sortie de cette retraite si languissante, que j'ai demeuré près de trois semaines sans parler ».

477 En A et B cette lettre débutait ainsi : « Il est vrai, ma très chère Mère, que j'ai reçu la réponse conformément à ce que je vous demandais. J'ai écrit à ce bon Père suivant son désir, autant qu'il m'a été permis, et j'attendais sa réponse, pour répondre à la vôtre, mais je ne l'ai point encore reçue. Pour ce que vous me dites...»

478 A et B : «Et pour les quinze messes que vous avez fait dire *ces messes étaient pour feu M. de la Michaudière, neveu de la Mère de Saumaise*, je vous en remercie pour cette pauvre âme, que je crois à présent très riche de gloire dans le ciel, où elle vous rendra bien toutes vos charités. « Et pour ce que vous vous proposiez d'écrire au sujet de la dévotion du Sacré Cœur, notre très honorée Mère Marie-Christine-Melin a dit qu'il fallait attendre au commencement de l'année prochaine, que l'on pensera comme l'on pourra faire. Mais cependant je crois que ce divin Cœur ne laissera pas de vous savoir bon gré des soins et des peines que vous prenez à le faire connaître. Continuez, ma chère Mère, et ne vous lassez point...»

suivre ses mouvements de tout notre pouvoir, comme je vois que vous faites[479] c. La dévotion de ce sacré Cœur ne doit point être forcée, mais il veut lui-même s'insinuer doucement et suavement, par sa charité, dans les cœurs, à la façon d'une huile ou plutôt d'un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répand doucement. Ne nous affligeons pas, si nous ne voyons pas sitôt nos désirs accomplis pour la gloire de ce divin Cœur, lequel n'en permet le retardement que par le plaisir qu'il prend à voir augmenter notre ardeur et empressement pour cela, et aussi afin que la ferveur de cette sainte dévotion dure plus longtemps, en nous accordant peu à peu les choses que nous souhaitons, quoique pourtant il me presse continuellement pour le faire connaître et aimer. Je m'offre à lui pour ce sujet, afin qu'il m'immole et me sacrifie comme sa victime, selon tous ses desseins et le bon plaisir de son amour.

Ah ! ma chère Mère, pourquoi ne brûlons-nous pas du feu divin qu'il est venu apporter en terre ? Oui, il faut se consommer. J'en veux faire mon exercice d'aimer et de brûler dans ces saintes ardeurs. Aimons donc ce sacré Cœur qui sera l'autel de nos sacrifices. Oh ! qu'il est puissant ce divin Cœur pour apaiser la colère de Dieu, que la multitude de nos péchés a irritée, et a attiré sur nous toutes ces calamités dont nous nous trouvons affligés ! Mais il faut prier afin qu'il ne nous arrive pire. Les prières communes ont grand pouvoir auprès de ce sacré Cœur, lequel détournera les rigueurs de la divine justice, se mettant entre elle et tous les pécheurs pour obtenir miséricorde.

D.S.B.

LETTRE CXIII

A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR

1689 ou 1690 [480]

Il faut vous dire une nouvelle qu'on m'a donnée touchant la dévotion du sacré Cœur de Jésus-Christ : c'est qu'elle se répand partout, par le moyen de la *Retraite* du R. Père de la Colombière, et que l'on a érigé une Congrégation sous le titre du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Je ne sais pas bien si c'est à Paris, mais je sais qu'il s'en fait encore une autre toute dédiée à l'honorer.

Voici une chose que cet adorable Cœur demande de ses amis : c'est la pureté dans l'intention, l'humilité dans l'opération, et l'unité dans la prétention. Je ne doute pas que vous ne le compreniez mieux que moi.

Ce ne m'est pas une petite consolation de voir prendre accroissement à cette dévotion, qui visiblement se soutient et fait ses progrès d'elle-même. Je ne m'en peux taire. Je ne saurais écrire une lettre, tant je suis stupide, si je ne parle de ce sacré Cœur. Je ne puis aimer personne qu'à cette condition qu'elle aimera le sacré Cœur de mon Jésus, ni aimer ni affectionner que ce qu'il aime.

---

479 A et B : «grâce à sa bonté. Je vous en sais bon gré, comme aussi du petit chapelet fait à l'honneur de ce sacré Cœur, dont la dévotion ne veut pas être forcée ... » *(Ce petit chapelet était composé de 33 petits grains, et de 5 marques, pour honorer les années de la vie de N.-S. et ses cinq plaies. Sur les marques, on disait le Pater ; sur les grains : « 0 vere Adorator et unice Dei amator, miserere nabis. » A la fin, le Magnificat. (Cf. Livret de Dijon, p. 55.)*

480 Nous croyons cette date peu sûre, et nous rapporterions plutôt ce morceau à l'année 1686 ; mais faute de preuves précises, nous le laissons à la place qui lui a été assignée par les éditions de 1867 et 1876. Cette lettre est tirée du *Mémoire* de la M. Greyfié.

Aimons-le, et ne nous mettons en peine de rien autre. Il y a consolation de voir combien nos chères Sœurs de céans s'affectionnent à l'honorer, et l'ardeur qu'elles ont pour cela ; même celles qui semblaient y avoir eu quelque opposition y sont les plus ardentes. Il m'a été montré un trésor de grâces de salut et de sanctification pour votre Communauté, à cause du grand plaisir que Notre Seigneur Jésus-Christ prend à l'honneur que l'on rend chez vous à son sacré Cœur. Mais je ne crois pas, à vous parler simplement, que les grâces qu'il vous promet consistent à l'abondance des choses temporelles, car il dit que c'est souvent ce qui nous appauvrit de sa grâce et de son amour. C'est de quoi il veut enrichir vos âmes et vos cœurs.

LETTRE CXIV
A SON FRÈRE LE MAIRE
VIVE ✝ JÉSUS !

Janvier 1690 [481].

J'ai reçu votre lettre si tard, mon très cher frère, que je n'ai du temps que pour vous souhaiter une sainte et heureuse année, et vous témoigner combien je suis sensible à la maladie de ma chère sœur, qui, en vérité, fait tort à la sincère amitié que j'ai toujours eue pour elle de croire que je la puisse oublier, puisque je veux bien qu'elle sache que je m'oublierais plutôt moi-même. Elle me tient trop fortement au cœur dans celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, auquel je vais commencer une neuvaine à son intention. Et je la prie de mettre toute sa confiance à ce divin Cœur, et de faire dire cinq messes de la Passion le vendredi, à son honneur. Je l'embrasse mille fois, cette chère sœur, et je souffre de la savoir dans de si grandes douleurs. Faites-m'en savoir des nouvelles pour me sortir de peine, car je l'aime tendrement. Je la conjure de faire un saint usage de son mal, afin qu'il la sanctifie en l'affligeant.

Pour votre chapelle, il faut avoir patience. J'espère, mon cher frère, que tout réussira à la gloire de cet aimable Cœur, lequel je bénis et remercie de tout le mien, des grâces qu'ils vous fait, le suppliant vous les continuer en vous donnant toute la fidélité et correspondance qu'il attend de vous. C'est à quoi je vous invite, et surtout à lui rendre amour pour amour, et de ne pas agir avec tant de crainte ; car il semble que vous craignez qu'il converse et agisse trop familièrement avec vous. Mais sachez qu'il veut de vous plus d'amour que de crainte. C'est pourquoi abandonnez vous à son amour et le laissez faire en vous, de vous et pour vous, selon tous ses désirs et son bon plaisir, sans plus réfléchir sur vous-même, etc.

LETTRE CXV

[481] La maladie de Mme Alacoque sert à fixer la date de cette lettre. Cette maladie a duré un peu plus d'une année et Mme Alacoque est morte au mois de septembre 1690. Il ne pouvait donc pas être question de sa maladie au mois de janvier 1689, date donnée par les éditions de 1867 et 1876.

A UNE SUPÉRIEURE DE SAINTE-URSULE [482]

VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 12 janvier 1690.

Ma très révérende Mère,

Je peux vous assurer que je partage avec vous la perte que vous venez de faire, que j'ai ressentie vivement, par rapport à l'estime et considération que j'ai pour vous, que je chéris très sincèrement dans le Cœur de notre adorable Sauveur. Votre lettre m'a donné lieu de bénir et remercier Notre Seigneur de vous voir si soumise à sa sainte volonté, dans une occasion aussi sensible que celle-ci, qu'il n'y a que lui-même qui peut vous adoucir cette affliction. Vous ne sauriez croire combien j'ai admiré la miséricorde de Dieu à l'égard de cette chère défunte, de lui avoir donné de si bons sentiments pour se préparer à la mort. La dernière fois que j'eus l'honneur de la voir, elle me dit qu'elle ne voulait plus s'appliquer qu'à la grande affaire de son salut, et qu'elle ne se souciait plus des choses de la terre. C'est ce qui vous doit bien consoler, et modérer votre juste douleur que je ressens vivement, par la part que je prends à tout ce qui vous touche, et par la tendre et sincère amitié que j'avais pour cette chère défunte. Vous ne sauriez croire combien le Seigneur l'avait mise avant dans mon cœur. Consolons-nous, ma chère Mère ; j'espère qu'elle sera notre avocate dans le ciel. Hélas ! qu'elle est heureuse d'être dehors de cette misérable vie, où il n'y a que peine et affliction d'esprit de se voir toujours dans le péril de son salut par le péché, qui est le plus grand mal de l'âme !

Vous avez bien raison, ma chère Mère, de ressentir la pesanteur de votre charge. A la vérité, si celui qui l'impose n'aidait à la porter, il serait difficile de s'y pouvoir sauver ; mais j'espère que le sacré Cœur de Jésus-Christ sera la force du vôtre, et que Dieu sera glorifié dans la peine que vous y prendrez. Travaillez donc courageusement dans la vigne du Seigneur, sans vous lasser, car c'est en cela qu'il a attaché le prix de votre couronne, et à vous oublier vous-même et tous vos intérêts, pour ne plus penser qu'à l'augmentation de sa gloire dans l'emploi qu'il vous a confié. Ne craignez pas pour cela qu'il vous oublie, non ; parce qu'il prend un soin particulier des âmes qui s'abandonnent à lui avec confiance, comme vous le savez mieux que moi. C'est dans le sacré Cœur de Notre Seigneur où je vous vois souvent, votre âme étant très chère à la mienne, qui vous demande un peu de part dans vos saintes prières, et de lui recommander quelquefois mes misères intérieures, qui, à la vérité, sont plus grandes que je ne puis vous les exprimer. Je suis assurée que si elles vous étaient connues, la compassion que vous en auriez vous exciterait à demander miséricorde pour moi, et la grâce d'une parfaite conversion à Dieu, en la présence duquel je ne vous oublie pas, puisque je suis toute à vous en son saint amour. - Votre, etc.

LETTRE CXVI

A LA MÈRE MARIE-FÉLICE DUBUYSSON, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

---

[482] Madame de Montroüan, supérieure des Ursulines de Paray. Sa nièce avait été l'élève de la Sainte. Elle déposa au procès de 1715. (Cf. note de la Lettre CXXIII.).

A côté de la Visitation s'élevait, depuis 1644, un monastère de l'ordre de Sainte Ursule. Marguerite-Marie n'y était pas inconnue : plusieurs des religieuses qui le composaient ou qui y entrèrent plus tard avaient été ses élèves, et toujours sa correspondance y était accueillie avec vénération.

La tradition de la Visitation de Paray a conservé le fidèle souvenir de cet agréable voisinage. Jusqu'au jour où l'orage révolutionnaire dispersa les humbles servantes de Jésus-Christ, les meilleures relations cimentèrent de part et d'autre la douce union des deux Communautés. Mais les filles de Sainte Ursule ne revinrent pas dans leur premier asile ; elles furent remplacées par les Sœurs du Saint-Sacrement, de la Congrégation d'Autun.

VIVE ✝ JÉSUS !

De notre monastère de Paray,
ce 27 janvier 1690.

Ma très honorée Mère,

Je supplie l'adorable Cœur de Jésus d'être à jamais notre amour et notre tout, et qu'il soit votre force dans les visites crucifiantes qu'il vous a faites au sujet de la mort de madame votre mère et de monsieur votre frère, desquelles j'ai été sensiblement touchée[483], par la part que je prends à vos intérêts, dont je fais les miens propres dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, devant lequel vous devez être persuadée que je ne les oublie pas, non plus que vous, ma chère Mère, à qui je souhaite une année saintement heureuse dans la plénitude des plus précieuses grâces de cet aimable Cœur de Jésus, qui mortifie, vivifie comment et quand il lui plaît, sans qu'il nous soit loisible de demander pourquoi. Il nous doit suffire que c'est lui qui le fait, parce que tel est son bon plaisir, auquel il nous faut soumettre amoureusement, en baisant la main qui nous frappe en nous séparant des personnes qui nous sont les plus chères, afin de nous rendre plus parfaitement et uniquement siennes. C'est ainsi que je pense qu'il en use avec vous, parce que votre âme lui est singulièrement chère ; et le zèle que vous témoignez avoir pour faire connaître et aimer le sacré Cœur de notre divin Maître lui attirera de plus en plus le comble de son pur amour.

Je vous avoue, mon unique Mère, qu'il y a consolation pour tous ceux qui l'aiment de voir étendre cette dévotion partout. La très honorée Mère de notre premier monastère de Lyon [484], l'a envoyée en Pologne - je veux dire le petit livre de Lyon, lequel on nous mande que l'on va faire traduire en italien. Je prie Dieu tirer sa gloire de tout et de remplir nos cœurs des ardeurs du sien adorable, afin que nous ne puissions désormais vivre qu'en lui et pour lui.

Je me réjouis que vous ayez reçu une si sainte âme dans votre maison ; cela n'y peut qu'attirer beaucoup de bénédictions, surtout l'ayant reçue par charité. Le Seigneur saura bien vous le récompenser d'ailleurs.

Je n'ai pas manqué de m'acquitter de votre commission envers notre chère Sœur Cordier, laquelle nous a dit n'avoir pas reçu celle que vous marquiez dans la nôtre. Elle vous assure de sa sincère et respectueuse amitié, et moi je vous conjure de ne pas oublier, en la présence du Sacré Cœur, celle qui est tout à vous en son saint amour. Votre très humble et indigne fille et servante en Notre Seigneur.

Sr M.-M.

d. l. V. S.-M.

---

483 L'abbé Dubuysson, frère de la M. Marie-Félice, mourut martyr de la charité. D'abord père spirituel de la Visitation de Moulins, il était devenu grand vicaire du cardinal de Noailles, pour lors évêque de Châlons. En 1689, on conduisit dans cette ville un si grand nombre de prisonniers de guerre, que les prisons en étaient remplies ; une fièvre pestilentielle s'alluma parmi ces infortunés, et les décima rapidement. L'abbé Dubuysson exposa généreusement sa vie, et eut le bonheur de la sacrifier dans l'exercice de son saint ministère.

484 La Mère Marie-Éléonore d'Apchon de Ponsein était supérieure du monastère de Bellecour, où, depuis l'âge de quatorze ans, elle pratiquait la vie religieuse. Formée de la main de la Mère Marie-Aimée de Blonay, elle se montra son émule par sa conduite ; aussi fut-elle une des fermes colonnes de la Visitation. Voici ce que nous lisons dans la vie de cette vertueuse Mère :

«Sa dévotion au Cœur de Jésus était incomparable ; elle a eu pour ce sujet des grandes relations avec la Sœur Alacoque, de qui nous avons trouvé une lettre dans laquelle elle lui marquait que Dieu voulait se servir d'elle pour procurer l'établissement de la dévotion à ce sacré Cœur ; ce qui a été vérifié par l'événement, puisqu'aussitôt qu'elle eut écrit dans nos maisons pour cela, toutes nos Sœurs se portèrent avec ardeur à lui rendre la vénération qu'on y voit à présent. Et depuis cet heureux succès, elle a continué un commerce de lettres avec cette servante de Dieu.»

La lettre de la Sainte nous apprend que c'est par l'entremise de la Mère de Ponsein que la dévotion au Sacré Cœur pénétra en Pologne. Cela ne surprendra pas quand on saura que cette grande religieuse fit partie de l'essaim lyonnais qui alla fonder à Varsovie le premier monastère polonais en 1654. Au bout de quelques années, elle revint à son monastère de Bellecour, où l'appelait, comme on vient de le voir, une mission providentielle. Ses relations avec la Pologne durèrent autant que sa vie, et la dévotion au Sacré Cœur, dont elle y avait jeté le germe, devint vite florissante. On sait quel rôle important les princes et les évêques de Pologne ont joué dans l'établissement du culte du Sacré Cœur.

D. S. B.

Il faut vous avouer confidemment, ma très aimée Mère, que je suis enfin contrainte de céder au mouvement pressant que je sens depuis si longtemps, de rompre tout commerce avec les créatures, soit de lettres ou autrement, pour bon et utile qu'il pourrait paraître, et sous quelque prétexte que ce puisse être, pour vivre anéantie et cachée dans l'adorable Cœur de Jésus, où je n'oublierai pas mes amies, me flattant que vous êtes du nombre et ma chère Sœur de la Barge, à laquelle je vous conjure de le faire trouver bon afin que ses lettres ne lui donnent pas le déplaisir, et à moi aussi, de demeurer sans réponse, aussi bien que plusieurs autres, l'assurant au reste que je lui serai toujours la même devant Dieu, avec lequel il est temps de commencer à négocier sérieusement les affaires de mon salut éternel.

Et c'est de tout mon cœur que j'embrasse d'une sincère affection cette très aimée Sœur [485].

La suscription porte : «*Pour la très honorée Mère de notre monastère de Moulins.* »

LETTRE CXVII
A SON FRÈRE LE MAIRE
VIVE ✝ JÉSUS

Février 1690

Je voudrais, mon très cher frère, vous pouvoir témoigner la part que je prends à toutes les visites crucifiantes dont le Seigneur vous gratifie, surtout dans la maladie de ma chère sœur, qui m'est plus sensible que je ne vous le peux exprimer. Mais je crois que le divin Cœur de Jésus-Christ la veut sanctifier par là. C'est pourquoi, exhortez-la d'en faire un bon usage ; car je suis bien mal en état de lui donner la consolation que vous désirez, étant si mal moi-même, qu'à peine vous puis-je écrire ce mot. Assurez-la cependant que je ne manque pas de faire tout mon possible auprès de Notre Seigneur pour elle ; mais mes péchés me rendent indigne d'être exaucée. Voilà tout ce que je vous peux dire, pour cette fois, sinon que vous continuiez seul la chapelle du Sacré Cœur, etc.

LETTRE CXVIII
A SŒUR JEANNE-MADELEINE JOLY, A DIJON
VIVE ✝ JÉSUS !

10 avril 1690 [486]

---

485 Au bas de cette lettre la Mère Dubuysson a écrit ce qui suit :
«J'ai prié aujourd'hui ma chère Sœur Marguerite-Marie de me joindre à toutes ses prières et bonnes œuvres, pour m'obtenir de Notre Seigneur la grâce de faire toujours ce qu'il lui plaît en tous les moments de ma vie, et qu'il fasse de moi tout ce qu'il lui plaira ; et je lui ai promis le réciproque autant que je le puis. Sœur Marie-Félice. Le 19 février 1690.»

486 Nous laissons subsister la date donnée par les éditions de 1867 et 1876 d'après le Ms. de Dijon, mais nous noterons que notre *Ms.* 7 dit en tête de cette lettre : «Copie de la 2e lettre que notre vertueuse Sœur Madeleine Joly reçut en l'année 1688.» Remarquons qu'il y est question de la chapelle du jardin, qui ne fut bénite que le 7 septembre 1688.

Vous ne pouvez croire, ma chère Sœur, combien l'adorable Cœur de notre bon Maître me rend sensible à toutes les ardeurs que vous avez de le faire connaître et aimer, et à la peine que vous prenez pour cela, laquelle il n'oubliera jamais, comme je l'espère, mais il en veut être lui-même la récompense éternelle. Et enfin il régnera, ce divin Cœur, malgré ceux qui s'y voudront opposer. Satan demeurera confus avec tous ses adhérents. Heureux seront ceux dont il se sera servi pour établir son empire ! Il me semble qu'il est semblable à un roi qui ne pense pas à donner des récompenses tandis qu'il fait ses conquêtes et qu'il triomphe de ses ennemis, mais oui bien lorsqu'il règne victorieux sur son trône. L'adorable Cœur de Jésus veut établir son règne d'amour dans tous les cœurs, détruire et ruiner celui de Satan. Il me semble qu'il en a un si grand désir, qu'il promet de grandes récompenses à ceux qui, de bonne volonté, s'y appliqueront de tout leur cœur selon le pouvoir et les lumières qu'il leur en donnera. Ne craignons donc pas la peine et les souffrances qui s'y rencontreront, dans ce saint ouvrage ; mais plutôt, estimons-nous heureuses lorsqu'il nous en estimera dignes pour un si noble sujet : je dis même, toutes sortes de peines, contradictions, calomnies et douleurs ; plus j'en trouve, plus je me sens encouragée, et plus j'ai d'espérance qu'il réussira à la gloire de cet aimable Cœur, et pour le salut de plusieurs âmes. Mais c'est une dévotion qui ne veut point être forcée ni contrainte. Il suffit de la faire connaître, et puis laisser à ce divin Cœur le soin de pénétrer les cœurs qu'il s'est destiné de l'onction de sa grâce. Heureux ceux qui seront de ce nombre !

Il vous faut dire, avec consolation, qu'on y a grande dévotion en ces quartiers, plusieurs y font des neuvaines[487], et y reçoivent l'effet de leurs demandes, y en ayant qui se mettent à genoux au dehors derrière notre chapelle [488].

Enfin, mon intime Sœur, il faut aimer ce divin Cœur, en telle sorte que nous ne vivions[489] plus que pour lui et par lui. Vous ne sauriez croire la consolation que j'ai que vous voyez unie avec ma chère Sœur Saumaise pour lui procurer de la gloire. J'ai beau dire que je ne veux plus écrire, je ne peux m'en défendre, lorsqu'il s'agit de parler du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, hors duquel je vous avoue que tout le reste m'est un supplice[490]. Mais dans ce divin Cœur tout y est changé en amour, jusques aux plus amères amertumes. Faisons-y notre demeure actuelle et perpétuelle, et rien ne nous pourra troubler, pourvu que nous lui soyons tout abandonnées. Laissons-le faire et agir en nous et pour nous, selon son désir.

Du reste, je vous remercie de la couronne et du livre que vous nous avez envoyés. Je les garderai chèrement avec le congé de l'obéissance, pour l'amour de cet aimable Cœur, lequel je supplie vous y faire part toutes les fois que je la dirai.

Demandez-lui pour moi qu'il me cache si avant dans lui-même que je demeure dans un éternel oubli et mépris, puisque tous les tourments et la mort me seraient un plaisir pourvu qu'il règne. Je ne trouve aucune consolation dans la vie que dans les progrès et les heureux succès de cette dévotion du sacré Cœur, et lorsque l'on m'en apprend des nouvelles. Ne m'en donnez que

---

487 A et B : « avec des cierges allumés ».

488 La chapelle du jardin, élevée en 1688. Comme elle touche le mur de clôture, à l'angle nord-est, les fervents du sacré Cœur pouvaient s'agenouiller dans le chemin qui la longeait.

489 *Ms.* 7 : « que nous ne vivions plus, ni respirions plus ».

490 *Ms.* 7 : « mais dans ce sacré Cœur on jouit d'une paix inaltérable ».

lorsqu'il vous l'inspirera. Soyez persuadée qu'encore que je ne vous réponde pas toujours, je n'en ai pas moins de souvenir de vous en sa présence ; c'est que je ne puis faire autrement[491] etc.

D. S. B.

LETTRE CXIX
A LA MÈRE GREYFIÉ, A SEMUR

1690 [492]

Quoiqu'il semble, ma très aimée Mère, que vous ne voulez plus interrompre votre silence pour me répondre [493], je ne laisse de hasarder cette troisième lettre, pour vous assurer que de quelle manière que vous en usiez à mon égard, je serai toujours la même en estime, amitié et respect pour Votre Charité, ne croyant pas que rien soit capable d'altérer tant soit peu l'union de nos cœurs dans celui de notre souverain Maître, qui veut qu'elle dure dans le temps et l'éternité, où les vrais amis de Dieu se verront à plaisir et s'entretiendront sans plus de crainte d'être jamais séparés ; mais il faut auparavant goûter les amertumes du Calvaire. Ah ! ma chère Mère, je ne sais que vous dire, sinon qu'il fait bon vivre et mourir sur la croix ! Le Seigneur m'en a gratifiée de celle d'une assez longue maladie [494], pendant laquelle mon corps souffrait à la vérité, mais mon cœur et mon esprit jouissait d'un paradis de délicieuse paix, que je trouve abondamment dans l'aimable Cœur de notre souverain Maître, qui ne m'a jamais donné de plus fortes preuves qu'il nous aime tendrement qu'en nous faisant part de ses amères amertumes. Mais un cœur qui aime en vérité se peut-il plaindre sur la croix, ou plutôt dans le Cœur de Jésus-Christ, où tout est changé en amour ?

Hélas ! ma bonne Mère, si vous saviez combien je sens de consolation de voir augmenter avec tant de fruit la dévotion à ce divin Cœur, que chacun s'y porte avec ardeur et suavité, comme à la source du salut ; et des personnes séculières lui ont fait bâtir des chapelles et fondé des messes à son honneur tous les premiers vendredis du mois. Et je vous puis dire que la plus sensible douleur que je sente, c'est de me regarder comme un obstacle à cette aimable dévotion ; car jamais je ne me suis vue plus méchante, pauvre, destituée de vertus et de tout bien spirituel, dans une infidélité à Dieu, si grande que je me fais horreur à moi-même. Cependant Notre Seigneur ne laisse pas de me continuer ses grâces avec plus d'abondance et de profusion que jamais, et il me ferait grand bien de vous ouvrir un peu mon cœur comme à ma bonne Mère ; mais je ne dirai rien pour avoir trop à dire, me sentant toujours plus pressée de vivre pauvre, inconnue, et méprisée des créatures. C'est ce qui m'oblige à toutes congédier mes connaissances, autant que l'obéissance m'en laisse le pouvoir, pour avoir plus de moyen de vivre cachée dans Dieu seul, lequel ne laisse de m'en faire de sensibles reproches de ce que je m'excuse souvent de parler ou d'écrire à ceux qu'il m'envoie, sous le prétexte de ne vouloir tromper personne, quoique

---

491 A et B terminent cette lettre par le *post-scriptum* suivant :

«Je vous dirai que les RR. Pères Jésuites ont pris cette dévotion fort à cœur, et l'ont établie dans leurs collèges. Enfin, mon intime Sœur, je crois qu'il n'y a que moi qui lui sois un obstacle. Priez-le, je vous en conjure, qu'il me retire plutôt de la vie, laquelle ne me donne aucun plaisir que celui de voir aimer, honorer et glorifier cet aimable Cœur, dans lequel il nous faut renouveler souvent la sainte union qu'il a faite des nôtres, lui demandant sans cesse de se faire connaître et aimer, et de répandre ses miséricordes sur tous ceux qui auront recours à lui, en lui recommandant toutes les calamités publiques.»

492 A et B dataient cette lettre de 1689.

493 La M. Greyfié cessa d'être supérieure à Semur en mai 1690, mais elle s'y trouvait encore au moment de la mort de la Sainte.

494 Au mois de février 1690, la Sainte était très malade, comme le témoigne la lettre CXVII adressée à son frère le maire.

à la vérité, je ne me mets pas en peine que l'on ait bonne ou méchante estime de moi, puisque nous ne sommes bons ou méchants qu'autant que nous le sommes devant Dieu, en la présence duquel votre pauvre chétif vaurien ne vous oubliera pas, mais me flattant d'un même retour du cœur de ma bonne Mère, à laquelle je suis sans réserve dans l'aimable Cœur de Jésus-Christ.

LETTRE CXX
A SON FRÈRE LE MAIRE
VIVE ✝ JÉSUS !

1690. [495]

En vérité, mon très cher frère, je ne sais plus que vous répondre, étant si sensiblement touchée moi-même de voir que toutes les prières que notre Communauté et toutes les bonnes âmes de ma connaissance font incessamment avec moi pour ma chère sœur et pour vous, ne vous ont encore pu obtenir seulement un moment de patience. J'en attribue avec douleur la cause à mes péchés. Mais cependant c'est là tout ce que Dieu veut d'elle et de vous que la soumission à sa volonté, et la patience pour les porter [496] avec douceur ; et non pas vous laisser aller à ces sortes de curiosités qui ne lui plaisent pas, n'étant pas à mon pouvoir de vous satisfaire sur ce sujet. Et je pensais vous en avoir dit suffisamment par les deux précédentes, si vous y aviez fait un peu de réflexion, pour vous faire connaître qu'étant la volonté de Dieu qu'elle souffre ce mal avec patience pour son salut, c'est en vain que vous y cherchez des remèdes humains, lesquels n'y serviront de rien ; car, qui peut aller contre la volonté de Dieu, laquelle s'accomplira toujours, bon gré mal gré que nous en ayons. Et, pour le dire tout en un mot, c'est que cette pauvre malade a dans son mal son salut renfermé, et elle en est comme l'arbitre pour en bien ou mal user, sans qu'elle doive s'informer s'il doit durer peu ou longtemps, laissant cela dans les secrets de Dieu, auquel il faut qu'elle fasse un sacrifice de sa vie, pour la lui rendre quand il lui plaira. C'est à quoi je l'exhorte de tout mon cœur, la larme à l'œil, puisque lui ayant donné cette maladie comme une marque de son amour qui la veut sauver, aussi ne lui pourrait-il point donner de plus grande marque de sa juste colère que de la guérir, parce que lorsqu'il s'agit du salut, il faut tout faire et tout souffrir, tout sacrifier et tout abandonner.

Voilà, mon cher frère, tout ce que la vive douleur et la part que je prends à votre sensible affliction me permet de vous dire. Pour des prières, il me semble n'en pouvoir faire davantage, et même des communions. Encore présentement, je communie dix vendredis de suite à son intention. Notre très honorée Mère a fait faire des prières et neuvaines à la Sainte Vierge et notre saint Fondateur. Elle vous salue, et prend beaucoup de part à votre juste douleur.

Pour moi, je ne peux vous exprimer la surprise où je suis de votre peu de soumission et de patience. Cela me fait mourir toute vive. Vouez-la encore à saint François de Sales, et y faites dire neuf messes, pour lui obtenir la patience et le détachement des choses de la terre. Et pour cela, qu'elle se souvienne que la dernière fois que je la vis, elle me dit de demander à Dieu qu'il la mît en l'état de faire son salut à quelque prix que ce fût. Or maintenant il n'est plus temps de s'en

---

[495] Cette lettre et la suivante, sans date dans nos manuscrits, ont dû précéder de fort peu la mort de Mme Alacoque, qui fut malade environ treize mois et qui fut inhumée au Bois-Sainte-Marie le 23 septembre 1690. Après avoir épuisé tous les remèdes, la famille ne voyant plus de ressource que dans les prières de Sœur Marguerite-Marie les réclamait avec d'autant plus d'instances qu'on en avait éprouvé l'efficacité dans la guérison de M. Jacques Alacoque, curé du Bois-Sainte-Marie. On aurait voulu savoir du moins si la malade guérirait, et si l'épreuve durerait encore longtemps. Avec une fermeté toute sainte, l'humble religieuse répond par cette lettre aux instances et aux questions qui lui sont adressées. Ces pieux conseils furent compris ; ils produisirent sur la malade les consolants résultats exprimés dans le Mémoire de Chrysostome.

[496] ... ces maux.

rétracter. Enfin, mon cher frère, encore que Dieu nous veuille sauver, il veut que nous y contribuions de notre part, autrement il ne fera rien sans nous. C'est pourquoi il faut se résoudre à souffrir. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir contribuer quelque chose à sa consolation et sanctification, n'y ayant rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela, hors le péché. Voici le temps d'une semence fructueuse pour l'éternité, où la moisson sera abondante. Ne perdez pas courage. Vos peines souffertes avec patience valent mille fois plus que toute autre austérité. Voilà ce que Dieu demande de vous pour le présent. J'embrasse mille fois la chère malade, et vous prie de la consoler autant que vous le pourrez, sans vous laisser abattre par le chagrin, etc.

LETTRE CXXI
A SON FRÈRE, CURÉ DU BOIS-SAINTE-MARIE
VIVE ✝ JÉSUS !

1690

Vous ne sauriez croire, mon très cher frère, combien le sacré Cœur de notre souverain Maître m'a fait sentir de consolation de notre entretien. Il me semble que depuis que j'ai eu la consolation de vous voir, mon cœur se sent de plus en plus uni au vôtre dans celui du Sauveur par les liens de son pur amour, dont je vous souhaite tout consommé et transformé, afin que nous n'en soyons jamais séparés un seul moment. Continuez-moi, je vous prie, toujours un peu de part dans vos saints sacrifices, car vous êtes obligé de vous intéresser à mon salut. Hélas ! mon cher frère, que je suis pauvre de biens spirituels ! J'espère beaucoup de votre secours auprès du Sacré Cœur, qui fait toute ma consolation et mon espérance, parmi les croix dont il continue me gratifier, et dont je fais un si mauvais usage que je crains que ces souffrances ne m'en acquièrent des éternelles. Mais de tout cela je m'abandonne au sacré Cœur de notre bon Maître, lequel je vous invite de toujours bien aimer, en lui procurant tout l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir. Ne craignez pas d'y employer votre temps, car il est assez riche pour vous récompenser.

Je suis sensiblement touchée de tout ce que vous me dites au sujet de ma chère sœur. Je ne répète pas ici ce que j'en dis dans la lettre que j'écris à mon frère, vous le pourrez voir ; mais seulement je vous dis qu'il faut que vous puisiez dans le sacré Cœur de notre divin Sauveur, par vos saints sacrifices, toute la consolation dont ils ont besoin. Car il faut que vous les souteniez à ce qu'ils ne s'impatientent pas, puisqu'il n'y a point d'autre remède à vos maux que la patience et soumission à la volonté de Dieu, lequel je supplie lui vouloir donner. C'est tout ce que je vous puis dire pour le présent dans la sensible douleur qui m’accable.

Je suis toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

Sr M.-M. Alacoque.

D. S. B.

LETTRE CXXII
A SŒUR FÉLICE-MADELEINE DE LA BARGE, A MOULINS

***(L'autographe est au monastère de Nevers)

VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 27 mai 1690.

Enfin, ma très chère amie dans le Cœur sacré de notre adorable Maître, le mien ne peut refuser au vôtre ce que vous me demandez, qui est de répondre à la vôtre dernière, et de vous écrire une fois l'année, vous avouant notre amitié et union être trop forte dans ce Cœur divin pour la pouvoir rompre, du moins de ma part ; vous assurant que mon silence ne me donnera qu'un plus fréquent souvenir de vous, et fortifiera de plus en plus notre amitié et union. Mais je ne peux plus résister pour le présent et ne me sens pas même capable de le faire, c'est-à-dire qu'il me faut éteindre et anéantir pour vivre pauvre, inconnue, cachée dans le sacré Cœur de mon divin Maître, oubliée et méprisée des créatures, afin qu'il établisse son règne sur mon anéantissement.

Mais pour répondre à ce que vous me dites, je crois que vous ne ferez rien contre cet esprit d'abandon et de sacrifice dans lequel vous devez vivre et mourir, lorsque vous représenterez la faiblesse de votre corps à ceux qui vous conduisent ; et puis demeurez en paix, tout abandonnée et sacrifiée au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel, - il me semble oser vous dire - ne vous abandonnera jamais, mais prendra un soin tout particulier de vous, à mesure que vous vous y confierez et abandonnerez, par une fidélité inviolable dans les occasions où il s'agira de lui témoigner votre amour, lequel il me semble vouloir que vous fassiez particulièrement consister dans le parfait oubli de vous-même, et l'amour du mépris qui sait tout souffrir en silence.

De plus, sur la peine que vous sentez d'une vie languissante au service de Dieu, voici ce qu'il me semble me mettre en pensée pour vous dire : de ne vous en point troubler, mais que, pour lui satisfaire sur ce sujet, vous n'avez qu'à vous unir en tout ce que vous ferez au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, au commencement pour vous servir de dispositions, et à la fin pour satisfaction. Comme par exemple et vous ne pouvez rien faire à l'oraison ? contentez-vous d'offrir celle que ce divin Sauveur fait pour nous au très saint Sacrement de l'autel, offrant ses ardeurs pour réparer toutes vos tiédeurs ; et dites dans chacune de vos actions : Mon Dieu, je vais faire ou souffrir cela dans le sacré Cœur de votre divin Fils, et selon ses saintes intentions que je vous offre pour réparer tout ce qu'il y a d'impur et d'imparfait dans les miennes. Et ainsi de tout le reste. - Et lorsqu'il vous arrivera quelque peine, affliction ou mortification, dites-vous à vous même : Prends ce que le sacré Cœur de Jésus-Christ t'envoie pour t'unir à lui. - Et tâchez surtout de conserver la paix du cœur, qui vaut plus que tous les trésors imaginables. Et le moyen de la conserver, c'est de ne plus avoir de volonté, mais mettre celle de ce divin Cœur en place de la nôtre, pour la laisser vouloir pour nous tout ce qui lui sera le plus glorieux, nous contentant de nous soumettre et abandonner. Et en un mot, cet aimable Cœur suppléera à tout ce qui pourra manquer de votre part, car il aimera Dieu pour vous, et vous l'aimerez en lui et par lui. Mais n'en dis-je pas trop ? Ce n'est que pour satisfaire votre humilité, puisque la perfection ne consiste, comme dit notre saint Fondateur, *qu'à peu penser, peu parler, mais beaucoup faire et souffrir pour Dieu.* Car, hélas ! chère amie, je me confonds et me condamne moi-même en écrivant ceci, me trouvant si éloignée de ce que je dis, qui est la cause que je ne veux plus écrire, que premièrement je n'aie appris à faire ce que je dis. Car, comme dit Notre Seigneur, que pourrait-il servir à l'homme de gagner tout le monde s'il fait la perte de son âme ? Voilà comme vous voyez, que je vais sans façon avec vous, laquelle êtes très avant dans mon chétif cœur, dans toute l'affection duquel je vous puis assurer que lorsque vous jugerez, comme vous me le dites, que je vous pourrai être utile, vous n'aurez qu'à me le faire connaître, et vous verrez alors ce que je vous suis dans le sacré Cœur de Jésus Christ, lequel n'aura pas, comme je le pense, désagréable, la prière que vous souhaitez de faire à son bien-aimé disciple le glorieux saint Jean ; mais que ce soit pour obtenir la parfaite conformité au bon plaisir divin.

Au reste, vous me demandez la cause de ce silence de trois semaines [497]. Je ne vous en peux dire d'autre que celle que je me trouvais entièrement impuissante à pouvoir seulement former une parole que l'on eût pu entendre, quoique je me fisse de grandes violences pour cela à cause de la charge où je suis [498]. Mais à Dieu ne plaise que je me fusse rendue singulière en voulant plus faire de retraite que les autres, qui n'en avaient que dix jours !

Vous me demandez ce que je faisais dans ce silence : hélas ! je n'ai qu'une seule affaire, qui est d'aimer, et m'oublier et anéantir, puisque tout consiste en l'amour de Dieu et la haine de nous même. Et cette affaire me paraît de si grande importance, que jamais je n'ai assez de temps pour y employer. Aimons-le donc, cet unique Époux de nos âmes, mais aimons-le dans toute chose et par-dessus tout, sans goût, sans sentiment ni plaisir, dans la souffrance et désolation comme dans la jouissance des consolations. Et ne me dites pas que vous n'avez point d'amour : je vous dis que si, que vous l'aimez, mais c'est que vous avez toujours trop de crainte, qui est ce qui lui déplaît, car il veut de vous une amoureuse confiance.

Présentez, s'il vous plaît, mes très humbles et plus affectionnés respects à votre très honorée Mère [499], laquelle j'estime et chéris sincèrement dans le sacré Cœur de notre adorable Maître, devant lequel je ne l'oublierai pas, non plus que votre chère Sœur la Déposée [500], à qui j'en dis le même, et à vous, mon intime Sœur, que je supplie aussi demander à ce divin Cœur pour moi son pur amour, qui me convertisse tout en lui. Je ferai le même pour vous, à qui je suis, dans ce même amour, toute à vous.

Sr M.-M.
d. l. V. S.-M.
D. S. B.

La suscription porte : «*Pour ma très chère Sœur en Notre Seigneur, notre Sœur de la Barge, en notre monastère de la Visitation de Moulins.* »

LETTRE CXXIII
A UNE RELIGIEUSE DE SAINTE-URSULE

VIVE ✝ JÉSUS !

---

497 Il en a été question dans sa précédente lettre à Sœur de la Barge, fin d'octobre 1689.

498 Assistante de la Communauté.

499 La Mère Marie-Félice Dubuysson.

500 Sœur Louise-Henriette de Soudeilles.

Ce 2 juin 1685 [501].

Je souhaiterais, ma très chère Sœur, que Jésus triomphant le fût si parfaitement de nos cœurs qu'il fût hors de notre pouvoir de nous en départir jamais, non plus que de ses saintes lois et du devoir de ses vraies épouses, dont nous avons le bonheur de porter la qualité, quoique très indignement de ma part. Mais il faut vous avouer, chère amie, que je ne saurais plus longtemps vous dissimuler ma peine, puisqu'il vous faut aimer autant que je le fais dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, pour entrer si avant dans vos intérêts et pour en être si sensiblement touchée. C'est ce qui me donne la confiance de hasarder une troisième lettre pour vous prier de me dire la vérité de votre disposition, car je n'en veux croire ni à ma pensée, ni à tout ce qu'on m'en pourrait dire sur mille petits discours que l'on fait de votre conduite. Je vous avoue que j'en ai le cœur pénétré de douleur. Mais, ma chère Sœur, souffrez que je vous parle franchement et que je m'acquitte de la promesse que vous m'avez engagée de vous faire, qui est de vous dire simplement ma pensée à votre égard. Je crois que le Seigneur n'est point content de votre procédé, et je crains bien qu'il ne se lasse de notre résistance, et qu'après avoir essayé en vain de gagner notre cœur en frappant sans cesse à la porte sans y pouvoir entrer, il ne se retire en l'abandonnant à ses ennemis ; car vous savez bien qu'il ne veut point d'un cœur partagé. Il veut tout posséder ou tout quitter. Mais je sais bien que vous ne manquez pas de lumière sur tout ce qu'il veut de vous dans l'état où vous êtes engagée. Eh ! quelle peine s'attirera le serviteur qui connaît la volonté de son Maître et ne l'accomplit pas ! J'espère pourtant que votre bon cœur ne prendra point ceci en mauvaise part ; mais que plutôt vous y ferez un peu de réflexion, afin de ne pas hasarder la couronne qui vous est destinée et vous priver de tant de grâces dont vous ne laisserez pas de remercier Dieu au jour de votre trépas, qui n'est pas toujours si éloigné que nous le pensons.

Mais commençons donc tout de bon à travailler à notre salut, car nul ne le fera pour nous, puisque celui-là même qui nous a fait sans nous, ne nous sauvera pas sans nous. Et encore une fois, serait-il bien possible que vous eussiez le courage de lui refuser votre cœur ? Non, je ne le saurais croire puisqu'il ne faut qu'un bon : *Je le veux,* pour nous rendre tout à Dieu, lequel, j'espère en sa miséricorde, ne nous refusera pas les forces nécessaires pour vaincre nos répugnances au bien et surmonter nos petites faiblesses qui nous éloignent si souvent de lui et de nos obligations religieuses. Mais recourez à son amoureuse bonté avec confiance, et il ne vous délaissera pas, car il a désir de vous faire du bien, étant toujours prêt à vous recevoir, pourvu qu'humblement vous

---

501 Date donnée par le *Ms. D3.* Les dépositions du procès de : 1715 nous apprennent que la Sœur Marie Chevalier de Montroüan de Saint-Étienne, produisit les originaux de dix lettres de la Sainte, dont neuf adressées à elle-même et une à sa tante, Mme de Montroüan, pour lors supérieure du monastère de Sainte Ursule de Paray.

D'autre part, Sœur Catherine Billet de Saint Xavier, religieuse ursuline, déposa aussi qu'elle avait reçu plusieurs lettres de la Servante de Dieu : mais elle ne les produisit point.

Il semble d'ailleurs que la façon dont la Sœur de Montroüan apprécie, ainsi qu'on le verra ci-dessous, les lettres qu'elle a reçues de la Sainte, caractérise assez bien la présente lettre et les trois suivantes qui portent simplement cette indication : «à la même ».

Sœur Marie Chevalier de Montroüan de Saint-Étienne, élevée au monastère de la Visitation de Paray, avait eu pour maîtresse Sœur Marguerite-Marie. Leurs rapports continuèrent après l'entrée de la jeune fille au monastère des Ursulines, contigu à la Visitation. Dans la procédure de 1715, la Sœur de Montroüan déposa : «que la Vénérable Sœur Alacoque, à qui elle avait une confiance entière, lui a découvert des choses qui se passaient intérieurement en elle, et dont elle n'avait point parlé à qui que ce soit. Que depuis qu'elle fut sortie de la Visitation, et fait profession dans cette maison de Sainte Ursule, elle a consulté plusieurs fois par écrit la Vénérable Sœur, sur ses peintes intérieures et autres choses, et qu'elle se trouvait parfaitement bien de ses avis salutaires, lui faisant connaître la plupart du temps qu'elle avait connu des choses dont elle ne l'avait pas encore informée, qui regardaient son intérieur. Ladite déposante nous a dit avoir reçu plusieurs lettres de la Vénérable Sœur Alacoque, par lesquelles elle l'exhortait à continuer à travailler à la perfection et à la sainteté de son état, à souffrir avec patience les croix qui arrivent indispensablement, dans la religion aussi bien qu'ailleurs. Enfin que ces lettres sont remplies de saints avis».

Nous avons retranché de la série des lettres celle que l'édition de 1867 mettait sous le n° CXXIII et l'édition de 1876 sous le n° CXXV. C'est un *Avis* à une religieuse de la Visitation, qui avait été transformé par méprise, en une « Lettre à une religieuse de Sainte Ursule.»

Quand à la lettre CXXVII, nous inclinons à croire qu'elle était adressée à Mme Ducret comme la lettre CXXVIII. Cette dernière était inédite jusqu'à la publication qu'en a faite, en 1891, le P. Letierce : *Etude sur le Sacré Cœur,* t. II, p. 539. L'autographe nous a été communiqué par la Visitation de Nancy. On y voit que cette religieuse s'occupait de la conversion des protestants. La destinataire de la lettre CXXVII s'adonnait également à cette œuvre de zèle, ce qui donne à croire assez vraisemblablement qu'il s'agit de la même personne.

retourniez à lui, si par malheur vous vous en étiez tant soit peu écartée. Ne nous laissons point aller au découragement, mais recevons de bon cœur, chère amie, en esprit de soumission les petites mortifications que sa douce Providence permettra nous arriver, et tâchons d'en faire bon usage. Étant aussi méchante que je la suis, j'ai bien envie de mieux faire ; je l'espère si je suis aidée de vos prières. Vous ne serez pas oubliée dans les miennes faibles et languissantes, par lesquelles je supplie le divin Sauveur de nos âmes de nous rendre à lui pour jamais. Qu'il soit béni et glorifié éternellement !

Sr Mgte-Marie Alacoque.

D. S. B.

LETTRE CXXIV
A LA MÊME
VIVE ✝ JÉSUS !

J'ai été consolée, ma très chère et bien-aimée Sœur, de voir par la vôtre la soumission et résignation au bon plaisir divin dans votre rude affliction, dont je vois une grande bonté et amour de Dieu à votre égard, en vous ôtant tout ce que vous aviez de plus cher en cette vie, afin que vous ne vous attachiez plus à rien de terrestre, mais à lui seul qui veut posséder votre cœur sans partage, et que vous l'aimiez d'un cœur pur et d'un même amour sans mélange de celui des créatures. Car, hélas ! ma chère Sœur, puisque notre vocation nous y engage et nous rend les épouses d'un Dieu crucifié, il nous faut aimer les croix et les recevoir comme des gages précieux de l'amour du divin Époux, qui veut, par ces moyens crucifiants, nous rendre semblables à lui en éprouvant notre amour, duquel il lui faut donner des marques en embrassant amoureusement la croix.

Je sais qu'il n'y a rien qui tienne plus en peine les trépassés que de ne pas accomplir ce qu'ils promettent : la défunte me dit la dernière fois que je la vis qu'elle avait fait vœu de faire une bonne œuvre, N. ; c'est pourquoi je vous ai avertie, afin que la chose s'accomplisse. Elle vous sera plus utile dans le ciel que sur la terre, mais il faut lui aider à y entrer et l'assister de prières et bonnes œuvres. Pour cet effet, il ne faut plus aimer ni vouloir que Dieu seul. C'est dans son saint amour que je suis toute à vous.

Sr Marguerite-Marie Alacoque.

D. S. B.

LETTRE CXXV
A LA MÊME
VIVE ✝ JÉSUS !

Ma très chère Sœur,

Après vous avoir souhaité la plénitude des grâces que Notre Seigneur verse abondamment dans les cœurs bien disposés, en ce saint temps, à recevoir les impressions de son amour souffrant, pour un jour participer à celles de son amour jouissant, dont je désire bien que nous

soyons du nombre - je voudrais pouvoir vous témoigner la sincère affection que j'ai pour vous. Et d'autant que vous me faites paraître un grand désir d'aimer Dieu, et de vous rendre toute à lui en remplissant partout les devoirs de votre sainte vocation, faisant exactement tout ce que le Seigneur vous fait connaître qu'il demande de vous, car c'est là le moyen de gagner son sacré Cœur et d'en obtenir toutes les faveurs nécessaires à votre perfection. Confiez-vous en la bonté de Notre Seigneur dans les croix qu'il vous envoie, et il ne vous délaissera pas, car il sait tirer les biens de nos maux, et sa gloire de nos afflictions. Je le prie qu'il nous rende telles qu'il nous désire dans notre sainte vocation, qui nous doit rendre soumises dans l'affliction comme dans la consolation, à sa très adorable volonté, qui est toujours également aimable en elle-même. Embrassons de bon cœur tout ce qu'elle ordonne, en disant en toute occasion : Mon Dieu, votre volonté soit faite !

Je ne pense pas que Dieu demande autre chose de vous, sinon de lui rendre fidèlement ce que vous lui avez promis par vos saints vœux, qui vous obligent à vivre conformément à l'esprit de votre règle : car, hélas ! quelle confusion aurions-nous à l'heure de la mort si on nous disait : Quitte cet habit, qui n'a couvert qu'un fantôme de religion ! Pensons-y sérieusement, ma chère amie, et travaillons tout de bon à nous mettre dans le parfait dé nûment où doit être une bonne religieuse, non seulement pour les biens et commodités, mais encore elle doit être dénuée de tous plaisirs et consolations tant intérieurs qu'extérieurs. Enfin, une bonne religieuse doit être toute à Dieu et à sa supérieure, de quelle manière qu'elle en dispose et l'emploie indifféremment ; vivant ainsi tout abandonnée à la céleste Providence et à la sainte obéissance, sans rien désirer ni rien refuser, mais se tenir toujours disposée à tout faire et souffrir sans nous plaindre. Voilà le vrai paradis de l'âme religieuse.

Je suis toute à vous dans le Cœur de notre divin Maître.

Sr M.-M. Alacoque.

LETTRE CXXVI
A LA MÊME
VIVE ✝ JÉSUS !

Ma très chère Sœur,

Je ne vous oublie pas devant Dieu, lequel je supplie de vous rendre une grande sainte. Il ne faut pour cela que vous rendre inviolablement fidèle en la pratique de toutes vos observances, et il ne faut pas être à Dieu à demi ; car, comme il se donne tout à celui qu'il aime, aussi veut-il posséder tout son cœur. Et quel plus grand bien, chère amie, que de n'être plus rien au monde et à nous-mêmes, pour être possédées de Dieu et ne posséder que lui seul ! Mais il ne nous faut pas flatter que nous puissions jouir d'un si grand bien sans souffrir beaucoup et sans nous faire violence. Mais, bon courage ! il n'y a que les violents qui ravissent le ciel, et vous savez qu'en la vie religieuse il s'en

faut faire de continuelles, parce que c'est une vie tout opposée à la chair et aux sens, toute crucifiée, et qui, à bon droit, se peut appeler une vivante mort, puisqu'une bonne religieuse doit toujours être dans ce continuel exercice de mort à tous les plaisirs de la vie, par une vraie mortification de ses sens, une profonde humilité de cœur qui nous porte au mépris et oubli de nous-même. Je vous souhaite une fidèle correspondance à la grâce suivant les lumières que le Seigneur vous donne. Nous ne devons tendre en tout ce que nous faisons qu'à nous unir à Dieu, et à nous conformer à notre Époux crucifié. Mais il faut pour cela mettre bas et sous les pieds tous

respects humains qui font tant d'obstacle à notre perfection. Je vous conseille de vous adresser au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si vous voulez être victorieuse de vos ennemis, et trouver la force et consolation qui vous est nécessaire, laquelle il ne vous refusera pas si vous la lui demandez. Croyez-moi toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus.

sr Margte-Marie Alacoque

de la Vtion Ste-M.

D. S. B.

LETTRE CXXVII
A UNE RELIGIEUSE DE SAINTE-URSULE [502]

Madame,

Je prie le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'être la paix et la consolation de votre âme et tout l'amour de votre cœur. Et c'est de toute l'affection du mien que je voudrais vous pouvoir témoigner combien je vous chéris et honore dans ce Cœur adorable, et le désir que j'aurais de satisfaire à ce que vous souhaitez de sa chétive et indigne esclave, ce que je ne pourrai faire à raison de mon peu de mémoire, qui ne saurait rappeler les choses passées, ne pouvant me souvenir de ce que je vous ai dit, pour vous en dire ma pensée. Et pour le second article, qui regarde votre mort, abandonnons cela à la céleste Providence, sans vouloir pénétrer dans le secret de Dieu, car cela n'appartient pas à une chétive pécheresse comme moi. Vous voulez savoir ce qu'il faut faire, ma très chère amie ? C'est qu'il nous faut toujours tenir en la même disposition où nous voudrions paraître devant Dieu, et nous ne craindrions pas que la mort nous surprenne. Et que peut craindre une bonne religieuse, dont la vie ne doit être qu'une continuelle mort à soi-même et à tous les plaisirs de la vie, pour n'en prendre point d'autre qu'à se crucifier avec notre cher Époux Jésus Christ ? Et en le faisant, nous trouverons la vie dans la mort, la douceur dans l'amertume, et Dieu dans le néant. Notre cœur n'est fait que pour Dieu. Malheur à lui s'il se contente de moins que de Dieu, ou s'il se laisse brûler de quelque autre feu que de celui de son pur amour, lequel, j'espère qu'il vous animera de plus en plus à continuer vos soins et votre charitable zèle envers ces pauvres infidèles huguenots [503]. N'y épargnez vos peines selon votre pouvoir. Le Seigneur vous le récompensera bien, de même que de la dévotion que vous aurez à son sacré Cœur, auquel je vous invite de vous toute consacrer et sacrifier après la sainte communion que vous ferez à cette intention. Et je vous envoie à cet effet une petite consécration pour porter sur votre cœur avec un image. Ayez-y votre recours en toutes occasions. Il vous consolera dans vos besoins et afflictions, se rendant la force de vos faiblesses, le souverain remède à tous vos maux, et enfin votre asile à l'heure de la mort, à laquelle il faut faire de notre vie une continuelle préparation, et faire tout le bien que nous pourrons tandis que nous en avons le temps. Vous voyez comme je vais librement avec vous, espérant que votre bonté excusera ma franchise, puisque je suis toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus-Christ,

Sœur Mte-Marie Alacoque.

qui vous prie de demander sa véritable conversion et la grâce de mourir dans une véritable contrition. Je ne vous oublierai pas dans mes chétives prières.

---

502 Très probablement Mme Ducret, comme il a été dit dans la note de la lettre CXXIII.

503 Ce sont eux encore que la lettre CXXVIII (à la 3" ligne) désigne sous le nom d'infidèles.

LETTRE CXXVIII [504]

A MADAME DUCRET, URSULINE

***(L'autographe est au monastère de la Visitation d'Annecy.)

V ✝ J

Je prie le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ d'embraser toujours de plus en plus le vôtre des saintes ardeurs de son ardente charité pour la conversion de ces pauvres infidèles et de vouloir continuer à répandre ses bénédictions sur votre zèle et travail, ayant eu de la consolation en bénissant Dieu, l'auteur de tout bien, sur ce que vous m'en dites. Continuez, ma chère Madame, et ne plaignez pas des peines qui seront un jour si bien récompensées. Mais n'attribuez rien à mes indignes prières ; car, de vérité, étant aussi méchante religieuse que je la suis, elles sont plus capables d'arrêter le cours des miséricordes de Dieu que de les attirer. Priez sa bonté qu'il me convertisse toute à son saint amour dans cette grande fête du très saint Sacrement d'amour, qui fait tout mon plaisir, ma dévotion et mes délices. Et nous ne devons rien épargner pour l'y honorer, en tâchant, pendant cette sainte octave, de réparer, par nos hommages et adorations, les injures qu'il y reçoit, tant des infidèles que des mauvais chrétiens. Je ne vous oublierai pas en sa présence et ferai la neuvaine que vous me demandez. Mais faites-moi aussi, s'il vous plaît, quelques prières particulières devant cet adorable Sacrement, demandant qu'il me donne son saint amour et à tous les cœurs capables de l'aimer, et qu'il m'apprenne à bien porter la croix, qui est un trésor inestimable et si précieux que je ne m'estime jamais plus heureuse que lorsqu'il me gratifie de quelqu'une de ses souffrances. Mon Dieu, ma chère Madame, qu'il est doux à une bonne religieuse d'être toujours attachée à la croix, avec son Époux crucifié !

C'est en l'amour de son sacré Cœur que je suis toute à vous.

Sr M.-M.
d. l. V. Ste-M.
D. S. B.

J'écris à cette bonne demoiselle selon votre désir. Je prie Dieu que tout soit à sa plus grande gloire.

La suscription porte : « *A Madame Ducret, religieuse de Sainte Ursule à Paray.* »

LETTRE CXXIX
A UNE RELIGIEUSE [505]

Je ne désire que d'être aveugle et ignorante en tout ce qui regarde les créatures, pour ne me souvenir que de cette leçon dont j'ai grand besoin : qu'une bonne religieuse doit tout quitter pour trouver Dieu, tout ignorer pour le connaître, tout oublier pour le posséder, tout faire et tout

---

504 Voir la fin de la note de la lettre CXXIII.

505 Jusqu'à 1915, ce billet n'avait été publié que par Languet. Il le faisait précéder de ces lignes : « Une religieuse du dehors lui ayant écrit avec éloge, pour la consulter sur quelque chose qui lui parut peu digne de la sainteté de la profession religieuse, elle lui répondit en ces termes. » (Edition 1729, p. 55. Edition 1890, p. 138)

souffrir pour apprendre à l'aimer ; et je vous assure qu'il ne faut pas un moindre engagement que celui de l'obéissance pour m'engager à vous répondre.

le Manuscrit d'Avignon

(10 lettres au Père Croiset : avril 1689- août 1690)

(Éd. 1991 tome II p. 409 à 532)

LETTRE CXXX

PREMIÈRE DU MANUSCRIT D'AVIGNON

AU R. P. JEAN CROISET DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A LYON

VIVE ✝ JÉSUS!

Ce 14e avril 1689.

Mon Révérend Père,

et mon frère très cher au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, sans l'agrément duquel je ne vous répondrais rien, nonobstant toute l'estime qu'il me donne pour vous et pour tout ce que vous me dites. Mais puisque, comme je le pense, il le veut, je vous dirai tout simplement et sans façon ce qu'il me mettra en pensée, mais tout, s'il vous plaît, dans le sacré[506] de cet aimable Cœur, qui seul a fait cette union des biens spirituels entre nous, et c'est dans lui aussi que je la confirme pour toujours, tant elle m'est avantageuse ; mais je ne vous ai peut-être pas dit[507] qu'ayant tout donné au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, sans me rien réserver, je ne vous puis faire part que de ses trésors infinis ; car comme il me semble et, si je ne me trompe, lorsqu'il me fit connaître vouloir de moi sa chétive esclave cette donation, il me promit que je pourrais disposer de ce divin trésor comme mien, mais toujours suivant sa sainte volonté ; laquelle je pourrais connaître par les répugnances et l'impuissance de faire en cela ce qui ne lui agréerait pas, ce que je puis vous assurer n'avoir pas ressenti à votre égard ; mais toute pleine de bons mouvements, qui m'ont fait connaître l'agrément qu'il a de cette union, et l'amour qu'il vous porte, et l'ardent désir qu'il a de vous départir avec profusion les richesses inépuisables de cet adorable Cœur, mais non tant seulement pour vous, mais afin que vous les départiez aux âmes qu'il prétend gagner par votre moyen.

Et tous ces mouvements que l'ardeur de son amour vous fait sentir sont, comme je pense, des dispositions à l'accomplissement des desseins qu'il a sur vous, que je conjure, par ce même amour, de persévérer avec fidèle correspondance par un parfait abandon de vous-même et de tout intérêt propre. Plus de regard, ni de souvenir de vous-même, pour le laisser agir envers vous et par vous selon ses désirs, qu'il vous fera connaître dans le temps qu'il a destiné[508].

---

506 Probablement, une mauvaise lecture de : *secret.*

507 Ce qui suppose des relations antérieures par lettre ou par conversation.

508 Dès cette première lettre, Marguerite-Marie met, avec force, l'accent sur la *vocation spéciale* du P. Croiset : manifester le Cœur de Jésus qui a daigné lui révéler, à elle, ses «trésors inexplicables ».

Cependant, voyez si vous acceptez cette manière d'union en la manière susdite, et si vous désirez qu'elle subsiste il faut que vous fassiez la même donation au sacré Cœur de mon Jésus, le jour que vous lui offrirez le premier saint sacrifice, dans son mystère d'amour, vous consacrant et donnant tout à ce divin Cœur d'amour pour l'aimer et le glorifier, et lui procurer tout l'amour et la gloire dont il vous rendra capable par lui-même, soit de parole ou d'écrit, afin que, par ces moyens, il vous fasse également part de ses trésors infinis, par lesquels j'espère qu'il nous fera dire éternellement : «*Misericordias Domini in æternum cantabo*[509]. »

Mais je ne puis exprimer la joie que vous m'avez donnée, tant en offrant pour moi le chapelet et cette communion, comme de ce que vous offrirez encore la sainte messe une fois tous les mois selon mon intention, qui n'est autre que celle du sacré Cœur de mon aimable Jésus, qui, comme je l'espère, vous récompensera avec profusion de cette grande charité ; puisque lui ayant tout sacrifié pour l'appliquer selon ses désirs, afin que ceux qui prient pour cette chétive pécheresse s'attirent à eux-mêmes beaucoup de grâces, comme j'espère qu'il les versera abondamment sur votre chère âme, quand vous lui offrirez ce divin sacrifice d'amour, qui est le plus riche présent que vous me puissiez faire, puisqu'il fait tout mon bonheur, mon plaisir et ma consolation et ma joie dans cette vallée de larmes.

Oh! que vous serez heureux de participer tous les jours à ce divin Sacrement, de tenir ce Dieu d'amour entre vos mains et de le mettre en votre cœur! Je n'envierais que ce seul bien et de consommer, comme un cierge ardent, en sa sainte présence, tous les moments de vie qui me restent. J'accepterais pour cela, s'il me semble, de souffrir toutes les peines qui se peuvent imaginer, même jusqu'au jour du jugement, pourvu que je ne fusse plus nécessitée d'en sortir, sans autre motif que de me consumer en l'honorant, et reconnaître l'ardente charité qu'il nous témoigne dans cet admirable Sacrement, où son amour le tient captif jusqu'à la consommation des siècles. Et c'est là vraiment où l'on peut dire :

L'amour triomphe, l'amour jouit, L'amour dans Dieu se réjouit[510].

Et afin que je le fasse aussi dans lui, dites-moi le jour qu'il vous inspirera de l'offrir pour moi, de même la communion que vous ferez, afin qu'avec la permission de l'obéissance, je communie pour vous ce jour-là ; et tous les jeudis, je vous dirai les litanies du Sacré Cœur, et comme presque depuis que j'ai eu le bonheur d'être en la sainte religion, l'obéissance m'a permis de veiller une heure de la nuit du jeudi au vendredi, avec mon Jésus, prosternée, en souvenance de cette heure dont il se plaignait que ses disciples n'avaient pu veiller avec lui, je le ferai une fois tous les mois pour vous, ou du moins ce que l'obéissance me donnera en échange, lorsqu'elle jugera à propos me changer cette œuvre en quelqu'autre plus pénible. Mais que je vous suis obligée de la charité que vous me faites et que vous promettez me faire! Je vous en remercie au nom du sacré Cœur de mon Souverain, à qui tout appartient. Il prendra soin de vous la reconnaître.

Mais si vous saviez l'ardent désir qui me presse qu'il soit connu, aimé et glorifié, vous ne me refuseriez pas de vous employer à cela, comme si je ne me trompe, je pense qu'il le veut de vous, et que lorsqu'il vous en donnera le loisir et le mouvement, vous emploierez vos écrits pour un si digne sujet, surtout quelques méditations pour une *solitude* de dix à douze jours, selon qu'il vous l'inspirera. Et je vous avoue qu'il me semble que ce désir de le faire connaître et aimer me ferait livrer de bon cœur à tous les tourments les plus cruels, et même à ceux de l'enfer, à la réserve de le haïr. Si je le pouvais faire régner dans les âmes et établir l'empire de son amour dans tous les cœurs, que je m'estimerais heureuse! Mais hélas! quelle douleur pour moi qu'en cela même je ne lui serve que d'obstacle! Car si je vous pouvais exprimer combien je suis méchante, ingrate et

509 Ps. LXXXVIII, 2.

510 (Cf. *Autob.* n° 101).

infidèle à son amour, vous n'auriez jamais le courage de consentir à cette union de biens spirituels, par laquelle j'espère d'obtenir miséricorde, me voyant si pauvre et misérable que je ne croyais pas d'avoir fait aucune action en moi qui ne mérite plus de châtiment que de récompense.

Et ce qui me fait ma plus grande peine, c'est que je crains de n'être qu'une hypocrite qui ai trompé les créatures, quoique sans le vouloir. Prenez donc garde de ne vous pas rendre de ce nombre, et priez cet adorable Cœur de Jésus qu'il m'ensevelisse dans un éternel mépris et oubli de toutes les créatures, le parfait oubli de moi-même et cette parfaite humilité de cœur dont je suis si éloignée, quoique persuadée que mon Dieu ne se plaise que dans les âmes anéanties, et que pour être tout en lui il ne faut être rien en soi.

Intéressez-vous donc proche de notre bon Maître, pour m'obtenir ces grâces dans le don de son pur amour, qui contient tout le reste, et je ne manque pas aussi de les demander pour vous, avec tout ce que vous me marquez. Mais je vois bien, par tout ce que vous me dites, que je n'ai point d'amour pour mon Dieu. Et ce qui me console, est que j'espère que vous l'aimerez pour moi, qui n'ai pourtant autre prétention en la vie ; mais ce maudit amour-propre est le poison qui ruine tout.

Il est vrai que j'ai eu autre fois trois désirs si ardents, que je les regarde comme trois tyrans qui me faisaient souffrir un continuel martyre, sans me donner aucun repos, et c'était d'aimer mon Dieu, de souffrir et de mourir dans cet amour.

Mais à présent, mon cœur, je crois, s'est attiré par ses infidélités cet état de réprobation et d'insensibilité ; ne pouvant plus rien vouloir ni désirer, encore que je voie bien que tout me manque en ce qui regarde la vertu. Je voudrais quelquefois m'en affliger, mais je ne le peux pas ; n'étant plus à moi-même, je n'ai plus de liberté ni de pouvoir sur moi-même. Et voici la pensée qui me console : que le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ fera tout cela pour moi si je le laisse faire ; il voudra, il aimera pour moi, et suppléera à toutes mes impuissances et défauts. Priez-le, je vous en conjure.

Il est bien vrai, ce que vous me dites, que celui qui aime ne croit pas, même au milieu des plus grandes souffrances, de rien souffrir ; mais vous m'avouerez bien aussi qu'on ne peut aimer sans souffrir, et l'amour de mon Dieu est un tyran impitoyable, qui ne dit jamais : c'est assez! Mais il fait bon vivre et mourir sous son empire.

Et pour ce qui est du désir qui vous presse de vous sacrifier au salut des infidèles, dans les pays étrangers, je pense que quand ce désir vous pressera, vous le pouvez représenter, et puis vous abandonner à toutes les dispositions que Notre Seigneur fera de vous, par l'ordre de l'obéissance. Mais, mon Dieu! j'abuse de votre patience avec bien de la liberté, par un si long discours, ce que mon peu de loisir m'oblige de vous faire à tant de reprises, que je crains de vous avoir redit souvent la même chose ; mais la charité du sacré Cœur de notre souverain Maître, qui règne dans la vôtre, excusera et pardonnera tout, et je ne sais si vous agréerez que je satisfasse le mouvement dont il me presse, qui est de vous présenter de sa part un petit livre, dont on nous a fait présent, que quelque personne fort zélée à sa gloire a fait imprimer, et il me semble vouloir que je m'en dépouille en votre faveur[511]. Enfin, je le supplie de nous consumer des plus ardentes flammes de son pur amour.

sr M.-M. d. l. V. S. M. - Dieu soit béni éternellement!

Puisqu'il est vrai, comme je le pense, que Dieu ne vous communique ses dons extraordinaires que pour vous faire un grand saint, je ne manque de l'en remercier, et de lui

---

511 C'était le livret de la Sœur Joly, lequel venait d'être imprimé à Dijon. Le P. Croiset devait le publier deux mois plus tard, à Lyon, avec des additions.

demander pour vous la grâce que vous y correspondiez selon toute l'étendue de ses desseins. Faites, je vous en conjure, la même chose pour moi ; car ses miséricordes sont grandes et incompréhensibles à mon égard, et, en même temps, demandez-lui pardon de mes ingratitudes et infidélités. Le petit office contenu dans ce livre a été composé par un Révérend Père de votre Compagnie[512] …

MARIA *concepta sine peccato.*

LETTRE CXXXI

2e LETTRE AU R. P. JEAN CROISET

(L'autographe est au monastère de la Visitation de Bologne[513])

VIVE ✝ JÉSUS!

Ce l0me août 1689.

J'ai prié mon divin Maître que, puisqu'il ne me permettait pas de répondre à la vôtre précédente, il eût la bonté de le faire lui-même, par l'abondance de ses grâces et les ardeurs de son pur amour, dont je souhaite nos cœurs toujours brûlants et consommants pour le temps et l'éternité. Je crois, si je ne me trompe, qu'il ne m'a différé la consolation de cette réponse, que pour me la donner plus grande, lorsque vous lui auriez donné le plaisir qu'il attendait, par ce petit ouvrage qui n'est qu'un commencement de ce qu'il attend dans la suite. Et vous avez bien fait de ne pas différer plus longtemps, sous le prétexte de vos autres occupations ; car elles ne vous auraient pas été une excuse légitime devant ce sacré Cœur, après vous avoir donné des preuves si convaincantes de sa volonté sur ce sujet, qu'elles vous doivent ôter les doutes qui vous pourraient arrêter à l'avenir.

Vous me demandez de vous répondre amplement. Je vous assure, mon très cher frère dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, qui veut que je vous nomme ainsi, que je vous vais dire, en sa sainte présence, tout ce qu'il m'inspirera pour sa gloire, n'étant pas à mon pouvoir de faire autrement, ni de rien prévoir pour écrire, mais dire tout simplement ce qu'il me met en pensée, sans me mettre en peine du succès ; cela étant réservé à sa souveraine puissance, qui fait tout ce qui lui plaît par des moyens même qui, selon le raisonnement humain, paraissent plutôt des obstacles que des acheminements à ses desseins. Ce qui fait que je me regarde dans celui-ci comme la boue qu'il mit sur les yeux de l'aveugle-né, laquelle semblait être un moyen contraire au dessein qu'il avait de lui rendre la vue.

Il faut donc vous dire que la lecture de la vôtre, avec les livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer, m'a fait sentir un si grand transport de joie, que je n'en pus contenir mes larmes, en me prosternant devant l'infinie grandeur de notre souverain Maître, pour le remercier de la grâce

---

512 Le R.P. Gette.

513 C'est le texte même de cet autographe que nous reproduisons et non celui du *Manuscrit d'Avignon.* Une photocopie prise à la Visitation de Bologne révèle qu'une malheureuse restauration - un fin canevas collé sur l'autographe - rend désormais le texte indéchiffrable.
Il n'y a aucun extrait de cette Lettre dans *l'Abrégé* du P. Croiset.

qu'il vous avait faite de vous choisir pour un dessein qui lui doit être si glorieux, par le grand nombre d'âmes que cette dévotion à son divin Cœur retirera de la voie de perdition, pour les remettre dans celle de salut. C'est ce qui lui donne un si ardent désir d'être connu, aimé et honoré des hommes, dans les cœurs desquels il a tant de désir d'établir, par ce moyen, l'empire de son pur amour, qu'il promet de grandes récompenses à tous ceux qui s'emploieront à le faire régner.

Oh! donc, que vous êtes heureux d'être de ce nombre, puisqu'il me semble vouloir que je vous assure de sa part que ce commencement lui a donné tant de plaisir, qu'il a fait dessein de vous donner les grâces qu'il avait destinées à un autre[514], lequel s'est voulu excuser, sur ses occupations, de faire ce que vous avez fait, et qu'il veut, si je ne me trompe, que vous fassiez à l'avenir, pourvu que vous ayez le courage de poursuivre, malgré tous les obstacles et contradictions que Satan y pourra susciter dans la suite de l'exécution des choses qu'il désire de vous. Il vous soutiendra, et ne vous laissera manquer d'aucun moyen nécessaire pour cela, pourvu qu'avec un parfait oubli et défiance de vous-même vous attendiez tout de lui, avec une humble et amoureuse confiance en sa bonté ; de laquelle il me fait bien connaître la grandeur en ce rencontre, regardant comme une merveille les saintes dispositions de ces cœurs, d'avoir été si susceptibles de la dévotion et amour de celui de notre adorable Maître.

Oh! que de grâces il leur a faites à ces chères âmes, de leur faire goûter si promptement une dévotion si propre à leur sanctification, que je les regarde toutes dans ce divin Cœur comme autant d'âmes qu'il s'est choisies et prédestinées à son amour éternel ; mais surtout ce bon libraire, qui s'y est porté d'une si bonne volonté, que par cette dépense, il s'est acquis une place dans ce Cœur adorable, qui se rendra son asile assuré à l'heure de la mort. Et il n'a jamais rien fait qui lui soit mieux récompensé. Et vous m'avez fait un grand plaisir de m'avoir marqué toutes ces choses par le menu ; car vous ne sauriez croire combien cet aimable Cœur m'en a fait sentir de consolation, bien que je me sente toujours dans un abîme de confusion dans la vue continuelle de mon néant, dans lequel cette souveraine puissance me tient tellement anéantie, qu'il me semble m'être impossible d' en sortir un seul moment.

C'est là où je me voudrais fondre d'actions de grâces et de reconnaissance envers ce divin Cœur, pour les grandes grâces qu'il nous fait, en voulant bien se servir de nous pour aider à le faire connaître, aimer et honorer, à quoi il attache des biens infinis pour tous ceux qui s'y emploieront de tout leur pouvoir, suivant son inspiration. Suivez donc courageusement celle qu'il vous donne du dessein que vous me marquez, qui est tout ce que j'avais prétendu vous demander par ces méditations marquées dans la mienne[515], où peut-être ne m'étais-je pas su exprimer que c'était cette retraite spirituelle que ce divin Cœur demande avec ardeur, pour attirer les âmes à vivre selon ses saintes maximes[516], en se conformant avec lui par amour. Faites donc sans différer ce qu'il désire de vous ; car je ne peux m'empêcher de vous dire qu'il me presse ardemment pour cela, par le véhément désir qu'il découvre de plus en plus à son indigne esclave, qu'il a d'être connu, aimé et honoré des hommes, pour réparer les grandes amertumes et humiliations qu'ils lui ont fait souffrir, dont il veut, par ce moyen, leur en appliquer les mérites.

Mais il fait connaître ce désir être si excessif, qu'il promet que tous ceux qui se consacreront et dévoueront à lui, pour lui donner ce plaisir que de lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera à leur pouvoir, suivant les moyens qu'il leur en donnera, qu'il ne les

---

514 Apparemment, le P. Rolin, qui, très occupé, s'est dérobé (Cf. Lettres XLVI et LU.

515 Lettre précédente du 14 avril.

516 But premier et essentiel de la dévotion au Sacré Cœur, primant toutes les pratiques extérieures. La Sainte y insiste constamment. On voit aussi, par sa persistance à réclamer des *méditations de retraite*, l'importance qu'elle attachait aux «Exercices spirituels».

laissera jamais périr, et qu'il leur serait un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort que ce divin Cœur les recevrait amoureusement, mettant leur salut en assurance[517], prenant soin de les sanctifier et de les rendre grands devant son Père éternel, autant que l'on prendrait de peine d'agrandir le règne de son amour dans les cœurs. Et que, comme il est la source de toutes bénédictions, il les répandrait abondamment dans tous les lieux où serait honorée l'image de ce sacré Cœur, parce que son amour le presse de départir le trésor inépuisable de ses grâces sanctifiantes et salutaires dans les âmes de bonne volonté, cherchant des cœurs vides pour les remplir de la suave onction de son ardente charité, pour les consommer et les transformer tout en lui. Il veut des esprits humbles et soumis, sans curiosité que d'accomplir son bon plaisir. De plus, qu'il réunirait les familles divisées - par ce moyen - et protégerait celles que seraient en quelque nécessité ; et qu'il répandrait cette suave onction de sa charité dans toutes les Communautés religieuses où il serait honoré, et lesquelles se mettraient sous sa particulière protection ; qu'il en tiendrait tous les cœurs unis, pour n'en faire qu'un même avec lui, et qu'il en détournerait les traits de la divine justice, en les remettant en grâce lorsqu'ils en seraient déchus.

O mon cher frère dans ce divin Cœur, s'il m'était permis de manifester les richesses infinies qui sont cachées dans ce précieux trésor, et desquelles il enrichit et met en jouissance ses fidèles amis ! Si nous les pouvions comprendre, nous ne nous épargnerions en rien pour lui procurer le plaisir qu'il désire avec tant d'ardeur ; et pour moi, je voudrais avoir des millions de vies, pour les sacrifier par tous les tourments les plus effroyables qui se peuvent imaginer, même par tous ceux de l'enfer[518], sinon de haïr ce tout aimant et tout aimable Cœur, puisque tous les autres supplices me seraient un plaisir pour le faire régner. Il n'y a point de réserve, si me semble, que cette privation de son amour, qui est un mal auquel je ne me peux rendre, ayant de l'horreur seulement de l'entendre. Mais si pourtant cela était nécessaire à l'accomplissement de ses desseins, je sacrifierais tout sans réserve, mon cœur ne se sentant plus susceptible, si me semble, que des intérêts de ce divin Cœur ; en sorte que, depuis qu'il m'a fait la miséricorde de me consacrer lui-même à son amour et à sa gloire, je ne me soucie plus de quelle manière il me traite. Pourvu qu'il se contente, cela me suffit ! Soit qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse, qu'il me console ou qu'il m'afflige, tout cela me rend également contente dans son contentement, hors duquel je ne peux rien trouver dans la vie qui puisse contenter mon cœur qui, après s'être entièrement abandonné à celui de mon souverain Maître, lui laisse encore le soin de le perfectionner à sa mode, n'en désirant pas plus qu'il ne m'en veut donner. Pourvu qu'enfin je le puisse aimer, cela seul me suffit!

Mais si vous saviez que je crains que cette insensibilité dont je vous viens de dire un mot en passant, ne soit cet état déplorable d'endurcissement dont parle l'Apôtre ! vous avouant de bonne foi qu'au reste je ne vois rien en moi, ni en mes actions, qui ne soit digne d'un châtiment. Et à vous parler franchement, comme vous me témoignez le désirer, je me sens, parmi tout ce que je vous viens de dire, une continuelle peine[519] d'avoir trompé les créatures, qui me croient meilleure que je ne suis ; car en vérité, si l'on me connaissait, non seulement telle que je suis, car on ne me

---

517 Le texte porte : «qu'il les que ce divin Cœur les recevrait... ». Nous avons retranché les mots : «qu'il les» qui sont annulés par les suivants. Nous avons laissé tel quel tout ce passage qui commence par des verbes au futur et se poursuit par des verbes au conditionnel.

518 On a parfois confondu ces expressions de sainte Marguerite-Marie avec les considérations qu'on rencontre chez certains mystiques, disant qu'ils accepteraient de bon cœur d'être damnés si c'était le bon plaisir de Dieu et le glorifiait davantage. Nous n'entrons pas dans ces raisonnements fort discutables au regard de l'Église. Mais nous remarquons qu'il ne s'agit pas de cela chez sainte Marguerite-Marie qui affirme toujours : "Pourvu qu'enfin je le puisse aimer, cela seul me suffit !" : de toute évidence elle n'aspire qu'à vivre toujours avec le Seigneur. Elle dit seulement qu'en cela elle ne cherche que Dieu, indépendante de toute recherche pour elle-même, satisfactions ou fuite de souffance.

519 Le Ms. porte : continuelle «haine» et l'autographe «paine». (Ces petites divergences de lecture s'expliquent par la très fine écriture du texte où manquent aussi quelques mots).

pourrait souffrir, mais seulement telle que je me connais et que je me vois continuellement, on aurait autant d'horreur pour moi que je m'en sens moi-même, laquelle est si grande que j'ai peine à me supporter. C'est ce qui me rend si confuse lorsque ce divin Cœur permet que l'on donne quelque créance aux paroles d'une si méchante créature, laquelle cet adorable Cœur tient toujours comme toute noyée dans une mer d'amertume, et un abîme d'humiliation et de confusion, pour rendre hommage, par conformité, à celle où la divine justice l'a toujours tenu pour les intérêts de son divin Père ; si bien que les mouvements de joie que l'établissement du règne de ce sacré Cœur donne quelquefois au mien, passent comme un éclair, retombant d'abord dans ces amères amertumes où je trouve une paix inaltérable, laquelle me rend indifférente au blâme ou à la louange des créatures, pensant que tout cela ne me peut rendre autre que ce qu'en effet je suis devant Dieu, auquel je vous conjure, par tout l'amour que vous portez à son divin Cœur, de lui demander de vous faire connaître tout ce qu'il y a de mauvais dans cette disposition, et ce qui lui déplaît en moi, et de me faire la miséricorde de me le dire sans façon. Car je suis une pauvre aveugle en tout ce qui me regarde ; et la crainte que j'ai d'être un obstacle au dessein que ce sacré Cœur a de se faire connaître et aimer, me fait souvent souhaiter qu'il me retirât de cette misérable vie, où je ne trouve d'autre plaisir que celui de souffrir continuellement par conformité à ce Bien-Aimé de nos âmes, qui en imprime en la mienne une si ardente faim, qu'un pauvre famélique ne pourrait recevoir la nourriture avec plus d'avidité qu'est celle que mon cœur sent à se nourrir du pain délicieux des douleurs, mépris et humiliations, oubli des créatures et confusion, étant là l'eau salutaire à mon mal, et laquelle seule est capable de donner quelque rafraîchissement à l'ardente soif qui me consomme.

Mais, hélas! je ne sais pourquoi mon Souverain permet que je vous aie dit tout cela, sinon afin que vous lui demandiez qu'il m'ensevelisse dans un éternel mépris et oubli des créatures, lesquelles je souhaite n'avoir plus de souvenir de cette chétive misérable que pour la mépriser et faire souffrir. Et afin que ce divin Cœur établisse son empire sur mon entière destruction et anéantissement, je me ferais un doux plaisir de me voir abaissée et ruinée d'estime, à mesure qu'il est honoré et élevé dans l'esprit des créatures, desquelles je voudrais être inconnue, à mesure qu'il en est reconnu ; car lui seul mérite tout l'amour, l'honneur, la gloire et la louange, dans le temps et l'éternité. Et puisque vous voulez que je vous dise simplement mes pensées, faites moi donc la grâce que le tout demeure dans le secret du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ ; lequel m'ôtant le moyen de réfléchir sur ce que je vous dis, je vous parle sans y penser, suivant les mouvements qu'il me donne. Mais faites-moi connaître tout ce qu'il y a de mal ; vous assurant que je ne veux rien, en tout et partout, que l'accomplissement du bon plaisir divin, laissant à ce divin Cœur de vouloir et désirer en moi et pour moi selon qu'il lui plaira. Je me contente de l'aimer seul, et puis il aimera pour moi tout ce qu'il veut que j'aime.

Mais, quoique ce trésor d'amour soit un bien propre à tout le monde, et en qui chacun a droit, il a néanmoins toujours été caché jusqu'à présent, qu'il s'est particulièrement donné aux Filles de la Visitation, parce qu'elles sont destinées à honorer sa vie cachée ; afin que, leur étant découvert, elles le manifestassent et distribuassent aux autres. Mais il est réservé aux Révérends Pères de la Compagnie de Jésus de faire connaître la valeur et l'utilité de ce précieux trésor, où plus l'on prend, plus il y a à prendre. Il ne tiendra donc qu'à eux de s'en enrichir avec abondance de toute sorte de biens et de grâces ; car c'est par cet efficace moyen qu'il leur présente, qu'ils pourront s'acquitter parfaitement, selon son désir, du saint ministère de charité auquel ils sont destinés. Car ce divin Cœur répandra tellement la suave onction de sa charité sur leurs paroles, qu'elles pénétreront comme un glaive à deux tranchants les cœurs les plus endurcis, pour les rendre susceptibles à l'amour de ce divin Cœur ; et les âmes les plus criminelles seront conduites par ce moyen à une salutaire pénitence.

Enfin, c'est par ce moyen qu'il veut répandre sur l'Ordre de la Visitation et sur celui de la Compagnie de Jésus, l'abondance de ces divins trésors de grâce et de salut ; pourvu qu'ils lui rendent ce qu'il en attend, qui est un hommage d'amour, d'honneur et de louange, et de travailler de tout leur pouvoir à l'établissement de son règne dans les cœurs. Il attend beaucoup de votre sainte Compagnie pour ce sujet, et y a de grands desseins. C'est pourquoi il s'est servi du bon Père La Colombière pour donner commencement à la dévotion de cet adorable Cœur ; comme j'espère que vous serez l'un de ceux dont il se servira pour l'introduire dans votre Ordre. Oh! quelle grâce pour vous, si cela est, et si vous secondez ses desseins! Mais le tout, doucement et suavement, suivant les moyens qu'il vous en fournira, en lui laissant le succès de tout, sans plus désirer ni vouloir faire que ce qu'il vous fera connaître, dans chaque occasion, qu'il veut que vous fassiez. Voilà le moyen, si me semble, destiné à votre sanctification ; car, à mesure que vous y travaillerez, ce divin Cœur vous sanctifiera de sa sainteté même. Ne nous étonnons pas des contradictions et oppositions que le démon y suscitera ; car j'espère que ce Souverain de nos âmes soutiendra lui-même son œuvre, qu'il sera plus puissant pour la défendre, que l'ennemi pour l'attaquer. Enfin, je crois qu'il vérifiera cette parole qu'il faisait continuellement entendre à l'oreille du cœur de son indigne esclave, parmi les difficultés et oppositions, qui ont été grandes dans les commencements de cette dévotion : «Je régnerai, malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y opposeront!» parole qui imprimait tant de consolation et d'espérance que la chose serait, que plus on m'ôtait les moyens sur lesquels je m'appuyais, en me défendant d'en plus parler, plus je me confiais et espérais que, Dieu étant fidèle en ses promesses, il accomplirait plutôt la chose par lui-même, que de laisser son œuvre imparfaite. Car il a toujours promis à son indigne esclave qu'il aurait soin de lui fournir tous les moyens nécessaires pour l'accomplissement de ses desseins, et qu'il n'y laisserait manquer de rien ; ce qu'il a toujours accompli, même au delà de ses promesses.

Oh sus! vous voyez que mon Souverain veut que je vous parle simplement sur toutes ces choses, qui sont comme un abîme pour moi, d'où je ne peux sortir, lorsqu'il me donne la liberté d'en parler, ce qui n'est pas toujours, mais rarement, comme il lui plaît ; car hors de là, je vous puis assurer que je suis si impuissante d'en parler ou écrire, qu'il me semble m'être impossible de le faire. Mais encore une fois, que tout ceci demeure dans le secret de ce divin Cœur ; c'est-à-dire que vous ayez la bonté de ne me nommer ni faire connaître à personne. Car il faut vous avouer la faute que le désir d'être inconnue m'a fait faire sur ce sujet : c'est que ce Révérend Père auquel vous aviez adressé la précédente à la dernière de vos lettres[520], m'ayant fait l'honneur de m'écrire, je ne lui fis point de réponse, pour le seul motif que je vous viens de dire. Mais que je vous serais obligée, si vous aviez la bonté de brûler cette lettre, où il faut que je vous die encore que, me sentant un grand désir de reconnaissance des livres que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et me trouvant sans moyen d'aucun retour, car je suis entièrement pauvre, Dieu merci, mon souverain Maître me donna à entendre qu'il lui fallait laisser le soin de cette reconnaissance, laquelle il ferait par des biens infinis. Ainsi, j'espère que vous ne perdrez rien, et qu'il sera lui-même votre récompense. J'avais un grand désir d'en garder un ; mais sa bonté ne me l'a pas voulu permettre, me faisant voir que sa gloire demandait que je les donnasse à ceux à qui il me ferait connaître le désirer, dont l'un a été à notre très chère Mère supérieure[521], l'autre à une personne qui n'épargne ni bien ni peine pour l'établissement de son règne, et le troisième à une autre qui lui a fait édifier une chapelle, comme nous l'avons fait céans, avec un fort beau et grand tableau. Mais cette personne séculière[522] lui a, de plus que nous, fondé à perpétuité, dans cette chapelle, une

---

520 On voit par là que le P. Croiset avait déjà écrit au moins deux fois à la Sainte. «Le Révérend Père» qui avait servi d'intermédiaire, était probablement, le P. Chastanier, alors supérieur des Jésuites de Paray.

521 La mère Marie-Christine Melin.

522 Son frère, Chrysostome Alacoque, maire du Bois-Sainte-Marie.

messe tous les premiers vendredis de chaque mois, ce qui nous doit être d'une grande consolation.

Monseigneur de Langres[523] a permis, dans tout son diocèse, de célébrer la fête de ce divin Cœur, et d'en dire la messe ; et les messieurs de la Sainte-Chapelle la vinrent chanter en musique dans l'église de nos Sœurs de Dijon. Je vous dis cela pour vous faire voir les heureux progrès que sa bonté infinie donne à cette dévotion, afin que vous lui en rendiez grâce. Vous ne serez peut être pas fâché que je vous envoie un des premiers livres qui ont été imprimés à l'honneur de ce divin Cœur, afin que, si vous jugez à propos, vous y prendrez les litanies du sacré Cœur de la très sainte Vierge[524], pour ajouter au vôtre. Et comme je remarque que les dévotions courtes et enflammées donnent plus de goût et ont plus d'effet que les autres, c'est de cette manière que je souhaiterais tout le projet de ce livre que vous voulez faire réimprimer *(sic)* mais surtout les méditations, oraisons et pratiques, afin que le pauvre esprit humain y puisse plus trouver de goût et de plaisir que d'ennui ; c'est-à-dire qu'il faut continuer comme vous avez commencé, car l'on agrée et goûte fort ceux que vous nous avez envoyés. Pour le secret, vous ne devez pas craindre que de ma part j'y manque. Mais hélas! que j'appréhende qu'il n'en soit pas ainsi de tout le reste! ce qui m'affligerait sensiblement.

Si l'on pouvait faire une association de cette dévotion, où ces associés participeraient au bien spirituel les uns des autres, je pense que cela ferait un grand plaisir à ce divin Cœur ; lequel, il me semble, désirerait encore que l'on eût une particulière union et dévotion aux saints Anges, qui sont particulièrement destinés à l'aimer et honorer et louer dans ce divin Sacrement d'amour, afin qu'étant unis et associés avec eux, ils suppléassent pour nous en sa divine présence, tant pour lui rendre nos hommages, que pour l'aimer pour nous et pour tous ceux qui ne l'aiment pas, et pour réparer les irrévérences que nous commettons à sa sainte présence.

Je vous dis bien des choses, tant parce que vous m'en avez donné la confiance, que parce que, plutôt, je ne peux faire autrement, me sentant pressée de le faire par ce Souverain de mon âme, qui en veut peut-être être glorifié. Mais comme je n'ai pas l'intelligence de me savoir exprimer, je ne sais si vous pourrez comprendre ce que je vous dis, ni même lire cette lettre, qui n'est qu'un vrai brouillon pour sa trop grande longueur, qui, comme je le pense, vous ôtera le courage d'en demander des longues. Mais pardonnez à l'abondance de cette source intarissable, qui prend plaisir de s'écouler avec affluence en faveur de ses amis, ce que j'entends de ce divin Cœur à votre égard ; car il attend beaucoup de vous, qui dites que vous ne croirez point que je le prie pour vous, que lorsque vous aurez obtenu l'amour et l'humilité. Pour le premier, je ne suis pas en peine ; il suffit qu'il connaisse ce qu'il fait sur ce sujet. Et pour le second, je crois, selon qu'il me le fait connaître, qu'il ne veut pas vous ôter les mouvements contraires à cette vertu d'humilité, pour vous laisser en cela une matière de combattre, afin d'avoir lieu de récompenser vos victoires, et de plus, afin que vous soyez continuellement sur vos gardes, avec une grande défiance de vous-même.

Ne doutez donc plus que je prie pour vous, puisque vous savez qu'outre que vous avez part dans l'adorable Cœur de notre Souverain en tout ce que je peux faire de bien et souffrir avec sa grâce, puisqu'il nous a unis par égalité de bien spirituel, comme frère et sœur, suppléant de sa part ce qui manque de la mienne ; c'est ce qui me fait vous nommer mon frère dans ce sacré Cœur, et de plus, je fais une communion tous les mois selon votre intention, avec tout ce que je vous ai déjà dit que je fais pour vous. Mais hélas! qu'est-ce que tout cela, vu le sujet qui le pratique, à

---

523 Mgr de Simiane de Gordes.

524 Le petit livret de Moulins qui contenait les« litanies du Cœur de Marie », en latin, après celles du Cœur de Jésus. Il avait été imprimé pour la première fois en 1687, par les soins de la M. de Soudeilles.

l'égard de tout ce que vous faites pour moi, et dont je me sens impuissante à vous témoigner les sentiments de reconnaissance que ce Souverain en fait sentir à mon chétif cœur, lequel se sent continuellement pressé de faire connaître et aimer celui de notre divin Maître ; ce qui me fait souffrir un martyre continuel.

Nous avons accru nos biens spirituels, car un saint ecclésiastique s'est encore offert de lui-même à nous dire une messe, tous les premiers vendredis des mois, et je lui ferai une communion. Et vous ne savez peut-être pas ce qui me donne tant de consolation dans l'union de prières des saintes âmes, outre que j'y fais un grand fonds pour obtenir par ce moyen, ma sanctification et mon salut éternel : c'est que, de plus, comme mon Souverain, s'étant consacré lui-même tout l'être de sa chétive esclave, et tout ce qui en dépend, avec tout le bien qu'on lui fera, c'est pourquoi il lui a promis, si je ne me trompe, de récompenser avec les trésors de son divin Cœur tout le bien que l'on lui fera. C'est de cette manière que je crois qu'il n'y a rien à perdre pour ceux qui me feront ou livreront quelque bien spirituel, puisque ce n'est plus à moi, mais à cet aimable Cœur, qui s'est tout attribué.

J'ai pensé succomber à la tentation que j'ai eue de vous envoyer un petit manuscrit d'une version de l'office du Sacré Cœur en vers ; mais j’ai cru que cela vous coûterait peut-être trop de port, pour vous être une chose inutile. Je me réjouis bien de voir l'image de ce saint Cœur dans les autres livres que vous nous faites espérer qui s'imprimeront. Vous n'en devez pas douter, que je ne fasse tout mon possible pour le faire connaître. Je vous envoie un des petits livres que l'on fit imprimer dans le commencement de cette dévotion. Et comme vous marquez qu'il faut prier le Bienheureux Louis de Gonzague pour l'obtenir, je voudrais bien que vous eussiez la bonté de nous en envoyer un image en taille-douce, qui fût de la même grandeur de ceux du R. P. La Colombière. C'est pour notre chapelle du Sacré Cœur.

Vous voyez comme je me rends votre importune. Votre lettre m'a été d'une grande consolation ; mais je vous avoue que je me sens une extrême peine à vous en envoyer, pour les raisons que, ne m'étant pas permis de lire mes lettres, je demeure dans l'ignorance de ce que j'y mets, car je l'oublie à mesure que je l'écris ; et ne sachant pas si je redis toujours la même chose, cela me fait sentir de grandes confusions, et de grands désirs de ne jamais écrire. Mais j'espère que votre bonté excusera tout pour l’amour du Sacré Cœur, lequel je supplie vouloir conduire celle-ci entre vos mains, car je ne sais pas mettre l'adresse. Dieu soit béni éternellement!

LETTRE CXXXII

AU R. P. CROISET

3ème DU MANUSCRIT D'AVIGNON

VIVE ✝ JÉSUS

Ce 15 septembre 1689.

Mon Révérend Père[525],

... Car si vous saviez l'impuissance où il me met de dire plus qu'il ne veut, vous me conseilleriez de garder le silence plutôt que de lui faire la moindre résistance. Mais, à vous parler franchement, je crains beaucoup, parmi toutes les grâces que je reçois de sa miséricorde, de me tromper et de tromper les autres que la charité aurait fait prendre des pensées avantageuses et bien éloignées de ce que je suis en effet. Ne soyez pas de ce nombre et ne vous arrêtez pas à ce que vous m'obligez de vous dire, car je pense que ce divin Cœur vous communiquera plus facilement ses secrets et sa sainte volonté, qu'à une pauvre, chétive et indigne pécheresse comme moi, qui voudrais toujours n'avoir d'autre occupation que d'aimer, agir et pâtir et me taire.

Et pour vous faire mieux comprendre qu'il ne faut pas faire fonds sur ce que je dis, et que j'ai sujet de tout craindre, c'est qu'il faut vous avouer que je n'ai jamais eu de direction que du Souverain de mon âme ; car dès lors que je commençai à me connaître, il prit un empire si absolu sur ma volonté, qu'il me faisait lui obéir en tout, sans que je me pusse défendre. Il me reprenait et corrigeait de mes fautes avec beaucoup de sévérité pour peu qu'il y eût de volontaire. Il me donnait une si grande horreur du péché, parce qu'il me faisait voir combien il lui déplaisait, que je me cachais pour pleurer, lorsque je m'étais laissée aller à mes vanités. Je n'aspirais que de pouvoir trouver un lieu où je pusse vivre pauvre, inconnue et méprisée, afin que je puisse mieux converser avec mon souverain Maître pour apprendre à l'aimer et le connaître ; car j'étais dans un village, sans instruction pour les choses spirituelles, ne sachant pas même ce que c'était de faire oraison, outre que ce qu'il m'enseignait, me façonnant à sa mode et me continuant ainsi sa conduite, jusqu'à ce que il m'eût mise dans la sainte religion, que je pensais être ce lieu caché où j'aspirais ardemment pour faire pénitence.

Cependant quoiqu'il changeât de conduite à mon égard, il ne me quitta pas pour cela, me faisant voir qu'il ajusterait tellement les grâces continuelles qu'il me faisait à l'esprit de ma règle et à l'obéissance due à ma supérieure, que l'un ne serait point contraire à l'autre. Je ne laissais, nonobstant cela, de faire tout mon possible pour m'éloigner de cet esprit, et pour me retirer de sa conduite, ainsi qu'on me l'ordonnait, et j'eus beaucoup à souffrir là-dessus ; mais ce Souverain de mon âme, qui agissait en moi indépendamment de moi-même, rendait tous mes efforts inutiles, sans que jamais pourtant il m'empêchât d'obéir.

Mais plus je lui faisais de résistance pour l'éloigner de moi, plus il m'était présent, et l'on me jeta dans des grandes craintes qui me firent souhaiter et lui demander de m'en retirer : ce qu'il me promit et qu'il m'enverrait son fidèle serviteur et parfait ami qui m'apprendrait à le connaître et à m'abandonner à lui sans plus de résistance. Et, en effet, il m'envoya le Rd Père de la Colombière, lequel me fit bien comprendre d'abord qu'il m'était envoyé de la part de Dieu, afin que je lui

---

525 Croiset et, après lui, Galliffet font commencer cette lettre par deux paragraphes, que le Ms. d'Avignon place, le premier au début de la 5" lettre et le second au milieu de la 6".

découvrisse tout le fond de mon âme, lui ouvrant mon cœur avec tant de facilité que sans nulle préméditation je lui dis tout ce qui s'était passé en moi et de toutes les grâces que j'avais reçues de mon Souverain, en la manière simple qu'il m'avait apprise, sans prendre garde que je parlais de moi ; de quoi j'avais tant d'horreur que si je m'en fusse aperçue, je ne l'aurais pu faire. Et ce que me manifeste la volonté de Dieu en ce rencontre, c'est que ce bon Père me demanda, de lui-même, sans nulle connaissance l'un de l'autre, et en même temps ces paroles me furent dites distinctement :

« Voilà celui que je t'envoie. »

Et après plusieurs entretiens, ne se rebutant point de la manière rustique dont j'en usais à son égard, et il m'assura dans la voie difficile où j'étais, toute parsemée de croix et d'épines, parmi lesquelles j'ai toujours marché, nonobstant les grâces continuelles et inexplicables que j'ai toujours reçues de ce Souverain de mon âme.

Et après que ce bon Père eut pris connaissance de toute ma conduite, il me défendit de ne jamais faire de résistance à cet esprit, mais de m'abandonner absolument à son bon plaisir pour le laisser agir selon toute l'étendue de son pouvoir, ce qui donna une paix inaltérable à mon âme.

Je vous dis tout ceci assez inutilement, et je ne sais pourquoi je vous le dis, sinon afin que vous bénissiez le Seigneur, et le remerciiez pour moi de ce qu'il ne m'a pas encore abîmée dans l'enfer, pour les grandes résistances que je lui ai faites et pour l'abus que j'ai fait de ses grâces, ce qui me cause tant de douleur que j'en voudrais faire une continuelle pénitence. Et cependant, je ne fais que de l'offenser ; de quoi je vous conjure, pour la sainte charité qui nous unit dans ce Cœur adorable, de lui demander pardon pour moi et de vous intéresser à mon salut, car il me semble qu'il le veut.

Mais pour en revenir à la dévotion du Sacré Cœur, il est vrai, je vous l'avoue, que c'est ce bon Père à qui j'en fis la première ouverture, ainsi qu'il m'avait été ordonné de la part de mon Souverain, lequel lui départit plus de grâces dans ce temps qu'il n'avait encore fait. Mais de vous dire comme il départit la première grâce de cette dévotion à son indigne esclave, ô mon Dieu! c'est de quoi il ne m'a pas été permis de m'expliquer depuis cette première fois, non plus que la manière que cela se fit, dont le seul souvenir produit toujours de nouveaux effets de grâce dans mon âme, qui, de l'abîme de son néant, se perd et s'abîme dans celui des miséricordes de son Sauveur et me fait dire avec sainte Thérèse : «*Misericordias Domini,* etc.»

Mais quoique le désir que le Cœur adorable de notre divin Maître avait d'être connu, aimé et honoré particulièrement, fût manifesté à ce bon Père, il n'a pas laissé de demeurer secret encore, plus de huit à neuf ans, et jusques à ce que son indigne esclave, à qui il avait découvert son désir, fût mise pour la direction de neuf ou dix jeunes novices, lesquelles en ayant entendu parler, s'y portèrent avec tant d'ardeur à honorer ce divin Cœur, dont je leur donnai une image tracée avec une plume sur un petit morceau de papier, que cela leur fit faire beaucoup de progrès en leur perfection en peu de temps. Et quoique cela leur attirât bien des mortifications, elles ne se rebutèrent point, mais s'animèrent tant et plus à honorer ce sacré Cœur, lui ayant érigé un petit autel pour lui rendre leurs hommages, tâchant de réparer, par leurs pénitences, les injures et outrages qu'il reçoit au très saint Sacrement, et quelques-unes ayant obtenu de leurs parents de quoi en faire peindre un petit image, ce qu'on ne leur voulut permettre, crainte qu'elles n'introduisissent quelque nouveauté, et comme on n'osait plus en parler qu'en secret, car cela étant passé au dehors, et quelque grand serviteur de Dieu s'opposant fortement à cette dévotion et tous me tombant dessus, je n'en étais pas fâchée, me réjouissant de quoi il m’honorait de sa croix par ces petites persécutions et contradictions, qui s'élevèrent d'abord et qui donnèrent à cette chétive pécheresse la consolation de souffrir sans appui ni consolation que de ce divin Cœur, qui

me fortifiait par ces paroles, que j'entendais dans le plus intime de mon cœur avec une consolation inconcevable :

« Je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui se voudront opposer!»

Mais comme la croix est un trésor précieux qui ne peut être conservé que lorsqu'il est enseveli dans un humble silence, il m'est bon de me taire sur ce sujet, et je dirai seulement qu'après deux ou trois ans que cela dura, il changea tellement les cœurs opposés, que l'on fit ériger une fort belle chapelle dans notre enclos à son honneur, avec un fort beau et grand tableau de ce sacré Cœur et chacune de nos Sœurs se portèrent à contribuer à cette œuvre avec tant d'ardeur qu'elle fut bientôt achevée. Et c'est principalement à présent la dévotion de notre Communauté. Il n'y a que moi qui lui sers d'obstacle à l'établissement de son règne dans les cœurs : c'est le sujet de ma plus grande douleur.

Voilà un petit mot sur ce que vous me demandez, ne m'étant pas permis de m'en expliquer plus en particulier, et il faut vous dire une chose, laquelle m'empêcherait de plus écrire, si l'obéissance n'en ordonnait autrement : c'est que lorsque j'écris, après m'être mise à genoux pour le faire, comme une disciple devant son maître, j'écris suivant qu'il me dicte, sans prendre garde ni penser à ce que j'écris, et me fait sentir de grandes humiliations, tant pour la crainte que j'ai de dire ce que je voudrais taire et tenir caché, que pour la créance où je me trouve de redire toujours la même chose, que l'on m'a défendu de relire les lettres que j'écris, parce que, lorsque je le faisais, je ne me pouvais empêcher de les rompre ou brûler. Et j'ai été surprise lorsque, lisant votre lettre, j'ai vu que ce que je croyais de vous avoir dit sur cet état d'indifférence, d'insensibilité, de réprobation et de condamnation où je croyais d'être, tout cela s'est trouvé dit d'une autre manière qui vous l'a fait expliquer si avantageusement, que je ne vois rien en moi de tous les actes et dispositions dont vous me parlez, et cette indifférence n'est en moi qu'une insensibilité à la grâce. Et, sur ce que vous me dites de l'amour de mon Seigneur Jésus Christ, m'aurait fait mourir de douleur, si je l'avais compris dans ce sens[526] ; mais c'était dans celui que les peines de l'enfer me sembleraient douces pour faire régner cet aimable Cœur, mais toujours à la réserve de cette privation d'amour, à moins que je ne visse en cela le bon plaisir divin, ce qui ne peut être.

Vous me dites de prier pour vous. Hélas! Je le fais plus que pour un autre ; mais pouvez-vous sentir des effets des prières d'une si méchante créature, qui n'est propre qu'à attirer la colère de Dieu et arrêter le cours de ses miséricordes ? Mais j'offre pour vous et pour l'exécution de vos desseins à la gloire du Sacré Cœur les saints sacrifices de la messe que des saints religieux et ecclésiastiques disent, selon mon intention, tous les vendredis, et de plus la sainte communion deux ou trois fois par mois, sans tout le reste.

Et puisque vous voulez que je vous dise ma pensée sur les projets que vous faites pour honorer ce divin Cœur, lequel comme je crois, si je ne me trompe, l'a si agréable que j'espère que ce sera un des moyens dont il veut se servir en cette dévotion pour retirer grand nombre d'âmes de la perdition, ruinant l'empire de Satan, pour les remettre par ses grâces sanctifiantes, dans la voie du salut éternel, ainsi qu'il me semble l'avoir promis à son indigne esclave ; lui faisant voir cette dévotion comme un des derniers efforts de son amour envers les hommes, afin que, leur mettant en évidence dans un tableau particulier de son divin Cœur percé d'amour pour leur salut, il pût mettre leur salut en assurance en ne laissant périr rien de tout ce qui lui serait consacré, par le grand désir qu'il a d'être connu, aimé et honoré de ses créatures, afin de pouvoir en quelque façon contenter l'ardent désir que son amour a de se répandre, en leur départant avec abondance les grâces sanctifiantes et salutaires, et leur sera un asile assuré à l'heure de la mort, pour les

---

526 Voir dans la lettre du 10 août le passage dont il s'agit.

recevoir et les défendre de leurs ennemis. Mais pour cela, il faut vivre conformément à ses saintes maximes.

Mais pour ceux qui s'emploient à le faire connaître et aimer, oh! si je pouvais et s'il m'était permis de m'exprimer de ce qu'il m'est donné à connaître des récompenses qu'ils recevront de cet adorable Cœur, vous diriez comme moi que : heureux sont ceux qu'il emploiera à l'exécution de ses desseins! Et je vous dis que vous êtes heureux d'être du nombre ; comme je ne puis plus douter qu'il ne vous ait tout destiné à cela, suivez sans crainte les lumières qu'il vous donnera pour cet effet, et ne renvoyez point ce bien à un autre, comme vous l'avez reçu par le refus d'un autre, qui a voulu préférer l'élection qu'il avait faite de son emploi pour glorifier Dieu, au choix que ce même Dieu avait fait de lui pour faire connaître, aimer et honorer son sacré Cœur, et par ce moyen, s'est privé d'un nombre infini de grâces, qu'il ne tiendra qu'à vous de recevoir, c'est-à-dire si vous voulez correspondre suivant les saints mouvements et les lumières qu'il vous donne pour cet effet. Et la raison pourquoi il ne m'est pas permis de parler des récompenses qu'il promet à ceux qu'il emploiera à cette sainte œuvre, est afin qu'ils travaillent sans autre intérêt que celui de sa gloire, dans la vue de son pur amour.

Vous voyez combien librement je vous dis ma pensée, selon qu'il m'est permis ; car lorsque mon souverain Maître ne l'agrée pas, il m'ôte toute mémoire et toute intelligence sur ce que je voudrais dire, de sorte qu'il m'est impossible de le faire. Et de même, il me rend tellement impuissante à lui présenter de certaines intentions ou personnes qu'il n'agrée pas, soit à cause qu'elles raisonnent à ses volontés, ou autrement, qu'il me fait souffrir un tourment inexplicable dans ces sortes d'occasions ; car je ne me rebute point, encore qu'il rejette mes requêtes ; mais, combattant pour ainsi dire avec lui, jusque-là même que quelquefois je réponds pour ces personnes, en quoi je m'engage souvent à souffrir une longue et pénible suite de souffrances, lesquelles font mon exercice continuel, depuis qu'il m'a destinée, si je ne me trompe, pour être la victime de son divin Cœur et son hostie d'immolation, sacrifiée à son bon plaisir et immolée à tous ses désirs, pour me consommer continuellement, sur ce sacré autel, par les ardeurs du pur amour souffrant ; car je ne peux vivre un moment sans souffrir, et c'est mon plus doux aliment et mon mets le plus délicieux que la croix, composée de toute sorte de douleurs, peines, humiliations, pauvreté, mépris et contradictions, sans autre appui ni consolation que l'amour et la privation. Oh! quel bonheur de pouvoir participer ici-bas aux angoisses, amertumes et dérélictions du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ! Mais je m'aperçois que je satisfais trop le mien en parlant de la croix, laquelle est comme un parfum précieux, lequel perd la bonne odeur devant Dieu, lorsqu'elle est éventée par le trop grand parler. C'est donc mon partage de toujours souffrir en silence.

Mais pour répondre à ce que vous me demandez, de vous dire les grâces que j'ai reçues de ce Cœur adorable[527], moi son indigne esclave, je ne le peux pas, d'autant plus qu'il m'oblige et me contraint souvent, pour ainsi dire, de les découvrir aux personnes qu'il les a destinées, et puis, il les ôte de ma mémoire, pour me laisser occupée de lui seul, qui vaut dix millions de fois mieux que tous ses dons, lesquels ne doivent être considérés que pour l'amour de lui. Et il me semble vous pouvoir pourtant dire que, s'il m'était loisible de vous raconter les grâces et les miséricordes de ce tout aimant et aimable Cœur, qu'il me faudrait un livre une fois plus gros que le vôtre. Voyez donc si je ne mérite pas mille fois l'enfer, par mes continuelles infidélités et ingratitudes, quoiqu'il m'a été donné à connaître, si je ne me trompe pas, que ces grâces ne me seraient données qu'en faveur d'autres personnes, pour la gloire du Sacré Cœur, et qu'ainsi je ne me devais rien approprier ni attribuer ; et les effets s'ensuivent de telle façon que rien ne me demeure que la vue de mon néant criminel, que je vois continuellement comme dans un tableau que ce Souverain de

527 Le P. Croiset devait presser sa correspondante de *tout* lui dire, dans l'intérêt du livre qu'il composait.

mon âme tient devant mes yeux, où il me fait voir à moi même comme un composé de toute sorte de misères, lequel il veut changer en un composé de ses infinies miséricordes.

Et si vous saviez quel tourment mon âme souffre, de se voir si impure, exposée devant la sainteté d'un Dieu qui ne peut souffrir la moindre tache dans une âme qui converse avec lui! Et cette sainteté qui est comme un feu dévorant, qui pénètre et consume jusqu'à la moelle des os, et exterminerait mille fois les pécheurs, si cette amoureuse miséricorde ne se mettait entre deux ; car elle est inexorable, et il me semble qu'il n'y a point de supplice qui ne paraisse plus doux que celui qu'elle fait souffrir, lorsqu'elle veut purifier une âme, pour se communiquer à elle ; vous avouant que les grâces qu'il me fait sont toujours précédées et suivies de ces sortes de tourments, ou d'un purgatoire d'humiliation ; et, si je ne me sentais soutenue et fortifiée par Celui-là même qui m'afflige, il me serait impossible de soutenir ce tourment.

Mais, mon Dieu, à quoi bon de vous entretenir de ces sortes de discours, si inutiles à notre sujet ? Mais je pense que sa bonté le permet, afin que vous puissiez connaître de quel esprit vient ce que je vous dis et duquel je suis conduite, pour vous détromper et pour m'aider moi-même à me tirer de cette voie, si elle est trompeuse. Je prierai Notre Seigneur de vous en donner la lumière, afin que vous me mandiez ce que vous croyez, et sur tout ce que je vous dis ici dans le secret du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour l'amour duquel je vous demande cette grâce : celle de brûler cette lettre, après l'avoir vue pour m'en dire votre pensée, et qu'elle ne soit vue que de vous, puisque, sans suite ni raison, j'y ai mis plus que je ne pense, et je ne sais pas même si vous la pourrez lire, ni comprendre ce que je vous dis, car je ne me sais pas exprimer. Mais, au nom de Dieu, ne me faites point connaître ; car d'être connue m'est un martyre plus rude que je ne vous le puis exprimer.

Et pour tout ce que vous proposez dans votre lettre, tant des méditations que des indulgences, il me semble voir clairement à n'en pouvoir douter, que c'est lui qui vous l'a inspiré de cette manière qui me fait connaître lui être si agréable, que nul autre que lui-même n'aurait pu dresser si à son gré, et je crois qu'il en sera beaucoup glorifié, et j'en ressens par avance une grande consolation et m'en réjouis fort. Mais en demandant les indulgences, n'y aurait-il point de moyen de faire approuver la messe en l'honneur de ce divin Cœur par le Saint-Siège apostolique ? C'est encore un grand point que celui-là ; et, quoique je l'espère, je ne sais pas de qui il veut se servir pour cela, car déjà plusieurs n'en ont pu venir à bout.

Il y a encore une autre chose dont je me sens fort pressée, par le grand désir qu'il me fait connaître d'en avoir, c'est que cette dévotion coure dans les palais des rois et des princes de la terre, afin qu'il y reçût autant de plaisir, comme aimé et honoré des grands, comme ont été grandes les amertumes et angoisses qu'il y a ressenties, lorsqu'en sa Passion il y a été tant méprisé, outragé et humilié ; et je vous avoue qu'il me semble que cette dévotion servirait d'une grande protection à la personne de notre roi, et pourrait bien donner d'heureux succès à ses armes et lui procurer de grandes victoires. Mais ce n'est pas à moi à dire cela ; il faut laisser agir la puissance de cet adorable Cœur, duquel vous avez la bonté de me présenter encore des livres. Il est vrai que vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir ; mais je suis entièrement confuse de votre libéralité envers une personne que lui-même a tellement dépouillée de tout, qu'il ne lui a rien laissé que lui même.

C'est pourquoi ceux qu'il inspire de me faire ces sortes de charité, il ne faut pas qu'ils en attendent d'autre récompense que celle qu'il leur fera lui-même pour moi, qui pense avoir reçu cette assurance de lui, s'il me semble, qu'il prendra soin de reconnaître et récompenser tous les biens qui seront faits à sa chétive esclave. C'est de quoi je le prierai de tout mon cœur de le faire à votre égard ; mais si cela ne vous désagréait pas, je vous prierais de faire mettre en votre autre livre les litanies du Cœur de la très sainte Vierge.

Il faut vous encore dire qu'une religieuse de la Visitation, décédée depuis environ quarante ans en odeur de sainteté[528], avait eu révélation que la dévotion du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ prendrait son commencement dans l'Ordre de la Visitation. Et moi je pense que si cela est, que c'est par le moyen de notre saint Fondateur, le grand et saint François de Sales, lequel avait destiné toutes ses filles à rendre un continuel hommage à ce divin Cœur, en conformant toute leur vie suivant ses saintes maximes. Et moi je ne me saurais empêcher de croire que si cela est vrai que cette dévotion tout aimable ait pris sa naissance dans la Visitation, elle fera son progrès par le moyen des Révérends Pères Jésuites. Et je crois que c'est pour cela qu'il avait choisi ce bienheureux ami de son Cœur[529], pour l'accomplissement de ce grand dessein, lequel, comme je l'espère, sera si glorieux à Dieu, pour l'ardent désir qu'il a de communiquer, par ce moyen, son amour et ses grâces. Et si nous pouvions comprendre les grands avantages, des grâces et des bénédictions que cela procurera à ces deux Congrégations, avec combien d'ardeur y travaillerions-nous, si nous connaissions bien les fruits de ce trésor! Mais il faut s' adresser à son fidèle ami, le bon Père de la Colombière, auquel il a donné un grand pouvoir et remis, pour ainsi dire, ce qui concerne cette dévotion. Je vous avoue confidemment que j'en reçois de grands secours, m'étant plus même favorable que lorsqu'il était ici-bas en terre ; car, si je ne me trompe, cette dévotion du Sacré Cœur l'a rendu bien puissant dans le ciel, et l'a plus élevé en la gloire que tout ce qu'il avait pu faire au reste pendant tout le cours de sa vie.

J'espère qu'il en sera ainsi de vous, si vous voulez correspondre et suivre les saints mouvements de la grâce. N'oubliez pas de me marquer lorsque vous aurez le bonheur d'offrir ce grand sacrifice d'amour[530], car j'y ai une grande espérance, suivant la promesse que vous m'avez faite, de laquelle peut-être vous repentez-vous déjà, à cause de mon indignité et pauvreté spirituelle ; mais j'espère que le Sacré Cœur suppléera à tout, et que si vous redoublez vos prières pour lui demander qu'il me convertisse toute en son pur amour, il m'accordera cette grâce dans ma retraite, où j'entrerai dans trois semaines.

C'est bien dans ce temps que j'aurai un particulier besoin de votre secours proche de mon Souverain, lequel il me semble m'avoir tellement faite et destinée pour son Cœur tout aimable, que lui seul fait toute ma joie, ma consolation, mon trésor et ma félicité, et hors de lui, tout le reste ne m'est rien. Et il me semble qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir, pour lui donner le plaisir qu'il désire avec tant d'ardeur, premièrement pour rallumer la charité, si refroidie et presque éteinte dans les cœurs de la plupart des chrétiens, auxquels il veut donner un nouveau moyen, par cette dévotion, d'aimer Dieu par ce sacré Cœur, autant qu'il désire et qu'il mérite, et réparer par là leurs ingratitudes. Ce Cœur divin est le trésor du ciel, dont l'or précieux nous a été donné déjà, en plusieurs manières, pour payer notre dette et acheter le ciel, et pour la dernière invention de son amour, de laquelle il ne tiendra qu'à nous d'en profiter. Et malheur à ceux qui ne le feront pas, ou qui ne le voudront pas faire! parce qu'il désire qu'en nous sanctifiant nous le glorifiions, ce Cœur tout amour, lequel a plus souffert que tout le reste de la sainte Humanité[531] de Notre Seigneur Jésus-Christ. Car dès le moment de l'Incarnation, ce Cœur sacré a été changé en une mer d'amertume, souffrant dès ce premier instant jusques à son dernier soupir sur la Croix. Tout ce que cette sainte Humanité a souffert intérieurement dans le cruel supplice de la croix, ce

---

528 C'était la M. Anne Marguerite Clément, mais il n'y avait en réalité que vingt-neuf ans qu'elle était décédée, puisqu'elle mourut en 1660. ajout à mettre ? mais c'était peut-être il y a quarante ans qu'elle a reçu cette révélation ?

529 Le P. la Colombière.

530 La première messe du P. Croiset.

531 On a imaginé que sainte Marguerite-Marie faisait ici une distinction entre le Cœur de Jésus et sa Personne… Ce sont des réflexions sans objet, car c'est de la même façon que Jésus lui parle de son cœur à elle : « je me suis voulu servir de ton cœur comme d'un canal » (AUTOB. § 10). Et en tous endroits ses écrits se rapportent bien à la Personne de Jésus.

divin Cœur l'a ressenti continuellement, et c'est pour cela que Dieu veut qu'il soit honoré par un hommage particulier, afin que les hommes lui fassent goûter autant de joie et de plaisir par leur amour et hommage, qu'ils lui ont fait sentir d'amertume et d'angoisses par leurs peines.

Il n'y a rien de plus doux, ni de plus suave, et en même temps rien de plus fort ni de plus efficace, que la suave onction de l'ardente charité de cet aimable Cœur, pour convertir les âmes les plus endurcies et pénétrer les cœurs les plus insensibles, par la parole de ses prédicateurs et fidèles amis, qu'il rendra comme un glaive ardent, qui fera fondre en son amour les cœurs les plus glacés. Et ceci est particulièrement pour la sainte Compagnie de Jésus, à qui se présentent les faveurs pour leur donner des moyens favorables pour s'acquitter dignement et parfaitement des fonctions de leur ministère de charité, pour la gloire de Dieu, dans la conversion des âmes, lesquelles ils doivent beaucoup exciter à se prévaloir du grand trésor qui est renfermé dans cette dévotion au Sacré Cœur, par le moyen duquel il ne tiendra qu'à nous de satisfaire à la divine justice. Premièrement, il faut poursuivre ces désirs et travailler à le faire connaître et aimer avec une grande pureté d'amour, dépouillés de tout propre intérêt. En second lieu, il veut que nous nous adressions à lui en toutes nos nécessités, avec une humble et respectueuse, mais toute filiale confiance, nous abandonnant totalement à ses soins amoureux, comme des enfants à leur bon père, lequel nous ayant enfantés sur la Croix avec tant de douleurs, ne pourra s'oublier de ses tendresses pour pourvoir à tous nos besoins. En troisième lieu, il veut une grande charité pour le prochain, le priant pour lui comme pour nous, car c'est des particuliers effets de cette dévotion, de réunir les cœurs divisés et de pacifier les âmes.

Et lorsque l'on est tombé en quelque faute, il faut recourir à ce divin Cœur pour nous remettre en sa grâce avec Dieu le Père, auquel il faut offrir une des vertus opposées à notre faute, comme son humilité pour notre orgueil, et ainsi du reste, et le faisant avec amour, nous satisferons par ce moyen, suivant les promesses, à notre dette envers sa divine justice.

Ce divin Cœur est une source intarissable, où il y a trois canaux qui coulent sans cesse : premièrement, de miséricorde pour les pécheurs, sur lesquels découle l'esprit de contrition et de pénitence ; le second est de charité, qui s'étend pour le secours de tous les misérables qui sont en quelque nécessité, et particulièrement pour ceux qui tendent à la perfection[532] ; ils y trouveront, par l'entremise des saints Anges, de quoi vaincre les obstacles ; du troisième, découlent l'amour et la lumière pour les parfaits amis qu'il veut unir à lui, pour leur communiquer sa science et ses maximes, afin qu'ils se consacrent entièrement à lui procurer de la gloire, chacun en sa manière ; et la Sainte Vierge sera la spéciale protectrice de ceux-ci, pour les faire arriver à cette vie parfaite. De plus, ce divin Cœur se rendra l'asile et le port assuré, à l'heure de la mort, de tous ceux qui l'auront honoré pendant leur vie, et les défendra et protégera.

Et il faut vous dire une pensée qui me vient en vous écrivant, qui est que ce divin Cœur est comme un bel arbre, qui a jeté bien profond ses racines dans l'Ordre de la Visitation. A cause de sa petitesse, il y fera mieux paraître l'éclat de sa puissance et de sa grandeur, cet arbre chargé de toute sorte de bons fruits salutaires et propres à purifier le venin du péché et à redonner la vie à l'âme. Et comme il ne veut pas qu'un fruit si précieux demeure caché et inutile, il a choisi les Révérends Pères Jésuites pour le distribuer et en faire goûter la douceur et suavité à un chacun, en leur découvrant combien il sera utile et profitable aux âmes qui s'en nourriront avec les dispositions requises.

Enfin, ce divin Cœur est un abîme de bien, où les pauvres doivent abîmer leurs nécessités ; un abîme de joie, où il faut abîmer toutes nos tristesses ; un abîme d'humiliation pour notre

---

532 Ceux que le Sacré Cœur semble viser particulièrement pour en faire ses *«parfaits amis». «Parfaits amis»* : Le P. La Colombière. (Cf. Lettre CXXXII, le P. Gette, les P. de la Compagnie de Jésus, au sujet desquels revient, pour la 3e fois, la même expression.

orgueil ; un abîme de miséricorde pour les misérables, et un abîme d'amour, où il nous faut abîmer toutes nos misères.

Mais, mon Dieu, si ce divin Cœur voulait manifester sa puissance en ce temps de calamité et de désolation, tant pour le soutien de la foi que pour le rétablissement de la paix, en faisant triompher notre roi de ses ennemis, que de bonheur si cela était! Mais il faudrait pour cela qu'il fût connu en ces lieux-là[533]; et comme cela se pourrait-il faire ? ; Mais je ne sais pourquoi, en vous disant tout ceci, je me sens abîmée dans une étrange confusion. Hélas! c'est peut-être que ce que je vous ai dit n'est qu'inutilité : mais je puis vous assurer que ce n'était pas mon intention de vous dire tout ceci, quand j'ai commencé cette lettre, laquelle j'espère que vous brûlerez, après avoir examiné de quel esprit vous voyez que je suis conduite, pour me dire et me détromper si cela se peut. Car si c'est l'esprit du démon, je serais bien damnée, par le grand empire qu'il a sur tout mon être corporel et spirituel ; en telle sorte, qu'il me semble qu'il m'a tellement faite pour lui, que mon cœur semble insensible à tout autre mouvement que ceux qu'il excite comme il lui plaît dans ce même cœur, soit de joie ou de tristesse, de consolation ou de douleur, etc.

Enfin, voilà deux brouillons de lettre comme vous me les demandez, mais je pense que peut-être n'y trouverez-vous rien de ce que vous souhaitez[534]. Mais c'est que le Seigneur, comme je pense, vous veut tout donner par lui-même et veut tout faire en vous, car il vous aime. Mais je vous dis particulièrement, selon qu'il me le fait comprendre, que les trésors de son sacré Cœur vous sont ouverts ; et je vois qu'il vous y fera puiser abondamment, et même vous les départira avec profusion, pour l'accomplissement de cette grande œuvre à laquelle il me semble ne pouvoir plus douter qu'il ne vous ait destiné. Mais, si je ne me trompe, il demande que vous y travailliez dans un parfait oubli et défiance de vous-même, tout appuyé[535] sur cette parfaite confiance en lui, laquelle il vous a déjà si abondamment départie. De plus, il n'y faut d'autre vue que celle de son pur amour.

Je ne manquerai pas de lui offrir ces deux saints religieux[536] sur qui, si je ne me trompe, il a de grands desseins pour la gloire de son divin Cœur, qui aime les âmes humbles et pures ; et vous me recommanderez à leur charité envers les pauvres pécheurs, et qu'ils ne m'oublient pas dans leurs saints sacrifices.

Dieu soit béni éternellement, et nous veuille consommer dans les flammes de son pur amour!

Vous voulez bien que je vous dise encore que, tant dans les méditations que tout le reste, soyez ardent en l'amour, le plus que vous pourrez, et qu'il soit court et succinct ; je crois que vous comprendrez bien ce que je veux dire. Et je m'oubliais de vous dire que comme plusieurs personnes désirent ardemment de voir la messe du Sacré Cœur approuvée, du moins par Messeigneurs les évêques, s'il ne se peut encore du Pape, c'est pourquoi l'on me presse fort de m'adresser à celui qui a composé ce petit livre de Lyon, pour le prier de voir s'il la pourrait faire approuver de Mgr l'archevêque de Lyon[537], comme vous voyez que Mgr de Langres l'a approuvée

---

533 C'est-à-dire là où réside le Roi : à Versailles, ou aux armées, Louis XIV luttait alors contre la grande coalition de 1689.

534 Elle parlera à cœur ouvert dans la Lettre suivante. Tout ce passage révèle, de plus en plus clairement, la vocation du P. Croiset en même temps qu'il exprime la forte spiritualité que Jésus attend de ses apôtres.

535 Le Ms. porte : toute appuyée

536 Probablement les Pères Gette et de Villette.

537 Mgr Camille de Neufville de Villeroy, auquel saint François de Sales avait prédit qu'il serait archevêque de Lyon, dont il occupa en effet le siège de 1654 à 1692.

dans son diocèse ; vous avez vu s'il me semble cette approbation. Je tâche de faire connaître vos livres autant que je le puis. Voyez ce que vous pourrez faire sur ce que je vous dis..., etc.

LETTRE CXXXIII

AU R. P. CROISET

4° DU MANUSCRIT D'AVIGNON [538]

VIVE ✝ JÉSUS!

De notre monastère, ce 3e novembre 1689.

Enfin, c'est donc cette fois qu'il faut que nos cœurs se consomment sans remise dans cette ardente fournaise du sacré Cœur de notre aimable Jésus, puisque, ne pouvant plus contenir ses flammes dans lui-même, il les lance avec tant d'ardeur dans les cœurs qu'il trouve disposés à brûler. Qu'à jamais donc en puissions-nous brûler!

Ah! que de consolations vos lettres me donnent, lorsqu'elles m'apprennent les heureux progrès de cette aimable dévotion, laquelle fait toute ma joie et mon contentement en cette vallée de larmes ! Vous avez bien fait de me dire que vous avez reçu la nôtre dernière, car ce me serait une sensible douleur qu'elle fût vue d'autre que de vous, parce que je vois bien que, malgré moi, je m'y fais plus connaître que je ne voudrais. Mais je vous puis assurer que je ne le fais que par l' obéissance[539] qui me l'ordonne, pour la gloire de mon divin Maître, à laquelle je suis toute sacrifiée. Et il vous faut dire deux choses, qui m'ont toujours grandement tourmentée, parlant des grâces singulières que ce Souverain fait à son indigne esclave. La première est que je crains qu'après m'être trompée moi-même, je ne trompe les autres à qui je parlerais de ces sortes de choses, et que l'on attribue à la créature ce qui n'est dû qu'au Créateur et à sa pure miséricorde. Puisque c'est lui qui fait tout et qui a toujours tout fait en cela, ne pouvant pas dire lui avoir jamais rien servi que d'obstacle par ma grande pauvreté et ignorance, qui me rend un composé de toute sorte d'ignorances et de misères, ce que je pense être un des motifs qui l'a obligé à se servir d'un si vil instrument, à peu près comme il fit à la boue qu'il mit sur les yeux de l'aveugle-né. Oui, car s'il avait trouvé un plus chétif et indigne sujet, pour en faire un composé de ses grandes miséricordes, il l'aurait pris. Prenez donc garde, je vous en avertis, de vous tromper en ce que je vous dis.

La deuxième chose, c'est que vous me donniez cette assurance que tout ce que je vous ai dit, ou que je vous dirai, sera caché sous le sceau d'un inviolable secret, ne parlant jamais de moi pour me faire connaître, ni pendant ma vie ni après ma mort, voulant demeurer anéantie et inconnue, ensevelie dans un éternel oubli, et pour cela vous me ferez la grâce de brûler toutes nos lettres, afin qu'autant que la gloire de mon divin Maître le pourra permettre, il ne reste aucune mémoire d'une si méchante créature. Je vous dis cela une fois pour toutes ; l'assurance que vous me donnerez de ce que je vous demande, et que vous contribuerez de tout votre pouvoir qu'en faisant connaître le sacré Cœur de notre bon Maître, vous me rendrez inconnue, tiendra mon âme en paix, et me fera compter cette obligation au nombre des plus grandes que je vous puisse avoir. Vous m'ordonnez de vous parler confidemment et simplement, ou plutôt mon divin Maître le veut : car sans cela je m'efforcerais en vain de le faire, et je ne peux répondre à ce que vous me demandez sans vous dire bien des choses, lesquelles je souhaiterais être ensevelies dans un éternel silence, à moins que la gloire de mon Souverain ne le requît autrement.

---

538 Cette lettre est comme une petite *Autobiographie,* écrite avec la même ouverture de cœur que la grande.

539 (Cf. Lettre LVI.)

Dites-moi votre pensée sur ce que je viens de vous dire ; car il me fait connaître que je dois donner créance à ce que vous me direz de sa part, et j'en ai senti des effets. Lorsque vous m'avez assuré dans la vôtre que c'est l'esprit de Dieu qui me conduit, cela m'a un peu rassurée, mais non pas ôté la grande peine que je souffre en parlant de moi ou de ces grâces singulières, lesquelles, par le mauvais usage que j'en fais, ne serviront qu'à ma plus grande condamnation. Car je mène une vie toute opposée à ces faveurs et dont toutes les œuvres me condamnent. Mais, après tout, puisque vous m'assurez que mon Souverain veut cela de moi, faut-il tant de regard sur mes intérêts ?

Je vous dirai donc que ce Souverain, s'étant un jour présenté à son indigne esclave, il me dit : «Je cherche une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier comme une hostie d'immolation à l'accomplissement de mes desseins. »

Alors, me sentant toute pénétrée de la grandeur de cette souveraine Majesté, devant laquelle m'étant prosternée, je lui présentai plusieurs saintes âmes, qui correspondraient fidèlement à ses desseins. - « Mais je n'en veux point d'autre que toi, et je veux que tu consentes à mon désir.» Alors toute fondue en larmes, je répliquai qu'il savait bien que j'étais une criminelle, et que les victimes devaient être innocentes, et que je ne ferais que ce que ma supérieure m'ordonnerait, à quoi il consentit. Mais il ne cessait de me poursuivre et moi de lui résister, pour la grande crainte que j'avais que ces voies extraordinaires ne me retirassent de l'esprit simple de ma vocation. Mais c'était en vain que je lui résistais, car il ne me donnait point de repos jusqu'à ce que, par l'ordre de l'obéissance, je me fusse immolée à tout ce qu'il désirait de moi, qui était de me rendre une victime, sacrifiée à toute sorte de souffrances, d'humiliations, contradictions, douleurs et mépris, sans autre prétention que d'accomplir ses desseins. A quoi m'étant offerte, il me dit qu'il savait mes craintes, mais qu'il me promettait, comme je crois vous l'avoir déjà dit, d'ajuster tellement ses grâces à l'esprit de ma règle, à l'obéissance due à mes supérieures et à ma faiblesse et infirmité, que l'un n'empêcherait point l'autre.

Après cela, il me départit ses grâces avec tant de profusion, que je ne me connaissais pas moi-même, ce qui rendit mes craintes encore plus grandes et qui m'obligea de lui demander instamment de ne jamais rien laisser paraître en moi, que ce qui me rendait plus vile, abjecte et méprisable devant les créatures, ce qu'il me promit.

Et, dans une retraite que je fis quelque temps après, où je reçus des grâces de sa libéralité et miséricorde inconcevable, et desquelles il ne m'est pas nécessaire de parler, mais seulement je dirai que ce fut alors où sa bonté me découvrant la plus grande partie des grâces qu'il avait destiné de me faire et surtout ce qui regarde son aimable Cœur, sur quoi, m'étant prosternée, je lui demandai de vouloir donner ses grâces à quelque âme fidèle qui saurait y correspondre et qu'il savait bien que je n'étais propre qu'à faire obstacle à ses desseins. Et il me fit entendre, alors, que c'était pour cela même qu'il m'avait choisie, afin que je ne me pusse rien attribuer, parce qu'il suppléerait lui-même à tout ce qui me manquerait.

Et une fois, ce Souverain de mon âme m'ayant gratifiée[540] de sa visite, il me dit : « Je te viens apprendre combien il te conviendra souffrir pour mon amour et pour l'exécution de mes desseins.» Ensuite, il me découvrit ce que je devais faire le reste de ma vie ; mais tout cela avec des impressions si fortes, que toutes ces souffrances s'imprimèrent en moi, comme si effectivement je les eusse toutes souffertes en ce moment. Sur quoi il me dit que je ne devais rien craindre, parce qu'il me promettait une des plus grandes grâces qu'il n' eût jamais faites à aucun de ses amis, qui était de me gratifier de sa présence actuelle et continuelle ; et comme un fidèle et

---

540 le manuscrit porte «glorifiée» ce qui est évidemment une erreur *de copiste vraisemblablement*

parfait ami, il prendrait ses délices avec son indigne esclave, la favorisant de ses amoureux entretiens :

[541]«Et lorsque tu feras des fautes, je les purifierai par les souffrances, si tu ne le fais par la pénitence, et je ne te priverai point de ma présence pour cela, mais je te la rendrai si douloureuse qu'elle te tiendra lieu de tout autre supplice.»

Et, dans ce moment, il effectua si bien sa promesse qu'il m'était toujours présent. Et je le sentais toujours proche de moi, comme si l'on était proche de quelqu'un que les ténèbres de la nuit empêcheraient de voir des yeux du corps. Mais la vue perçante de l'amour me le fit voir et sentir, d'une manière bien plus aimable et certaine, et de différentes manières.

Cette divine présence imprime en moi tant de respect que, lorsque je suis seule, il ne me donne point de repos que je ne sois prosternée ou à genoux, comme un petit néant devant ce Tout-puissant, cette grandeur infinie qui m'environne de sa puissance, laquelle s'est tellement emparée des miennes et de tout mon être corporel et spirituel, que je puis vous assurer, s'il me semble, n'avoir plus de pouvoir sur moi-même ; car il agit en moi indépendamment de moi-même, me trouvant comme impuissante à lui résister, quoique souvent la crainte d'être trompée m'y fasse employer tous mes efforts, lesquels il rend tous inutiles, en ne me laissant rien de libre, quand il lui plaît. Et il imprime en moi une paix inaltérable, une joie, un rassasiement et un désir ardent de me conformer à la vie souffrante, humble, cachée et méprisée de mon Sauveur, en telle sorte que les mépris, pauvreté, douleurs, humiliation, ce sont les mets délicieux dont il nourrit continuellement mon âme, qui n'en peut plus goûter d'autres, puisque tout mon plaisir, en cet exil, c'est de n'en avoir point que celui qui se trouve sur la croix de toute sorte de souffrances, privée de toute autre consolation que de celle du Sacré Cœur.

Et je vous avoue que ce Souverain de mon âme a pris un tel empire sur moi que, si c'est l'esprit du démon, je serais bien damnée au plus profond de l'enfer. Je vous dis tout ceci comme il me semble être ; mais, hélas! je ne sais si je me trompe, ne me sentant ni jugement, ni discernement en tout ce qui me regarde. Dites-moi ce que vous en croyez.

Mais pour en revenir à ce que vous désirez du sujet du Sacré Cœur, la première grâce particulière qu'il me semble avoir reçue pour cela, ce fut un jour de saint Jean l'Évangéliste[542], qu'après m'avoir fait reposer plusieurs heures sur cette sacrée poitrine, je reçus de cet aimable Cœur des grâces dont le souvenir me met hors de moi-même ; et je ne crois pas être nécessaire de les spécifier[543], quoique le souvenir et l'impression m'en restera toute ma vie.

Après cela, ce divin Cœur me fut présenté comme dans un trône de flammes, plus rayonnant qu'un soleil et transparent comme un cristal, avec cette plaie adorable, et il était environné d'une couronne d'épines, qui signifiait les piqûres que nos péchés lui faisaient, et une croix au-dessus qui signifiait que, dès les premiers instants de son Incarnation, c'est-à-dire que dès lors que ce sacré Cœur fut formé, la Croix y fut plantée, et il fut rempli, dès ces premiers instants, de toutes les amertumes que lui devaient causer les humiliations, pauvreté, douleurs et mépris que la sacrée Humanité devait souffrir, pendant tout le cours de sa vie et en sa sainte Passion.

Et il me fit voir que l'ardent désir qu'il avait d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition, où Satan les précipite à foule, lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes, avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâce, de sanctification et de

---

541 (Cf. *Autob.* n° 110).

542 (Cf. Lettre XCVI).

543 Le *Ms.* porte : sacrifier.

salut qu'il contenait, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui serait à leur pouvoir, il les enrichît avec abondance et profusion de ces divins trésors du Cœur de Dieu, qui en était la source, lequel il fallait honorer sous la figure de ce Cœur de chair, dont il voulait l'image être exposée et portée sur moi, et sur le cœur, pour y imprimer son amour et le remplir de tous les dons dont il était plein et pour y détruire tous les mouvements déréglés. Et que partout où cette sainte image serait exposée, pour y être honorée, il y répandrait ses grâces et bénédictions. Et que cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes, en ces derniers siècles, de cette rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan, lequel il prétendait ruiner, pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour, lequel il voulait rétablir dans les cœurs de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion.

Et après cela, ce Souverain de mon âme me dit : « Voilà les desseins pour lesquels je t'ai choisie et fait tant de faveurs que d'avoir pris un soin tout particulier de toi dès le berceau. Je ne me suis rendu moi même ton maître et ton directeur que pour te disposer à l'accomplissement de ce grand dessein, et pour te confier ce grand trésor que je te montre ici à découvert.» Alors, me prosternant en terre, je lui dis avec saint Thomas :

« Mon Seigneur et mon Dieu!» ne pouvant m'exprimer de ce que je sentais pour lors, et je ne savais si j'étais au ciel ou en terre.

Et depuis ce temps, les grâces de mon Souverain devinrent plus continuelles, et ne pouvant contenir en moi les ardentes impressions d'amour qu'elles faisaient en moi, je tâchais de les répandre tant par mes paroles que par écrit, dans la pensée que les autres recevant les mêmes grâces étaient dans les mêmes sentiments. Mais j'en fus détrompée, tant par le R. P. de la Colombière, que par les humiliations et persécutions que cela m'attira.

Et le temps qu'il s'était proposé n'étant pas encore arrivé, il prit soin, lui-même, de me disposer selon son désir, comme il me l'avait promis, n'ayant jamais eu d'autre directeur. Et voici quelques-unes de ces dispositions. La première est qu'après une confession générale[544] de toute ma vie très criminelle et méchante, d'abord après l'absolution, il me montra une robe qu'il appelait d'innocence, laquelle était plus blanche que la neige, dont il m'en revêtit. Et me dit : «Voici que j'ôte pour toujours la malice de ta volonté, afin que désormais les fautes que tu commettras soient pour t'humilier, et non pour m'offenser.» Et puis, m'ouvrant derechef son Cœur adorable, il me dit, en m'y mettant : « Voici le lieu de ta demeure actuelle et perpétuelle, où tu pourras conserver sans tache la robe d'innocence dont j'ai revêtu ton âme. » Et depuis, je me voyais et trouvais toujours dans cet aimable Cœur, d'une manière dont je ne me sais pas exprimer, sinon de dire que j'étais parfois comme dans un jardin ou parterre délicieux, émaillé de toute sorte de fleurs ; d'autres fois, comme un petit poisson dans ce vaste océan de la mer, et comme aussi l'or dans le creuset, pour y être purifiée ; mais, pour l'ordinaire, c'est comme un abîme et fournaise de ce pur amour.

Une fois, il me demanda de faire un testament en sa faveur, en la manière qu'il m'apprendrait, et que ma supérieure servirait de notaire, et qu'il la paierait de ses peines : ce qui fut comme il l'avait désiré. Après quoi, lui ayant présenté, il me le fit signer sur mon cœur en la manière douloureuse qu'il voulut. Et puis il me dit : « Enfin, te voilà toute pour moi et toute à moi, pour faire tout ce qui me plaira, comme de ma fille, mon épouse, mon esclave, ma victime et

---

544 Le contexte prouve qu'il faut situer cette confession à l'année 1674, et non en 1672, à sa Retraite de Profession. On trouve les mêmes grâces dans *l'Autobiographie* (n° 65), dans les *Fragments* (IV, n° 5) et dans les *Sentiments de Retraites* (II). La Sainte passe ensuite, sans transition, au *Testament* de décembre 1678, tout comme, dans *l'Autobiographie,* elle passe, de juin 1675 à décembre 1678.

le jouet du bon plaisir de mon Cœur », dans lequel, il me fit lire, et ensuite écrire ce qu'il y avait d'écrit pour moi, dont voici quelques mots qu'il me disait être un testament fait en ma faveur :

«Je te constitue héritière des trésors de mon sacré Cœur, pour en disposer à ton gré en faveur des sujets disposés. Ce Cœur sera ta caution, qui répondra et paiera pour toi ; il sera le réparateur de tous tes défauts, et prendra soin de t'acquitter de tous tes devoirs et obligations, et tu ne manqueras de secours que lorsqu'il manquera de puissance. Et que comme tu t'es toute donnée et sacrifiée à l'amour de son bon plaisir, aussi ne dois-tu plus avoir d'autre application ni occupation que l'aimer, et te laisser sacrifier et immoler» ; me promettant qu'il aurait soin de châtier ou récompenser tout ce qui me serait fait ; et que, comme tous les biens spirituels que l'on ferait pour moi retourneraient à la disposition de son sacré Cœur, en faveur de la donation que je lui en avais faite, tous ceux qui prieraient pour moi lui feraient tant de plaisir qu'il les enrichirait de l'abondance des trésors du Sacré Cœur, parce qu'il prenait un singulier plaisir de disposer des prières et sacrifices de la sainte messe que l'on faisait à mon intention, qui n'est autre que la sienne, et il m'avait fait entendre qu'il susciterait plusieurs de ces âmes à prier pour moi, afin que j'eusse le moyen de lui faire un trésor ; quoique de ses biens mêmes, il voulait avoir le plaisir de les distribuer à son gré, comme d'un bien qu'il aurait reçu. Et voilà pourquoi ceux qui me font quelque bien spirituel, non seulement participent aux richesses immenses de ce divin Cœur, mais encore lui font un grand plaisir.

Une fois, ce Souverain de mon âme me commanda de veiller toutes les nuits du jeudi au vendredi, une heure, prosternée contre terre avec lui, et qu'il m'apprendrait ce qu'il désirait de moi, et que c'était aussi pour réparer cette heure dont il se plaignait, au jardin des Olives, que ses Apôtres n'avaient pas veillé une heure avec lui.

L'obéissance m'ayant permis cela, il ne se peut dire ce que je souffrais : car il me semblait que ce divin Cœur versait dans le mien toutes ses amertumes, et réduisait mon âme dans des angoisses et agonies si douloureuses, qu'il me semblait parfois devoir expirer. C'est dans ce temps qu'il m'a fait voir que ma vie ne serait qu'une continuelle souffrance, et qu'elle s'écoulerait toute sur une croix composée de toute sorte de bois, parce qu'il voulait établir le règne et l'empire de son sacré Cœur sur la ruine et destruction de moi-même. C'est ainsi que les effets s'ensuivent, n'étant pas un moment sans souffrir, et presque toujours selon toute l'étendue de force du corps et de l'esprit.

Et voici comment il me fait souffrir ce martyre continuel : c'est qu'une fois, m'ayant fait voir dans ce Cœur adorable deux saintetés, l'une d'amour et l'autre de justice, de laquelle il environnait de cette dernière le pécheur impénitent, lequel avait méprisé tous les moyens de salut qu'il lui avait présentés ; alors cette sainteté de justice le rejetait du Cœur de Jésus-Christ, pour l'abandonner à lui-même et le rendre insensible à son propre malheur. C'est donc par cette sainteté qu'il me fait souffrir, mais surtout lorsqu'il veut abandonner quelque âme qui lui est consacrée. Il m'en fait porter le poids d'une manière si douloureuse, qu'il n'y a point de supplice en la vie qui lui puisse être comparé ; car je me jetterais volontiers dans une fournaise ardente pour l'éviter. Mais je serais trop longue à exprimer ce que j'en expérimente ; suffit de dire qu'elle ne peut souffrir la moindre tache dans une âme qui converse avec Dieu ; et mille fois elle anéantirait le pécheur, si la miséricorde ne s'y opposait.

Mais cette sainteté d'amour n'est guère moins douloureuse en sa manière ; mais ses souffrances sont pour réparer, en quelque manière, l'ingratitude de tant de cœurs, qui ne rendent point de retour à l'amour ardent de celui de Jésus-Christ au divin Sacrement d'amour. Car elle fait souffrir de ne pouvoir assez souffrir ; elle imprime des désirs si ardents d'aimer Dieu et qu'il soit aimé, qu'il n'y a point de tourments à quoi l'on ne s'exposât pour cela. Il me fut donc montré que ces deux saintetés s'exerceraient continuellement à me faire souffrir. Aussi n'y a-t-il rien de

meilleur pour moi que de vivre et mourir sur la croix, accablée sous le poids de toute sorte de souffrances, et il me semble que je ne pourrais vivre sans souffrir. Mais, hélas! j'y succomberais souvent, s'il ne me soutenait par une grâce puissante ; et c'était un des sujets pour lequel il me commanda de communier tous les premiers vendredis de chaque mois, ou plutôt pour réparer les outrages qu'il a reçus, pendant le mois, au très saint Sacrement. Mais un de mes plus rudes supplices était lorsque ce divin Cœur m'était représenté, avec ces paroles :

«J'ai soif, mais d'une soif si ardente d'être aimé des hommes au saint Sacrement, que cette soif me consomme ; et je ne trouve personne qui s'efforce, selon mon désir, pour me désaltérer, en rendant quelque retour à mon amour.»

Et quelquefois, cet aimable Cœur est comme un soleil qui darde ses rayons de toute part et sur chaque cœur ; mais les influences qu'il y répand sont bien différentes : car les âmes des réprouvés sont comme la boue et s'endurcissent encore davantage, et les justes en sont purifiés, sanctifiés.

Mais toujours je me sentais pressée et persécutée pour faire connaître ce divin Cœur, sans en pouvoir trouver les moyens, jusques à ce temps que le Père de la Colombière fut ici envoyé, et que, dans l'octave du Saint-Sacrement, il fallut enfin me rendre, ne pouvant plus résister. Il fallut lui découvrir malgré moi, ce que j'avais toujours tenu caché avec tant de soin, parce qu'il avait été destiné pour l'exécution de ce grand dessein, dont je confesse ne savoir ni pouvoir m'exprimer selon qu'il m'est donné à connaître ; car c'est un abîme. Mais je crois qu'il en sait assez, et qu'il suppléera au reste. Car si vous connaissiez le rigoureux martyre que je souffre en écrivant ceci, parce que vous me faites connaître cela être nécessaire à la gloire du sacré Cœur de mon souverain Maître, auquel je suis toute dédiée et sacrifiée. Et encore, m'a-t-il fallu un commandement exprès de l'obéissance, tant je me fais de violence en vous disant tout ceci, comme il me semble s'être passé. Mais hélas! je ne sais si je me trompe, et toute ma vie n'est peut-être qu'illusion. Dites-moi ce que vous en croyez ; car tout ce qui me console en ceci, c'est que du moins j'aurai toujours le bonheur de souffrir, par conformité avec mon Époux crucifié.

Et de plus, ce n'est que ses bienfaits que je vous raconte, lesquels il m'a toujours fait voir qu'il ne me les donnait pas seulement pour moi, mais pour les distribuer aux autres, et que pour cela, je devais recevoir tous ceux qu'il m'enverrait et lesquels il me ferait connaître s'être choisis et destinés pour faire connaître, aimer et honorer son sacré Cœur, dont il me semble que vous ne devez plus douter que vous ne soyez de ce nombre, mais d'une manière toute particulière...[545].

... Et, si je ne me trompe, il ne vous réunit tous[546] que pour avancer cette œuvre, suivant ses lumières qu'il vous donnera. Et je pense que vous ne lui devez pas refuser cela, puisque tous trois avez assez reçu de preuves de l'amour de ce divin Cœur pour lui rendre ce retour que je crois qu'il attend de vous, qui est de ne rien épargner, et de vous employer, de tout votre pouvoir, à l'accomplissement du dessein qu'il a de donner cette dévotion comme un moyen de sanctification et de salut aux hommes.

Mais comme osé-je dire cela, moi chétive et misérable pécheresse ? Quoi! mes paroles font-elles des miracles, ou sont-ce des oracles à qui vous deviez donner créance ? Ah! mon Père, que de confusion pour moi de vous parler ainsi! Dans quel abîme de confusion et d'humiliation ne vais-je pas être abîmée! Mais n'importe, quoi qu'il m'arrive, pourvu que le Cœur de mon aimable Jésus soit connu et aimé, et qu'il règne, cela me suffit! Mais la grâce que je vous demande, pour l'amour de ce sacré Cœur, et dont je vous conjure par tout l'amour que vous lui portez, c'est que tout ceci

---

545 Il y a ici une suspension dans le Ms. d'Avignon. Sans doute, s'agissait-il de choses trop personnelles au P. Croiset pour les transcrire.

546 Les PP. Croiset, Gette et de Villette, comme on le verra dans une autre lettre.

soit sous un inviolable secret, brûlant ces deux dernières lettres, après les avoir lues, ne me faisant parler jamais, ni de parole ni dans vos écrits. Je vous prie, ne me refusez pas cette grâce ; autrement je ne vous répondrai plus, ni à personne, tant je me désire de vivre et mourir inconnue. J'attends cette assurance de votre bonté, à la première occasion. Et tout ainsi que je fais ce que vous me demandez, j'espère cela même de vous, à qui je fais mille remerciements du présent que vous m'avez fait, qui est un trésor pour moi, dont ce divin Cœur me dépouille lui-même plus quelquefois que je ne voudrais. Je vous avoue que tant les livres que les sujets de méditation me paraissent selon ce qu'il me semble m'en faire connaître, par l'agrément et le plaisir qu'il me semble y prendre, que je ne doute point que ce ne soit lui-même qui vous l'a ainsi inspiré. Mais il faut, si je ne me trompe, achever sans remise, si vous ne voulez qu'un autre prenne votre place en cet ouvrage, lequel me fait sentir par avance une consolation incomparable[547].

Je ne manquerai de faire la visite au saint Sacrement selon votre intention ; cela m'est un double plaisir. Je dirai le *Pater* et *l'Ave Maria* que vous me demandez, et ferai la communion que je vous ai dit : et si, avec tout cela je vous suis redevable ; mais j'espère que le Sacré Cœur récompensera tout, puisqu'il m'a rendue entièrement pauvre. Je vous remercie encore de la dévote image que vous nous avez envoyée. Je voudrais bien vous pouvoir en témoigner ma reconnaissance, mais hélas! je n'ai qu'une bonne volonté remplie d'impuissance.

Je m'oubliais encore de répondre à un point de votre lettre, auquel vous me dites de vous dire quels sont les obstacles qui se sont opposés à cette sainte dévotion. Ô mon Dieu, comme pourrais-je vous satisfaire sans blesser la charité de ce divin Cœur, dont la moindre injure ou froideur qu'on a pour lui m'est plus douloureuse et sensible que tous les tourments imaginables que l'on pourrait me faire souffrir!

Voilà une longue et ennuyeuse lettre, qui vous fera du moins pratiquer la patience en la lisant, vous ôtera le désir de vous en procurer jamais de semblables. Votre réponse me donnera, peut-être, quelque consolation et adoucira la peine que je souffre en la faisant. Enfin, je souhaite que ce soit à la gloire de notre divin Maître, dans l'amour duquel je vous désire tout consumé. Il soit béni, aimé et glorifié éternellement! *Amen.*

Je m'oubliais de vous dire que je ne puis vous spécifier le temps auquel il me semble toutes ces choses s'être passées, ne pensant plus devoir être obligée d'en jamais parler, quoiqu'il me fût dit souvent le contraire ; mais l'ardent désir que j'ai toujours eu de me tenir cachée me fait regarder comme un châtiment, dû à mes grands péchés, l'impuissance où la gloire et l'intérêt de mon Souverain me met de l'être et quoique je ne vous aie parlé que de quelques-unes des pure libéralité de sa miséricorde et non de moi, autant que je peux, ni des effets et impressions que ces grâces faisaient et font en moi, ne laissez pas de m'en dire votre pensée, et de quel esprit vous croyez venir tout cela. Car nonobstant les effets qu'elles produisent, qui sont toujours d'amour, de paix et de confusion dans la vue de mon néant, je ne laisserai pas d'en croire ce que vous m'en direz vous-même. Quand vous me feriez voir que tout cela n'est que tromperie et illusion, il me semble que je ne m'en troublerais point, ne m'y étant jamais attachée, mais seulement à Celui que j'ai pensé en être l'auteur, qui est mon Seigneur Jésus-Christ, lequel, il me semble, on ne me peut ôter ni séparer ; cela me suffit.

De plus, je suis convaincue que rien ne se fera, en cette œuvre, qu'à mes dépens, c'est-à-dire que mes peines et souffrances, soit d'humiliation, anéantissement, mépris, douleur ou contradiction, s'augmenteront à mesure que le règne et l'empire de cet aimable Cœur s'étendra par cette dévotion, dans laquelle il suffit de faire ce qu'il nous inspire être à notre pouvoir. Et puis, après avoir jeté la semence, il faut laisser agir la grâce de ce divin Cœur, lequel prendra soin de la

---

547 L'ouvrage que le P. Croiset préparait : *La Dévotion au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

cultiver et faire fructifier, par l'onction amoureuse de son ardente charité, qui veut faire connaître par ce moyen ceux qu'il a prédestinés à être ses vrais amis, pour l'aimer et glorifier éternellement dans le ciel, comme ils s'y seront occupés sur la terre, espérant qu'il ne laissera rien périr de tout ce qui lui sera consacré, comme nous l'avons dit.

Et il faut vous avouer, avant que finir, ce que je me sens pressée de vous dire, qui est que ce divin Cœur prendrait, s'il me semble, un grand plaisir, qu'il y eût une sainte et étroite union entre vous trois, c'est-à-dire ces deux autres saints religieux qui lui sont aussi fort agréables[548], afin que, d'un commun accord, vous le glorifiiez, chacun en la manière qu'il lui fera connaître le désirer. Si cela ne se peut faire, ne vous en faites nulle peine ; car voyez que je vous expose simplement mes pensées, selon votre désir. Car il me semble que le Sacré Cœur leur départira abondamment des grâces et ses secrets.

Mais, au reste, je ne me saurais lasser de vous témoigner les sentiments de reconnaissance qu'il me donne de toutes les charités que vous exercez à mon égard ; en soit-il votre éternelle récompense ! Et pour toutes les raisons que vous dites, je ne crois pas en savoir de suffisantes pour retarder le dessein de vos méditations[549], qu'il me semble ne pouvoir être mieux. J'en ai vu le sujet avec bien de la consolation ; je supplie le divin Cœur de vous rendre de plus en plus ardent en son pur et saint amour.

Mais il faut vous encore dire, ou plutôt vous demander, si vous agréerez la connaissance d'une sainte religieuse[550], laquelle est celle qui a fait imprimer ces petits livres de Dijon, non pas qu'elle m'en ait donné aucune charge, mais c'est parce qu'elle est tellement zélée pour la gloire du Sacré Cœur qu'elle n'épargne rien pour cela, et je vous le propose de moi-même, tant que cela ne devra vous faire de la peine.

Maria concepta est sine peccato.

---

548 Le P. Gette, qui avait composé le petit office du Sacré Cœur, et le P. de Villette, dont il est parlé dans d'autres lettres de la Sainte

549 Le P. Croiset a mis, dans son livre de *La Dévotion au sacré Cœur,* des méditations pour tous les vendredis de l'année.

550 La Sœur Jeanne-Madeleine Joly.

LETTRE CXXXIV[551]

AU R. P. CROISET S.J

5è du MANUSCRIT D'AVIGNON

VIVE ✝ JÉSUS !

Il est vrai que l'ardent et juste désir qui m'a toujours pressée, dès ma tendre jeunesse, de vivre pauvre, inconnue, oubliée et méprisée, m'empêcherait de jamais écrire ni paraître au parloir, si l'obéissance, qui m'est une loi inviolable, n'en ordonnait autrement, ne me permettant pas de contenter cette inclination. Mais j'aurai le bonheur d'obéir en vous répondant simplement et sans façon ; car le pur amour n'en veut point.

Et je ne sais pourquoi vous tombez, quant à moi, dans la défiance que je vous oublie, et que je me voulais dédire d'une convention et union de biens spirituels, qui m'est si avantageuse en toute manière que je la tiens à grand bonheur. D'autant plus, qu'il me semble avoir lieu de croire qu'elle tient de l'ardente charité de Notre Seigneur Jésus-Christ qui, comme je l'espère de sa bonté, la fera subsister éternellement dans son Sacré Cœur, où tout est permanent. C'est là que son pur amour veut que nous vivions désormais comme frère et sœur pour l'aimer, l'honorer, le glorifier de toutes nos forces, nous immolant, sacrifiant sans réserve pour le faire connaître, aimer et glorifier. Mais que je lui suis redevable de vous inspirer tant de charité à mon égard! Que j'y fais un grand fonds pour m'aider à opérer mon salut éternel! vous avouant de bonne foi que, si vous connaissiez cette chétive pécheresse qui vous parle, votre cœur, tout brûlant de charité, serait porté de compassion à demander fortement sa parfaite conversion à celui de notre bon Maître, lequel j'ai béni mille fois, en lisant votre chère lettre, de voir qu'il vous ait mis au nombre de ses fidèles serviteurs et plus chers amis pour vous combler, avec profusion, de l'abondante suavité de son pur amour, duquel je vous souhaite tout consumé.

Votre partage, mon cher frère, sera donc ce Thabor tout éclatant de gloire, et le mien sera le Calvaire jusques à mon dernier soupir, parmi les fouets, les épines, les clous et la croix, sans consolation ni plaisir que celui de n'en point avoir. Oh! quel bonheur de pouvoir toujours souffrir en silence et mourir enfin sur la croix, accablée sous le poids de toute sorte de misères du corps et de l'esprit, parmi l'oubli et le mépris! Bénissez donc, à votre tour, notre souverain Maître de quoi il me gratifie si amoureusement et libéralement de sa précieuse croix, ne me laissant pas un moment sans souffrir. Ah! que ferais-je, sans cela, dans cette vallée de corruption, où je mène une vie si criminelle, que je ne me regarde que comme un égout de misères, ce qui me rend indigne de bien porter la croix pour me rendre conforme à mon Jésus souffrant.

Mais, par la sainte charité qui nous unit dans son aimable Cœur, priez-le qu'il ne me rebute pas, du mauvais usage que j'ai fait, jusqu'à présent, de ce précieux trésor de la croix ; ne me privant pas du bonheur de souffrir, car c'est là tout l'adoucissement que je trouve à la longueur de mon exil.

Ne nous lassons donc jamais de souffrir en silence au corps et en l'esprit ; la croix est bonne en tout temps, en tout lieu, pour nous unir à Jésus-Christ souffrant et mourant de la mort de notre amour. Il faut donc tâcher de nous rendre ses véritables copies, souffrant et mourant de la mort de son pur amour crucifié ; car on ne peut aimer sans souffrir. Je me fais un contentement de voir les

---

551 Sans date.

autres tous abîmés dans les plaisirs de l'amour jouissant ; pour moi, je n'en veux point ici d'autres que de me voir abîmée dans les douleurs d'un pur amour souffrant.

Jouissez donc, à la bonne heure, et moi, je souffrirai sans choix ni désir, de notre part, que de l'accomplissement du bon plaisir divin, auquel il nous faut vivre tous abandonnés dans le parfait oubli de nous-mêmes. Laissons- lui faire en nous et de nous selon son désir, sans nous réserver autre soin que de l'aimer en souffrant ou agissant ; cela suffit. Pourvu qu'il se contente, c'est assez! Mais je sens bien que je me satisfais trop en vous parlant des souffrances. Je ne peux faire autrement car l'ardente soif que j'en sens me tourmente plus que je ne vous peux exprimer.

Et je ne sais ni aimer ni souffrir, ce qui me fait voir que tout ce que j'en dis n'est que des productions de mon orgueilleux amour-propre. Vous me consolez pourtant beaucoup en me parlant du pur amour. Lui tout seul suffit ; mais il me semble que nous, nous n'aurons jamais assez de temps pour l'aimer. C'est uniquement l'objet de notre amour.

Ah! que vous serez heureux de le pouvoir recevoir tous les jours, lorsque vous célébrerez ce divin sacrifice d'amour[552]! Je m'en réjouis bien fort, non seulement parce que j'y participerai et m'y unirai, mais aussi pour le plaisir qu'il prendra d'entrer dans un cœur qui l'aime, et qui est tout à lui et qui ne veut que lui. Demandez pour moi la même grâce, afin qu'en nous rendant de véritables copies de notre Amour crucifié, nous correspondions fidèlement aux desseins qu'il a de nous sanctifier ; et puisque vous voulez que nous nous écrivions quelquefois, que ce ne soit donc que de l'amour et de la croix.

Mais, encore une fois, je ne vous peux assez remercier de la part que vous me donnez à vos prières. Je vous donne part, comme nous l'avons promis, à tout ce que je puis faire ou souffrir, mais encore aux prières que l'on fait pour moi, car je vous dirai confidemment que deux grands serviteurs de Dieu se sont sentis pressés, par son ardente charité, de me faire le plus précieux de tous les présents, qui est de chacun une messe pour moi. Si vous saviez combien mon cœur est sensible à cette charité, vous m'aideriez à les recommander devant le Seigneur, mais j'espère que son sacré Cœur suppléera à toutes mes impuissances, puisqu'il est tout mon trésor, tout mon pouvoir et toute mon espérance. Et lorsque j'y vais, il me semble vous y trouver toujours bien avant.

Soyez donc, à jamais, tout à lui, et vous laissez brûler et consommer de ses plus pures flammes, par lesquelles je le supplie nous transformer tout en lui.

S. M.-M. d. V. S. M. - D. S. B.

552 Le P. Croiset a célébré sa première messe le jeudi saint, 23 mars 1690. La lettre est donc antérieure à cette date. Elle a été vraisemblablement écrite à la fin de 1689 ou au commencement de 1690.

LETTRE CXXXV

AU R. P. CROISET

6e DU MS. D'AVIGNON

VIVE ✝ JÉSUS !

Du 17e janvier 1690[553].

Mon Révérend Père,

Notre divin Maître ayant bien voulu me faire trouver beaucoup de consolation en lisant votre lettre, après m'en avoir interdit la lecture assez longtemps, à cause de ce certain mouvement trop empressé qui m'était venu, d'y chercher cette consolation dans l'état sensible et souffrant où il m'a mise dans ce temps de carnaval, où tant de pécheurs l'offensent et l'abandonnent. Et il me semble que c'est tellement mon temps de douleur et d'amertume, que si, je ne peux voir ni goûter que mon Jésus souffrant et délaissé, en compatissant à ses douleurs, desquelles son Cœur adorable me pénètre si vivement, que je ne me connais pas moi-même.

Tout sert à sa divine justice d'instrument propre à tourmenter cette victime criminelle, en telle sorte que je ne puis faire que me sacrifier comme une hostie d'immolation à sa sainteté de justice, si terrible au pécheur que je vous confesse que si sa sainteté d'amour et de miséricorde ne me soutenait, à mesure que l'autre me fait sentir le poids de sa rigueur, il me serait impossible de la soutenir un moment. Mais tout cela dans une paix inaltérable, me contentant d'adhérer au bon plaisir divin ; et pourvu qu'il se contente, cela seul me suffit!

Et je ne croyais pas vous pouvoir répondre ; mais je pense qu'il veut cela de moi. Il me donnera les moyens de le faire en la manière qu'il lui plaira ; car pour moi je ne voudrais dire autre chose, à présent, sinon : « Mon âme est triste jusqu'à la mort.» ; Ou bien les paroles de mon Sauveur en Croix : «Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?» Et celle-ci : «Père, pardonnez-leur. »

Et plus je souffre, plus je me sens altérée de souffrir. Il me semble que toutes les créatures devraient servir d'instrument à la divine justice pour me tourmenter, quoique je ne souhaite rien, ni je ne demande rien, et me contentant de m'abandonner et me soumettre, en lui laissant le soin de tout faire en moi. Puisque ce n'est que lui seul que je veux, peu m'importe que ce soit dans la consolation ou l'affliction ?

Et quoique je croie n'avoir de part en ce que je vous dis des grâces de mon souverain Maître, et qui, par mon peu de correspondance, me seraient peut-être le sujet d'une plus grande condamnation, je ne laisse pas de souffrir une espèce de martyre, lorsqu'il m'oblige d'en parler, ce que je fais souvent sans m'apercevoir de ce que je dis, et sans m'en pouvoir souvenir après qu'il est dit. C'est pourquoi ne vous étonnez pas, lorsque je vous redis peut-être la même chose.

Et pour la proposition que vous me faites de mettre dans votre livre, ô mon Dieu! que me dites-vous là ? Ce n'en est pas le temps, quelque raison que vous me puissiez alléguer, à moins que mon Seigneur Jésus-Christ ne vous eût fait connaître cela être sa volonté, ce que j'ai peine à croire qu'il veuille le faire, après m'avoir, si je ne me trompe, consolée sur ce point, en me faisant

---

553 Cette lettre porte dans le Ms. d'Avignon la date du 17 juillet. Il y a évidemment une erreur, car il y est question, comme d'une chose future, de la première messe du P. Croiset qui fut dite le 23 mars 1690. De plus, la Sainte y parle du «temps de Carnaval ». Le P. de Galliffet, dans l'édition latine de son livre publié à Rome en 1726, donne quelques dates des lettres qu'il reproduit, et parmi ces dates se trouve celle du 17 janvier, qui est vraisemblablement la vraie date de la présente lettre.

entendre qu'encore que les choses ne soient pas mises au long, comme vous le souhaiteriez pour sa gloire, il est assez puissant pour suppléer et, par sa grâce, faire produire à votre livre les mêmes effets. Oui, j'ai cette confiance en mon Dieu, qui ne manque jamais de faire ce qu'il veut. Et ne pensez pas qu'en cela je me regarde moi-même ; car il n'y a rien que je ne sacrifie pour la gloire de mon Souverain. Mais c'e st que je crois qu'il ne le veut pas, par la raison que, s'il le voulait, il m'ôterait cette étrange peine que j'ai d'être connue. Hélas! si vous la connaissiez, vous diriez que c'est une espèce de cruauté de me retirer de cette vie inconnue et cachée.

Et je vous avouerai confidemment que toutes les fois que l'on lit ce qui a été tiré de la *Retraite* du R. P. de la Colombière, que je sens s'imprimer en moi des peines si grandes et me sens jetée dans des abîmes de confusion et d'humiliation si étranges, que je ne sais plus où j'en suis ; et de plus, que chacun me regarde pour y avoir quelque part. De grâce, ne pensez donc plus à cette proposition.

Et pour ce qui est que vous demandez, pour moi, je crois que Dieu veut se servir de vous en cette œuvre : il me semble vous en avoir déjà dit ma pensée.

C'est comme, dès le commencement que mon divin Maître fit connaître à son indigne esclave qu'il avait choisi un vil instrument pour établir cette dévotion et attirer les cœurs à aimer le sien adorable, lequel avait une si ardente soif d'être connu, aimé et honoré des hommes par des hommages et honneurs particuliers, afin d'avoir moyen, en contentant son désir, de leur départir abondamment ses miséricordes et ses grâces sanctifiantes et salutaires. Et comme je lui représentais la chose si impossible de ma part, que j'étais plus propre à lui faire obstacle que lui être utile en ce dessein, il me dit que je ne savais pas qu'étant tout-puissant, il pouvait faire tout ce qu'il voulait, et qu'il ne voulait point se servir en cela de puissance humaine, mais de la douce suavité de son amour, et que je ne devais rien craindre, puisqu'il suppléerait à tout ce qui manquerait de ma part, et que pour cela il s'était choisi un certain nombre de véritables amis, dont il me donnerait connaissance.

Et le R. P. La Colombière fut le premier ; et, la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, il me donna d'abord une si grande certitude qu'il vous avait choisi pour ce dessein, et que c'était pour cela qu'il vous faisait participer aux ardeurs de son divin Cœur ; et que, dans la suite, vous auriez aussi quelque part à ses humiliations[554], sans m'en découvrir la manière ni le temps. Et lorsque vous vîntes pour la seconde fois, il me pressa fortement de vous demander ces méditations dont, peut-être, ne sais-je pas bien m'expliquer, pour la grande crainte que j'ai de me tromper, dont je fus ensuite rassurée par ses paroles : qu'il ne vous donnerait jamais aucun goût à cette dévotion, ni facilité à y travailler, s'il ne vous avait choisi pour cela ; et, de plus, qu'il ne m'aurait jamais donné cette ouverture de cœur sur ce sujet à votre égard. Et il me semble, si je ne me trompe, me promettre qu'il vous fournira toutes les grâces et secours nécessaires, et même qu'il suppléera de sa part à tout ce qui pourra manquer de la nôtre. Mais que tout cela ne se fera pas sans beaucoup de peines et de souffrances, lesquelles vous devez recevoir comme de plus fortes preuves de sa volonté. Car c'est là les moyens de sanctification dont je pense qu'il se veut servir, pour nous faire atteindre à cette grande sainteté dont il nous donne le désir. Et pour cela, il me semble vouloir de nous une grande confiance en lui et appui en son amour, un entier oubli et défiance de nous-même. C'est ce que je remarque particulièrement dans vos dispositions, étant fidèle de lui donner la gloire de tout et tout prendre et attendre de ce Cœur adorable.

Je ne sais si, en ce que je vous ai dit, vous trouverez ces marques de la volonté de mon divin Maître que vous me demandez ; mais voilà ce que je vous en puis dire pour le présent,

---

554 La Sainte fut bon prophète, et le P. Croiset dut s'en souvenir quand son livre fut mis à l'Index le Il mars 1704.

abandonnant le reste à ce qu'il vous inspirera d'en croire, demeurant contente de tout ce qu'il fera et permettra à mon égard.

Et pour le trouble que vous sentez s'exciter en vous, il est vrai que je pense que le démon y a beaucoup de part ; mais j'espère qu'il ne viendra pas à bout de ce qu'il prétend par là, qui est qu'en jetant votre âme dans le trouble, il empêche à notre divin Maître de s'en faire un trône de paix et d'établir dans votre cœur le règne de son pur amour, qu'il ira toujours augmentant et perfectionnant jusqu'à consommation, pourvu que vous vous abandonniez et le laissiez agir.

Ces craintes que vous avez sur ce qui vous peut arriver pour l'avenir ne lui plaisent pas, si je ne me trompe, et font obstacle à ses desseins et à votre perfection. Et de quelle part qu'elles viennent, voici le fruit qu'il veut que vous tiriez : celui d'un parfait et entier sacrifice d'esprit, qui vous fasse embrasser amoureusement ce qui lui sera représenté de plus fâcheux et humiliant, sans réserve, et cela autant de fois que vous sentirez exciter ces troubles en vous, qui par ces moyens, confondrez votre ennemi, et recevrez la même récompense que si vous aviez souffert toutes ces choses. Dès que vous aurez fait ces actes de sacrifice, il vous en faut promptement détourner, vous retirant dans le sacré Cœur de Jésus, jusqu'à ce que ces tempêtes et ces nuages ténébreux soient dissipés. Car hélas ! mon cher frère, puisqu'il n'y va que de notre intérêt dans tous ces sacrifices que Dieu demande de nous, voudrions-nous bien y avoir encore quelque égard, puisqu'il importe peu à un cœur qui ne veut que Dieu et son bon plaisir, de quelle manière le pur amour le sacrifie, soit dans l'élévation, ou l'humiliation! Agir ou pâtir, c'est tout un à cœur qui aime ; laissons donc l'avenir à la Providence du pur amour de ce divin Cœur, qui demande du nôtre la fidélité dans les moments présents.

De plus, ces troubles sont encore excités en vous pour vous apprendre à mourir continuellement à vous-même, vous détacher de tous vos intérêts propres, afin que, avec une entière défiance[555] de vous-même, vous demeuriez toujours abîmé et comme tout perdu dans les abîmes du pur amour. Je ne sais si vous pourrez comprendre ce que je veux vous dire[556].

Vous me réjouissez beaucoup de me dire la sainte messe au mois de mars, qui se peut appeler le mois de mon Seigneur Jésus-Christ, à cause des grands mystères qui s'y sont opérés.

Ah! que de bonheur pour vous, lorsque vous offrirez ce grand sacrifice d'amour ! Je vous y accompagnerai en esprit autant que je le pourrai, et c'est bien de bon cœur que je vous donne, autant que je le peux, tout ce que je ferai d'ici là, ou plutôt que je prie le Sacré Cœur de vous appliquer et vous revêtir de ses mérites et de ses dispositions.

Je communie et j'entends la messe à votre intention. Pour d'autres prières, je n'en fais guère, outre celle d'obligation, que le chapelet, que je dis fort indévotement, et avec tant de peine que quelquefois j'en demeure toute interdite, et la parole me manque pour poursuivre, mon divin Maître me rendant impuissante à le prier vocalement. Et si vous saviez les résistances que je lui ai faites pour cela ! Quoique souvent on me les ait défendues, je les quittais pour un peu, et puis je les reprenais. Et puis, mon Souverain m'en faisait de sévères réprimandes et de même qu'au sujet de la lecture spirituelle, où je me trouve souvent, quelque effort que je me fasse, impuissante à lire dans le livre que je tiens. Mais au lieu de celui-là, l'aimable Cœur de mon Jésus m'est ouvert comme un grand livre, où il me fait lire des leçons admirables de son pur amour, lequel ne le rebute point pour toutes mes résistances, car souvent je combats avec lui, mais il reste toujours

---

555 Le Ms. porte par erreur : «confiance».

556 Dans ce paragraphe, c'est vraiment la Sainte qui *dirige* le jeune religieux.
Malgré son humilité, elle se rendait compte que son fervent correspondant était encore assez novice en ascétisme et en mystique. Elle dit p\us loin, parlant du Cœur de Jésus : «Jamais n'a été un si bon Directeur. » La correspondance avec le P. Croiset avait un tout autre but pour elle que de recevoir une *direction.*

victorieux et moi confuse, et jamais n'a été un si bon directeur, car en enseignant il donne le moyen de le faire, ou bien il le fait lui-même.

Vous avouant de bonne foi qu'il me conduit par un chemin tout opposé à mes inclinations. J'ai une aversion étrange pour tous les emplois de la religion, et d'aller au parloir, et d'écrire des lettres. Et cependant, il faut que je me sacrifie à tout cela, ne m'ayant point donné de repos que je ne m'y fusse engagée par vœu. Je ne laisse pas pour cela d'y sentir plus de peine qu'auparavant ; mais j'embrasse cette croix avec les autres, dont il plaît à mon divin Maître me gratifier, vous avouant que si j'étais un moment sans souffrir, je croirais qu'il m'aurait oubliée et abandonnée.

Il me semble que votre vœu, si je ne me trompe, agrée beaucoup à ce divin Cœur, lequel en fera les liens d'une union indissoluble avec lui. Et c'est une puissante arme pour se défendre contre l'ennemi de notre salut, qu'un vœu bien pratiqué.

Et pour ce qui me regarde, je vous suis obligée de ce que vous me dites touchant les grâces continuelles que je reçois de ce Souverain de mon âme, lequel m'y a fait trouver beaucoup de consolation et d'assurance dans mes craintes de me tromper ; quoique je vous puisse assurer que quand vous m'auriez fait connaître que tout ce que je vous ai dit n'être qu'illusion et tromperie, j'en serais demeurée en paix, n'étant pas à mon pouvoir, s'il me semble, depuis que ce Souverain s'est rendu le maître absolu de mon esprit et de mon cœur, d'en faire autre usage, ni y exciter aucun mouvement que comme il lui plaît, s'étant tellement emparé de toutes les puissances de mon âme que je le sens agir en moi si indépendamment de moi-même, que je ne peux faire autre chose que d'adhérer et me soumettre à ce qu'il fait, si bien que si je suis trompée, je peux dire que je la suis bien, puisque je ne m'en suis pas retirée. Quelque effort et résistance que j'aie faits à cet esprit, il a toujours été victorieux du mien.

Mais je vous conjure, par tout l'amour que vous portez à mon Seigneur Jésus-Christ, de ne pas craindre de me dire tout ce qu'il vous fera connaître de mauvais en ma conduite, puisque je ne prétends que de l'aimer en souffrant. Qu'il fasse au reste de moi tout ce qu'il lui plaira, car la vie m'est un continuel martyre ; et le plus grand sacrifice qu'il me faut faire continuellement, c'est d'en accepter la longueur : je n'y goûte aucun plaisir que celui de n'en point avoir.

Et pour ce que vous désirez que je continue à vous parler des grâces du Sacré Cœur, votre dessein de les mettre dans votre livre me fera désormais demeurer en silence sur ce sujet[557]. Je vous l'ai déjà dit que je n'y voulais être connue en aucune manière, et je vous avoue que je me livrerais plutôt à tous les tourments imaginables ; et vous n'ignorez pas que tout est à craindre, tandis que nous sommes en cette vie de corruption.

Ainsi n'attendez plus à faire votre ouvrage, selon que je crois fermement que le Seigneur le veut de vous et selon les marques que je vous en ai dites. Et, de plus, je ne peux m'empêcher de vous dire que comme le Saint-Esprit est ennemi des remises, si vous retardez davantage, je crains qu'il ne retire les grâces qu'il vous avait destinées et qu'il ne les transporte encore à un autre. Voila ma pensée, mais je m'en soumets à tout ce que vous en Jugerez.

Et pour l'ardent désir qui vous presse de vous faire un saint, oui, je l'espère de la grâce du Sacré Cœur, lequel vous rendra un grand saint ; mais je pense qu'il vous sanctifiera à sa mode et non à la vôtre. C'est pourquoi laissez-le faire, le regardant toujours pour le glorifier en vous anéantissant, et il vous regardera pour vous purifier en vous sanctifiant.

---

557 Désormais, elle ne lui dira plus rien de ses communications directes du Seigneur. Elle s'est arrêtée en 1675, et la grande Révélation de juin 1675 n'est pas mentionnée. Elle était connue du P. Croiset par la *Retraite de Londres* du P. La Colombière. On en retrouve le récit dans *l'Autobiographie,* commencée vers 1685.

Et pour ce que vous me recommandez de prier pour ceux que le Seigneur vous a donnés, je n'y manquerai pas. Et pour suppléer à tout ce qui manque de ma part, j'entends, autant que je le peux, une messe extraordinaire tous les jours, selon vos intentions. Mais je vous confesse que je crains beaucoup d'arrêter le cours des miséricordes de mon Dieu sur votre âme, à cause de mes infidélités et de la vie tiède et languissante que je mène, dont j'ai tant d'horreur que je n'ose plus me regarder, mais seulement l'aimable Cœur, dans la miséricorde duquel je demeure et toute anéantie, non pour jouir toujours, mais pour souffrir. Car si vous saviez la douleur que je souffre, dans la pensée que je lui suis un obstacle au dessein qu'il a de se faire connaître et aimer! Priez qu'il m'ôte plutôt de la vie, sans avoir nul égard âmes intérêts.

Et pour ce jeune écolier, dont vous me parlez, je ne manquerai de prier Notre Seigneur de lui faire connaître sa sainte volonté sur le choix de sa vocation. Et si vous le jugez à propos de le faire communier pendant cinq vendredis, pour cela, à l'honneur du sacré Cœur de Jésus-Christ, et s'il se sent, après cela, porté à votre manière de vie, qu'il l'embrasse sans crainte ; car j'espère, en la grâce de mon Dieu, qu'il y fera de bons fruits après plusieurs combats.

J'ai reçu la lettre du Révérend Père Gette, et assurez-le que je lui fis réponse presque en même temps. Je la donnai au Révérend Père Froment ; cela m'affligera fort si elle est perdue. Cependant je ne l'oublie pas, non plus que le Révérend Père de Villette, par devant le divin Cœur de notre adorable Maître, suivant l'assurance que je leur en ai donnée plusieurs fois. Souvenez-les aussi de ne se pas oublier de leurs promesses sur ce sujet.

Enfin, après plusieurs reprises, je crois avoir répondu à tous les points de votre lettre ; faites-en le même sur celle-ci. Et surtout ne manquez de le faire sur ce que je vous vais dire, qui est si je dois succomber à l'étrange peine que je sens, malgré mon vœu, d'accepter les emplois de la religion, en les refusant autant que le pourrai, et de même d'aller au parloir et d'écrire des lettres, à quoi j'ai tant de peine, que, si l'obéissance ne m'y oblige, je ne ferais point de réponse à personne, lorsqu'on m'écrit, afin de m'anéantir et m'ensevelir dans un parfait oubli, ne sentant de plus grande consolation que de me voir dans l'oubli et le mépris des créatures, afin d'avoir plus de temps pour consommer en présence du très saint Sacrement, qui est tellement le centre de mon cœur, qu'il ne trouve de repos que là où il le sentira continuellement. Et je ne suis faite que pour cela ; et à quoi peut être utile une pauvre chétive religieuse comme moi ? et je crains fort que le démon, sous prétexte de vouloir profiter aux autres, soit dans le parloir ou avec les créatures, ne me perde moi-même. Qu'en pensez-vous ?

Au reste, ne me consultez jamais en tout ce qui me concerne ; car je n'ai ni jugement ni discernement pour moi même, qui dans le moment que je vous parle, suis réduite dans un état si souffrant que je ne me connais pas moi-même ; car tout l'être spirituel et corporel sont plongés dans la souffrance, en telle sorte qu'il ne vous faut pas tromper en vous faisant croire que je prie pour vous, car je ne me sens de puissance que pour souffrir sans appui et sans compassion ni consolation du ciel ni de la terre, et sans désir d'en recevoir que ce qu'il plaira à mon souverain Sacrificateur, devant lequel je suis une victime gémissante et immolée à la divine justice. Je ne peux donc rien à présent que souffrir en silence : voilà toutes mes prières.

Mais, mon Dieu! faut-il que malgré moi, je ne puisse fermer cette lettre sans vous dire que, nonobstant toutes mes résistances, le divin Cœur de mon adorable Maître vous laisse libre sur tout ce que je vous ai dit de sa part, comme étant chose qui ne m'appartient pas, mais son bien propre. Mais suppliez-le, je vous conjure, qu'il lui plaise me retirer de la vie où je ne peux plus soutenir les reproches qu'il me fait de mes résistances : car pour me faire soumettre à vous dire ce que dessus, il a fallu qu'il ait renouvelé en moi cette première grâce où il m'était montré un Cœur toujours présent, jetant des flammes de toute part, avec ces paroles : «Si tu savais combien je suis altéré de me faire aimer des hommes, tu n'épargnerais rien pour cela ! » Et d'autre part j'entendais

ces paroles : « J'ai soif, je brûle du désir d'être aimé. » Et cela faisait de si fortes impressions en moi que je me fondais en larmes, ne pouvant contenter son amoureux désir, ce que j'espère que ses fidèles serviteurs feront à présent, comme il me l'a promis qu'il m'adresserait ceux qu'il s'était destiné pour cela.

Mais je vous conjure, par tout l'amour que vous lui portez, qu'en le voulant glorifier vous ne me fassiez nullement connaître ni de parole ni d'écrit. Ne me refusez pas cette grâce, si vous avez quelque bonté pour moi. Ne me causez pas ce tourment ; mais priez pour moi, qui n'en peux avoir, s'il me semble, un plus extrême besoin.

Et pour ce que vous me direz tant de messes que je voudrai, je ne vous peux exprimer la reconnaissance que j'en ai ; mais je n'ai qu'impuissance et pauvreté de ma part. Cependant, j'espère que mon souverain Maître récompensera tout et que vous ne perdrez rien. Mais vous me marquerez le nombre qu'il vous inspirera de m'en dire, afin que je communie aussi pour vous. Je ne sais si vous pourrez comprendre tout ce que je vous dis ici, et si même vous pourrez le lire.

D.S.B.

LETTRE CXXXVI

AU R. P. CROISET

7ème DU MS. D'AVIGNON

De notre monastère de Paray,

ce 18 février 1690.

Mon Révérend Père,

J'ai reçu la vôtre du 29 janvier, sans laquelle vous n'auriez point eu de réponse à la précédente, parce que n'ayant pas gardé le secret si fidèlement que vous me l'aviez promis sur la confidence que je vous fais dans nos lettres, cela a fait que la connaissance de plusieurs choses en est déjà venue à la connaissance de notre Communauté, ce qui ne m'est pas une petite peine. Mais, Dieu soit béni! la croix est bonne lorsqu'elle nous vient d'une si bonne cause, comme est l'intérêt de l'aimable Cœur de Jésus. Néanmoins, comme je vis que l'on m'en parlait, et que je ne voulais pas que l'on sût que j'y avais aucune part, j'envoyai quérir la réponse que j'avais faite à la vôtre première : laquelle j'avais donnée au R.P. Leau[558] pour la brûler, mais notre Mère supérieure[559] me le défendit. C'est pourquoi je vous l'envoie toute débiffée et ne sais si vous la pourrez lire ; mais je n'en ai pu écrire autre. Et je suis même dans le dessein de ne plus écrire à personne, ayant rompu tout commerce et communication, soit pour le parloir et les lettres, à la réserve d'avec vous ; ce que je crois qu'il faut encore faire, ne pouvant plus résister à l'esprit qui m'attire si fortement à la vie cachée et inconnue, pour apprendre à aimer et souffrir en silence, vous avouant que les miennes s'augmentent si fort, à mesure que la gloire du divin Cœur s'augmente, qu'il semble parfois que tout l'enfer est déchaîné contre moi, pour me réduire au néant. Ainsi je suis battue de toute part, sans que cela m'épouvante, me tenant fortement abîmée dans mon fort assuré, je veux dire le divin Cœur de mon divin Maître, lequel, comme un sage conducteur, ne me distribue de forces que ce qu'il m'en faut justement en chaque occasion.

Mais pour répondre un mot à ce que vous me dites, de faire douze méditations, une pour chaque premier vendredi du mois, je ne vois pas qu'il y ait grande différence entre celles-ci et une retraite spirituelle, laquelle j'ai toujours souhaitée et souhaiterais encore à présent, si vous m'en demandez ma pensée, sans vous pouvoir dire autrement. Mais comme vous me dites que plusieurs personnes de mérite le jugent mieux autrement, ainsi je me soumets facilement, comme étant plus sûr de suivre leurs sentiments que les miens.

Et pour ce qui est du R.P. Froment, il est vrai qu'il a composé un livre entier à l'honneur du divin Cœur de Jésus, et le va envoyer à Lyon pour le faire imprimer[560], étant même commencé avant le vôtre, lequel, aussitôt qu'il le vit, il ne me sut pas gré de ne l'en avoir pas averti, jusqu'à ce

---

558 Le P. Leau a résidé à Paray, d'octobre 1688 à septembre 1691, comme professeur de 1" et de 2".

559 La M. Marie-Christine Melin.

560 L'ouvrage du P. Froment ne fut publié que plus de huit ans après la mort de la Sainte. Il a pour titre : *La véritable dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ* par le P***, de la Compagnie de Jésus. - A Besançon, chez Francois-Louis Rigoine, M.DCXCIX.

Il a été réédité par le P. Kieckens S.J., un vol. in-18, Bruxelles, Alfred Yromant et C., 1891.

Le P. François Froment passa huit années à Paray-le-Monial en deux fois : de 1683 à 1684, et de 1688 à 1695. Il y fit ses vœux de profès le 2 février 1684. Il mourut au collège de Grenoble le 21 octobre 1702. Les *Annales* de la Compagnie font de lui cet éloge : « Vir angelicis moribus, suavitate tanta ut nemini unquam molestus fuerit, saluti animarum indefessus incumbens.»

que je lui aie fait entendre qu'il s'était fait sans ma participation. Mais il n'est point dans le dessein de désister, même encore que je lui aie fait savoir que l'auteur du premier livre composait encore des méditations.

Il sut d'abord que c'était vous, et je vous avoue que je ne vous en avais pas parlé, crainte que cela ne' vous fit de la peine à l'exécution d'un ouvrage que, je crois Dieu demande de vous. Voilà pourtant qui vous causera de la peine à l'un et à l'autre : mais il ne faut pas désister, pour tout ce qui en pourra arriver. Et je pense que vous ferez bien de lui en écrire, sans lui donner à connaître que j'y aie aucune part. Ainsi, au contraire, vous lui ferez entendre que vous avez suivi en cela l'inspiration que vous en avez eue en voyant le petit livre de Dijon, y étant porté par la persuasion de plusieurs personnes dévotes à ce divin Cœur. Mais, je vous conjure que je n'y sois nullement mêlée : car, hélas! si vous saviez combien j'ai de sujet de vous faire cette prière, vous n'auriez pas peine à m'accorder ce que je vous demande.

J'ai été consolée d'apprendre que vous souffrez : ce qui me confirme plus que vous êtes des bien-aimés de l'aimable Cœur de mon divin Maître. Vous n'en êtes pas au bout de vos peines, mais bon courage! Persévérez à les porter comme vous me marquez, et vous seconderez les désirs de Dieu, et vous confondrez la prétention que votre ennemi avait de vous nuire, tant par la peine intérieure qu'extérieure. Ne vous laissez point aller ni abattre, vous divertissant le plus que vous pourrez de ces pensées tristes par des états d'abandon.

Vous me dites que vous attendez de sentir des effets de ce que je fais pour vous ; mais, hélas! mon cher frère, que je crains qu'au lieu de vous attirer des grâces du ciel, je n'arrête le cours des divines miséricordes! car si je vous pouvais exprimer ce néant de misères où je me trouve abîmée, vous en auriez sans doute compassion, par la charité qui nous unit dans le divin Cœur. Mais enfin vous pouvez être assuré que ce peu de puissance qui me reste, dans toutes mes dispositions pénibles, si, je l'emploie à prier pour vous, et encore pour ceux qui s'emploient avec vous à faire honorer le divin Cœur de mon souverain Maître.

Je ne peux vous exprimer ma joie de savoir que vous direz bientôt la sainte messe. En attendant, tout ce que je pourrai faire de bien sera pour vous, autant qu'il plaira à mon souverain Maître de vous l'appliquer. Je ne manquerai de faire les deux communions que vous me demandez. Et je ne peux m'empêcher de vous dire encore, avant de finir, que votre disposition me semble très bonne, parce qu'elle vous conduit au parfait dénuement de vous-même, pour y établir Jésus-Christ, duquel vous devez vous tellement occuper que vous n'ayez plus de temps pour vous souvenir de vous-même, qui devez demeurer tout perdu en lui parmi vos peines, troubles et appréhensions ; car il ne vous manquera jamais.

Au reste, j'ai de la consolation de savoir que le R. Père Gette est toujours zélé pour la gloire de l'adorable Cœur de notre divin Sauveur, devant lequel je ne l'oublie pas, non plus que le R. Père de Villette, lesquels je supplie aussi de ne pas m'oublier, pendant que je me vais entièrement ensevelir et renfermer dans ce divin Cœur, pour y garder un perpétuel silence ; et, pour cet effet, vous ne trouverez pas mauvais si vous ne recevez plus de mes lettres, espérant que cela ne vous empêchera de travailler à la gloire de notre Souverain, dans l'amour duquel je suis toute vôtre, etc.

LETTRE CXXXVII

AU R. P. CROISET

8e DU MS. D'AVIGNON

De notre monastère, ce I5e avril 1690.

Mon Révérend Père,

Je n'ai le temps que de vous faire ce mot, pour répondre à la vôtre dernière, laquelle m'a extrêmement surprise de la plainte que vous me faites de n'avoir point reçu de réponse aux deux lettres précédentes, auxquelles j'ai répondu fort amplement, et vous les envoyai par M. Paquay, qui m'en remit une des vôtres et me fit fort presser d'y répondre. Je le fis, et on lui donna pour vous la remettre. Et voilà que vous me dites n'en avoir point reçu.

Tirez-moi, je vous conjure, de la peine où je suis qu'elle ne tombe entre quelque autre main que les vôtres ; ce qui serait une chose des plus mortifiantes pour moi, qui ne me sens pas dans le pouvoir de vous répéter ici ce que je vous ai dit.

Cependant, le doute où je vous vois que je n'oublie de prier pour vous m'afflige plus que je ne vous peux dire, puisque je cesserais aussitôt de le faire pour moi. Mais dites plutôt que ce sont mes péchés qui vous empêchent d'en ressentir les effets, et que je ne suis capable que d'arrêter le cours des grâces et miséricordes du Seigneur, à cause de mes ingratitudes et infidélités, lesquelles m'ont attiré cette sensible douleur que je sens, de me voir la cause que cette œuvre, qui tend tant à la gloire de l'adorable Cœur de mon Sauveur, soit retardée. Cela m'est un rude tourment, quoique je ne veuille que sa sainte volonté et que je n'y voie pas de ma faute, vous ayant répondu sur tous les articles de vos lettres autant que je l'ai pu. Et sur la proposition que vous faisiez de ne faire que douze méditations, je vous avoue que je n'ai jamais pu changer de notre premier désir, qui était de trente, ainsi comme vous me les aviez marquées, mais toutefois je me soumets, après vous en avoir dit ma pensée, comme vous le souhaitez, à tout ce que vous jugerez à propos[561].

Mais je réitère encore ici la prière que je vous ai déjà faite, qui est qu'en faisant connaître le sacré Cœur de mon Souverain, vous me laissiez toujours anéantie, sans me faire connaître en aucune manière, puisque je m'y sens si fortement attirée, et que je ne refuse que pour m'éteindre et me rendre inconnue, méprisée et oubliée.

J'eus le bonheur de passer la nuit du jeudi saint devant le saint Sacrement, avec un grand contentement de mon âme ; mais pour vous comme pour moi, qui n'ai pas manqué d'assister en esprit à votre messe, sachant bien que j'y avais bonne part, et j'en ai senti des effets par des secours extraordinaires[562].

---

561 Il y eut, en tout, 40 Méditations.

562 Le P. Croiset a dit sa première messe le jeudi saint, 23 mars 1690

Je n'ai pas manqué de faire les communions que vous m'aviez demandées, et je m'y suis sentie de plus en plus pressée de vous prier de ne plus retarder votre ouvrage, et de le faire le plus parfaitement qu'il vous sera possible, et de n'y rien épargner de votre part, étant confirmé de plus en plus qu'il veut cela de vous, si je ne me trompe, et cela par des preuves que je ne vous peux pas décrire ici.

Le R. Père Froment est résolu de continuer son ouvrage. Je vous marquais qu'il me semblait que vous feriez bien de lui en écrire ; mais, au nom de Dieu, ne lui faites aucune mention de moi, pour de bonnes raisons.

Nous allons changer de supérieure, et je ne sais pas si une autre agréera ce petit commerce spirituel[563]. Priez bien l'adorable Cœur de Jésus de nous donner une supérieure de son choix. Ne laissez pourtant pas d'écrire, comme à l'ordinaire, et je vous répondrai si je le puis.

Maria concepta sine peccato.

563 La M. Marie-Christine Melin, ayant achevé ses six ans de supériorat, fut remplacée par la M. Catherine-Antoinette de Lévy-Châteaumorand, élue le 11 mai 1690. Nous voyons qu'elle agréa le « petit commerce spirituel », puisqu'il nous reste encore deux lettres de la Sainte, après cette date.

LETTRE CXXXVIII

AU R. P. CROISET

9. DU MS. D'AVIGNON

VIVE ✝ JÉSUS !

Ce 16e mai 1690.

Mon Révérend Père,

Je viens de recevoir la vôtre, en la présence de mon adorable Maître, devant le très saint Sacrement, où je l'ai lue avec une grande consolation, tant de voir vos souhaits accomplis que d'apprendre les grandes grâces et miséricordes que mon divin Sauveur verse, avec tant de profusion, dans votre âme. Je l'en ai remercié avec toute l'ardeur et l'affection dont je suis capable dans son aimable Cœur, et pour cela, j'ai entendu deux messes, en le bénissant mille fois de ce qu'il vous fait si bien connaître ce que c'est que vos peines et ses desseins sur vos souffrances et la manière dont vous en devez user, qu'il me semble n'avoir rien à vous dire là-dessus, sinon de correspondre fidèlement, comme grâce à Dieu, vous faites.

Il est vrai que je pense que l'ennemi n'a dessein, par tous ces troubles qu'il suscite en vous, sinon de vous abattre le courage, diminuer en vous cet ardent et pur amour de Dieu, et cette grande confiance, qui vous est un fort soutien, et qui vous attire tant de grâces, et, par ce moyen, vous faire désister de votre sainte entreprise pour la gloire de Dieu, lequel, par son infinie bonté, a fait tourner toutes ces batteries à sa plus grande gloire, pour votre sanctification et à la confusion de votre ennemi, qui peut-être, ne se rebutant pas, vous livrera encore de plus rudes combats. Mais j'espère que l'adorable Cœur de Jésus vous rendra toujours victorieux.

Mais enfin, vous êtes prêtre[564], et vous avez l'honneur de sacrifier et offrir, tous les jours, mon adorable Sauveur à son Père éternel! Quelle consolation et quelle joie pour moi, et que j'en puisse faire tous les jours de même par votre entremise, et que je m'estime heureuse de vous savoir jouissant de ce bonheur incomparable! Profitez-en, et faites que ce soit toujours avec de nouvelles grâces, dont je me sens plus redevable à sa bonté infinie, que s'il me le faisait à moi-même, parce que j'espère que vous en ferez meilleur usage que moi, qui ne sais comme me pouvoir exprimer des sentiments de reconnaissance que j'ai, des grandes et très grandes charités que vous me faites et me promettez. Je n'en aurais jamais tant osé espérer ; mais mon Souverain, qui sait l'extrême besoin que j'en ai, vous l'a inspiré ; aussi est-ce là toute ma force et mon soutien, dans les divers états de souffrance que j'ai à soutenir continuellement, lesquels sont quelquefois si extrêmes que, mille fois, j'y succomberais sans le secours dont je vous parle, c'est-à-dire le Cœur de mon aimable Jésus au très saint Sacrement, hors duquel il n'y a plaisir, ni joie, ni consolation

564 Le Ms. porte : pénétré.

pour moi en la vie, en laquelle je vous avoue confidemment ne pouvoir plus douter de l'effet de ces paroles que mon divin Maître me fit entendre dans le commencement, qu'il m'apprit à connaître son aimable Cœur, par lesquelles il a enseigné à son indigne esclave qu'il voulait rendre, lui-même, sa vie entièrement conforme à celle d'un Homme-Dieu, en la rendant une véritable copie de Jésus pauvre, humilié, méprisé et souffrant ; et tellement abandonnée et destituée de tout soutien, que souvent je m'écrie avec lui sur la Croix : « Mon Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissée ? »

Et comme il ne m'est pas permis d'exprimer mes peines, mais seulement de les souffrir en silence, je n'en dirai rien, sinon que je trouve quelque chose de semblable dans les dispositions que vous me marquez dans la vôtre, dans laquelle vous me demandez ce que je veux faire pour vous, pour tant de bien et de charité que vous me faites. Je vous réponds que je ne peux rien faire ; mais il me semble qu'en lisant votre lettre, qui me mettait dans l'étonnement de voir que vous voulussiez exercer de si grandes charités à l'égard d'une si misérable et indigne créature, et si je ne me trompe, ce Souverain de mon âme m'a fait entendre qu'il vous rendrait tout avec abondance et profusion, et qu'à mesure que vous faites tous ces biens pour moi, il les reçoit comme un présent que vous lui faites à lui-même, et dont il vous enrichit premièrement, plus que si vous le faisiez pour vous ; et puis il dispose du reste comme il lui plaît.

Mais pourquoi dites-vous que vous me demandez trop au sujet des communions ? puisque je vous peux assurer que, de bon cœur, j'offrirais pour vous toutes celles que j'ai le bonheur de faire, s'il m'était libre d'en disposer ou d'en prendre selon l'ardent désir que j'en ai. Mais, dans les Communautés, il ne faut rien d'extraordinaire que l'amour et la croix. Nous ne communions que deux fois par semaine[565] pour l'ordinaire : savoir le dimanche et le jeudi, et on ne me le permet, de plus, que les premiers vendredis du mois. Voilà tout ce que je peux faire à votre intention ; car, hors ces temps-là, je ne communie que par l'amour et la Croix de cet unique Amour de mon âme, qui m'unit à lui par ces moyens d'une manière inexplicable.

Vous me faites un grand plaisir quand vous me dites les progrès de notre aimable dévotion ; car l'on nous a dit, qu'à cause de celle de Molinos[566] et quiétisme, l'on allait toutes défendre les dévotions nouvelles, et que l'on ne souffrirait pas qu'il s'en établît aucune, et qu'ainsi celle du sacré Cœur de Notre Seigneur serait aussi bien retranchée que celle de la Sainte Enfance, laquelle on a envoyée à Rome pour être examinée. Mais, de tout cela, je ne m'en afflige pas, puisque, ne cherchant en cela que l'accomplissement du bon plaisir de mon Souverain, s'il le prend à détruire ce qu'il a commencé, je l'y prendrai avec lui, m'en faisant un de ma sensible douleur, sachant bien qu'il est assez puissant pour soutenir, poursuivre et achever ce que lui-même a commencé ; et que pour cela, il se servira lui-même de toutes les contradictions et oppositions de tous ceux qui lui sont contraires, pour s'en servir d'un plus solide fondement, afin de l'établir plus solidement. Enfin, c'est son affaire, et je m'abandonne à tout ce qu'il en fera. Et quant à ce que vous me dites, je vous l'ai déjà dit que si cela se peut faire sans que j'y sois connue en aucune manière, je consens à

---

565 C'était le régime courant au XVIIe siècle, même dans les couvents. Saint Ignace n'invitait les jeunes Jésuites - non encore prêtres - qu'à une communion par semaine. Saint François de Sales était large en accordant à ses filles deux communions hebdomadaires, ainsi qu'à toutes les grandes et petites fêtes. De plus, trois Sœurs, à tour de rôle, communiaient journellement.

566 Michel Molinos, prêtre espagnol, † 1696, qu'il ne faut point confondre avec Louis Molina, † 1600, jésuite, auteur d'une théorie de la grâce qui souleva, entre théologiens, des disputes mémorables, mais ne fut jamais censurée ; ni avec le chartreux Antoine Molina, t 1612, auteur d'un traité très estimé de *l'Instruction des prêtres.* Molinos fut l'auteur du système appelé *quiétisme,* d'une fausse quiétude dans laquelle il prétendait que l'homme parfait se devait tenir, sans s'inquiéter de rien, même du péché. Le Saint-Office condamna, en 1687,68 des propositions de Molinos. La célèbre Mme Guyon ayant adopté quelques-unes des idées de Molinos, fut soutenue par Fénelon. Mais Bossuet ne tarda pas à intervenir et, après une longue et savante discussion, il fit triompher la vraie doctrine. On sait du reste avec quelle admirable soumission Fénelon accepta la condamnation de son livre de *l'Explication des maximes des saints,* 1699. Molinos a écrit « La guide spirituelle» (1675). Le mot *quiétisme* date de 1682.

ce que vous demandez. Mais je n'y veux point être aperçue pour y avoir aucune part, vous assurant, autant que je le peux connaître, que mon Dieu ne veut point de moi ce sacrifice, et que si je connaissais qu'il le voulût, je n'hésiterais pas un moment de le lui faire.

Mais si vous agissez autrement, vous mettrez un obstacle à ce que vous pensez établir, parce que je sais que mon Souverain n'a que faire d'un si vil et si misérable instrument pour l'accomplissement d'un si grand dessein et qui lui doit procurer tant de gloire pour le salut de tant d'âmes, que si je vous le pouvais exprimer, comme il me semble me le donner à connaître, votre zèle se redoublerait encore pour cette aimable dévotion. Et quand même il vous jugerait digne de souffrir quelque chose pour ce sujet, je vous en estimerais heureux et m'en réjouirais, comme je fais lorsqu'il me gratifie de cette faveur.

Et pour ce qui est d'examiner de quel esprit vient ce que je vous dis et vous ai dit, tant au sujet de cette aimable dévotion qu'autrement, vous me ferez plaisir, et de m'en dire nettement votre pensée, pour la grande crainte que j'ai toujours d'être trompée, sans que je me puisse détromper, quelque effort que je fasse, à cause que cet esprit qui me conduit, a pris un si absolu empire sur tout mon être spirituel et corporel, qu'il me semble qu'il vit et agit plus en moi que moi-même, et quelque résistance que je lui fasse, je ne peux empêcher ses opérations. Il m'en faut toujours venir au point qu'il veut, et ainsi jugez-en, car je ne me sens attachée qu'à ce Souverain de mon âme, et non point à ses faveurs, quelque grandes qu'elles soient à mon égard. Il me les donne, il me les ôte, comme il lui plaît, sans que cela me fasse peine, faisant tout mon plaisir de son seul contentement.

Je serais trop longue si je vous exprimais les effets de ses bontés et de sa conduite à mon égard ; mais je crois vous en avoir dit suffisamment, aussi bien que des excessives libéralités de son aimable Cœur, pour vous en faire connaître l'illusion, laquelle je vous conjure, par tout l'amour que vous portez à mon Seigneur Jésus-Christ, ne me la pas dissimuler, après que vous l'aurez examinée avec ceux que vous me dites, mais sous le secret ; car je veux vivre inconnue et, pour cela, vous ne me ferez connaître à aucun de vos Pères qui viennent en cette ville.

Vous me donnez une grande consolation, quand vous me dites que ce saint personnage s'y emploie avec zèle, car c'est une des âmes choisies pour donner une grande gloire à Dieu par ce moyen.

Je suis bien aise que vous avez envoyé cette dévotion à Malte. Étendez-la autant qu'il vous en donnera les moyens. Pour moi, il m'a fourni l'occasion de l'envoyer à Québec, et ainsi j'espère que ce divin Cœur sera connu et aimé dans tous les coins du monde.

Et pour ce que vous me dites au sujet de ces jeunes écoliers qui désirent se donner à Dieu, ce n'est pas à une misérable pécheresse comme moi, d'avoir la témérité de donner à connaître la volonté de Dieu, en ce qui regarde la vocation, ni aucune autre chose. N'attendez pas cela de moi, je vous en prie, ni ne me la demandez pas ; et, si mon grand orgueil me portait jamais à le faire, ne tenez cela que pour tromperie et déception. Mais je ne manquerai pas de prier Notre Seigneur de leur faire connaître sa volonté, et de leur donner les grâces nécessaires pour l'accomplir courageusement, sans plus tant écouter leurs peines ; car celui qui les appelle ne leur manquera pas ; il est assez puissant pour soutenir son œuvre, s'ils se confient en lui.

Je ne manquerai pas d'offrir la sainte communion à leurs intentions et pour ce bon Père, votre ami, lequel, comme je le pense, se fait un grand tort à lui-même depuis le temps qu'il dispute son cœur à Celui qui l'a créé pour son amour, et lequel a un si grand désir de le posséder

absolument et s'en rendre le maître, pour lui départir abondamment ses grâces. Mais ce n'est pas à moi de dire tout ce que Notre Seigneur désire de lui ; je prierai sa bonté de lui faire connaître et de lui donner le courage de l'exécuter. Et il me semble qu'il ferait bien de se consacrer à l'adorable Cœur de Jésus-Christ, et se rendre fidèle à suivre ses saints mouvement ; mais cela fortement et constamment, par un entier oubli et mépris de tout ce qui l'empêche de se faire un grand saint.

Je crois que vous ne devez point écouter la peine que vous sentez à confesser, car elle vous sera d'un grand mérite, si vous y persévérez courageusement. Dieu en sera beaucoup glorifié, par le support charitable que vous exercerez envers les pécheurs pénitents.

Vous me faites un grand plaisir quand vous me dites que vous avez dessein de faire votre livre le plus parfaitement que vous le pourrez. Il vaut bien mieux y mettre plus de temps, car rien ne vous presse que l'amour de mon adorable Sauveur ; n'y oubliez pas les litanies du Cœur de la très sainte Vierge, notre bonne Mère.

Je suis bien aise que le R. Père Gette ait quelque part en cet ouvrage par le moyen de l'office qu'il a composé. C'est un très saint religieux et un parfait ami du sacré Cœur de Jésus-Christ, lequel je bénis et remercie de tout mon cœur de vous avoir donné l'inspiration de mettre un saint François de Sales dans votre image, avec un bienheureux Louis de Gonzague. Car il est vrai que ce grand saint a beaucoup de part en cette aimable dévotion et, de plus, que cela y donnera un double agrément aux Filles de la Visitation[567].

Au reste, vous ne dites plus rien des indulgences, que vous avez dessein de faire venir ; je crois que vous n'y pensez plus.

On nous a mandé que Monseigneur l'Archevêque de Vienne[568] a approuvé cette dévotion. Mais ne vous oubliez pas, je vous en prie encore une fois, que je ne paraisse pas dans votre livre et que, sous quel prétexte que ce puisse être, je n'y sois point connue ; car si je vous pouvais exprimer la peine que je souffre, lorsque l'on me donne à connaître que l'on pense que j'y ai quelque part, il me semble d'abord que tout le monde s'en va rebuter à cause de moi.

Et lorsque les prédicateurs en prêchent en ma présence, je ne sais d'où vient qu'il me semble, pendant tout ce temps-là, être plongée dans le purgatoire composé de toute sorte de tourments, où je souffre un martyre que je ne pourrais soutenir sans le soutien de la puissance et de Celui qui me fait souffrir.

Non, nous n'avons point encore changé de supérieure ; c'est pourquoi je profite de la bonne volonté de la nôtre pour vous écrire. Si celle que nous aurons ne l'agrée pas, je ne vous répondrai plus à celles que vous m'écrirez, et ainsi vous le prendrez tout en l'amour du Sacré Cœur, etc.

Maria concepta est sine peccato.

---

567 L'image dont parle ici la Sainte figura en tête de la première édition du livre du P. Croiset, publiée en 1691. Cette gravure porte, en bas, l'indication suivante, faisant foi de sa date : *M. Ogier fecit Lugd. 1691.*

Le sacré Cœur de Jésus, environné de flammes, est en haut. Au-dessous, à droite, la Sainte Vierge assise sur des nuées, lève la main gauche vers le Sacré Cœur et tend la droite à saint François de Sales et à saint Louis de Gonzague agenouillés au bas. Elle les invite à adorer le divin Cœur qu'elle leur montre. Des anges sont dans la gloire qui rayonne du Sacré Cœur.

568 Mgr Henri de Villars.

LETTRE CXXXIX

AU R. P. CROISET

10 e DU MS. D'AVIGNON

VIVE ✝ JÉSUS !

Du 21 août 1690.

Je vous réponds aussitôt après avoir reçu la vôtre, pour vous ôter tout sujet de plainte sur mon retardement à le faire, quoique vous deviez avoir reçu la réponse à la vôtre dernière, où je vous en marquais la cause que je ne répéterai pas ici. Mais seulement je vous dirai que vous avez bien su trouver le moyen de me faire écrire, ainsi comme vous me l'avez dit, car jamais je ne l'aurais pu croire, vous avouant, de bonne foi, qu'il n'y a que le seul intérêt du Cœur tout aimable de mon Souverain qui ait le pouvoir de me faire faire cet effort. Et sachez que s'il ne vous avait pas choisi pour lui rendre l'honneur et la gloire qu'il attend de vous pour l'ouvrage auquel vous travaillez, il ne m'aurait jamais été permis, quelque effort que je me fusse fait, de vous parler si confidemment, ni avec tant d'ouverture de cœur, quoique, à la vérité, je n'ignore pas que cela ne vous soit très inutile.

Il faut vous dire une chose, dont je m'oublie toujours en vous écrivant, qui est que je connais bien, par les vôtres, que ma manière simple de m'expliquer vous trompe et vous donne une idée de ce que je devrais être, mais de ce que, à la vérité, je me vois si éloignée, que je n'y pense qu'avec crainte et tremblement. Et rien ne me surprend plus, que lorsque l'on donne quelque croyance à ce que je dis, me voyant aussi méchante que je le suis.

Cependant, je ne puis me défendre de vous dire simplement mes pensées, autant qu'il m'est permis de le faire ; et rien ne m'a plus retenue sur ce sujet, que lorsque vous m'avez fait entendre que cela pourrait contribuer à me faire connaître. Oh! que cela ne soit pas, je vous en conjure, par tout l'amour que vous portez à mon souverain Maître, lequel il me semble n'exiger point cela de moi, par l'horrible peine qu'il m'y fait sentir. Il est vrai que si, j'y vois un peu de mon propre intérêt ; mais j'espère que celui de sa gloire n'y sera point intéressé ni diminué. Au contraire, si l'on s'apercevait de moi dans votre livre, cela seul serait capable de le mettre à néant et d'en ôter tout l'éclat et le fruit, ma vie n'étant pas conforme aux grandes et excessives faveurs que je reçois de mon Dieu : c'est une des raisons qui m'obligent à les tenir cachées autant que je le peux.

Mais vous ne devez rien craindre au sujet de votre ouvrage ; puisqu'il l'agrée, c'est assez pour lui donner lui-même, par sa grâce, plus d'effet que vous n'en attendez, pourvu que vous vous appuyiez et attendiez tout de cette même grâce, et rien de la créature. Et vous faites bien de vous défier de vous-même, pourvu que cette grande confiance que vous devez toujours avoir en la bonté de notre Dieu, règne toujours au-dessus de tout.

Vous vous surprenez de cela ; ce n'est encore rien, car il faut toujours que vous soyez éprouvé et purifié, comme l'or dans le creuset, pour l'exécution des desseins de Dieu. Ils sont grands, à la vérité, car il y aura beaucoup à souffrir de la part du démon, des créatures et de nous-même. Et ce qui vous paraîtra le plus rude, sera lorsque Dieu vous semblera se mettre de partie pour vous faire souffrir ; mais vous n'avez rien à craindre, puisqu'il vous aime de cette façon. La conduite qu'il tient sur vous me confirme dans cette pensée, et bien encore en d'autres, pas moins avantageuses pour vous ; ce qui m'oblige de vous dire souvent que vous êtes heureux, si vous

correspondez au choix qu'il a fait de vous, pour faire connaître et aimer son divin Cœur. Mais, encore une fois, correspondez-y mieux que moi, quelque grande que soit la peine et répugnance que je n'ignore pas que vous ressentez, et malgré toutes les oppositions et contradictions que Satan puisse susciter à votre entreprise.

J'espère que la chose réussira à la gloire de notre souverain Maître et à la confusion de l'ennemi, lequel crève de dépit de n'avoir pu empêcher cette aimable dévotion, à laquelle je vous conjure de travailler selon tout le pouvoir et les moyens que notre souverain Maître vous en donnera.

Je suis bien persuadée du peu de capacité que vous dites avoir pour cet ouvrage ; car, moins il y aura de la créature et de l'esprit humain, plus il y aura de Dieu et de son esprit divin, lequel ne se veut servir en cela que des choses faibles, parce qu'il veut faire tout lui-même, pourvu que notre amour et notre confiance seconde son pouvoir.

Une autre marque qu'il me donne de son choix et de son amour pour vous, c'est que toutes les fois que je vous présente à ce Cœur adorable, j'y trouve toujours un libre accès en votre faveur ; toujours prêt à répandre et dilater le divin trésor de son pur amour pour vous, qui est la marque certaine que ce Souverain de mon âme a donnée à sa chétive et indigne esclave, et si je ne me trompe, le choix et l'agrément qu'il a pour ceux que je lui présente, lesquels lorsqu'il n'agrée pas, ce divin Cœur me paraît fermé et insensible ; et moi je me sens rejetée avec indignation lorsque je veux persévérer à l'importuner pour ceux qui l'outragent et le méprisent par leurs résistances. Cela ne s'entend pas des grands pécheurs, mais de ceux qu'il avait dessein de mettre au nombre de ses amis. Lors, dis-je, que je lui en présente de ceux-là, je me sens non seulement rebutée, mais liée et rendue comme impuissante à le faire. Cependant, quelquefois je combats si longtemps, qu'enfin j'ai ce que je désire.

Et pour en revenir à l'ouvrage de l'adorable Cœur de mon Jésus, je ne doute point qu'il n'y ait plus travaillé que vous, puisque le tout, si je ne me trompe, est si parfaitement de son agrément, que je ne crois pas qu'il y faille rien changer, ni la consécration, ni l'amende honorable. Seulement, je vous dirai d'y mettre la petite consécration, laquelle, si je ne me trompe, venant de lui, il n'agréerait pas qu'elle y fût omise. Et sachez que vous devez agir librement en cette œuvre, suivant le mouvement de son inspiration pour retrancher et ajouter, selon qu'il vous fera connaître. Il est vrai que je ne sais d'où me vient la peine que je sens, que vous le remettiez à l'année que de le faire imprimer. Toutefois, je m'y soumets, trouvant votre raison bonne, mais à cette condition que vous en ferez encore réimprimer des premiers. Et je m'étonne que cela ne soit pas fait, puisqu'ils ont tant de presse, du moins en ce quartier, car, quelque envie que j'aie eue de garder un des vôtres, je ne l'ai pu faire. Ainsi, je crois être de la gloire de ce divin Cœur d'en encore mettre sous la presse, pour satisfaire à la dévotion de ceux qui en désirent ; mais, en cela, comme en tout le reste, faites suivant qu'il vous fera connaître être à sa plus grande gloire.

Pour toutes vos peines et tentations, je n'y vois rien qui ne me donne plus de joie que de crainte, puisque notre ennemi s'en va toujours confus. Et puis, que devez-vous craindre, puisque vous dites la sainte messe ? Ô mon Dieu! que vous êtes heureux, et que vous lui devez rendre d'actions de grâces, pour toutes celles dont il comble nos âmes par ce moyen! Il me semble que nous l'en devrions remercier incessamment ; ce que je fais, dans la communions que je fais tous les jeudis pour vous, que je remercie mille fois de l'excès de charité que vous me faites, par les saints sacrifices que vous offrez pour moi, pour lesquels j'espère que l'aimable Cœur de mon souverain Maître vous en récompensera si abondamment, que j'ose dire que vous n'y perdrez rien.

Je vous envoie le petit billet pour M. Durets, lequel je vous peux assurer ne s'être fait qu'après bien des gémissements, des prières, etc. Vous lui donnerez, après avoir dit la sainte messe que vous m'avez promis de dire, aussitôt que vous l'auriez reçu ; mais vous la direz pour tous trois, et particulièrement pour lui, que Dieu le dispose à en faire le profit qu'il attend de lui. Je vous avoue qu'il me fait pitié, dans ses grandes peines qu'il a à souffrir ; mais de grands trésors de grâces lui sont préparés, car c'est une âme choisie. Je vous conjure que cet écrit ne soit vu que de lui et de vous, après quoi vous le brûlerez.

Mais, encore une fois, je vous prie de ne vous point rebuter pour toutes les contradictions, peines et obstacles, qui se rencontreront dans l'ouvrage que vous avez entrepris. Pensez que Celui pour qui vous le faites, étant tout-puissant, ne vous laissera point manquer de tous les secours nécessaires, pour l'accomplir parfaitement selon son désir.

Je n'ai pas manqué de lui offrir souvent cet ouvrage, et, si je ne me trompe, je crois qu'il est selon son désir, et qu'il promet de suppléer à tout ce qui pourrait y manquer. Pour moi, j'en suis bien consolée, je vous l'avoue, pourvu toutefois que je n'y sois connue en aucune manière.

Je souhaiterais bien, si vous le jugez à propos, d'y mettre à la fin une manière de dresser toutes ses intentions au sacré Cœur de Jésus-Christ pour faire ses actions, par conformité avec lui au saint Sacrement de l'autel. J'en ai bien ici une, mais elle n'est bonne que pour les âmes religieuses, et elle est trop longue.

Il est vrai, comme vous le dites, que Dieu vous veut faire un grand saint et, pour cela, il vous fait de grandes grâces ; mais je suis bien aise qu'il vous les fasse connaître lui-même, afin que vous y correspondiez plus fidèlement, ce que j'espère de sa bonté, et que je lui demande que sa grâce ne soit point vaine en vous.

Au reste, si vous ne jugez pas à propos de donner des écrits à ce jeune homme, brûlez-les ; mais je ne doute point que son appel à votre sainte Compagnie ne soit de Dieu, qui veut que vous l'aidiez, de tout votre pouvoir, à surmonter les difficultés que le démon lui suscitera, et que souvent il ait recours à ce divin Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, sans s'amuser nullement avec son ennemi, mais tout simplement sans l'écouter, s'en détourner par mépris.

Je vous avoue que mes douleurs de tête m'ôtent presque la liberté d'écrire ; et je le fais à tant de reprises, que je crois n'y avoir ni sens ni raison à ce que je dis, et ne sais si ce n'est point toujours la même chose ce que je vous dis, ni si vous le pourrez comprendre, et même si vous le pourrez lire.

Enfin, quoi qu'il en soit, vous m'obligerez bien de brûler tous ces chétifs brouillons de lettres, et de redoubler vos prières pour moi, lorsque je serai en solitude, qui sera, Dieu aidant, environ le 12 octobre. Ce sera alors que j'aurai plus grand besoin du secours de la grâce, laquelle j'espère obtenir par votre moyen.

Au reste, je n'ai point mis d'adresse sur le billet ; il suffit que vous sachiez pour qui il est. Je prie le divin Époux de nos âmes, que, puisqu'il nous a faits uniquement pour l'aimer, il vous consomme tout en son pur amour, afin que nous ne cessions pas un moment de l'aimer.

Sr M.-M. de la V. Ste-M. D. S. B., etc.

Copie certifiée conforme au Manuscrit d'Avignon.

Avignon, le 30 novembre 1888.

F. V. VIEILLE,

S.J.

FIN DU «MANUSCRIT D'AVIGNON»

LETTRE CXL

LETTRE A SON DIRECTEUR[569]

texte donné par le P. Croiset (p. 32)

Il me semble, mon Révérend Père, que je ne serai jamais en repos que je ne me voie dans des abîmes d'humiliations et de souffrances, inconnue à tout le monde et ensevelie dans un éternel oubli ; ou, si l'on se souvient de moi, que ce ne soit que pour me mépriser davantage, et pour me donner quelque nouvelle occasion de souffrir quelque chose pour Dieu. Voilà, mon Révérend Père ce que je demande sans cesse à mon divin Sauveur, et je ne sais s'il y a en ceci quelque illusion, mais je puis vous assurer, qu'à son amour près, je ne puis demander autre chose, ou, pour mieux dire, je ne sais demander pour moi qu'une seule chose, à savoir un ardent amour de Jésus-Christ crucifié, et par conséquent un amour souffrant.

Je ne sais, *dit-elle dans un autre endroit,* si je ne me trompes[570] mais il me semble que mon plus grand plaisir serait d'aimer mon aimable Sauveur d'un amour aussi ardent que l'est celui des Séraphins : mais je ne serais pas fâchée ce me semble, que ce fut dans l'enfer même que je l'aimasse. La pensée que j'ai, qu'il y aura un lieu dans le monde où, pendant toute l'éternité, un nombre infini d'âmes rachetées par le sang précieux de Jésus-Christ n'aimeront nullement cet aimable Rédempteur, cette pensée, dis-je, m'afflige quelque fois jusqu'à l'excès. Je voudrais, mon

---

569 Le Père Croiset fait paraître en 1691 "La Dévotion au Sacré-Cœur", Marguerite-Marie vient de mourir : il s'empresse d'y joindre un abrégé de sa vie, dans lequel il reproduit cette Lettre. Toutes les publications qu'a connue cette lettre viennent de ce livre du Père Croiset. Lui était-elle adressée ? ou plutôt au Père Rolin ? C'est en fait l'assemblage d'au moins deux lettres. On sait aussi que lui, comme tous les auteurs selon la coutume de l'époque, n'a pas craint de "mettre en meilleur français" la forme des documents qu'il transmet *(Cf. Préface Gauthey II p. 7),* en même temps nous sommes certains de son attachement et fidélité à l'enseignement de celle qu'il considérait déjà comme sainte, et le fait qu'il ait choisi ce texte pour un abrégé de **XX pages** manifeste qu'il le jugeait important. Le sujet est *"la supposition impossible*" bien connue dans les écrits hagiographiques et qui a fait couler beaucoup d'encre ; mais elle est ici très clairement exposée : Marguerite-Marie ne craindrait pas pour elle-même les souffrances de l'enfer **SI** elles lui permettaient "*que je vous y aimasse autant qu'auraient pu vous aimer dans le ciel tous les malheureux qui ne vous aimeront jamais*" (rien que cela !) Elle y est, de plus, parfaitement disciple de saint François de Sales : *« si, par imagination de chose impossible, celui qui aime du pur amour savait que sa damnation fût un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation. » (Traité de l'Amour de Dieu IX, chap. II, p. 770 in « Bibliothèque de la Pléiade »).* À cause du sujet abordé, la lettre a fait peur à certains… et l'a fait indument éliminer d'une édition de "Vie et œuvres" (1991).

570 Elle emploie cette formule systématiquement par obéissance, comme moyen de ruiner les tentations du démon.

divin Sauveur, si c'était votre volonté, souffrir tous les tourments de l'enfer, pourvu que je vous y aimasse autant qu'auraient pu vous aimer dans le ciel tous les malheureux qui souffriront toujours, et qui ne vous aimeront jamais. Eh quoi ! est-il raisonnable qu'il y ait un lieu dans le monde où pendant toute l'éternité Jésus-Christ ne soit pas aimé ? En vérité, si l'on savait le désir que j'ai de souffrir et d'être méprisée, je ne doute pas que la charité ne portât tout le monde à me satisfaire en ce point.[571]

LETTRE CXLI

LETTRE «DITE» A SON DIRECTEUR [572]

Texte donné par le P. Croiset (p. 94-97).

Que ne puis-je, *dit-elle, dans une de ses lettres,* que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ renferme dans ce Cœur adorable, et qu'il a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront ! Je vous conjure, mon Révérend Père, n'oubliez rien pour l'inspirer à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître d'une manière à n'en point douter que c'était principalement par le moyen des Pères de la Compagnie de Jésus qu'il voulait établir partout cette solide dévotion, et, par elle, se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis, et d'enfants parfaitement reconnaissants. Les trésors de bénédictions et de grâces que ce sacré Cœur renferme sont infinis ; je ne sache pas qu'il y ait nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle qui soit plus propre pour

---

571 Il faut se rappeler que Marguerite-Marie chemine sur une ligne de crête qu'il nous est difficile de concevoir. Plus elle avance plus elle perçoit l'immense disproportion entre les grâces qu'elle reçoit et sa pauvreté, sa misère de créature qui ne mérite rien de tout cela ; en même temps le combat spirituel s'intensifie jusqu'à la fin de sa vie : sa seule assurance devant les attaques continuelles de l'adversaire est son union sponsale à Jésus-Christ crucifié.
Sa vie entière a été confrontée à des situations exceptionnelles dont nous peinons à mesurer l'intensité : persécution familiale virulente (de nombreux actes notariés de l'époque en apportent les preuves) ; ensuite le Seigneur se sert d'elle pour une véritable révolution en communauté concernant la charité fraternelle, corollaire : cela dresse contre elle environ le tiers des sœurs, pour une durée de dix ou quinze ans ; à partir de 1685 toute la ville de Paray glose sur son "cas" (c'est une petite ville où tout se sait, malgré son désir constant de rester inconnue !) : *"La Retraite spirituelle"* du Père La Colombière a fait involontairement connaître qu'elle est "visionnaire", et pour comble elle a osé renvoyer une novice, fille de grands bienfaiteurs et grands notables dans le pays, elle est ainsi devenue un centre d'intérêt, souvent objet de vives réprobations, dans les conversations mondaines, ou bien à l'opposé, certains recherchent parloirs et correspondances qui la font gémir… En tout il y avait de quoi déstabiliser totalement quelqu'un de moins solide et moins soutenu par la grâce. La souffrance unie au Christ est devenue pour elle une bouée de sauvetage. Mais *"vivre selon Dieu, c'est aimer" (saint François de Sales, Traité de l'Amour de Dieu L. II chap. VIII),* Marguerite-Marie l'a entièrement assimilé et c'est vers la Vie qu'elle s'avance résolument.

572 Cette lettre a de même que la précédente été publiée pour la première fois par Croiset, en 1691, a été ensuite donnée par Languet (éd. 1729, p. 224), par Galliffet (2è p., p. 124), par le recueil de Seguin, Avignon, 1830 (Lettre 29è, p. 283). Elle se trouvait dans l'édition de 1867 au n° CXXXII et dans l'édition de 1876 au n° CXXXIV. Le *Mémoire des Contemporaines* la donne comme adressée au R.P. de la Colombière. Languet n'indique pas le destinataire. Galliffet la place au septième rang des huit lettres qu'il reproduit sous ce titre : «A son directeur ».
Les Editions de 1867 et 1876, après le titre : « Lettre à son directeur », ont mis la note suivante : «Voici la lettre qu'on suppose avoir été adressée au R.P. de la Colombière. Cependant la manière si précise dont s'exprime la Servante de Dieu, par rapport à la Compagnie de Jésus, ferait croire que ses paroles se rattachent aux connaissances très spéciales qu'elle reçut à ce sujet vers 1686, et plus encore en 1689 ; et dans ce cas, la lettre serait bien au Père Rolin. » Nous croyons que cette observation est juste, sauf peut-être qu'elle est trop affirmative en nommant le P. Rolin. Il se peut aussi bien que le destinataire soit le P. Croiset.

élever en peu de temps une âme à la plus haute perfection, et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve au service de Jésus Christ. Oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord. Faites en sorte, surtout, que les personnes religieuses l'embrassent, car elles en retireront tant de secours qu'il ne faudrait point d'autre moyen pour rétablir la première ferveur et la plus exacte régularité dans les Communautés les moins bien réglées, et pour porter au comble de la perfection celles qui vivent dans la plus grande régularité.

Pour les personnes séculières, elles trouveront, par le moyen de cette aimable dévotion, tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire la paix dans leurs familles, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères ; et c'est proprement dans ce sacré Cœur qu'elles trouveront un lieu de refuge pendant toute leur vie, et principalement à l'heure de la mort. Ah ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une tendre et constante dévotion au sacré Cœur de Jésus-Christ !

Mon divin Maître m'a fait connaître que ceux qui travaillent au salut des âmes travailleront avec succès et sauront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis, s'ils ont une tendre dévotion à son sacré Cœur, et s'ils travaillent à l'inspirer et à l'établir partout.

Enfin il est tout visible qu'il n'est personne au monde qui ne reçût toute sorte de secours du ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour véritablement reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son sacré Cœur.

N.B. : Dans l'édition de 1920 est reproduite une autre lettre numérotée CXLII : elle vient d'un seul petit recueil imprimé (Seguin 1840). Cette édition la donne uniquement pour ne rien laisser de côté, en précisant bien "œuvre supposée", et souligne que le prétendu fac-similé donné par Seguin n'est nullement son écriture, de même que le style ne correspond pas du tout à sainte Marguerite-Marie. Étant donné qu'elle n'apporte aucune information, n'ouvre aucune discussion, on n'a pas jugé utile de s'en encombrer ici.

LETTRE CXLII

A SON FRÈRE CHRYSOSTOME

***L'autographe se trouve dans la famille[573]

VIVE ✝ JÉSUS

sans date

C'est maintenant, mon très aimé frère, que je reconnais que le sacré Cœur de notre souverain Maître vous aime tendrement puisqu'il ne me donne point de repos que je n'aie guéri, de sa part, la plaie que lui-même a fait faire tant pour tâcher d'en guérir un autre que pour éprouver l'amour

573 Cette Lettre autographe est apparue après l'édition Gauthey 1920. L'édition 1991 la donne sous le N° 141 parce qu'elle a indûment supprimée la lettre ici précédente.

que vous lui portez. Que vous lui êtes redevable à ce divin Cœur ; si vous le compreniez, vous seriez dans de continuelles actions de grâces envers lui pour toutes celles qu'il vous fait. Je vous avoue que, de mon côté, je n'aurais jamais compris jusqu'où allait l'étroite union qu'il a fait, par son pur amour, de nos deux cœurs, dans le sien adorable. Mais il me l'a bien fait sentir en cette occasion, laquelle m'a fait souffrir plus que je ne vous peux exprimer parce que je savais,

mon cher frère, que je vous faisais souffrir sans pouvoir faire autrement. Mais vous devez être assuré que je n'ai pu blesser votre cœur qu'en faisant une cruelle plaie dans le mien qui ne peut recevoir d'adoucissement que lorsqu'il saura le vôtre être en paix sur tout ce que je vous ai dit, où il me faut voir maintenant que vous vous êtes sans coulpe, mais non pas les deux autres qui y en ont une très grande. Mais il faut, il me semble, que je vous dise de sa part qu'il y faut y remédier à quelque prix que ce soit, car vous ne sauriez croire combien cela apporte d'empêchement à leur perfection et sanctification, et même, si j'ose le dire, met en danger leurs saluts. Car le Démon se mêle là-dedans d'une manière étrange par le désir qu'il a de les perdre. Essayez donc, mon très aimé frère, d'y apporter le remède que le Seigneur vous inspirera. Car ce mal est très grand et plus qu'il ne pense et c'est là une occasion où il faut témoigner l'amour que vous portez à ce divin Cœur qui ne peut établir son règne que dans la paix et il me presse tellement de vous dire tout ceci de sa part. S'il me semble que je ne m'en suis pu défendre davantage. Mais je vous conjure que celle-ci soit secrète entre vous et moi, qui ne sont qu'une même chose dans ce Cœur tout aimable, pour l'amour duquel je vous prie encore une fois de mettre la paix dans votre famille, car cette division le blesse et l'offense sensiblement. Pensez, mon cher frère, qu'il vous en fait ses plaintes afin que vous ôtiez ce grand obstacle à ses desseins qui seraient de vous répandre abondamment ses grâces et bénédictions.

Mais je vous avoue qu'une des choses qui m'afflige c'est de ne pas bien remarquer de l'union entre mon frère[574] et vous, c'est pourtant ce que le divin Cœur demande afin que Satan ait moins de prise sur vous. Je lui en fais aussi mes plaintes à mon frère car enfin il nous faut sauver tous trois par la sainte union et charité du sacré Cœur, lequel m'a fait découvrir à votre égard tout plein de miséricorde en cette occasion ou vous l'avez beaucoup contenté par votre soumission à souffrir avec patience ce coup sans plainte ni excuse. Voilà ce qu'il demande particulièrement de vous que cette conformité à toutes ses volontés et bon plaisir

car ne croyez pas, mon cher frère, que ce que je vous ai dit vînt d'aucune impression que l'on m'eût donnée. Non je vous assure, car je connais et fort bien ceux qui en sont coupables de toutes ces dissensions qui lui déplaisent si fort, mais il m'a fait donner ce coup pour éprouver votre fidèle amour envers lui, lequel vous tient trop fortement pour vous abandonner. Non il ne le fera pas non plus que moi qui n'oublierais plutôt de moi-même que d'un frère avec lequel son pur amour m'a si étroitement unie. Aimez-le donc, mon cher frère, ce divin Cœur puisqu'il aime si tendrement. Mais il faut sauver les deux autres du péril où je les vois, à quelque prix que ce soit. Il n'y faut rien épargner pour cela. Je vous en conjure par tout l'amour que vous portez à ce divin Cœur. Voici deux fois que je lui ai écrit si fortement qu'il m'en paraît tout hors de lui. Mais voilà notre grand mal, nous nous amusons à nous désoler ainsi et ne prenons pas peine à mettre les remèdes convenables à notre mal et c'est là ce qui fait le jeu de notre ennemi qui ne se soucie pas que nous nous affligions pourvu que nous ne nous amendions pas. Enfin, mon chère frère, de

574 C'est ici l'allusion la plus explicite, mais on devine à travers l'ensemble de sa correspondance avec ses frères que le cadet, Jacques, avait un caractère peu facile, plutôt chicaneur, dispendieux, ombrageux… La sollicitude et délicatesse de sentiment que Marguerite-Marie exprime envers l'un comme l'autre n'en sont que plus remarquables.

toute l'industrie que Dieu vous inspirera pour les gagner à lui, et me croyez toute à vous dans ce divin Cœur.

S. M.M.

Al. V.S.M.

D.S.B.

Que cette lettre ne soit vue que de vous, je vous en supplie.

AVIS PARTICULIERS, DÉFIS, INSTRUCTIONS [575]

I

VIVE ✝ JÉSUS !

À UNE RELIGIEUSE IMPARFAITE QUI S'ÉTAIT RECOMMANDÉE À SES PRIÈRES

Il faut vous dire, ma chère amie, qu'en priant pour vous cette pensée m'est venue que, le Sacré Cœur voulant établir son empire et le règne de son amour dans votre cœur, vous le ruinez pour y établir celui de la créature, mais il ne permettra pas que vous trouviez de vrai repos que dans le parfait détachement de cette même créature, ce que vous obtiendrez en fuyant. Vous serez victorieuse en combattant. Résistez donc courageusement à toutes les attaques que vous sentirez, car vous n'aurez rien sans peine, et le prix n'est donné qu'aux vainqueurs. Je prie le Sacré Cœur de vous rendre de ce nombre[a].

[576] Vous vous affligez de vos peines intérieures, et moi je vous assure que c'est de cela même que vous devez tirer votre plus grande consolation, pourvu que vous les portiez avec paix, soumission et abandon au sacré Cœur de Notre Seigneur, qui ne vous les donne que par un excès d'amour pour vous, lequel il veut bien que vous sachiez, afin que vous lui en ayez de la reconnaissance. Premièrement, il prétend de vous purifier par ces peines de toutes les affections que vous avez eues pour les créatures, contraires à la pureté de son divin amour. Secondement, il veut vous faire mériter la couronne qu'il vous a destinée, en vous faisant quelque petite part des amertumes qu'il a souffertes pendant tout le temps de sa vie mortelle; et vous êtes bien heureuse, de quelle manière que soient vos peines, d'avoir cette conformité avec lui.

De plus, les douceurs intérieures ne produiraient en vous que des amertumes, des amusements[577], des vaines complaisances, et non jamais cet amour pur et solide. Regardez donc si vous ne lui êtes pas bien obligée de tenir cette conduite sur vous, à laquelle il ne demande que cette parfaite soumission à sa sainte volonté, agissant avec une grande pureté d'intention et désir de lui plaire, sans respect humain. Et comme je vous l'ai déjà dit, il ne demande pas de vous d'autres marques que vous l'aimez, sinon une profonde humilité d'esprit, la paix dans votre âme et, dans votre cœur, le désir de l'aimer, puisque, en vérité, il vous aime et ne vous laissera pas périr. N'ayez donc point de réserve avec lui, qui veut être au-dedans de vous-même comme un germe de vie éternelle. Il y veut régner, régir et gouverner, en donnant le mouvement à toutes vos opérations, et être l'objet de toutes vos affections.

---

[575] Ces Avis particuliers, Défis et Instructions donnant souvent les mêmes directives sous des formes différentes, l'édition St-Paul n'en a publié qu'une partie, en laissant les numéros de l'édition 1920. Sur ce fichier numérique nous rétablissons l'intégralité de l'édition Gauthey. Les titres de ces avis sont ajouts à ses écrits, mis à différentes époques pour faciliter le repérage, nous les mettons tous en boîtes de textes pour qu'ils n'influent pas sur les recherches de vocabulaire.

[a] Languet : « car le mien vous chérit toujours fortement, quoique attaché sur la croix où il n'est capable de rien que de souffrir, mais il ne désire autre chose que d'aimer en souffrant et de souffrir en aimant. Voilà tout ce que j'ambitionne. »

[576] Languet a fait de ce qui suit un *Avis* séparé, avec le titre: «A une autre, à qui elle montre le bonheur de souffrir.»

[577] Amusements : au XVIIè siècle, pertes de temps

II

VIVE ✝ JÉSUS !

ABANDON SANS RÉSERVE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Vous avez bien fait, ma chère amie dans Sacré Cœur, de me dire de vos nouvelles. Depuis dimanche, je me sentais pressée de vous donner cet écrit, qui, depuis longtemps avait été fait pour vous ; mais il me venait toujours en pensée d'attendre que vous fussiez en *solitude*, et qu'il servirait de réponse à ce que vous nous écriviez. C'est pourquoi, recevez-le non de moi mais de Celui qui véritablement vous aime et ne vous abandonnera pas, car il me semble et me presse de vous le dire, et que vous ne craignez pas de vous abandonner à lui sans réserve, et de lui donner tout votre temps et vos moments[578], pour les employer à souffrir ou à jouir, selon son désir, sans vous mettre en peine de rien autre que de l'aimer et le servir et le laisser faire. Vous ne pouviez destiner votre retraite à aucun dessein qui lui fût plus agréable. Persévérez, chère amie, à aimer ce sacré Cœur ; il vous réserve encore des libéralités plus grandes que celles qu'il vous a déjà faites, mais il vous les fera connaître à mesure que vous lui serez fidèle et que vous vous confierez en lui parmi les contradictions et humiliations, lesquelles vous devez recevoir et embrasser comme des gages de son amour, sans en laisser perdre aucune occasion. C'est le moyen de contenter notre bon Maître. Tâchez, je vous en conjure, de bien comprendre cette divine leçon, et tout ce qu'il veut de vous, afin de l'exécuter dans la suite. Donnez-lui la gloire de tout et n'attribuez jamais rien à la créature, qui n'est capable que du mal. Pour la lecture de la *Retraite* du Révérend Père La Colombière, n'en lisez que ce qui traite de l'aimable Cœur de Jésus-Christ, lequel seul doit être votre occupation, votre méditation, votre entretien, votre livre, et toute votre direction. C'est lui qui doit remplir votre mémoire, éclairer votre entendement et enflammer votre volonté, afin que vous ne vous souveniez que de lui. Continuez à le bien prier pour moi ; je le fais pour vous. Je m'en vais reposer dans ce sacré Cœur, car il est tard. Priez-le bien afin qu'il étende partout son amour et sa connaissance ; présentez-lui particulièrement toutes les nécessités de cette Communauté.

578 *manuscrit 7 :* "moyens"

III

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE QUI SE LAISSAIT DOMINER PAR SA PROMPTITUDE

Je me suis souvenue de vous à la sainte communion, comme je vous l'avais promis. Mais Notre Seigneur veut que je vous die qu'il n'est pas content de vous et si vous n'êtes plus attentive à modérer vos petites saillies et promptitudes, vous le contraindrez de s'éloigner de votre cœur. Prenez garde de vous éloigner de la voie qu'il vous a tracée, car vous deviendrez aussi méchante que vous avez voulu être bonne. Mais pour vous redresser, vous ferez, si vous me voulez croire, cinq pratiques: trois de mortification de vos promptitudes et deux de vos répugnances, pour jusqu'à la Présentation, pour gagner le Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, et vous disposer à recevoir les grâces qu'il vous a destinées en *solitude.* Le Seigneur vous aime: - si cela n'était, il vous laisserait plus longtemps croupir dans vos fautes. Confiez-vous en sa bonté et combattez courageusement. Ne vous troublez ni ne vous laissez abattre. Et quand vous serez tombée volontairement, vous en ferez pénitence.

Vous ne pouvez marcher dans la voie que le Seigneur vous a tracée que par un continuel renoncement de vous-même et de tous ces mouvements trop empressés que vous avez à la créature. Mourez donc à toutes ces inutiles inclinations et Jésus vivra en vous, car il veut que vous alliez à grands pas à la perfection, afin que sa grâce ne soit point vaine en vous. Sa bonté vous en fasse la grâce, c'est ce que je vous désire.

IV

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE TRÈS FERVENTE DANS L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST

Souvenez-vous que si je meurs devant vous, vous tiendrez ma place devant le saint Sacrement; vous lui demanderez pardon de toutes les irrévérences qu'il a reçues de moi. Et si Dieu me fait miséricorde, je vous promets que je ne vous oublierai pas; mais je ferai pour vous tout ce qui est à mon pouvoir. En attendant ce temps, croyez, ma bien-aimée Sœur, qu'il n'y a rien que je ne voulusse, ôté le péché, pour votre avancement au saint amour. Aimons-nous donc dans le sacré Cœur de Jésus; aimons-le l'une pour l'autre; aimons-le dans tous les événements et dites toujours pour mot du guet: « *Fiat voluntas tua!* » Aimez et faites tout ce que vous voudrez; car qui a l'amour a tout. Faites tout par amour, dans l'amour et pour l'amour, car c'est l'amour qui donne le prix à tout. L'amour ne veut point d'un cœur partagé: il veut tout ou rien! L'amour vous rendra tout facile. Rendez-lui donc amour pour amour et n'oubliez jamais Celui que l'amour a fait mourir pour vous. Mais vous ne l'aimerez qu'autant que vous saurez souffrir en silence, le préférer à la créature et l'éternité au temps.

D. S. B.

V

VIVE ✝ JÉSUS !

À UNE AUTRE QUI LUI AVAIT DEMANDÉ DES RÈGLES DE CONDUITE

Voici, ma très -aimée Sœur, un petit mot du cœur, selon le désir que vous m'en témoignez. C'est que si vous voulez seconder les desseins que le Sacré Cœur a de vous rendre sa vraie disciple, il faut renoncer à tout le raisonnement humain : c'est-à-dire qu'il ne faut pas disputer avec la grâce lorsqu'elle vous presse de pratiquer la vertu, pour vous faire faire le bien ou vous faire éviter le mal. Il faut suivre courageusement les bons mouvements qu'elle nous donne, malgré toutes les répugnances et oppositions de la nature; car il ne faut pas vous flatter : cette grâce qui vous presse à présent si vivement se ralentira peu à peu, se lassera et se retirera de nous, et nous laissera froide et insensible à notre propre mal. Après cela nous aurons beau la demander et la chercher, le sacré Cœur de Jésus se jouera de nous comme nous nous sommes joués de sa grâce. Dieu nous garde de ce malheur ! Je vous dis ceci afin que vous le préveniez, et n'y tombiez jamais.

VI

Vive ✝ Jésus !

À UNE SŒUR À QUI ELLE RECOMMANDE LA FIDÉLITÉ

Souvenez-vous souvent de cette parole : « *Si aujourd'hui vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs.* »

Soyez fidèle à Dieu, à vos règles et à vous-même. A Dieu, en lui donnant tout votre amour et tout votre cœur sans partage : ne souffrez pas qu'il se porte avec empressement aux choses terrestres et humaines, surtout à l'affection des créatures. Fidèle à vos règles, en les préférant à tout le reste, et n'en négligeant aucune pour petite qu'elle soit.

Soyez aussi fidèle à vous-même, en faisant bon usage du temps, employant chaque moment selon les fins à quoi il est destiné, et avec la même pureté d'amour que si ce devait être le dernier de votre vie.

VII

VIVE ✝ JÉSUS !

FIDÉLITÉ CONSTANTE ET ENTIÈRE AU CŒUR DE JÉSUS

Soyez aussi constamment fidèle à la pratique du bien que vous connaissez; vous savez assez tout ce que vous devez faire pour vous faire une grande sainte. J'espère que vous la serez avec le secours de la grâce et de votre fidélité. Il faut pour cela mettre toute votre confiance au sacré Cœur de Jésus, y avoir tout votre recours en toutes vos nécessités, lui découvrant toutes vos

peines comme un enfant à son père, car il vous a enfantée sur la Croix; c'est pourquoi il ne vous abandonnera pas si vous ne l'abandonnez la première, ce que je sais que vous ne voulez pas faire.

Il désire que vous lui fassiez des sacrifices de tout ce qui coûte à la nature lorsqu'il vous en fournira les occasions, et s'il vous fait trouver de l'amertume et de l'inconstance dans les créatures, c'est parce qu'il vous aime et ne veut pas que vous vous attachiez à ce qui est périssable, mais à lui qui seul peut contenter votre cœur, et il le contentera et le remplira à mesure que vous le viderez des créatures. Ah! ma chère Sœur, si nous pouvions comprendre l'ardent amour qu'il a pour nous et comme il fait bon l'aimer et être toute à lui, nous mépriserions bien tout le reste pour rendre du retour à son amour, en l'aimant plus d'effets que de paroles. Cet amour vous fera aisément embrasser toutes les occasions de mortification et d'humiliations, comme des moyens qu'il vous présente pour vous unir à lui en vous sanctifiant. Ne conservez jamais aucun ressentiment envers les personnes dont il se sert pour vous les procurer.

Tâchez de vous former votre vie sur le modèle de l'humble douceur de l'aimable Cœur de Jésus; unissez-vous à toutes ses saintes intentions, la pureté desquelles vous lui offrirez pour réparer tout ce qu'il pourrait y avoir d'imparfait dans les vôtres, soit à l'oraison ou ailleurs. Mais surtout, je vous conjure de ne point souiller votre langue d'aucun défaut contre la charité, de ne point faire de faute avec vue, et lorsque vous en aurez fait, imposez-vous quelque pénitence.

Adieu, ma toute chère Sœur. Si je pouvais contribuer en quelque chose à votre sanctification, il n'y a rien, je vous assure, que je ne voulusse faire.

Soyons donc tout à Dieu par amour, tout à nos supérieures par soumission et tout à notre prochain par charité!

Une chose que je vous demande encore: c'est de ne vous point troubler ni décourager dans vos fautes, mais d'aimer et chérir l'abjection qui nous en revient, laquelle est toute-puissante pour nous unir au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà, ma chère Sœur, ce qui m'est venu en pensée pour vous dire. Je prie sa bonté de tirer sa gloire de tout, et vous, de ne me pas oublier en sa présence.

VIII

VIVE ✝ JÉSUS !

À UNE AUTRE NOVICE PLUS ÉLEVÉE DANS L'AMOUR DE LA PERFECTION

Tout à la plus grande gloire de Dieu !

Pour suivre ses saints mouvements, je vais vous dire en sa sainte présence ce qu'il me fera connaître vouloir de vous. Premièrement que vous lui fassiez un entier sacrifice de votre être spirituel et corporel pour ne plus vous en servir que pour lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en votre pouvoir ; lui faisant une donation entière et sans réserve de tout ce que, jusqu'à présent, vous avez pu faire de bien avec sa grâce, et de tout ce que vous ferez à l'avenir avec le secours de cette même grâce, afin qu'il en dispose selon sa volonté ; et parce que, dit-il, ces biens ne sont pas capables d'enrichir une âme qu'il appelle à le suivre dans la voie du pur amour, et dans le dénuement de toutes choses autant que votre vocation le peut permettre. C'est pour cela qu'il a revêtu votre âme de la robe d'innocence, et l'a couverte du manteau de sa

charité, pour n'en jamais retirer sa miséricorde ; et il veut vous enrichir des trésors inépuisables et qui sont éternels en leur durée. Il veut de vous plus de sacrifices d'esprit et de volonté que d'austérités et de pénitences corporelles, n'en faisant jamais aucune que par l'ordre de vos supérieures, auxquelles vous devez être soumise, en leur obéissant en ce qu'elles trouveront bon vous ordonner, après que vous leur aurez manifesté votre bien et votre mal. L'on ne peut jamais être trompé en obéissant.

IX

V ✝ J

INSTRUCTION POUR UNE NOVICE

***(L'autographe incomplet est au monastère de la Visitation de Nantes [579])

Vous m'avez fait plaisir, ma très aimée Sœur, de m'écrire; et vous devez être sûre que mon affection pour vous rendre mes petits services me fait trouver du plaisir en ce que vous pensez m'être une peine. Et, quand la vue de mes misères m'y fait trouver de l'amertume, le désir que vous me faites paraître d'être toute à Dieu m'adoucit tout.

Je suis bien aise que Notre Seigneur vous invite à vous abandonner toute à lui, comme un enfant entre les bras de son bon Père qui est tout-puissant pour l'empêcher de périr. Prenez donc pour vous ces paroles: «Si vous n'êtes fait comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume des cieux. » Et je crois qu'elle consiste à vous rendre petite par la véritable humilité de cœur et simplicité d'esprit. Il me semble que par ces deux vertus vous parviendrez à la perfection que Dieu demande de vous.

La première vous tiendra toute anéantie dans un parfait oubli et mépris de vous-même, recevant de bon cœur et comme de la main de votre bon Père les humiliations et contradictions qui vous arriveront, sans vous amuser à regarder les causes secondes. Mais regardez son Cœur amoureux, qui ne permettra jamais à sa main adorable de rien exécuter à votre égard que pour sa gloire et votre sanctification; parce qu'il vous aime, il vous fournira souvent des moyens de vous crucifier, soit par les créatures ou par vous-même. Mais de quelle manière que ce soit, n'y opposez que votre silence et votre soumission, disant: C'est mon Père céleste qui l'a fait: cela me suffit!

Et pour commencer ce... [580], aimez donc et souffrez par Celui qui vous aime; et pour cela, il faut faire un entier et parfait sacrifice à Dieu de votre propre volonté, jeudi après la sainte communion, par véritable abandon de tout ce que vous êtes, sans vous réserver plus aucune jouissance, lui demandant pardon du mauvais usage que vous avez fait de votre libre arbitre, qu'il faut aussi sacrifier à son sacré Cœur, qui veut vous rendre toute à lui. Pour obtenir cette grâce, il le faut prier de vous faire vivre à l'avenir comme si vous étiez sourde, aveugle et muette.

---

[579] L'autographe de Nantes n'a plus qu'un des deux feuillets qui composaient cet écrit. Assez ordinairement la Sainte, après avoir achevé la première page, passait au second feuillet, sur le recto duquel elle écrivait sa deuxième page, pour revenir tracer la troisième, en lignes perpendiculaires à celles des deux premières pages sur le verso du premier feuillet. De telle sorte que la feuille entière pourrait être ainsi numérotée: l, 3, 2 et 4. Il en résulte que la Visitation de Nantes n'ayant que le premier feuillet de cet écrit, n'a, par le fait, que la première et la troisième page. La seconde manque ainsi que la quatrième, qui n'était remplie qu'en partie. Le reste est extrait du *Ms. Dl,* qui est au monastère de la Visitation de Paray.

[580] Ici s'arrête la première page de l'autographe de Nantes. Dans le texte de Languet, la phrase se continue naturellement: «pour commencer ce parfait abandon, vous ferez, etc. ». Mais cela ne cadre pas avec le *Ms. Dl,* que nous reproduisons; le «véritable abandon» s'y retrouve dans la suite de la phrase. Nous avons cru devoir suivre notre Ms. exact pour le reste de l'écrit et laisser plutôt quelques points de suspension qui représentent une lacune d'un ou deux mots, par exemple: pour commencer ce *carême* ou *ce temps de l'Avent,* ou *de la Passion.*

Sourde à entendre les suggestions de l'amour-propre et manquements de charité, en un mot tout ce qui peut blesser notre âme ou tant soit peu souiller notre Cœur, ne nous y arrêtant jamais volontairement, ni même à aucune pensée inutile; car tout cela nous empêche d'entendre la voix de notre bon Père céleste.

De plus, il nous faut être aveugle sur les défauts d'autrui, pour n'en jamais mal parler ni juger, et sur vous-même, pour vous laisser conduire en tout par la sainte obéissance, sans réplique ni réflexion.

Il faut encore être muette à parler de vous-même, soit pour vous louer ou excuser, vous souvenant que lorsque vous vous louez, vous vous rendez un objet d'horreur et de mépris devant Dieu et ses anges. Et lorsqu'il vous vient envie de vous excuser, dites en vous-même: Mon Jésus qui était innocent se tait lorsqu'on l'accuse, et moi qui suis criminelle, pourrai-je me justifier? Ensuite gardez le silence et souffrez par amour. Ne faites rien par respect humain, et lorsqu'il vous attaquera, dites: Non, mon Dieu! je n'en ferai ni plus ni moins par la vue des créatures: puisque je ne veux plaire qu'à vous seul, il me suffit que vous me voyez partout.

Pour votre oraison, pensez en y allant que vous accompagnez Notre Seigneur au jardin des Olives, lorsqu'il faisait la sienne. Unissez-vous à ses saintes dispositions et intentions; et lorsque[581] vous vous trouverez dans la dissipation, l'ennui ou la négligence, faites-vous ce reproche à vous-même, en ramenant doucement votre esprit: Eh quoi! mon âme, n'avoir pu persévérer ce petit moment avec Jésus en l'oraison ? Et puis, vous remettre simplement à votre sujet, sans vous amuser à regarder quelles étaient vos distractions. Et à la fin, offrez au Père éternel l'oraison de son Fils pour réparer les défauts de la vôtre; et faites que le principal fruit que vous en tirerez soit l'amour à l'humilité et simplicité.

Suivez l'exemple de votre Époux crucifié, qui n'a jamais cherché sa propre gloire, mais en tout celle de son Père éternel. Que votre gloire ne soit donc plus que dans ses humiliations, disant, lorsqu'il vous en arrivera: Voilà qui m'est dû et non les approbations et louanges!

Tenez toujours votre cœur en paix et ne vous troublez jamais de rien, non pas même de vos défauts, desquels il se faut humilier et corriger paisiblement, sans nous décourager ni abattre, car le Seigneur n'habite que dans la paix.

Faites en sorte que vous secondiez courageusement les desseins que le Seigneur a sur vous: ce sera en vous abandonnant toute à son amour[582]. Et soyez sûre, ma très aimée Sœur, que de mon côté, l'amitié que j'ai pour vous m'empêchera d'y rien épargner, suivant les lumières que sa bonté me donnera de vous humilier et mortifier, selon le désir que vous m'en témoignez. Et soyez persuadée que le tout ne viendra que d'un cœur désireux de votre perfection autant que de la mienne propre, ne me tenant jamais importunée de vous rendre mes petits services. Et je ne sais si je vous parle conformément à votre disposition[583].

---

581 Ici reprend l'autographe incomplet de Nantes. C'était la 3" page de *l'Avis* écrite au verso de la 1 IC.

582 Ici s'arrête le *Ms. Dl.* Nous avons constaté que dans les copies qu'on a présentées à la S, Congrégation, on a souvent supprimé, surtout vers la fin des écrits, les morceaux qui avaient un caractère un peu personnel.
Le *Ms. Dl* achevait *l'Avis* par le paragraphe que nous reproduisons en dernier lieu.

583 Ici finit la 3" page de l'autographe. Le morceau qui suit et que nous empruntons au *Ms. Dl,* se trouvait au commencement de la 4" page.

Attachez-vous inviolablement à l'exacte pratique de toutes nos saintes observances. Et je vous conjure de faire votre demeure dans le sacré Cœur de Jésus. Mettez-y tout ce que vous ferez de bien; cherchez-y tout ce dont vous aurez besoin, vous unissant toujours à lui en tout ce que vous ferez ou souffrirez. Et lorsque vous aurez commis quelque faute, prenez dans ce divin Cœur de quoi la réparer, en vous imposant toujours quelque pénitence pour y satisfaire. Vous ferez connaître la vérité de votre désir pour vous perfectionner, par l'attention que vous aurez à tout ceci et en vous tenant petite et basse à vos yeux, afin que vous croissiez dans le Cœur et dans l'amour de Notre Seigneur.

X

VIVE ✝ JÉSUS !

ABANDON TOTAL AU SACRÉ CŒUR

Je crois que vous contenterez le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ quand vous vous abandonnerez tellement à lui qu'il sera le regard de vos yeux, l'entendement de vos oreilles, la lumière de votre entendement, les affections de votre volonté, le souvenir de votre mémoire et tout l'amour de votre cœur; lui laissant faire pour vous selon ses desseins, sans vous rien réserver que le soin de lui plaire et l'aimer par-dessus toutes choses, bannissant toutes les réflexions d'amour-propre et retour sur vous-même, qui font tant d'obstacles aux opérations de la grâce en vous-même. Allez donc simplement avec Notre Seigneur qui ne vous perdra pas, car il vous aime. Confiez-vous en lui en vous oubliant et méprisant vous-même. Contentez-vous de l'aimer et le laisser faire et cela seul vous suffit.

XI

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE NOVICE
SŒUR MARIE-CHRISTINE BOUTHIER

Il est vrai, ma très chère Sœur, que l'affection que j'ai pour vous me fait désirer souvent que vous soyez une bonne religieuse, ce que vous ferez facilement si vous travaillez tout de bon et courageusement à la véritable mortification de vos sens, passions et inclinations, conformément à ce que la Constitution ordonne ; ne vivant pas selon l'humeur naturelle qui nous porterait à être tantôt gaie et à dire des paroles de bouffonnerie sur tout ce qui se présente, et d'autres fois de si mauvaise humeur que tout nous fâchera, ne nous faisant pas un trop grand scrupule de voir et entendre ce que nous avons envie, de dire quelques paroles au temps de silence. Voilà, mon pauvre enfant, de plus grands obstacles ! à votre perfection que vous ne pensez et l'amour au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ vous demande un prompt amendement, qui ne se peut faire que par cette véritable mortification. Et souvenez-vous que saint Bernard dit que les paroles de bouffonnerie sont un blasphème en la bouche d'un religieux. Toutes les fois que vous en direz, vous ferez une pénitence, comme de tenir un peu d'absinthe à votre bouche l'espace de cinq *Pater.* Et lorsque vous aurez fait quelque faute par curiosité, vous baiserez cinq fois terre en disant: «*Miserere mei Deus;* » ce verset seulement pour la première et seconde faute; et si vous y retombez une troisième, vous me le viendrez dire. S'il arrive que vous manquiez à la règle du silence volontairement, vous vous priverez de manger votre dessert au premier repas. Je vous avoue, ma chère Sœur, que j'aurais bien envie de vous rendre une bonne religieuse; mais si vous n'y travaillez vous-même je n'en viendrai pas à bout. Soyez donc pour cela humble et douce à

supporter les petites mortifications qui vous arriveront, souffrant avec une douce égalité et tranquillité d'être humiliée et contrariée, en pensant que c'est des moyens que le Cœur amoureux de votre bon Père céleste vous a préparés pour vous perfectionner selon ses désirs. Ne donnez pas la liberté à votre cœur de tant réfléchir inutilement sur ce qui vous mortifie et humilie: cela ne sert qu'à[b] détruire en vous l'esprit et engraisser votre amour-propre.

Voilà ce que je désire que vous fassiez pour le présent, en vous rendant fidèle à nos saintes observances, si vous désirez que le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ vous reconnaisse et avoue pour une de ses filles, et moi, votre chétive et indigne maîtresse, reconnaîtrai, par l'attention que vous aurez à vous perfectionner suivant ces maximes, si vous avez de l'amitié pour moi qui vous chéris tendrement. N'en doutez pas, ma chère Sœur[584], et tâchez, selon la signification de votre nom, de vous rendre une vraie imitatrice de Jésus-Christ, auquel je vous supplie de demander la grâce que nous puissions vivre et mourir en son saint amour, lequel je supplie consommer toutes nos tiédeurs et lâchetés, surtout à la sainte oraison, où je vous prie de vous rendre fidèle, pour n'y pas dérober le temps à Dieu; car c'est du bon emploi de cette action d'où dépend tout le reste, et pour la bien faire, il faut être fort recueillie et bien mortifiée et tout ira bien. Voilà ce que je vous recommande et d'aimer le sacré Cœur de Notre Seigneur, de l'adorer souvent en vous donnant et offrant toute à lui.

XII

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE QUI NE S'ÉTAIT PAS OUVERTE AVEC SIMPLICITÉ AU SUJET D'UNE AFFECTION PARTICULIÈRE

Je suis bien aise, ma chère Sœur, que Notre Seigneur vous ait fait connaître cet obstacle à votre perfection par un autre moyen que par le mien, espérant qu'il vous en fera mieux comprendre l'importance lui-même que je n'aurais pu faire. Mais sachez que ce n'est pas le tout d'avoir connu cette faute si vous ne venez à l'amendement par un généreux détachement de cette Sœur. Et voici les moyens qu'il faut prendre: c'est de tâcher, en place de cet empressement que vous sentez pour elle, d'avoir une grande indifférence pour tout ce qui la concerne, n'en parlant que par nécessité, n'affectant de vous mettre auprès d'elle dans les conversations, ne lui faisant caresse par des paroles d'affection et témoignages et de complaisance. Dites-lui simplement que Notre Seigneur vous a fait connaître que l'attachement que vous aviez pour elle était un obstacle à votre perfection. Et lorsque vous aurez fait quelque faute volontaire sur ce que je vous dis, vous viendrez vous en accuser. Remarquez que c'est le démon qui vous fait manquer de simplicité à vous en découvrir, pour vous empêcher de rompre ce lien par lequel il vous tient attachée à lui et pour vous empêcher de vous unir au sacré Cœur de Notre Seigneur, lequel se retirera de votre âme si vous vous attachez à quelque autre qu'à lui. Et lorsque vous manquerez à la simplicité et humilité, vous perdrez l'amitié de ce sacré Cœur, lequel laissera le vôtre comme une terre stérile qui ne produit que des épines et des chardons, c'est-à-dire des fautes et imperfections - cela

---

b *Ms.* 7: «éteindre en vous l'esprit intérieur ».

584 Le *Ms.* 7 met ici: « ma chère Christine»; le *Ms. Dl,* dont le texte « tiré sur les originaux » est plus sûr, met seulement: «ma chère Sœur ». La phrase qui suit montre bien que la Servante de Dieu pensait au nom de Christine, mais elle n'avait pas accoutumé de nommer ses novices par leur prénom.

s'entend quand nos fautes sont volontaires. Voilà ma chère Sœur, ce que j'ai à répondre sur votre billet et que vous travailliez fidèlement à la mortification de vos sens, tâchant de vous rendre humble et simple, si vous voulez être avouée pour une vraie fille du Sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

XIII

VIVE ✝ JÉSUS !

À UNE AUTRE POUR LA DÉTERMINER À VAINCRE SES RÉSISTANCES À LA GRÂCE

Souvenez-vous, ma bien-aimée Sœur, que vous avez un Époux jaloux qui veut absolument posséder tout votre cœur, ou il n'en veut point. Si vous n'en chassez la créature, il en sortira; si vous ne la quittez, avec son amour, il vous quittera, il vous ôtera le sien. Il n'y a point de milieu : il veut tout, ou rien. Son Cœur vaut bien le vôtre, pour le moins ! N'avez-vous point de confusion de lui disputer un bien qui est à lui !... En vérité je ne peux comprendre comme il ne s'est pas encore lassé de vos résistances; il faut qu'il ait un grand amour pour vous. Enfin, mon pauvre enfant, rien ne se fera sans vous, pensez-y, et ne lui refusez plus ce qu'il vous fera connaître vouloir de vous ; autrement il vous privera de bien des grâces et vous laissera dans la sécheresse et délaissement insupportable dans vos oraisons et autres exercices. Je vous dis ceci comme à ma chère amie dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que vous y preniez garde, et que vous soyez plus fidèle à l'avenir aux mouvements de la grâce. Quittez tout, et vous trouverez tout dans le sacré Cœur, lequel je supplie de remplir le vôtre de son pur amour qui puisse consumer tout celui de nous-même et de la créature, pour vous donner l'amour à l'humilité et à votre abjection, sans lequel on ne fait rien qui vaille au service de Dieu. Voilà, ma chère Sœur, ce que je vous recommande ; le tout dans la paix de Dieu.

XIV

VIVE ✝ JÉSUS !

FIDÉLITÉ COURAGEUSE A EXÉCUTER LES RÉSOLUTIONS PRISES

J'ajoute à vos résolutions le bon emploi du temps destiné à l'oraison et autres exercices spirituels. Cette fidélité vous soutiendra dans tous vos devoirs. Mettez sur les yeux de votre âme le bandeau de la sainte et amoureuse soumission à Dieu, et, pour l'amour de lui, à l'obéissance qui aura droit de vous commander. Ainsi, sans détour ni réflexion, marchez votre chemin, qui est celui de l'exactitude à l'observance de vos devoirs, desquels vous ne devez point vous distraire, à moins que la charité ou la nécessité ne l'exige de vous, car tout le reste n'est qu'accessoire et doit céder aux ordonnances marquées dans les règles, constitutions et directoire.

Voilà, ma chère et bien-aimée Sœur, ce que je vous recommande particulièrement et de ne vous attacher qu'à Dieu seul. N'ayez point de respect humain. Anéantissez ces réflexions d'amour-propre qui vous empêchent de devenir intérieure. Car, mon enfant, prenez-y garde: la vertu ne consiste pas à faire de belles résolutions ni à dire des belles paroles, mais à faire de bonnes exécutions et en venir aux effets. A moins que de cela, elles ne vous serviraient qu'à une

plus grande condamnation. Soyez donc fidèle en votre intérieur et rendez à Dieu ce que vous lui avez promis, tâchant de tout votre pouvoir d'être humble et douce envers le prochain, aimant d'être reprise et corrigée d'un chacun sans vous excuser, recevant tous les événements de la Providence avec soumission, en disant toujours : soit fait, mon Dieu, comme vous voulez.

XV

VIVE ✝ JÉSUS !

ELLE SUGGÈRE DES RÉSOLUTIONS GÉNÉREUSES
A UNE POSTULANTE QUI ALLAIT PRENDRE LE SAINT HABIT

Dites souvent avec le prophète: «*Que rendrai-je au Seigneur pour les grands biens qu'il m'a faits?*» — Je lui ferai un continuel sacrifice de tout mon être, par hommage d'amour et de louange à sa souveraineté. Pour cet effet, je le choisis pour l'unique objet de mon amour, tout le trésor de mon cœur, les délices de mon âme, n'en voulant plus d'autres en la vie que de m'étudier à me conformer à mon Époux crucifié par une entière mort à ma propre volonté et inclinations, lesquelles je sacrifierai non seulement à l'obéissance, mais encore à la condescendance envers le prochain, duquel je ne parlerai jamais qu'avec estime; et lorsque je lui verrai faire quelque faute, j'offrirai à Dieu une vertu du sacré Cœur de Notre Seigneur pour y satisfaire.

Je tâcherai de me tenir toujours anéantie dans l'abîme de mon néant par un véritable mépris de moi-même, qui me fera regarder les épouses de Jésus-Christ comme mes supérieures, qui ont le droit de me commander et humilier. Et lorsqu'il m'arrivera quelque humiliation ou mortification, je la recevrai comme un gage de l'amour du Sacré Cœur et la souffrirai en silence, faisant particulière attention de ne point parler de mes insatisfactions, ne m'excusant jamais, puisque mon Sauveur ne s'est point excusé, bien qu'il fut innocent, et a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix. C'est pour honorer son obéissance que je veux obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie, sans réfléchir, ni murmurer, ou désapprouver ce que l'on m'ordonnera. Je veux vivre comme une enfant, sans souci, dans le Sacré Cœur de mon bon Père, lui laissant faire et disposer de moi selon son bon plaisir, sans autre soin de ce qui me regarde que de m'abandonner toute à celui de son amoureuse providence, me laissant conduire en tout avec la simplicité d'un enfant, n'ayant d'autre vue ni désir en tout ce que je ferai que de contenter le sacré Cœur de Jésus.

Quand je garderai le silence, je l'unirai à celui de Jésus au saint Sacrement. Quand j'obéirai, ce sera pour honorer l'obéissance qu'il rend au prêtre. Quand je m'humilierai et mortifierai mes sens, ce sera pour honorer l'humilité qu'il y pratique et la mortification des siens. Je ferai tout mon possible pour me rendre douce et soumise, mortifiant mes ressentiments et répugnances.

Voilà ma chère Sœur, un petit mot de résolutions. Je les ai plus étendues que je ne pensais ; cela vous sera utile si vous y êtes fidèle. Demandez bien cette grâce au sacré Cœur de Jésus le jour de votre prise d'habit[585]. Prenant votre cœur comme s'il était en vos mains, offrez-lui et lui consacrez, afin qu'il en soit à jamais l'unique possesseur, qu'il y règne absolument et qu'il vous apprenne à l'aimer parfaitement, à ne lui jamais déplaire volontairement et à porter sa croix

---

585 Deux Sœurs seulement prirent le saint habit pendant que la Sainte fut maîtresse des novices, savoir: la Sœur Marie-Christine Bouthier, le 11 février 1685, et la Sœur Marie Nicole de la Faige des Claines, le 12 mai 1686. C'est évidemment à l'une des deux que ce billet fut adressé.

amoureusement. Lorsque vous aurez fait quelques fautes sur ce que je vous marque, vous vous en imposerez quelques pénitences.

XVI

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE NOVICE
DERNIERS AVIS DE LA SAINTE MAÎTRESSE QUI ALLAIT QUITTER LE NOVICIAT

(L'autographe des deux morceaux entre parenthèses est à la Visitation de Paray)

Je le veux bien, ma très aimée Sœur, contenter votre désir en vous disant ce mot avant que de vous quitter, pour vous recommander d'être inviolablement fidèle au sacré Cœur de Notre Seigneur, en faisant tout le bien qu'il vous fera connaître désirer de vous, en l'aimant d'un amour de préférence à tout le reste, comme votre bon Père qui vous a enfantée sur la Croix avec tant de douleur qu'il est bien juste que vous soyez toute à lui sans réserve, vous reposant sur son amoureuse providence, en lui laissant le soin de vous-même, ne faisant aucune faute volontaire, pour petite qu'elle soit. De plus, il faut que vous soyez fidèle à vos règles, en tâchant de tout votre pouvoir de vous former et ajuster à toutes les observances et aux pratiques et enseignements que l'on vous donne au Noviciat, vous y tenant si attentive que rien au monde ne soit capable de vous en retirer. Rendez-vous exacte à toutes les pratiques d'observances, sans jamais rien négliger pour petites que vous paraissent les choses, parce qu'il y a souvent des grandes grâces attachées à ce qui nous paraît plus petit.

Premièrement, vous vous étudierez à vous rendre une bonne religieuse, tâchant en tout de vous rendre conforme à votre époux crucifié, auquel vous n'êtes encore liée que par désir [586]. C'est pourquoi il vous faut orner des vertus qui vous pourront rendre plus agréable à ses yeux : surtout il a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix et tous les jours il obéit aux prêtres sur nos autels. C'est pourquoi il vous faut mettre entre les mains de l'obéissance pour obéir jusqu'à la mort de toutes vos volontés et inclinations, vous laissant conduire et disposer de vous sans résistance ni réplique, quelque répugnance que vous y ressentiez, disant toujours : Je ne suis pas venue en religion pour y faire ma volonté, laquelle vous tâcherez de rompre en toutes occasions, unissant vos obéissances à celles de Jésus au saint Sacrement, où il est caché et anéanti. De même, vous vous tiendrez cachée dans son sacré Cœur, comme tout anéantie aux yeux (des créatures, sans mêler de rien que de vous humilier et bien faire tout ce que l'obéissance ou vos règles demandent de vous, étant toujours prête à tout faire et tout souffrir sans vous plaindre jamais, ni croire qu'on vous fasse tort, ni vous excusant point, ne recherchant point d'être louée ni approuvée en ce que vous ferez. Et s'il arrivait qu'on le fit, dites en vous-même : Voilà ce qui ne m'est pas dû). Et, lorsque l'on vous méprisera, réjouissez-vous, en disant: Voilà ce qui m'appartient !

Soyez douce, si vous voulez plaire au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui ne se plaît qu'avec les doux et humbles de cœur. Ne vous troublez ni inquiétez jamais de rien, non pas même de vos défauts, vous humiliant seulement lorsque vous y serez tombée. Ensuite tenez votre âme en paix et vous remettez au bien. (Voilà comme il faut faire, si vous voulez que Dieu y habite,

---

586 Cette phrase semble indiquer que ces conseils sont adressés à la jeune Sœur Marie Nicole de la Faige des Claines, la seule qui n'eût point encore prononcé les saints vœux quand la Sainte quitta la charge de maîtresse des novices.

car vous devez toujours regarder votre âme comme son sanctuaire. C'est pourquoi il vous faut bien garder de la souillure d'aucune tache. De plus, il faut faire de votre cœur un trône à son amour, et, vous retirant là avec lui, vous y entretenir en silence, en l'adorant et aimant de toutes vos forces et puissances, retranchant) toutes pensées inutiles, toutes vaines curiosités, afin d'écouter en silence ce qu'il dira à votre cœur, duquel vous devez retrancher toutes réflexions d'amour-propre. Autrement, il se retirera de vous et vous ne pourrez apprendre à converser avec lui.

Mais surtout, je vous recommande de vous tenir gaie, joyeuse et contente, car c'est la vraie marque de l'esprit de Dieu, qui veut qu'on le serve avec paix et contentement, ne vous rendant point gênée ni contrainte; mais faites toutes choses avec un esprit libre en la présence de Dieu, dans le seul désir de lui plaire en tout ce que vous ferez. Le moyen sûr pour tout ceci est de graver dans votre cœur l'amour à votre abjection, à quoi il vous faut toujours être attentive, en vous tenant petite et basse à vos yeux. Ne cachez rien à ceux qui vous conduisent, ni le bien ni le mal et Dieu vous bénira, car il est ennemi de tout détour et duplicité[c]. Je prie le Seigneur de vous y rendre fidèle. Comme je vous aime, il me tâcherait bien si vous changiez en vous rendant pire, ce que j'espère qui ne sera point, Dieu aidant.

XVII

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE AUTRE QUI AVAIT UNE GRANDE CRAINTE DE SOUFFRIR

Vivez, mon enfant, tout abandonnée au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, vous laissant conduire et gouverner à son amoureuse providence, sans rien demander ni rien refuser, mais vous tenir toujours disposée à tout souffrir et à tout faire au moindre signe de l'obéissance que vous devez rendre à ceux qui vous conduisent de sa part. Regardez toujours Dieu dans tous les événements et non jamais les créatures, ce qui vous fera recevoir également de sa main adorable le doux comme l'amer, les mortifications comme les consolations, le bénissant de tout. Enfin, ma chère amie, gardez une fidélité inviolable à toutes nos saintes observances, sans rien négliger, pour petit qu'il vous paraisse; car c'est par là que vous gagnerez le sacré Cœur de votre bon Père, qui vous aime. Ne craignez donc rien tandis que vous lui serez humblement fidèle, ne faisant jamais de faute avec vue, l'aimant de tout votre cœur, ne vous attachant à rien qu'à lui plaire, en faisant tout pour son amour. Souvenez-vous souvent qu'étant l'épouse d'un Dieu crucifié, vous lui devez être toute sacrifiée, tenant toujours votre âme calme, afin qu'il y établisse son règne de paix. Adressez-vous à son divin Cœur en toutes vos nécessités avec confiance et j'espère qu'il pourvoira à tous vos besoins; mais surtout, ayez une grande reconnaissance de ses bienfaits qui sont grands envers vous. Tâchez de prendre tous vos délices dans ce divin Cœur, priant la Sainte Trinité de le faire connaître et aimer de tous les cœurs qui en sont capables. Aimez-le vous-même de toutes vos forces, vous occupant toujours de lui, lui laissant faire de vous, en vous et pour vous ce qu'il voudra, sans vous mettre en peine de rien. Pourvu qu'il se contente, cela vous doit suffire. Faites sur cela le projet de votre *solitude,* dans laquelle je vous fais mille souhaits de bénédictions et de grâces. Qu'il vous rende à jamais toute sienne !

---

[c] *Ms.* 7 : «En voilà bien assez.»

XVIII

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE NOVICE
POUR LA PORTER AU DÉTACHEMENT DE SOI-MÊME ET DES CRÉATURES ET A LA CONFORMITÉ AVEC J.-C.

Ne croyez pas, ma toute chère Sœur, que pour ne vous rien dire, je vous en aime moins; non, je vous assure, car je ne perdrai jamais les sentiments de tendresse et d'affection que ce Sacré Cœur m'a donnés pour vous, tandis qu'il me fera connaître que vous voulez toujours persévérer à le servir et aimer constamment, pour rendre quelque retour au tendre amour dont il vous aime et par lequel il veut que vous viviez dans le dénuement de tout ce qui n'est pas Dieu, parce qu'il veut être lui seul votre ami, votre appui et votre plaisir, pourvu que vous n'en cherchiez point dans les créatures, sans pourtant vous rendre ni gênée ni contrainte à leur égard, mais toujours humblement gaie, douce et condescendante envers ce cher prochain, souffrant en silence et dans l'amour de l'aimable Cœur de Jésus toutes les humiliations, peines et contradictions que vous en pourrez recevoir à l'avenir, ne vous en plaignant point. Mais lorsque la bonté infinie de votre bon Père vous gratifiera de ces sortes de caresses si déplaisantes à la nature, recevez-les comme des gages de son amour; et, sans vous troubler, recourez à l'amour de votre abjection, car il prend plaisir de faire sa demeure dans notre néant. Tenons-nous-y donc toujours, ma chère amie, joyeuse et contente et soyons bien aise que chacun travaille à nous y tenir.

Soyez fidèle à toutes nos saintes observances, sans rien négliger ; mais tâchez de marcher toujours dans la liberté des enfants de Dieu, vous conformant et unissant à son saint amour et à sa sainte volonté, dans laquelle vous devez faire mourir la vôtre, pour n'avoir qu'un même vouloir et non vouloir avec lui. Référez-lui la gloire de tout, sans rien prendre pour vous que l'impuissance, la pauvreté, le mépris et la douleur, sans vous amuser à vouloir toujours de nouveaux moyens pour votre perfection, car souvenez-vous qu'en un mot la vôtre consiste toute à conformer votre vie et vos actions aux saintes maximes du sacré Cœur de Jésus, surtout sa douceur, son humilité et charité.

Voilà, mon cher enfant, ce qui m'est venu en pensée pour vous dire.

D. S. B.

XIX

VIVE ✝ JÉSUS !

EXHORTATION AU COMPLET DÉNUEMENT

Je n'ai que ce petit mot à vous dire, ma très aimée Sœur. Ce n'est que dans le parfait dénuement de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu que vous trouverez la vraie paix et le parfait bonheur; car n'ayant rien, vous aurez tout dans le sacré Cœur de Notre Seigneur, qui vous veut sauver par là. Ne faites donc état que de ce qui vous aidera à vous dénuer et dépouiller. Soyez sourde à tous les raisonnements de la nature et de l'amour propre[587]; aveugle à toutes ces vues de respect humain, car tout cela fait un grand obstacle au pur amour, qui rejette les tièdes et ne se donne qu'aux humbles et fervents. Voilà ce que j'avais à vous dire et que vous soyez fidèle à

587 Pour saint François de Sales, le plus sûr moyen de perfection est d'anéantir l'amour-propre, non point en lui déclarant une guerre ouverte, mais en méprisant ses attaques. (Cf. Dom Mackey, O.S.B. Introduction aux Entretiens, Édition d'Annecy).

vos bonnes résolutions, afin que ce sacré Cœur ne vous rejette jamais, ce qu'il ne fera qu'après que vous l'aurez abandonné par mépris. Mais j'espère que son amour vous gardera de ce malheur, car il vous aime et veut que vous lui rendiez du retour, en ne négligeant rien de ce qu'il vous fera connaître vouloir de vous. Aimez-le donc en vous quittant et oubliant vous-même et le priez pour cette indigne, qui vous aime tendrement en Notre Seigneur.

XX

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE NOVICE QUI AVAIT TIRÉ AU SORT UN BILLET INDIQUANT
QU'ELLE DEVAIT ÊTRE COMME UN CIERGE ARDENT DEVANT LE SAINT SACREMENT

Je vous souhaite, ma très aimée Sœur, la fidèle pratique de tout ce qui est marqué dans le billet que le sort vous a donné; et il me semble que le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ serait content de vous, comme je l'espère que vous le ferez de tout votre pouvoir.

Il faut donc imiter le cierge ardent : que votre cœur soit la cire blanche, dont le propre usage est pour brûler. Votre volonté sera comme la mèche, laquelle n'est pas d'un seul fil ; de même il faut que votre volonté soit unie à vos affections pour faire cette mèche entière, propre à être brûlée par le feu du divin amour, qui doit consumer en vous toutes affections aux choses terrestres. Et je crois que si vous vous appliquez un peu à considérer ce que cela vous signifie, vous le connaîtrez mieux que je ne vous le puis dire. Seulement j'ajoute que vous devez vider votre cœur de tout pour vivre dans un parfait dénuement de vous-même, pour ne vous remplir que du pur amour, renonçant à toute vaine satisfaction et propre intérêt.

Voyez, ma chère Sœur, il faut que vous soyez de ces violents qui ravissent le ciel par force; mais le Seigneur vous aidera. Ne vous laissez jamais abattre le courage ni troubler de rien. Tenez toujours votre âme en paix parmi les divers changements de la vie et elle deviendra le trône de Dieu, à qui je crois que vous plairez beaucoup, si vous retranchez tout retour et réflexion sur vous-même, car c'est là un des plus grands empêchements des effets de la grâce en vous. Mais soyez constamment fidèle à faire ou éviter tout ce que le Seigneur vous fera connaître lui être agréable ou lui déplaire, afin que vous ne perdiez jamais l'amitié de son sacré Cœur. Ne vous affligez pas pour tous ces dégoûts et sécheresses que vous sentez en le servant, votre amour en est plus pur et vos services plus agréables, car il veut que vous le serviez ainsi sans autre appui que la foi nue et simple, mais fervemment et constamment. C'est le souhait que vous fait votre indigne Sœur et servante.

Sr M.-M. Alacoque.

XXI

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE QUI ÉTAIT SOUS L'IMPRESSION DE LA CRAINTE ET
QUI L'AVAIT CONSULTÉE SUR LA MANIÈRE DE FAIRE ORAISON

Pour ce qui est de vos peines, je vous dirai simplement ma pensée comme à ma bien-aimée Sœur. En premier lieu, je crois que c'est l'effet d'un très grand amour de Notre Seigneur envers

vous que cette crainte qu'il vous donne; car, voyant son amour n'être pas assez fort en vous pour vous faire faire le bien et éviter le mal, il mêle la crainte avec l'amour, afin que tous deux ensemble vous fassent faire ce qu'il désire de vous. Ayez toujours une crainte amoureusement filiale qui vous fasse opérer le bien et éviter le mal et rejeter toutes autres craintes, car elles ne viennent que de l'esprit de ténèbres; et faites que l'amour chasse peu à peu cette crainte, disant en chacune de vos actions: Mon Dieu, c'est pour l'amour de vous que je fais cela, renonçant à toute autre intention. Renouvelez vos vœux autant de fois que vous vous sentirez attaquée de ces peines.

Ce qui affaiblit la grâce de l'amour en votre cœur, c'est qu'il est trop attaché à la créature et au plaisir de se satisfaire. Il faut mourir à tout cela, si vous voulez que le pur amour règne en votre cœur. Il faut, de plus, rompre cette attache à votre propre volonté, car elle déplaît beaucoup au sacré Cœur de Jésus-Christ, lequel permet que vous sentiez des dégoûts en l'oraison et aux pratiques de la vertu, parce que vous goûtez trop la créature; et c'est aussi afin de vous donner plus grande matière de mérite. Mais il veut votre fidélité constante. Quoi qu'il vous en coûte, il faut persévérer, car le Sacré Cœur est ennemi de toutes sortes d'inconstance, et c'est là votre plus grand mal; mais il n'y a que vous, avec la grâce de Dieu, qui puissiez y remédier en vous faisant violence continuellement. Il s'y faut résoudre et vous ne trouverez jamais paix jusqu'à ce que vous soyez dans le parfait dénuement où Dieu vous veut. Travaillez-y donc fervemment, parce qu'il n'y a point de perfection pour vous hors de là. L'oubli de vous-même, l'amour de votre propre abjection sont les plus courts et sûrs moyens d'y arriver.

Cette manière d'oraison est bonne: demeurez-y dans une parfaite conformité au bon plaisir de Dieu, soit qu'il vous console ou vous afflige, y faisant souvent des actes de soumission et d'abandon, en vous détournant simplement des distractions. Ne vous troublez point pour toutes ces craintes de l'enfer, car j'espère que l'amour du Sacré Cœur pour vous vous en garantira. Faites là-dessus force actes d'espérance et de confiance en sa bonté, laquelle ne vous abandonnera pas. Et pour ce qui est de vous avoir reprise de vos défauts, la tendre affection que j'ai pour vous ne me permet pas de vous les celer, car j'ai un grand désir de votre perfection et avancement au saint amour. Il n'y a rien que je ne voulusse faire ni souffrir pour cela. Travaillez-y donc pour cela tout de bon; Dieu veut cela de vous, et si vous ne le faites, il ne laissera de vous faire rendre compte des grâces que vous auriez reçues si vous y aviez été fidèle.

Vous en savez assez. Faites fidèlement, gaiement et de bon cœur, suivant les lumières qu'il vous donne.

D. S. B.

XXII

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE NOVICE IMPARFAITE QUI ÉTAIT PEINÉE
PARTICULIÈREMENT AU SUJET DE SA VOCATION

C'est de toute l'affection de mon cœur qui vous aime dans celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, que je voudrais, en contentant votre désir, vous pouvoir donner ce qui est de plus utile à la perfection que notre bon Maître désire de vous, avec la force et le courage de l'accomplir. Après m'être adressée au sacré Cœur de Notre Seigneur à l'oraison et à la communion, je vous dirai simplement ma pensée, laquelle j'espère vous profitera, selon la croyance et l'attention que vous y ferez.

Premièrement, ne vous faites pas de la peine d'examiner si votre vocation vient de Dieu: il ne faut pas douter de cela, et que vous ne soyez une de ces plantes que le Père céleste a mise dans son parterre pour la cultiver de sa main, la conserver par sa providence, la faire croître par sa grâce et la faire fleurir en odeur de suavité, par les ardeurs de son saint amour, pourvu que votre volonté résiste courageusement aux empêchements que l'ennemi tâchera d'y mettre par les oppositions de notre nature corrompue, où il suscite de continuelles répugnances, dégoûts et aversions du bien, tâchant de nous troubler et décourager, afin de nous empêcher de croître en la vertu et d'avancer l'œuvre de notre perfection. Mais il nous faut faire une généreuse violence, pour remédier à ce mal en vous rendant fidèle à Dieu, à vos règles et à vous-même:

Fidèle à Dieu, en ne disputant pas avec les mouvements de la grâce, lorsqu'elle vous presse de faire le bien ou d'éviter le mal. Pensez que cette même grâce qui vous sollicite à présent si vivement et à laquelle vous avez tant de fois résisté, se lassera et se ralentira peu à peu et se retirera de vous, laissant votre âme comme une terre sèche et stérile qui ne porte que des fruits de perdition. Dieu vous garde de ce malheur, lequel, j'espère de sa bonté, ne vous arrivera pas, si, lorsque vous entendrez sa voix, vous n'endurcissez pas votre cœur; car elle vient et elle passe et ne retourne plus. Après, nous la cherchons et nous la demandons sans la pouvoir obtenir, car elle se joue de nous à son tour, comme nous nous sommes jouées d'elle. Voilà ce qui arrive aux âmes lâches que le Seigneur commence à vomir de son sacré Cœur: il les abandonne à elles-mêmes.

En second lieu, il faut être fidèle à la règle, en ne négligeant rien de tout ce qu'elle demande de vous, quelque répugnance que la nature y puisse ressentir.

En troisième lieu, il faut être fidèle à vous-même, en vous jugeant, vous condamnant et vous punissant. Voilà pour un article, lequel, si vous le pratiquez, il rassurera votre âme dans la crainte qu'elle a des jugements de Dieu, lequel vous aime et vous veut sauver, mais par une voie toute semée d'épines, les piqûres desquelles produiront des roses qui ne flétriront jamais. Il ne faut pour cela que le sacrifice de votre volonté et de tous les vains plaisirs et amusements qui occupent votre cœur inutilement, tenant toujours votre âme dans un parfait dénuement de tout le superflu; retranchant à votre cœur toutes ces vaines inclinations et affections, non seulement aux créatures, mais aux choses propres et bien faites. Tout cela vous tient la place de Dieu et vous empêche de le trouver et de le posséder; car il ne vous enrichira de ses dons et de lui-même qu'autant que vous vous dépouillerez des créatures et de vous-même. Rompez votre volonté et soumettez votre jugement autant que vous en trouverez l'occasion, car il me semble cela être bien agréable à Dieu.

Parlez de Dieu avec honneur et vénération; du prochain avec estime et jamais ou très peu de vous et toujours avec mépris. Ayez une grande confiance en Dieu et ne vous défiez jamais de sa miséricorde qui surpasse infiniment toutes nos misères. Jetez vous souvent entre ses bras ou dans son divin Cœur, en vous abandonnant à tout ce qu'il voudra faire de vous. Ne vous abattez point parmi vos peines et sécheresses, mais souffrez-les en esprit de pénitence, comme tout le reste qui s'opposera à votre inclination.

Je ne sais pourquoi je vous en dis tant, puisqu'il me semble que les résolutions que vous m'avez montrées contiennent déjà tout cela et encore plus. C'est pourquoi je vous exhorte fort à les garder inviolablement, car Dieu ne peut être moqué. Il vaudrait bien mieux ne pas promettre que de le faire et ne le pas tenir: c'est nous condamner nous-même par notre écrit.

Aimez constamment le sacré Cœur de Jésus-Christ; demandez-lui conseil en toutes difficultés, son secours en toutes vos nécessités, en tout ce que vous ferez et souffrirez. Conformez-vous le plus qu'il vous sera possible à son humilité et à sa douceur envers le prochain, surtout envers ceux pour qui vous aurez le plus d'antipathie: soyez-leur cordiale et plus

condescendante qu'aux autres. Aimez ceux qui vous humilient et contrarient, car ils sont plus utiles à votre perfection que ceux qui vous flattent. Soyez fidèle à la pureté d'intention; mais sur toutes choses, je vous recommande de ne jamais faire aucune faute volontaire et de vous étudier en tout de vous rendre une parfaite fille de Sainte Marie, qui vous rendra une vraie disciple du sacré Cœur de Notre Seigneur, lequel je supplie de tout mon cœur de vous remplir tellement de lui-même que vous ne puissiez plus avoir d'autre[d] objet en votre mémoire, ni connaissance en votre entendement, ni d'autres affections en votre volonté. La mienne est toute remplie de bonnes affections pour vous, que je supplie ne me pas oublier devant Dieu et lui demander ma parfaite conversion.

D.S.B.

XXIII

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE AUTRE QUI S'EFFRAYAIT DE TROUVER EN SOI TANT DE PENCHANT AU MAL - CONSEILS POUR LA RETRAITE

Vous m'avez fait plaisir[e], ma très honorée Sœur, de m'écrire en toute sincérité les penchants qui tourmentent votre pauvre cœur pour le porter au mal et l'empêcher d'être tout à Dieu et de le posséder. Mais j'espère qu'ils n'en viendront pas à bout et que, par la résistance que vous leur ferez, avec le secours de la grâce, ils vous seront des sujets d'un très grand mérite. Mais, voyez-vous, ma chère Sœur, il ne vous faut pas flatter: vous n'aurez rien qu'en combattant à la fine pointe de l'épée. C'est-à-dire qu'il faut que vous vous fassiez violence et soyez de ceux qui prennent le ciel par force. Mais, bon courage! car la grâce ne vous manquera pas, ni le secours du sacré Cœur de Notre Seigneur, qui vous veut sauver et ne vous laissera pas périr, tandis que vous ne vous laisserez point aller volontairement à ce qu'il vous fait connaître lui déplaire. Souvenez-vous qu'il ne vous donne ces vues de vos défauts et misères que par l'excès d'un très grand amour, par lequel il vous veut porter à une grande perfection, par un entier et parfait dénuement de toutes choses et de vous-même, qui devez vivre du jour à la journée, dans une parfaite abnégation des choses mêmes qui vous sont données pour votre usage, et vous en défaire promptement, lorsque vous vous y sentirez trop affectionnée, quoique la chose vous semblât petite ; car notre ennemi ne se soucie par quoi il nous tienne enchaînées, pourvu qu'il nous arrête.

En second lieu, il ne vous faut faire état que de ce qui vous rendra plus vile et abjecte aux yeux des créatures, car c'est là tout ce qui peut vous rendre plus agréable à Dieu, qui vous rejettera bientôt de son sacré Cœur si vous vous rendez vaine, par l'estime de vous-même, par le désir de paraître et d'être considérée. Mais au contraire, il aura un particulier soin et amour pour vous, si vous vous tenez humble au dedans de vous-même, vous rendant douce et constante à souffrir les abjections et humiliations qui vous sont d'autant plus sensibles qu'elles sont petites et peu remarquables en apparence. Elles ne laisseront pas de vous élever devant Dieu, et surtout si vous tâchez de les soutenir courageusement par une douce patience et égalité d'esprit. Jésus-Christ les a reçues et souffertes, pour les rendre propres à notre sanctification. Recevez-les et les souffrez selon ses saintes intentions. Ainsi faisant, il sera toujours votre bon Père, qui vous tiendra

---

[d] *Ms.* 7: «souvenir ».

[e] *Ms.* 7: «ma toute chère Sœur ».

entre ses bras tout-puissants et ne vous laissera pas périr, pourvu que vous vous confiiez en son amoureuse bonté.

Faites donc état que vous allez en *solitude,* premièrement, pour vous changer en Jésus-Christ; secondement, pour conformer votre volonté à la sienne et à sa vie pauvre et humble, en vous quittant vous-même par un entier renoncement de tout ce qui pourrait donner quelque satisfaction à la nature.

En troisième lieu, il faut faire état que, si vous voulez posséder Jésus-Christ et habiter dans son sacré Cœur, il ne faut plus écouter la nature immortifiée ni les suggestions de l'amour-propre. Qu'il crie tant qu'il voudra ! nous sommes au sacré Cœur de Jésus-Christ, qui veut que nous l'aimions d'un amour de préférence à tout. Lorsqu'il s'agira de lui plaire, plus de respect humain ni d'excuse d'amour-propre ! car il vaut mieux tout perdre que les bonnes grâces de ce Cœur adorable, lequel je vous supplie de prier pour cette indigne pécheresse, afin qu'il m'accorde le véritable esprit de pénitence et d'amour. Je vous promets de ne vous pas oublier dans le temps de votre *solitude,* car j'ai un grand désir de vous voir arriver à la perfection que notre bon Maître désire de vous.

D. S. B.

XXIV

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE QUI SOUFFRAIT DE GRANDES PEINES INTÉRIEURES

Je prie le Sacré Cœur que, puisque ce n'est pas son bon plaisir de faire cesser la tempête chez vous, d'être lui-même votre soutien, afin que vous demeuriez ferme, inébranlable et tranquille au milieu de l'orage, qui ne vous doit nullement troubler parce que il ne vous renversera pas, tandis que vous vous tiendrez constamment attachée à lui par une amoureuse confiance et force humilité, par la pointe de l'esprit[588], sans goût ni sentiment laissant crier votre ennemi et frapper tant qu'il lui sera permis. C'est bon signe quand il fait tant de bruit: il n'a pas son compte, tandis qu'il crie. Cependant, soyez fidèle à ne pas consentir à toutes ses suggestions, y renonçant par un simple désaveu, sans vous mettre en peine de faire des actes sensibles de la volonté. Le sacré Cœur de Jésus connaît bien tout ce qui se passe dans le vôtre. Il sait pourquoi il fait et permet toutes vos peines. Tenez-vous en paix et abandonnez-vous à toutes ses dispositions sur votre âme. Espérez en sa bonté, et que votre confiance redouble à mesure que vos peines augmentent. Soyez fidèle à la pratique de la vertu, négligeant point d'occasion volontairement.

Regardez-vous comme un arbre planté le long des eaux, qui porte son fruit en sa saison; et plus il est combattu des vents, plus il enfonce ses racines en terre. Et de même, plus vous serez combattue des vents des tentations, plus il faut enfoncer vos racines, par une profonde humilité, dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel je supplie vous environner de sa

---

588 (Cf. saint François de Sales: « La résidence de l'amour surnaturel est en la suprême pointe de l'esprit») – La Sainte parle d'une vision intellectuelle où le Sacré. Cœur lui fut montré « par la suprême pointe de l'entendement ». (Cf. *Ecrits par ordre de la M. de Saumaise,* n° 9).

puissance comme d'un mur imprenable à tous vos ennemis, disant souvent: Sacré Cœur de Jésus, rendez mes ennemis confus ! D. S. B.

XXV

VIVE ✝ JÉSUS!

RÈGLE DE CONDUITE POUR LA PERFECTION A UNE JEUNE PROFESSE QUI ALLAIT QUITTER LE NOVICIAT

Je vous recommande, ma très aimée Sœur, pour dernier adieu, d'être constamment fidèle à la pratique de tout ce que vous avez promis au sacré Cœur de notre aimable Jésus, quoi qu'il vous en puisse coûter, afin qu'il règne souverainement dans votre cœur. Soyez humblement courageuse à ne point vous laisser abattre, ni pour vos fautes, ni pour les petites contradictions et humiliations qui vous peuvent arriver; mais recourez toujours à l'amour de votre propre abjection, vous réjouissant et estimant bien heureuse lorsque Notre Seigneur vous en fournira quelque occasion, embrassant amoureusement tout ce qui vous humiliera anéantira le plus aux yeux des créatures, comme des moyens propres et nécessaires à votre perfection. Car la vaine complaisance est très dangereuse pour vous; c'est pourquoi vous devez être bien aise lorsqu'on vous oubliera et méprisera. Je sais bien que nous en avons assez dit sur ce sujet et tout ce que nous avons cru pouvoir contribuer à votre perfection. C'est pourquoi je vous conjure d'être fidèle à le mettre en pratique, afin que ce ne vous soit pas un sujet de condamnation, mais de sanctification. Vous savez que la vertu ne se pratique pas sans peine, mais pour un moment qu'elle dure, une éternité de récompense !

Soyez humblement douce et condescendante et charitable, envers le cher prochain, mais ne lui donnez rien de ce que vous devez au sacré Cœur de Notre Seigneur.

Soyez toujours humblement prête à tout, toujours soumise en tous les événements à la volonté de Dieu et de vos supérieures, les laissant disposer de vous à leur gré.

Soyez humblement constante à mortifier vos sens, si vous voulez acquérir le don de l'oraison, que je vous souhaite de tout mon cœur. Ah! ma chère Sœur, si vous pouviez comprendre le grand bonheur qu'il y a d'aimer le sacré Cœur de Jésus, vous auriez bientôt méprisé tout le reste, pour n'aimer que lui seul. Priez-le pour votre indigne Sœur, qui vous aime tendrement et sincèrement dans son amour, duquel je souhaite que nos cœurs se puissent consommer éternellement.

D.S.B.

XXVI

VIVE ✝ JÉSUS !

EXHORTATION À SE METTRE À L'ÉCOLE DU CŒUR DE JÉSUS ET À PRATIQUER LE RECUEILLEMENT

J'ai lu votre écrit, selon votre désir, ma très chère Sœur, et je n'y refuse pas ce mot de réponse, pour vous inviter à toujours bien aimer le sacré Cœur de notre bon Maître, lequel, j'espère, ne vous abandonnera pas, pourvu que vous vous confiiez en lui et à son amoureuse bonté, qui prend un grand plaisir de faire du bien aux pauvres et d'enseigner ceux qui désirent profiter en l'école de son saint amour, lequel nous crie incessamment d'être douce et humble de cœur comme lui. Ainsi, mon enfant, je crois que vous ne sauriez rien faire qui gagne plus son amitié et qui vous rende plus agréable devant lui que d'être bien douce et humble ; mais d'une vraie humilité, qui vous rende soumise à un chacun et qui vous fasse souffrir en silence les petites mortifications et humiliations qui vous arriveront, gaiement, de bon cœur, sans vous excuser ni vous plaindre, pensant toujours que vous en méritez bien davantage, réprimant courageusement les sentiments de la nature immortifiée. Et lorsque vous y aurez manqué, ou que vous aurez témoigné vos répugnances, vous baiserez cinq fois terre, en disant le premier verset du *Miserere*.

De plus, il faut, toute votre vie, être bien reconnaissante de votre vocation, car c'est une grâce très particulière, laquelle il ne fait pas à tout le monde et de laquelle il faudra rendre compte à l'heure de la mort. Mais pour lui témoigner que vous l'aimez, il faut être bien fidèle à la pratique de toutes nos saintes observances, sans rien négliger. Ce que je vous recommande le plus, c'est d'être fidèle à vous rendre bien attentive au saint recueillement, retranchant à vos yeux, à votre langue et à vos oreilles toutes vaines curiosités, qui sont souvent la source et la matière de toutes vos distractions dans vos exercices. Voilà ce que je souhaite de vous particulièrement, parce que je crois que vous ne pouvez plaire au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ qu'en vous rendant fidèle à ces pratiques, qui l'obligeront de vous prendre en sa protection et ne vous rejettera jamais. Le moyen de vous rendre bien fidèle à tout cela, c'est de le bien aimer, évitant tout ce que vous connaissez qui peut lui déplaire.

Je suis bien aise que Notre-Seigneur vous attire dans votre oraison à regarder votre misère dans la grande miséricorde du Sacré Cœur. Demandez-lui bien de l'exercer sur vous, sur tous les pécheurs dont je suis la plus méchante.

Pour ce qui est de votre oraison, tenez-vous y toujours et ailleurs devant Notre Seigneur comme une disciple devant son maître, qui veut apprendre à bien faire sa volonté par le renoncement de la sienne propre. Je le prie vous en faire la grâce et d'être persuadée que je vous aime très sincèrement dans le Cœur de Notre Seigneur[589]

Pour ce qui est de vous exprimer, demeurez en paix ; je vous connais bien : cela suffit.

Priez-le bien qu'il me donne son saint amour et le pardon de mes péchés, et je le prierai aussi pour vous et votre sœur, de laquelle il ne vous faut point troubler, mais vous contenter de la recommander à Notre-Seigneur, que j'espère qu'il ne l'abandonnera pas. Adieu. Bonsoir.

XXVII

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE NOVICE ÉPROUVÉE PAR DES PEINES INTÉRIEURES

[589] Le morceau qui précède se retrouve dans l'Avis XLIII.

Croyez-moi, ne vous laissez point abattre ni aller au chagrin, dans les petites peines par lesquelles il plaît au Seigneur d'éprouver votre patience et votre amour; mais tâchez de conformer votre volonté à la sienne et le laissez faire en vous selon son désir, qui est que vous demeuriez paisible et contente dans vos peines et sécheresses intérieures, sans vous tant inquiéter à chercher les moyens pour en sortir: c'est en vain que vous le faites. Il faut demeurer là puisque Dieu le veut; qu'avez-vous affaire de vous tant tourmenter? Otez seulement tout ce qu'il vous fera connaître être un obstacle à son amour, car il veut que vous viviez dans un entier dénuement de tout ce qui n'est pas lui et qui peut contenter vos inclinations et lier vos affections. A mesure que vous vous revêtez de ces sortes de choses, il vous dépouille de ses grâces. L'état d'estime et d'applaudissement est très dangereux pour vous; ne faites rien pour vous l'attirer. Fuyez les langues flatteuses et le respect humain, lequel vous préférez lâchement à l'amour que vous devez au Sacré Cœur, duquel je pense que la très sainte intention est de vous rendre petite et basse par ces sortes de peines qu'il permet vous arriver, parce que l'humiliation vous est nécessaire pour vous perfectionner. Toute autre voie est très dangereuse pour vous, qui devez tenir à grande faveur quand il vous arrive quelque occasion, soit dans vous ou hors de vous. Soyez fortement à Dieu et le laissez faire. Il ne vous perdra pas.

Votre âme lui est chère ; il la veut sauver. D. S. B.

XXVIII

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE AUTRE VIOLEMMENT ÉPROUVÉE PAR LES TENTATIONS

Consolez-vous et combattez généreusement, car j'espère que le souverain Pasteur ne perdra pas sa chère brebis et ne la laissera pas dévorer par le loup infernal, auquel il ne permet de nous combattre que pour avoir sujet de nous récompenser et se rendre lui-même le prix de nos victoires. Nous ne devons jamais nous décourager ni laisser aller à l'inquiétude. Si nous sommes fidèlement humbles, elles nous élèveront autant devant Dieu qu'elles nous humilieront dans nous-même. J'espère cela de la bonté de Notre Seigneur, qui ne laisse cet ennemi dans nous qu'afin que nous veillions continuellement sur nous en nous tenant toujours sur nos gardes, afin que il ne nous surprenne. Ayons recours à l'adorable Cœur de Jésus. Embrassez votre crucifix si vous êtes seule - sinon, serrez votre croix sur votre poitrine et dites: Ô mon Sauveur, c'est pour vous protester que c'est de tout mon cœur que je déteste et désavoue tout ce qui se passe en moi de contraire à votre saint amour et que j'accepterais plutôt mille fois la mort que d'y donner aucun consentement volontaire. Ne le permettez pas, ô mon Dieu ! anéantissez-moi plutôt. Soyez ma force, combattez pour moi ; je ne refuse pas la bataille, pourvu que vous soyez ma défense, afin que je ne vous offense pas, puisque je suis et veux être toute à vous sans réserve. Et je désire et entends vous faire autant de fois protestation de ma fidélité par tout ce que je viens de dire que de fois je toucherai notre croix ou que je mettrai la main sur mon cœur, qui vous dit, par toutes ses respirations, mouvements ou soupirs, qu'il ne veut rien aimer que vous et qu'il s'abandonne totalement et irrévocablement à votre amour. Et toutes les fois que je baiserai notre croix, c'est pour vous témoigner, ô mon souverain Bien, que j'accepte de bon cœur toutes les dispositions où il vous plaira de me mettre et que je chéris ma croix pour l'amour de Celui qui me la donne, ne

souhaitant que l'accomplissement de sa sainte volonté. Mais, au nom de Dieu, ne nous amusons point à tant réfléchir sur nos peines, ni quand nous les sentons, ni quand elles sont passées. Ne les regardons que le moins que nous pourrons, car elles n'ont jamais moins de pouvoir de nous nuire que par le mépris, en ne faisant pas semblant de les voir ni écouter. Mais, dans le fort de votre sentiment, adressez-vous à Notre Seigneur par paroles, ou quand ce ne serait qu'en le regardant avec une humble confiance, pour lui témoigner que vous attendez tout de sa bonté.

Ne vous attachez point aux douceurs spirituelles, parce que cela ne dure guère; mais cherchez Dieu par la foi et pensez qu'il ne mérite pas moins notre amour en nous affligeant qu'en nous consolant. Et s'il vous donne des douceurs, il faut penser que c'est pour vous disposer à boire quelque goutte de son calice, par la mortification ou autrement. Et quand vous aurez fait des fautes, ne vous troublez pas, parce que le trouble, l'inquiétude et le trop d'empressement éloigne notre âme de Dieu et chasse Jésus-Christ de nos cœurs. Mais en lui demandant pardon, prions son sacré Cœur de[f] nous remettre en grâce avec sa divine Majesté.

Faites en sorte de ne point perdre de communion, parce que nous ne saurions donner une plus grande joie à notre ennemi qu'en nous retirant de Celui qui lui ôte tout le pouvoir qu'il a sur nous.

Pour toutes ces pensées de vanité, il n'en faut faire nul état, mais dire à cet esprit de Satan, lorsque il vous en suggère en quelqu'une de vos actions: Maudit Satan, je te renonce, toi et tes mauvaises suggestions ! Je n'ai pas commencé pour toi ; je ne finirai pas pour toi !

Mais surtout, soyez attentive à ne vous pas excuser. Lorsque vous en aurez envie, dites-vous à vous-même : Mon Jésus, qui était l'innocence même, ne s'est pas excusé, et moi, qui ne suis qu'une criminelle, aurais-je bien le courage de le faire ? Souvenez-vous de ne jamais désapprouver, ni accuser ou juger que vous-même, afin que votre langue, qui est destinée aux louanges du Seigneur et qui lui sert si souvent de planche pour le conduire à votre cœur, ne devienne pas l'instrument de Satan pour empoisonner votre âme.

Retranchez de votre esprit toutes prétentions de faire plus ou moins que ce qui est compris dans vos règles et constitutions. N'en négligez rien, car c'est par là que seulement nous pouvons gagner le sacré Cœur de l'adorable Jésus.

D.S.B.

XXIX

VIVE ✝ JÉSUS !

ENCOURAGEMENTS A UNE AME ÉPROUVÉE ET TENTÉE

(L'autographe est au monastère de la Visitation d'Annecy)

Vous m'avez fait plaisir, ma très aimée Sœur, de m'écrire et m'apprendre de vos nouvelles, où je ne vois rien qui vous doive faire tant de frayeur, puisque la souffrance et la jouissance doivent être également aimables à un cœur qui veut tout de bon être à Dieu et n'aimer que lui et

[f] *Ms.* 7: « satisfaire pour nous et...»

son bon plaisir, qui a été de vous mener à la *solitude,* non pour vous faire goûter la douceur de ses caresses - comme peut-être vous vous l'étiez proposé - mais plutôt les rigueurs de son amour, pour vous purifier et non pour vous perdre, comme votre ennemi vous le met dans la pensée. Ô Dieu ! ma chère amie, rejetez loin de vous cette pensée et ne lui donnez jamais d'entrée volontaire; car c'est mal traiter la bonté de notre Dieu que de croire qu'elle veuille abandonner à la privation de son amour éternel un cœur qui aspire de l'aimer dans le temps et l'éternité. Non! il ne l'a jamais fait et ne le fera pas, car il ne perd et n'abandonne pas les pauvres misérables, quand ils ne sont pas tels par leur malice. Que si la vue de votre indignité, à cause de vos péchés, ne vous laisse rien à espérer que l'abîme de l'enfer, qui est le comble de tous les maux, il faut que vous profitiez de cette connaissance pour vous tenir humble et pour reconnaître la grande miséricorde de Notre Seigneur qui, opposant ses mérites à vos démérites, vous veut sauver de vos péchés et de ce qui leur est dû. Dites donc en toutes vos peines: «Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur, car il est bon éternellement! » Et cependant, il faut donner quelque satisfaction à la divine justice, en souffrant avec patience, humilité et soumission de cœur dans toutes les peines et les souffrances qui nous arrivent, de quelle nature qu'elles soient[590]. Portez ainsi les vôtres en esprit de pénitence avec paix et douceur et ne vous troublez pas, mais ayez une grande confiance en la miséricordieuse bonté de Notre Seigneur. Jetez-vous souvent entre les bras de son amoureuse providence, surtout après la sainte communion, vous abandonnant et livrant totalement à la puissance de son divin amour pour tout ce qu'il lui plaira faire en vous et de vous, quand même il ne vous donnerait plus aucune consolation en cette vie. Car, croyez-moi, chère amie: ce chemin de ténèbres et de désolation vous est beaucoup plus salutaire et plus avantageux à votre perfection; car vous vous amusez trop à goûter les douceurs qui souillent la pureté de l'amour divin; car, *qui dit pur amour dit pure souffrance.*

Voilà donc ce que j'ai à vous dire sur cet article de vos peines, lesquelles vous devez chérir et vous unir souvent aux desseins de Dieu sur vous.

Servez-vous[591] contre ces pensées et songes qui troublent votre imagination du psaume : «*Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo?*» et le soir dites celui: «*Exsurgat Deus* », en faisant trois fois le signe de la croix sur votre cœur avec de l'eau bénite, disant: «*Per signum Crucis* », en vous couchant. Et, en vous levant, faites cinq signes de croix sur vos cinq sens, en disant: «*Sanctus Deus, sanctus fortis, sanctus et immortalis, miserere nobis* », pour demander force à la très sainte Trinité de résister courageusement aux attaques et suggestions de vos ennemis.

Soyez sûre, ma chère Sœur, que tandis que votre volonté désagréera ces sortes de pensées, Dieu ne s'en tiendra nullement offensé, pourvu que vous n'y réfléchissiez pas, mais vous en détourner simplement, comme par mépris.

Vous me demandez de plus ce que je puis...[592] mais je crois que vous auriez bien fait de vous contenter des livres ordinaires: il aurait suppléé plus abondamment de sa grâce. De plus, il ne faut parler de votre intérieur qu'à très peu de personnes – cela s'entend de certaines choses, comme sont les grâces que vous recevez ou les peines que vous souffrez. De plus, vous devez regarder cette *solitude* comme un purgatoire, qui doit purifier en vous tout ce qui vous empêche d'entrer dans l'adorable Cœur de Jésus, qui veut des cœurs détachés de tout. Où en êtes-vous là-dessus?

---

590 Il est intéressant de constater que, pour encourager une âme, la Sainte se sert de conseils dont elle a, elle-même, expérimenté la sagesse. En effet, on retrouve ici, presque mot pour mot, un des avis que lui donnait jadis la M. Greyfié (Cf. *Avis* n° 30). On pourra le remarquer encore d'autres fois.

591 La ligne qui suit, raturée dans l'autographe, nous est fournie par les *Mss. 7* et *Dl,* qui donnent ce morceau.

592 Ici, l'autographe a une demi ligne absolument raturée et indéchiffrable.

Ne tenez-vous plus à vous-même, ma chère amie? Notre amour-propre est si fin qu'il nous faut croire quelquefois que c'est Dieu que nous cherchons en nous attachant trop aux choses même de son service, qui nous causent du trouble lorsqu'il les faut quitter. C'est parce que nous cherchions notre propre satisfaction plus que Dieu; car un cœur qui ne veut que lui le trouve partout. Et comme votre seul but en vous faisant religieuse a été de vous rendre tout à Jésus-Christ, aussi faut-il qu'il vous soit tout en toute chose. Cependant, demeurez à ses pieds. Vous fîtes bien de ne pas communier hier; mais après la confession, faites-le tous les jours, quelque peine que vous sentiez. Demeurez en paix au milieu des tempêtes et moquez-vous de clabaudements de votre ennemi. Il ne vous saurait nuire, pourvu que vous ne vous amusiez pas à l'écouter ni à réfléchir sur vos peines. Le Seigneur vous donnera l'entrée de son sacré Cœur quand il vous sera convenable. Ne laissez de l'aimer et vous unir à lui en tout. Adieu, ma toute chère et bien-aimée Sœur. Je vous[593]... avec...[594] la récréation du soir. Priez pour celle qui ne vous oublie pas et qui voudrait vous être utile.

XXX

VIVE ✝ JÉSUS !

DANS LES TENTATIONS IMITER NOTRE SEIGNEUR AU MILIEU DE SES BOURREAUX

Voici ce qui me vient en pensée à votre égard : que Notre-Seigneur vous ayant portée à tirer ce billet parce qu'il voulait que votre disposition intérieure fût conforme à la sienne extérieure au prétoire, – premièrement, il veut que vous marchiez en pensant que vous l'accompagnez, et surtout quand vous allez à l'oraison, où il faut vous mettre à ses pieds au milieu de ses ennemis qui le soufflетaient, l'outrageaient et l'accusaient injustement, sans qu'il reçoive aucun secours, sans qu'il prononce une parole pour se plaindre ou excuser. Il faut donc que vous tâchiez de l'imiter, en vous regardant aussi environnée de vos ennemis qui se servent des tentations pour vous outrager et affliger, et comme de N…N… pour vous souffleter ; et ainsi des vôtres qui crient après vous, afin que vous soyez crucifiée. Eh bien ! consentez-y de bon cœur. Et lorsque vous sentez qu'ils vous accusent intérieurement et vous font entendre que vous êtes digne de la mort éternelle, ne vous excusez point ; mais en faisant un acte d'abandon, dites à Notre-Seigneur que vous espérez que sa miséricorde ne vous frustrera pas de la vie éternelle qu'il vous a méritée. Et, en mémoire du bandeau d'opprobre qui lui fut mis devant les yeux, acceptez de bon cœur vos ténèbres intérieures. Et comme il est destitué de toutes consolations et plongé dans toutes sortes d'opprobres, de même il faut souffrir les vôtres, demeurant destituée de tout appui, au milieu de vos ténèbres, souffrir les orages de la tempête sur cette mer, avec le calme d'une âme toujours paisible et tranquille, jusqu'à ce qu'il vous ait dépouillée de tout, à l'imitation de Notre-Seigneur, pour vous revêtir de la robe d'innocence et de pureté que vous trouverez au milieu de vos peines, si vous tâchez de les porter ainsi et de vous défaire de toutes les choses créées. Le Seigneur veut posséder nos cœurs dans le dénuement de tout. Son saint Nom soit béni !

---

593 Ici, l'autographe a un mot raturé, complètement illisible et qu'on ne peut même deviner.

594 Plusieurs mots raturés.

XXXI

v ✝ J

INSTRUCTION SUR L'ESPRIT DE LA VISITATION
(L'autographe est au monastère de la Visitation d'Annecy)

Ne pensez pas que ce soit manque d'affection que j'aie un peu différé à vous répondre, car je vous aime sincèrement dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, lequel sait que c'est de toute l'affection du mien que je me fais un plaisir de vous rendre mes petits services pour sa gloire et votre avancement à son saint amour, sans que je m'en tienne aucunement importunée.

Je vous dirai donc simplement ma pensée selon votre souhait. Il faut que vous viviez toute abandonnée à la merci de la divine Providence, recevant indifféremment, comme de sa part, la jouissance et la souffrance, la paix et le trouble, la santé et la maladie. Ne demandez rien, ne refusez rien; mais tenez-vous prête à faire et souffrir tout ce que cette divine Providence vous envoiera, soit dans l'oraison ou ailleurs. Travaillez au parfait dénuement de vous-même et tâchez de prendre le vrai esprit de la Visitation, qui est une profonde humilité envers Dieu et une grande douceur envers le prochain. Par cette humilité, vous vous tiendrez toute anéantie au dedans de vous-même, comme indigne de tout bien et des miséricordes et grâces du Seigneur. Cette même humilité vous fera mépriser toute recherche de vaine estime ou complaisance des créatures et, en échange, vous fera réjouir d'en être oubliée, méprisée et avilie, sans jamais croire qu'on vous fasse tort lorsqu'on vous contredira, humiliera et accusera, n'opposant à tout cela qu'un profond silence, par conformité à Notre Seigneur Jésus-Christ souffrant, qui se veut servir de tels moyens pour accomplir son œuvre en vous, en détruisant toute recherche de propre volonté et d'amour-propre, qui sont des rejetons de notre nature corrompue, qui font un grand obstacle à la grâce. Prenez donc pour devise et aspiration ces paroles de Notre Seigneur en toute sorte de dispositions et d'événements: «*Fiat voluntas tua!*» et ensuite : Mon Dieu, je m'abandonne à vous!

La douceur envers le prochain vous rendra supportante et condescendante à son égard, charitable à lui rendre vos petits services, l'excusant en ses défauts, malgré toutes les répugnances que vous y pourriez sentir, lorsque vous en aurez reçu quelque insatisfaction, priant pour lui. Et c'est ainsi que vous gagnerez le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, dans lequel vous devez vous tenir comme faible dans votre fort assuré, vous y réfugiant surtout lorsque vous vous sentirez attaquée de vos ennemis qui résident au dedans de nous-même, qui voudraient souvent nous jeter dans le trouble et le chagrin à la moindre petite difficulté qui se présente. Mais vous trouverez dans ce sacré Cœur la force nécessaire pour ne vous point laisser abattre ni troubler de rien, non pas même de nos défauts, pour lesquels il nous faut humilier et non jamais décourager, étant bien aise qu'ils soient connus et de paraître ce que nous sommes. Cette fidèle pratique tiendra toujours votre âme en paix et en fera le trône de Dieu. Soyez donc bien aise quand il vous fournira quelque occasion de souffrir, soit à l'égard d'autrui ou de vous-même; recevez-les comme un gage de son amour, qui prétend vous faire mériter par tels moyens, pour se rendre l'unique possesseur de votre cœur. Ne lui disputez donc plus si peu de chose; mais, demain, après la sainte communion, prosternée en esprit à ses pieds et comme tenant votre cœur en vos mains, faites-lui-en un entier et parfait sacrifice et de tout ce que vous êtes, le suppliant ne vous pas rejeter, après lui avoir si longtemps résisté, ne vous réservant rien que le seul désir de lui plaire et l'aimer, quoi qu'il vous en puisse coûter ; car il veut tout ou rien.

Unissez-vous toujours en tout à ses desseins sur vous ; et puis, laissez-le faire tout ce qu'il voudra de vous, en vous et pour vous, anéantissant toutes les vues contraires.

Voilà, ma chère Sœur, ce qui m'est venu en pensée de vous dire. Je souhaite que Dieu en soit glorifié et votre âme sanctifiée. Et s'il y a quelque chose qui vous fasse peine ou qui ne vous agrée pas, je vous prie le brûler. Priez le Seigneur pour la conversion de cette chétive et indigne pécheresse, afin qu'il me fasse miséricorde et que je ne meure pas dans l'impénitence. Tenez-vous assurée de mon affection et du désir que j'ai de votre perfection.

D.S.B.

XXXII [595]

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE NOVICE
SUR LE PARFAIT ABANDON A LA VOLONTÉ DE DIEU
(L'autographe est à la Visitation de Paray)

Je le veux bien, ma très aimée Sœur, vous répondre un mot, selon votre désir. Premièrement, il me semble que vous devez vous attacher inviolablement à ces paroles de notre saint Fondateur: *«Ne demandez rien, ne refusez rien»;* mais vous tenir prête et disposée à tout faire et tout souffrir dans le silence d'une âme parfaitement abandonnée, comme je pense que le Seigneur veut la vôtre. Abandon pour le corps - prenant et recevant indifféremment la maladie comme la santé, le travail comme le repos. Abandon pour l'esprit - chérissant les sécheresses, insensibilités, les désolations et les acceptant avec les mêmes actions de grâces que vous feriez les douceurs et consolations, tenant toujours votre âme en paix, en la faisant agir dans la parfaite nudité de la foi, sans vous amuser aux goûts sensibles, qui ne servent le plus souvent qu'à nous arrêter au chemin de notre perfection.

Le troisième abandon est celui du cœur, siège de l'amour et de la volonté, laquelle vous devez tellement faire mourir dans le sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ, que vous le laissiez vouloir pour vous tout ce qui sera de son bon plaisir, ne vous procurant ni plaisir ni souffrance[596] - mais prendre avec agrément tout ce qu'il vous présentera, soit doux ou amer, puisque c'est le même amour qui vous présente l'un et l'autre pour vous sanctifier à son gré. Supportez doucement les petites contradictions qui vous viennent de la part du prochain et son humeur contraire à la vôtre, sans lui témoigner vos ressentiments, car cela est contraire au sacré Cœur de Notre Seigneur.

Et pour votre oraison, si vous voulez vous en tenir à ce que je vous en ai dit, vous demeurerez dans cette disposition que vous me marquez dans votre écrit, paisible et tranquille, en simplifiant votre esprit par ce seul acte d'abandon à la volonté de Dieu, demeurant ainsi en sa douce présence, comme une servante inutile, sans vouloir vous violenter à faire des actes, sinon de temps en temps et lorsque il vous les suggérera; ne vous mettant point en peine des

---

595 La feuille autographe ne contient que la première et la dernière partie de cet *Avis.* Nous donnons le milieu d'après les *Mss.* 7. *Dl.*

596 Ici s'arrête la première page de la feuille autographe.

suggestions de votre amour-propre, qui vous dit que vous perdez le temps, ne faisant rien. Ne l'écoutez pas, mais jetez votre pensée au Seigneur[597].

Faites, ma chère Sœur, que votre principal soin soit de vous quitter vous-même et toutes les réflexions d'amour-propre qui font un grand obstacle au dessein de Dieu sur vous. Abîmez toutes vos misères dans la miséricorde de l'aimable Cœur de Jésus et ne pensez plus qu'à l'aimer en vous oubliant de vous-même ; et puis laissez-le faire tout ce qu'il voudra en vous et de vous et pour vous.

Voilà, ma chère amie, ce qui m'est venu en pensée pour vous dire, espérant en la grâce de ce divin Cœur que, si vous êtes fidèle à le pratiquer, il vous fera sentir les effets de sa libéralité; c'est-à-dire si vous vous confiez pleinement en son amoureuse bonté, à laquelle je vous supplie recommander la plus indigne de toutes les pécheresses, afin qu'il me donne le vrai esprit de pénitence et la grâce d'y vivre et mourir. Ne doutez pas que je ne vous aime dans ce sacré Cœur, de toute l'affection du mien. Prenez pour votre devise:

L'amour m'a vaincue: lui seul possédera mon cœur!

Dieu soit béni éternellement!

XXXIII [598]

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE POUR L'ENCOURAGER DANS SES DÉSOLATIONS
ET TÉNÈBRES INTÉRIEURES

C'est ma pensée, ma très chère Sœur, qu'il vous est plus convenable de vous répondre par écrit pour le présent que par paroles, après vous être abandonnée au pouvoir et au soin du sacré Cœur de Notre-Seigneur, envers lequel vous devriez fondre d'amour et de reconnaissance pour tant de miséricorde et de tendresse qu'il a pour vous, laquelle s'est encore plus reconnue dans tout ce que vous me dites dans votre écrit. Et tout ce que vous regardez comme des rigueurs de sa justice, je le tiens pour des marques de son amoureuse bonté envers vous, qui prétend, par ces moyens si peu agréables à la nature, vous détacher de vous-même et de toutes les choses créées, pour vous rendre entièrement dépendante de la grâce, attendant tout de son secours, sans que pour cela vous négligiez rien de tout ce qui sera en votre pouvoir pour vous disposer à la recevoir.

Ah! ma chère Sœur, si vous pouviez comprendre l'ardente charité de Notre Seigneur à votre égard, vous verriez bien que toutes ces permissions et dispositions à votre égard ne sont qu'amour! Car ces insensibilités où vous vous trouvez sont pour vous apprendre que, pour être susceptible de son amour et de sa grâce, il faut être insensible à toutes les choses créées et surtout au mouvement que vous suggère votre amour-propre et votre volonté, de laquelle il veut que vous lui fassiez autant de sacrifices qu'il vous en fournira d'occasions, en la rompant et contrariant jusques à ce qu'elle soit entièrement détruite et anéantie, pour faire régner celle de ce divin Cœur en vous. Voilà où consiste toute votre paix, de laquelle vous ne pourrez jouir pleinement que cela ne soit fait, selon tout ce qui dépend de vous.

---

597 Ici reprend la dernière page de la feuille autographe.

598 Cet *Avis,* ne faisant pas partie, dans le *Ms. Dl,* de la catégorie de ceux *«tirés sur les originaux,»* nous le laissons tel qu'il a déjà été publié.

De plus, ces sécheresses et stérilités ne sont que pour vous apprendre que si vous voulez être une plante fertile dans le divin parterre du Sacré Cœur et y porter des fruits de sanctification, il faut premièrement que vous soyez sèche et stérile de toute inclination, vaine complaisance d'affection et amitié envers les créatures et vous-même et à toutes les productions de votre amour-propre. Lorsqu'il vous presse de vous contenter, soit en vous excusant ou autrement, il faut être sourde à tout cela.

En troisième lieu, ces ténèbres où vous vous trouvez ne sont que pour éteindre en vous ces fausses lumières du raisonnement humain, qui empêchent l'accomplissement des desseins de Dieu sur vous, vous retirent en même temps de la voie de votre perfection. Laissez-vous conduire par la main de son bon plaisir dans les pures lumières de son divin amour, auquel il vous faut entièrement abandonner, demeurant ferme et constante, paisible parmi toutes les rigueurs qu'il lui plaira vous faire sentir, vous contentant de vous tenir, soit à l'oraison ou ailleurs, dans une humble soumission à son bon plaisir, vous rendant simplement attentive à son amoureuse présence, en adhérant à toutes ses dispositions, sans vous mettre en peine de rien autre que d'être courageusement fidèle à vous bien mortifier et humilier dans toutes les occasions[g] où vous en aurez la vue, ne faisant aucune faute volontaire.

En quatrième lieu, ce silence que le Seigneur garde à votre égard en ne vous donnant pas de bonnes pensées, c'est pour vous apprendre que, si vous n'éteignez en vous toutes ces voix qui ne parlent pas de l'amour du divin Bien-Aimé, comme les réflexions d'amour-propre et autres, vous n'entendez pas sa voix, laquelle vous en apprendra plus par un amoureux silence et en ne vous exprimant rien, que toutes les créatures par leur éloquence. Tenez donc toujours votre intérieur en silence, pariant peu aux créatures, mais beaucoup à Dieu, par œuvres, en souffrant et agissant pour son amour.

Cinquième. Soyez pauvre de tout et le sacré Cœur de Jésus vous enrichira. Videz-vous de tout: il vous remplira. Oubliez-vous de vous-même et vous abandonnez: il pensera et aura soin de vous. Embrassez amoureusement tout ce qui vous humiliera et anéantira le plus, comme les moyens plus propres à faire triompher le doux, aimable Cœur de Jésus et pour faire régner le vôtre à son tour dans le sien. Vivez-y sans souci, comme un enfant qui n'a que celui de l'aimer et s'abandonner toute à lui, en lui; tenant votre âme en paix, sans aller au trouble ou inquiétude dans la vue de vos défauts et misères. Tout cela nous est bon et utile pour entretenir l'amour de notre abjection, qui ne nous doit jamais quitter un seul moment. Et c'est pour cela que hors l'offense de Dieu, nous devrions être bien aise de nous voir défaillante involontairement.

Fuyez l'empressement, en tâchant de former votre intérieur et extérieur sur le modèle de l'humble douceur de l'amoureux Cœur de Jésus, en faisant chacune de vos actions avec la même tranquillité que si vous n'aviez à faire que cela, et avec la même pureté d'amour que si c'était la dernière de votre vie, tâchant d'employer chaque moment selon la fin à quoi il est destiné. Retranchez toutes curiosités à votre esprit, surtout en ce qui regarde autrui.

En voilà assez, ma chère Sœur, pour toute votre vie, avec ce que je vous ai déjà dit, vous priant, par tout l'amour que je vous porte et que vous avez au Sacré Cœur, de vous y tenir fidèle à le mettre en pratique et d'en faire votre plus ordinaire occupation; car, si je ne me trompe, c'est là où est renfermée la perfection que Dieu demande de vous, dans tout le cours de votre vie. Et je vous le dis encore: que vous êtes obligée au sacré Cœur de notre bon Maître qui a tant d'amour pour vous! Aimez-le donc, par retour, de tout l'amour dont vous êtes capable et lui rendez des

---

g *Ms. Dl:* « qui se présenteront ».

continuelles actions de grâces, en lui attribuant toujours la gloire de tout bien. Soyez-lui inviolablement fidèle, quoi que il vous en doive coûter, car il est assez riche pour tout récompenser. Je le prierai pour que vous ne soyez jamais séparée de son pur amour. Amen.

XXXIV

VIVE ✝ JÉSUS !

IL FAUT S'ABANDONNER SANS CRAINTE A L'ACTION DE DIEU

Que vous êtes obligée, ma chère Sœur, au sacré Cœur de Notre Seigneur du tendre amour qu'il a pour vous, qui lui fait user d'une si grande miséricorde à votre égard, qu'il ne vous laissera pas perdre, mais vous conduira par le droit chemin pour vous faire arriver à lui, bon gré ou mal gré, que vous en ayez! C'est pour cela que ce Maître souverain, voyant que vous le quittez si souvent pour vous donner à un étranger, il vous a attachée comme un petit chien, par les cordes de son amour, unies à celles de votre volonté, par lesquelles il vous tire après lui. Et parce qu'il vous mène par un chemin raboteux et un peu rude et épineux, vous tournez souvent la tête en arrière, pour voir si vous pouvez trouver qui vous l'adoucira. Mais c'est en vain: il en faut passer par là, puisque c'est maintenant le temps de souffrir et combattre avec une humble soumission, pour vous purifier et vous perfectionner à sa mode, afin de vous rendre digne d'accomplir ses desseins en vous. Qu'avez-vous à craindre, puisqu'il vous environne de toute part de sa puissance comme d'un mur imprenable aux attaques de vos ennemis? Souvenez-vous seulement que nul ne peut consoler ni soulager celui que Dieu veut faire souffrir. Mais abandonnons-nous à sa conduite, puisque vous êtes en l'état où il vous veut, qui est de vivre sans appui ni désir et sans autres amis que ceux qu'il vous donnera lui-même. Faites cela et vous vivrez comme il le veut. Point de consentement volontaire, mais un simple désaveu en tout ce que vous connaîtrez déplaire au sacré Cœur de Notre Seigneur, qui vous demande pour pratique la douceur et l'humilité. Agir et souffrir et humblement se taire. Ne pensez qu'à bien employer le moment présent.

D.S.B.

XXXV

VIVE ✝ JÉSUS !

L'ABANDON À LA VOLONTÉ DE DIEU

(L'autographe est à Rome chez les Dames du Sacré-Cœur, couvent de Sainte-Ruffine)

Ne croyez pas, ma très -aimée Sœur, que le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui ne nous permet pas de nous parler, veuille pour cela que nous nous oubliions l'une de l'autre en sa présence. Non, mais il veut que nous vivions d'amour et de privation d'appuis, d'amis et de plaisirs, sacrifiées à toutes ses adorables volontés dans toutes les dispositions qu'il fera de nous, sans retour ni réflexions autres que de l'aimer et lui plaire dans le parfait oubli de nous-mêmes. Pensons souvent à ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de la mort, et le faire à présent que nous avons le temps, afin que nous ne soyons surprises. Ne vous troublez jamais, tenez votre âme en paix, tout abandonnée à l'amoureuse providence du Sacré Cœur.

XXXVI

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE NOVICE DONT DIEU LUI AVAIT FAIT CONNAÎTRE
LES TENTATIONS

Ne vous pouvant parler, je vous avertis d'être grandement sur vos gardes, afin que Satan ne puisse avoir aucune prise sur vous pour vous faire offenser Dieu, lequel vous défendra de ses ruses si vous lui êtes fidèle. Et pour cela, il faut être douce, charitable envers le prochain - envers Dieu, un amour humble - et envers vous-même, un amour paisible et courageux, qui ne se laisse point abattre parmi les difficultés, dont vous n'êtes pas encore à bout. Mais, bon courage! ma chère amie, le Sacré Cœur sera le prix de vos victoires. Mais il ne faut vous flatter; car je crois qu'il prétend de vous éprouver comme l'or dans le creuset, afin de vous mettre au nombre de ses plus fidèles servantes. C'est pourquoi il vous faut embrasser toutes les occasions des souffrances amoureusement, comme des gages précieux de son amour. Tout souffrir en silence, sans vous plaindre de rien: voilà ce qu'il demande de vous.

Et ne croyez pas, mon cher enfant, que pour ne vous pas parler, vous n'en soyez pas moins dans son sacré Cœur. Priez-le bien pour moi, car j'en ai un extrême besoin. Je vous rendrai le semblable.

Tenez-vous toujours forte et constante et inébranlable en son saint amour, avec lequel il vous faut travailler à l'oubli de vous-même dans l'abandon total à la Providence, pour vous laisser conduire selon son désir. Et, pour rigoureuses que ses dispositions paraissent à la nature, il faut vous y soumettre de bon cœur, vous souvenant que l'on ne devient sainte que: en s'humiliant, renonçant à soi-même et se mortifiant - et, en un mot, qu'en se crucifiant en tout et partout.

XXXVII

VIVE ✝ JÉSUS !

ON N'ARRIVE A LA PERFECTION
QU'EN PASSANT PAR LE CREUSET DE LA SOUFFRANCE

Avant que de lire votre écrit, je vous ai voulu dire ce mot. - Vous offrant hier à Notre Seigneur, cette pensée me tomba dans l'esprit : Qu'elle soit fidèle en sa voie, y souffrant tout sans se plaindre, puisqu'elle ne peut être au nombre des parfaites amies de mon Cœur, qu'elle ne soit purifiée et éprouvée dans le creuset de la souffrance.

Souffrez donc, et vous contentez du bon plaisir divin, auquel vous devez toujours être immolée et sacrifiée, avec une ferme espérance et confiance que le Sacré Cœur ne vous abandonnera pas, car il est plus proche de vous lorsque vous souffrez que lorsque vous jouissez. Il faut que l'amour divin donne le dessus à la grâce et qu'il triomphe de votre cœur et de tous les respects humains. Plus tant de retour sur vous-même! Souffrir ou jouir vous doit être indifférent, pourvu que le Sacré Cœur accomplisse son bon plaisir.

XXXVIII

VIVE ✝ JÉSUS !

UNION A JÉSUS PAR LA PURETÉ DU CŒUR

Je ne trouve rien à ajouter à votre billet que la pratique fidèle de tout ce qu'il contient, en tâchant de tout votre pouvoir de rien négliger de tout ce qui peut vous donner quelque conformité à votre Époux crucifié, en tout ce que la fidèle pratique de vos règles vous peut permettre, en vivant dans un amoureux abandon au soin de la Providence, bannissant toutes les réflexions d'amour-propre sur vous-même, pour vous entretenir simplement avec son divin Cœur, pour entrer, autant que vous le pourrez, dans la pureté de son saint amour et de toutes ses saintes intentions en tout ce qu'il veut. Que vous agissiez ou que vous pâtissiez, tenez toujours votre âme en paix, reposant en lui. Et en quelle disposition qu'il vous mette, ne vous troublez de rien, mais laissez-le faire, en vous unissant toujours à toutes ses intentions.

Voilà ce qu'il me semble vouloir de vous, car cette pureté marque dans votre billet comme il faut fuir non seulement le péché, mais de toute imperfection volontaire qui pourrait tant soit peu salir la pureté de votre cœur, qui doit être le trône de votre Bien-Aimé, en lui rendant amour pour amour, dans la fidélité qu'il vous fera connaître lui être agréable.

Abandon pour l'amour, abandon dans l'amour et tout à l'amour, sans plus de réserve! Il faut que vous fassiez une grande attention à bien profiter des occasions de mortification et humiliation qui vous arriveront, sans les éviter ni détourner; car c'est le moyen principal pour vous unir au sacré Cœur de Jésus.

XXXIX [599]

VIVE ✝ JÉSUS !

MANIÈRE DE SE TENIR EN LA PRÉSENCE DE DIEU

Une des manières les plus agréables à Dieu pour nous tenir en sa sainte présence, c'est d'entrer dans le sacré Cœur de Jésus et de lui remettre tout le soin de nous-mêmes, nous y tenant comme dans un abîme d'amour, pour y perdre ce qui est de nous, afin qu'il mette en sa place ce qui est de lui; c'est-à-dire que sa divine puissance agisse en place de notre impuissance, le laissant vouloir pour nous tout ce qu'il voudra, n'aimant rien que par son amour et dans son amour. Et quand nous tombons en quelque faute, il faut prier ce divin Cœur de satisfaire pour nous à sa justice et de nous accorder sa grâce et miséricorde, quoique nous en soyons indigne. Ayons-y notre recours en tout temps et en tout lieu, puisqu'il prend un singulier plaisir de nous faire du bien. Unissons-nous à lui en toutes nos actions, car c'en est le mérite. Il faut surtout le contenter avec une amoureuse confiance, si nous voulons qu'il nous contente à son tour.

XL

VIVE ✝ JÉSUS !

VÉHÉMENTE EXHORTATION A BRISER UN ATTACHEMENT TROP NATUREL

(L'autographe est au monastère de la Visitation d'Annecy)

---

599 Pour le même motif que pour le n° XXXIII, nous laissons cet *Avis* tel qu'il a déjà été publié.

Que vous répondrai-je, ma chère Sœur ma mie, sinon de vous recommander de mettre en pratique ce que je vous ai déjà dit sur le sujet de cette attache, qui est un si grand obstacle à votre perfection, que j'ose dire que vous n'y parviendrez point qu'elle ne soit ôtée. Mais voyez, mon enfant, si vous vous amusez à disputer ainsi avec la grâce en ne lui donnant pas ce qu'elle vous demande, elle se lassera de vous et vous abandonnera à vous-même. Et quoi! est-ce si grand-chose que l'amitié d'une créature, que vous aimiez mieux perdre les bonnes grâces du sacré Cœur de Notre Seigneur que de rompre l'attache d'une inclination naturelle qui vous tient liée à elle! Il faut vous en défaire avant que vous alliez en *solitude;* autrement, si vous l'y portez avez vous, le Sacré Cœur vous laissera bien pauvre de ses biens et de son amitié. Mais, comme vous avez bonne volonté, j'espère que si vous êtes fidèle, le Sacré Cœur vous aidera à lui faire ce sacrifice, lequel vous attirerait bien des grâces. Mais il ne faut pas croire que cela se fasse tout d'un coup et sans peine, car il faut bien des combats; mais il faut être persévérante pour avoir la victoire. Il faut bien vous garder de lui témoigner l'attachement que vous avez pour elle, non plus que de lui faire aucune caresse ni d'en rechercher d'elle, ne conversant que le moins que vous pourrez avec elle. Enfin, il n'y a que votre fidélité, avec la grâce, qui puisse empêcher que ce mal ne croisse en votre cœur, tant à l'égard de cette personne qu'à d'autres créatures: car, comme c'est là votre penchant, si vous n'y prenez garde, votre cœur s'épanchera et s'attachera facilement à la créature et, par ce moyen, sera toujours vide de Dieu, qui ne veut point d'un cœur partagé - aussi, le mérite-t-il bien tout entier. Soyez-lui donc fidèle en l'aimant d'un amour de préférence qui vous rende tout à lui; autrement, vous n'aurez jamais la paix dans votre cœur si vous n'êtes attentive au saint recueillement par la mortification de vos sens. Soyez aussi fidèle à vos règles, en n'en négligeant point, pour petite qu'elle soit. Soyez fidèle à vous-même, en rentrant souvent dans votre intérieur pour examiner ce qui s'y passe et regarder si tout y est conforme au sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ne vous pardonnez point de faute, sans vous en imposer quelque pénitence. Surtout, ce que je vous recommande encore, c'est de ne point faire de faute avec vue et de vous rendre humblement douce et condescendante au prochain, sans vous laisser aller à aucune vaine complaisance ou respect humain. Ce sont là des pièges très dangereux à votre naturel. Prenez-y garde et soyez constamment fidèle au bien que vous connaissez et que vous vous êtes proposé d'aimer inviolablement le sacré Cœur, lequel je supplie consommer dans ses saintes flammes tout ce qui lui déplaît en vous.

Voilà, ma bien-aimée Sœur ce que je suis bien aise de vous dire pour dernier adieu avant que de vous quitter, car j'ai un si grand désir de votre perfection que cela m'affligerait beaucoup si je voyais que vous n'y travaillassiez pas comme il faut. On ne se peut sauver sans peine, car cette vie n'est qu'un continuel combat. Mais, bon courage! ne vous laissez point abattre ni ne vous troublez point de vos fautes, mais tâchez d'en toujours tirer l'amour à votre abjection, qui ne doit jamais quitter votre cœur d'un moment.

Aimez bien le Sacré Cœur et il vous aidera à vous vaincre, à vous humilier et à vous détacher des créatures et de vous-même.

Adieu, ma chère Sœur, aimez toujours un peu celle qui vous chérit tendrement dans l'aimable Cœur de Jésus, hors duquel il ne faut rien affectionner. Priez-le bien pour moi et soyez sûre que je ne vous oublierai pas en sa présence. Il soit béni, aimé et glorifié éternellement!

Je vous répondrai sur l'autre article quand je vous parlerai.

D. S. B.

Si vous ne profitez de ce que je vous dis, le Sacré Cœur vous abandonnera et moi je le ferai aussi et vous deviendrez une plante sèche et stérile qui ne sera plus propre qu'à être arrachée et jetée au feu. Voilà le malheur où vous jetterait l'amour des créatures et la recherche de leurs

estime et amitiés, si vous ne la mortifiiez et la détruisiez avant qu'elle eût fait plus de progrès. Et si votre Époux est jaloux de votre cœur, soyez aussi jalouse du sien en l'empêchant, par votre fidélité, de donner à un autre la place et l'amitié qu'il vous avait destinées dans le sien adorable. En voilà assez pour toute votre vie et je ne pensais pas vous en tant dire. Dieu soit béni et vous bénisse!

XLI

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE NOVICE QUI L'AVAIT PRIÉE DE LUI DONNER PAR ÉCRIT QUELQUE MOT PROPRE A RÉVEILLER SA FERVEUR (L'autographe est au monastère de la Visitation de Turin)

Puisque vous voulez, ma chère Sœur, que je vous die un petit mot, je le fais de bon cœur dans le désir que j'ai que vous soyez toute à celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui me semble vouloir de vous une grande fidélité à lui faire des sacrifices de tout ce qu'il vous fera connaître lui être agréable, quoi qu'il en puisse coûter à la nature, car on ne se peut sauver sans souffrir. Et, comme il est jaloux de notre cœur et qu'il veut le posséder seul, il faut aussi que vous soyez jalouse du sien, en l'aimant la plus, si vous pouvez. Et comme l'amour conforme les amants, il faut, si vous voulez être aimée de ce sacré Cœur, tâcher de vous rendre humble et douce de cœur comme lui.

L'humilité vous fera réjouir, lorsque l'on vous humiliera et méprisera; elle vous empêchera de vous excuser, disant en vous-même: Jésus ne s'excusait pas! Elle vous rendra encore soumise et obéissante à tout ce que l'on demande de vous sans réplique.

XLII

VIVE ✝ JÉSUS !

SUR LA NÉCESSITÉ DE SE FAIRE VIOLENCE

Je crois que le sacré Cœur de Notre Seigneur veut de vous que vous fassiez attention à trois choses. La première, que vous l'aimiez d'un amour de préférence qui vous fasse surmonter vos répugnances et mettre sous les pieds ces respects humains, ce: *qu'en dira-t-on* si je fais cette pratique de vertu? - Il faut mépriser tout cela, partout où il s'agira de plaire à ce divin Cœur. - De plus, il ne faut mésestimer, juger ni condamner que vous-même, et, par cette pratique, vous observerez celle de la charité et de l'humilité et éviterez le jugement et la condamnation de votre juge. La troisième, c'est qu'il veut être l'objet de toutes vos complaisances et que vous preniez tout votre plaisir en lui, pour vous rendre digne qu'il le prenne en vous. Il veut que vous régliez votre cœur sur les vertus du sien. Et si vous saviez combien vous l'affligez quand vous manquez à la

charité ou humilité, ou que, par lâcheté, vous négligez les vues qu'il vous donne de vous retirer de la dissipation et réflexion sur vous-même! Cela lui fait horreur et l'empêche de vous départir ses grâces plus abondamment.

Je crois vous avoir déjà dit tout ceci; mais il souhaite que je le vous recommande encore, car il me semble qu'il ne vous veut pas donner des nouvelles pratiques pour le présent - mais vous lui plairez beaucoup et le contenterez si vous vous rendez fidèle à celles que vous avez. Tâchez donc de correspondre à son amour en lui donnant tout le vôtre dans une exacte et fidèle pratique de toutes nos saintes observances, bannissant toutes vaines curiosités et ne vous étonnant ni décourageant des difficultés, tenant toujours votre âme en paix, sans vous plaindre de rien, faisant votre plaisir de vous anéantir. Et, si vous aimez, rien ne vous sera difficile.

XLIII

VIVE ✝ JÉSUS!

SE TENIR DEVANT NOTRE-SEIGNEUR COMME UNE DISCIPLE DEVANT SON MAÎTRE

Ma chère Sœur, je vous suis bien obligée de toutes vos amitiés et charités que vous avez pour moi, qui vous rends mes petits services de bon cœur, parce que je vous assure que je vous aime sincèrement dans celui de Notre Seigneur. Et pour ce qui est de vous exprimer, demeurez en paix: je vous connais bien, cela suffit. Tenez-vous toujours, dans votre oraison et ailleurs, devant Notre Seigneur, comme une disciple devant son Maître, qui veut apprendre à bien faire sa volonté par le renoncement de la sienne propre. Je le prie vous en faire la grâce.

XLIV

LA SERVANTE DE DIEU NE VEUT AIMER QUE CELLES QUI AIMENT LE SACRÉ CŒUR

Oui, ma chère amie dans le tout aimable Cœur, nous serons toutes à lui, quoi qu'il nous en puisse coûter. Tenez-lui fidèlement la promesse que vous lui faites, et il sera content; et ne vous rejettera jamais, tant que vous lui serez soumise dans tous les états où il vous mettra, sans vous troubler ni abattre. En un mot, si je croyais que vous ne fussiez pas des bonnes amies du sacré Cœur, vous ne seriez jamais des miennes.

XLV [600]

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE JEUNE SŒUR QUI COMMENÇAIT SON NOVICIAT

Puisque Dieu vous a mise dans la barque de la sainte religion, vous n'avez plus qu'à vous abandonner et vous laisser conduire aveuglément par la sainte obéissance, vrai signe de la volonté de Dieu sur vous. N'ayez en tout ce que vous faites de désir ni de vues que de plaire à Dieu. Ne regardez que lui en tout ce qui vous arrive, sans vous soucier de quelle matière sont composées les croix qu'il vous donne. Son bon plaisir vous doit suffire en tout événement. Reposez-vous dedans son sein comme un enfant sans souci: son amour prendra soin de vous. Soyez humble envers Dieu et douce au prochain. Ne jugez et n'accusez que vous-même et excusez toujours les autres. Parlez toujours de Dieu en le louant et glorifiant ; du prochain en l'estimant et jamais de vous-même, ni en bien ni en mal.

Si vous souhaitez honorer le sacré Cœur de Jésus-Christ, rendez-le le dépositaire de tout ce que vous ferez et souffrirez, lui offrant toutes vos actions, afin qu'il en dispose et qu'il les applique selon son bon plaisir, vous unissant toujours à ses saintes intentions en tout ce que vous ferez et en tout ce qui vous arrivera. Faites votre demeure dans ce Cœur adorable; portez-y vos petits chagrins et amertumes - tout y sera pacifié: vous y trouverez le remède à vos maux, la force en vos faiblesses et votre refuge en toutes vos nécessités.

Traitez avec Notre Seigneur avec une entière confiance et simplicité ; ne vous amusez point à réfléchir sur vos fautes: cela ne sert souvent qu'à contenter l'amour-propre et à nous décourager. Quand nous en avons fait, il faut nous en humilier devant Dieu, lui demandant pardon et puis, comme dit notre saint Fondateur, se remettre à travailler avec un nouveau courage. Oubliez vos intérêts et le soin de vous-même entre les bras de votre bon Père céleste.

Encore une fois, je vous prie, regardez Dieu et non vous-même. Plus vous vous éloignerez de vous-même et plus vous vous approcherez de Dieu. Il prendra soin de vous à mesure que vous vous oublierez. Aimez à être tenue comme un néant dans la maison de Dieu. Chérissez et honorez ceux qui vous humilieront ou qui vous mortifieront; regardez-les comme vos plus grands bienfaiteurs et dites en vous-même: Si on me connaissait, l'on verrait que j'en mérite bien davantage!

Lorsqu'on vous accusera, pensez que Jésus-Christ ne s'est pas excusé - qu'à son exemple vous ne devez pas le faire, quand même vous ne seriez pas coupable de ce dont on vous accuse. D'ailleurs, combien d'autres fautes avez-vous commises dont on ne vous a pas accusée ?

Songez, en toutes les obéissances que vous pratiquez, que Jésus a été obéissant jusqu'à la mort de la Croix. Regardez-vous comme une pauvre à qui on donne tout par charité et que, si on vous dépouillait de tout, on ne vous ferait point d'injustice. Enfin, tâchez de vous conformer en tout à votre amour Jésus et Jésus crucifié. Faites tout par amour et pour l'amour et employez bien le moment présent, sans vous inquiéter de l'avenir.

---

600 Texte de Languet.

XLVI [601]

VIVE ✝ JÉSUS!

A UNE AUTRE QUI AVAIT BESOIN D'HUMILITÉ
ET A QUI IL ÉTAIT ÉCHU PAR LE SORT D'HONORER LA VIE HUMILIÉE
DE JÉSUS-CHRIST AU SAINT-SACREMENT

Votre billet, ma chère Sœur, me confirme toujours de plus en plus ce que je vous ai dit au sujet de l'humilité, qui est la voie sûre de votre salut. Vous ne pouvez plus vous éloigner de cette voie sans perdre l'amitié de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il vous élèvera en lui autant qu'il vous trouvera anéantie en vous-même. Faites donc tout par amour et par humilité. Vous y êtes doublement engagée par le sort qui vous est échu d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au saint Sacrement. Il faut donc vous offrir à lui, comme le néant devant son Créateur, qui lui donnera tel être qu'il lui plaira, sans qu'il trouve de résistance. Votre attention doit donc être de vous humilier et de vous faire un plaisir de ce que les autres vous aident à le faire. N'évitez pas les occasions d'humilité et celles qui pourront vous rendre vile et abjecte, soit devant les créatures, soit au-dedans de vous-même. Parce que Jésus-Christ vous aime, il vous en fournira souvent les occasions; c'est là ce qui vous unira plus étroitement à son divin Cœur, auquel vous devez tâcher de vous conformer. Vous le ferez en vous rendant douce et humble comme lui, gardant le silence dans les accusations, le gardant de même sur tout ce qui pourrait vous attirer de la vaine estime et l'approbation des créatures - car le Seigneur rejette ce souvent qu'elles estiment le plus et son esprit ne repose que sur l'humble de cœur. Tendez là de tout votre pouvoir; et, s'il vous arrive que, par fragilité, vous y manquiez, ne vous troublez point, mais humiliez-vous de n'avoir pas été humble et tenez-vous en paix dans l'amour et dans la confiance en la bonté du Cœur de Jésus-Christ. Je le supplie de vous rendre toute à lui et qu'il vous fasse la grâce de lui être fidèle, selon les vues qu'il vous en donnera dans les occasions.

XLVII [602]

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE AU SUJET D'UN VŒU QU'ELLE AVAIT FAIT

Suivant votre désir, je réponds à la proposition que vous m'avez faite touchant votre vœu, lequel je pense que Notre Seigneur a désiré de vous pour vous retirer du plus dangereux penchant qui fût en vous et le plus capable de vous perdre. Mais prenez bien garde, sous quelque prétexte que ce soit, de n'y pas contrevenir. Je pense que Notre Seigneur a voulu que vous l'ayez fait, pour vous affranchir et vous éclaircir sur les doutes qui vous pourraient venir. Il ne diminuera pas vos peines et combats intérieurs, mais vous aurez enfin la victoire et la paix dans le Sacré Cœur.

Vous ne manquerez pas de voir naître en vous une multitude de raisons, parce que votre cœur s'épanche trop dans la créature et y fait plus de fonds que sur le Créateur. L'amour de la créature est un poison dans votre cœur, qui y tue l'amour de Jésus-Christ. Lorsque vous chercherez l'estime des créatures et à vous insinuer dans leurs bonnes grâces, vous perdrez celles du Sacré Cœur, qui vous appauvrira de ses trésors autant que vous vous enrichirez des choses

---

601 Texte de Languet.

602 Texte de Languet.

créées; car, quelque sorte de vaines complaisances que ce soit par lesquelles vous chercherez à vous calmer et à vous contenter, plus vous vous trouverez après dans le trouble et dans l'inquiétude. Ces sortes de contentements humains feront tarir pour vous la source des grâces du Cœur de Jésus-Christ et le vôtre demeurera comme une terre sèche et stérile; mais si vous êtes fidèle à garder ce que vous lui avez promis, il vous sera très libéral de ses faveurs: il vous pacifiera après quelques combats et vous fera arriver, sans que vous vous en aperceviez, au but qu'il s'est proposé. Il faudra cependant faire quelques pas dans les sentiers de l'humiliation, laquelle sera pour vous une très grande grâce. Lorsque vous y serez, réjouissez-vous, parce qu'alors vous entrerez très avant dans les bonnes grâces du Sacré Cœur, pour l'amour et de la part duquel je vous dis ceci, afin que vous ne puissiez plus vous excuser si vous y manquez.

XLVIII [603]

VIVE ✝ JÉSUS !

A UNE AUTRE QUI SOUFFRAIT BEAUCOUP INTÉRIEUREMENT
ET EXTÉRIEUREMENT

Puisque Notre Seigneur veut que vous honoriez sa vie au très saint Sacrement, il vous faut porter constamment la croix qu'il vous donne, soit dans l'intérieur, soit dans l'extérieur, sans jamais vous plaindre ni vous lasser de sa longueur ou pesanteur. Ne vous suffit-il pas qu'elle vous soit donnée de la main d'un ami dont le Cœur tout amoureux vous l'avait destinée de toute éternité pour vous rendre sa victime, immolée et sacrifiée à tous ses desseins adorables sans résistance? Il vous faut égorger tous ces petits ressentiments, promptitudes et vaines inclinations d'aimer et d'être aimée, estimée et applaudie des créatures, si vous voulez être fidèle au Cœur de Notre Seigneur Jésus. Pour le faire triompher dans votre cœur, vous n'avez pour le présent qu'à lui tenir les promesses que vous lui avez faites, quoi qu'il vous en puisse coûter. Je crois que c'est là ce qu'il veut de vous, pour ne pas perdre son amitié.

Ne vous troublez de rien: tenez votre âme en paix parmi tous vos dégoûts et sécheresses. Dans cet état, il ne demande de vous que des actes d'abandon et d'une soumission parfaite. Rien ne lui déplaît tant que vos troubles et abattements. Que craignez-vous ? N'est-il pas assez puissant pour vous soutenir? Pourquoi aussi avez-vous tant de réserve pour lui ? Laissez-le faire - et vous, soyez contente de souffrir en l'aimant. Il veut que vous l'aimiez par-dessus tout et par un entier oubli de vous-même. Il ne faut plus penser à ce : *qu'en dira-t-on,* mais à contenter seul le Cœur de Jésus, selon les vues qu'il vous en donnera. Il vous aime et il ne vous laissera point périr, tant que vous aurez confiance en lui; - il vous fera sentir son pouvoir quand il sera temps.

603 Texte de Languet.

XLIX [604]

VIVE ✝ JÉSUS!

DERNIERS CONSEILS A UNE NOVICE

Souvenez-vous de n'avoir en vue, dans toutes vos actions, que Dieu seul. C'est pourquoi, lorsque vous vous trouverez dans la privation, dans l'abandon et le dénuement intérieur, que la foi soit le flambeau qui vous éclaire, et vous anime et soutienne, pour agir en tout ce que vous ferez et souffrirez pour la seule vue de Dieu, qui mérite d'être également servi dans la privation comme dans la consolation.

Alors que vous commencerez votre oraison, pensez que vous accompagnez Notre Seigneur au jardin des Olives, et vous unissez à ses saintes dispositions ; ensuite abandonnez-vous généreusement à la souffrance, et attendez patiemment la consolation de la grâce qu'il lui plaira de vous donner. Mais gardez-vous bien d'aller chercher du soulagement auprès des créatures dans cet état de sécheresse. Ramenez doucement votre esprit qui veut toujours agir : il faut se résoudre à tout perdre, pour s'abîmer en Dieu. Faites que le principal fruit que vous en retiriez soit un grand abandon à la Providence, un grand amour à l'humilité et simplicité. Et si vous voulez faire une bonne oraison, soyez fidèle à vous mortifier, tenez pendant le jour votre esprit dans un grand recueillement, ne faites. jamais de fautes volontaires.

Tâchez de vous conformer à sa volonté en toutes choses. Gardez le silence sur tout ce qui vous pourrait attirer la vaine estime des créatures, car le Seigneur rejette ce qu'elles estiment le plus ; et son esprit ne repose que sur l'humble de cœur. Tenez-y de tout votre pouvoir ; et, s'il arrive que par fragilité vous y manquiez, ne vous troublez pas, mais humiliez-vous de n'avoir pas été humble.

Tenez toujours votre âme en paix, en l'amour et confiance en Notre Seigneur ; et souvenez-vous encore une fois de ce que vous lui avez promis, c'est à dire un amour sans partage, une humilité sans retour, une mortification généreuse ; c'est ce que vous devez au Sacré-Cœur de Jésus.

Tenez-vous basse et petite à vos yeux, afin que vous croissiez dans ce divin Cœur. C'est où je vous laisse, pour y faire votre demeure ; et lorsque vous aurez commis quelque faute, prenez dans ce Cœur de quoi la réparer, mettez-y tout ce que vous ferez, cherchez-y tout ce dont vous aurez besoin ; mais prenez garde seulement de ne vous détourner jamais de lui, et si cela arrive, je le prie de vous en faire ressentir lui-même la vengeance.

L [605]

VIVE ✝ JÉSUS !

CONSEILS A UNE AUTRE AU SORTIR DE SON NOVICIAT

Si vous voulez, ma très chère Sœur, vous rendre disciple et fille du sacré Cœur de Jésus, vous devez vous conformer à ses saintes maximes et vous rendre douce et humble comme lui;

---

604 Bien que nous ne puissions donner aucune référence authentique pour ce morceau, nous avons pensé qu'il méritait d'être conservé, d'autant que les éditions de 1867 et 1876 ne l'avaient sans doute publié qu'à bon escient.

605 Même observation que pour *l'Avis* précédent, celui-ci ne se trouve que dans les éditions de 1867 et 1876, n° XLIV.

douce à supporter les petits ennuis, humeurs et chagrins du prochain, sans vous tacher des petites contradictions qu'il vous fera, mais, au contraire, lui rendre de bon cœur les services que vous pourrez; car c'est là le vrai moyen de gagner les bonnes grâces du Sacré Cœur. Il faut être douce, pour ne vous point inquiéter ni troubler non seulement dans les événements contraires à vos inclinations, mais aussi pour les fautes même que vous commettez; de plus, ne vous point excuser, puisque notre aimable Maître ne l'a point fait dans sa sainte Passion; ne point chercher d'être louée, estimée des créatures, rejetant toutes les pensées qui pourraient vous en venir. Réjouissez-vous lorsque l'on vous oubliera ou méprisera; car c'est le vrai moyen de faire régner l'aimable Cœur de Jésus dans le vôtre, que de vous humilier et laisser humilier par les autres paisiblement. Choisissez toujours pour vous, lorsqu'il vous sera permis, le pire et le plus répugnant à la nature, laquelle il faut contrarier autant que nous le pourrons.

Pour l'oraison, le moyen de la bien faire est d'être bien silencieuse, vous tenant attentive à la présence de Dieu, qui bannira toute affection d'amour-propre et de respect humain, qui sont les vrais poisons de l'amour de Dieu. Enfin, ma chère Sœur, tenez-vous comme un disciple devant son Maître, ne faites point de fautes volontaires, voilà la bonne manière de faire l'oraison. Et pour dernier avis, je vous conjure, par tout l'amour que vous portez au sacré Cœur de Jésus-Christ, de vous attacher fortement et constamment à lui et à vos saintes règles, ne vous départant jamais de tout ce que l'on vous a enseigné au Noviciat. Étudiez-vous à vous rendre une bonne religieuse, fidèle au silence, à la présence de Dieu, et à une entière mortification de vos sens; humiliez-vous en toute occasion, d'une vraie humilité de cœur. Voilà tout ce que je crois que celui de Notre Seigneur demande de vous.

Qu'il soit béni éternellement !

LI

A UNE SŒUR DU PETIT HABIT

(L'autographe est à la Visitation de St Pierre d'Albigny[606])

VIVE ✝ JÉSUS !

Mon cher et bien-aimé enfant, vous me réjouissez bien par l'amour que vous portez au sacré Cœur de Notre Seigneur JésusChrist et à sa très sainte Mère. Continuez toujours à l'honorer, aimer et servir et il aura soin de vous et vous rendra, un jour, une bonne religieuse, je l'espère, pourvu que vous viviez jusqu'à ce temps-là et que vous lui soyez toujours bien dévote, sacrifiant cinq fois le jour votre volonté pour faire celle du sacré Cœur de Jésus, obéissant promptement à ce que vos maîtresses vous diront.

---

606 Cet *Avis* est adressé à Marie-Anne de Sennecé, Sœur du petit habit. Elle reçut le vrai habit religieux, le 1 er juin 1692, sous le nom de Sœur Marie Espérance, fit profession le 22 juillet 1693 et mourut, à 28 ans, le 26 mai 1703. « M. son père était gentilhomme chez la Reine. » Elle était sœur de la « petite Sœur Antoinette-Rosalie de Sennecé,» qui mourut à treize ans, le 26 avril 1684, sous la M. Greyfié. Pour que la petite malade « qui était tombée en un accident de léthargie et d'apoplexie» pût recouvrer l'usage de la raison et recevoir les sacrements, la M. Greyfié avait envoyé la Sainte promettre à Notre Seigneur tout ce qu'il voudrait d'elle.

Tous les vendredis vous ferez cinq génuflexions en lui disant: Je vous adore, ô sacré Cœur de Jésus, avec les anges, pour tous ceux qui ne vous adorent pas. - 2. Je vous aime, ô tout aimable Cœur de Jésus, avec les séraphins, pour moi et pour tous ceux qui ne vous aiment. -3. Je vous glorifie, ô divin Cœur de Jésus, avec les chérubins, pour tous ceux qui ne vous glorifient pas. - 4. Je vous demande pardon, ô Cœur de Jésus plein de bonté, avec les archanges, pour moi et pour tous ceux qui vous ont offensé et qui vous méprisent. - 5. Oh! mille et mille fois, je vous donne mon cœur, par l'entremise de ma bonne Mère, la très sainte Vierge, ô très sacré, divin et adorable Cœur de Jésus, auquel je me donne et consacre toute sans réserve. Voilà, ma bien-aimée Sœur, les petites pratiques qui me sont venues en pensée de vous donner, pour lui témoigner votre amour, car il vous aime bien et veut que vous le regardiez comme votre bon père, qui aura bien soin de vous et vous logera quand il en sera temps.

Faites encore, tous les jours, quinze actes d'amour à ce sacré Cœur, en lui demandant que tous les cœurs l'aiment ardemment.

Adieu, ma mie, priez-le bien qu'il transperce tellement mon cœur du dard de son pur amour, qu'il ne puisse plus rien contenir de terrestre ni d'humain. Voilà la prière que je vous prie faire pour moi et qu'il me pardonne mes péchés. Priez bien pour votre papa; je le ferai aussi pour lui; il en a bien besoin. Adieu, ma chère enfant dans le Sacré Cœur de Jésus-Christ, que je prie nous rendre tout à lui.

Sr M.-Marie.

La suscription de ce billet porte: «*Pour ma chère Sœur Marie Anne de Senecez.* »

DÉFIS ET INSTRUCTIONS

LII

VIVE ✝ JÉSUS!

DÉFI[607] POUR NOS CHÈRES SŒURS NOVICES

(Pour se préparer à la fête du sacré Cœur de Notre Seigneur, en l'année 1685[608])

Premièrement, en vous éveillant vous entrerez dans le Sacré Cœur et lui consacrerez votre corps, votre âme, votre cœur et tout ce que vous êtes, pour ne vous en plus servir que pour son amour et sa gloire.

---

607 Selon l'usage de la Visitation, la sainte directrice donnait le nom de *Défi* à différentes pratiques qu'elle proposait de temps en temps. Elle les exposait sous cette forme, afin qu'à l'envi les unes les autres, ses novices s'excitassent à croître en vertu, et à se surpasser réciproquement en attention et en fidélité.

608 *Le titre est donné par les éditions de 1867 et 1876. Le Ms. 7 met en tête de ce morceau: « Vive Jésus! Défis de l'année 1685.» - Languet donne pour titre : "Défi pour se préparer à la Fête du Saint-Sacrement et à celle du sacré Cœur de Jésus-Christ."*

Quand vous irez à l'oraison, vous l'unirez à celle qu'il fait pour nous au saint Sacrement.

Quand vous direz votre office, vous vous unirez aux louanges qu'il donne à Dieu son Père en ce divin Sacrement.

Pour entendre la sainte messe, vous vous unirez aux intentions de cet aimable Cœur, en le priant de vous en appliquer le mérite selon ses desseins adorables sur vous.

En allant au réfectoire, vous vous remettrez dans ce Cœur adorable, si par malheur vous en étiez sorties. En lui, vous prendrez votre réfection spirituelle, le priant d'incorporer sa grâce dans votre âme, et son pur amour dans votre cœur. Et autant de morceaux que vous mangerez, qu'ils vous soient autant de communions spirituelles.

Allant à la récréation, vous unirez toutes vos paroles au Verbe divin, qui est la Parole éternelle de son Père, pour ne rien dire que pour sa gloire, prenant garde que la langue qui lui sert si souvent de planche pour le porter dans votre cœur ne se souille d'aucune parole de raillerie[h], murmure, manquement de charité. Et pour honorer les anéantissements de Jésus-Christ au saint Sacrement, en donnant la récréation à son sacré Cœur, vous accepterez de bon cœur toutes les mortifications, humiliations et contradictions, soit là ou ailleurs, sans vous plaindre ou excuser, disant: «*Jesus autem tacebat*[609]. »

Vous unirez votre silence à celui qu'il garde au saint Sacrement, retranchant toute parole inutile, tout discours à votre avantage ou qui pourrait fâcher le prochain, anéantissant toute réflexion d'amour-propre et de vanité.

Jésus est pauvre au saint Sacrement afin de nous enrichir, pourvu que nous nous dépouillions de l'amour de nous-même et de celui des créatures, et de toute vaine complaisance ou estime de nous-même.

Jésus obéit au prêtre bon ou mauvais, sans faire paraître la répugnance qu'il a de se voir mettre dans des cœurs souillés de péchés. De même, vous obéirez sans en rien témoigner, en aveuglant votre propre jugement et vous porterez les yeux bas, en élevant ceux de votre âme vers Jésus au saint Sacrement.

Et quand vous aurez fait des fautes, vous irez prendre dans ce divin Cœur la vertu contraire à votre défaut, pour l'offrir au Père éternel, en le priant de vous remettre en grâce avec lui ; et vous en ferez de même, en voyant faire quelque faute aux autres.

Votre présence de Dieu sera de vous occuper à considérer ce que Jésus fait au saint Sacrement, pour vous conformer à lui, en vous tenant dans son sacré Cœur en la manière que le demande la différence de chacun de vos exercices. Vous offrirez à Dieu ses saintes dispositions pour suppléer à celles qui vous manquent pour vous en bien acquitter et pour réparer encore toutes les fautes que vous aurez commises en les faisant.

Et lorsque vous souffrirez quelque chose, réjouissez-vous-en, et l'unissez à ce que ce sacré Cœur a souffert et souffre encore au saint Sacrement. Que vos sécheresses et délaissements

---

h *Ms. Dl:* « de désapprouvement et fautes contre la charité.»

609 Matth., XXVI, 63.

intérieurs soient pour honorer ceux qu'il reçoit de ses créatures[i]; la faim et la soif, pour honorer celles qu'il a de notre salut, et d'être aimé dans cet adorable Sacrement.

Ne conservez jamais aucune froideur contre le prochain, parce que le sacré Cœur de Jésus-Christ en aura autant pour vous. Et lorsque vous rappelez dans votre mémoire avec ressentiment les petits déplaisirs que vous croyez avoir reçus autrefois, vous faites que le Seigneur se ressouvient de tous vos péchés passés, que sa miséricorde lui avait fait oublier.

Lorsque vous vous sentirez attaquées de quelque mouvement contraire au pur amour [j], portez-le dans ce divin Cœur afin qu'il y soit consommé, et qu'il vous donne en échange l'humilité ; et de même de toutes les autres passions ou défauts.

Lorsque vous vous sentirez impuissantes à former aucune bonne pensée à l'oraison, par sécheresse ou dissipation, offrez au Père éternel tout ce que le Sacré Cœur fait au saint Sacrement, pour suppléer à ce que vous voudriez et devriez faire. De même pour la confession et communion, vous offrirez les dispositions de ce sacré Cœur pour suppléer à celles dont vous manquez

Et lorsque vous ferez la génuflexion devant le saint Sacrement, vous direz: Que tout fléchisse devant vous, ô grandeur infinie ! Que tous les cœurs vous aiment, que tout esprit vous adore, et que toutes les volontés vous soient soumises à jamais !

En baisant terre, vous direz: C'est pour rendre hommage à votre grandeur, confessant que vous êtes tout et que je ne suis rien[k]. Et vous la baiserez six fois. Par l'entremise de votre bon ange, vous enverrez votre cœur pour adorer celui de Jésus-Christ dans les cœurs qui l'ont reçu.

LIII

VIVE ✝ JÉSUS !

MANIÈRE POUR SE TENIR EN LA PRÉSENCE DE DIEU
QUI PEUT SERVIR AUX PERSONNES QUI SONT TOURMENTÉES DE DISTRACTIONS[610]

---

[i] *Ms. Dl:* « la chaleur pour honorer l'ardent amour dont il s'y consomme ».

[j] *Id.* : «par exemple d'orgueil ».

[k] *Ms. Dl:* « Vous enverrez cinq fois votre cœur, par l'entremise de votre bon ange, pour rendre hommage à celui de Jésus au saint Sacrement.»

[610] Ce titre est donné par le *Ms.* 7 et par le *Ms D 1.* Languet développe ainsi le titre: *«Manière pour se tenir en la présence de Dieu, qui peut servir aux personnes aisément distraites, et qui consiste à méditer chaque jour de la semaine quelqu'une des plaies de Notre Seigneur et à s'en occuper pendant le cours de la journée.»*

Le lundi, l'on peut prendre la plaie de la main droite de Notre Seigneur Jésus-Christ pour servir de miroir à notre âme et à notre cœur ; et là, nous regarder de temps en temps, pour découvrir nos mouvements déréglés et tout ce qui s'oppose à notre union avec lui. Et, prenant la qualité d'une criminelle devant son juge, nous lui demanderons d'être lui-même notre justification, lui disant souvent : Ô Juge plein de clémence et de miséricorde, par le mérite de ce jugement injuste et de cette rigoureuse sentence qui fut prononcée contre vous, détournez de moi celle que mes péchés ont méritée. Et d'autres fois : Ô Seigneur ! sauvez par votre bonté celle que vous pouvez damner par justice !

On peut s'entretenir ainsi pendant le jour avec ce Juge souverain, pour négocier l'affaire de notre salut éternel, lui témoignant la douleur que nous avons de l'avoir offensé, par de fréquents actes de contrition; et ensuite souffrir et faire toutes nos actions en esprit de pénitence.

Le mardi, faire sa demeure dans la sacrée plaie de la main gauche de Notre Seigneur, prenant la qualité d'un enfant prodigue devant son père, lui demandant pardon d'avoir si longtemps abusé de ses grâces par nos égarements, en résistant à sa sainte volonté. Et, avec une confiance filiale, nous jeter entre ses bras, que son amour lui a fait étendre sur la Croix pour nous recevoir. Disons-lui souvent: Mon Dieu, vous êtes mon Père; ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes. Je m'abandonne à vous; ne me rejetez pas, car je sais que l'enfant ne peut périr entre les bras d'un Père tout-puissant. Et d'autres fois, regardant sa bonté et son amour, dites-lui: 0 mon bon Père, rendez-moi digne d'accomplir en tout votre sainte volonté, car je suis toute à vous.

Exercez en ce jour la vertu de douceur et de patience.

Le mercredi, il nous faut retirer avec une profonde humilité dans la plaie du pied droit de notre bon Pasteur. Et là, comme une pauvre brebis qui revient de ses égarements, nous tenir à l'abri, crainte du loup infernal, qui est notre orgueilleux amour-propre, qui nous fait si souvent marcher dans la voie de l'iniquité. Et, pensant combien ce souverain Pasteur a fait de pas pour vous chercher, vous l'en remercierez et unirez tous vos pas aux siens, lui demandant la grâce de ne plus marcher que dans la voie de son amour, lui disant souvent: Hélas! mon aimable Pasteur, détachez-moi de toutes les choses terrestres et de moi-même, afin que je m'unisse à vous. Faites-vous entendre à l'oreille de mon cœur, et attirez-le si fortement à vous aimer qu'il ne puisse plus résister. Et d'autres fois, lui découvrant les blessures que le péché a faites à votre âme, vous lui direz: 0 mon Seigneur, guérissez-moi par l'application de vos sacrées plaies; vous le pouvez si vous le voulez.

Ne perdez point en ce jour d'occasion de vous humilier.

Le jeudi, il nous faut retirer dans la plaie du pied gauche.

Et là, comme un soldat qui est destiné à un continuel combat, se préparer à résister courageusement aux attaques de nos ennemis, en la présence de notre Souverain, qui sera lui-même notre bouclier et notre force, ayant le pouvoir de les détruire quand il lui plaira. Mais c'est sa gloire de nous exposer au combat, afin qu'en nous faisant triompher, sa force paraisse dans notre faiblesse, et nous rende victorieuses pour avoir lieu de nous récompenser. Et puisqu'il fait tout son plaisir en notre combat, faisons le nôtre de lui être fidèles, ne nous arrêtant jamais volontairement à aucune mauvaise pensée. Ô Seigneur, mon cœur est à vous! Ne permettez pas qu'il s'occupe d'autre chose que de vous, qui êtes le prix de toutes mes victoires et le soutien inébranlable de mon infirmité! Et d'autres fois: Mon Dieu, je souffre violence, hâtez-vous de me secourir.

Pratique de ce jour : la pureté d'intention.

Le vendredi, il nous faut retirer dans la plaie du sacré Côté, comme un pauvre voyageur qui cherche un port assuré pour se mettre à l'abri des écueils et tempêtes de la mer orageuse de ce monde, où nous sommes exposés à un continuel naufrage, sans le secours de notre sage Pilote, au soin duquel il nous faut laisser absolument, sans nous vouloir plus mêler que de l'aimer et lui plaire, cherchant l'occasion de le contenter par l'exercice de la sainte charité, en pensant et parlant toujours bien de notre prochain, assistant les pauvres selon notre pouvoir, spirituellement et corporellement, regardant Jésus-Christ dans leur personne; et ne leur faire rien que ce que nous voudrions nous être fait à nous-même, disant souvent à Notre Seigneur: Mon Dieu, vous êtes mon tout, ma vie et mon amour! Sauvez-moi et ne me laissez pas périr dans le déluge de mes iniquités.

Le samedi, il faut honorer la plaie sacrée de l'épaule, regardant Notre Seigneur comme un vrai et parfait ami, qui s'est chargé de nos péchés en se rendant notre caution envers son Père éternel, qui, le regardant sous cette forme de pécheur, l'a immolé à toutes les rigueurs de sa justice divine, quoiqu'il fût innocent. Il a voulu mourir, pour nous mériter par l'excès de son amour une vie immortelle et bienheureuse, en nous retirant d'une mort immortellement malheureuse. Bénissons-le et le remercions d'une si ardente charité, par laquelle nous devrions nous consommer de reconnaissance, en lui faisant un continuel sacrifice de tout notre être, par hommage d'amour et d'adoration à sa souveraine grandeur, qui se plaît dans notre petitesse.

Et d'autres fois, l'envisageant dans cette qualité d'ami, nous pouvons lui dire tous les secrets de notre cœur, lui découvrant toutes nos misères et nécessités comme à Celui qui seul y peut remédier, lui disant : Ô l'Ami de mon cœur, celle que vous aimez est malade ! Visitez-moi et me guérissez, car je sais que vous ne pouvez pas m'aimer tout ensemble et me délaisser en mes misères.

Pratiquez en ce jour la mortification de vos sens, vous privant de quelques plaisirs pour honorer les privations du sacré Cœur de Jésus-Christ.

Le dimanche, vous rendrez hommage à la très sainte Trinité, par l'entremise du sacré Cœur de Jésus-Christ, que nous devons regarder comme notre Libérateur qui nous délivrera de la captivité de Satan, et comme notre bon Maître qui nous apprendra à le connaître et aimer de toute notre âme, de toutes nos forces et puissances, puisque c'est en cet amour que consiste tout notre bonheur et félicité. Adorons et aimons Dieu par ce Cœur adorable; faisons toutes nos actions dans lui; prions-le de tout faire en nous et pour nous, et de nous remettre en grâce en nous réunissant avec Dieu, lorsque le péché nous en a séparés. Qu'il répare tous nos défauts, et supplée à tout ce qui nous manque pour lui être agréables. Unissons-nous souvent à ce qu'il fait en nous et pour nous, lui disant: Sacré Cœur de mon Jésus, rendez mes ennemis confus! Adressons-nous-y en toutes nos nécessités; demandons-lui de fortifier notre faiblesse, d'enrichir notre pauvreté, d'amollir la dureté de nos cœurs, pour les rendre susceptibles de son pur amour, qui ne veut point d'un cœur partagé. C'est pourquoi, lorsque nous voulons avoir son amour pour notre hôte, il faut vider et détacher notre cœur de l'affection de toutes les créatures et de nous-même; car tout ce qui attache nous le ravit, et nous ôte à Dieu et à son pur amour, qui règne dans la souffrance et triomphe dans l'humilité, pour jouir dans l'unité.

Voilà de quoi occuper les âmes qui ont peine de se tenir en la présence de Dieu, que nous devons toujours regarder en nous-même, en quelle qualité que nous le considérions, pour nous habituer plus facilement à sa divine présence; parce que, en le regardant en nous, il faut que toutes nos puissances et facultés, et même nos sens, se recueillent au dedans de nous-même. En le regardant hors de nous, les objets nous distraient facilement.

LIV

VIVE ✝ JÉSUS !

DEMEURE DANS LE SACRÉ CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST[l]

(Deux autographes, à Paray et à Annecy[611])

Le dimanche, vous entrerez dans ce sacré Cœur comme dans une fournaise d'amour, pour vous y purifier de toutes les taches et souillures que vous avez contractées pendant la semaine et pour y consommer cette vie de péché, afin de revivre[m] à celle de la grâce et du pur amour, qui vous transformera toute en lui-même ; et ce jour sera pour rendre hommage à la très sainte Trinité[n], faisant toutes vos actions en esprit d'adoration.

Le lundi, vous demeurerez dans ce sacré Cœur comme[o] une criminelle qui, par le regret et la douleur de ses fautes par lesquelles elle a irrité son juge, désirant l'apaiser en se renfermant dans cette prison d'amour[p] pour y brûler sans rafraîchissement, et pour y être liée et serrée si étroitement qu'il ne vous reste plus de liberté que pour l'aimer, plus d'autres lumières ni vues que celles de son pur amour qui le retient captif au très saint Sacrement; et, par le mérite de cette captivité, vous lui demanderez la liberté pour ses pauvres prisonnières du Purgatoire[q] et pour cela vous ferez toutes vos actions en esprit de pénitence.

Le mardi, vous entrerez[r] dans ce sacré Cœur, comme sa disciple, dans l'école du pur amour, en quittant et oubliant toutes les sciences mondaines, et de l'amour-propre et vanité, pour ne vous plus rendre savante que de celle de son pur amour, courant généreusement à sa voix qui dit : Venez à moi, vous tous qui prétendez m'aimer, et je vous logerai dans la source du pur amour, où vous deviendrez douce et humble de cœur, qui vous fera trouver la paix et le repos dans ce même amour, par lequel vous ferez toutes vos actions en esprit de soumission.

Le mercredi, vous entrerez dans[s] cet aimable Cœur comme voyageur dans un navire assuré, dont le pur amour est le pilote, qui vous conduira heureusement sur la mer orageuse de ce

---

l *Autogr. d'Annecy:* « Demeure dans le sacré Cœur de J.-C. pour celle qui en aures la dévotion»; et, au commencement des trois premiers jours, au lieu de : «vous entrerez dans ce sacré Cœur», il y a : «vous y entrerez» ou «vous y demeurerez ». Languet: «Demeures dans le sacré Cœur de Jésus pour tous les jours de la semaine, pour servir d'occupation aux Sœurs du noviciat.»

611 Il y a deux autographes de la pièce suivante: l'un dans le *Petit Livret* de prières de l'Hôpital de Paray et l'autre qui appartient présentement à la Visitation d'Annecy et qui provient des archives de l'ancien monastère de la Visitation d'Avallon. Nous avons reproduit le texte du livret de l'Hôpital, en donnant les variantes de l'autographe d'Annecy.

m *Autogr. d'Annecy:* «à celle de son pur amour».

n Les mots qui suivent sont supprimés.

o «comme criminel qui, par le regret, désire satisfaire et apaiser son juge»

p «avec désir d'y être liée, serrée, enchaînée»

q « faisant toutes vos actions»

r « vous y entrerez comme une disciple du sacré Cœur de J. dans l'école du pur amour, qui quitte et oublie toutes les sciences mondaines de l'amour-propre et de la vanité, pour ne se rendre plus savante que de celle du pur amour; courant à sa voix qui lui dit: Venez à moi vous tous qui prétendez m'aimer et je vous donnerai l'amour qui vous rendra douce et humble de cœur, pour vous faire trouver la paix et le repos dans ce même amour».

s *Autogr. d'Annecy:* « ce sacré».

monde, vous préservant de ses écueils[t] et tempêtes, qui sont les suggestions de nos ennemis[u], nos passions, notre amour-propre et vanité, l'attache que nous avons à notre propre volonté et jugement. Ce divin conducteur nous garantira de tous ces périls, anéantissant nos ennemis pour nous faire voguer dans le calme, et, sans trouble ni inquiétude, arriver doucement au port de salut[v], faisant ce jour toutes vos actions en esprit d'abandon à la divine providence de ce sacré Cœur de Jésus.

Le jeudi, vous y entrerez comme amie, invitée au festin d'amour de votre unique et parfait Ami, qui vous veut régaler et enivrer du vin délicieux de son pur amour, qui seul peut adoucir toutes vos amertumes en vous dégoûtant de toutes les fausses délices de la terre, pour ne plus prendre de plaisir que dans le Cœur de ce cher Ami, qui vous dit amoureusement: Tout ce qui est à moi est à toi; mes plaies, mon sang et mes douleurs sont à toi; mon amour rend nos biens communs; laisse-moi donc[w] posséder tout ton cœur, et j'échaufferai tes froideurs et animerai tes langueurs, qui te rendent si lâche à mon service et si tiède à m'aimer[x]. Demandez-lui-en pardon ; et, en satisfaction, vous ferez en ce jour toutes vos actions en esprit d'amour.

Le vendredi[y], vous rentrerez dans ce sacré Cœur comme un enfant d'amour, puisqu'il vous a enfantée sur la Croix avec tant de douleurs qu'il en est tout couvert de plaies[z] et de sang, pour guérir celles que vous avez faites à votre âme par vos désobéissances, vanités et ingratitudes envers un si bon père, qui ne désire rien tant que de vous mettre en possession de son royaume[a], et vous faire reposer sur son sein comme un enfant d'amour qui s'abandonne entièrement aux soins de son adorable providence, qui en prend le soin, et ne lui laisse manquer de rien, et ne le laissera pas périr puisqu'il est tout-puissant. Abandonnez-vous donc toute sans réserve à son soin amoureux[b], et lui donnez tout votre cœur. C'est ce qu'il demande de vous pour conformer votre vie à la sienne crucifiée[c] le prenant pour le modèle de toutes vos actions, unissant tous vos pas aux siens, afin que vous ne cheminiez plus que dans la voie de son saint amour[d]; et vous ferez toutes vos actions en esprit d'obéissance.

Le samedi[e], vous vous mettrez dans ce sacré Cœur comme une victime qui se présente à son sacrificateur, pour être égorgée[f] et immolée sur l'autel de son pur amour, qui la doit consommer

---

t « tempêtes et orages».

u « l'amour-propre et la vanité et l'attache à notre propre volonté et jugement, lesquels il anéantira».

v Les deux lignes suivantes sont supprimées.

w *Autogr. d'Annecy:* «te posséder».

x «Demandez-lui-en pardon et faites en ce jour»

y «vous retournerez, comme un enfant, dans ce sacré Cœur qui vous a enfantée sur la Croix».

z supprime: «et de sang».

a «en vous faisant reposer comme un enfant, sans souci, sur le sein de son bon père, qui prendra soin de le pourvoir et ne lui laisser manquer de rien; s'il s'abandonne aux soins de son amoureuse providence, il ne le laissera pas périr».

b «en lui donnant».

c «en suivant ses vestiges et marchant sur ses pas, auxquels vous unirez tous les vôtres ».

d supprime les mots suivants.

e *Autogr. d'Annecy:* «vous entrerez dans ce sacré Cœur ».

f «et sacrifiée dessus l'autel ».

comme un holocauste de ses divines flammes, afin qu'il ne lui reste plus rien d'elle-même, et qu'elle puisse dire avec[g] saint Paul: «Non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus et son pur amour qui vit en moi. » C'est en lui[h] et pour lui que j'agis, et c'est son sacré Cœur qui vit et agit pour moi, qui aime pour moi, et qui répare tout mes défauts[i]. Faites en ce jour toutes vos actions en esprit d'humilité.

LV

VIVE ✝ JÉSUS !

LES PRÉDILECTIONS DU CŒUR DE JÉSUS

Celle qui sera la plus humble et méprisée, sera le plus avant dans son Cœur adorable.
La plus dépouillée et dénuée de tout le possédera davantage.
La plus mortifiée en sera la plus caressée.
La plus obéissante le fera triompher.
La plus charitable en sera la plus aimée.
La plus silencieuse en sera la mieux enseignée.

LVI [612]

VIVE ✝ JÉSUS !

LES DIVERSES VIES DE NOTRE-SEIGNEUR AU SAINT SACREMENT[j]

Le Seigneur vous destine à honorer *sa vie de gloire* au saint Sacrement. C'est pourquoi il veut que vous fassiez votre trône sur la croix, pour le glorifier, en portant amoureusement toutes celles qu'il vous présentera, sans jamais vous lasser ni plaindre de leur longueur ou pesanteur, les prenant indifféremment, sans choix. Et, comme une victime, abandonnez-vous à être égorgée pour la gloire de votre roi ; c'est-à-dire qu'il faut faire mourir toutes vos promptitudes, ressentiments et répugnances, si vous voulez qu'il vous fasse triompher dans son sacré Cœur pendant l'éternité. Cinq pratiques, que vous lui présenterez lorsque vous le visiterez au saint Sacrement. Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ en Croix.

Puisque le Seigneur vous a choisie pour honorer *sa vie cachée* au saint Sacrement, il faut, comme morte, vous ensevelir si avant dans son sacré Cœur, que vous ne désiriez plus d'être vue que de lui seul; et tout votre plus grand soin doit être de cacher dans ce sacré Cœur tout le bien que vous ferez, afin qu'il ne vous soit dérobé. Tâchez de vivre inconnue; et lorsque vous irez devant le saint Sacrement, prenez soin de lui présenter chaque fois cinq pratiques d'anéantissement de tout ce qui vous pourrait attirer la vaine estime des créatures, disant:

---

g «avec l'Apôtre ».

h «et par lui que j'agis et pâtis; c'est son sacré Cœur qui prie pour moi, qui aime pour moi.»

i supprime les derniers mots.

612 Cette pièce, comme celle intitulée: « Demeure dans le sacré Cœur» se trouve en autographe dans le *Livret* de prières de l'Hôpital de Paray. Nous avons préféré les donner avec les *Instructions* de la Sainte. Ce sont en effet des *Instructions* ou des *défis* plutôt que des prières.

j *Ms.* 7: « *La vie de Notre Seigneur au saint Sacrement pour son octave.»* Languet: « *Les vies de Jésus-Christ au très saint Sacrement. Manière de les honorer pendant l'octave de sa fête.»*

«*Quotidie morior*[613].» Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus devant Pilate.

Le Seigneur vous choisit pour honorer *sa vie sacrifiée* au saint Sacrement. C'est pourquoi il vous faut offrir à son sacré Cœur, comme une hostie d'immolation à son divin sacrificateur, qui n'a autre désir que de se sacrifier à tous ses desseins, pour rigoureux qu'ils paraissent à la nature. Et il veut que vous sacrifiiez tout le plaisir que vous prenez d'aimer et d'être aimée, approuvée et estimée des créatures, les bannissant de votre cœur, si vous voulez faire régner celui de Jésus Christ, auquel vous ne pouvez entrer que par un entier dénuement de tout ce que vous affectionnez hors de lui. Vous lui en offrirez cinq pratiques toutes les fois que vous irez devant le saint Sacrement. Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ devant Hérode.

Le Seigneur vous appelle pour honorer *sa vie de grâce*. Il faut fuir tout ce qui vous la pourrait faire perdre, vous offrant à lui comme une esclave devant son libérateur, ne vous réservant plus d'autre liberté que celle de l'aimer, par le mépris de tout le reste. Et si voulez qu'il vous aime, mortifiez votre langue, et la tenez captive, afin qu'elle ne s'échappe contre la charité ou l'humilité, soit en vous excusant ou vous louant. Vous ferez attention d'en offrir cinq pratiques toutes les fois que vous irez devant le saint Sacrement. Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ en l'étable de Bethléem.

Le Seigneur vous a choisie pour honorer *sa vie humiliée* au saint Sacrement. C'est pourquoi vous vous offrirez à lui comme le néant devant son tout. Toute votre attention doit être de vous humilier, et faire votre plaisir que les autres vous aident à le faire. N'évitez rien de tout ce qui vous peut rendre plus vile et abjecte devant les créatures; car c'est ce qui vous doit unir au Cœur de Jésus-Christ, auquel vous présenterez cinq pratiques d'humilité toutes les fois que vous irez devant le saint Sacrement. Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Jésus-Christ parmi les injures qu'on lui fit en sa Passion.

Le Seigneur vous a choisie pour honorer *sa vie d'opération* au saint Sacrement. C'est pourquoi il vous faut, en qualité de servante fidèle, vous faire violence, pour travailler fervemment au service de votre Maître, qui ne récompensera vos actions qu'à la mesure de votre amour, par lequel il vous unira à son aimable Cœur. Votre attention sera de faire chaque action selon l'esprit de la règle, comme la dernière de votre vie, pour réparer les manquements que nous y avons commis. Dans les autres actions, vous tâcherez d'acquérir le silence intérieur et extérieur, autant que vous le pourrez, parmi les occupations de la vie, disant souvent: «*Jesus autem tacebat.*» Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Notre Seigneur au jardin des Olives.

Puisque le Seigneur désire que vous honoriez *sa vie de consommation* au saint Sacrement, il vous faut tenir comme un cierge ardent qui n'a autre désir que se consommer en l'honorant, afin que sa grandeur vous élève en vous abaissant. Vous vous abandonnerez à la merci de la Providence, lui laissant faire de vous selon ses désirs ; et cet abandon vous fera retrancher toute vaine curiosité sur les actions d'autrui, ne désapprouvant que vous-même ; et ce divin Cœur aura soin de vous selon la mesure de votre confiance et abandon à son amour. Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Notre Seigneur au saint Sacrement.

Vous serez la Sulamite, l'épouse bien-aimée qui honorerez la *vie d'amour* de Jésus-Christ au saint Sacrement. C'est pourquoi vous devez faire attention à vous rendre toute pure et innocente

---

613 Je meurs tous les jours, 1 Cor., XV, 31.

pour plaire à ce divin Époux, n'ayant autre but ni vue en tout ce que vous ferez, lui donnant tout sans réserve. Si vous voulez qu'il se donne à vous, et si vous désirez goûter la douceur de ses amoureux entretiens, il faut bannir toute réflexion d'amour-propre, tout respect humain. Et toutes les fois que vous visiterez le saint Sacrement, vous lui en offrirez cinq pratiques. Vous garderez une demi-heure de silence pour honorer celui de Notre Seigneur au désert[k].

LVII

DÉFI DE L'ANNÉE 1686
Sur la pureté d'intention pour se conformer au sacré Cœur de Jésus

Voici, mes bien-aimées Sœurs dans le sacré Cœur de Jésus, un petit mot qu'il m'oblige de vous dire de sa part, parce qu'il vous aime, et qu'il veut que vous commenciez tout de bon à lui donner du retour; ce que vous ferez par la pureté de cœur et d'intention, qui vous rendra l'objet de ses amoureuses complaisances; par l'humilité, qui le fera régner dans nos cœurs, et nous conservera dans son amitié; et par la charité, vous régnerez dans ce Cœur adorable. Car, mes enfants, il ne nous faut pas flatter, nos noms ne sont encore qu'ébauchés, et nous les avons tout barbouillés par l'impureté de nos intentions. Il veut donc que nous travaillions tout de bon cette année à les blanchir par ces trois pratiques qu'il vous donne lui-même par sa chétive esclave :

La première est la pureté d'intention. La seconde, l'humilité de cœur dans toutes les opérations. La troisième, l'unité sans mélange de propre intérêt, dans vos prétentions. Il ne veut pas que je vous précise aucun nombre de pratiques. Il le laisse à l'ardeur de votre amour, car il veut connaître par là celle qui l'aimera le plus.

Voilà le défi qu'il vous donne pour l'année 1686.

Je vous avoue qu'il faut vous aimer autant que je le fais, pour me pouvoir résoudre à vous dire ce que je dis de lui.

LVIII

VIVE ✝ JÉSUS !

DÉFI POUR L'OCTAVE DES TRÉPASSÉS[l]

Voici, mes très aimées Sœurs, la manière qu'il me semble être la plus conforme au désir du sacré Cœur de Jésus, pour vous acquitter plus fidèlement de la promesse que vous lui avez faite en faveur des saintes âmes souffrantes au Purgatoire.

Premièrement, vous vous mettrez dans le sacré Cœur comme à l'ordinaire, vous consacrant tout à lui, et tout ce que vous direz et penserez.

---

[k] Le *Ms.* 7 donne le dernier paragraphe: « Vous serez la Sulamite » en tête de cette pièce et il le fait suivre des lignes ci-dessous qui peuvent fort bien avoir appartenu à un autre autographe de la Servante de Dieu. Les deux autographes intitulés « Demeure dans le sacré Cœur» prouvent assez qu'elle donnait à plusieurs des instructions à peu près identiques. Voici les lignes annoncées:
« Vous ferez trente-trois communions spirituelles et une réelle, pour faire amende honorable au sacré Cœur de Jésus-Christ et lui crier merci de toutes les mauvaises communions qui se font et se sont faites par nous et les mauvais chrétiens. Et, pour lui demander pardon du superflu que nous donnons à la nature et en obtenir la parfaite mortification, vous vous priverez, autant que la règle vous le permettra, de tous les plaisirs de vos sens. Vous garderez une demi heure de grand silence après Prime, pour honorer celui de Jésus au saint Sacrement. Pour pénitence, cinq *Pater* et *Ave Maria,* les bras en croix comme le Crucifix, sur le bout des pieds.»

[l] Languet: « *Pour le jour des morts. Pratiques pour le soulagement des âmes du Purgatoire. »*

Depuis Prime jusqu'à l'office, cinq pratiques de pureté d'intention, avec cinq actes d'adoration unie à celle qu'il rend à son Père au saint Sacrement de l'autel. Vous les offrirez à Dieu pour satisfaire à sa justice, en lui payant, par la pureté du Sacré Cœur, le défaut de pureté d'intention de ces pauvres âmes, pour lequel elles souffrent maintenant.

Depuis la messe jusqu'à la récréation, cinq pratiques de silence intérieur qui vous unira à celui de Jésus au saint Sacrement, lui offrant tous les saints sacrifices qui se célèbrent dans la sainte Église, lesquels vous prierez vos bons anges d'entendre et offrir à Dieu pour apaiser sa justice. Vous l'adorerez cinq fois dans les cœurs qui ont eu le bonheur de le recevoir.

Pendant le dîner, cinq pratiques de mortification et cinq communions spirituelles, que vous unirez comme les autres.

A la récréation, cinq pratiques de charité et cinq actes d'amour de Dieu, que vous unirez à l'ardente charité du Sacré Cœur, pour payer les défauts de ces pauvres âmes souffrantes en ce lieu.

Vous serez exactes au silence jusqu'à Vêpres. Vous en ferez cinq pratiques, que vous unirez et offrirez comme les précédentes, avec neuf actes d'amour.

Depuis Vêpres jusqu'à la récréation du soir, vous en ferez cinq de modestie et d'attention à la présence de Dieu, que vous offrirez comme les précédentes.

A la récréation[m], vous en ferez cinq de douceur et condescendance, pour les mêmes intentions.

Mais comme l'orgueil est la plus grosse dette, vous ferez autant de pratiques d'humilité que vous pourrez, que vous unirez à celle de ce divin Cœur, pour payer pour ces pauvres affligées, qui sont beaucoup soulagées par les communions spirituelles, pour réparer le méchant usage qu'elles ont fait des réelles.

Le soir vous ferez un petit tour par le Purgatoire, en la compagnie du Sacré Cœur, en lui consacrant tout ce que vous aurez fait et le priant d'en appliquer le mérite à ces saintes âmes souffrantes. Et vous les prierez en même temps d'employer leur pouvoir pour nous obtenir la grâce de vivre et de mourir dans l'amour et la fidélité au sacré Cœur de Notre-Seigneur JésusChrist, en répondant à ses désirs sur nous, sans résistance.

Je vous charge peut-être trop. Ne vous faites point de peine : quand vous ne les pourrez faire d'une façon, faites-les de l'autre. Et si vous pouviez mettre en liberté quelques-unes de ces pauvres prisonnières, vous seriez bien heureuses d'avoir une avocate dans le ciel qui plaiderait votre salut.

Il faut être bien fidèle à faire la petite couronne de la Sainte Vierge tous les jours, car nous ne saurions faire un acte plus agréable à Dieu que d'honorer sa sainte Mère.

---

[m] *Ms. Dl:* « Du soir, vous ferez neuf actes d'amour de Dieu, cinq de douceur et condescendance pour la même fin.»

LIX

VIVE ✝ JÉSUS!

DÉFI POUR LE CARÊME[614]

Voici, mes très chères Sœurs, un petit défi, selon que je crois vous être nécessaire pour vivre conformément à nos saintes observances et vous rendre dignes de recevoir abondamment les grâces du sacré Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Vous ferez connaître l'amour que vous lui portez, si vous vous rendez fidèles à ne vous servir, comme il est dit dans la Constitution, de vos oreilles, de votre langue, de vos yeux ni de votre cœur que pour son amour et service. Il faut pour cela vous renfermer dans le Sacré Cœur, pour y trouver une nouvelle vie d'esprit et d'amour, par une entière mortification des sens, faisant mourir la curiosité de vos yeux en portant la vue basse, et regardant le Seigneur dans votre cœur [n].

Vous ferez mourir votre langue en ne disant rien d'inutile dans [o] le temps de silence; et dans les conversations point de paroles de plainte et de murmure, ou de mésestime du prochain; n'en disant point à votre louange, ni pour vous excuser sur vos défauts. Point de répliques à l'obéissance, ne témoignant point vos répugnances, inclinations, aversions; ne parlant de vous qu'avec mépris, et toujours des autres avec estime. Vous ferez quinze pratiques sur tout cela; et lorsque vous y aurez manqué cinq fois avec vue [p], vous porterez le bâillon.

Au réfectoire, vous ferez mourir votre goût en mangeant indifféremment ce qui vous sera présenté, sans rien choisir. Cinq pratiques.

Vous ferez mourir la curiosité de vos oreilles, en les privant d'entendre ce qui vous pourrait donner de la distraction; vous en ferez cinq pratiques. Et à chaque fois que vous ferez quelqu'une de ces pratiques vous direz : Ô sacré Cœur, je meurs à ce plaisir, pour ne vivre qu'à votre amour!

Voilà ce que je crois qu'il demande de vous : que vous mouriez à vous-même en ce saint temps de carême, pour ressusciter avec lui.

Ces vingt-cinq pratiques, avec les quinze de l'autre défi, seront pour honorer les quarante jours qu'il demeura dans le désert. Et celles qui s'y rendront les plus fidèles seront les plus aimées et caressées de lui, et obtiendront un plus grand don d'oraison, que l'on ne peut acquérir que par une vraie mortification, laquelle je vous souhaite de tout mon cœur.

---

614 Titre du *Ms. D* 1 et de Languet.

n *Ms. Dl:* «cinq pratiques ».

o *Id.* : «les temps et lieux de silence ».

p *Ms. Dl:* «vous direz un *Miserere,* les bras en croix ».

LX

CONVENTIONS D'AMOUR POUR HONORER LE DIVIN CŒUR DE JÉSUS [615]

Vive Jésus dans le cœur de ses fidèles amantes, qui désirent consacrer leurs actions pour rendre hommage à son sacré Cœur au saint Sacrement!

Premièrement, le matin après nous être mises sous la protection de la Sainte Vierge, nous la prierons de nous offrir à Jésus Christ au très saint Sacrement, pour rendre hommage à l'offrande qu'il y fait de lui-même à son Père éternel, unissant nos âmes à la sienne, afin qu'il les préserve du péché, nos cœurs à son Cœur, afin qu'il y consomme tout ce qui lui déplaît. Il faut ainsi unir tout ce que nous sommes à ce qu'il est, et le prier de suppléer à ce qui nous manque.

Nous unirons notre oraison à celle que Jésus fait au saint Sacrement pour nous; et, à la fin, nous offrirons à Dieu celle de son divin Fils, pour réparer les défauts et pertes de temps de celle que nous venons de faire.

A l'office, nous unirons nos louanges à celles de Jésus, et tâcherons d'entrer dans ses saintes intentions et dans son ardente pureté, afin qu'il soit partout notre supplément auprès de son divin Père.

Voyant qu'il se rend obéissant aux prêtres bons ou mauvais, et se met entre leurs mains pour y mourir mystiquement, prenant la qualité d'hostie pour se laisser immoler et sacrifier selon leur dessein sans qu'il témoigne sa répugnance - pour me conformer à lui, je me rendrai prompte à l'obéissance, et, comme une hostie d'immolation, je me mettrai entre les mains de mes supérieures, de quelle manière qu'elles soient, afin que, mourant à toutes mes volontés, inclinations, passions ou aversions, elles puissent disposer de moi à leur gré, sans que je fasse paraître la répugnance que j'y sentirai. Et la violence que je me ferai sera pour honorer celle que Jésus se fait pour entrer dans les âmes souillées du péché, dont il a tant d'horreur, qu'a chaque fois qu'il y entre, il y renouvelle cette agonie mortelle du jardin des Olives.

Sa vie est toute cachée aux yeux des créatures, qui n'y aperçoivent rien que les pauvres et viles espèces du pain et du vin. De même, je tâcherai de me tenir tellement cachée, que je n'aurai point de plus grande joie que de ne voir paraître en moi que ce qu'il y a de plus pauvre et abject, pour me tenir toujours cachée sous la cendre de l'humilité, par les rebuts et mépris des créatures, pour soulager mon Jésus dans les mépris, injures, sacrilèges, profanations et autres indignités qu'il reçoit dans cette vie cachée, sans que jamais il se plaigne. En vue de quoi, je ne me plaindrai ni excuserai, me souvenant toujours que chacun a droit de m'accuser, humilier et me faire souffrir, puisque l'amour du Sacré Cœur m'oblige à tout souffrir sans me plaindre ni dire que c'est assez.

Jésus est toujours solitaire au très saint Sacrement, n'y conversant qu'avec Dieu. Pour me conformer à lui, je tâcherai d'être partout solitaire, ne conversant intérieurement qu'avec Jésus. Mon entendement n'aura de curiosité que pour le connaître, afin que mon esprit soit toujours attentif à l'adorer, et mon cœur tout ardeur pour l'aimer.

Il est là comme dans un état de mort au regard de la vie des sens. Il faut donc que je fasse mon plaisir de n'en point avoir, en renonçant à tout ce qui m'en pourrait procurer, essayant de mortifier tout ce qui les pourrait contenter.

---

615 Languet: « *Manière de consacrer chacune de ses actions, pour rendre hommage au Cœur de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le saint Sacrement.*»

Jésus se fait pauvre au très saint Sacrement, nous donnant tout ce qu'il a, sans se rien réserver, pour posséder nos cœurs et les enrichir de lui-même. Il faut, pour l'imiter et gagner le sien tout aimable, que je me quitte et me méprise moi-même, et sois bien aise que les autres le fassent à mon égard.

Jésus y garde un perpétuel silence, lequel je veux imiter par le silence intérieur et extérieur, ne parlant que par l'ordre de ma règle et de la charité.

Quand j'irai au réfectoire, je prierai mon Jésus de me garder de moi-même, et que cette nourriture que je vais prendre pour l'amour de lui et par obéissance, me soit une communion spirituelle, par laquelle sa pureté s'incorpore dans mes intentions, sa grâce dans mon âme, et son amour dans mon cœur, afin que je ne puisse jamais cesser de l'aimer, m'en distraire ni séparer.

Quand j'irai à la récréation, je ferai attention de la donner au sacré Cœur de Notre Seigneur, en parlant de lui et acceptant de bon cœur les mortifications et humiliations qui m'y arriveront; en consacrant toutes mes paroles à ce Verbe divin, afin qu'il ne permette pas que j'en prononce aucune qui ne soit à sa gloire.

Quand je m'irai chauffer, je le prierai, lui qui est l'ardente fournaise du pur amour au très saint Sacrement, d'enflammer tellement nos cœurs de son feu divin, qu'en les consommant ils puissent devenir tout amour pour l'aimer continuellement.

Quand je souffrirai la soif, ce sera pour soulager celle que l'adorable Cœur de Jésus a d'être connu et aimé dans ce Sacrement d'amour.

Pour prendre mon repos, je l'unirai à celui que Jésus prend de toute éternité dans le sein de son Père, et à celui qu'il a au saint Sacrement et dans les âmes pures, lui offrant toutes mes respirations, les palpitations de mon cœur, les agitations de mes poumons, pour autant d'actes d'amour, d'adoration, de louange et de sacrifice de tout mon être à Jésus au saint Sacrement, lui demandant que ce repos soit pour me donner de nouvelles forces pour le servir.

Quand j'aurai le bonheur de le recevoir réellement, j'offrirai souvent au Père éternel les saintes dispositions du Cœur de la Sainte Vierge au moment de l'Incarnation, lesquelles j'unirai à celles de son divin Fils, pour suppléer à celles qui me manquent pour le recevoir dignement. Et quand je l'aurai reçu, je l'offrirai à son Père éternel pour mon action de grâces, pour remerciement, louange, adoration et amour, le priant de réparer à ce moment tous les défauts de ma vie passée, et consommer en moi tous ses desseins, et d'y accomplir toutes ses volontés, lui demandant que, puisqu'il n'a jamais transgressé les lois que son amour lui a prescrites dans ce divin Sacrement, qu'il ne permette pas que je néglige l'observation de mes saintes règles [q].

C'est pour cela, ô sacré Cœur de mon Jésus, que je vous choisis pour ma demeure, afin que vous soyez ma force dans les combats, le soutien de mes faiblesses, ma lumière et mon guide dans mes ténèbres, et enfin, le réparateur de tous mes défauts, le sanctificateur de toutes mes intentions et actions, lesquelles j'unis aux vôtres et vous les offre pour me servir d'une continuelle disposition à vous recevoir.

Quand nous sortirons du chœur, nous prierons les saints anges de réparer nos défauts et d'y tenir notre place, offrant à Dieu ce que nous allons faire, pour sa gloire et notre salut.

---

[q] Le *Ms. Dl* termine là ce défi.

LXI

VIVE ✝ JÉSUS !

DÉFI SUR LA DOUCEUR ET L'HUMILITÉ

Le défi de nos chères Sœurs novices sera la douceur et l'humilité. Et pour cela, elles regarderont Notre Seigneur au très saint Sacrement de l'autel, comme leur bon Maître qui leur dit : «Apprenez de moi à être douces et humbles de cœur; autrement, vous ne pourrez être aimées ni reconnues de mon Cœur sacré, qui ne vous avouera pas pour ses disciples, tandis que vous ne vous conformerez pas à lui par la pratique de ces saintes maximes.»

Étudiez-vous donc à une généreuse humilité, qui ne vous abattra pas le courage dans la vue de vos défauts et imperfections. Mais au contraire, après vous être humiliées, sans réfléchir, recommencez tout de nouveau à vous rendre fidèles, parce que le sacré Cœur aime cette manière d'agir, qui tient l'âme en paix.

Vous vous tiendrez petites et basses à vos yeux et vous réjouirez quand on vous donnera des preuves que l'on est dans le même sentiment à votre égard.

La vertu de la douceur vous rendra condescendantes envers le prochain et vous le fera excuser et supporter charitablement et en silence les [r] chagrins que vous en pourriez avoir. Vous ne contesterez point, ni vous ne témoignerez point vos répugnances, dégoûts et aversions; car la douceur fait tout souffrir sans se plaindre.

Vous ne ferez point de faute avec vue et vous marquerez toutes celles que vous ferez de cette manière ou autrement.

Vous ferez tous les jours trente-trois pratiques de ces deux vertus ou d'autres, si vous n'en pouvez assez trouver d'occasion.

Vous ferez tous les jours trois visites intérieures: la première, au sacré Cœur de Notre Seigneur au saint Sacrement, en lui demandant pardon des injures qu'il y reçoit par les mauvaises communions ou autrement, et pour cela, vous lui offrirez les onze premières pratiques. La deuxième, sera à la Sainte Vierge, sur le mont du Calvaire, pour lui demander sa protection pour bien porter la croix et mourir en nous-mêmes; et pour cela, vous lui offrirez les douze pratiques, qui sera sa couronne. La troisième, à notre saint Fondateur, par une petite revue sur les manquements que vous faites à nos saintes observances, afin de vous redresser. Et, pour en obtenir la grâce, vous offrirez les pratiques qui restent.

Si vous vous rendez fidèles à ce petit défi, je prierai le Sacré Cœur de vous en donner une ample récompense, par l'abondance de son amour - et de même, qu'il vous fasse ressentir les effets de vos infidélités volontaires.

LXII

---

[r] *Ms. Dl:* «les petites insatisfactions que vous en pourrez recevoir ».

VIVE ✝ JÉSUS!

DÉFI POUR LA SOLITUDE [616]

Pour vous préparer à recevoir la vie du pur amour en solitude, il faut mourir à vous-même intérieurement et extérieurement. - Dans l'intérieur, par le renoncement de tous les plaisirs sensuels et même spirituels, faisant mourir les raisons de votre jugement, l'attache à votre volonté, qui vous rend si sensible à ce qui la contrarie, que d'abord on voit la répugnance. Vous ferez mourir ce *qu'en dira-t-on,* qui comprend tous respects humains et vaines complaisances. vous ne témoignerez point votre inclination et aversion, tant au manger, boire, comme en tout le reste.

Il faut mourir à toutes ces promptitudes et mouvements trop empressés, vidant votre cœur de l'amour de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, si vous voulez qu'il soit capable de recevoir les grâces qui lui sont destinées. Vous ferez quinze pratiques là-dessus; et, lorsque vous y aurez manqué, vous porterez la ceinture trois heures, pour demander pardon à Notre Seigneur.

Mot du guet: *Dieu est mon Tout, et tout, hors de lui, ne m'est rien !*

LXIII

VIVE ✝ JÉSUS !

Pour vous préparer à la solitude, votre défi sera l'humilité, pour vous conformer à Jésus solitaire et anéanti au très saint Sacrement, pensant à ces paroles: *«Dieu s'est anéanti lui-même* [617]. » N'est-ce pas chose horrible qu'un ver de terre se veuille enorgueillir, en quittant le vrai caractère et la marque infaillible des enfants de Jésus-Christ, pour prendre celle du démon et faire son office?

- Vous vous humilierez donc de n'avoir pas été humble, quoique vous en ayez en vous tant de sujet. Vous vous réjouirez de vous voir méprisée et embrassant tout ce qui vous peut rendre vile et abjecte devant les créatures et vous anéantir à vos propres yeux, afin que Dieu établisse son règne sur votre néant.

Quinze pratiques d'humilité. Et lorsque vous y aurez manqué, vous baiserez quinze fois la terre, en disant le verset : « *Sacrificium Deo, Spiritus...* » Pensez souvent qu'il n'y a que le cœur humble qui soit capable d'entrer dans le sacré Cœur de Jésus-Christ et de converser avec lui et de l'aimer et d'être aimé de lui.

Votre mot du guet : *Voici l'heure de m'humilier et de témoigner à Dieu mon amour !*

LXIV

VIVE ✝ JÉSUS !

---

616 Languet: *«Divers avis à des novices lorsqu'elles entraient en retraite.»*

617 Philipp., II, 7.

Pour vous préparer à la solitude, votre défi sera de l'obéissance intérieure et extérieure. Premièrement, vous obéirez fidèlement au mouvement de la grâce pour les actes des vertus, pensant à ces paroles: « Si aujourd'hui vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur»; car la grâce vient et ne retourne plus.

Et pour l'extérieur, vous obéirez promptement, simplement, sans réplique et amoureusement à ceux qui ont pouvoir de vous commander, pensant à ces paroles: Je ne suis pas venue pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a appelée. Au premier coup de cloche, vous courrez à la voix de l'Époux, disant: Jésus a été obéissant jusques à la mort. Je veux donc obéir jusques au dernier soupir de ma vie. Et ces obéissances seront pour honorer celle de Jésus-Christ au saint Sacrement.

Quinze pratiques. Et lorsque vous y aurez manqué avec vue, vous prendrez dix-sept coups de discipline. Et lorsque ce sera par négligence, vous direz six *De profundis.*

Mais si vous êtes fidèle à faire la volonté de Dieu dans le temps, la vôtre s'accomplira pendant toute l'éternité.

LXV

Vive † Jésus !

Pour vous préparer à la solitude, vous y tiendrez par avance tous vos sens intérieurs et extérieurs dans le sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le profond silence que vous leur imposerez : silence intérieur, par le retranchement de toutes ces pensées inutiles et réflexions d'amour-propre, pour vous disposer d'entendre la voix de l'Époux ; silence sur tout ce qui vous peut louer et excuser, blâmer et accuser les autres; silence sur les petites saillies que la nature immortifiée vous incite de faire pour témoigner votre plaisir dans les sujets de joie, et votre mécontentement dans ceux de tristesse. Retranchez toute parole superflue hors le temps permis ; et ce silence sera pour honorer celui de Jésus solitaire au saint Sacrement. Quinze pratiques ; vous apprendrez par ce moyen à l'aimer en silence et à converser avec son sacré Cœur.

Et lorsque vous aurez manqué au silence intérieur vous direz un *Miserere*, les bras en croix ; et pour l'extérieur, vous porterez un demi-quart d'heure de l'absinthe à votre bouche. Votre mot du guet sera : *" Jesus autem tacebat"*.

LXVI

Allez en solitude pour vous quitter et oublier, par un entier délaissement à la merci de la providence du sacré Cœur, comme une statue entre les mains d'un sculpteur, afin qu'il coupe et tranche selon son désir. Laissez-le faire, et demeurez en paix, car il faut vous rendre propre à demeurer dans la niche de ce sacré Cœur, qui sera votre directeur et votre Tout.

LXVII

VIVE ✝ JÉSUS !

Allez en solitude pour réparer le temps perdu et pour apprendre à employer les moments, chacun selon la fin pour laquelle il vous a été donné. Pour bien passer le temps, il faut aimer

ardemment, constamment. Il faut s'abandonner toute à l'amour et le laisser agir pour nous. Contentez-vous de lui adhérer en tout, avec un profond anéantissement de vous-même. Tout pour Dieu, rien pour moi!

Un seul cœur, un seul amour à un seul Dieu!

Rien de souillé dans l'innocence!
Rien de perdu dans la puissance!
Rien dans ce beau séjour
Qui n'y soit consommé dans l'amour!
La Croix est ma gloire - l'amour m'y conduit...
L'amour m'y possède - l'amour m'y suffit!

Mon Dieu, mon Unique et mon Tout, vous êtes tout à moi
et je suis tout à vous!

LXVIII [618]

VIVE ✝ JÉSUS !

Allez en solitude pour apprendre premièrement à vous changer entièrement et à vivre de la vie de Jésus-Christ. Secondement pour conformer votre volonté à la sienne et à sa vie pauvre, vous vous quitterez vous-même, par un renoncement entier à tout ce qui pourrait donner quelque satisfaction à la nature. En troisième lieu, il faut faire état que si vous voulez posséder Jésus-Christ et habiter dans son sacré Cœur, il faut ne vouloir rien posséder avec lui, et être content de lui seul. N'écoutez plus les sentiments de la nature immortifiée, ni les suggestions de l'amour-propre qui aime à avoir, à posséder, à garder, à amasser. Qu'il crie tant qu'il voudra, nous sommes au Cœur de Jésus-Christ, et il faut n'avoir que ce qu'il veut que nous ayons, et être content de son parfait dénuement. Aimons-le, ce Cœur sacré, d'un amour de préférence qui nous dégoûte de tout le reste ! Lorsqu'il s'agira de lui plaire, plus d'excuse d'amour-propre, plus de respect humain, plus de prétexte. Il vaut mieux tout abandonner et tout perdre, que de perdre les bonnes grâces de ce Cœur adorable.

LXIX

VIVE ✝ JÉSUS !

DÉFI POUR L'AVENT DE 1685

Notre défi de l'Avent sera de nous unir d'esprit et de cœur à la très sainte Vierge, autant de fois que nous le pourrons, pour rendre hommage au Verbe incarné, ce Dieu fait enfant dans son sein; l'adorant et l'aimant en silence avec elle.

---

618 Ce défi ne se trouve que dans Languet, p. 259.

Premièrement, vous offrirez cinq fois au Père éternel les sacrifices que le sacré Cœur de son divin Fils lui offre par son ardente charité, sur l'autel du Cœur de sa Mère[619], en lui demandant que tous les cœurs se convertissent et se livrent à son amour. Vous lui offrirez cinq pratiques de renoncement, en disant: « *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies* [620]. »

Et pour honorer les anéantissements de ce Cœur adorable, vous ferez cinq pratiques d'humilité, en vous tenant dans le profond abîme de votre néant. Vous serez bien aises que l'on vous méprise et humilie, et vous ne direz aucune parole de vanité, ni pour vous excuser, ne cherchant point d'être aimées et estimées, sinon, du sacré Cœur de Notre-Seigneur. Pourvu qu'il vous aime, cela suffit. - Vous l'adorerez cinq fois en fléchissant le genou, et vous direz: « *Venite adoremus. Et Verbum caro factum est.*»

Vous ferez cinq pratiques de silence intérieur et extérieur, en rejetant toute pensée inutile de votre cœur et retranchant toute parole superflue au temps du silence, et tenant vos sens recueillis [s] -. Vous ferez cette aspiration autant de fois que vous pourrez: Je vous adore et vous aime, ô divin Cœur de Jésus vivant dans le cœur de Marie, je vous conjure de vivre et de régner dans tous les cœurs, et de les consommer dans votre pur amour !

Dieu soit béni!

LXX

VIVE ✝ JÉSUS !
DÉFI POUR L'AVENT DE 1686

Notre dernier défi de cette année sera pour honorer le Verbe anéanti dans le sein de sa sainte Mère, de laquelle il a choisi le Cœur pour l'autel de ses sacrifices, où il s'immole continuellement comme victime de la divine Justice, pour nous mériter d'être celles de son amour.

Premièrement, nous ferons trois victimes des trois puissances de notre âme, en les tenant anéanties dans celle du Verbe.

---

619 Cette invitation, faite aux novices, d'offrir au Père éternel les sacrifices qu'offre le Cœur de son Fils «sur *l'autel du Cœur de sa Mère* », rappelle quelque chose des Ecrits de saint Jean Eudes. Les auteurs du Livret de Dijon (cf. .notes des Lettres LXX et XCIX) lui ont « emprunté» plus d'un texte. La 5e édition, revue et augmentée en 1696, contient notamment trois hymnes au Sacré Cœur, traduites en français. Dans la dernière, on peut remarquer les deux strophes suivantes :

Je vous salue grand Prêtre des cœurs
je vous salue victime égale à Dieu
temple digne de lui;
Autel consacré qui renferme tous les sacrifices

Autel sur lequel brûle toujours un feu sacré,
prêt à consommer toutes les victimes qui aiment s'offrir,
enlever tous les cœurs,
pour les immoler à Dieu.

Retrouver chez sainte Marguerite-Marie des expressions de saint Jean Eudes n'indique pas qu'elle l'ai lu personnellement, mais qu'on le lisait au monastère, tout comme les autres auteurs de l'École française. Elle rédigeait en effet ses Défis et autres documents pour le noviciat en s'inspirant volontiers de ce qu'avaient fait les précédentes maîtresses des novices : c'était la coutume.

620 Ps. L, 19.

s *Ms. Dl:* « par le monastère et attentives à la mortification ».

Notre entendement sera anéanti dans le sien, pour apprendre à le connaitre, lui retranchant toute connaissance vaine et inutile, surtout en ce qui regarde autrui. Trois pratiques.

En second lieu, nous tiendrons notre mémoire anéantie dans celle du Verbe, en ne nous souvenant que de lui ou de ce qui nous porte à l'abjection et anéantissement de nous-même, n'en perdant point d'occasion, non plus que de retrancher toute réflexion d'amour-propre. Trois pratiques.

Nous tiendrons notre volonté anéantie dans la sienne, en lui laissant vouloir pour nous, soit par l'ordre de l'obéissance, ou par les mouvements de ses saintes inspirations, disant toujours : « Non ma volonté, mais la vôtre soit faite ! » Trois pratiques.

Nous tâcherons de tenir tous nos désirs anéantis dans ceux de Jésus et de faire, entre chaque exercice, trois actes d'amour, trois d'adoration, et trois de contrition.

LXXI

VIVE ✝ JÉSUS!

LES ABÎMES DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS
POUR TOUTES SORTES DE DISPOSITIONS

Le sacré Cœur de Jésus est un abîme d'amour où il faut abîmer tout l'amour-propre qui est en nous, avec toutes ses mauvaises productions, qui sont les respects humains et désirs de nous satisfaire.

Si nous sommes dans un abîme de privation et de désolation, ce Cœur divin est un abîme de toute consolation, dans lequel il nous faut perdre, sans désirer d'en sentir la douceur.

Si nous nous trouvons dans un abîme de résistance et d'opposition à la volonté de Dieu, il nous faut abîmer dans celui de soumission et conformité au bon plaisir divin du sacré Cœur de Notre Seigneur; et là, perdre toutes nos résistances pour nous revêtir de cette heureuse conformité dans toutes les dispositions qu'il voudra faire de nous.

Si vous vous trouvez dans un abîme de sécheresse et d'impuissance, allez vous abîmer dans l'aimable Cœur de Jésus, qui est un abîme de puissance en vous, sans vouloir en goûter la suavité, sinon quand il lui plaira.

Si vous êtes dans un abîme de pauvreté, dénuée de tout et aussi de vous-même, allez vous abîmer dans le Sacré Cœur; il vous enrichira et vous vêtira avec plaisir si vous le laissez faire.

Si vous vous trouvez dans un abîme de faiblesse où vous tombez à tout moment, allez vous abîmer dans la force du Sacré Cœur, qui vous fortifiera et vous relèvera aussi fréquemment.

Si vous êtes dans un abîme de misères, allez les abîmer dans celui des miséricordes de ce Cœur adorable; et là, en perdant vos misères, considérez-vous comme un composé de ses miséricordes.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'orgueil et de vaine estime de vous-même, abîmez-le aussitôt dans celui de l'humilité du Sacré Cœur, où il faudra perdre tout ce qui se soulève en vous, pour vous revêtir de son anéantissement sacré, par l'amour à votre abjection.

Si vous êtes un abîme d'ignorance, allez vous abîmer dans l'aimable Cœur de Jésus, qui est un abîme de science, où vous apprendrez à l'aimer et à faire ce qu'il désire de vous.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'infidélité et d'inconstance, allez vous abîmer dans celui de fermeté et de stabilité du sacré Cœur de Jésus, notre vrai et fidèle Ami, qui vous apprendra à lui être fidèle et constante, comme il l'a toujours été à nous aimer.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'indigence, allez l'abîmer dans celui de toute sorte d'abondance et de biens de l'adorable Cœur de Jésus; et là vous perdrez comme une source de mort, pour y trouver, par une vraie mortification, une source de vie, afin que vous ne regardiez plus que par les yeux de Jésus, que vous n'entendiez plus que par ses oreilles, que vous ne parliez plus que par sa langue, et que vous n'aimiez plus que par son aimable Cœur.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'ingratitude pour les grands biens que vous avez reçus de Dieu, allez vous abîmer dans le divin Cœur, qui est une source de reconnaissance, de laquelle il vous remplira, si vous le priez de suppléer pour nous, en fournissant lui-même ce que nous lui devons.

Si vous voyez en vous un abîme de promptitude et de colère, allez l'abîmer dans celui de douceur de l'aimable Cœur de Jésus, afin qu'il vous rende douce et humble comme lui.

Si vous vous trouvez dans un abîme de distractions, allez les perdre dans l'abîme de tranquillité du Sacré Cœur, qui vous en donnera infailliblement la victoire, si vous les combattez généreusement.

Si vous vous trouvez dans un abîme de ténèbres, allez vous abîmer dans celui de lumière du divin Cœur; et là, en perdant vos ténèbres, il vous revêtira de sa lumière à laquelle il vous faut laisser conduire comme une aveugle qui ne veut plus rien regarder que dans cette divine lumière.

Lorsque vous vous trouverez plongée dans un abîme de tristesse, allez l'abîmer dans celui de la divine joie de ce sacré Cœur, où vous en trouverez un trésor qui dissipera toutes vos tristesses et afflictions d'esprit.

Quand vous vous trouverez dans le trouble et l'inquiétude, allez vous abîmer dans la paix de ce Cœur adorable, que personne ne pourra vous ôter.

Si vous vous trouvez dans un abîme de crainte, abîmez vous dans celui de confiance du Sacré Cœur; et là, vous ferez céder la crainte à l'amour.

Si vous vous sentez dans l'abîme du déplaisir et mécontentement, abîmez-vous dans le Sacré Cœur, pour les y perdre et n'avoir de plaisir qu'en lui seul.

Lorsque vous vous trouverez dans un abîme d'amertume et de souffrances, abîmez-vous dans le sacré Cœur de Jésus, pour les unir aux siennes; et là vous trouverez un trésor de joie qui

vous rendra soumise à tout ce qu'il voudra faire de vous, pour souffrir tout en silence sans vous plaindre.

Abîmez-vous souvent dans la charité de cet aimable Cœur, afin que vous ne fassiez rien au prochain qui blesse tant soit peu cette vertu, ne faisant rien à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait.

Vous pourrez vous abîmer en lui comme dans un abîme de pureté et de consommation, pour purifier vos intentions et consommer vos désirs et prétentions, votre vie de péché et d'imperfection, pour y trouver celle de la grâce, de l'amour et de la perfection à laquelle il vous destine.

Enfin, perdez-vous dans cet abîme sacré et n'en sortez plus, parce qu'il amollira votre cœur endurci et le rendra susceptible de ses grâces et de son amour.

LXXII

VIVE ✝ JÉSUS !

AUTRE DÉFI POUR L'AVENT

Pour dernier défi de cette année, vous honorerez la vie d'amour, de sacrifice et d'abandon du Verbe divin anéanti dans le sein de sa sainte Mère.

Pour vivre de la vie d'amour du Verbe incarné, vous présenterez à son sacré Cœur votre vie, trois fois le jour, demandant au Saint-Esprit la grâce de conserver en vous cette vie d'amour qui vous unisse et vous transforme tout en lui, par un parfait anéantissement de l'amour de vous-même dans celui de votre abjection. Cinq pratiques, pour l'obtenir par des désirs ardents de cet amour.

Pour honorer la vie de sacrifice, vous unirez votre esprit à celui de Jésus, que l'amour tient immolé sur l'autel du Cœur de Marie, comme la victime de la divine justice, quittant les plaisirs de la gloire pour se sacrifier à tout ce qu'il y a de plus douloureux, pauvre, vil et abject ici-bas. Pour nous conformer à lui, nous lui offrirons cinq fois le jour des sacrifices de ce qui nous coûtera le plus, soit en renonçant à ce qui nous contente, ou en faisant ce qui nous mortifie le plus.

Pour honorer la vie d'abandon, par laquelle l'amour le tient comme tout anéanti, caché et inconnu au monde, vous tiendrez votre volonté et toutes vos affections anéanties dans celles de Jésus, par une entière soumission et adhérence à son bon plaisir, lui abandonnant tout le soin de vous-mêmes, ne désirant que de vivre inconnues et oubliées, sans que rien paraisse, que ce qui est le plus capable de vous humilier et faire mépriser. Cinq pratiques d'humilité.

LXXIII

VIVE ✝ JÉSUS !

HÉRITAGES SPIRITUELS

Vous aurez pour votre héritage le sacré Cœur de Jésus, où vous prendrez un amour d'enfant pour Dieu, de père pour le prochain, et de juge pour vous-même. Votre héritage sera la plaie de la

main droite de Notre-Seigneur, où vous prendrez de quoi satisfaire pour tous vos défauts de charité et de pureté d'intention.

Votre héritage sera le jardin des Olives, avec Jésus triste jusqu'à la mort, qui sera le trésor pour payer toutes vos vaines joies. Son oraison sera pour réparer le temps perdu dans les vôtres, et pour obtenir la grâce d'un parfait don d'oraison et d'union avec Dieu. Votre héritage sera Jésus au très-saint Sacrement, où vous trouverez une manne cachée qui vous dégoûtera de toutes les choses de la terre, auxquelles vous préfèrerez la vie cachée et sacrifiée de Jésus au saint Sacrement.

LXXIV

VIVE ✝ JÉSUS !

A SES NOVICES
Instruction sur la manière d'inscrire leurs noms dans le Cœur de Jésus.

Voyez-vous, mes chères enfants du sacré Cœur de Jésus, vous me forcez de vous écrire ce que je vous dis de lui, mais si vous n'en profitez pas, je le prierai moi-même de s'en venger, c'est-à-dire si vous venez à l'oublier et mépriser ; prenez-y garde, je vous en avertis souvent.

Je vous dis donc que la grâce que le Seigneur a commencé à vous faire vous élèvera à une haute perfection, pourvu que vous lui donniez le cours par une fidèle correspondance de votre part. Il faut faire en sorte que votre sentier s'avance et croisse comme l'aurore du jour.

Il ne faut pas vous flatter; car si vos noms sont marqués dans ce Cœur adorable, ce n'est encore qu'avec de l'encre, qui signifie le commencement de la grâce en vous, qui vient au milieu de vos ténèbres, pour vous aider à combattre et vaincre vos imperfections, surtout cet orgueilleux amour-propre qui se fourre partout [t], salit et flétrit les plus saintes de nos actions. Voilà encore le commencement, signifié par ce caractère noir qui se doit éclaircir et blanchir comme l'or dans le creuset, et purifier d'avec la terre. De même, vos intentions et actions doivent être purifiées, dans la fournaise de son amour, de tout ce qu'il y a de terrestre et d'humain, et des recherches du propre intérêt.

Et quand, par le progrès, tout sera purifié, ce caractère d'encre sera changé en un d'argent, qui marque la pureté de cœur. Mais il ne faut pas s'en arrêter là en laissant cette œuvre imparfaite; il en faut venir à l'or de la charité, qui marquera vos noms d'un caractère ineffaçable. Et vous serez alors, comme des holocaustes, toutes consommées dans les ardentes flammes de l'aimable Cœur de Jésus.

Mais il faut que l'amour vous fasse arriver là. Il faut souffrir par amour, en se faisant une continuelle violence, en se mortifiant et humiliant par amour, et être bien aise lorsque nous trouverons l'occasion de prouver notre amour à cet unique Ami de nos cœurs.

---

t Ms. Dl: «et tâche de flétrir ».

Tout ce que je viens de vous dire marque le commencement, le progrès et la fin de votre vie. La couronne ne sera pas donnée aux commençants ni aux avancés, mais aux victorieux qui persévéreront jusqu'à la fin.

Et lorsque vous faites quelques actes d'orgueil ou d'amour-propre, soit en vous excusant ou autrement, ou faisant aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit, de paroles ou d'actions, vous flétrissez autant de fleurs de vos couronnes et leur ôtez leur bonne odeur. Et même lorsque vous tâcherez de vous insinuer dans l'estime et amitié des créatures, autant de fois que vous le ferez volontairement, ce sera comme autant de lettres que vous prendrez de votre nom écrit dans ce Cœur adorable, pour les graver dans celui de la créature. Et lorsque vous négligerez quelqu'une de vos observances, ce sera comme si vous effaciez quelqu'une des lettres composant votre nom; et ce sera comme si vous jetiez de la boue dessus, quand vous vous entretiendrez en quelque pensée de mésestime contre le prochain ou de ressentiment, ou contre la charité.

Enfin, mes chères Sœurs, je ne puis assez admirer les bontés et libéralités de ce sacré Cœur pour vous. Il semble que tous ses trésors sont déployés pour vous enrichir, tant il prend de plaisir à vous faire du bien; mais je ne puis m'exprimer davantage sinon en vous disant que vous lui êtes bien redevables, mais tout particulièrement. Si après cela, vous venez à vous relâcher et dégoûter de la fidélité qu'il demande, et que vous lui avez promise, je crois [u] qu'il ne sera pas moins libéral en sévérité pour se venger de vos ingratitudes. Prenez-y garde: je vous en avertis maintenant, mais je serais alors contre vous. Et comme l'amour veut du retour, et qu'il n'en veut point d'autre que celui de l'amour, pour lui en rendre selon son désir, il faut que ce même amour grave par retour, dans vos cœurs, le nom de notre BienAimé, ce qui se pourra faire ainsi :

Lorsque vous ferez quelques bons actes de charité envers le prochain, soit en le supportant ou excusant, le louant ou lui rendant service, ce sera autant de lettres de ce Nom adorable que vous graverez dans vos cœurs; comme aussi lorsque vous remporterez quelque victoire sur vous-même, soit par l'humilité, la mortification ou autrement. Mais soyez fidèles, constantes et ardentes: je ne saurais assez le redire pour le mal qui vous reviendrait du contraire. - Je vous en dis plus que je ne pensais, et même quelquefois plus que je ne voudrais; mais le Seigneur soit béni de tout, et son sacré Cœur aimé, loué et glorifié éternellement !

D.S.B.

LXXV

VIVE ✝ JÉSUS !

INSTRUCTION DE LA SAINTE A SES NOVICES AU SUJET
DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA DÉVOTION DU SACRÉ CŒUR
Après la fête de sainte Marguerite, 1685

Pour m'acquitter de ma promesse au sujet de notre petite entreprise pour honorer le sacré Cœur de Notre Seigneur JésusChrist, qui est de vous dire simplement ma pensée: c'est qu'il me semble que, par ces petites pratiques, vous vous êtes gagné ses bonnes grâces, et qu'en vous y rendant fidèles vous lui faites tant de plaisir, que vous vous rendez l'objet de ses amoureuses complaisances; et que cela le contente plus que tout ce que vous pourriez faire au reste, parce qu'il désire que cet adorable Cœur soit connu, aimé et honoré. C'est pourquoi vous ne lui sauriez faire plus de plaisir que de vous y employer de tout votre pouvoir. Et il me semble qu'il veut que je

---

[u] *Ms. Dl:* « que je vous peux assurer»

vous assure de sa part que, tandis que vous vous y rendrez fidèles, il ne vous laissera pas tomber dans la disgrâce de son sacré Cœur, lequel prendra soin de vous autant que vous vous confierez et abandonnerez à lui. Il pensera en vous, lorsque vous vous oublierez de vous-même. Mais surtout il veut que vous soyez humbles de cœur, comme lui, et toujours ardentes en charité. Vous ferez étendre la pratique de ces deux vertus selon les vues que ce divin Cœur vous en donnera, à chacune en particulier.

Il est vrai, mes très chères Sœurs, que vous êtes bien obligées, mais j'entends tout particulièrement, à Notre Seigneur Jésus-Christ, de ce que vos noms sont marqués dans son sacré Cœur, par l'excès de son amour. Mais vous êtes encore dans la liberté de les effacer. Prenez garde que ce malheur ne vous arrive, ce qui ne pourrait être que par le péché mortel, après vous être détournées et éloignées de ce divin Cœur, lequel ne vous rejettera pas que, premièrement, vous ne rayez méprisé et oublié.

Et pour le présent, je vous conjure de faire valoir les grâces qu'il est prêt de vous faire, dans les occasions, si vous êtes fidèles. Notre faiblesse est si grande, que quelques-unes, avec le temps, la pourraient tourner en mépris, ce qui serait un grand malheur pour vous, et plus grand que je ne le puis exprimer. Mais j'espère qu'après en avoir été averties, vous lui serez toutes si fidèles, et vous tiendrez tellement sur vos gardes, que ce malheur n'arrivera pas; mais, au contraire, vous vous insinuerez de plus en plus dans son amitié divine, afin qu'il vous consomme dans ses plus pures flammes, et nous reçoive à la mort. Mais ce ne sera qu'après avoir combattu toute notre vie. Il faut être résolues à tout souffrir et à tout faire, sans se lasser, car les lâches et les tièdes sont rejetés.

LXXVI

VIVE ✝ JÉSUS !

CONSIDÉRATIONS POUR LE JOUR DE SAINTE MADELEINE

Il nous faut, mes très aimées Sœurs, imiter sainte Madeleine en cette sorte: Premièrement, il nous faut convertir du péché à la grâce, et de nous-mêmes à Dieu, et de l'amour-propre à l'amour divin. Elle a quitté le monde pour faire pénitence, en s'embarquant sur la mer calme de la sainte religion, pour y voguer à la faveur du vent de l'esprit de pénitence. Jésus sera notre pilote, comme il a été le sien, si nous le cherchons pour l'amour de lui-même, comme elle l'a cherché. Elle s'alla cacher au désert de Sainte-Baume; de même, il nous faut souvent retirer dans le désert de notre cœur, pour en chasser les bêtes venimeuses, qui sont notre amour-propre, et nos passions et mauvaises inclinations. Il y a en ce désert une très haute montagne où cette sainte monta; de même il nous faut monter sur la montagne de la perfection, qui est inaccessible sans la mortification. Il faut nécessairement passer par les basses vallées de l'humilité et humiliation. Il y a une grotte où la sainte se retirait; la plaie du sacré côté de Notre Seigneur Jésus-Christ sera la nôtre. Il y avait dans cette grotte une pierre où elle se reposait; le Sacré Cœur sera le lieu de notre repos. Et, comme il y a une source d'eau qui coule continuellement, il faut que l'eau de la grâce découle sans cesse dans nos âmes, de cette source des eaux vives du sacré Cœur de Jésus. Et comme ce lieu se nomme « Sainte-Baume, » il faut que le saint amour soit le baume précieux qui répande sa bonne odeur sur tout ce que nous venons de dire et que nous voulons pratiquer, afin qu'il nous élève sept fois le jour, comme il éleva cette fidèle amante, pour nous faire converser avec les anges, séparées du commerce des créatures, pour jouir des amoureux entretiens de notre Bien-Aimé. Nous élèverons sept fois le jour notre esprit au ciel pendant cette octave, pour

demander au Sacré Cœur le don de son pur amour pour nous et pour tous les cœurs capables de l'aimer, et l'esprit de pénitence pour les cœurs endurcis.

LXXVII

VIVE ✝ JÉSUS!

ADIEU DE LA SAINTE EN QUITTANT SES NOVICES

Elle leur enseigne à faire de leur cœur une chapelle toute dédiée au sacré Cœur de Jésus.

Pour dernier adieu, mes très chères Sœurs, c'est de toute l'affection de mon cœur que je vous conjure, par tout l'amour que vous portez à celui de Notre Seigneur Jésus-Christ, de lui être constamment fidèles, en lui gardant inviolablement les promesses que vous lui avez faites, ne faisant rien avec vue de ce qu'il vous fera connaître lui déplaire, ne négligeant rien de ce que vous croirez lui être agréable, afin que vous ne le contraigniez pas à borner ses desseins sur vous et retenir les grâces qu'il aurait envie de vous faire, et qu'infailliblement il vous fera, si vous ne l'empêchez par ingratitude et infidélité, ce qui me serait un tourment insupportable, en vous avouant que je serais prête à tout souffrir pour vous procurer d'être toutes à lui, et le faire régner dans vos cœurs. C'est pour cela que je vous remets à son soin et amoureuse conduite, à laquelle je vous prie de vous abandonner entièrement, disant souvent en vous-même : Puisque ce divin Cœur est à moi, qu'est-ce qui peut me manquer ? Et si je suis toute à lui, qui me pourrait nuire ?

Je crois que vous ne lui pouvez donner de plus forte marque d'amour, et qui lui soit plus agréable, que de le loger dans l'édifice qu'il s'est lui-même bâti, qui est votre cœur, duquel il faut chasser ces idoles que vous avez si longtemps adorées, soit de votre orgueil ou de votre propre volonté, ou de quelque attache à la créature. Et après avoir chassé tous les ennemis du Sacré Cœur, de cette chapelle, - car c'est ainsi qu'il faut nommer les vôtres, vous la nettoierez et purifierez de toute tache, en ôtant toutes les passions et inclinations immortifiées. Et puis, vous la tapisserez de la pureté d'intention, qui sera de faire tout pour lui plaire.

Puis, par une profonde humilité, vous creuserez les fondements de son trône, que vous élèverez pour y faire régner le Sacré Cœur. C'est le pur amour divin, au milieu des ardeurs duquel il est toujours comme une victime d'holocauste, immolée et sacrifiée à la gloire de son divin Père pour notre amour.

Les ornements de ce trône seront riches et précieux, comme il les désire, et que vous pouvez saintement les avoir. Le premier doit être tout d'or de la sainte charité, laquelle vous mettra si avant dans son amitié, qu'il se laissera posséder à vous comme à son épouse bien-aimée, à laquelle il dit amoureusement : Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi; car la charité nous unit.

Le second ornement sera le bleu de la douceur, qui vous fera converser avec lui, sur le midi de son amour, comme une amie avec son ami, lui découvrant tous ses besoins.

Le troisième sera le noir de la véritable mortification de vos sens, par l'entier oubli et mépris de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu.

Le quatrième sera le vert de l'espérance et confiance en son amoureuse bonté, comme des enfants à leur père, qui ne vous abandonnera pas que, premièrement, il ne l'ait été de vous.

Le cinquième sera le violet[621] d'un profond silence, par le retranchement de toute parole et réflexion inutiles, pour l'adorer en silence comme votre roi. Ainsi vous pourrez changer selon votre désir.

Le pavé de cette chapelle doit être l'amour de votre abjection.

La lampe ou le flambeau que vous y devez tenir toujours allumé, c'est votre amour pour ce divin Cœur, que vous entretiendrez avec la mèche et l'huile des bonnes œuvres.

La cloche sera d'une ardente fidélité, qui rappellera toutes vos puissances pour lui rendre un continuel hommage.

Le lambris sera fait d'azur d'une sainte sérénité et paix intérieure, qui vous tiendra toujours tranquilles parmi les événements de la vie, conformément en tout au bon plaisir divin.

Les trois puissances de votre âme seront comme trois anges destinés à lui rendre un continuel hommage. L'adoration de votre esprit ne s'occupera qu'à le connaître, et votre volonté à l'aimer, en lui offrant sans cesse l'encens de mille saintes affections, du désir de lui plaire et de n'être jamais séparées de lui. Le souvenir de votre mémoire ne sera que d'une continuelle reconnaissance de ses bienfaits.

La porte de la chapelle sera une croix, pour marquer que tous ceux qui entreront dedans y seront crucifiés, puisqu'il faut régner sur la croix, avant qu'en la gloire.

Les gonds qui soutiendront cette porte seront faits de la soumission et de l'obéissance, qui vous tiendront toujours prêtes à tout souffrir et tout faire.

La serrure sera : Je veux tout souffrir sans me plaindre,
Car le Cœur de Jésus m'empêche de rien craindre.

La clef sera faite de la ferme persévérance à l'amour et service de cet aimable Cœur.

Le portier sera la présence de Dieu, qui ne laissera rien entrer qui puisse tant soit peu salir ou profaner cette sainte chapelle, où l'on chantera ce saint cantique :

L'amour triomphe, l'amour jouit,
L'amour du saint Cœur réjouit!

Les fenêtres seront vitrées du cristal de la véritable et naïve simplicité, par laquelle passera le jour d'une foi vive, qui vous fera chercher Dieu purement pour l'amour de lui-même, en référant tout à la plus grande gloire de son sacré Cœur, sans vous arrêter aux goûts ni consolations, mais le remerciant également de tout.

La sainte modestie prendra le soin d'orner et de tenir propre cette sainte chapelle.

L'ardent zèle de l'amour du Sacré Cœur sera le juge qui punira, par quelques pénitences, les profanations que vous y aurez faites ou laissé faire.

---

621 (Cf. st François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu,* L. VIII, chap. VI) : « Le fin *violet* de la mortification». - Marguerite-Marie possédait bien les œuvres et la doctrine de son Père et Fondateur.

Vous y entrerez trois fois le jour. Le matin, pour y rendre vos hommages d'adoration et de sacrifice à ce sacré Cœur, comme à votre souverain libérateur, auquel vous sacrifierez tout ce que vous ferez et souffrirez, et toutes les parties de votre être, pour ne vous en servir que pour l'aimer, honorer et glorifier, vous unissant à ses saintes intentions, en renonçant à tout ce qui lui peut déplaire.

A midi, vous y entrerez pour lui rendre vos hommages d'amour et de demande, lui découvrirez toutes vos plaies et les misères de votre âme, comme étant le souverain remède de vos maux, à toutes vos nécessités.

Le soir, vous y rentrerez pour lui rendre vos hommages de reconnaissance, le remercier de tous ses bienfaits, lui demandant pardon avec une vive douleur de toutes vos ingratitudes et infidélités que vous lui pourrez avoir faites, et avec une ferme résolution de mourir plutôt que de l'offenser. Et puis, vous lui ferez une couronne des pratiques de vertus, que vous aurez faites, dont vous le couronnerez pour adoucir les piqûres qu'il reçoit des épines de vos péchés, en le suppliant de réparer le mal que nous avons fait par le bien qu'il a fait.

Pour prendre votre repos en assurance, vous entrerez dans ce saint des saints du Cœur amoureux de Jésus, où vous vous renfermerez avec la clef d'un abandon amoureux à ses soins.

Voilà la manière de la sainte chapelle que le Sacré Cœur désire que vous lui édifiiez en vous-mêmes. Vous y pourrez entrer souvent pour y chercher les richesses de ce sacré Cœur, et y abîmer l'abîme de votre nécessité présente. Si vous vous trouvez dans un abîme de tiédeur et de lâcheté, il faut prendre la fervente ardeur de ce sacré Cœur et agir ensuite par ses mouvements. Vous en ferez ainsi de tous les autres, le priant de vous donner sa grâce selon votre besoin présent.

Lorsque vous vous sentirez troublées et agitées de quelque crainte, sur la mer orageuse de ce monde, où nous sommes continuellement battus des flots de nos passions et mauvaises inclinations, il faut dire à votre âme : Que crains-tu, puisque tu portes le Cœur de Jésus et sa fortune, qui est le pur amour, le trésor et les délices du ciel et de la terre?

Vous pourrez d'autres fois considérer ce sacré Cœur au milieu de cette chapelle, comme un divin canal d'où coule sans cesse la source des eaux vives, pour arroser le parterre de votre âme, où les fleurs des vertus sont toutes fanées, et leur redonner leur beauté naturelle, et que votre âme devienne le parterre de ses délices; le priant qu'après vous avoir été une source d'eau vive, il vous soit un soleil divin, toujours éclairant et échauffant, afin que, faisant croître les vertus, il dissipe les brouillards des ténèbres de vos âmes.

Et lorsque vous voudrez faire oraison, entrez dans ce sacré Cœur comme dans un oratoire, où vous trouverez de quoi rendre à Dieu ce que vous lui devez, en offrant l'oraison de Notre Seigneur pour suppléer aux défauts de la vôtre; aimant Dieu par l'amour de ce divin Cœur, adorant par ses adorations, louant par ses louanges et opérant par ses opérations, et voulant par ses volontés.

Si vous avez quelque amitié pour moi, vous ne sauriez mieux me la témoigner qu'en vous rendant fidèles à ce sacré Cœur, lequel vous sera une source de tous biens, tandis que vous lui serez fidèles. Si, au contraire, vous lui êtes ingrates, il vous abandonnera, ou deviendra insensible à vos besoins.

Adieu donc, mes bien-aimées Sœurs, soyons à jamais toutes au Bien-Aimé de nos âmes. Donnons-lui tout notre cœur, notre amour, nos affections, inclinations et tendresses. C'est dans lui

que je vous aime et vous souhaite le pur amour du Sacré Cœur, que je supplie vous consommer de ses plus vives ardeurs.

Souvenez-vous que c'est à lui que vous avez fait tant de promesses: il ne peut être moqué. Il faut avoir une constance inviolable à les mettre en pratique, quoi qu'il vous en coûte. Il ne faut plus d'affection empressée pour aucune créature, ni pour vous-même, mais tout pour ce sacré Cœur, qui sait que, quoique je vous aie toutes remises à lui, je ne laisserai pas d'être toujours très affectionnée à vous rendre mes petits services, pour son amour et sa gloire. Amen.

+

le Livret de l'Hôpital = *" Le Livret de l'Hôpital , autographe comprenant 28 feuillets environ" est une compilation de textes et prières au Sacré-Cœur de Jésus. " Certaines pièces ont été non pas composées mais copiées par elle …/… Il reste vrai que si la Sainte n'a fait que copier certains passages qui répondaient davantage à ses attraits, elle y a, pour l'ordinaire, mis du sien. " C'est ce que nous apprend l'édition Gauthey 1920. Ce Livret fut donné par la communauté, dès la mort de notre Sainte Sœur, comme relique-souvenir, aux Sœurs de l'Hôpital de Paray, dont les re-fondatrices étaient ses anciennes élèves. En quittant Paray, le Père La Colombière avait confié ces Sœurs et la conduite spirituelle de la fondation à Sœur Marguerite-Marie : de telle sorte qu'elle y était regardée comme « leur fondatrice ».*

Il est certain que ces prières font partie de son enseignement. Dès lors le motif qu'elles n'ont pas été composées par elle ne justifie pas qu'on les écarte, du moins sous ce regard : on sait très bien qu'elle ne voulait rien laisser dont on puisse dire qu'elle en était l'auteur, le fait qu'elle les copiait et diffusait valide suffisamment chacun des mots ici employés.

VIVE + JÉSUS!
PETIT LIVRET TOUT DÉDIÉ À
RENDRE HOMMAGE AU SACRÉ CŒUR DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

I
Amende honorable.

Divin Cœur de Jésus, source inépuisable d'amour et de bonté, ah ! que j'ai de regret de vous avoir tant oublié et si peu aimé ! Ô sacré Cœur, vous méritez les inclinations et l'amour de tous les cœurs que vous avez chéris, aimés et obligés infiniment, et vous n'en avez que des ingratitudes et des froideurs, et surtout de mon cœur, qui mérite justement votre indignation. Mais comme vous êtes un Cœur d'amour, aussi êtes-vous un Cœur de bonté, dont je me veux prévaloir pour ma réconciliation et pardon. Hélas ! ô divin Cœur, c'est avec bien de la douleur que je me vois convaincue de tant de lâcheté, et que je considère l'injuste procédé de mon mauvais cœur, qui vous a volé si indignement l'amour qu'il vous devait, pour se l'appliquer à soi-même ou à quelque autre chétif amusement. Ah ! Cœur très-doux, si la douleur et la honte d'un cœur qui reconnaît son erreur vous peut satisfaire, pardonnez à mon cœur ; car c'est l'état où le mettent son infidélité et le peu de soin qu'il a eu de vous plaire par son amour. Ô sacré Cœur, hélas! qu'en pourrait-il attendre que la haine et la punition, s'il n'espérait en votre miséricorde ? Hélas ! Cœur de mon Dieu, Cœur très-saint, Cœur à qui seul appartient le pardon des pécheurs, pardonnez, s'il vous plait, à ce pauvre cœur misérable. Toutes ses puissances se rallient pour, en toute humilité, vous faire amende honorable et réparation d'honneur de ses égarements et de ses désordonnées distributions de son amour. Hélas! comment l'ai-je pu refuser, moi qui ai tant d'obligation de vous en faire l'unique possesseur ! Je l'ai fait pourtant. Mais quel regret de m'être ainsi éloignée de vous, de votre amour et de la source de tout bien, et enfin du Cœur de mon Jésus, qui, sans avoir

besoin de moi, m'avait cherchée et aimée le premier ! Ô Cœur adorable, mon cœur vous a-t-il pu traiter ainsi, lui qui ne dépend que de votre amour et de vos bienfaits, et auquel si vous aviez soustrait un moment l'un ou l'autre, il tomberait dans la misère extrême ou dans le néant ! Hélas! que je suis obligée à vos bontés, ô Cœur débonnaire, de m'avoir si longtemps supportée dans mes ingratitudes. Ah ! que vos miséricordes viennent bien à propos pour pardonner à ce pauvre cœur inconstant ! Ô Cœur de mon Jésus, c'est maintenant que je vous consigne et vous donne tout mon amour, avec la source d'icelui, qui est mon cœur ; et je vous donne l'une et l'autre irrévocablement, quoique avec grande confusion de vous avoir si longtemps refusé vos propres biens. Hélas ! Cœur divin, vous m'avez voulu rendre un témoignage de votre extrême amour, en me rendant capable de vous obliger par le mien : et j'ai si mal profité d'une si bonne occasion pour mériter vos bonnes grâces ! Ah ! que j'en suis confuse !

Hélas ! Cœur de mon Jésus, réformez mon cœur infidèle. Faites que désormais il se lie à votre amour par le sien, et qu'il s'approche autant de vous à l'avenir qu'il s'en est éloigné par le passé ; et comme vous en êtes le Créateur, soyez-en, je vous en supplie, un jour le Coronateur.

II

Trente-trois salutations au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Je vous salue, Cœur de mon Jésus, sauvez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Créateur, perfectionnez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Sauveur, délivrez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Juge, pardonnez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Père, gouvernez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Époux, aimez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Maître, enseignez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Roi, couronnez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Bienfaiteur, enrichissez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Pasteur, gardez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Ami, caressez-moi.
Je vous salue, Cœur de mon Jésus enfant, attirez-moi.
Je vous salue, Cœur de Jésus mourant en croix, payez pour moi.
Je vous salue, Cœur de Jésus, en tous vos états, donnez-vous à moi.
Je vous salue, Cœur de mon frère, demeurez avec moi.
Je vous salue, Cœur d'incomparable bonté, pardonnez-moi.
Je vous salue, Cœur magnifique, éclatez en moi.
Je vous salue, Cœur tout aimable, embrassez-moi.
Je vous salue, Cœur charitable, opérez en moi.
Je vous salue, Cœur miséricordieux, répondez pour moi.
Je vous salue, Cœur très-humble, reposez en moi.
Je vous salue, Cœur très-patient, supportez-moi.
Je vous salue, Cœur très-fidèle, payez pour moi.
Je vous salue, Cœur admirable et très-digne, bénissez-moi.
Je vous salue, Cœur pacifique, calmez-moi.
Je vous salue, Cœur désirable et très-beau, ravissez-moi.
Je vous salue, Cœur illustre et parfait, ennoblissez-moi.

Je vous salue, Cœur sacré, baume précieux, conservez-moi.
Je vous salue, Cœur très-saint et profitable, meilleurez-moi[622].
Je vous salue, Cœur béni, médecin et remède à nos maux, guérissez-moi.
Je vous salue, Cœur de Jésus, soulas[623] des affligés, consolez-moi.
Je vous salue, Cœur tout aimant, fournaise ardente, consommez-moi.
Je vous salue, Cœur de Jésus, modèle de perfection, éclairez-moi.
Je vous salue, Cœur divin, origine de tout bonheur, fortifiez-moi.
Je vous salue, Cœur des bénédictions éternelles, appelez-moi.

III[624]
Consécration au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ô Seigneur Jésus, saint et doux amour de nos âmes, qui avez promis de vous trouver là où deux ou trois seront assemblés en votre nom et de tenir le milieu entre eux, voici, Ô divin et très-aimable Jésus, nos cœurs unis d'un même accord pour adorer, louer et aimer, bénir et plaire au vôtre très-saint et sacré, auquel nous dédions ensemble et consacrons pour le temps et l'éternité les nôtres; renonçant pour jamais à tous les amours et les affections qui ne sont pas dans l'amour et l'affection de votre Cœur adorable, désirant que tous les désirs, souhaits et aspirations des nôtres soient toujours conformes au bon plaisir du vôtre, que nous désirons contenter autant que nous en sommes capables. Mais comme nous ne pouvons rien de bon de nous-mêmes, nous vous supplions, ô très -adorable Jésus, par l'infinie bonté et douceur de votre très sacré Cœur, de soutenir les nôtres et les confirmer dans la résolution que vous leur faites faire pour votre amour et votre service, afin que jamais rien ne nous sépare et désunisse d'avec vous, mais que nous soyons fidèles et constantes en cette résolution, sacrifiant pour cela à l'amour de votre sacré Cœur tout ce qui peut donner des vains plaisirs aux nôtres et les amuser inutilement après les choses d'ici-bas, où nous confessons que tout est vanité et affliction d'esprit, hors de vous aimer et servir, à vous seul, mon divin et très-aimable Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, qui soyez béni, aimé et glorifié éternellement.

IV
À la sainte Vierge.

Ô très-sainte, très-aimable et très-glorieuse Vierge Mère de Dieu, notre chère Mère, Maitresse et Avocate, à laquelle nous sommes toutes dévouées et consacrées, faisant gloire de vous appartenir en qualité de filles, de servantes et d'esclaves pour le temps et l'éternité; · voici que d'un commun accord nous nous jetons à vos pieds pour renouveler les vœux de notre fidélité et servitude envers vous, et pour vous prier qu'en qualité de choses vôtres, vous nous offriiez, dédiiez, consacriez et immoliez au sacré Cœur de l'adorable Jésus, nous et tout ce que nous

---

622 Pour rendez-moi meilleure

623 Soulagement

624 Consécration au Sacré-Cœur composée en faveur de ses novices (précision donnée par le manuscrit 6)

sommes, tout ce que nous ferons et souffrirons," sans nous rien réserver, ne voulant avoir d'autre liberté que celle de l'aimer, d'autre gloire que celle de lui appartenir en qualité d'esclaves et de victimes de son pur amour, plus d'autre volonté ni pouvoir que celui de lui plaire et le contenter en tout, aux dépens de nos vies. Et puisque vous avez tout pouvoir sur cet aimable Cœur, faites donc, ô notre charitable Mère, qu'il reçoive et accepte cette consécration que nous faisons aujourd'hui en votre présence et par votre entremise, avec les protestations de notre fidélité, si nous sommes soutenues de sa grâce et de votre secours, que nous vous supplions ne nous pas refuser.

Ô notre douce Espérance, faites-nous sentir votre pouvoir envers cet aimable Cœur de Jésus, et employez votre crédit pour nous y loger pour toujours. Priez-le d'exercer son souverain empire sur nos âmes en faisant régner son amour dans nos cœurs, afin qu'il nous consomme et transforme toutes en lui-même. Qu'il soit notre Père, notre Époux, notre garde, notre trésor, nos délices, notre amour et notre tout en toutes choses; détruisant et anéantissant en nous tout ce qu'il y a de nous-mêmes pour mettre en place tout ce qui est de lui, afin que nous lui puissions être agréables. Qu'il soit le soutien de notre impuissance, la force de notre faiblesse, la joie de toutes nos tristesses.

Ô sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, réparez tous les manquements des nôtres ; suppléez à tout ce qui nous manque ; brûlez nos cœurs dans vos saintes ardeurs ; consommez toutes nos froideurs et lâchetés à vous aimer et servir, puisque nous voulons faire consister tout notre bonheur et notre félicité de vivre et de mourir en qualité d'esclaves de l'adorable Cœur de Jésus, et de filles et servantes de sa sainte Mère.

V
Oraison au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mettez-moi, ô mon doux Sauveur, dans votre sacré Côté, et dans votre Cœur adorable, qui est une fournaise ardente du pur amour, et me voilà en assurance. J'espère que vous m'y introduirez, ô mon Jésus et mon souverain Bien, puisque je vous aime, non pour les récompenses que vous promettez à ceux qui vous aiment, mais purement pour l'amour de vous-même. Je vous aime par-dessus toutes choses aimables, par-dessus toutes les bontés, par-dessus toutes les beautés, par-dessus tous les plaisirs, et enfin par-dessus moi-même et tout ce qui est hors de vous, protestant en présence du ciel et de la terre que je veux vivre et mourir en votre saint amour pur et simple, et que quand pour vous aimer de la sorte je devrais être persécutée, tourmentée et endurer la mort, j'en suis très contente et dirai toujours avec saint Paul : "Il n'y a aucune créature qui me puisse séparer de la charité du sacré Cœur de Jésus-Christ"[625], que j'aime et veux aimer éternellement.

Ô Cœur très -aimable, vous êtes ma force, mon appui, ma récompense, mon salut, mon refuge, mon amour et mon tout ! Ô Cœur de Jésus, très-saint, Cœur très-auguste, le Maitre de tous les cœurs, je vous aime, je vous adore et je vous loue; je vous remercie et je suis toute à vous. Ô Cœur d'amour, demeurez avec moi et en moi ; gouvernez-moi, sauvez-moi, changez-moi toute en vous. Ô Cœur très-bon, Cœur très-sacré dont l'éternelle jouissance sera sans dégoût, mais très-réjouissante, et la récompense des bienheureux, ah! que vous êtes désirable, que vous êtes aimable! Ô Cœur divin, venez, venez à moi, ou tirez-moi à vous.

---

625 Cf. Rom. VIII, 39

Ô Cœur très-haut, délices de la Divinité, hélas ! je vous salue de l'exil où je suis ; je vous invoque dans ma douleur, et je vous appelle pour remède à ma fragilité. Ah ! Cœur très miséricordieux, Cœur pitoyable et très-bon de mon Père et de mon Sauveur, ne refusez pas votre secours à mon indigne cœur. Détruisez en moi le règne du péché et y établissez celui de la vertu, afin que votre image demeure parfaitement achevée, et qu'elle soit un jour un ornement de votre palais céleste. Ainsi soit-il.

VI

Humblement prosternée au pied de votre sainte Croix, je vous dirai souvent, ô mon divin Sauveur, pour émouvoir les entrailles de votre miséricorde à me pardonner :

Jésus inconnu et méprisé, ayez pitié de moi.
Jésus calomnié et persécuté, ayez pitié de moi.
Jésus abandonné des hommes et tenté, ayez pitié de moi.
Jésus trahi et vendu à vil prix, ayez pitié de moi.
Jésus blâmé, accusé et condamné injustement, ayez pitié de moi.
Jésus vêtu d'un habit d'opprobre et de honte, ayez pitié de moi.
Jésus souffleté et moqué, ayez pitié de moi.
Jésus traîné la corde au cou, ayez pitié de moi.
Jésus réputé fol et endiablé[626], ayez pitié de moi.
Jésus fouetté jusqu'au sang, ayez pitié de moi.
Jésus postposé à[627] Barabbas, ayez pitié de moi.
Jésus dépouillé tout nu avec infamie, ayez pitié de moi.
Jésus couronné d'épines et salué par dérision, ayez pitié de moi.
Jésus chargé de la Croix et des malédictions du peuple, ayez pitié de moi.
Jésus accablé d'injures, de douleurs et d'humiliations, ayez pitié de moi.
Jésus triste jusqu'à la mort, ayez pitié de moi.
Jésus affronté, craché, battu, outragé et bafoué, ayez pitié de moi.
Jésus pendu sur un bois infâme en la compagnie des voleurs, ayez pitié de moi.
Jésus anéanti et perdu d'honneur devant les hommes, ayez pitié de moi.
Jésus accablé de toutes sortes de douleurs, ayez pitié de moi.

Ô bon Jésus, qui avez voulu souffrir une infinité d'opprobres et d'humiliations pour l'amour de moi, imprimez-en puissamment l'amour et l'estime dans mon cœur, et m'en faites désirer la pratique. Ainsi soit-il[628].

VII
Aspirations d'une âme qui désire ardemment la sainte communion[629].

---

626 C'est à dire possédé du démon. On a conservé l'intégralité du texte autographe même dans ses locutions vieillies.

627 Idem, ici : qu'on a fait passer après Barabbas.

628 Ces Litanies, ainsi que d'autres prières, ne sont pas de la composition de sainte Marguerite-Marie. L'important pour nous est qu'elle les faisaient siennes, les intégrait à son enseignement, puisqu'elle les copiait de sa main et les diffusait. Le présent texte se trouve dans *Le chrétien intérieur* de Monsieur de Bernières, édition 1661, livre 1, chap. 13. On remarque quelques variantes : sont-elles de ses préférences ?

629 Titrée dans le manuscrit VI : *Communion spirituelle pour se préparer à la réelle.* Elle aussi est probablement copiée.

Grand Dieu que j'adore voilé sous ces faibles espèces, est-il possible que vous vous soyez réduit à cette vile demeure, pour venir chez moi et demeurer corporellement avec moi? Les cieux pour vous loger sont trop indignes, et vous vous contentez, pour être toujours avec moi, de ces pauvres espèces.

Ô bonté inconcevable, pourrais-je bien croire cette merveille si vous-même ne m'en assuriez ! Mais encore oserais-je bien penser que vous daignassiez venir en ma bouche ! Vous le voulez donc reposer sur ma langue et descendre en mon estomac ; et pour m'y convier, vous me promettez mille biens !

Ô Dieu de majesté, mais Dieu d'amour, que ne suis-je tout entendement pour connaître cette miséricorde, tout cœur pour la bien ressentir, et toute langue pour la publier ! C'est vous donc, ô le Dieu de mon cœur, qui m'avez créée pour être l'objet de vos amours et le sujet de vos ineffables bontés. Les anges ne se lassent jamais de vous voir; ils désirent cette faveur pendant même qu'ils en jouissent; et moi, puis-je ne point souhaiter de vous avoir ?

Puisqu'il y va de votre contentement, ô aimable Sauveur, puisque mes besoins m'obligent de le désirer, et puisque votre bonté me permet de l'espérer, je vous ouvre mon cœur, je vous offre ma poitrine, et ma bouche et ma langue pour vous y transporter.

Venez, venez, ô mon divin Soleil ! Je suis plongée dans des ténèbres horribles d'ignorance et de péchés : venez écarter ces obscurités, et faites rayonner en mon âme les divines lumières de votre connaissance.

Venez, ô mon aimable Sauveur ! Une fois vous vous êtes livré tout entier pour me retirer de l'enfer : je suis retombée misérablement sous la servitude du péché. Venez encore cette fois rompre mes liens, briser mes fers et me rendre la liberté.

Venez, ô charitable médecin de mon âme ! Après m'avoir fait un bain de votre sang et m'avoir rendue, dans le baptême, et plus saine et plus sainte que je ne méritais, je me suis, par ma faute, engagée à mille dangereuses maladies qui portent le dégoût dans mon cœur, la faiblesse à mon courage et la mort à mon âme. Venez donc me guérir, ô mon divin médecin ! J'en ai plus besoin que ce paralytique à qui vous demandiez s'il voulait être guéri. Oui, mon Dieu, oui, je le souhaite tout de bon; et vous qui connaissez la tiédeur de ce désir, augmentez-le vivement en moi par les ardeurs de votre saint amour.

Venez, ô le plus fidèle, le plus tendre, le plus doux et le plus aimable de tous les amis : venez à mon cœur. Celle que vous aimez est dans des infirmités et des langueurs dangereuses et mortelles. Vous les savez, vous qui lisez dans le fond de mon cœur, si jusqu'ici j'ai été insensible à mon malheur et imprudente à mon danger, maintenant, par votre grâce, je me sens, je me plains, je crie et j'implore votre secours. Je vous somme, par votre amitié incomparable et par votre parole, de me venir soulager. Venez, et ne permettez pas que je vous donne sujet de me quitter. Promettez-moi, comme à sainte Élisabeth, de vouloir toujours être avec moi.

Venez, ô la vie de mon cœur, ô l'âme de ma vie, ô le seul soutien de mon âme, ô pain des anges incarné pour mon amour, exposé pour ma rançon et disposé pour ma nourriture! Venez me rassasier abondamment! Venez me soutenir fortement! Venez me faire croître hautement! Venez me faire vivre de vous et en vous, mais efficacement, ô mon unique vie et tout mon bien !

Si un corps était privé de son âme, comment l'appellerait-il, comment la chercherait-il ? Ai-je si peu de sentiment de vous et de moi, que je ne sache pas ce que je suis sans vous ! Venez, ô mon Dieu et mon Tout; venez animer encore une fois mon âme, languissante après Celui qui fait tout l'ornement de sa beauté, et le principe de ses mouvements et la source de sa vie !

Absorbez, je vous en conjure, ô Jésus mon unique amour, toutes mes pensées, et retirez mon cœur de tout ce qui est sous le ciel, par la force de votre amour, plus ardent que le feu et plus doux que le miel. Faites que je meure de l'amour de votre amour, comme vous êtes mort de l'amour de mon amour. Ah! Seigneur, blessez-le tellement ce cœur qui est à vous, et le transpercez si fort de toute part, qu'il ne puisse plus rien contenir de terrestre et d'humain.

VIII

Ô amoureux Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Ô Cœur qui blessez les cœurs plus durs que la pierre, qui échauffez les esprits plus froids que la glace, et attendrissez les entrailles plus impénétrables que le diamant ! Blessez donc, ô mon aimable Sauveur, mon cœur par vos sacrées plaies, et enivrez mon âme de votre sang, en sorte que, de quelque côté que je me tourne, je ne puisse rien voir que mon divin Crucifié, et que tout ce que je regarderai me paraisse teint de votre sang. Ô mon bon Jésus, faites que mon cœur ne se repose point qu'il ne vous ait trouvé, vous qui êtes son centre, et son amour et sa félicité.[630]

Mon aimable Jésus, par la sacrée plaie de votre Cœur, pardonnez-moi tous les péchés que j'ai commis par malice ou par des intentions impures. Mettez mon mauvais cœur dans le vôtre, qui est tout divin, afin qu'étant continuellement sous votre sainte protection et direction, je persévère constamment à faire le bien et à fuir le mal jusqu'au dernier soupir de ma vie.

IX

Je trouve dans le sacré Cœur de mon Jésus tout ce qui manque par mon indigence, parce qu'il est rempli de miséricorde. Je n'ai point trouvé de remède plus efficace dans toutes mes afflictions que le sacré Cœur de mon adorable Jésus. C'est là que je dors sans soin et que je repose sans inquiétude. Et il n'y a rien de rude ni de fâcheux qui ne soit adouci par l'aimable Cœur de Jésus. Les malades et les pécheurs y trouvent un asile assuré et y demeurent en assurance. Ce divin et amoureux Cœur est toute mon espérance ; il est mon refuge. Son mérite est mon salut, ma vie et ma résurrection. Tandis que sa miséricorde ne me manquera point, je suis bien pourvue de mérites ; car plus il est puissant pour me sauver, plus je suis en assurance.

X

Ô Cœur divin, qui nous avez montré sur la croix l'excès de votre amour et de votre miséricorde en vous laissant ouvrir pour donner une entrée aux nôtres, recevez-les donc maintenant en les attirant par les liens de votre ardente charité, pour les consommer par la véhémence de votre amour.

Ô Cœur très-libéral, soyez tout notre trésor et notre seule suffisance.

Ô Cœur très-aimant et très-désirable, apprenez-nous à vous aimer et à ne désirer que vous.

Ô Cœur très-favorable et qui prenez tant de plaisir de nous faire du bien, faites-moi celui d'acquitter ma dette envers la divine justice. Je suis insolvable, payez pour moi. Réparez les maux que j'ai faits, par les biens que vous avez faits. Et afin que je vous doive tout, recevez-moi, ô Cœur charitable, à l'heure redoutable de ma mort. Cachez mon âme de la divine colère, que j'ai si souvent irritée. Paraissez et répondez pour moi; car je n'ai rien fait qui ne me condamne à un

---

630 Cette prière est visiblement inspirée par une prière de saint Bonaventure.

supplice éternel, si vous ne me justifiez. Hélas! ne souffrez pas que je sois privée de vous aimer éternellement. Je languis du désir d'être unie à vous, de vous posséder et m'abîmer dans vous, pour ne plus vivre que de vous, qui êtes ma demeure pour toujours. C'est en vous, Ô Cœur tout aimable, que je veux aimer, agir et souffrir. Consommez donc en moi tout ce qu'il y a de moi-même ; et mettez en place ce qui est de vous et me transformez en vous. Que je ne vive que de vous et pour vous ! Soyez donc ma vie, mon amour et mon tout. Amen.

XI
Acte de contrition vers le Cœur de Jésus-Christ.

Ô très-sacré et adorable Cœur de Jésus, me voici humblement prosternée devant vous, avec un cœur contrit et pénétré de la vive douleur de vous avoir si peu aimé et tant fait d'injures par mes égarements, ingratitudes, perfidies et autres infidélités, par lesquelles je me suis rendue indigne de vos miséricordes et de toutes les grâces et faveurs de votre pur amour. Et la honte et le regret que j'en ai ne me laissent d'autre parole pour m'exprimer, sinon de vous dire : J'ai péché contre vous. J'ai péché, ayez pitié de moi qui suis indigne de toute miséricorde. Ne me condamnez pas pourtant, Ô Cœur divin, plein de charité ! Je vous conjure de signaler l'excès de vos bontés en faisant grâce à cette pauvre criminelle que voici devant vous comme anéantie dans l'abîme de son néant et de sa misère. Hélas ! Ô sacré Cœur, j'ai péché contre vous. Mais ne m'abandonnez pas à la rigueur de votre justice, qui infailliblement punirait mes manquements d'amour envers vous par la privation éternelle de ce même amour. Ah! que plutôt tous les tourments, peines et misères viennent fondre sur moi, que d'être un seul moment privée de vous aimer! Et puisque c'est vous, ô Cœur divin, source d'amour, qui avez reçu l'injure de toutes mes infidélités et de mon peu d'amour, prenez donc soin vous-même de vous venger. Et si vous voulez me condamner à brûler éternellement, j'y consens, pourvu que ce soit dans les feux dévorants de votre pur amour. Ô Cœur pitoyable, sauvez-moi par l'excès de vos miséricordes. Ne me laissez pas périr dans le déluge de mes iniquités. Ô Cœur d'amour, je crie à vous de l'abîme de ma misère : Sauvez-moi par votre ardente charité. Sauvez-moi, je vous en conjure par tout ce qui est en vous de plus capable à vous inciter à me faire cette grande miséricorde. Ayez donc pitié de cette pauvre criminelle qui attend son salut de vous.

Hélas! sauvez-moi donc, ô Cœur miséricordieux, à quel prix que ce soit. Sauvez-moi et ne me privez pas de vous aimer éternellement. Que plutôt tous les moments qui me restent de vie ne soient qu'amertume et douleur et affliction.

Mais ne suis-je pas assez punie d'avoir aimé si tard un Cœur si plein d'amour ? Et j'ai tant de regret de vous avoir si ingratement offensé, mon souverain Bien, pour l'amour de vous-même, que je voudrais avoir souffert toutes les peines de l'enfer, dès le moment que j'ai commencé à pécher, pour me servir de préservatif, plutôt que d'avoir tant commis de péchés, quoique j'espère que votre miséricorde m'en exemptera. C'est de quoi je vous prie, en vous criant merci de tout mon cœur. Pardonnez, pardonnez donc, s'il vous plaît, à ce pauvre cœur affligé qui a mis toute sa confiance et n'a d'espérance qu'en vous. Ô Cœur de Jésus, mon Sauveur, exercez sur moi cet office qui vous coûte si cher, et ne perdez pas le fruit de tant de peines et d'une mort si douloureuse. Mais honorez-la dans mon salut, afin que mon cœur vous puisse aimer, louer et glorifier

éternellement. Soyez donc, Ô sacré Cœur, notre refuge et notre secours, maintenant et à l'heure de notre mort.

Prenez ma cause en main; justifiez-moi et détournez les rigueurs que mes péchés ont méritées. Hélas ! vous êtes mon vrai ami; répondez et payez pour moi. Retirez-moi de cet abîme où mes péchés m'ont déjà précipitée. Écoutez, écoutez donc, s'il vous plaît, les gémissements de ce pauvre cœur affligé qui espère tout de votre bonté. Et si votre justice le condamne comme indigne de pardon, il en appellera au tribunal de votre amour, étant prêt d'en souffrir toutes les rigueurs, plutôt que d'être un seul moment privé de vous aimer. Coupez, brûlez, tranchez; pourvu que je vous aime, cela seul me suffit. N'épargnez ni mon corps, ni ma vie, lorsqu'il s'agira de votre gloire. Je suis à vous, ô divin et adorable Cœur. Opérez donc mon salut, je vous en conjure; et ne m'abandonnez pas à moi-même, en punissant mes péchés par de nouvelles rechutes dans ces mêmes péchés. Ah! plutôt mille morts que de vous offenser, vous que j'aime cent fois plus que ma vie !

Hélas ! quelle gloire vous donnerait la perte d'un chétif atome? et vous en sera une grande de sauver une si misérable pécheresse. Sauvez-moi donc, pur amour, car je vous veux aimer éternellement, à quel prix que ce soit. Oui, je vous veux aimer, quoi qu'il m'en doive coûter, je vous veux aimer de tout mon cœur.

fin du Livret de L'Hôpital

SECTION II

PRIÈRES DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE DONT LES AUTOGRAPHES DISPARUS SE TROUVENT REPRODUITS DANS LES ANCIENS MANUSCRITS DU MONASTÈRE DE PARAY.

(Oraisons composées par notre vertueuse Sœur Marguerite-Marie Alacoque, que l'on a copiées fidèlement)

XII

Exercice du matin, qu'elle avait écrit avec celui de la sainte Messe, par l'ordre de la très honorée Mère de Saumaise.

Aussitôt que je suis éveillée, je dis ce qui est marqué dans le Directoire, et puis je présente mon cœur à mon Dieu, afin qu'il le remplisse tellement de lui-même qu'il n'y ait plus de place pour les créatures ni pour moi, ni pour aucune chose mortelle. Ô mon divin Jésus, ne permettez pas que du sommeil corporel je tombe dans le spirituel. Réveillez tellement mon cœur et mon esprit et ma volonté à vous aimer, que jamais je ne cesse cet aimable exercice d'amour, qui me rende semblable aux anges. Unissez si fortement, ô mon divin Époux, mon cœur et mon esprit et mon âme à vous, que rien ne soit capable de m'en séparer un seul moment. Vous êtes ma vie, ma plénitude et tout mon contentement. Ne permettez pas, mon Dieu, que les occupations extérieures me retirent un seul moment de votre sainte présence ; mais qu'elles me servent de moyens pour m'unir à vous.

Et puis je pense aux imperfections auxquelles je suis plus sujette, pour pratiquer la vertu contraire. Je dis les Angelus. Après avoir fait un acte de foi et d'adoration, je dis : Mon Dieu, je vous remercie de toutes les grâces que j'ai reçues de votre libérale bonté, particulièrement de la création, conservation, et vocation, et rédemption, et de la foi, et de m'avoir préservée cette nuit de mort subite.

Humblement prosternée à vos pieds, ô grandeur infinie, je confesse que je ne suis qu'une misérable pécheresse, indigne de regarder le ciel et d'être sur la terre. Je vous demande pardon de tous les péchés que j'ai commis en toute ma vie. Je les hais parce que vous les haïssez; je les déteste parce que vous les détestez, et suis tellement marrie de les avoir commis, pour l'amour de vous-même, que quand il n'y aurait ni paradis ni enfer, je ne laisserais pas d'en avoir un très-grand regret, parce que vous êtes infiniment bon, et digne d'être aimé par-dessus toute chose. Je m'en corrigerai et m'en confesserai au plus tôt. J'accepte par avance toutes les pénitences qui m'en seront imposées, celles dont il vous plaira me châtier en ce monde ; proposant, moyennant votre sainte grâce, m'amender.

Faites, mon Dieu, que toute ma vie je vous aime d'un véritable, fort et persévérant amour. Ô mon divin Jésus, j'offre et consacre à votre divine majesté mon cœur et toutes ses affections, mon âme et toutes ses facultés, mon esprit et toutes ses puissances, mon entendement et toutes ses connaissances, ma mémoire et toutes ses pensées, ma volonté pour être liée à la vôtre et qu'elle ne paraisse que dans son accomplissement. Ô mon amoureux Jésus, recevez-moi entre les bras de votre miséricorde, et unissez tellement mes actions, désirs, intentions et affections et paroles aux vôtres, et les animez de votre Esprit-Saint, que rien ne se fasse en moi que selon le mouvement de votre amour. Je vous sacrifie mon corps et tous ses sens, ma vie et tous ses mouvements. Je renonce de tout mon cœur aux vaines sensualités de la nature, aux vaines complaisances des créatures, et à toutes mes volontés, pour embrasser la vôtre en ce que je connaitrai vous être le plus agréable. Faites, mon bien-aimé Jésus, que tous mes mouvements et actions et paroles soient autant d'actes d'adoration, d'amour et de soumission à votre bon plaisir. J'accepte de tout mon cœur les peines et afflictions et humiliations qu'il vous plaira m'envoyer. Oui, mon Dieu, je les veux recevoir de votre main, comme des gages de votre amour, vous offrant toutes les actions que je suis obligée de faire selon ma vocation. Espérant en votre miséricorde, je veux gagner les indulgences, vous suppliant les vouloir appliquer au salut de mon âme. Je m'unis à toutes les bonnes œuvres qui se font dans la sainte Église militante, triomphante et souffrante.

Ô mon Dieu, je vous demande votre sainte bénédiction, vous abandonnant tout mon être, pour en disposer selon votre sainte volonté.

Je vous salue, ô mon aimable maîtresse, très-digne Mère de Dieu. Je vous honore et révère de tout mon cœur. Je vous consacre ma liberté, vous suppliant d'être la conductrice de mes pas, la gouvernante de ma vie, la règle de tous mes desseins et actions et désirs. Soyez, ô très-sainte Vierge, l'étoile de ma navigation, le port assuré de mon salut et de mon éternité. Je vous demande, ô doux refuge des pécheurs, votre protection et votre bénédiction, et la grâce que je vive de votre vie et que je meure de votre mort. Amen. Je salue mon saint ange et mes saints protecteurs, et leur demande leur bénédiction et assistance, et puis je renouvelle mes vœux.

XIII Pour la sainte Messe

Je crois, mon Dieu, que vous êtes ici présent avec la même puissance que vous êtes au ciel; je vous y adore avec tous les saints anges et tous les bienheureux. Je vous reconnais et confesse pour mon Dieu, mon premier principe et ma dernière fin. Ô très-sainte, très-auguste, très -adorable

Trinité, je me prosterne au pied de vos grandeurs pour vous demander pardon de toutes mes infidélités, tiédeurs et lâchetés, et de l'abus que j'ai fait de vos saintes grâces, et du peu de fruit que j'ai tiré des saints sacrements, et de tous les péchés que j'ai commis en ma vie, dont je me repens de tout mon cœur, pour l'amour de vous-même, ô mon Dieu, que j'aime mille fois plus que ma vie, et de laquelle j'aimerais mieux être privée que de vous avoir offensé. Je vous supplie, par le mérite infini de votre très-saint sacrifice de la sainte Messe, de me pardonner et me donner la grâce de mourir plutôt que de vous déplaire.

Et je dis le *Confiteor*.

Je vous offre, ô mon Dieu, le mérite infini de ce sacrifice du corps et du sang précieux de mon Sauveur en satisfaction de mes péchés, et pour vous demander la consommation de vos grâces, l'accomplissement de vos saintes volontés, la persévérance aux bonnes œuvres, la mortification de ma propre volonté, une foi vive, une ardente charité, une ferme espérance, un heureux trépas, une vraie repentance à la fin de ma vie. Je vous l'offre encore, ô mon Dieu, pour l'exaltation de la sainte Église, pour Notre Saint-Père le Pape, pour tous les prélats et autres ministres de l'Église, pour notre roi et tous les princes chrétiens, et toutes les nécessités de ce royaume, et celles de mes parents et alliés, spécialement pour notre famille, et pour tous les Ordres religieux, et pour tout notre Institut, et en particulier pour cette Communauté, vous suppliant de pourvoir à toutes nos nécessités spirituelles, corporelles et temporelles. Donnez-nous, mon Dieu, le vrai esprit de charité et d'humilité.

Je vous demande la conversion des infidèles et pécheurs, l'extirpation des hérésies, la délivrance des âmes du purgatoire, la consolation des affligés et de tous les nécessiteux. Je vous recommande les âmes agonisantes; et finalement, je m'unis à toutes les intentions que vous avez eues en instituant ce saint Sacrement, vous suppliant d'en appliquer le mérite à toutes ces intentions, et de tous les autres sacrifices qui se célèbrent par la sainte Église ; souhaitant que votre volonté s'accomplisse dans toutes ses demandes, et que vos grâces s'y consomment.

À L'ÉVANGILE

Je dis : Jésus a été obéissant jusqu'à la mort, etc., comme il est marqué au Directoire. Après le CREDO, quand c'est jour de communion, je m'y prépare. Quand je ne la fais pas, je prends un mystère de la Passion auquel je m'occupe jusqu'au SANCTUS. Le dimanche, la prière au jardin des Olives ; le lundi, comme il fut trahi par Judas et lié par les Juifs; le mardi, la Flagellation; le mercredi, le Couronnement d'épines; le jeudi, le Portement de la croix; le vendredi, le Crucifiement; le samedi, la sainte Vierge au pied de la croix.

AU SANCTUS, je dis :

Je vous offre, ô mon Dieu, tous les mérites infinis de la Passion de mon Seigneur Jésus-Christ dans ce saint sacrifice, pour le salut de toutes les créatures et la rémission de tous mes péchés et de ceux de tout le monde, à l'honneur de votre sainte Mère, à la gloire et félicité de tous vos saints, et pour vous demander la béatification de notre digne mère de Chantal, et le soulagement des âmes du purgatoire.

À L'ÉLÉVATION

Je vous adore, mon Sauveur, dans un esprit d'une vraie humilité, et vous offre à votre divin Père, par l'entremise du Prêtre, pour l'expiation de mes péchés et de ceux de tout le monde.

À L'ÉLÉVATION DU CALICE

Ô Sang précieux, répandez-vous sur mon âme pour la sanctifier; et que l'amour qui vous a fait répandre s'embrase dans mon cœur pour le purifier.!

Mon doux Jésus, j'unis mon âme à la vôtre, mon cœur et mon esprit, ma vie, mes intentions aux vôtres; et ainsi unie je me présente à votre Père. Recevez-moi, ô Père éternel, par les mérites de votre divin Fils, que je vous offre avec le Prêtre et toute l'Église. Ne me regardez plus que comme cachée dans ses plaies, couverte de son sang et chargée de ses mérites. C'est ainsi que je

me présente à vous, afin que vous ne me rejetiez pas de devant votre face, mais que vous me receviez entre les bras de votre paternelle bonté, et que vous m'accordiez la grâce du salut. Ô mon Dieu, je vous rends grâces de tous vos bénéfices, de votre mort et passion, et de l'institution de vos saints sacrements, spécialement de celui de nos autels.

Je dis le *Pater*.

Père éternel, je vous offre mon entendement, afin qu'il apprenne à ne rien connaître que vous. Mon doux Jésus, je vous offre ma mémoire, afin qu'elle ne se souvienne que de vous. Très-charitable Saint-Esprit, je vous offre ma volonté, afin que vous l'échauffiez et l'embrasiez de votre divin amour. Ornez mon âme de vos sept dons, et me rendez votre temple de pureté. Remplissez-moi de vos grâces, et préparez mon cœur à recevoir mon Dieu spirituellement. Mon Divin Jésus, puisque mes péchés me rendent indigne de vous recevoir dans mon cœur, recevez-moi dans le vôtre et m'unissez si parfaitement à vous, que rien ne soit capable de m'en retirer un seul moment. Abîmez ma misère et petitesse dans la grandeur de vos miséricordes, et me transformez toute en vous, afin que je ne vive plus que de vous, en vous, et pour l'amour de vous. Venez donc, unique objet qui me contente, prendre possession de ce cœur qui est à vous et qui ne peut demeurer un seul moment sans vous. Je vous rends grâces de ce qu'il vous a plu vous donner spirituellement à mon âme. Je me donne aussi toute à vous, sans réserve, afin qu'il vous plaise de faire en moi tout ce que vous désirez qui soit fait. Détruisez cet esprit d'amour-propre; abaissez tout ce qui s'élève, et anéantissez tout ce qui vous résiste.

Je fais la rénovation des vœux.

XIV Oraison à Notre-Seigneur en qualité de roi au saint Sacrement

Je vous adore, ô Jésus, Roi puissant, sur votre trône d'amour et de miséricorde. Recevez-moi comme votre esclave et votre sujette, et me pardonnez, s'il vous plaît, mes résistances et rébellion à votre souverain domaine sur mon âme. Hélas ! Roi débonnaire, souvenez-vous que vous ne pourriez être miséricordieux si vous n'aviez des sujets misérables. Étendez donc, je vous en conjure, votre main libérale pour remplir mon extrême indigence du précieux trésor de votre saint amour, qui n'est autre que vous-même, après m'avoir vidée de tout ce misérable amour de moi-même et de ces vains respects humains qui me tiennent comme liée et enchaînée. Venez, ô mon Roi souverain, rompre mes liens, et me délivrer de cette méchante servitude, pour établir votre empire dans mon cœur. Je veux régner dans le vôtre, par une ardente charité envers mon prochain, n'en parlant qu'avec charité, en le supportant, l'excusant et ne lui faisant que ce que je voudrais m'être fait, ne souillant jamais mon cœur ni ma langue d'aucune médisance ni ressentiment; ni je ne me troublerai de rien, afin que mon Roi trouve en moi un empire de paix. Amen.

XV Oraison à Notre-Seigneur

C'est pour honorer votre état de victime en ce Sacrement d’amour que je me viens offrir à vous en cette qualité, vous suppliant vouloir être mon Sacrificateur, pour m'immoler sur l'autel de votre aimable Cœur. Comme cette victime est criminelle en toutes ses parties, je vous supplie, ô mon divin Sacrificateur, de la vouloir purifier et consommer dans les ardeurs de votre divin Cœur, comme un holocauste parfait d'amour et de grâce, pour me donner une nouvelle vie, et que

je puisse dire avec vérité : Je n'ai plus de « moi » ni de « mien », soit que je vive ou que je meure; mon Jésus est « mon moi ; mon mien » c'est d'être « sienne »[631]. Amen.

XVI Autre oraison

Voici cette prodigue, ô Père pitoyable, qui a péché contre vous en dissipant les biens dont vous l'avez enrichie. Je me jette à vos pieds pour vous crier merci. Ne me rejetez pas, et ne vous oubliez pas de vos miséricordes ; exercez-les sur ma pauvre âme, quoiqu'elle en soit indigne. Ne permettez pas qu'elle se perde à vos yeux, puisque votre sacré Cœur l'a enfantée avec tant de douleurs. Ne me refusez pas l'aimable qualité de fille de votre Cœur, dans lequel je désir mourir à moi-même et au péché, pour ne plus vivre que de sa vie de soumission à l'obéissance. C'est dans cet esprit que je veux faire toutes mes actions, unissant mon obéissance à celle que vous rendez au Prêtre, bon ou mauvais, sans témoigner la peine que vous avez d'entrer dans les cœurs des pécheurs. De même, je réprimerai si bien mes répugnances, qu'elles n'auront point d'autre eſfet que de vous les sacrifier, en disant : Jesus autem tacebat[632] ". Jésus a été obéissant jusqu'à la mort ; je veux donc obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie. Amen.

XVII Oraison à Notre-Seigneur en qualité de médecin tout-puissant

Ô Jésus, mon amour, en mémoire du sacrifice que vous fîtes de vous-même sur la Croix et que vous faites maintenant au très-saint Sacrement, je vous supplie d'accepter celui que je vous fais de tout mon être, immolé et sacrifié à vos adorables desseins et volontés. Recevez-moi en esprit de pénitence et de sacrifice. Ô céleste Médecin de mon âme, souverain remède à mes maux, je me viens présenter à vous comme une malade désespérée à tout autre qu'à votre charitable Cœur, qui seul connaît mes maux et m'en peut guérir. C'est ce que j'espère de votre bonté, puisque vous vous êtes fait ma médecine et mon épithème d'amour dans cet aimable Sacrement. Ma lâcheté et ma froideur en votre amour ont fait toutes mes infirmités; mais vous pouvez, si vous voulez, m'en guérir, car je suis prête à tout souffrir pour cela. Coupez, brûlez, tranchez; pourvu que je vous aime et que je sois sauvée, je me soumets à tout. Et de mon côté, je suis prête d'employer et le fer et le feu, par une entière mortification et crucifixion de moi-même, pour guérir les blessures que l'orgueil et l'amour-propre ont faites à mon âme. Appliquez-vous donc à mon pauvre cœur languissant comme un épithème d'amour. Ô mon charitable Médecin, ayez pitié de mes faiblesses, et m'en délivrez pour la gloire de votre nom. Amen.

XVIII Oraison pour demander les grâces nécessaires à la vie religieuse

Seigneur, ne permettez pas que je viole ou néglige l'observance de mes saintes Règles. C'est pour cela que je choisis votre sacré Cœur pour ma demeure, afin qu'il soit ma force dans les combats, le soutien de mes faiblesses, ma lumière et mon guide dans les ténèbres, enfin le

---

631 "Non, je ne suis plus mienne, ou que je vive ou que je meure je suis à mon Sauveur, je n'ai plus de moi ni de mien : mon moi, c'est Jésus, mon mien c'est d'être sienne" *(saint François de Sales, Introduction à la Vie Dévote partie V, chap. 16)*

632 Matthieu, XXVI, 63

réparateur de tous mes défauts, le sanctificateur de toutes mes intentions et actions, lesquelles j'unis aux vôtres, et vous les offre pour me servir d'une continuelle disposition à vous recevoir. Amen.

XIX Acte d'amour et de contrition parfaite[633].

Humblement prosternée devant vous, ô sacré Cœur de Jésus, je vous adore, je vous loue, je vous bénis et je vous aime de toutes les forces et de tout l'amour dont mon cœur est capable; mais étendez sa capacité et augmentez mon amour, afin que je vous aime davantage, et que cet amour me rende pour jamais tout à vous. C'est la grâce que je vous demande pour moi et pour tous les cœurs capables de vous aimer, et particulièrement pour le mien rebelle, endurci, infidèle, qui depuis si longtemps abuse de vos grâces, vous résiste et ne fait que vous offenser. Je mène une vie si lâche à votre saint service, que, sans l'excès de votre miséricorde, il y a longtemps que vous m'auriez vomie et rejetée comme un objet d'horreur et d'abomination, qui ne mérite que de souffrir éternellement toutes les rigueurs de votre juste colère. Mais je vous conjure, ô sacré Cœur de mon adorable Jésus, faites que par cette ardente charité qui vous a consommé sur l'arbre de la Croix, comme une victime d'amour et de souffrance, et qui vous tiendra en cette qualité sur nos autels jusqu'à la consommation des siècles, de m'accorder à moi, pauvre misérable pécheresse, le pardon de tous les péchés que j'ai commis par ingratitude, oubli, infidélité et autres injures que je vous ai faites, dont je me repends de tout mon cœur et vous en demande pardon avec toute la douleur et le regret dont je suis capable, protestant que je voudrais pouvoir répandre tout mon sang par tous les tourments imaginables, pour satisfaire à votre divine justice et réparer tous les outrages que je vous ai faits, acceptant par avance toutes les peines dont il vous plaira me châtier en cette vie, à la réserve d'être abandonnée à moi-même et au péché, et, par ce moyen, être privée de votre amour. Ô divin et tout aimable Cœur, ne me condamnez pas à un si horrible tourment que de ne vous pas aimer ! Que plutôt toutes les peines de l'enfer viennent me tourmenter, que d'être un seul moment sans vous aimer. Ô divin Cœur, source d'amour et de bonté, comment vous pourriez-vous oublier de vos miséricordes, pour condamner à une éternelle privation de votre amour un cœur qui ne veut plus vivre que pour vous aimer, et ne respirer et n'aspirer qu'à cet amour dans le temps et l'éternité ?

Ecoutez donc, ô tout aimable Cœur de mon Seigneur Jésus-Christ, la demande que je vous fais et la requête que je vous présente en ma faveur, indigne chétive pécheresse que je suis, en vous demandant ma véritable conversion. Je déteste le passé avec tant d'horreur, que je choisirais plutôt d'être abîmée dans l'enfer que d'y retourner à l'avenir ; et si vous voulez me condamner aux flammes, que ce soit sans réserve dans celles de votre pur amour. Abîmez-moi dans cette ardente fournaise, pour punition de toutes mes perfidies. Et quand l'excès de vos bontés vous inciterait à me faire encore quelque grâce, je ne vous en demande point d'autre que ce doux supplice d'amour. Mais faites, je vous en conjure, que je m'y consomme pour y être transformée en vous. Et pour vous venger de ce que je ne vous ai pas aimé, pour m'être aimée désordonnément moi-même, percez et transpercez mille et mille fois mon cœur ingrat du trait de votre pur amour, en sorte qu'il ne puisse plus rien contenir de terrestre et d'humain, mais la seule plénitude de votre pur amour, qui ne me laisse plus d'autre liberté que de vous aimer en souffrant et accomplissant en tout votre sainte volonté. Voilà les grâces que je vous demande, ô sacré et tout aimable Cœur, et vous conjure m'accorder et à tous les cœurs capables de vous aimer, pour lesquels je vous demande de vivre et de mourir dans ce même amour. Amen.

---

633 Titre donné par le manuscrit 14 : "Dévote prière au Divin Cœur de Jésus pour soi-même et ceux qui l'honorent".

XX
Union à Jésus immolé[634]

Ô mon doux Jésus, l'unique Ami de mon cœur, le doux supplice de mon âme, et le martyre agréable de ma chair et de mon corps, toute la grâce que je vous demande pour honorer votre état de victime, c'est que je vive et que je meure victime de votre sacré Cœur, par un amer dégoût de tout ce qui est au monde et qui n'est point vous ; victime de votre âme, par toutes les angoisses et les délaissements dont la mienne est capable ; et victime de votre corps, par l'éloignement de tout ce qui peut satisfaire le mien, comme par la haine d'une chair criminelle et maudite.[635]

XXI[636]
Sentiments de contrition

Ô mon doux Jésus, que mon cœur est… brisé[637] d'avoir commencé de si bonne heure à faire souffrir le vôtre, lors même que je n'étais pas ! Quoi ! serait-il bien possible que je continuasse à le faire, après que vous m'avez enfantée sur la Croix avec tant de douleurs et comblée de tant de faveurs ? Non, mon aimable Sauveur ; autant que j'ai causé de douleurs à votre Cœur, dans votre état passible et souffrant, je lui veut maintenant donner autant de joie dans votre état glorieux.

XXII acte d'amour au Sacré Cœur

Ô très-amoureux Cœur de mon unique amour ! Jésus, ne vous pouvant aimer, honorer et glorifier selon l'étendue du désir que vous m'en donnez, j'invite le ciel et la terre de le faire pour moi; et je m'unis à ces ardents Séraphins pour vous aimer. Ô Cœur tout brûlant d'amour, que n'enflammez-vous le ciel et la terre de vos plus pures flammes, pour en consommer tout ce qu'ils enserrent, afin que toutes les créatures ne respirent que votre amour! Faites-moi ou mourir ou souffrir, ou du moins changez-moi tout en cœur pour vous aimer, en me consommant dans vos plus vives ardeurs. Ô feu divin, ô flammes toutes pures du Cœur de mon unique amour Jésus, brûlez-moi sans pitié, consommez-moi sans résistance. Hélas ! pourquoi m'épargnez-vous ? puisque je ne mérite que le feu et que je ne suis propre qu'à brûler. Ô amour du ciel et de la terre, venez, venez tout dans mon cœur pour me réduire en cendres ! Ô feu dévorant de la Divinité,

---

634 Cette prière vient du Père Guilloré "*Conférences spirituelles pour bien aimer Jésus*", *t. II p. 437 dans l'édition 1689 (mais déjà présente antérieurement) ; elle est autographe de la main de sainte Marguerite-Marie avec quelques variantes, à la Visitation de Trévise.*

635 cette façon de parler était courante dans les livres de piété de ce temps, elle n'est pas une expression de sainte Marguerite-Marie et ne sonne pas à ses oreilles comme aujourd'hui aux nôtres.

636 *inédit (en 1920)* - L'autographe est au monastère de La Visitation de Trévise

637 Le mot est déchiré.

venez , venez fondre sur moi ! Brûlez-moi, consommez-moi au milieu de vos plus vives flammes, qui font vivre ceux qui y meurent. Ainsi soit-il.

XXIII oraison d'amour au Sacré Cœur

Ô Cœur embrasé et vivant d'amour ! Ô sanctuaire de la Divinité, temple de la majesté souveraine, autel de la divine charité, Cœur qui brûlez d'amour et pour Dieu et pour moi, je vous adore, je vous aime, je me fonds d'amour et de respect devant vous ! Je m'unis à vos saintes dispositions; je veux, oui je veux et brûler de vos feux et vivre de votre vie. Que j'ai de joie de vous voir heureux et content! Que je prends part à vos grâces, à vos douleurs et à votre gloire, et que de bon cœur je voudrais mourir et souffrir, plutôt que de vous déplaire ! Ô mon cœur, il ne faut plus agir que par les mouvements du Cœur sacré de Jésus; il faut expirer en silence devant lui à tout ce qui est humain et naturel.

Ô Cœur divin, je m'unis à vous et me perds en vous. Je ne veux plus vivre que de vous, par vous et pour vous. Ainsi tout mon emploi sera de demeurer en silence et en respect, anéantie devant vous comme une lampe ardente qui se consomme devant le saint Sacrement. Aimer, souffrir et mourir ! Amen.

XXIV
Oraison d'adoration au saint Sacrement

Jésus-Christ, mon Seigneur et mon Dieu, que je crois véritablement et réellement présent au très-saint Sacrement de l'autel, * recevez cet acte d'une adoration très-profonde pour suppléer au désir que j'aurais de vous y adorer sans cesse, et en action de grâces des sentiments d'amour que votre sacré Cœur y a pour moi. Je ne saurais mieux les reconnaître qu'en vous offrant tous les actes d'adoration, de résignation, de patience et d'amour que ce même Cœur a faits pendant sa vie mortelle, et qu'il fait encore et fera éternellement dans le ciel, afin de vous aimer, vous louer et adorer par lui-même autant qu'il me sera possible. Je m'unis à cette offrande divine que vous faites à votre divin Père; et je vous consacre tout mon être, vous priant de détruire en moi le péché et de ne pas permettre que je sois séparée de vous éternellement. Amen.

XXV
Petite consécration au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(l'autographe est à la Visitation de Nevers)[638]

Je N… N… me donne et consacre au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus me servir d'aucune partie de mon être que pour l'aimer, honorer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en

[638] la formule indulgenciée par sa Sainteté Léon XIII, le 1er juin 1897, offre quelques variantes.

renonçant de tout mon cœur à tout ce qui lui pourrait déplaire. Je vous prends donc, ô sacré Cœur ! pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède à mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez donc, ô Cœur de bonté ! ma justification envers Dieu le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. Ô Cœur d'amour ! je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés. Consommez donc en moi tout ce qui vous peut déplaire ou résister et que votre pur amour s'imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous, que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur de vivre et mourir en qualité de votre esclave.

XXVI Prière au sacré Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ

(L'autographe de cette prière est au monastère de la Visitation d'Autun.)

C'est du profond abîme de mon néant que je me prosterne devant vous, ô très sacré, divin et adorable Cœur de Jésus, pour vous rendre tous les hommages d'amour, de louange et d'adoration dont je suis capable et pour vous présenter mes nécessités tant spirituelles que temporelles, vous découvrant, comme à mon parfait Ami, toutes mes misères, ma pauvreté, mes nudités, mon infirmité, ma pusillanimité, enfin toutes les plaies et ulcères de mon âme, vous suppliant d'en avoir compassion et de vouloir me secourir selon la grandeur de vos miséricordes, qui a pour trône mon extrême misère. Ô Cœur très bon, je n'ai d'espérance qu'en vous ; sauvez-moi, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous inciter à m'accorder cette faveur, à moi et à tous ceux qui sont dans le même péril de leur salut. Hélas ! ne me laissez pas périr dans le déluge de mes iniquités ! Et pourvu que je vous aime éternellement, faites au reste ce qui vous plaira de moi et en moi. Souvenez-vous que vous êtes tout-puissant ; ne m'éconduisez pas de mon attente et m'accordez la demande que je vous fait maintenant en faveur de ces personnes affligées de maladies et autre nécessité. Inclinez-vous, ô Cœur d'amour à mon humble prière, par laquelle je vous demande mon salut et celui de tous mes parents et amis et le soulagement des âmes du Purgatoire, surtout des plus délaissées. Je vous demande encore, ô divin Cœur, par le mérite de ces âmes souffrantes, le don d'oraison et la grâce de ne jamais me séparer de vous et celle de vivre et de mourir en vraie fille de la Visitation et indigne esclave du sacré Cœur de Jésus et de Marie, que je supplie de tout mon cœur me fortifier dans la résolution où je suis etc.

(Le manuscrit 6 donne une prière presque identique au début, mais qui diffère assez dans sa seconde partie pour que nous la reproduisions ici) :

Oraison au sacré Cœur de Jésus pour toute sorte de besoins.

C'est du profond abîme de mon néant que je me prosterne devant vous, ô très sacré et divin Cœur de Jésus, pour vous rendre tous les hommages d'amour, d'adoration et de louange dont je suis capable, et pour vous offrir toutes mes nécessités, en vous découvrant confidemment mes misères comme à mon parfait Ami, ma pauvreté, ma nudité, mes infirmités, mes tiédeurs et

lâchetés, enfin toutes les plaies de mon âme, vous suppliant d'en avoir pitié et compassion et de vouloir me secourir selon la grandeur de vos miséricordes. Ô Cœur de charité, sauvez-moi, je vous en conjure par tout ce qui est capable de vous exciter à m'accorder cette grâce finale, et à tous ceux qui sont dans le même péril de leur salut. Hélas ! ô Cœur divin, ne me laissez pas périr dans le déluge de mes iniquités ! et pourvu que je vous aime éternellement, faites au reste ce qu'il vous plaira de moi. J'ai mis ma confiance en vous, ne me rejetez pas. Je vous appelle, je vous invoque comme le souverain remède à tous mes maux, dont le plus grand est le péché. Détruisez-le en moi et me pardonnez tous ceux que j'ai commis, dont je me repens de tout mon cœur en vous en demandant pardon.

Faites-moi donc sentir, ô aimable Cœur, votre souverain pouvoir, et à tous les cœurs capables de vous aimer ; de mes parents et mes amis, et à toutes les personnes qui se sont recommandées à mes prières ou qui prient pour moi, et à qui j'ai une particulière obligation. Assistez-les, je vous en conjure, selon leurs nécessités. Ô Cœur plein de charité, amollissez les cœurs endurcis et soulagez les âmes du purgatoire; soyez l'asile assuré de celles qui sont en agonie, et la consolation de tous les affligés et nécessiteux. Enfin, ô Cœur d'amour, soyez-moi tout en toute chose; mais surtout à l'heure de la mort, soyez le refuge assuré de mon âme étonnée. A ce moment, recevez-la dans le sein de votre miséricorde. Amen.

XXVII

(L'autographe de cette prière est au monastère de la Visitation d'Autun.)

Je vous adore, je vous aime, je vous loue, je vous crie merci, je vous rends grâces, je vous invoque et me confie pleinement en vous, ô très saint et très adorable Cœur de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ qui, pour le salut de nous tous, vous êtes soumis aux rigueurs de la divine justice et avez volontairement accepté une naissance accompagnée de pauvreté, de douleur et de mépris, une vie laborieuse, contredite et bienfaisante à tous et une mort pleine d'opprobres, de confusion et de douleurs et qui enfin, pour l'amour de ceux qui voudront être sauvés par les effets de votre divine charité, êtes avec nous jusqu'à la consommation des siècles dans le très saint Sacrement de l'autel. Accomplissez, ô très adorable Cœur de Jésus, vos volontés dans le mien, pauvre et misérable, que je vous dédie et consacre à jamais. Faites qu'il vive dans les sentiments d'amour et de reconnaissance qu'il vous doit — qu'il ne respire en tout et partout que votre honneur et gloire, afin qu'il expire dans les eaux d'une parfaite contrition. Amen.

XXVIII Acte d'adoration au sacré Cœur

J'adore maintenant, et de toute l'étendue de mon cœur, votre souveraineté, ô très-sacré, divin et adorable Cœur de Jésus, que je veux craindre et respecter avec une attention continuelle de ne plus vous offenser, parce que vous êtes infiniment bon. Ô très-saint Cœur, je vous aime et veux vous aimer souverainement, par-dessus toutes choses, de toutes mes forces et puissances, détestant tout péché mortel et les véniels volontaires ; espérant qu'étant toute à vous, puisque

vous nous avez enfantés sur la croix avec tant de douleurs, vous aurez pitié de mes faiblesses et misères, et ne m'y laisserez pas perdre. Je m'offre donc toute à vous, ô Cœur d'amour! avec intention que tout mon être, ma vie, mes souffrances soient pour vous aimer, honorer et glorifier au temps et en l'éternité. Je vous aime, ô Cœur tout aimable, comme mon souverain Bien, tout mon bonheur, toute ma joie, seul digne de l'amour de tous les cœurs. Puisse le mien se réduire en cendres par l'ardeur et la véhémence de cet amour, par lequel je renouvelle de toute mon âme toutes les offrandes que je vous ai faites de moi-même! Gardez-moi de vous déplaire, et faites-moi faire ce qui vous agréera le plus. Ô Cœur, source du pur amour, que ne suis-je tout cœur pour vous aimer, et tout esprit pour vous adorer! Faites donc que je ne puisse, s'il vous plaît, aimer que vous, en vous, et par vous et pour vous! Que ma mémoire ne se souvienne que de vous, que je n'aie plus d'entendement que pour vous connaître, de volonté ni d'affection que pour vous aimer, de langue que pour vous louer, d'ail que pour vous regarder, de mains que pour vous servir, de pieds que pour vous chercher, afin que je vous puisse aimer un jour sans crainte de vous perdre dans l'éternité bienheureuse. Amen.

XXIX Convention de tout faire par amour et obéissance

C'est par l'ardent désir que j'ai d'être une bonne religieuse que je vous demande, ô mon doux Jésus, de me rendre parfaitement conforme à cette vie de mort à l'égard des sens que vous menez au très-saint Sacrement, où vous vous rendez obéissant jusqu'à la mort, d'une manière mystique, à la seule voix du Prêtre, bon ou méchant. Faites donc, mon Sauveur, que pour y honorer votre obéissance et anéantissement, je puisse me rendre humble et obéissante, selon toute l'étendue de la perfection qui est marquée dans nos saintes Constitutions.

C'est pour vous, ô Jésus, que je sacrifie ma liberté et propre volonté à la vôtre très-sainte, sans réserve ; les désavouant de tout mon cœur, je renonce et déteste toutes les vues, répugnances et désagréments et murmures qu'elle me pourra suggérer, avec mon orgueilleux amour-propre, sur tout ce qui me sera ordonné ou défendu de faire. C'est ici un pacte que mon cœur fait avec le vôtre sacré, ô mon divin Jésus, de tout faire par amour et par obéissance, et de vouloir vivre et mourir dans cet exercice, où je comprends tout ce qui est nécessaire pour ma perfection. Je vous supplie de prendre possession de mon cœur, et de tout ce qui vous peut glorifier en moi, pour le temps et l'éternité. Amen.

XXX Pacte avec le sacré Cœur de Jésus.

Ô très-divin, très-adorable et tout aimable Cœur de Jésus, me voici humblement prosternée devant vous pour vous adorer, louer, bénir et glorifier, et pour reconnaître les droits de votre souveraineté sur moi, en confessant et reconnaissant ma servitude et les protestations de mon amour et de ma fidélité envers vous. Ô Cœur très-saint, recevez-moi, puisque je suis et veux être toute à vous, malgré toutes les oppositions que mes ennemis y susciteront. Ne me rejetez pas, mais reconnaissez ce qui vous appartient ; recevez-le et le défendez. Soutenez ma faiblesse dans l'extrême désir que j'ai de vous aimer et de vous plaire. Donnez-moi, s'il vous plaît, les grâces nécessaires pour le faire parfaitement, et pour prier, et agir et souffrir dans la pureté de votre amour. Ô Cœur sacré, je me donne et consacre tout à vous : mon cœur, mon entendement, ma

mémoire et volonté, afin que tout ce que je ferai et souffrirai soit tout pour votre amour et gloire, que tout ce que je verrai et entendrai me porte à vous aimer, que toutes mes paroles soient autant d'actes d'adoration, d'amour et de louanges envers votre souveraineté, et que les mouvements de mes lèvres soient autant d'actes de contrition de tous les péchés commis et de tous les biens que j'ai omis, vous demandant, ô Cœur d'amour, que je puisse vous attirer autant de fois à moi que j'attire l'air pour respirer; et qu'en le renvoyant pour le même effet, je vous offre autant de fois à votre Père éternel pour lui rendre tout ce que je lui dois. Faites, Ô sacré Cœur, que toutes les palpitations et battements de mon cœur et de mes poumons soient autant d'actions de grâces et de remerciements de tous les dons et faveurs que vous m'avez faits et que vous avez eu dessein de me faire. Ôtez donc, s'il vous plaît, tous les empêchements, car je renonce et désavoue tous les mouvements d'orgueil et d'amour-propre, et tout ce qui m'empêche de vous aimer parfaitement et vous servir fidèlement.

Ô Cœur plein de bonté, écoutez-moi et m'exaucez. Ô Cœur sacré, auquel je suis, duquel je dépens, et par lequel je vis, enflammez-moi, occupez-moi et me transformez tout en vous. Faites que toutes mes démarches soient pour parvenir à vous, et que tous mes mouvements et agitations soient pour m'y unir; protestant que j'aimerais mieux souffrir mille morts que de m'en séparer ou de commettre aucune infidélité envers vous.

Acceptez donc ce pacte que je fais avec vous, ô Cœur divin et adorable; désirant de le renouveler avec toutes les protestations de ma fidélité, autant de fois que j'ouvrirai les yeux ou que je mettrai la main sur mon cœur, qui ne veut plus vivre, respirer et aspirer qu'à vous aimer. Donnez-vous donc tout à moi, et me rendez tout à vous. Faites-moi connaître et éviter tout ce qui vous peut déplaire, protestant mille fois que si je savais quelque autre manière de mè joindre, donner et unir à vous, je l'embrasserais au péril de ma vie. Fortifiez et soutenez les résolutions et tous les bons désirs que vous me donnez, ô sacré Cœur, de vous aimer et de vous plaire. Faites qu'ils aient tous les bons effets que vous en prétendez. Amen. D.S.B.[639]

SECTION III

PRIÈRES ATTRIBUÉES À SAINTE MARGUERITE-MARIE PAR LANGUET ET BONNARDEL[640]

XXXI

Acte de consécration au sacré Cœur de Jésus-Christ

Cœur adorable de mon aimable Jésus, siège de toutes les vertus, source inépuisable de toutes les grâces, qu'avez-vous pu trouver en moi capable de vous gagner jusqu'à ce point, que de m'aimer avec tant d'excès, tandis que, souillé de

---

639 abréviation d'usage à la Visitation pour "Dieu soit béni !", fréquemment employé pour conclure un propos.

640 Il est quasi certain que le Père Croiset, premier à publier ces prières, y a fait quelques retouches pour publication (notamment une mise au masculin). Mais nous savons le Père Croiset être le dernier confident de sainte Marguerite-Marie, et se voulant fidèlement son disciple : elles font à coup sûr partie de son héritage.

mille péchés, mon cœur n'avait pour vous que de la dureté et de l'indifférence. Les témoignages éclatants de la tendresse de votre amour pour moi, lors même que je ne vous aimais point, me font espérer que vous agréerez les marques par lesquelles je vous veux témoigner que je vous aime ? Agréez donc, ô mon aimable Sauveur, le désir que j'ai de me consacrer entièrement en l'honneur et à la gloire de votre sacré Cœur ; agréez la donation que je vous fais de tout ce que je suis. Je vous consacre ma personne et ma vie, mes actions, mes peines et souffrances, ne voulant être désormais qu'une victime consacrée à votre gloire, maintenant embrasée, et un jour, s'il vous plaît, tout à fait consumée des sacrées flammes de votre amour. Je vous offre donc, ô mon Seigneur et mon Dieu, je vous offre mon cœur, avec tous les sentiments dont il est capable, que je prétends être toute ma vie parfaitement conformes aux sentiments du vôtre. Me voilà donc, Seigneur, toute à votre Cœur, me voilà toute à vous. Ô mon Dieu, que vos miséricordes sont grandes envers moi ! Dieu de majesté, eh ! que suis-je pour que vous daigniez agréer le sacrifice de mon cœur ? Il sera désormais tout à vous, ce cœur, et les créatures n'y auront plus de part : aussi n'en valent-elles pas la peine. Soyez désormais, aimable Jésus, mon Père, mon Ami, mon Maître et mon tout : je ne veux plus vivre que pour vous. Recevez, aimable Sauveur des hommes, le sacrifice que le plus ingrat des hommes fait à votre sacré Cœur, pour réparer le tort que jusqu'à cette heure je n'ai cessé de lui faire , en correspondant si mal à son amour. Je lui donne peu, mais du moins je lui donne tout ce que je puis lui donner et tout ce que je sais qu'il souhaite ; et quand je lui consacre ce cœur, je le lui donne pour ne le reprendre jamais.

Apprenez-moi, ô mon aimable Sauveur, le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie qui me peut donner l'entrée que je désire dans votre Cœur sacré ; et puisque je ne ferai rien désormais qui ne soit à vous, faites en sorte que tout ce que je ferai soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour ; mais donnez-le moi, cet amour, et un amour très ardent et très généreux. Donnez-moi cette profonde humilité, sans quoi on ne saurait vous plaire, et accomplissez en moi parfaitement toutes vos saintes volontés, et dans le temps et pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

XXXII

Amende honorable au sacré Cœur de Jésus-Christ

Très adorable et très aimable Jésus, toujours rempli d'amour pour nous, toujours touché de nos misères, toujours pressé du désir de nous faire part de vos trésors et de vous donner vous-même tout à nous, Jésus mon Sauveur et mon Dieu qui par l'excès du plus ardent et du plus prodigieux de tous les amours, vous êtes mis en état de victime dans l'adorable Eucharistie, où vous vous offrez pour nous en sacrifice un million de fois chaque jour, quels doivent être vos sentiments en cet état, ne trouvant pour tout cela, dans le cœur de la plupart des hommes que dureté, qu'oubli, qu'ingratitude et que mépris ? N'était-ce pas assez, ô mon Sauveur, d'avoir pris la voie qui vous était la plus rude pour nous sauver, quoique vous puissiez nous témoigner un amour excessif à beaucoup moins de frais ?

N'étais-ce pas assez de vous abandonner pour une fois à cette cruelle agonie et à ce mortel accablement que vous devait causer l'horrible image de nos péchés dont vous vous étiez chargé ? Pourquoi vouloir encore vous exposer tous les jours à toutes les indignités dont la plus noire malice des hommes et des démons était capable ? Ah ! mon Dieu et mon tout aimable Rédempteur, quels ont été les sentiments de votre sacré Cœur à la vue de toutes ces ingratitudes et de tous ces péchés ? Quelle a été l'amertume où tant de sacrilèges et tant d'outrages ont plongé votre Cœur ?

Touché d'un extrême regret de toutes ces indignités, me voici prosterné et anéanti devant vous, pour vous faire amende honorable aux yeux du ciel et de la terre, pour toutes les irrévérences et les outrages que vous avez reçus sur nos autels depuis l'institution de cet adorable sacrement. C'est avec un cœur humilié et brisé de douleur que je vous demande milli et mille fois pardon de toutes ces indignités. Que ne puis-je, mon Dieu, arroser de mes larmes et laver de mon sang tous les lieux où votre sacré Cœur a été horriblement outragé et où les marques de votre divin amour ont été reçues avec un mépris si étrange ! Que ne puis-je, par quelque nouveau genre d'hommage, d'humiliation et d'anéantissement, réparer tant de sacrilèges et de profanations ! Que ne puis-je pour un moment être le maître du cœur de tous les hommes, pour réparer en quelque manière, par le sacrifice que je vous en ferais, l'oubli et l'insensibilité de tous ceux qui n'ont pas voulu vous connaître, ou qui vous ayant connu, vous ont si peu aimé.

Mais, ô mon aimable Sauveur, ce qui me couvre encore de confusion, ce qui me doit faire gémir davantage, c'est que j'ai été moi-même du nombre de ces ingrats. Mon Dieu, qui voyez le fond de mon cœur, vous savez la douleur que je sens de mes ingratitudes et le regret que j'ai de vous voir si indignement traité. Vous savez la disposition où je suis de tout souffrir et de tout faire pour les réparer. Me voici donc, Seigneur, le cœur brisé de douleur, humilié, prosterné, prêt à recevoir de votre main ce qu'il vous plaira exiger de moi pour la réparation de tant d'outrages. Frappez, Seigneur, frappez : je bénirai et je baiserai cent fois la main qui exercera sur moi un si juste châtiment. Que ne suis-je une victime propre pour réparer tant d'injures ! Que ne puis-je arroser de mon sang tous les lieux où votre sacré corps a été traîné par terre et foulé aux pieds ! Trop heureux, si je pouvais par tous les tourments possibles réparer tant d'outrages, tant de mépris et tant d'impiétés. Que si je ne mérite pas cette grâce, du moins agréez le véritable désir que j'en ai. Recevez, Père éternel, cette amende honorable que je vous en fais, en union de celle que ce sacré Cœur vous fit sur le Calvaire et que Marie vous en fit elle-même au pied de la Croix de son Fils, et en vue de la prière que son sacré Cœur vous en fait. Pardonnez-moi tant d'indignités et tant d'irrévérences commises et rendez efficace par votre grâce la volonté que j'ai et la résolution que je fais de ne rien oublier, pour aimer ardemment, et pour honorer par toutes les voies possibles mon Souverain, mon Sauveur et mon Juge, que je crois réellement présent dans l'adorable Eucharistie, où je prétends faire voir désormais, par le respect dans lequel je serai en sa présence, et par mon assiduité à lui faire la cour, que je le crois réellement présent. Et comme je fais profession d'honorer singulièrement son sacré Cœur, c'est aussi dans ce même Cœur que je veux passer le reste de ma vie. Accordez-moi la grâce que je vous demande de rendre dans ce même Cœur le dernier soupir à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

XXXIII
Prière pour la sainte Messe

Père éternel, agréez que je vous offre le Cœur de Jésus-Christ votre cher Fils bien-aimé, comme il s'offre lui-même à vous en sacrifice. Recevez cette offrande, s'il vous plaît, pour moi, et tous les désirs, tous les sentiments, toutes les affections, tous les mouvements, tous les actes de ce sacré Cœur. Ils sont tous à moi, puisqu'il s'immole pour moi et que je ne prétends avoir désormais d'autres désirs que les siens. Recevez-les en satisfaction de mes péchés et en action de grâce pour tous vos bienfaits. Recevez-les pour m'accorder, par ses mérites, toutes les grâces qui me sont nécessaires, surtout la grâce de la persévérance finale. Recevez-les comme autant d'actes d'amour, d'adoration, de louanges, que j'offre à votre divine Majesté puisque c'est par lui seul que vous êtes dignement honoré et glorifié. Amen.

XXXIV
Acte d'espérance et de contrition

Sauveur de mon âme, j'ai des obligations infinies à votre miséricorde, mais je ne prise rien tant que l'amour qui vous consume pour mon salut. Je confesse que, pour reconnaissance d'un bienfait si signalé, je suis tellement obligée de mourir à moi-même pour ne vivre et respirer que pour vous, que si je manque à ce devoir, je suis indigne de la vie. Donc, ô mon divin Rédempteur, je m'abandonne toute à vous à la vie ou à la mort. Faites-moi vivre, faites-moi mourir, j'accepte l'un et l'autre avec une égale indifférence, pourvu que vous ne permettiez pas que ni l'un ni l'autre me séparent jamais de vous. Ô mon unique espérance, ne souffrez pas que je me perde à vos yeux, après que vous m'avez sauvée par tant de peines ! Hélas ! je ne sais pas ce que je dois devenir ; mais je sais bien que comme je puis me sauver par votre grâce, je puis me damner par ma malice. J'espère bien de l'un, mais l'autre me fait peur et trembler. Dans cette incertitude, je n'ai point d'autres recours qu'aux mérites de votre Croix ; je l'embrasse de tout mon cœur comme la dernière planche de mon naufrage. Eh ! mon Sauveur, honorez votre mort dans mon salut, rendez-la glorieuse dans ma félicité ; consommez et achevez en moi ce qui manque à vos souffrances ; donnez-moi l'effet de vos mérites ; faites-moi telle que vous désirez afin que je sois capable de reconnaître éternellement ce que vaut un Dieu mourant et ce que je dois à votre mort. Malheur à celui qui voit mourir un Dieu pour son amour et qui ne laisse pas de l'offenser ! Je crois que l'enfer est trop doux pour punir une telle ingratitude. Comment, après qu'un Dieu est mort en croix pour moi, après qu'il a tout consommé pour m'apprendre à ne plus l'offenser, puis-je retourner encore au péché ? Ah ! mon Dieu, pardon, pardon à cette misérable pécheresse, et force pour ne plus pécher et pour faire toujours et en tout votre sainte volonté ! Ô mon adorable Maître, je déteste mon péché du Cœur de mon Sauveur ; j'aime mon Dieu du Cœur de son Fils ; comme le Cœur de mon Jésus a déploré mon offense, je la déplore. Les larmes qu'il a versé de ses yeux sont à moi, car vous me l'avez tout donné, ô Père éternel, et en conséquence je vous

offre sa douleur pour suppléer à la mienne. Si j'ai fait le mal, mon Jésus a fait le bien, l'un et l'autre sont à moi. Si vous regardez l'un ayez égard à l'autre ; j'ose dire qu'en vous l'offrant, je vous donne plus que je ne vous avait ôté ; car mon adorable Jésus étant meilleur que je ne suis méchante, le bien qu'il a fait est plus grand que le mal que j'ai commis. Ayez donc pitié de moi, mon Dieu, et sauvez-moi ! J'ai mis dans le Cœur de votre divin Fils toute mon espérance : je ne serai pas confondue. Ainsi soit-il.

XXXV

Donation de notre cœur pour étrennes au Cœur de Jésus-Christ

ô Jésus ! mon très cher Époux et mon unique tout, que je reconnais et adore pour mon Dieu et ma dernière fin, je viens me présenter à votre divine Majesté pour lui offrir mon cœur en parfait holocauste, par hommage de l'entière servitude que je vous doit et du vrai et parfait amour que je suis obligée de vous rendre comme à mon Seigneur et mon Roi, protestant que dès ce moment je le retire de tout ce qui est créé pour le mettre entre vos divines mains. C'est le présent que je vous offre aujourd'hui, ô Verbe incarné ! Acceptez-le, s'il vous plaît, et prenez-en possession comme d'une chose qui est toute vôtre. Soyez son maître, sa force et son asile assuré en toutes ses peines, et son pilote pour le faire arriver heureusement au port désiré du salut. Et parce que, mon aimable Jésus, vous êtes infiniment bon, je prends la confiance de vous faire aujourd'hui une très humble supplication, qui est que, sans avoir égard à mon indignité, vous me donniez pour étrennes un présent que depuis longtemps je désire et que j'estime plus, sans nulle comparaison que tout ce qui est au monde ; c'est de me donner votre divin Cœur, en me recevant au nombre de ceux que vous chérissez particulièrement. Accordez-moi ce présent, ô mon libéral Seigneur, afin que, comme par amour je vous ai donné, et vous donne de nouveau mon cœur pour être tout à vous, aussi par grâce et miséricorde, je vous demande d'être au nombre de vos petites esclaves et de commencer heureusement cette année en vous, et de la passer et finir heureusement avec vous et pour vous ; de ne commettre aucune offense mortelle ni vénielle volontaire. Renouvelez tout l'état de mon âme, ô mon divin Jésus, et prenez une entière et parfaite possession de tout mon être, que je dédie et consacre en parfait holocauste d'amour à votre aimable Cœur. Faites de mon cœur pauvre et chétif un paradis de vos délices, par les fleurs et les fruits des solides vertus d'humilité, douceur, simplicité ; et surtout, embrasez-le d'un vif et brûlant désir de votre amour, et que toutes mes affections n'aient jamais d'autre objet que celui de vous plaire ; afin que, au moment où vous me retirerez de cette vie, je ne meure d'autre mort que celle de votre amour et pour votre amour. Ainsi soit-il.

XXXVI

Renouvellement de notre donation au sacré Cœur de Jésus.

Lorsque vous regarderez le divin Cœur de Jésus, ou que vous le prendrez en vos mains, souvenez-vous de donner de nouveau le vôtre à Jésus-Christ et dites :
Ô mon aimable Jésus, bien que dès longtemps je vous aie donné mon cœur, néanmoins tout de nouveau je vous l'offre et consacre. Ô l'unique objet de mon amour, ô les délices de mon âme, donnez-moi votre Cœur ! Aimez-moi, bon Jésus, et je suis contente. Ô très cher et divin Cœur de mon Jésus, quelles caresses vous ferais-je si je vous tenais. Comme je vous embrasserais ! Ô Cœur tout aimable, mille fois je vous baiserais et me jetterais à genoux pour vous adorer ; mille fois je vous serrerais étroitement sur ma poitrine, afin de recevoir de vous l'embrasement du saint amour. Ô Cœur sacré, Cœur brûlant, Cœur embrasé, Cœur divin, qui avez tant de fois respiré et soupiré pour moi, je ne veux plus désormais respirer que pour vous ! Ô bon Jésus, chassez de mon pauvre cœur tout ce qui vous déplaît et rendez-le doux, simple et humble ! Ô mon cher Époux quelle confusion pour moi : je vous ai tant de fois donné mon cœur et, par une perfidie trop grande, je vous l'ai dérobé pour le donner aux créatures. Ah ! mon pauvre cœur retourne à ton principe, et ne t'en sépare plus, autrement tu périras. Ô Cœur sacré de mon Jésus, cher Époux, recevez-moi malgré que je me sois tant de fois séparée de vous, éloignée de vos divines perfections, n'y ayant rien de si pur que vous qui êtes la pureté et la sainteté même, et il n'y a rien de si impur que moi. Vous êtes une fournaise très ardente d'amour, et moi j'ai un cœur plus dur que le marbre, plus froid que la glace. Vous avez toujours été dans l'abaissement et l'anéantissement nonobstant vos grandeurs, et moi qui ne suis que poussière, plus vile qu'un vermisseau, je veux paraître, m'exalter ! Ô mon aimable Jésus, ne me permettez plus ce désordre, mais accordez-moi que je vive toute unie et cachée dans votre divin Cœur, que je choisis pour ma demeure dans le temps et l'éternité. Ainsi soit-il.

SECTION IV

PRIÈRES AU VÉNÉRABLE PÈRE DE LA COLOMBIÈRE

XXXVII

641 (autographe)

†

Avec permission de la sainte obéissance, je garde cette image du bienheureux Père Claude de La Colombière, mon bon protecteur, qui m'assistera, s'il lui plaît, de sa sainte et puissante intercession auprès du sacré et adorable Cœur de Jésus-Christ.

---

641 Cette touchante prière a été découverte, en 1894, à Paray-le-Monial. Elle est écrite de la main de la Sainte, au verso d'une gravure, sur parchemin, représentant le vénérable P. La Colombière.

Ô bienheureux Père Claude de La Colombière, je vous prends pour mon intercesseur devant le sacré Cœur de Jésus-Christ. Obtenez-moi de sa bonté la grâce de ne point résister au dessein qu'il a sur mon âme et que je me rende une parfaite imitatrice des vertus de son divin Cœur. Mon bon protecteur, j'espère ce charitable secours de vos saintes intercessions et que vous m'assisterez, non seulement pendant cette vie mortelle, mais particulièrement à l'heure de ma mort, contre les attaques des démons. Obtenez-moi, grand saint, je vous en conjure, que je meure de la mort mystique, afin que la naturelle vienne plus tôt.
Amen. Dieu soit béni !

XXXVIII[642] Litanie en français du Bienheureux Père Claude La Colombière

Seigneur, ayez pitié de nous,
Jésus-Christ, ayez pitié de nous,
Seigneur, ayez pitié de nous,
Jésus-Christ, écoutez-nous,
Jésus-Christ, exaucez-nous,
Dieu, Père des cieux, faites-nous miséricorde,
Fils de Dieu, Rédempteur du monde, faites-nous miséricorde,
Saint-Esprit, ô Dieu, faites-nous miséricorde,
Sainte Trinité, un seul Dieu, faites-nous miséricorde,
Saint Claude de La Colombière, très dévot à la Mère de Dieu, priez pour nous,
Saint Claude,

- miroir de toutes les vertus, priez pour moi,
- imitateur de Jésus-Christ, priez pour moi,
- victime de l'amour divin, priez pour moi,
- très obéissant à la volonté de Dieu, p.p.m.
- image vivante de perfection, p.p.m.
- qui vous êtes détaché de tous les intérêts du monde pour le service du prochain, p.p.m.
- homme d'oraison, p.p.m.
- rempli des dons célestes, p.p.m.
- tout à Dieu et tout au salut du prochain, p.p.m.
- torrent des consolations divines, p.p.m.
- champ du paradis de l'Église, p.p.m.
- lis planté dans une terre vierge, p.p.m.
- le sanctuaire des grâces, p.p.m.
- fidèle observateur de la loi du Très-Haut, p.p.m.
- dont les paroles et les exemples nous ont conduits au chemin de salut, p.p.m.
- homme juste et fidèle à Dieu, p.p.m.
- prédicateur de la pénitence, p.p.m.
- dont la langue a été comme l'organe du Saint Esprit, p.p.m.
- qui avez employé toute votre éloquence à publier les grandeurs de Dieu, p.p.m.
- qui avez converti les pécheurs à pénitence, p.p.m.

---

642 Il y a forte présomption que ces litanies aient été écrites par sainte Marguerite-Marie (tradition orale) ; et même si elles ont été composées par ses contemporaines, en tout cas elles étaient du vivant de sainte Marguerite-Marie dans le premier petit oratoire du Sacré-Cœur, celui dont avait la charge la Sœur des Escures. Cela donne la certitude que sainte Marguerite-Marie en approuvait tous les termes et leur diffusion dans la communauté. C'est donc à inclure dans l'héritage qu'elle nous laisse.

— qui avez attiré les hérétiques à une véritable conversion, p.p.m.
— soleil de perfection, p.p.m.
— ange de pureté, p.p.m.
— homme selon le Cœur de Dieu, p.p.m.
— semence de l'Évangile, p.p.m.
— la voix des apôtres, p.p.m.
— le flambeau du monde, p.p.m.
— l'hôte de Jésus-Christ, p.p.m.
— la joie de vos parents, p.p.m.
— l'honneur de votre pays, p.p.m.
— homme enseigné de Dieu, p.p.m.
— qui avez puisé dans la source de la divinité, p.p.m.
— bouclier de la foi catholique, p.p.m.
— marteau des hérétiques, p.p.m.
— qui avez souffert [643]… calomnie et la prison pour la foi de Jésus-Christ, p.p.m.
— qui avez souvent exposé votre vie pour la conversion des hérétiques, p.p.m.
— glorieux martyre de volonté, p.p.m.
— qui avez expiré dans le sacré Cœur de Jésus Christ, p.p.m.
— dont la sainte mort a répondu à la sainteté de la vie, p.p.m.

Verset Obtenez-nous du ciel, Bienheureux Père de la Colombière,
Répons La grâce de vivre et mourir dans le sacré Cœur de Jésus Christ.

Oraison

Ô glorieux saint, qui avez été prévenu des grâces célestes, dont la mortification a été si généreuse et continuelle que vous vous êtes privé de tout plaisir pour l'amour de Jésus-Christ, et vous êtes rendu infatigable en la conversion des hérétiques et au salut des âmes ; qui avez excellé en la ferveur, amour de Dieu et continuelle présence de sa divine majesté, dans une sévère mortification de vos sens ; dont la vie et les mœurs ont fidèlement exprimé celles de Jésus-Christ : obtenez-nous la grâce qu'imitant vos vertus en ce monde, nous obtenions la faveur d'admirer éternellement le sacré Cœur de Jésus avec vous dans le ciel, par les mérites et intercessions de Jésus, Marie et Joseph. Ainsi soit-il. Amen.

autre Oraison du Bienheureux Père La Colombière

Dieu éternel et tout-puissant qui nous avez donné, en ces derniers siècles, un modèle de toute sainteté en la personne du Bienheureux Père Claude de la Colombière, votre fidèle serviteur, de la Société de Jésus, nous vous supplions de nous octroyer, par ses saintes et puissantes intercessions auprès du sacré Cœur de Jésus-Christ, la grâce de l'imiter en ses vertus de charité, simplicité, humilité, afin que nous parvenions au bonheur éternel, par le même Jésus-Christ qui vit et règne ès siècles des siècles.

Ainsi-soit-il. Amen.

SECTION V

[643] mot illisible

XL[644] Cantique composé à l'honneur du saint Sacrement

Par notre vertueuse Sœur Marguerite-Marie Alacoque.

1
C'est dans la sainte Eucharistie,
Où j'ai trouvé mon vrai trésor :
Jésus, pour m'y donner la vie,
S'y tient dans un état de mort.

2
C'est à l'ombre de cette hostie
Qu'il a blessé mon pauvre cœur ;
Pour lui communiquer sa vie
Et s'en rendre à jamais vainqueur.

3
S'il ne fallait rien que ma vie
Pour recevoir ce Dieu d'amour,
Hélas ! que je serais ravie
De la donner cent fois le jour !

4
Si pour avoir un Dieu que j'aime
Il faut un parfait dénûment,
Je quitte tout, jusqu'à moi-même,
Pour Jésus au saint Sacrement.

5
Si mon Époux veut la souffrance,
Pur amour, ne m'épargnez pas ;
Car, pour avoir sa jouissance,
Je veux souffrir jusqu'au trépas.

6
Pourquoi me cacher votre face,
Puisque je ne veux rien que vous ?
Que vous plaît-il donc que je fasse
Pour jouir d'un objet si doux?

7
Coupez, brûlez, c'est vous que j'aime !
Contentez-vous à mes dépens ;
Et si ma douleur est extrême,
C'est l'amour qui fait mon tourment.

8
Il est une fournaise ardente,
Qui brûle sans se consommer ;
Hélas ! que je serais contente

644 Nous ne donnons pas la pièce XXXIX de Gauthey : les Litanies en latin ne peuvent pas avoir été écrites par sainte Marguerite-Marie qui n'écrivait pas le latin ; vraisemblablement c'est une traduction qu'elle aurait demandée à un prêtre.

De m'y pouvoir toute abimer !

9

Le cœur pur qui vous sert de couche
Trouve en vous sa joie, sa douceur ;
Mais le cœur souillé qui vous touche
Ne trouve en vous que des rigueurs.

10

Pour calmer la sainte justice,
Jésus est victime d'amour,
Pour nous garder de son supplice,
Fit ce mystère pour toujours.

11

L'âme pure y trouve la vie,
La méchante y trouve la mort ;
Toutes deux dans la même hostie
Rencontrent un bien différent sort.

12

Le cœur souillé semble la boue,
Divin Soleil, à vos ardeurs ;
Mais le cœur aimant qui vous loue
Semble un parterre plein de fleurs.

13

Amour du ciel et de la terre,
Venez et régnez dans mon cœur,
Et me rendez ce beau parterre
Tout rempli de fruits et de fleurs.

14

Je suis une biche harassée
Qui cherche la source d’amour ;
La main du chasseur m'a blessée,
Son dard me brûle nuit et jour.

15

Souffrir, aimer, c'est mon délice,
Je ne veux plus d'autre plaisir ;
Tout le reste m'est un supplice :
Aimer, souffrir, c'est mon désir !

16

Je veux tout souffrir sans me plaindre,
Mépris, douleurs, peine et travaux.
L'amour m'empêche de rien craindre ;
Lui seul adoucit tous mes maux.

17

Perdez-moi en vous, ô ma source,
Comme une goutte d'eau en mer !
Mourir, ou aimer sans ressource !
Car tout le reste m'est amer.

18
Je suis pure quand je vous touche,
Vos baisers font la sainteté ;
Et quand mon cœur vous sert de couche,
De joie il est tout transporté.

19
L'amour m'a fait un épithème
Qui me blesse et me fait languir ;
Bien que ma douleur soit extrême
Je ne souhaite pas d'en guérir.

20
Sur le Thabor ou le Calvaire,
En tout lieu je ne veux que vous.
Dans vous, mon Dieu, je me veux plaire,
Car vous êtes un Époux jaloux.

XLI Cantique du Cœur de Jésus

1
Le Cœur de Jésus m'a appris
Que l'amour est un grand mystère :
Soit pour le corps ou pour l'esprit ,
Il fait tout souffrir et tout faire.
Je bénis mille fois mon sort
Si l'amour me donne la mort.

2
Sitôt que l'amour m'eut vaincue
Je croyais d'en perdre la vie ;
Mais voyant mon cœur abattu,
Il lui donna l'eau de la vie
Qu'il avait prise au Sacré Cœur,
Par cette plaie de mon Sauveur.

3 A tout autre qu'au pur amour.
J'aurais bien disputé la gloire;
Mais je n'en veux d'autre à ce jour
Que de lui céder la victoire ;
Car son dard était si pointu
Que mon cœur en fut abattu.

4
Je bénis mille fois mon sort,
D'une si aimable surprise ;
En aimant je fis un effort
Pour prendre, et d'abord je fus prise
Dans les filets de mon vainqueur,

Qui seul possèdera mon cœur.

5
Par les ardeurs du pur amour
Ma course s'en fera plus vite ;
Car il fait courir nuit et jour
Toutes ses pauvres Sulamites ;
Il leur fait souffrir mille morts
Par tous ses amoureux transports.

6
Je suis au Cœur de Jésus-Christ,
M'en dût-il coûter mille vies,
Puisqu'en lui mon nom est écrit.
Pour l'aimer, je suis une hostie
Sacrifiée à tout souffrir :
Je ne veux plus d'autre plaisir.

7
Pour faire ma confession
De ce qui le plus me tourmente,
C'est ma grande dissipation
Qui m'empêche d'être fervente,
Pour consommer vite mes jours
Dans les ardeurs du pur amour.

8
L'amour me presse incessamment
De lui faire des sacrifices
De tous ces vains contentements,
Pour n'avoir point d'autres délices
Que de me voir humilier
Et en tout lieu crucifier.

9
Si vous voulez que la douleur
Consomme ce reste de vie,
Je suis prête, mon doux Sauveur,
D'être immolée, c'est mon envie,
A toutes sortes de tourments
Pourvu que je meure en aimant.

10
Oui, je veux mourir sur la croix,
Toute nue et pauvre et souffrante ;
Jésus étant mort sur ce bois,
Je n'ai plus rien qui me contente
Que la mort, la croix et l'amour
Pour lui rendre quelque retour.

11

Pourquoi, ô mon unique Époux !
Ne m'ôtez-vous pas la puissance
D'aimer autre chose que vous,
Et de commettre aucune offense ?
Otez-moi cette liberté,
Elle m'expose à vous quitter.

12

Plus on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m’enflamme ;
Que l'on m'afflige nuit et jour,
On ne peut l'ôter à mon âme.
Car plus je souffre de douleur,
Et plus il m'unit à son Cœur.

13

Ah ! je voudrais aimer mon Dieu
Autant que damnés le haïssent ;
Et brûler d'amour en ce lieu
Comme ils brûlent dans leur supplice.
N'aimer pas fait tout leur tourment...
Moi, je veux mourir en aimant !

14

Qui dit pur amour, dit la Croix.
De toutes sortes de souffrance
Je suis accablée sous ce poids,
Sans souhaiter ma délivrance ;
Je chéris ce bienheureux sort,
Si l'amour me donne la mort !

15

Pur amour, tu es sans pitié
D'un si long et rude martyre !
J'ai beau soupirer et crier,
Hélas ! tu ne fais que d'en rire.
Du moins fais-moi ce doux plaisir,
Que l'amour me fasse mourir.

16

Sacré Cœur ! donnez-moi l'amour.
Dont tant d'autres âmes se privent,
Ne vous donnant point de retour,
Crainte de se rendre captives.
Je la veux être pour toujours,
Dans la prison du pur amour.

17

J'ai perdu mon cœur en aimant ;
On me l'a dérobé sans crime :
Le plus beau de tous les amants
M'a fait ce larcin légitime.
J'aurai le sien, ou le trépas,
Puisque sans cœur on ne vit pas.

XLII Autre cantique du Sacré Cœur

1
Hors du Cœur de Jésus
Rien ne me charme plus.
J'y ferai ma demeure,
Que je vive ou je meure ;
Je serai pour toujours
Sa victime d'amour.

2
Dans ce divin séjour
L'on n'y vit que d'amour,
L'on y souffre un martyre
Qui vaut mieux qu'un empire,
Et c'est un grand bonheur
D'en sentir la rigueur.

3
Ou souffrir, ou mourir !
Courir pour parvenir
A ce Cœur plein de gloire !
Qui sera ma victoire,
Parmi tous les tourments
Que l'on souffre en aimant.

4
Il m'a fait un festin,
Où l'amour sert de vin.
Bienheureux qui s'enivre,
Et qui ne peut plus vivre
Sans ce vin précieux
Qui découle des cieux !

5
Buvez de ce bon vin,
Il chasse tout venin,
Il guérit nos blessures,
Et rend nos âmes pures.

J'en veux boire à longs traits
Pour tenir mon cœur gai.

6
Je suis un cierge ardent,
Pour le saint Sacrement.
C'est ma plus grande envie
D'y consommer ma vie
Comme un cierge allumé
Devant mon Bien-Aimé.

7
Tout mon contentement
Est au saint Sacrement.
C'est un doux épithème,
Qui guérit, quand on l'aime,
Les plus vives douleurs
De tous} nos pauvres cœurs.

8
Visitez-moi souvent,
O mon unique Amant !
Glissez-vous sans rien dire
Dans mon cœur qui soupire...
Vous êtes mon Ami
Auquel j'ai tout remis !

9
Pur amour je languis
Sans souhaiter guérir :
Depuis que votre flèche
Dans mon cœur a fait brèche,
Je n'ai plus de plaisir
Que d'aimer et souffrir.

10
Point de cœur à demi
A ce parfait ami,
Qui veut que quand on l'aime
On se livre soi-même
Aux ardeurs de l'amour,
Pour brûler nuit et jour.

11
Je suis toute à mon Roi,
Et il est tout à moi.
Son divin Cœur qui m'aime
M'attire dans-lui-même,
Où je dis sans souci :

Ah! qu'il fait bon ici !

XLIII Noël[645]

Composé par notre vertueuse Sœur Marguerite-Marie Alacoque.

1
Voici que je m'éveille,
Pour offrir à mon tour
A ce poupon d'amour
Mon cœur et mon oreille
Pour l'entendre et l'aimer
Et toujours m'enflammer.

2
Mais je l'entends qui pleure,
A cause des froideurs
Qu'il trouve dans nos cœurs.
J'ai bien peur qu'il ne meure !
Aimons-le vitement,
Pour son allégement.

3
Il a quitté la gloire
Pour conquérir nos cœurs
Et s'en rendre vainqueur.
Il aura la victoire !
Puisqu'il s'est fait enfant
Il sera triomphant.
4
Il veut des sacrifices
Du cœur et de l'esprit :
Ne soyons pas surpris
Qu'en lui rendant service
Nous trouvions des rigueurs
Pour l'esprit et le cœur.

5
Ah! que je suis heureuse,
Et que le sort m'est doux !
J'ai trouvé mon Époux…
J'en suis si amoureuse,
Qu'il aura pour toujours

645 Au temps de Noël, et de tradition dans l'ordre, la supérieure invitait les sœurs qui le pouvaient à composer un petit cantique ; chaque jour de l'Octave, les meilleurs étaient chantés (en dehors des Offices liturgiques) pour récréer saintement les laïcs venant à la chapelle.

Mon cœur et mon amour.

6
Je ne saurais plus vivre,
Ce poupon va mourir !
Il ne fait que languir :
L'amour le va poursuivre
Jusque dessus la Croix.
C'est là tout son emploi.

7
Nous mourrons donc ensemble,
Puisque l'amour est fort
Cent fois plus que la mort.
De vous quitter je tremble ;
Et j'aime mieux mourir
Que de vous voir souffrir !
D.S.B.

(nous ne donnons pas les cantiques portant les N° XLIV et XLV dans l'édition Gauthey, celle-ci faisait remarquer une attribution très incertaine, et leur facture même ne laisse guère reconnaître le style de sainte Marguerite-Marie)

Ici finit donc la totalité des textes provenant de sainte Marguerite-Marie elle-même. En particulier n'y figurent ni le Mémoire des Contemporaines (un long récit de sa vie, où sont intégrées grand nombre de citations… de façon parfois approximative), ni celui de Mère Greyfié, ni les divers témoignages et lettres écrites par divers correspondants, ni les très nombreux documents réunis par Monseigneur Gauthey. Tant qu'on n'aura pu en faire ici-même la pubication, on les trouvera dans l'édition papier : "Vie et et Œuvres", chez J. de Gigord, 1920, ou 1915.

Le présent fichier, actuellement sous sa version bêta, est destiné à permettre des recherches dans ses propres écrits. Il sera complété par divers outils tout au long de l'année qui s'ouvre, nous espérons qu'il aura atteint sa version définitive au terme de celle-ci, et sommes ouvertes à toutes suggestions qu'on voudrait nous faire parvenir.

Les sœurs de la Visitation de Paray-le-Monial

27 décembre 2023, 350ème anniversaire de la première des grandes apparitions à Paray.